

INSTITUT NATIONAL AGRONOMIQUE

PARIS-GRIGNON

THESE

présentée par Hubert Cochet

Ingénieur agronome

pour l'obtention du titre de

DOCTEUR DE L'INSTITUT NATIONAL AGRONOMIQUE PARIS-GRIGNON

DES BARBELES DANS LA SIERRA

Origine, émergence et transformations d'un système agraire au Mexique: la Sierra de Coalcoman (Etat du Michoacan).

Directeur de thèse: Mr M. Mazoyer

soutenue le premier décembre 1989 devant la commission d'examen
composée de:

Mr M. Mazoyer	Professeur à l'Institut National Agronomique, président.
Mr J. Chonchol	Professeur à l'I.H.E.A.L., premier rapporteur.
Mr J.Y. Marchal	Directeur de Recherche à l'ORSTOM, second rapporteur.
Mr F. Chevalier	Professeur à l'Université de Paris I Sorbonne.
Mr M. Dufumier	Maître de conférences à l'Institut National Agronomique.
Mr T. Linck	Maître de conférences à l'Université de Toulouse-Le-Mirail.

ABSTRACT

This thesis which deals with the transformations of agriculture in a region of the Sierra Madre del Sur, south-west of the Michoacán State (Mexico) shows that the population and the agrarian history of this region originate in the peasant community which began to migrate from the centre of the country as soon as the XVIIIth century.

The historical approach reveals the specific conditions of the agrarian system which, at each period of the slow migration, allow a fraction of the peasants to leave and to settle in "the place of destination".

The agro-economic approach along with the study of the production systems, of their origin and of their recent evolution allows to investigate the consequences of the regional specialization which transforms the Sierra Madre del Sur into a region where young animals are reared in order to be fattened in other regions of the country.

Therefore, the "reduction" of the Indian communities must be considered as resulting directly from this new division of labour and from its related rapid differentiation process.

KEY WORDS

**AGRARIAN SYSTEMS - MEXICO - MICHOACAN - INDIAN COMMUNITIES -
PEASANT MIGRATION - SHARECROPPING - EXTENSIVE REARING**

RESUME

Consacrée à l'étude des transformations de l'agriculture dans une région de la Sierra Madre del Sur, au sud-ouest de l'Etat du Michoacan (Mexique), cette thèse démontre que le peuplement et l'histoire agraire de cette région trouvent leur origine dans une longue migration paysanne commencée dès la fin du XVIII^e siècle à partir du centre du pays.

L'approche historique met en évidence les conditions spécifiques du système agraire qui, à chaque étape du glissement démographique, permettent le départ d'une fraction de la paysannerie et son installation sur le "terrain d'accueil".

Avec l'étude des systèmes de production, de leur origine et de leur évolution récente, l'approche agro-économique permet d'examiner les conséquences du mouvement de spécialisation régionale qui assigne à la Sierra Madre del Sur son rôle de mono-producteur de jeunes bovins destinés à être engraisés dans d'autres régions du pays.

La réduction des communautés indiennes doit alors être comprise comme une conséquence directe de cette nouvelle division du travail et du processus de différenciation accélérée qu'elle entraîne.

MOTS CLES

SYSTEME AGRAIRE - MEXIQUE - MICHACAN - COMMUNAUTES INDIENNES -
MIGRATION PAYSANNE - METAYAGE - ELEVAGE EXTENSIF

Note: Toutes les figures et illustrations présentées dans le texte sont de l'auteur (sauf indication contraire).

REMERCIEMENTS

C'est tout d'abord aux agriculteurs des communes de Coalcomán, Villa Victoria et Aquila que doit aller notre gratitude. Indiens, métayers et éleveurs ont été nombreux à nous accueillir et à accepter de répondre à tant de questions posées. Don Trinidad Flores et Doña Maria Spindola doivent être mentionnés tout spécialement, le premier pour nous avoir initié aux inextricables sentiers de la Sierra Madre, la deuxième pour son amitié désintéressée et ses encouragements quotidiens.

Mes remerciements s'adressent aussi aux étudiants et chercheurs du "Colegio de Michoacán" qui, par leur curiosité, leur compréhension et leur soutien nous ont incité à entreprendre et à poursuivre ce travail, en particulier à Thierry Linck qui, le premier, a aiguillé nos recherches vers la communauté indienne de Pómaro.

Ce travail n'aurait pas davantage été possible sans l'appui financier de l'Institut Français de Recherche scientifique pour le Développement en Coopération (ORSTOM) et sans la confiance que nous a accordée Jean Yves Marchal.

Nous remercions également François Chevalier et Jacques Chonchol pour l'intérêt qu'ils ont manifesté pour notre travail et leur participation au jury.

Enfin, nous sommes très reconnaissant à Marcel Mazoyer et à Marc Dufumier pour leurs orientations méthodologiques et la pertinence de leurs conseils.

SOMMAIRE

INTRODUCTION	4
CHAPITRE 1: ORIGINE DE LA MIGRATION PAYSANNE: LE SYSTEME AGRAIRE DU MEXIQUE CENTRE-OCCIDENTAL AVANT L'INDEPENDANCE.	12
1. Quelques éléments du système agraire	15
2. Les rapports d'échange.	20
3. La famine de 1785-1786.	21
4. Tendances évolutives.	22
5. L'intensification est-elle possible?	25
6. L'émigration.	27
CHAPITRE 2: ORIGINE DU PEUPLEMENT ET MIGRATIONS DANS LA SIERRA DE COALCOMAN.	32
1. Les origines.	34
2. Le rétablissement démographique.	42
3. Fractionnement et vente des terrains indivis de Coalcomán.	44
4. Formation et développement de la propriété privée.	52
5. Le port de Maruata et l'intervention des capitaux privés.	59
6. Les origines de la migration.	63
<i>-Sur la notion de "ranchero".</i>	63
<i>-Participation des muletiers au mouvement migratoire.</i>	65
<i>-Spécialisation régionale et migration.</i>	67
<i>-Les régions pourvoyeuses de migrants sont-elles en crise?</i>	68
<i>-Pression démographique, système agraire et migration.</i>	69
<i>-Les sources de l'accumulation.</i>	74
CHAPITRE 3: UN NOUVEAU SYSTEME AGRAIRE POUR LA SIERRA DE COALCOMAN.	76
1. Les grands traits du paysage.	78
2. Le système de culture sur brûlis.	89
<i>-Description des techniques employées.</i>	89
<i>-La rotation forestière.</i>	92
<i>-Signification et logique du système de culture.</i>	93
<i>-Rendements et productivité du travail.</i>	95

3. Les terres travaillées à l'araire.	99
- <i>Un nouveau système de culture.</i>	100
- <i>De meilleurs rendements mais la productivité du travail n'augmente pas.</i>	103
- <i>Les terres irriguées.</i>	107
4. L'élevage.	108
- <i>Maïs, pois chiche et production associée de porcs gras.</i>	108
- <i>Le troupeau bovin et la production de taureaux à dresser.</i>	110
- <i>Intégration aux échanges marchands et spécialisation régionale.</i>	114
5. Les rapports sociaux de production.	116
- <i>Le contrat de métayage.</i>	116
- <i>La plus-value.</i>	117
- <i>Métayage et migration.</i>	121
- <i>Accumulation et dépendance.</i>	123
6. Les communautés indiennes.	126
- <i>Paysage et organisation de l'espace.</i>	127
- <i>Diversité des ressources du milieu et système de production.</i>	130
- <i>Surplus et échanges.</i>	132
7. Frontière et invasions foncières.	136
8. Réforme agraire et rébellion "cristera".	143
- <i>L'application locale de la réforme agraire.</i>	144
- <i>La révolte des "Cristeros".</i>	148
9. Conclusion.	151

CHAPITRE IV: CRISE DE L'ANCIEN SYSTEME ET NOUVELLE SPECIALISATION (1960-1988).

1. La spécialisation vers l'élevage naisseur.	159
- <i>L'élimination progressive de la plupart des activités de l'ancien système agraire.</i>	159
- <i>La transformation de l'élevage bovin et la nouvelle spécialisation régionale.</i>	166
2. Culture sur brûlis et intensification fourragère.	174
- <i>L'évolution de la culture sur brûlis.</i>	174
- <i>Peut-on parler d'intensification fourragère?</i>	180
- <i>Le sens véritable de l'association maïs-prairie temporaire.</i>	185
- <i>L'évolution du contrat de métayage.</i>	186
- <i>Pâturage, métayage et développement de l'élevage extensif en Amérique Latine.</i>	189
3. La reconversion des métayers.	193
- <i>L'échec de la lutte pour la terre.</i>	195
- <i>L'exploitation forestière absorbe une partie de la main-d'oeuvre excédentaire.</i>	201

- <i>L'essor des cultures illicites.</i>	205
- <i>L'émigration.</i>	211
4. Les transformations agraires dans les communautés indiennes: le cas de Pómaro.	218
- <i>Spoliations, enclosures et développement de l'élevage.</i>	220
- <i>Conséquences des transformations agraires opérées sur les indivis.</i>	225
- <i>productivité et migrations.</i>	232
CHAPITRE V: INEGALITES DE DEVELOPPEMENT, ACCUMULATION ET PAUPERISATION.	236
1. Panorama général sur la différenciation.	238
- <i>A Coalcomán, terre et bétail restent concentrés en peu de mains.</i>	238
- <i>Les communautés indiennes davantage marginalisées.</i>	242
- <i>La culture du maïs ne paie plus.</i>	243
- <i>Des écarts de productivité de un à quatre.</i>	249
2. Elevage extensif et accumulation.	255
- <i>Oligarchie et élevage extensif.</i>	256
- <i>Les moyennes et grandes exploitations familiales.</i>	264
3. Les tentatives d'intensification des petits tenanciers.	275
- <i>Les prairies temporaires ne suffisent pas.</i>	276
- <i>De faibles marges d'accumulation.</i>	287
- <i>Une différenciation sociale croissante.</i>	291
4. Les plus mal lotis en voie de paupérisation.	292
- <i>Les métayers.</i>	292
- <i>Communautés indiennes et enclosures.</i>	296
- <i>Double activité, pêche ou semi-prolétarianisation?</i>	305
5. Conclusion.	307
CONCLUSION	310
Liste des illustrations	315
ANNEXES	320
BIBLIOGRAPHIE	390

INTRODUCTION

Le sud-ouest de l'Etat du Michoacán est une région méconnue. Les reliefs escarpés de la Sierra Madre del Sur, le climat tropical sec, la rareté des voies de communication et la quasi-absence de surfaces labourables (environ 1% du territoire) en font une région dépourvue d'avantages comparatifs, encore faiblement peuplée et le plus souvent délaissée par les programmes de développement mis en place par les pouvoirs publics.

Toute la région est maintenant consacrée à l'élevage semi-extensif dont les produits -les taurillons- sont achetés par les éleveurs installés dans les régions plus humides du pays. Toute? Non, quelques villages d'irréductibles indiens résistent encore et toujours à l'extension des clôtures et aux empiétements successifs qui amenuisent la surface de leur territoire. C'est là que la recherche a été entreprise, dans la communauté indienne de Pómaro (commune d'Aquila), sorte de nébuleuse de villages et hameaux dispersés sur le bas du versant Pacifique de la Sierra. Dans un premier temps, son objectif était limité à l'identification des principales transformations agricoles récentes et à l'élaboration d'un diagnostic agro-économique. Après quelques temps de travail dans les villages de la côte, une constatation s'imposait: malgré l'origine très ancienne de ces communautés indiennes, les villages de bord de mer étaient d'implantation récente (1970 environ).

Anciennement installés au coeur de la Sierra, ces paysans indiens avaient vu progressivement leurs terres usurpées par des éleveurs au visage pâle venus du nord. Contraints d'abandonner une partie de leur terroir, et obligés de descendre peu à peu vers la côte pour y implanter de nouveaux villages, ils avaient dû supporter des conditions physiques plus difficiles (climat plus sec, sols squelettiques, etc...) et chercher des compléments de revenu dans la pêche.

Aussi l'invasion des terrains communautaires par les éleveurs "créoles" et la "réduction" consécutive de la communauté indienne devaient-ils nous conduire à rechercher dans l'histoire les racines de ce mouvement général d'invasions foncières et sa signification. C'est pour répondre à cette question que nous avons franchi les premiers reliefs de la Sierra pour étendre la recherche aux zones plus hautes d'où provenaient la plupart des familles créoles ou métisses¹ installées sur les indivis de la communauté indienne. C'est dans la commune de Coalcomán, au coeur de la Sierra Madre del Sur que la deuxième étape du travail a donc été réalisée.

On y découvrait alors une société agricole particulièrement différenciée, caractérisée par des structures foncières très inégalitaires

¹Ces populations n'emploient jamais le mot "métis" (*mestizo*) ou "créole" (*criollo*) pour se distinguer des populations indiennes. Les indiens, en revanche, qualifient souvent les personnes au teint clair de "gens de raison" (*gente de razón*), appellation lourde de sens et chargée d'histoire. C'est dans un souci de simplification et pour ne pas employer cette expression que nous désignons le plus souvent ces personnes par "métis" ou "créole" sans introduire cependant de différences entre ces deux termes. Il s'agit le plus souvent de personnes de type européen généralement peu métissées.

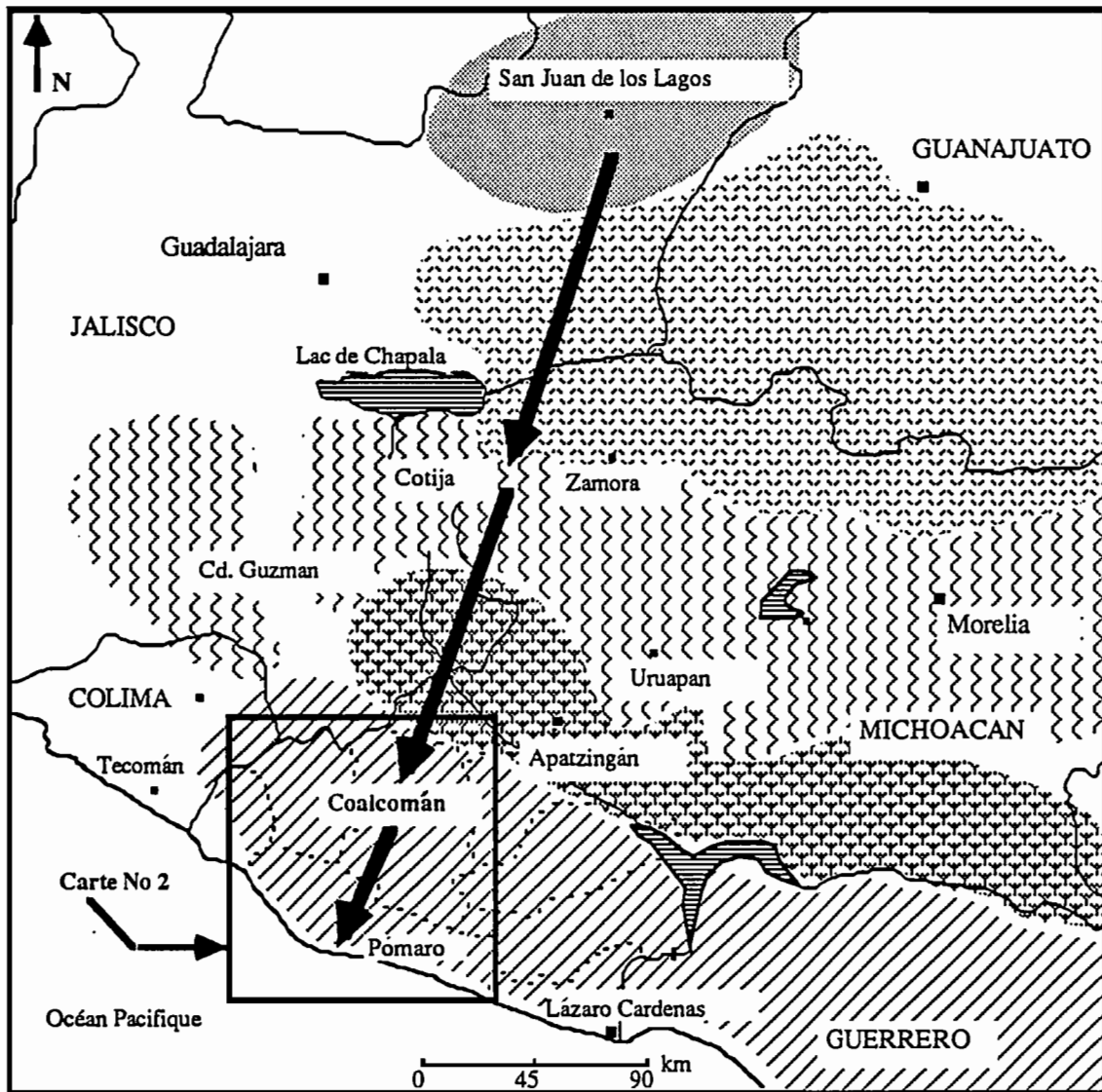
et qui n'avaient pas été affectées le moins du monde par un demi-siècle de Réforme Agraire. Ici, point de communautés indiennes et pas davantage d'"ejidos". On découvrait aussi une région spécialisée dans l'élevage "naisseur" depuis déjà plusieurs décennies et où l'extension des pâturages avait transformé le paysage agricole.

Mais l'étude de cette société agro-pastorale, de son origine et de son évolution nous permettait de découvrir que la totalité des familles en présence étaient originaires d'une autre région. Les personnes âgées que nous y avons interrogées étaient nombreuses à évoquer ce lointain souvenir, celui de la région de Cotija où eux (ou leurs parents) étaient nés, à plus de 100 km au nord de Coalcomán et de l'autre côté de la grande dépression tropicale des "Terres Chaudes", constituée par le bassin du Río Tepalcatepec. C'est à la fin du XIX^e siècle que l'abolition des droits de main-morte -qui obligeait les communautés indiennes à fractionner les indivis- devait faciliter à d'innombrables familles paysannes originaires de Cotija le rachat d'une fraction des anciens indivis communautaires et leur installation dans les montagnes du sud. A l'emplacement de l'actuelle commune de Coalcomán, une communauté indienne, aujourd'hui disparue, avait dû céder son territoire aux nouveaux occupants.

Lorsque cette paysannerie "créole" a entrepris de conquérir les escarpements de la Sierra Madre del Sur (à la fin du XIX^e siècle), cela faisait moins d'un siècle qu'elle s'était véritablement établie dans la région de Cotija car nombre de familles étaient elles mêmes originaires de contrées plus septentrionales encore: le haut plateau des "Altos de Jalisco" et la grande région céréalière du Bajío (qui correspond au bassin hydrographique surélevé du Río Lerma).

Un véritable "glissement" démographique commence donc dès la fin du XVIII^e siècle en plein coeur de la Nouvelle Espagne. Après plusieurs étapes successives, près de deux siècle d'histoire et 300 km de distance, il conduit les paysans du centre du Mexique jusqu'aux abords de la côte de l'océan Pacifique. Cette migration est donc l'oeuvre d'une paysannerie différenciée depuis déjà bien longtemps mais souvent oubliée ou minimisée devant la toute puissance de l'hacienda du XIX^e siècle et la foule sans nombre des ouvriers agricoles dépossédés de tout moyen de production. Dès le XVIII^e siècle, petits tenanciers, métayers et fermiers constituent pourtant un groupe social (hétérogène) de première importance dans tout l'ouest du pays. Ce sont eux qui constituent le gros des bataillons d'émigrés qui partent vers Cotija, puis vers Coalcomán avant de poursuivre plus avant jusqu'à la côte (voir Carte No 1).

Carte No 1: L'occident du Mexique et le glissement démographique vers la Sierra Madre del Sur.



-  Plateau des "Altos de Jalisco" (1900-2300 mètres).
-  "Bajio" (1600-1900 mètres).
-  Axe volcanique central (1900-4200 mètres).
-  Dépression des "Terres Chaudes" (200-600 mètres).
-  Sierra Madre del Sur (0-2500 mètres).
-  Limites d'Etat.
-  Etape du mouvement migratoire.

C'est cette migration paysanne lente et progressive que nous avons voulu analyser, ses causes profondes, ses mécanismes fondamentaux et ses expressions historiques successives. Pour chaque étape du "glissement démographique", il était nécessaire de s'interroger sur les conditions qui avaient permis le départ d'une partie de la paysannerie et son installation dans la région d'accueil.

L'élaboration d'une problématique et d'un ensemble cohérent d'hypothèses a donc été le fruit d'une démarche progressive qui accompagnait la découverte, non moins progressive, des mécanismes et des causes historiques de l'émergence et de la différenciation des systèmes agraires observés. Cette démarche était imposée par la mise en évidence des différentes étapes successives de la migration paysanne. C'est la dernière étape de ce mouvement migratoire qui a été découverte en premier, celle qui conduit à l'invasion actuelle des derniers terrains indivis des communautés indiennes de la côte. En remontant en direction du nord, on découvrirait alors les phases antérieures de la migration, de plus en plus anciennes à mesure que l'on se rapprochait des régions centrales du Mexique.

Un tel mouvement démographique n'est pas unique au Mexique. L'histoire de ce pays a été profondément marquée par le contraste qui opposait le centre fortement et anciennement peuplé aux régions tropicales situées de part et d'autre de l'altiplano et très faiblement peuplées. Aussi, de vastes mouvements de population ont vu le jour, spontanés ou planifiés par les pouvoirs publics dans le cadre de la colonisation agricole. Sur le "front pacifique", cette colonisation est ancienne (XVIII^e et XIX^e siècle) et des flux migratoires comparables à celui que nous avons étudié ont été identifiés en direction de Colima ou des versants des Terres Chaudes. Cette migration connaît un nouvel essor au XX^e siècle avec l'application de la Réforme Agraire et le développement des grands périmètres irrigués.

L'histoire du glissement démographique qui conduit les agriculteurs du centre du pays jusqu'au coeur de la Sierra Madre del Sur est pourtant bien différente. Elle ne suit pas les étapes obligatoires que nous enseignent souvent les manuels d'histoire: Indépendance, Révolution, Réforme Agraire. Dans la Sierra de Coalcomán, ces événements sont relégués à la périphérie de l'Histoire. L'Histoire, c'est celle de cette migration paysanne qui consacre l'anéantissement de la communauté indienne de Coalcomán et la "réduction" de toutes les autres communautés indiennes du versant pacifique de la Sierra. Histoire peu commune, car on n'y rencontre ni "haciendas", ni "péons" et pas davantage de manifestations de la Réforme Agraire. En revanche, force est de constater que certains phénomènes que nous avons observés (entre 1985 et 1988) avaient déjà été décrits par les chroniqueurs du XVI^e siècle qui racontaient le regroupement des populations indiennes dans les nouveaux villages de "congrégation"! Et l'occupation progressive des terrains indivis appartenant aux communautés indiennes par d'autres agriculteurs "métis" auraient été stoppée, dit-on, par la Révolution et les premières lois de réforme agraire.

La réduction actuelle des communautés indiennes et la paupérisation de secteurs entiers de cette société agraire ne sont cependant pas le fruit d'une histoire "à l'envers" même si certains aspects évoquent davantage le XVI^e siècle ou le XIX^e. Elles sont surtout le résultat d'une intégration croissante de la région dans les échanges marchands. C'est ce mouvement progressif de spécialisation régionale qu'il nous faudra donc analyser, et ses différentes manifestations successives. Dès la fin du XIX^e siècle, en effet, les agriculteurs qui prennent possession des terres de la communauté indienne de Coalcomán n'ont guère d'autre choix que de produire l'énergie animale (des animaux de traction et du saindoux) dont d'autres régions du pays ont besoin. Plus tard, c'est la production extensive de jeunes taurillons qui deviendra, avec la culture du cannabis, les seules activités "rentables".

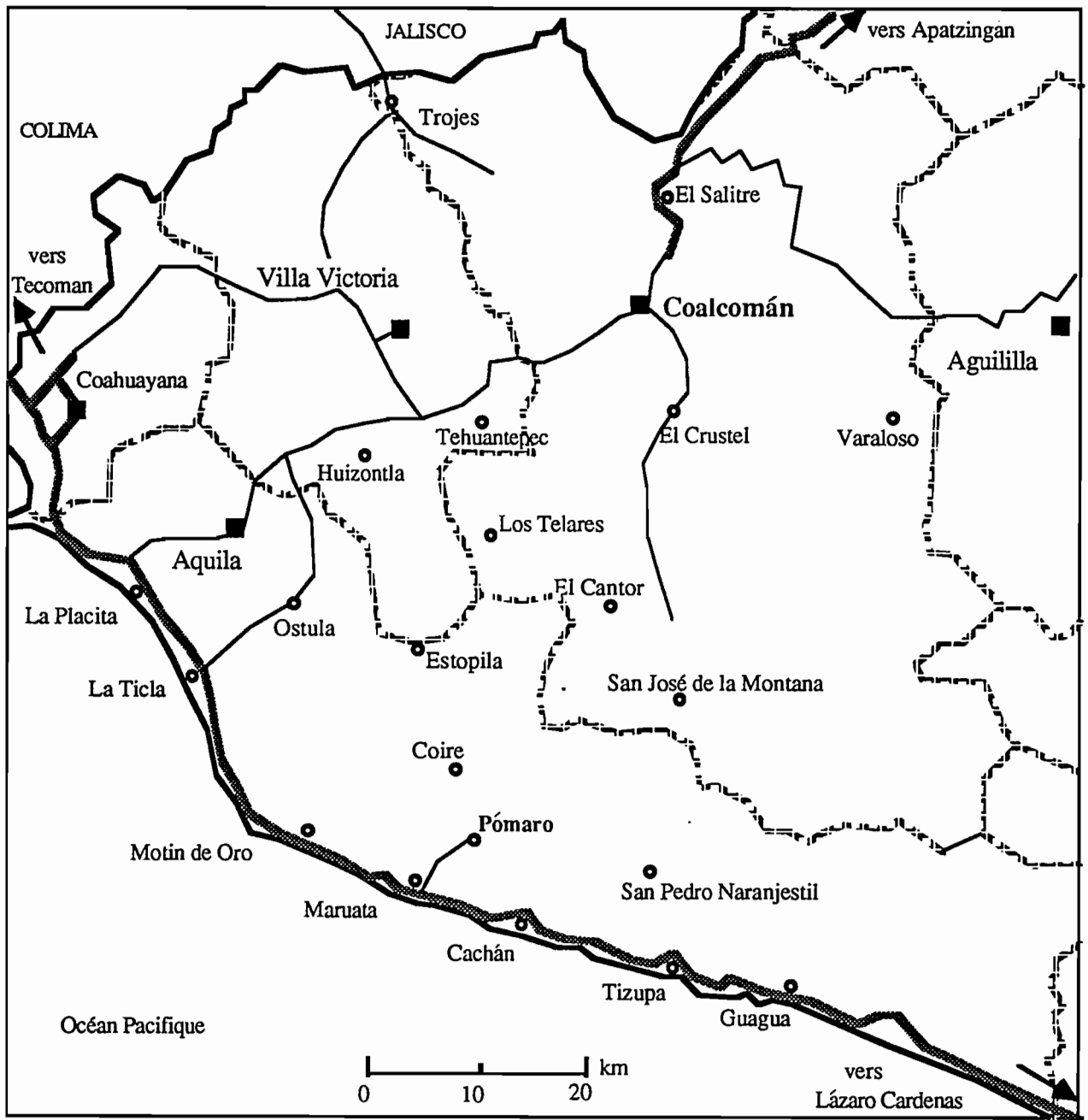
Aussi, la marginalisation de cette région et la paupérisation d'une partie de ses habitants expriment la réalité d'un long processus de différenciation sociale. C'est la profondeur historique de ce processus qu'il fallait essayer d'appréhender pour en comprendre le déroulement et les conséquences.

Si la recherche a été menée du sud vers le nord, c'est à dire en remontant le cours de l'histoire à la recherche de cette paysannerie mouvante, le plan de notre travail épouse le sens de cette migration paysanne.

- Les deux premiers chapitres sont consacrés aux deux premières étapes du glissement démographique: la première, plus ancienne mais peu connue est appréhendée par l'étude du système agraire du Mexique centre-occidental avant l'Indépendance. On essaye de cerner les causes de l'émigration et les conditions qui ont permis à tant de paysans de partir. La seconde (1870-1920) est celle qui voit les indiens de Coalcomán céder leur terres aux agriculteurs métis originaires de Cotija. Elle est mieux connue car la mémoire des agriculteurs est encore vive et permet de reconstituer une partie de cette histoire. Pour en préciser quelques aspects et appuyer certaines hypothèses, il nous a fallu toutefois consulter longuement les archives régionales et inventorier les ouvrages qui faisaient allusion à ce mouvement migratoire ou permettaient d'en améliorer la compréhension.

- Dans le troisième chapitre, il est question du nouveau système agraire qui voit le jour dans la Sierra de Coalcomán après disparition de l'ancienne communauté indienne. Pour comprendre ce système agraire, en identifier les principaux acteurs (groupes sociaux), leurs pratiques et les rapports sociaux qu'elles révèlent, archives et littérature ne furent pas d'un très grand secours. C'est surtout de nombreuses conversations avec les "anciens" et d'innombrables heures de marche dans les montagnes de la Sierra qui ont donné un sens à ce paysage.

Carte No 2: La région de Coalcomán (ancienne province de Motines), au sud-ouest du Michoacán.



- Limite municipale.
- Route goudronnée.
- Piste carrossable.
- Chef lieu de commune (municipe).
- Village.

Mais le développement de la propriété privée et des nouveaux "ranchos" ne s'arrête pas aux frontières sud de la commune. Les communautés indiennes du versant pacifique sont atteintes à leur tour avec une ou deux génération d'écart.

- Le quatrième chapitre est consacré aux transformations récentes (1950-1988) qui ont bouleversé l'ancienne forme de mise en valeur imposée par les immigrants au début du siècle. L'élevage "naisseur" devient la seule activité assignée à la Sierra Madre del Sur par la division du travail. Cette spécialisation régionale est à l'origine d'un nouveau processus de migration qui voit certains métayers et petits tenanciers de la commune de Coalcomán partir vers le sud pour s'installer sur les terrains indivis des dernières communautés indiennes, celles que nous avons découvertes au tout début de notre recherche. C'est là que le fil de fer barbelé, déjà utilisé par les propriétaires métis pour entourer leur domaine, devient l'instrument principal d'aliénation des territoires indivis appartenant aux communautés indiennes et un moyen de production essentiel à la généralisation d'un nouveau système de production.

- Dans le cinquième et dernier chapitre, c'est le caractère contradictoire d'un tel mouvement de spécialisation régionale qui est souligné. On s'interroge sur les inégalités de développement qu'il contribue à renforcer et sur les mécanismes qui permettent à certains groupes d'agriculteurs d'élargir la base de reproduction de leurs systèmes de production tandis que de larges pans de cette société agraire connaissent une paupérisation accélérée ou sont progressivement évincés.

Pour les deux derniers chapitres, les enquêtes effectuées auprès des agriculteurs et l'analyse de leur exploitation agricole (ou de celle dans laquelle ils travaillaient sans en être pour autant propriétaires) ont constitué la matière première du travail. Malgré les innombrables difficultés rencontrées (largement dues à la violence et aux suspicions engendrées par un siècle d'histoire agraire), 170 enquêtes ont pu être réalisées dans 70 hameaux et villages de la Sierra, dispersés sur une surface d'environ 5000 km². Parmi elles, environ 130 rassemblaient suffisamment d'informations pour qu'une caractérisation du système de production soit possible, les autres enquêtes étant davantage orientées sur l'histoire.

CHAPITRE I.

ORIGINE DE LA MIGRATION PAYSANNE: LE SYSTEME AGRAIRE DU MEXIQUE CENTRE-OCCIDENTAL AVANT L'INDEPENDANCE.

Sommaire du Chapitre I

1. Quelques éléments du système agraire.	15
2. Les rapports d'échange.	20
3. La famine de 1785-1786.	21
4. Tendances évolutives.	22
5. L'intensification est-elle possible?	25
6. L'émigration.	27

Entre le vieux Mexique mésoaméricain densément peuplé et "civilisé" (Aztèque, Tarasque) et les vastes étendues semi-désertiques du Nord parcourues par les chasseurs-collecteurs "barbares" (Chichimèques), le Bajío est d'abord apparu aux Espagnols comme une région absolument vide et dépourvue de toute population. Elle est en fait constituée d'un chapelet complexe de bassins et vallées tempérés alignées grossièrement d'est en ouest et qui forment le bassin hydrographique du Río Lerma jusqu'au grand lac de Chapala. Ce no-man's-land séparait l'axe volcanique central, mis en valeur par les grandes civilisations précolombiennes, des collines caillouteuses et grandes étendues du nord. Il reste vide pendant tout le XVI^e siècle mais le développement des mines d'argent au nord (Zacatecas) fait rapidement du Bajío un passage obligé entre Mexico et les centres miniers, "chemin royal" bientôt équipé de relais qui se transforment alors en autant de villes commerçantes distantes entre elles d'une journée de cheval: Querétaro, Celaya, Salamanca, Irapuato, Silao, León, Lagos de Moreno, etc... Le potentiel agricole de la région est rapidement découvert et le grand domaine -"l'hacienda"- et la ville (commerce) deviennent alors les deux piliers du développement du Bajío¹. L'agriculture naît donc avec une finalité purement commerciale: approvisionner les mines en grains et viandes mais aussi en énergie de traction animale. La menace permanente des agressions "barbares" venues du nord et la nécessité de protéger l'activité pionnière agricole et minière font du Bajío et des "Altos de Jalisco" une frontière qu'il faut peupler rapidement. On vient de partout pour s'installer dans la nouvelle région. Espagnols, créoles, mais aussi indiens, deviennent paysans-soldats, installés sur les Altos de Jalisco et dotés d'un lopin de terre². Le Bajío devient le creuset de la culture métisse intégrée autour de la langue espagnole et du catholicisme, tous deux rapidement assimilés et reconnus par tous. Au XVIII^e siècle, ce n'est plus une région de frontière agricole. L'ouverture des mines de Guanajuato, une forte croissance démographique et l'expansion des villes en font le coeur de la Nouvelle Espagne³. C'est la région la plus dynamique et la plus moderne. L'élevage extensif régresse au profit des cultures: Le Bajío devient le grenier de la Nouvelle Espagne.

¹Jean Meyer: *Historia del occidente de México*. Notes de cours, El Colegio de Michoacan, 1986.

²Andres Fabregas: *La formación historica de una región: los Altos de Jalisco*. CIESAS, ed. Casa Chata, 1986, p. 79 à 82 et 139. Carlos Alva Vega: "Division de la propiedad sin reforma agraria: La formacion de los ranchos altenos" in *Encuentro* No 1, El Colegio de Jalisco, 1983, p. 38.

³David A. Brading: *Haciendas y ranchos del Bajío; León 1700-1860*, ed. Grijalbo, S.A. 1988, p. 57, 59, 60. (Première édition en anglais: Cambridge University, 1978.)

1. Quelques éléments du système agraire.

Nous sommes en présence d'un système céréalier dominé par le maïs, semé un an sur deux. La traction animale est assurée par les boeufs qui constituent l'essentiel du troupeau bovin de l'hacienda avec les vaches allaitantes et leur suite quand le remplacement des animaux est assuré sur place. Le travail du sol, effectué à l'araire, ne constitue pas un véritable labour. Les anciens inventaires -documents de base pour les historiens qui ont étudié l'histoire agraire du Mexique- ne fournissent pas malheureusement d'informations sur le fonctionnement du système. Assolements et techniques ne sont pas décrits, pas plus que les mouvements du bétail sur les différentes soles et parcours du domaine. Cependant, tout porte à croire que l'association agriculture-élevage était assez lâche en dehors du travail fourni par les animaux à la culture et de la récupération des pailles, chaumes et adventices par les troupeaux. A part les importantes surfaces de parcours (*agostadero*) disponibles toute l'année, et en l'absence de toute pratique de fauche et de stockage du fourrage, au moins 75% des terres labourables étaient laissées en pâturage pour répondre aux exigences d'alimentation des boeufs¹. Pourtant, les observateurs de la fin du XVIII^e siècle (Humboldt) signalaient des rendements par rapport à la semence extrêmement élevés et bien supérieurs aux rendements européens du XVIII^e siècle: 80 pour 1 contre 29 pour 1 dans le cas du maïs d'après Claude Morin²; 40 pour 1 contre 5,6 pour 1 dans le cas du blé. En réalité, les rendements par unité de surface étaient comparables aux rendements moyenâgeux européens, de l'ordre de 5 à 6 quintaux par hectare semé, la densité de semis étant presque 10 fois plus faible au Mexique³. Compte tenu de l'absence de parcage de nuit, la reproduction de la fertilité devait plutôt être assurée, partiellement, par la culture associée du haricot noir, la présence temporelle des animaux sur les parcelles⁴ ne donnant lieu à aucun transfert réel de fertilité.

L'hacienda a toujours été considérée comme l'unité de production typique du monde colonial hispanique. Grâce aux "compositions de terres", sorte d'impôt royal qui consacre, consolide et légalise le grand domaine colonial, l'hacienda remplace les anciens droits d'usage et devient une véritable exploitation agricole. Sa force de travail est alors constituée d'innombrables travailleurs permanents ("casés") ou temporaires (les journaliers) spoliés et chassés de leur communautés originelles. Endettés, ils deviennent entièrement dépendants du grand propriétaire qui

¹ Claude Morin: *Michoacán en la Nueva España del siglo XVIII, crecimiento y desigualdad en una economía colonial*, ed. Tierra Firme, Fondo de Cultura Económica, 1979, p. 242.

² Idem, p. 240.

³ Idem, p. 241.

⁴ Idem, p. 245.

dispose alors d'une énorme force de travail attachée à son domaine grâce au "servage pour dettes"¹.

Ce schéma reste fondamentalement exact mais, de plus en plus, les historiens remettent en cause l'exclusivité de ce modèle en découvrant, dans tout l'occident du Mexique, la présence d'un important secteur de petits et moyens propriétaires. Issues bien souvent du fractionnement des terrains communaux (*fondo legal*) concédés aux villages par la Couronne², les petites propriétés finissent par combler de très grands espaces vacants entre les différentes haciendas. La région pauvre des Altos de Jalisco en bordure du Bajío et d'où commencera ce glissement général de population jusqu'à Coalcomán, était caractérisée par l'importance des petites structures d'exploitation et de propriété³. La grande vallée du Bajío et l'actuel Etat du Michoacán n'étaient pas non plus constitués d'un tissu continu de grandes haciendas jointives⁴. D'autres études, consacrées au XIX^e siècle, ont montré que cette classe de "rancheros", petits ou moyens tenanciers, s'est renforcée et développée considérablement au cours du XIX^e siècle, légitimées par les lois libérales de la "Reforme". Elle constitue, par exemple, la principale composante du tissu social de San José de Gracia à la fin du siècle⁵, et fait de la vieille dichotomie grand propriétaire-péon dénoncée pendant et après la Révolution un tableau trop simpliste et donc trompeur. Jean Meyer démontre à ce propos que la duperie repose sur une interprétation trop rapide des recensements de 1895 et 1910. En se limitant arbitrairement au classement de la population rurale en seulement deux catégories: "agriculteur" -statut supérieur- ou "péon", les recenseurs passaient sous silence l'existence de toutes les autres classes de producteurs: petits ou moyens tenanciers, fermiers, métayers pourtant nombreux⁶.

¹François Chevalier: *La formation des grands domaines au Mexique: Terre et société aux XVI^e XVII^e siècle*, Institut d'Ethnologie, Paris 1953.

²Ou même aux nouveaux villages formés à l'intérieur même des haciendas et reconnus comme tel par l'administration coloniale du XVIII^e siècle ou mexicaine du XIX^e siècle; cf. F. Chevalier: "Acerca de los orígenes de la pequeña propiedad en el occidente de Mexico. Historia comparada", in Heriberto Moreno G.: *Después de los latifundios*, III^e Coloquio de Antropología e Historia Regionales, El Colegio de Michoacán, Zamora, 1981, p. 5-6.

³A. Fabregas, op cit, p.142. F. Chevalier: "La formación de la pequeña propiedad en los Altos de Jalisco" in la revue *Encuentro* No 1, op cit p. 27 à 34. Voir également Paul S. Taylor: *A spanish-mexican peasant community, Arandas in Jalisco, Mexico*, University of California Press, California, 1933.

⁴D. Brading, op cit p.125. C. Morin, op cit, p.211. Felipe I. Echenique March: "La tenencia de la tierra en la Intendencia de Valladolid al finalizar el siglo XVIII" in: *V Jornadas de Historia de Occidente*, 1982, p. 63 à 70.

⁵Luis Gonzalez: *Pueblo en vilo*, El Colegio de México, México, 1968; Tercera edición, 1979, p. 49 à 73.

⁶Jean Meyer: "Haciendas y ranchos, peones y campesinos en el Porfiriato. Algunas falacias estadísticas", in *Historia Mexicana*, vol. XXXV: No 3, 1986, p. 477 à 509.

Dès le XVIII^e siècle, l'hacienda du Mexique centre-occidental n'est donc pas le seul type d'exploitation en place. Entourée de petites et moyennes exploitations indépendantes, elle est elle-même constituée d'un ensemble complexe d'unités d'exploitation plus ou moins autonomes bien que dépendantes, pour l'accès à la terre, du grand propriétaire. A la périphérie du domaine et installés parfois sur les plus mauvaises terres, les fermiers occupent une partie importante de l'hacienda. Là aussi, les historiens se sont heurtés aux difficultés d'interprétation des inventaires disponibles où, bien souvent, les exploitations annexes -terrains affermés par le grand propriétaire- ne sont pas mentionnées¹. Des quatre haciendas étudiées en détail par Claude Morin, trois utilisent largement le mode de faire valoir indirect en louant respectivement 53, 30 et 31 fermes aux paysans². David Brading affirme que la majorité des haciendas du Bajío affermaient une grande partie de leurs terrains³. C'est le cas pour les trois haciendas qu'il étudie en détail et qui comptent respectivement 121, 26 et 40 fermiers⁴. Enfin, ce phénomène est particulièrement présent dans la région défavorisée des Altos de Jalisco où l'on ne compte pas moins de 1528 "ranchos" loués à Tepetitlán en 1791⁵.

Enfin, il convient de ne pas oublier le groupe des métayers généralement relégués sur les terres non irriguées pour y semer du maïs pluvial. Encore méconnu et rarement mentionné dans les inventaires ou comptes des haciendas, le métayage a été récemment "redécouvert" par les historiens et son importance dans les rapports de production de la période pré-révolutionnaire est de plus en plus souvent soulignée. Les métayers sont présents dans les haciendas dès le XVIII^e siècle; ils deviennent de plus en plus nombreux après la grande famine de 1785-1786⁶ et le système du semis "à moitié" se généralise pendant le XIX^e siècle⁷. Pourtant, aujourd'hui comme hier, le phénomène social du métayage est statistiquement occulté, méconnu, nié. Ignorés par les premiers recensements de 1895 et 1910, les métayers le sont encore dans les recensements modernes malgré l'amélioration des catégories statistiques: bien qu'il existe une colonne consacrée aux métayers, dans les tableaux fonciers des recensement agricoles de 1950, 1960 et 1970, elle reste vide comme si les métayers de Coalcomán -formant pourtant majorité- n'avaient pas osé se définir comme tels ou, plus simplement, n'avaient pas été interrogés⁸.

¹C. Morin, op cit, p. 211.

²idem, p.216,223,232.

³D. Brading, op cit, p.63.

⁴Idem, p. 183, 190 et 194. Ces données correspondent respectivement aux années 1811, 1814 et 1831.

⁵F. Chevalier: "La formación de la pequeña propiedad en los Altos de Jalisco", in *Encuentro* No 1, op cit, p. 30.

⁶C. Morin, op cit, p. 278.

⁷D.D.Brading, op cit, p.340.

⁸III, IV, V Censo agrícola ganadero y ejidal. 1950, 1960, 1970.

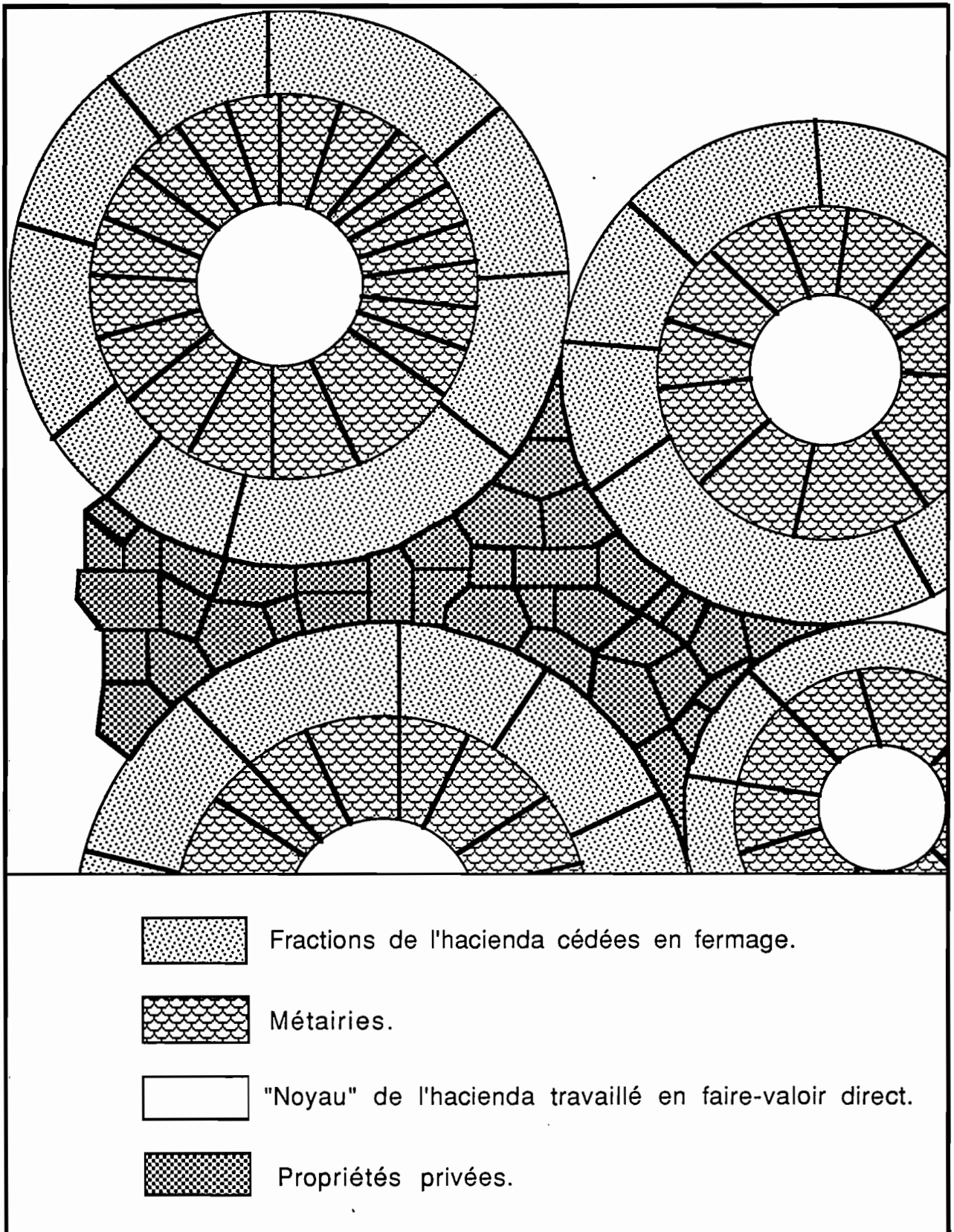
Le noyau dur de l'hacienda, cultivé en faire valoir direct grâce au travail permanent ou temporaire des ouvriers, ne représente donc qu'une partie de l'hacienda et pas toujours la plus étendue. Il se réduit souvent aux meilleures terres disposant d'infrastructure d'irrigation ou de drainage et consacrées aux cultures plus intensives et commerciales: blé dans le Bajío ou canne à sucre dans le sud de l'actuel Etat de Jalisco¹. Au début du XIX^e siècle et dans presque toutes les haciendas du Mexique centre-occidental, les terres non irriguées sont cultivées par la paysannerie: métayers, fermiers, petits et moyens tenanciers². Les unités d'exploitation y sont donc beaucoup plus nombreuses que les unités foncières. A la veille de la Révolution mexicaine, grands propriétaires et ouvriers agricoles ne constituent qu'une partie de la société agraire. Une véritable paysannerie existe, le plus souvent soumise au métayage et à l'usure. Elle existe depuis longtemps même dans les régions où les communautés indiennes étaient peu nombreuses ou inexistantes à l'époque de la conquête espagnole.

Le schéma No 1 résume les grands traits de l'organisation sociale et spatiale de ce système agraire. Les communautés indigènes ne sont pas mentionnées car elles y étaient peu nombreuses. Le grenier de la Nouvelle Espagne se développe en effet en marge du monde indien ou en absorbant ses éléments par le métissage.

¹Guillermo de la Peña, notes de cours, El Colegio de Michoacán, 1987. Voir également: *Evolución agrícola y poder regional, el Sur de Jalisco*, doc. polycopié, p. 19.

²"En efecto, la mayoría de los observadores estaba de acuerdo en que al inicio del siglo XIX en casi todas las haciendas del centro de México solo se cultivaban "las tierras irrigadas o humedas", y se dejaban el resto de la propiedad a la empresa campesina". D.Brading, op cit, p. 346.

Schéma No 1: Haciendas, fermes, métairies et petites propriétés.



2. Les rapports d'échange.

Le maïs était le pilier de l'économie coloniale car il représentait la principale source d'énergie disponible. Il assurait non seulement la base de l'alimentation humaine, mais aussi une partie de l'alimentation animale et conditionnait ainsi l'énergie disponible dans les mines. Cultivé dans des écosystèmes extrêmement différents, depuis la côte jusqu'à plus de 3000 mètres, dans des régions très sèches ou sous le tropique humide, on devine que la récolte était très inégale entre les terres chaudes, les régions tempérées, et celles situées en position plus septentrionale. Le transport du grain d'une région à l'autre, son stockage, et l'approvisionnement des marchés urbains et miniers étaient, par conséquent, d'une importance capitale.

En étudiant les fluctuations du prix du maïs au XVIII^e siècle, Enrique Florescano a montré l'antagonisme fondamental qui opposait petits producteurs et grands propriétaires:

En période de récolte moyenne, les petits producteurs alimentent le marché pendant les premiers mois qui suivent la récolte (décembre à mars), et à bas prix, compte tenu de l'abondance relative. Quand ce maïs s'épuise, et que les paysans ont vidé leurs greniers pour faire face aux dépenses et remboursements d'emprunts, le magasin de l'hacienda s'entrouvre et le maïs du grand propriétaire fait son entrée sur le marché au prix fort cette fois-ci car la demande est décuplée¹: les paysans rachètent le grain qu'ils ont vendu pour payer leurs dettes et les pauvres des villes ont épuisé le peu de maïs qu'ils avaient pu récolter sur le lopin dont ils disposent parfois dans les faubourgs. Les fluctuations saisonnières du prix du maïs pouvait déjà atteindre, lors d'une année moyenne, 60% du prix moyen² et bien d'avantage dans le cas d'une mauvaise récolte.

Au mouvement saisonnier, se superposait le mouvement cyclique: succession de mauvaises récoltes pendant lesquelles le prix du maïs triplait ou quadruplait pendant deux ou trois ans avant de redescendre à son niveau antérieur³. C'est à ce moment là, en période de pénurie et de disette prolongée, que les grands propriétaires faisaient recette. Leur intérêt ne consistait donc pas tant à produire plus mais bien d'avantage à contrôler les stocks en accumulant le grain dans leurs magasins, parfois transformés en forteresse. Pour le spéculateur, une série de bonnes récoltes se transformait en catastrophe. Le grain se vendait mal -tout le monde en avait- et à un prix dérisoire. Appuyant le système, les impôts sur les transports des marchandises (*alcabalas*) et la politique

¹ Enrique Florescano: *Precios del maiz y crisis agrícola en México 1708-1810*, EL Colegio de México, Centro de Estudios Históricos, Nueva serie 4, México 1969, p. 92-93. Voir également Marta Terán: "El almacenamiento de cereales en Michoacán al finalizar el periodo colonial", dans Gail Mummer: *Almacenamiento de productos agropecuarios en México*, El Colegio de Michoacán, Zamora, Michoacán, 1987, p. 83 à 102.

² Idem, p. 107.

³ Idem, p. 139.

commerciale de la Couronne empêchaient, en outre, les ventes à longues distances¹.

En revanche, tous les petits producteurs dépendants ou non du grand propriétaire pour l'accès à la terre -et dont l'enjeu principal restait la couverture des besoins énergétiques minimaux de la famille et de l'outil de travail- cherchaient avant tout à se protéger des crises en limitant au maximum les chances d'obtenir une récolte nulle ou en deçà du seuil de subsistance. Ce n'est pas en vendant de maigres excédents à très bas prix qu'ils pouvaient accumuler. Cette production paysanne faisait pourtant concurrence à la production à grande échelle des haciendas². Elle parvenait à approvisionner le marché local en cas de bonne récolte et réduisait considérablement la demande de grain de millions de petits producteurs alors autosuffisants. Mais les crises cycliques de la production, en transformant la disette en famine, éliminaient périodiquement cette concurrence paysanne³.

3. La famine de 1785-1786.

La famine de 1785-1786 constitue un exemple caractéristique de ces crises. Après la mauvaise récolte de 1784, les gelées de 1785 provoquèrent une grande pénurie de maïs et une spéculation effrénée qui multiplia par quatre le prix du maïs, tua plus de 300 000 personnes en Nouvelle Espagne⁴, dont environ 90 000 dans l'évêché du Michoacan⁵ -plus de 10% de la population- et peupla les chemins de mendiants. Contrairement aux famines précédentes, celle-ci présente l'intérêt d'avoir suscité, à l'époque, de nombreuses réactions et un large débat, animé par les hommes politiques et les scientifiques inspirés par l'illustration, qui donna lieu à de nombreux écrits rassemblés plus tard par Luis Chavez Orozco (1953) et Enrique Florescano (1981)⁶.

Rapidement alertées, les autorités coloniales ont cherché à enrayer la spéculation en dénonçant les accapareurs et en prenant des mesures visant à contrôler les excès du commerce libre des grains: obligations d'informer sur les besoins et ressources de chaque juridiction et obligation d'inventaires pour disposer de statistiques fiables, obligation

¹E. Florescano: *Origen y desarrollo de los problemas agrarios de México 1500-1821*, ERA, 1976, p. 88 à 92. (Première édition SepSetentas, 1971).

²D. A. Brading, *op cit*, p.44.

³*Ibidem*.

⁴E. Florescano: *Precios del maïs y crisis agrícola en México...*, *op cit*, p. 164 (d'après Humboldt).

⁵Gloria Carreno Alvarado: "Mortalidad en el Obispado de Michoacán a consecuencia de la crisis económica de 1785-1786", in: *Anuario No 3*, Escuela de Historia, UMSNH, 1978, p. 197.

⁶Luis Chavez Orozco: *La crisis agrícola novo-hispana de 1784-1985*, (recopilacion de documentos y prólogo), Banco Nacional de Crédito Agrícola y Ganadero S.A., México D.F., 1953. Enrique Florescano: *Fuentes para la historia de la crisis agrícola de 1785-1786*, A.G.N., Mexico, 1981.

de vendre le grain disponible, interdiction d'exporter le grain en dehors de la juridiction sauf en direction des mines, réduction d'impôts, répression des fraudes et mesures incitant à la production (crédits, etc...)¹. D'importantes décisions furent également prises par les autorités ecclésiastiques, en particulier par l'évêque du Michoacán largement reconnu pour ses idées humanistes et modernes². L'église n'était pas un simple arbitre de l'économie coloniale. En prélevant la dîme, elle contrôlait directement 10% de la production brute (une fraction beaucoup plus importante du volume total commercialisé), sans parler des produits récoltés sur ses innombrables propriétés. Disposant de nombreux greniers et magasins, elle gérait un énorme volant de grains qui assurait sa puissance économique. En autorisant de nombreux prêts avantageux à tous les cultivateurs, gros ou petits, pour financer les semailles de l'année 1786 et encourager l'accroissement des surfaces emblavées³, l'église renforce son rôle de banquier en devenant le grand financier de l'agriculture. Elle entreprend de grands travaux pour occuper et nourrir les indigents, organise la charité et menace les accapareurs des pires châtements divins⁴. Les conséquences de cette politique sur les emblavements et la bonne récolte de 1786 sont difficiles à mesurer. Il est par contre probable qu'elle ait permis d'apaiser les esprits et d'éviter les émeutes⁵. Mais la famine de 1785-1786 n'a pas été la dernière.

4. Tendances évolutives

La forte croissance démographique enregistrée dans l'occident du Mexique pendant le XVIII^e siècle (voir Chapitre II, graphique No 1) exigeait une augmentation au moins équivalente de la production de grains, progression mise en évidence par l'étude des revenus de la dîme⁶. En revanche, les historiens n'ont découvert aucune augmentation significative des rendements. Ils restent médiocres si on prend soin de les calculer par unité de surface semée et non rapportés à la semence. L'étude des inventaires prouve, en revanche, que les surfaces emblavées ont considérablement augmenté dans la région du Bajío et des Altos de Jalisco⁷. A la fin du XVIII^e siècle, de nombreuses terres sont défrichées et labourées mais les assolements ne semblent pas souffrir de

¹Circulaire du vice-roi Bernardo de Galvez du 11 octobre 1785, dans L.Chavez Orosco, op cit p.1 et suivantes.

²German Cardozo Galué: Michoacán en el siglo de las luces, El Colegio de México, México D.F.,1973, p. 58.

³Idem, p.56, 57, 61. Voir également Jesus Romero Flores: **Historia de Michoacán**, p.367 et suivantes.

⁴E. Florescano: " Precios del maiz....", op cit, p.175.

⁵Idem, p. 159.

⁶D.A.Brading, op cit, p.134 à 138.

⁷Idem, p.53. Voir également Patricia de Leonardo y Jaime Espin: **Economía y sociedad en los Altos de Jalisco**, Centro de Investigaciones Superiores del INAH, Nueva Imagen, 1978, p.54.

modifications importantes. C'est la superficie globale assolée qui croît au détriment des pâturages et parcours périphériques. L'élevage extensif tend à régresser pour laisser place au système céréalier¹. Au sud du Bajío, Claude Morin note l'extension des surfaces emblavées dans les régions neuves et récemment peuplées vers l'ouest et vers le sud: Zamora, balcon des terres chaudes². Il s'agit donc d'une extension spatiale du système céréalier sans aucune intensification notable. L'outillage reste rudimentaire (araire) et la productivité du travail ne progresse pas. Le cas des améliorations foncières observées au centre du Bajío, en particulier les infrastructures d'irrigation (petits barrages, canaux), prouve l'intérêt manifesté par les haciendas pour la production de blé. Le marché de cette céréale européenne était en effet mieux protégé, son prix plus élevé que celui du maïs et, sur ce produit, les grands propriétaires ne souffraient pas de la concurrence de la production paysanne. Le développement des clôtures en pierres témoigne d'un souci croissant de séparer les principales soles pour contrôler les mouvements du bétail. Il représente aussi un outil de spoliation foncière utilisé par les haciendas pour étendre leur contrôle sur les terres voisines à la périphérie du domaine³. L'expansion des grands domaines est en effet un trait marquant de la fin du XVIII^e siècle, souligné par D.Brading, C.Morin et E.Florescano⁴. Ce dernier fait de cette domination renforcée l'une des causes principales de la hausse générale du prix du maïs qui débute vers 1780, hausse sur le long terme qui se superpose aux crises cycliques et aux variations saisonnières: En accentuant encore leur contrôle sur le foncier, les haciendas auraient réussi, d'après Florescano, à éliminer la principale cause de l'effondrement cyclique des prix du maïs: la production indépendante des petits tenanciers et des communautés indiennes⁵. L'expansion des grands domaines n'avait donc pas tant pour but d'accroître la production ou les rendements mais bien davantage de contrôler directement -ou indirectement grâce au fermage ou au métayage- le volume de la production et de s'assurer le monopole du stockage et des ventes⁶. Cette stratégie était efficace grâce à l'existence d'un marché important capable d'absorber la production toute l'année et à n'importe quel prix (villes, mines).

En dépossédant les indiens et petits tenanciers, les grands propriétaires élargissaient le marché potentiel de leur grain tout en facilitant l'obtention d'une main d'oeuvre abondante et bon marché. Avant l'Indépendance (1821), seuls les salaires n'augmentent pas alors que grains, bétail et terres voient leurs prix fortement accrus. Dans l'occident

¹D.A.Brading, op cit, p.61. L'élevage extensif reste important dans la région pauvre des Altos de Jalisco pourtant caractérisée par de petites structures d'exploitation.

²C.Morin, op cit, p.118 à 121.

³D.A.Brading, op cit, p.153. C.Morin, op cit, p.252 à 255.

⁴D.Brading, op cit, p.261. C.Morin, op cit, p.255. E.Florescano, op cit, p.188.

⁵E.Florescano: *Origen y desarrollo de los problemas...*, op cit, p.95 et 116. *Precios del maíz y crisis...*, op cit, p.188.

⁶E.Florescano: *Origen y desarrollo...*, op cit, p.87.

du Mexique, de nombreux petits propriétaires indépendants ne résistent pas à cette pression et deviennent métayers ou fermiers¹. L'expansion des grands domaines s'accompagne ici d'une augmentation importante du faire-valoir indirect. A la fin du XVIII^e siècle, une grande partie du maïs pluvial était produit par les fermiers et les métayers², bien que contrôlée, stockée et vendue par les propriétaires. Ceux-ci poursuivaient l'exploitation directe sur les meilleures terres, c'est à dire dans le cas du Bajío, sur les terres à blé irriguées. Une part importante de leurs revenus était alors constituée par les loyers payés par les fermiers³.

A partir de l'indépendance et durant tout le XIX^e siècle, les petites et moyennes unités d'exploitation, en faire valoir direct ou indirect, occupent une place de plus en plus importante dans le paysage agraire de l'occident du Mexique. Profitant des difficultés rencontrées par les haciendas dans la période qui suit l'Indépendance, les petits propriétaires et les fermiers prennent leur revanche en rachetant les parcelles qu'ils louaient auparavant⁴. Dépendants du grand domaine au XVIII^e siècle, de nombreux "ranchos" s'affranchissent au cours du XIX^e siècle en devenant des unités foncières et de production indépendantes⁵. Ils constituent alors le groupe dominant dans de nombreuses régions du Michoacan et du Jalisco jusqu'à nos jours. Les métayers se font également de plus en plus nombreux⁶, mais le développement de ce type de faire-valoir ne semble pas linéaire et régulier. Patricia de Leonardo a mis en évidence, dans le cas des Altos de Jalisco un mouvement de va-et-vient dépendant du marché entre le faire-valoir direct et les différentes formes de faire-valoir indirect. Lorsque la conjoncture semble favorable pour un produit (débouchés assurés, prix élevés) la cohésion de l'hacienda -comme unité de production- se renforce et l'exploitation est le plus souvent directe à base de travail salarié. Si le prix du produit baisse et que le marché se resserre, les rapports sociaux se relâchent et l'hacienda se "décentralise" en multipliant les formes de faire-valoir indirect. La production est alors confiée aux fermiers et métayers⁷. La crise dans laquelle le Mexique était plongé après l'indépendance a sans doute favorisé ce dernier mouvement⁸.

¹D.Brading, op cit, p.280.

²D.Brading, op cit,p346. C.Morin, op cit, p.214.

³D.Brading, op cit, p, 45, 71 à 87, 184, 192, 200.

⁴Jean Meyer: *Esperando a Lozada*, El Colegio de Michoacán, CONACYT, Zamora, Michoacán, 1984, p.32.

⁵F.Chevalier et L.Gonzalez in: *Después de los latifundios*, op cit, p.7 à 10.

⁶Jean Meyer, op cit, p.33. C.Morin, op cit, p.278.

⁷Patricia de Leonardo y Jaime Espin, op cit, p. 55 et 58.

⁸D.Brading, op cit, p. 340.

5. L'intensification est elle possible?

La période de croissance économique accélérée qui caractérise la fin du XVIII^e siècle semble s'appuyer en grande partie sur les progrès de l'agriculture qui devient la principale activité économique de la Nouvelle Espagne, devançant même les mines¹. Le Bajío est toujours considéré comme le grenier de la Colonie, mais les surfaces emblavées croissent encore davantage à l'ouest et au sud du bassin du Río Lerma. Pourtant, comme il a été dit auparavant, on assiste à une extension spatiale du système céréalier sans que les techniques, assolements et rendements ne progressent. L'abondance n'est pas partagée par tous et les périodes de disette et de famine se succèdent avec la même fréquence élargissant sans cesse le fossé séparant les grands propriétaires spéculateurs et les commerçants de la grande masse des paysans. Car le négoce paye plus que la production elle-même. De nombreux témoignages font état du désintérêt croissant manifesté par les "hacendados" pour la production de maïs déjà réputée non rentable en cas de bonne récolte. Les loyers payés par les fermiers permettent en réalité d'éponger le déficit et, en quelque sorte de financer la production². Les grands propriétaires se lamentaient du prix trop bas du maïs et de celui trop élevé de la main d'oeuvre (mais n'en continuaient pas moins à investir dans l'achat de la terre). C. Morin a montré à quel point ces plaintes étaient exagérées et avance d'autres raisons, structurelles, à ce manque relatif de rentabilité: extensivité de l'exploitation, poids des crédits hypothécaires du clergé, absentéisme des propriétaires et mauvaise gestion³. D'autre part, les très faibles densités de semis permettaient le calcul de rendements excellents rapportés à la semence, critère pertinent en situation de frontière agricole quand la terre est abondante et bon marché. Mais l'augmentation des surfaces emblavées, l'occupation complète de l'espace par le système céréalier et l'augmentation générale du prix de la terre et des boeufs enregistrée à la fin de l'époque coloniale relativise l'intérêt de ce critère. L'augmentation des frais de culture, proportionnels à la surface emblavée, aurait alors justifié un accroissement des quantités semées par hectare et le calcul du rendement rapporté à la surface semée.

La pression sur la terre s'est considérablement renforcée par suite de l'augmentation démographique et le système agraire semble atteindre une situation de saturation et de blocage. La densité démographique moyenne du centre-ouest du Mexique n'est pourtant pas très élevée, de l'ordre de 10 hab/km² en 1793, 14 hab/km² pour la seule Intendance de Guanajuato⁴.

¹E.Florescano: "Origen y desarrollo...", op cit, p. 129-130.

²D.Brading, op cit, p. 184-185.

³C.Morin, op cit, p. 248 à 252.

⁴A. von Humboldt avance le chiffre de 1172238 habitants pour les Intendances de Valladolid, Guanajuato et Guadalajara pour 1793 dans: *Ensayo político sobre el Reino de Nueva España* (1793), Ed. Porrúa, S.A., Mexico, 1984, P.38. Nous estimons à un million la population rassemblée dans la région centrale en excluant le versant pacifique des Etats de Michoacan et Jalisco et la totalité de l'Etat de Colima encore peu peuplé. Cette région

Pour améliorer la situation de l'agriculture et éviter les crises cycliques qui provoquaient famines et épidémies, les agronomes du siècle des lumières avaient proposé de nombreuses améliorations techniques. L'époque des semis était clairement identifiée comme une phase clé de la production, compte tenu des irrégularités du climat. On proposait donc l'emploi de variétés plus précoces et de semences préalablement germées afin de pouvoir attendre le début réel de la saison des pluies -et non la première pluie parfois suivie de plusieurs semaines de sécheresse- sans pour cela perdre du temps¹. Alzate proposait également une intensification fourragère à base de nopal (raquettes de figuier de barbarie) coupé pour les zones semi-désertiques et s'émerveillait de l'utilisation des marécages de la vallée de Mexico par les indiens (c'est le système des "chinampas", sorte de jardins surélevés extrêmement productifs)². De nombreux marécages de la région centre-occidentale (Chapala, Zacapu, Queréndaro) auraient pu être aménagés de la sorte. Enfin, les agronomes proposaient une réforme du calendrier agricole du maïs et des assolements en prônant le développement des semis en hiver sur les terres irriguées des régions chaudes à l'abri des gelées et au printemps pour les régions tempérées ou froides, quelques mois seulement avant les pluies selon la technique du mi-irrigué mi-pluvial³. Ces propositions n'étaient pas irréalistes puisqu'elles reprenaient des pratiques paysannes déjà connues et observées par Alzate. Grâce aux pressions exercées par les autorités ecclésiastiques (crédit), la technique des semis de maïs "hors cycle" fut appliquée avec succès en 1786 pour pallier la famine qui sévissait⁴. Environ 14000 hectares étaient déjà semés au mois de mai dans l'évêché du Michoacán (Valladolid) avant l'arrivée des premières pluies⁵. Ces emblavements exceptionnels auraient permis de juguler la crise dès 1786 démontrant ainsi l'efficacité de ces techniques. Malheureusement, 1786 fut une année exceptionnelle et il fallut tout le pouvoir de persuasion de l'Eglise pour que les semis se réalisent malgré les critiques constantes des grands propriétaires⁶. La famine jugulée, tout semble rentrer dans l'ordre établi auparavant et aucune étude historique n'a pu démontrer la permanence de ces techniques après 1786. L'augmentation progressive des surfaces emblavées pendant

représente approximativement 100000 km², d'où une densité démographique approximative de 10h/km².

¹Luiz Chavez Orozco: *Alzate y la agronomía de la Nueva España*, Banco Nacional de Crédito Agrícola y Ganadero, S.A., 1954, p. 14 à 16.

²Idem, p.4-5, 19 et suivantes.

³L.Chavez Orozco, op cit, p.1; *La crisis agrícola novo-hispana de 1785-1786*, op cit, 1953, p. 34-35.

⁴G.Cardoso G., op cit, p.57 et 64. E.Florescano: *Fuentes para la historia....*, op cit, p.199, 241, 259 à 283, 575, 586, 587.

⁵L.Chavez Orozco, op cit, p.32. Une partie importante de cette surface correspond en réalité au maïs semé très tôt dans les régions hautes du Michoacán (plateau Tarasque) et qui profite de l'humidité résiduelle importante de ces sols (andosols).

⁶G.Cardoso G., op cit, p.64-65.

tout le XVIII^e siècle ne correspond, répétons le, qu'à une extension horizontale du système céréalier sans modifications techniques.

La mise en oeuvre de ces nouvelles techniques, véritable révolution agricole, était donc techniquement possible. Elle ne s'est pas réalisée. Tout nous porte à croire que la logique spéculative des grands propriétaires et leur contrôle toujours plus accentué sur la propriété foncière, en totale contradiction avec les stratégies paysannes, bloquait toute tentative de changement. L'intérêt individuel de chaque grand propriétaire était bien de produire plus pour pouvoir vendre davantage de grain en période de pénurie, mais accentuer leur domination territoriale et contrôler un nombre croissant de métayers étaient pour cela plus efficace et moins coûteux que de chercher à accroître les rendements. Les contradictions de ce système agraire ne permettaient pas que soient réunies les conditions nécessaires au développement de réels progrès (à l'élévation du niveau des forces productives). Les autorités les plus clairvoyantes proposaient pourtant de distribuer gratuitement les terres royales aux pauvres¹ et d'inciter les grands propriétaires à louer des parcelles à ceux qui voulaient les travailler², mais cette politique caritative "moderne" ne remettait pas sérieusement en cause les structures du système latifondiaire.

6. L'emigration.

Pour les petits propriétaires indépendants dont les exploitations étaient morcelées par les divisions héréditaires et menacées d'absorption par le grand domaine, pour les fermiers et métayers qui supportaient la pression croissante des prélèvements³ (la main d'oeuvre de plus en plus nombreuse le permettait), la tentation d'aller chercher fortune ailleurs était grande. La mobilité démographique était d'ailleurs très forte dans toute la région centre-occidentale de Nouvelle Espagne⁴. A la fin du XVIII^e siècle et pour la première fois, les courants migratoires s'inversent au détriment du Bajío qui commence à expulser sa main d'oeuvre⁵ dans toutes les directions mais surtout vers le sud et l'ouest en s'approchant du rebord de l'altiplano: Zamora, Cotija, Jiquilpan, et San José de Gracia connaissent alors une forte croissance démographique⁶. Tacámbaro, Ario,

¹C'est notamment le cas de l'évêque du Michoacán. E.Florescano: **Precios del mais...**, op cit, p.178.

²E.Florescano: **Fuentes para la historia...**, op cit, p.587.

³D.Brading, op cit, p. 331 à 335. D'après C.Morin, le loyer de la terre passe de 5 à 10 pesos par fanega semée dans le Bajío, op cit, p. 274, 261 et 271.

⁴D.Brading, op cit, p. 99.

⁵C.Morin, op cit, p.70.

⁶Heriberto Moreno G.: **Cotija, Gobierno del Estado de Michoacan**, 1980, p.115. Luiz Gonzalez, op cit, p.38. Jesus Tapia: **Campo religioso y evolución política en el bajo de Zamora**, El Colegio de Michoacán, Zamora, Michoacán, 1986, p.55. Thomas Calvo: "Migraciones a Zamora en los albores de la Independencia" in Thomas Calvo y Gustavo Lopez: **Movimientos de**

Urecho, Peribán, Tamazula et Tuxpan situés sur les balcons intermédiaires assurant la transition avec les terres chaudes vivent également un "boom" démographique largement dû à l'immigration¹. Enfin, les terres tropicales presque inhabitées depuis l'effondrement démographique du XVI^e siècle commencent à peine à se repeupler².

C'est la région pauvre des Altos de Jalisco qui, la première, commence à expulser de nombreuses familles dès le XVIII^e siècle. Plus froide, chichement pourvue en eau d'irrigation, cette région ressentait plus durement encore les crises agricoles. De surcroît, la propriété et les structures d'exploitation y étaient davantage morcelées que dans le Bajío, les petits tenanciers fermiers et métayers plus nombreux. L'exode des familles en surnombre et leur installation dans la région de Cotija constituent l'un de ces mouvements migratoires les plus importants. Bien que peu étudié, il a été signalé par François Chevalier, Luiz Gonzalez et Jean Meyer³. Nous montrerons qu'il se poursuit à la fin du XIX^e siècle vers les terres encore presque vierges de la Sierra de Coalcomán et en direction de la côte du Pacifique, façonnant d'une marque indélébile le paysage ethnique, culturel et économique des régions concernées en fondant la société blanche et altière des "rancheros".

Cette migration est lente, spontanée, et est le fait de la paysannerie. Ce sont les petits tenanciers, les métayers et les fermiers qui émigrent, et non les grands propriétaires ou même leurs travailleurs salariés ou journaliers.. Car on imagine mal les péones entièrement dépossédés de leur outil de travail et souvent attachés au grand domaine par les dettes contractées ou par la peur de perdre un emploi misérable mais permanent, se lancer sur les chemins. Les petits paysans ou éleveurs qui choisissent de partir n'ont rien à voir non plus avec les hordes d'indigents faméliques qui peuplaient les chemins ou convergeaient vers

población en el occidente de México, El Colegio de Michoacán, CEMCA, 1988, p.216 à 218.

¹D'après C.Morin, la population de Ario et de Urecho croît à un rythme annuel de 4% entre 1742 et 1792; op cit, p.67-68. Sherburne F. Cook et Woodrow Borah: **Ensayo sobre historia de la población. México y el Caribe I**, Siglo XXI, 1977, p. 295, 236 et 237. La population du sud-ouest de l'Etat de Jalisco est multipliée par 10 entre 1700 et 1790. Elle croît également très rapidement durant tout le XIX^e siècle.

²David J.Robinson: "Patrones de migración en Michoacán en el siglo XVIII: Datos y metodología" in T.Calvo y G.Lopez, op cit, p.169 à 205. Elinore M. Barrett: **La cuenca del Tepalcatepec, I Su colonización y tenencia de la tierra**, SepSetentas 177, Mexico, 1975, p. 136.

³F.Chevalier, op cit, p. 34. L.Gonzalez, communication personnelle. J.Meyer: **Perspectivas de analisis sociohistórico de la influencia de Guadalajara sobre su región**, SepSetentas No 111, Mexico, 1973, p. 158-159; "Movimientos de población en el Centro-occidente de Mexico: Tercera sesion, siglo XIX" in Thomas Calvo y Gustavo Lopez, op cit, p.209-210; communication personnelle. D'après les études généalogique de A.Fabregas, le peuplement tardif des Altos de Jalisco se serait effectué progressivement du nord vers le sud au fil des générations préfigurant ainsi le glissement démographique observé par la suite vers le sud et vers l'ouest. Arandas, village situé au sud de cette région n'est fondé qu'en 1764 (**La formación historica de una región...**, op cit, 85, 95 et 100).

les villes pendant les grandes crises agricoles. Pour ces derniers, l'émigration était d'ailleurs interdite: les lois coloniales de la fin du XVIII^e siècle contrôlaient le vagabondage et les provinces épargnées par la famine ne voyaient pas d'un bon oeil l'arrivée des mendiants¹.

En revanche, les nombreuses lois de colonisation agricole élaborées après l'indépendance facilitent l'installation de colons sur les terres moins peuplées ou vierges². Elles permettent de légaliser un mouvement démographique déjà actif en lui donnant un fondement juridique en situation de frontière agricole mais n'interviennent pas directement dans les régions déjà occupées même faiblement. Elles restent lettre morte si l'émigration ne constitue pas déjà un élément structurel et dynamique du système agraire. Après l'indépendance, "on croyait que le pays, loin de nécessiter une répartition équitable de la terre, nécessitait plutôt une meilleure distribution de la population sur le territoire..."³. En évitant ainsi le problème foncier, les libéraux du XIX^e siècle auraient frustré la révolution d'indépendance née dans le grenier de Nouvelle Espagne et où les soulèvements populaires massifs trouvaient leur sens dans la lutte agraire.

Les zones d'accueil sont moins touchées par les crises agricoles: Pendant la famine de 1785-1786, on ne compte que quelques dizaines ou centaines de morts dans les villages situés en bordure de l'altiplano ou sur les balcons intermédiaires (Taretán, Tancítaro, Ario, Peribán Jiquilpan, Tuxpan) et moins encore dans la vallée tropicale des terres chaudes (Apatzingán, Tepalcatepec, Amatlán) ou dans la Sierra de Coalcomán⁴, il est vrai faiblement peuplée. Les provinces du sud (Guerrero, Oaxaca) contrairement au Bajío ne sont presque pas touchées par la crise et regorgent de grains⁵. En moyenne, le maïs est moins cher à mesure que l'on s'éloigne du Bajío vers le sud⁶.

Les régions montagneuses du sud constituent également un refuge idéal pour les familles déplacées par les guerres d'indépendance, particulièrement violentes dans le Bajío, et les guérilleros irréductibles retranchés dans la Sierra de Coalcomán⁷.

Mais les zones d'accueil sont surtout beaucoup moins peuplées. L'étude des densités démographiques présente de nombreuses difficultés

¹E.Florescano: *Fuentes para la historia...*, op cit, p. 354 à 357, 576 (Edit du Roi du 11/10/1785). *Precios del maiz y crisis...*, op cit, p. 156-157.

²Lucio Mendieta y Nunez: *El problema agrario de Mexico y la ley federal de reforma agraria*, 1923, Ed. Porrúa, S.A., Mexico, 1986 (21^e édition), p.101 à 106. Amador Coromina: *Recopilación de leyes, decretos, reglamentos y circulares expedidas en el Estado de Michoacán*, Morelia, 1986, tomo 3, p.73 à 82. Voir chapitre 2.

³L.Mendieta y N., op cit, p.99.

⁴G.Carreno A., op cit, p. 190 à 197.

⁵E Florescano: *Fuentes para la historia...*, op cit, 354 et 570.

⁶C.Morin, op cit, p.196-197.

⁷C'est le cas notamment du cacique-guerrillero Gordiano Guzman qui installe ses retranchements à Aguililla. Jaime Olveda: *Gordiano Guzman, un cacique del siglo XIX*, SEP, INAH, 1980, p. 106 à 114.

car la superficie des entités considérées dans les différents rapports ou recensements de population n'est jamais signalée pas plus que les limites changeantes du découpage administratif. D'après les données rassemblées en Annexe No 1, on peut cependant avancer les chiffres approximatifs suivants:

Tableau No 1: Evolution de la densité démographique dans quelques régions du Mexique occidental pendant le XIX^e siècle.

Ensemble géographique	Petite région	Densité démographique (hab/km ²)		
		1793	1822	1885-90
Mexique central	Altos de Jalisco	14	20	40
	Guanajuato		18	-
	Vallée Zamora		15	34
Région intermédiaire	Jiquilpan-M.Cast.		6	15
	Los Reyes		11	13,5
	Cotija		8	31
	Tocumbo-Tinguindin		7	28
	Sud du Jalisco		4	15
Région Tropicale	Terres Chaudes		1	3
	Sierra Madre Sur		0,4	2
	Sierra sud-Jalisco		?	5

Source: Voir Annexe No 1.

Les principales zones d'accueil ont donc une densité démographique deux à trois fois moins élevée que les régions de départ peuplées environ de 20 hab/km². La région qui reçoit le plus d'immigrants en provenance des "Altos de Jalisco" ne compte alors que 8 hab/km² environ (Cotija, Tinguindin, Tocumbo). C'est celle qui connaît la plus forte croissance démographique pendant le XIX^e siècle et la densité atteint environ 30 hab/km² à la fin du siècle. La région de Jiquilpan et le sud de l'Etat de Jalisco voient leur densité démographique tripler¹. Celle de la dépression des terres chaudes et de la Sierra de Coalcoman augmente également mais reste très faible: 2 à 3 hab/km². Pendant ce temps, la densité démographique des régions d'origine des migrants, déjà élevée, ne fait que doubler entre 1822 et 1890.

En remontant sur le rebord occidental de l'altiplano après avoir traversé le Bajío, les paysans originaires de la région des Altos de Jalisco découvraient un paysage peu différent de celui qu'ils avaient laissé: Des collines caillouteuses séparées de vallées ou bassins aux sols plus profonds, un climat un peu moins rigoureux, peut-être plus humide, les clôtures en pierres moins nombreuses. On pouvait attendre des grands propriétaires de meilleures conditions de travail, un contrôle des pâturages moins strict, un accès au bois de chauffage plus aisé, peut-être

¹ En excluant les zones montagneuses qui bordent le bassin du Rio Tepalcatepec.

aussi une rente foncière moins élevée et des sols non encore épuisés par le système céréalier. Dans l'hacienda de Cojumatlán, au sud du lac de Chapala, 30 familles s'installent ainsi comme fermiers; d'autres achètent une fraction de terrain profitant de prix plus avantageux que dans le Bajío¹.

En morcelant de ce fait les structures d'exploitation de l'hacienda - même si la structure foncière reste inchangée-, ces paysans jettent les bases d'une nouvelle société agraire, celle des fermiers, métayers et petits propriétaires qui travaillaient déjà la plus grande partie des terres cultivées de leur région d'origine. Tout se passe donc comme si la paysannerie nouvellement installée à Cotija reproduisait à l'identique une certaine organisation sociale en expansion durant tout le XIX^e siècle. Une fois occupés les terrains les plus accessibles, les paysans franchissent le rebord surélevé du plateau qui domine Cotija et s'installent sur les pentes découpées et abruptes qui plongent vers les terres tropicales et qui forment un ensemble montagneux complexe, très accidenté et disséqué par l'érosion. (C'est la Sierra de Cotija qui se poursuit dans l'Etat de Jalisco et dont les crêtes délimitent le bassin du Río Tepalcatepec.) Le milieu change alors brutalement et devient forestier. La terre y est aussi particulièrement bon-marché parce que non défrichée. En dessous du niveau écologique dominé par les pins, les colons expérimentent un nouveau système de culture, sur brûlis et à friche de très longue durée.

Devant la situation de blocage que connaît la région centre-occidentale du Mexique, l'émigration apparaît donc comme l'unique alternative qui s'offre aux enfants de fermiers, métayers ou petits tenanciers, qui souhaitent à leur tour s'installer. Le système agraire du grenier de Nouvelle Espagne semble atteindre sa limite de capacité car l'intensification, pourtant techniquement possible, ne se produit pas. L'agriculture reste comparable à celle du bas moyen-âge européen et l'Indépendance n'ébranle pas les structures sociales qui bloquent le changement. Devant la saturation du système, la productivité du travail avait sans doute tendance à baisser: des techniques inchangées, davantage de bras pour un espace limité, un système de reproduction de la fertilité des plus limités sans pacage de nuit ni à fortiori de production de fumier, des rendements orientés vraisemblablement à la baisse. Il est par contre probable que l'émigration permettait de retrouver ou de maintenir un niveau déterminé de la productivité du travail sans nécessiter pour cela une révolution technique. Dans les régions tempérées et boisées, la culture forestière correspondait sans aucun doute à un accroissement significatif de la productivité du travail et à l'obtention de meilleurs rendements. L'émigration apparaît alors comme la meilleure alternative possible à la baisse tendancielle de la productivité du travail et dispense en quelque sorte de l'intensification. En outre, elle fonctionne déjà comme une soupape sociale à l'image de l'émigration vers les Etats Unis d'Amérique si importante au XX^e siècle.

¹L.Gonzalez: *Pueblo en vilo*, op cit, p.32 à 38.

CHAPITRE II

ORIGINE DU PEUPLEMENT ET MIGRATIONS DANS LA SIERRA DE COALCOMAN (1870-1920).

Sommaire du Chapitre II

1. Les origines.	34
2. Le rétablissement démographique.	42
3. Fractionnement et vente des terrains indivis de Coalcomán.	44
4. Formation et développement de la propriété privée.	52
5. Le port de Maruata et l'intervention des capitaux privés.	59
6. Les origines de la migration.	63
<i>-Sur la notion de "ranchero".</i>	63
<i>-Participation des muletiers au mouvement migratoire.</i>	65
<i>-Spécialisation régionale et migration.</i>	67
<i>-Les régions pourvoyeuses de migrants sont-elles en crise?</i>	68
<i>-Pression démographique, système agraire et migration.</i>	69
<i>-Les sources de l'accumulation.</i>	74

Vers la fin de l'époque coloniale, la région Centre-occidentale du Mexique connaît un véritable "boom" démographique. Mais à cette époque, la grande chaîne de montagnes qui borde l'océan Pacifique (la Sierra Madre del Sur) est encore presque inhabitée. Son rétablissement démographique s'effectue brutalement un siècle plus tard, à la fin du XIX^e siècle (Graphique No 1). Il est surtout dû à l'immigration massive de paysans originaires de la région de Cotija, elle-même occupée depuis la fin du XVIII^e siècle par des familles aux origines plus septentrionales encore, issues des hauts plateaux des "Altos de Jalisco" et du "Bajío". Le peuplement de la Sierra de Coalcomán correspond donc à la poursuite vers le sud du glissement démographique, déclenché un siècle auparavant par les petits tenanciers, fermiers et métayers du centre du pays. Cette deuxième étape de la migration a été à l'origine du peuplement de la Sierra de Coalcomán et a jeté les bases d'une nouvelle société agraire. Elle fait l'objet de ce deuxième chapitre. Son analyse détaillée est indispensable car l'installation de cette paysannerie sur les indivis de la communauté indienne de Coalcomán et la disparition consécutive de cette dernière constituent les bases de l'histoire agraire de la région. L'installation des nouveaux colons constitue aussi la première phase de la réduction des autres communautés indiennes de l'ancienne région de "Motines", réduction qui se poursuit pendant tout le XX^e siècle.

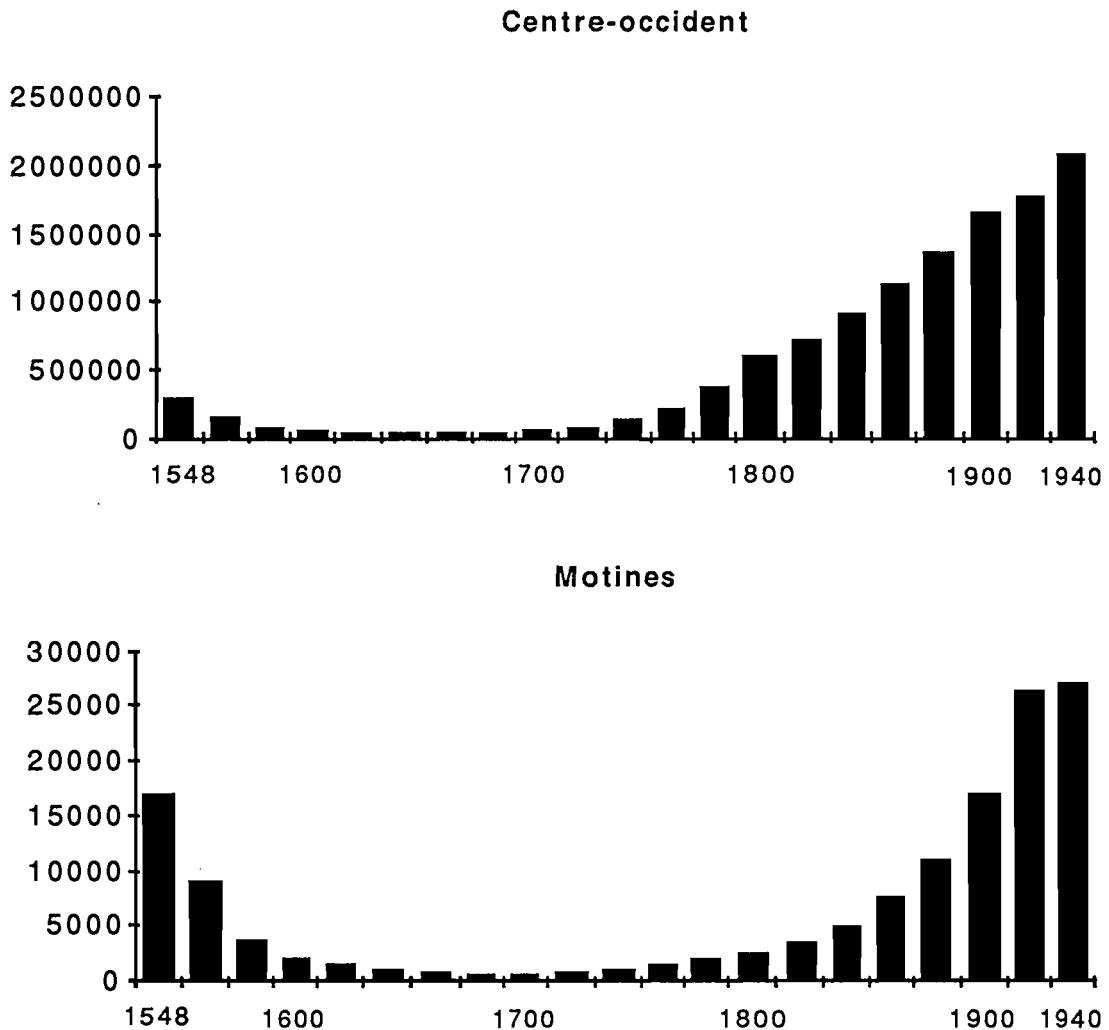
1- Les origines.

Avant l'arrivée des Espagnols, la Sierra Madre del Sur n'était pas déserte. La région, connue sous le nom de Motines¹, abritait une population indienne importante -peut-être 30000 personnes- dispersée dans les montagnes côtières et gravitant autour de deux pôles fédérateurs: Coalcomán et Motines. La partie basse de la Sierra était la plus densément peuplée et constituait l'une des rares concentrations indiennes du Pacifique avec le pôle de Zacatula². L'état encore balbutiant de la recherche archéologique dans l'ouest mexicain ne permet pas d'affirmer avec certitude à quel empire ou royaume ces indiens étaient rattachés.

¹La région de Motines correspond approximativement aux quatre communes actuelles de Aguila, Coahuayana, Villa Victoria et Coalcomán; région délimitée par les Río Coahuayana et Nexpa. La définition historique de cette région est exposée en Annexe No 2.

²Donald.D.Brand: Coalcomán and Motines de Oro, an exdistricto of Michoacán, México, The Latin American studies, The University of Texas, Austin, Texas, 1960, p. 61 à 63. Sylvie Lecoin, Nicole Percheron, Françoise Vergneault: "Cartographie et recherche historique: le diocèse du Michoacán au XVI^e siècle d'après les Relations géographiques des Indes 1579-1580", in la revue Trace No 10, CEMCA, juillet 1986, carte No 3.

Graphique No 1: Evolution démographique comparée des régions de Motines et du Centre-Occident mexicain, 1540-1940.



Source: Voir Annexe No 1.

Malgré la persistance d'ambiguïtés linguistiques et toponymiques, ces populations appartiendraient à la grande famille nahua plus ou moins dépendante de l'empire Aztèque et de sa capitale Tenochtitlán. Ces villages auraient alors constitué des sortes de garnisons avancées complétant ainsi l'encerclement du royaume indépendant Tarasque du Michoacán. Mais à l'arrivée des Espagnols, les armées Tarasques gagnaient du terrain et faisaient échec à l'impérialisme Aztèque. Au XV^e siècle, la grande dépression des Terres Chaudes et une partie de la sierra jusqu'à Coalcomán étaient sous le contrôle du Royaume Tarasque soucieux de son approvisionnement en produits tropicaux -cacao, coton, plumes, sel- et

métaux précieux. L'armée du Michoacán atteint la côte vers 1460 étendant ainsi son hégémonie à l'ensemble de la province de Motines¹.

Le mode d'exploitation du milieu naturel était sans doute basé sur la culture du maïs en milieu boisé interrompue par de longues périodes de repousse forestière. L'habitat dispersé permettait la mise en valeur d'un très grand territoire, le jardinage des bords de torrents et de nombreuses activités complémentaires, chasse-cueillette, mais aussi extraction du sel sur les plages, ramassage des coquillages et pêche côtière. Si on accepte l'hypothèse selon laquelle la population était surtout concentrée dans la zone côtière², dans les limites de l'actuelle commune de Aquila, la densité de population était alors élevée compte tenu du mode de mise en valeur par abattis-brûlis et des caractéristiques du milieu naturel: environ 10 habitants par Km², chiffre supérieur à l'actuelle densité de population³.

Après le pillage de la capitale Tarasque, les Espagnols poursuivent la conquête de l'ouest à la recherche des mines d'où pouvaient provenir toutes les richesses accumulées à Tzintzuntzan. C'est ainsi qu'ils découvrent la région de Motines et ses mines d'or (1524). L'exploitation s'organise sur la base de l'"encomienda"⁴ et du travail forcé (esclavage)⁵ dans les mines et les plantations de cacao. En outre, les indiens doivent payer le tribut: toile de coton, volailles, maïs, et haricots pour les mines⁶.

¹Le thème de la limite des empires Aztèque et Tarasque est controversé. Voir en particulier les travaux de: D.D.Brand: "Bosquejo de la geografía y la antropología en la región Tarasca", in *Anales del museo Michoacano*, No 5, 2da época, 1952; *Coalcomán and Motines de oro*, op cit p. 54-55 et 124-125. Gonzalo Aguirre Beltrán: *Problemas de la población indígena de la Cuenca del Tepalcatepec*, INI, 1952, p. 50. Les affrontements périodiques entre les indiens de la côte et les Tarasques sont clairement mentionnés dans la "Relacion de Motines" écrite en 1580, in Alvaro Ochoa et Gerardo Sanchez: *Relaciones y memorias de la provincia de michoacán 1579-1580*, UMSNH, Morelia 1981, p.103. Voir également Ignacio M. del Castillo et Raul Guerrero: *En los Motines de Oro*, expedicion etnografica y linguistica, I.N.A.H., 1946, p. 140 à 142.

²Les "Relations" de 1580 le laissent entendre. Cf. Alvaro Ochoa et Gerardo Sanchez (op cit) et Sylvie Lecoq et al (op cit).

³D.D.Brand avance le chiffre de 35000 habitants dans la province de Motines avant l'arrivée des Espagnols (*Coalcomán ...* op cit p.166). Nous considérons que les deux tiers environ de cette population vivaient sur le territoire de l'actuelle commune d' Aquila qui couvre une surface de 2300 km², soit une densité de 10 h/km². La population était en 1980 de 19700 habitants soit une densité de 8,5 h/Km².

⁴L'"Encomienda" était une sorte de délégation de pouvoir royal sur la population d'un territoire avec charge pour son bénéficiaire ("encomendero") de l'administrer et de le christianiser.

⁵D.D.Brand, idem, p.59-60. G.Aguirre B., op cit p. 53.

⁶Francisco del Paso y Troncoso: *Papeles de la Nueva Espana...publicados por...*, segunda serie: Geografía y estadísticas, tomo I: "Suma de visitas de pueblos por orden alfabético", No 45, 428, 462, 482 et 681.

Cet âge d'or est de courte durée et les mines sont presque abandonnées 12 ans plus tard. Elles étaient situées trop loin des centres urbains, sans doute difficiles à approvisionner en vivres et en main d'oeuvre car la population est anéantie par les épidémies. Les "encomenderos", voyant fondre leur capital (la main d'oeuvre) à grande vitesse, abandonnent la partie et se retirent vers Colima ou Zacatula pour se consacrer à leurs plantations de cacao¹. Enfin la découverte d'extraordinaires veines d'argent à Zacatecas détourne à jamais l'attention et la région côtière du Michoacán est oubliée. Soixante années après la conquête, la région semble dévastée par la faim et les épidémies et désertée par les Espagnols. Les descriptions de 1580² font état de nombreux villages abandonnés et d'une activité humaine ralentie, réduite. Il ne reste que 10% de la population autochtone. Contrairement aux régions froides du Michoacán qui résistent mieux au cataclysme démographique, les Terres Chaudes, la Sierra de Coalcomán et la côte sont décimées (voir Graphique No 2). La densité démographique devient inférieure à 1 hab/km² dans tout le sud du Michoacán (0,26 hab/km² pour la Sierra Madre del sur)³ La dépression des Terres Chaudes (Tepalcatepec, Apatzingán) et la côte sont les plus touchées. Les indiens de Coalcomán, bénéficiant d'un climat plus sain, et ceux de Tizupan et Huahua plus éloignés de l'agitation des mines et des plantations de cacao semblent résister un peu mieux⁴.

Traditionnellement dispersés sur l'ensemble du massif, les indiens ont été rassemblés en villages pour faciliter leur adaptation à la civilisation occidentale organisée autour de l'église et permettre leur contrôle politique et fiscal. Cette politique des "congrégations" mise en place par l'administration coloniale et l'église au XVI^e siècle⁵, rendait en fait encore plus précaires les conditions d'existence des populations indigènes en contredisant la logique d'un mode d'exploitation du milieu qui exigeait un habitat dispersé au risque de voir s'allonger indéfiniment la marche d'approche au champ de maïs. En outre, elle accélérât la propagation des épidémies et donnait lieu à toute sorte d'abus commis au

¹D.D.Brand, op cit, p. 64-66. Raul Arreola Cortes: *Coalcomán*, Monografías municipales del Estado de Michoacán, Gobierno del Estado de Michoacán, Morelia, Michoacán, 1980, p. 80. Voir également Maria de la Cruz Labarthe R. qui note la même évolution pour la province voisine dans: *La Provincia de Zacatula, historia social y económica*, ENAH, tesis de maestria, 1969.

²Il s'agit de textes écrits vers 1580 en réponse à un questionnaire envoyé par le Roi d'Espagne aux "corregidores" et "alcaldias": *Relación de Maquili*, *Relación de Motines* y *Relación de Coalcomán*, in Alvaro Ochoa y Gerardo Sanchez, op cit.

³G.Aguirre B., op cit p. 70-71 et 82.

⁴Idem, p. 68.

⁵"Relación de Motines" et "Relación de Coalcomán" in A. Ochoa y G. Sanchez, op cit, p. 98-101 et 120. La congrégation de Maquili est signalée par Ernesto de la Torre in: "La congregación de indios de Michoacán", in: *El Tropic Michoacano, hombres y tierra*, Sidermex, Mexico, 1984, p. 199-200. Ces congrégations auraient été organisées par les premiers Franciscains installés sur la côte à partir de 1530, puis par le visiteur Lebrón de Quinones (D.D.Brand, op cit, p. 65-68).

détriment des communautés indiennes: tribut exagéré, corvées multiples et travail à façon pour filer le coton, trafics en tous genres, invasions foncières¹. Vers la fin du XVII^e siècle, la plupart des villages de bord de mer ont disparu et le minimum démographique est atteint². Contrairement à l'évolution observée pour l'ensemble du Mexique centre-occidental, le sud du Michoacán ne connaît aucun rétablissement démographique pendant tout le XVIII^e siècle. A la fin du siècle, six villages nahua ont survécu: Maquili, Aquila, Ostula, Pómaro et Coire non loin de la côte mais installés à l'intérieur des terres, et Coalcomán dans la haute vallée du même nom. Dans chaque village, quelques dizaines de familles survivent grâce au semis forestier du maïs et sans que les techniques précolombiennes aient été réellement modifiées. La vente du produit de la cueillette permet de payer le tribut désormais exigé en espèce: cire et résine de copal récoltées dans la forêt, sel et noix de coco ramassés sur la plage³. Coton, cacao et vanille ne sont plus cueillis que pour l'usage domestique. Les familles espagnoles ou métisses sont rares et surtout installées dans la plaine de Coahuayana pour la culture intensive du coton. Enfin, la présence religieuse est maintenue à grand peine dans les principaux villages (Pómaro, Maquili et Coalcomán) grâce aux maigres produits obtenus des Confréries créées à proximité des villages sur les terrains indivis. Constituée à ses débuts, dans le but de subvenir aux besoins du culte et des festivités religieuses, chaque confrérie pouvait s'enrichir grâce aux dons accumulés et disposait finalement d'un capital relativement important par comparaison avec le niveau d'accumulation moyen. Les Confréries possédaient vraisemblablement les seuls troupeaux

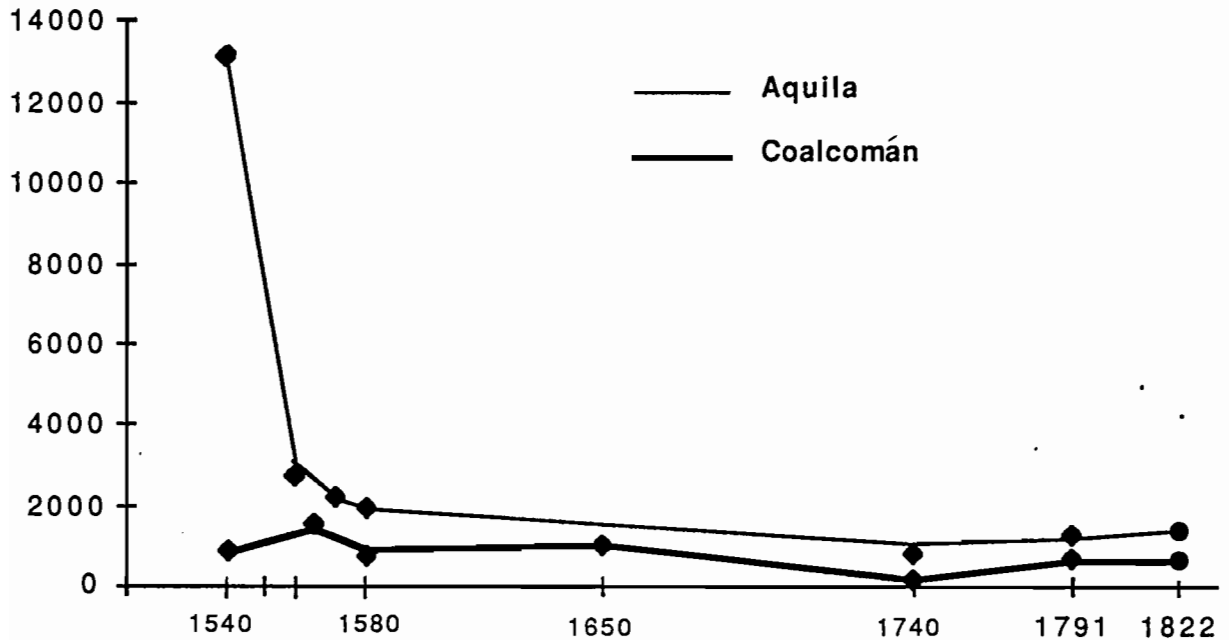
¹E. de la Torre, op cit, p.137. "Relación de Motines" in A. Ochoa y G. Sanchez, op cit, P. 98. "Relación de agravios de los naturales de la provincia de los Motines de Colima contra su Alcalde Mayor y Juez Congregador (1603-1604)", in: R. Arreola C., op cit, p.107 à 117.

²D.D.Brand, op cit, p. 72-73, 153, 155-156.

³Sur cette période, voir en particulier les rapports de: Juan Zarate y Manso (1789): *Descripción topográfica del Partido de Motines del Oro* (AGN serie Historia, vol 73, F. 169-182); y de Diego Lasaga: "Descripción del partido de Motines en 1792", reproduit dans: *Anuario No 3 de la Escuela de Historia, UMSNH, Morelia, 1978*. Voir également "Noticias de la Juridicción de Motines del Oro, fechas en 6 de julio de 1791" in Ignacio M. del Castillo, op cit, p. 24. Par décision du vice-roi en 1768, la défense militaire de la côte contre les éventuels pirates et invasions, est confiée aux indiens de ces villages organisés alors en troupes d'indiens archers et dirigées par le Colonel Salceda. En échange de ce service gratuit, les indiens de ces villages étaient exemptés du paiement de 1/3 de leur tribut (D.D.Brand, op cit p. 84).

importants de la région et jouissaient d'un droit d'usage sur d'importants terrains indivis¹.

Graphique No 2: Evolution démographique des communes de Aquila et Coalcomán pendant la période coloniale.



Source: Voir Annexe No 1.

A la veille de l'indépendance, la Sierra de Coalcomán n'a donc pas encore retrouvé le niveau démographique du XVI^e siècle. Elle reste presque vide d'hommes. Les indiens sont peu nombreux, 300 ou 400 familles, mais la terre leur appartient encore. Bien que les communautés indigènes ne soient pas en mesure de présenter leurs titres de propriété, les grands domaines déjà constitués à la périphérie de cet immense territoire ne sont pas encore menaçants et leurs occupants ne disposent pas davantage de titres de propriété. Les terres abandonnées ou occupées illégalement

¹A la fin du XVIII^e siècle, les Confréries de Ostula, Pómaro, Coire et Coalcomán possédaient respectivement 230, 126, 88 et 152 têtes de gros bétail (bovins et équins confondus) d'après J. Zarate y Manso, op cit. Voir également E. de la Torre V.: "Algunos aspectos acerca de las Cofradías y propiedad territorial en Michoacán" in Richard Konetzke et Hermann Kellenbenz: *Jahrbuch für geschichte von staat, wirtschaft und gesellschaft lateinamerikas*, Böhlau verlag köln graz, 1967. Sur la pauvreté des paroisses voir aussi: "Cartas del cura del curato de Coalcomán.... de 1740", Archivo historico "Manuel Castaneda Ramirez", Antiguo Obispado de Michoacán, Morelia, Michoacán (Ramo "negocios diversos", legajo 157-1740). Oscar Mazin: *Entre dos majestades Colegio de Michoacán*, 1988, ch 3. Isabel Gonzalez S.: *El Obispado de Michoacán en 1765*, Comité editorial del Gobierno de Michoacán, Morelia, 1985, p. 273.

sont pourtant déclarées "terres royales" et mises à la vente aux enchères. Aucun acheteur ne se présente malgré les prix dérisoires¹. La vallée de Coalcomán, moins accidentée et déjà connue de plusieurs familles espagnoles installées à Coalcomán n'est pourtant occupée par aucune hacienda. Seule la partie nord-ouest de l'actuelle commune de Coalcomán était contrôlée par l'hacienda de Pantla ainsi que l'actuelle commune de Coahuayana à l'ouest, occupée par plusieurs haciendas cotonnières. Les grands domaines qui limitaient à l'est la région encore indienne de Coalcomán et de la côte ne constituaient en aucune manière des haciendas semblables à celles que nous avons décrites pour le Bajío. Personne ne connaissait les frontières approximatives de ces territoires. Il fallait pour y travailler payer un "impôt" ou un loyer (?) au patron et pour y voyager ou y faire du commerce muletier, lui régler un péage².

C'est au cours du XIX^e siècle que la haute vallée de Coalcomán commence à se repeupler (voir Graphique No 3) grâce à l'immigration progressive de familles blanches et métisses. Ce développement est d'abord provoqué par l'ouverture de mines de fer et l'installation d'une fonderie. Coalcomán devient alors célèbre (*Real de Minas*) car sa production de fer, devenue indispensable à la suite du blocus maritime imposé par l'Angleterre en 1796, est utilisée dans les mines de Guanajuato puis par les insurgés indépendantistes retranchés dans les montagnes du sud. Après les destructions provoquées par les guerres et l'armée royaliste, on tente de réactiver l'industrie du fer et d'attirer à Coalcomán une population plus nombreuse grâce à une forte campagne de propagande. Mais les immigrés ne constituent pas une main d'oeuvre stable propice aux activités industrielles. Ce sont principalement des populations réfugiées, des bandits et guérilleros retranchés, chassés du Mexique centre-occidental par les guerres d'indépendance et l'instabilité chronique qui se manifeste jusqu'en 1867. Pour réinstaller l'activité minière, on propose même la construction d'un pénitencier dont les détenus, eux, constitueraient une force de travail à pied d'oeuvre³.

La frange côtière (correspondant à l'actuelle commune d'Aquila) n'est pas fondamentalement perturbée par le flux migratoire qui peuple la vallée de Coalcomán. Elle reste essentiellement indienne. L'étude des archives paroissiales conservées à Coalcomán montre que les mariages contractés par les populations côtières se réalisent à l'intérieur d'une

¹"Denuncia de Tierras Realengas" por el Lic. Pacheco 1798, cité par R. Arreola C. in: *Coalcomán*, op cit, p. 134 à 153. Ces terres sont proposées à un prix cent à mille fois inférieur au prix moyen des plus mauvaises terres du Bajío.

²C'est notamment le cas du latifundium de Salceda, ancien colonel des troupes d'indiens archers. R. Arreola C., op cit p. 146.

³ sur l'histoire des mines à Coalcomán, on consultera: Juan Jose Martinez de Lejarza: *Análisis Estadístico de la provincia de Michoacán en 1822*, Col. "Estudios Michoacanos" IV, Fimax publicistas, Morelia, Michoacan, Mexico, 1974, p. 111; D.D.Brand, op cit p. 92-93 et 123; Eduardo Ruiz: *Historia de la guerra de intervención en Michoacan*, 2a edición, Talleres Graficos de la Nación, México 1940, p. 87; G. Sanchez D.: *El suroeste de Michoacán, estructura economico-social 1821-1851*, UMSNH, 1979, p. 77 à 83; R. Arreola C., op cit, p. 160 à 171.

même communauté ou entre deux villages voisins sans jamais faire appel aux familles blanches installées à Coalcomán¹. Cette séparation raciale est également visible si l'on analyse les documents disponibles relatifs au paiement de la dîme dont les indiens étaient exemptés. L'église de Coalcomán collecte une dîme (surtout du maïs, quelques têtes de bétail et quelques fromages) dix fois plus élevée que celle de Maquili ou de Pómaro situées en terres indiennes et qui ne payent presque rien. Coahuayana, habitée par une population en majorité non indienne, paye une dîme beaucoup plus importante liée à la production cotonnière. Seule l'hacienda de Hihuitlán et Trojes (ancienne hacienda de Pantla divisée) dans l'actuelle commune de Villa Victoria est mentionnée comme telle et paye la dîme². Le développement démographique de la région est donc limité à la seule vallée de Coalcomán. Le flux migratoire qui l'alimente est en réalité purement conjoncturel et de faible ampleur. Il ne permet pas l'essor de l'activité métallurgique qui tombe en désuétude malgré les offres attractives proposées aux nouveaux venus et le support juridique des lois de colonisation de 1828 (déjà évoquées au chapitre I)³. Ce n'est pas une migration paysanne. Le grand mouvement démographique évoqué à partir de la région centrale du Bajío s'est arrêté sur le rebord des terres froides ou dans la dépression des Terres Chaudes qui, elle, connaît un développement agricole important. Les grands domaines de la vallée d'Apatzingan s'agrandissent au détriment des terrains communaux. A la périphérie de ces haciendas, de nombreux "ranchos" sont affermés ou deviennent indépendants. L'essor de la culture commerciale du riz, de la canne à sucre et de l'indigo nécessite l'élevage associé de chevaux et mules et le développement rapide du commerce muletier en direction des centres de consommation et des manufactures textiles: Bajío, Guadalajara, México, Puebla. De grands domaines d'élevage sont aussi présents depuis le XVII^e siècle dans la vallée d'Apatzingán et les effectifs augmentent malgré les destructions occasionnées par les guerres⁴.

2. Le rétablissement démographique.

Après plus d'un demi-siècle d'évolution lente, la population de la sierra de Coalcomán croît très rapidement à partir de 1870. Sur le

¹"Informaciones matrimoniales". Archives parroquiales de Coalcomán 1855-1863.

²Archives de la "Casa de Morelos", Morelia, Michoacán. Legajo 892, Ramo de diezmo, 1829-1855.

³Pedro Gutierrez de Salceda: "Coalcoman", 1827, in: *Boletín de la Sociedad Michoacana...*, Tomo 1, No 11 y 12, agosto de 1905. A. Corromina, tomo 3, op cit, p. 73 à 82.

⁴G. Sanchez D., op cit p.58 à 77; "Tierra y agricultura comercial en la Tierra Caliente" in *Tzintzun* No 8, Revista de Estudios Historicos, UMSNH, Morelia, Michoacán, janvier-décembre 1987 p. 17 à 32; Elinore M. Barrett: *La cuenca del Tepalcatepec, 2-Su desarrollo moderno*, SepSetentas 178, México, 1975, p. 12 à 20.

graphique No 3, deux courbes apparaissent clairement différenciées: La première, dessinée en trait gras, décrit l'évolution démographique des régions hautes de la Sierra dans les limites actuelles des communes de Coalcomán et Villa Victoria. Elle met en évidence un doublement brutal de la population entre 1870 et 1890 suivi, après un palier de 10 ans, d'un deuxième doublement entre 1900 et 1920. La deuxième courbe, dessinée en trait fin, décrit l'évolution démographique de la région côtière correspondant à l'actuelle commune d'Aquila. Elle connaît elle aussi un essor démographique important bien que plus lent et décalé d'une vingtaine d'années par rapport à celui enregistré dans les régions hautes.

Au début du XX^e siècle, le panorama démographique est donc entièrement transformé et la distribution de la population entre région côtière et Sierra s'est inversée au profit des régions hautes désormais plus peuplées que les terres tropicales des communautés indiennes de la côte.

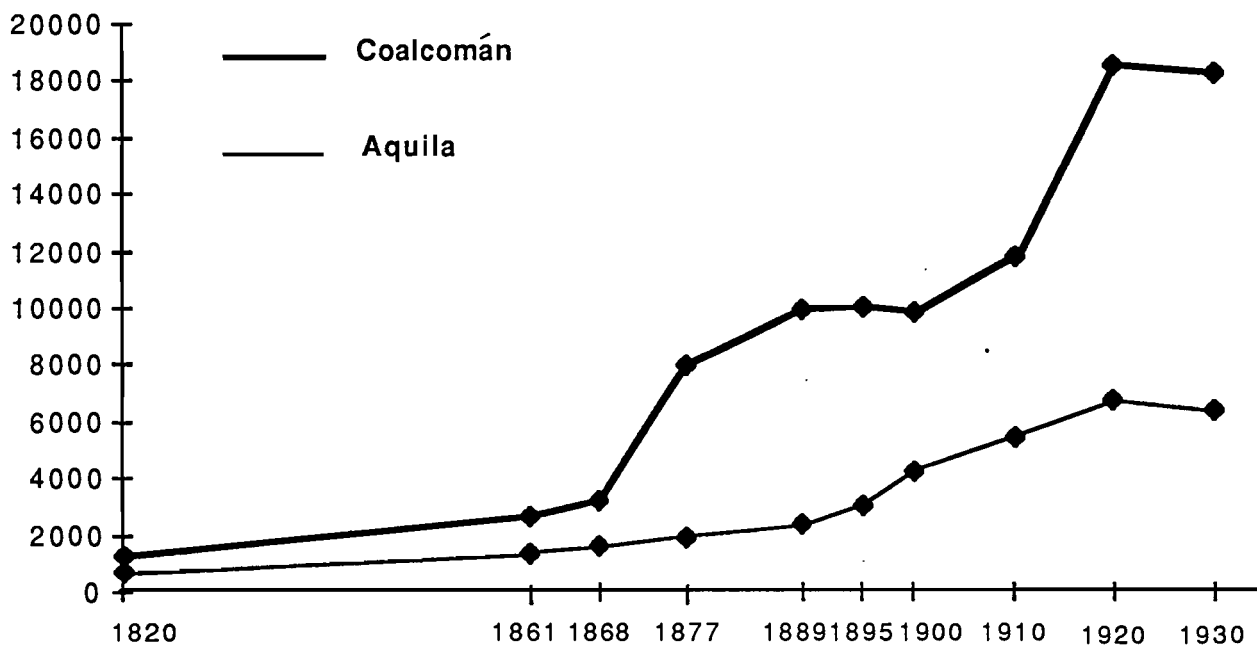
Cette croissance démographique accélérée (plus de 5% par an) n'est pas due au seul accroissement naturel sans doute voisin de 1% par an¹. Elle est surtout provoquée par un afflux massif d'immigrants, encore très présent dans la mémoire des agriculteurs de Coalcomán puisque de nombreuses personnes âgées ont évoqué avec nous leurs souvenirs ou ceux de leurs parents. Cette migration est également confirmée par l'étude des registres paroissiaux relatifs au mariage: Pour les années 1876-1882, par exemple, 54% des jeunes hommes candidats au mariage ne sont pas originaires de la région de Coalcomán mais y résident depuis quelques années. Environ 34% des filles prises en mariage sont également nées dans une autre paroisse². D'autres filles se marient avec un "étranger" dans l'espoir que celui-ci l'emmène vivre ailleurs, dans sa région d'origine, mais cet espoir est déçu car tous s'installent définitivement dans la Sierra de Coalcomán³.

¹C'est le chiffre que l'on peut avancer en considérant les données présentées par Cook et Borah pour l'ensemble du Mexique centre-occidental, op cit, p. 356.

²On consultera l'étude des registres de mariages en Annexe No 3.

³Ernesto de la Torre V., op cit, p. 452.

Graphique No 3: Evolution démographique des communes de Coalcomán et Aquila pendant le XIX^e siècle.



Source: Voir Annexe No 1.

Les enquêtes réalisées dans la commune de Coalcomán et l'étude des mêmes registres de mariage permettent d'identifier clairement la principale région d'origine des immigrés. Il s'agit du rebord sud-occidental de l'altiplano et des premiers balcons tempérés qui marquent la descente vers les Terres Chaudes, région centrée autour du bourg de Cotija. Toute la région située au nord de ce rebord, vallée de Zamora, Ciénega de Chapala, Bajío et Altos de Jalisco, est également pourvoyeuse de migrants mais en moindre nombre, les lieux de naissance étant dispersés sur l'ensemble de ce territoire. D'autres migrants, enfin, sont originaires du sud de l'état voisin de Jalisco, en particulier de la vallée sucrière de Tamazula et Tuxpan, et même de Colima¹ (voir carte No 3). Ce flux migratoire s'inscrit donc dans la continuité des mouvements démographiques décrits au chapitre premier qui commencent dès la fin du XVIII^e siècle à partir tout d'abord des Altos de Jalisco puis du grenier même de la Nouvelle Espagne: le Bajío. Il est constitué de personnes de race blanche (les "Criollos", d'origine espagnole mais nées au Mexique) ou faiblement métissées et traverse l'axe néo-volcanique, région indienne, sans entraîner avec lui aucune personne de couleur. Les migrants franchissent également la dépression des Terres Chaudes sans s'y arrêter. Leurs habitants métis ou mulâtres dans leur majorité ne se joignent pas

¹Roger Rouse a étudié un phénomène migratoire très semblable pour la commune voisine de Aguililla: "Migración al suroeste de Michoacan durante el Porfiriato: El Caso de Aguililla" in: *Movimientos de población...*, op cit, p. 231 à 250.

au mouvement comme le montre l'étude des registres de mariage¹. Dès lors, et après anéantissement de la communauté indienne, les habitants de Coalcomán deviennent célèbres pour leur teint clair et leurs yeux bleus. Coalcomán devient une sorte d'enclave blanche à l'image de Cotija et des Altos de Jalisco².

Rappelons que depuis l'indépendance, les tentatives de développement "planifiées" et appuyées par les lois de colonisation de 1828 avaient échoué sans permettre un peuplement réellement important et stable de la région de Coalcomán. L'abolition des biens dits de main-morte (les biens possédés et gérés en communs et non transmissibles par héritage) dont jouissaient les Communautés Indiennes déclenche brutalement le partage des terrains indivis de Coalcomán entre les membres de la communauté et la vente individuelle des lots aux "créoles" et métis qui affluent en grand nombre. Elle est responsable de la première vague migratoire observée entre 1870 et 1890.

3. Fractionnement et vente des terrains indivis de Coalcomán.

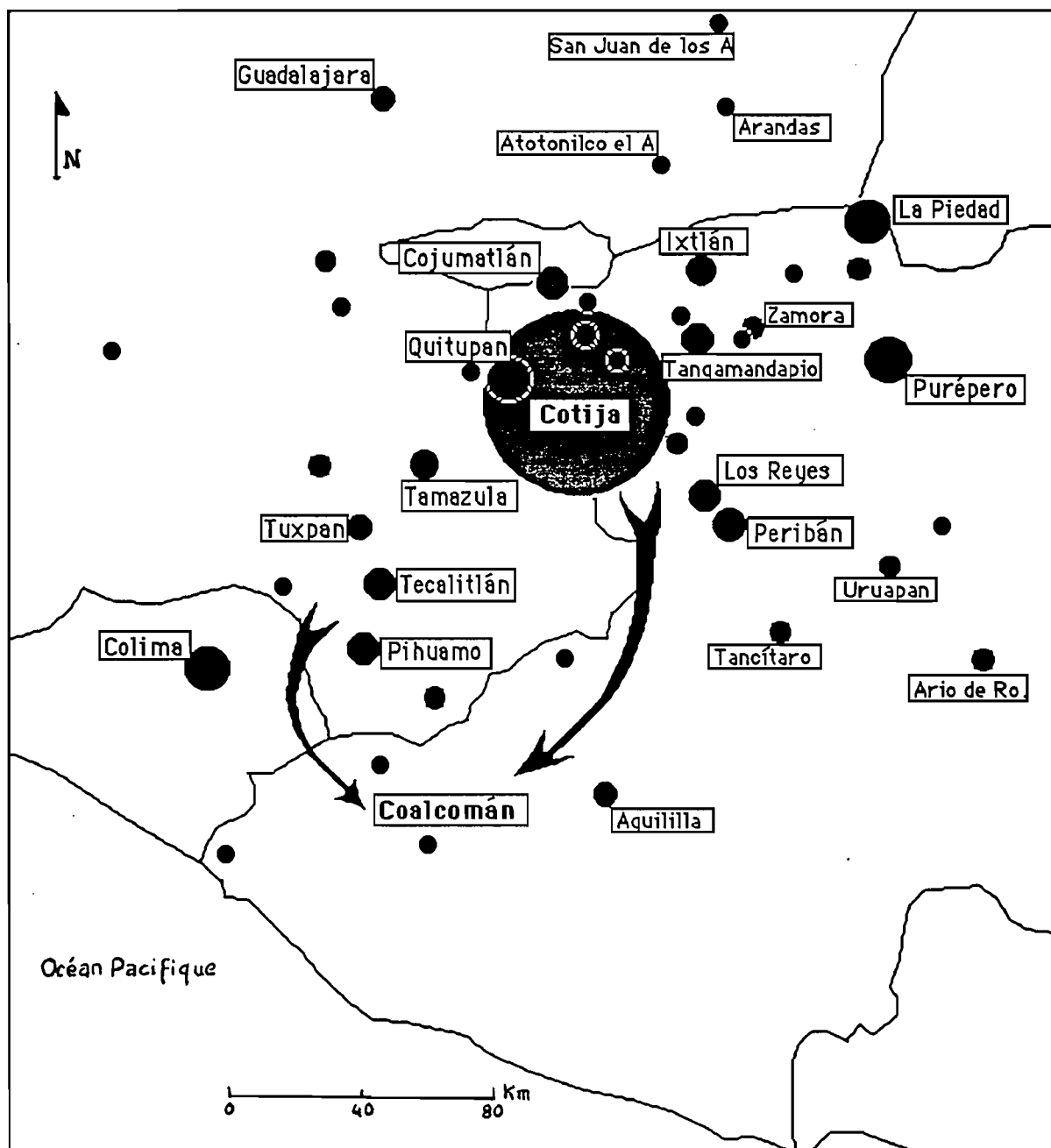
Nous désignons par "terrains indivis" l'ensemble des terres appartenant collectivement aux communautés indiennes (mais en général exploitées individuellement). Pendant l'époque coloniale, cette notion est souvent assimilée à celle des "communaux" européens bien que les terrains concédés par la Couronne aux villages (*pueblos*) aient été désignées sous un autre nom (*propios*)³. Au Mexique, communauté indienne et commune (ou *municipio*) sont des entités distinctes dans la majorité des cas et il semble donc plus rigoureux de réserver le terme de communaux aux seuls terrains appartenant au "municipio". Néanmoins, la rareté de tels terrains, l'assise légale attribuée à ceux qui appartiennent aux communautés indiennes et leur usage équivalent à ceux des anciens communaux européens nous conduisent à employer indifféremment "terrains indivis" et "communaux" pour désigner les terrains appartenant aux communautés indiennes.

¹Les fiancés originaires des Terres Chaudes sont très peu nombreux. Voir Annexe No 3.

²Ces caractéristiques ethniques n'ont donc rien à voir avec le libertinage des soldats français de l'armée impériale dispersée après sa défaite de 1867, comme le veut une légende solidement ancrée dans les esprits.

³ Andrés Molina Enriquez: *Los grandes problemas nacionales* (1909), Era, 1985, p. 123; Jesús Silva Herzog: *El agrarismo mexicano y la reforma agraria*, Fondo de Cultura Económica, Mexico, D.F., 1959, p. 28.

Carte No 3: Origine géographique des familles immigrées à Coalcomán 1870-1890.



Source: Archives paroissiales de Coalcomán 1876-1883 (voir Annexe No 3).

L'essor du capitalisme mercantile et des idées libérales et individualistes faisait de toute propriété collective un obstacle au développement. Pendant les années qui suivent l'indépendance, des lois furent élaborées dans plusieurs Etats du Mexique en vue d'organiser l'abolition des droits de main-morte. Dans le Michoacán, la loi du 18 janvier 1827 et ses lettres d'application (15 février 1828), puis celle du 13 décembre 1851 prévoient déjà le partage des communaux entre tous

les membres de la communauté indienne¹. Plus connues, les lois fédérales de la "Réforme" votées à partir de 1856 et constitutionnalisées en 1857 proclament l'inviolabilité de la propriété privée et la mise hors la loi de la "propriété" dite de main-morte. Dans un premier temps, la loi ne concerne que les biens de l'Eglise -et donc aussi des confréries- qui doivent être mis en vente. Les fermiers bénéficient alors d'une sorte de droit de préemption qui leur permet de devenir propriétaires moyennant rachat à terme de la propriété et paiement d'un impôt². Sans ressources suffisantes et effrayés par les menaces du Clergé, les fermiers n'ont pas pu profiter de l'offre qui leur était faite de devenir propriétaires dans le délai de trois mois prévu. Passé ce délai, les terrains étaient mis à la vente aux enchères et cédés aux plus offrants³. La circulaire du 9 octobre 1856 exonère d'impôt le rachat des petites fractions de terre évaluées à moins de 200 pesos. Elle facilite donc, théoriquement, le partage égalitaire des terrains indivis en petites fractions entre les propres membres des communautés indiennes désormais touchées par la loi. En théorie, les indiens restaient donc maîtres chez eux à condition d'accepter de recevoir individuellement une fraction des communaux et de devenir de ce fait propriétaires. Mais devenir propriétaires était aussi le désir le plus cher des populations métisses ou des créoles pauvres, fermiers ou métayers. Ce sont ces derniers qui, le plus souvent, rachètent une à une les parcelles mises en vente par les indiens, comme ce fut le cas à Coalcomán.

Les lois de la "Réforme" ne constituent, en réalité, que le paroxysme de la législation libérale car elles s'inscrivent dans un processus de longue durée commencé dès l'indépendance et dont l'application était déjà largement avancée dans certains Etats ou, au contraire, retardée par la résistance indienne⁴.

Le partage des indivis de Coalcomán effectué en 1871 est donc relativement tardif si l'on songe qu'il se réalise 44 ans après le vote de la loi michoacannaise de 1827. Malgré les empiétements successifs perpétrés par les haciendas de Trojes et de Coahuayana sur la marge nord-ouest de la région (cet empiétement est en partie postérieur), le territoire contrôlé par les communautés indiennes de la côte et de Coalcomán était immense, de l'ordre de 500 000 hectares d'après nos

¹A. Corromina: *Recopilación de leyes...*, op cit, tomo 2 p. 61-62, tomo 3 p. 29 à 39, tomo 11 p. 195 à 201.

²A. Molina E., op cit, p. 118; L. Mendieta y N., op cit, p. 119 à 121; J. Silva H., op cit, p. 84 à 90. Devant la résistance du Clergé, ses biens seront nationalisés en 1859.

³Contrairement aux objectifs de la loi, c'est donc la grande propriété et la spéculation qui ont été favorisées. A. Molina E., op cit, p. 120-122; L. Mendieta y N., op cit, p. 122-123.

⁴Sur ce thème, on consultera J. Meyer: *Problemas campesinos y revueltas agrarias (1821-1910)*, SepSetentas 80, primera edición 1973, p. 116-117; Esperando a Lozada, El Colegio de Michoacán-CONACYT, 1984, p. 111 à 126.

estimations (voir. carte)¹. Il est donc probable que le partage tardif des communaux de Coalcomán soit dû au peuplement non moins tardif de la vallée de Coalcomán par les familles blanches ou métisses venues de Cotija. Rappelons que l'immigration observée à Coalcomán dans la première moitié du XIX^e siècle était surtout conjoncturelle, instable et ne correspondait pas à une stratégie d'installation dans l'agriculture. Après 1860, la pression de la population blanche augmente et plusieurs familles louent ou achètent illégalement certaines parcelles communales aux indiens. Ainsi, plusieurs années avant que ne commence le processus légal de "désamortisation", le fractionnement et la vente des communaux aux personnes étrangères à la communauté étaient déjà commencés si l'on en croit les "défenseurs indigénistes" de l'époque: "Qu'il soit demandé...(à l'Empereur Maximilien)... la répartition des terres inoccupées entre tous les indigènes qui, imprudemment, ont vendu à vil prix leurs biens communaux, et entre les autres qui, désœuvrés, sont sur le point de se laisser aller à la révolution et au vol"². C'est donc la pression croissante de la population allochtone déjà installée à Coalcomán qui déclenche le partage "légal" des communaux, légitimant ainsi un processus en marche depuis déjà plusieurs années. Dans la région côtière encore peu connue des populations blanches, nous verrons que seules les communautés indiennes de Huizontla et de Maquili accusent réellement le coup de la "désamortisation" mais avec 20 ans de retard. Dans les autres communautés (Ostula, Coire et Pómaro), la pression métisse est faible ou nulle et le partage des indivis ne se réalise pas malgré l'insistance et les encouragements de l'administration³.

Dans un premier temps, les indiens de Coalcomán n'opposèrent aucune résistance au partage des communaux réalisé en 1871. Le gouvernement met à la disposition de la communauté un commissaire qui divise les terrains en 329 lots attribués individuellement aux familles indiennes⁴. D'après le préfet de Coalcomán, la surface distribuée représentait 400

¹Contrairement à la situation observée dans la dépression des Terres Chaudes, les communautés indigènes de la Sierra Madre del Sur n'avaient pas affirmé leurs terrains durant la première moitié du XIX^e siècle. G.Sanchez: *El sur-oeste de Michoacán, 1822-1851*, op cit, p. 44 à 55.

²Jose Guadalupe Romero: "Noticias estadísticas sobre el Partido de Coalcomán, y condiciones favorables del mismo para la colonización regnícola o extranjera, escrita por..." in : *El Partido de Coalcomán en 1863, Cuadernos Quahucomecas No 1: Testimonios S. XIX*, UMSNH, 1980, p. 563.

³G.Sanchez: *El sur-oeste de Michoacán, 1852-1910*", op cit, p. 82.

⁴Ces informations proviennent de différents rapports administratifs et de la correspondance échangée par les différents protagonistes et le gouvernement. Ces documents ont été étudiés par Natalio Vasquez Pallares en 1944 dans: *Un nuevo regimen de propiedad y un pueblo (ensayo histórico sobre Coalcomán)*, Ed."Sociedad Michoacana Morelos-Ocampo", Morelia, Michoacán, 1944. Cette étude a été ensuite reprise par D.D.Brand (op cit, p. 103), puis par J.Meyer (dans "Problemas campesinos...", op cit, p. 124 à 133) et R. Arreola C.(dans "Coalcomán", op cit, p. 196 à 201) avant d'être complétée par G.Sanchez dans *El suroeste de Michoacán: Economía y Sociedad 1852-1910*, U.M.S.N.H., Morelia, Michoacán, 1988, p. 66 à 78.

"fanegas" de terres cultivées dans la vallée de Coalcomán soit approximativement 2400 hectares. En réalité, la surface totale distribuée dépassait vraisemblablement les 200 000 hectares (voir Carte No 4). Chaque famille indienne aurait donc disposé, théoriquement, d'une parcelle de plus de 500 hectares largement suffisante pour subvenir à ses besoins, et non d'un petit lopin de terre comme ce fut le cas dans de nombreuses régions du Mexique¹. En réalité, les indiens n'étaient pas préparés à adopter un mode de vie individuel. La mise en valeur du milieu avait toujours été organisée autour du semis de maïs forestier et du système de culture sur brûlis à friche de longue durée. Ce mode d'exploitation du milieu exigeait une certaine gestion communautaire de l'ensemble de l'écosystème cultivé afin que chaque famille puisse abattre une parcelle de forêt primaire (ou suffisamment reconstituée) chaque année. En outre, la chasse et la cueillette complétaient l'activité agricole en réservant à une même famille l'accès à la diversité écologique de l'ensemble du territoire sans qu'aucune clôture ne puisse entraver le libre choix de la parcelle mise en culture. Les semis indiens, non protégés, étaient par conséquent très vulnérables quand les éleveurs métis commencèrent à introduire leur bétail. Manuel Jimenez, membre de la communauté de Coalcomán, fut même poignardé "parce qu'il défendait ses semis de maïs d'une vache qui les détruisait"². La cohérence du mode d'exploitation indigène et sa reproductibilité étaient donc difficilement compatibles avec l'exploitation individuelle d'une même parcelle par une même famille tout au long de l'année et d'une année sur l'autre.

La nouvelle forme de mise en valeur qui s'imposait peu à peu exigeait la participation d'un capital pré-accumulé dont seuls les immigrés disposaient. En faisant de l'indien un être à part entière, un citoyen majeur et débarrassé de la protection paternaliste maintenue par l'administration coloniale, les lois libérales effaçaient les derniers obstacles encore présents au jeu des lois de l'accumulation du capital. Il était donc normal que chaque famille indienne -n'ayant pour capital qu'une machette et un bâton planteur et acculée désormais à payer l'impôt foncier- ne puisse pas résister à une famille immigrée qui, quoique modeste, disposait d'un petit pécule suffisant (un araire, quelques têtes de bétail, etc...) pour s'approprier immédiatement la parcelle distribuée à la famille indigène.

La terre devient inutilisable pour les indiens dans l'incapacité d'investir. Elle est rapidement achetée à un prix dérisoire par le groupe métis installé à Coalcomán et renforcé par les migrants de plus en plus nombreux. "Le père de mon grand père, raconte un agriculteur de San José de la Montana, avait acheté une partie de la communauté de Coalcomán. C'était des milliers d'hectares cédés en échange d'un miroir". "Le grand père Pablo s'est installé ici à la fin de l'autre siècle en achetant aux

¹L.Mendieta y Nunez, op cit, p. 123.

²Rapport du Président Municipal au Préfet de Coalcomán du 23-11-1872, cité par G.Sanchez, op cit, p. 69.

indiens. Ils aimaient bien l'alcool"¹. La plus grande partie des terrains indivis passe ainsi aux mains des familles immigrées pendant les premières années qui suivent la répartition individuelle des lots. Les dernières ventes de lots effectuées par d'anciens membres de la communauté indienne apparaissent dans les archives notariales en 1890 et 1891, soit 20 ans après l'application locale des lois abolissant les droits de main-morte².

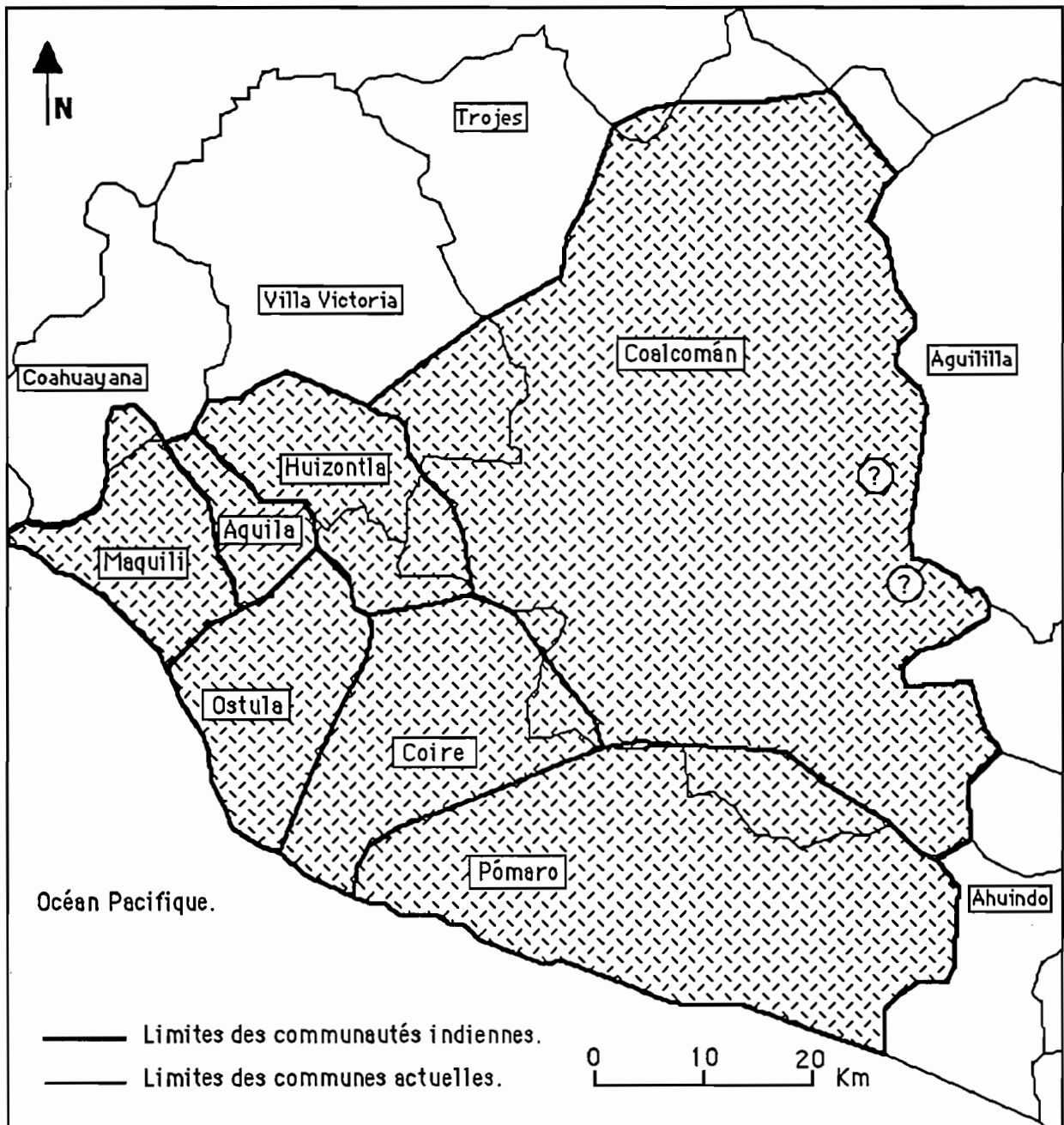
Lorsque les indiens se ressaisissent et prennent conscience du caractère définitif de la spoliation, il est trop tard. D'innombrables plaintes font état de fraudes commises par les fonctionnaires chargés du partage. Les lots n'ont pas été réellement mesurés parce que l'immensité et la complexité du territoire auraient allongé indéfiniment la procédure et mis en évidence les différents empiétements déjà réalisés de fait sur les pourtours de la communauté par les haciendas voisines (Hda. del Terrenate et Hda. de Trojes); ces imprécisions sont particulièrement grossières quand il s'agit des meilleures terres situées dans la vallée de Coalcomán pourtant facilement mesurables; de nombreux lots, enfin, ont été attribués illégalement ou même vendus à des personnes étrangères à la communauté ou aux fonctionnaires³.

¹Enquêtes réalisées auprès de Daniel Betancourt à San José de la Montana et Santos Virrueta à El Aguacatito, Coalcomán. Plusieurs témoignages de ces ventes sont également signalés par le préfet d'après N.Vasquez P., op cit, p. 11, 12, 15, et G.Sanchez, op cit, p. 69. Sur le même thème, on consultera également l'intéressante étude de A.Molina E., op cit, p.125 à 127.

²Archivo General de Notaria de Michoacán, juzgado de primera instancia, Coalcomán, 1890: No 2, 21 et 24; 1891: No 5.

³N.Vasquez P., op cit, p.11 à 13. G.Sanchez, op cit, p. 68 à 71. D'après Concepcion Reyna, agriculteur à Tehuantepec, c'est un certain Señor Gomez qui aurait vendu les immenses terrains de Tehuantepec à Antonio Valladares, premier propriétaire métis de cette région. Il est donc très probable que ce Gomez soit le fonctionnaire (Vicente Gomez) responsable du partage des communaux de Coalcomán. Voir Annexe No 5.

Carte No 4: Le territoire des communautés indiennes avant le fractionnement des indivis.



Source: Annexe No 4.

Pendant plus de vingt ans, les indigènes de Coalcomán essaient de faire annuler le partage de leurs communaux par de longues démarches administratives qui n'aboutissent jamais, puis par la révolte. Ces efforts sont vains car la loi qui proclame l'abolition des biens de main-morte supprime, de ce fait, les communaux, principale raison d'être de la communauté indigène. Celle-ci perd du même coup le peu de reconnaissance légale dont elle jouissaient auparavant et cesse alors de constituer une personne juridique reconnue par la loi. L'ex-communauté de Coalcomán avait donc bien peu de chance d'obtenir gain de cause contre le

groupe des nouveaux propriétaires mieux au fait de la loi et plus influents. Pour ces derniers, les indiens avaient vendu "de leur plein gré", "le libre consentement des parties étant la pierre angulaire de tout marché"; tous les citoyens étant désormais libres et égaux devant la loi (les immigrants assimilaient pour l'occasion les lois de la Réforme à l'abolition des privilèges dont jouissaient, d'après eux, les indigènes à l'époque coloniale), l'Etat n'avait plus à intervenir dans des transactions purement privées¹. La cause présentée par la communauté de Coalcomán était pourtant juridiquement défendable car le fractionnement des communaux s'était réalisé sur la base légale de la loi de 1851 (et non sur la loi de 1868, application locale de la loi fédérale de 1856) sans avoir jamais été approuvée officiellement par le congrès². De ce fait, la vente individuelle des lots était illégale comme le souligne à nouveau la loi du 14 juin 1902³.

Irrités par cette résistance opiniâtre, les principales familles de Coalcomán organisent la répression, aidées en cela par l'armée et les milices privées des haciendas voisines (la prison de Coalcomán est construite dès 1873). La liquidation de la communauté indienne culmine lors du massacre de Camichines perpétré dans les premières années du XX^e siècle⁴. Non seulement la communauté indienne est supprimée, mais chacun de ses membres est physiquement éliminé. L'avenir a montré que l'extermination complète était nécessaire à la stabilité du nouveau régime foncier car si tous les membres de la communauté n'avaient pas été chassés vers la côte ou tués, ils auraient été en mesure de récupérer le contrôle de leurs terres grâce aux lois agraires de 1915 et à la constitution de 1917 qui leur restituaient leur personnalité juridique et leur ancien territoire.

¹Le texte présenté par le "groupe des 65", nouveaux propriétaires, en défense de leurs droits constitue un chef-d'oeuvre d'idéologie libérale. Il est retranscrit par N.Vasquez P., op cit, p. 16 à 21.

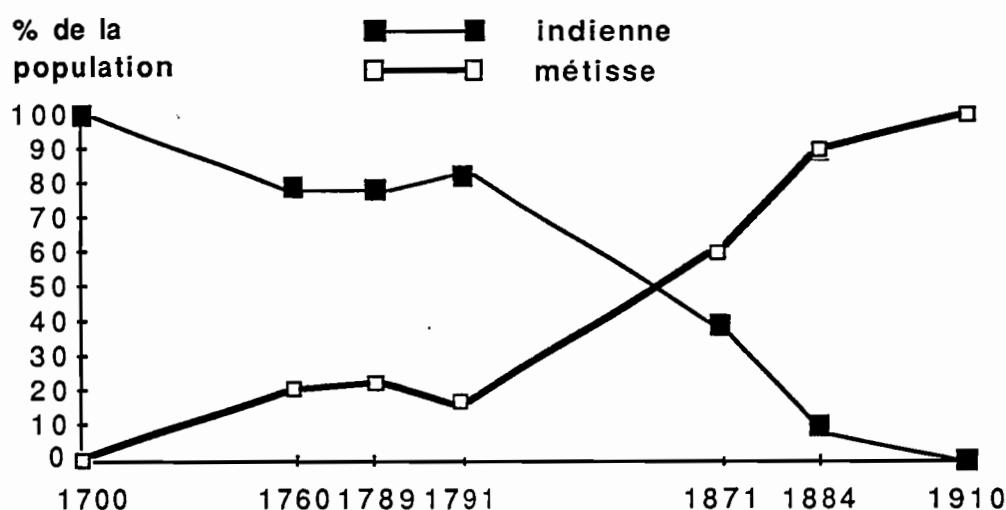
²N.Vasquez P., idem, p. 10; G.Sanchez, op cit, p. 72.

³Cette loi, votée par le Congrès de Morelia en 1902 interdit sous peine de sanction pénale la vente ou l'achat de biens possédés en indivision (non répartis) par les "anciennes communautés indigènes". Cette loi et ses lettres d'application sont retranscrites dans: **Reperto de tierras de las Excomunidades de Indígenas. Disposiciones relativas**, Morelia, Michoacán, 1919.

⁴G.Sanchez, op cit, p. 72,74,75,78, 326, 327,337 et 338.

L'installation du premier contingent d'immigrés à Coalcomán, entre 1870 et 1890, s'effectue donc grâce à l'achat des indivis fractionnés de la communauté indienne et entraîne la disparition de celle-ci. Dès lors, l'ensemble de la commune de Coalcomán est exclusivement peuplée de familles au visage pâle sans qu'aucun métissage n'ait pu avoir lieu. Le graphique suivant illustre l'évolution de la composition de la population dans la commune de Coalcomán.

Graphique No 4: Evolution comparée des populations indienne et métisse à Coalcomán.

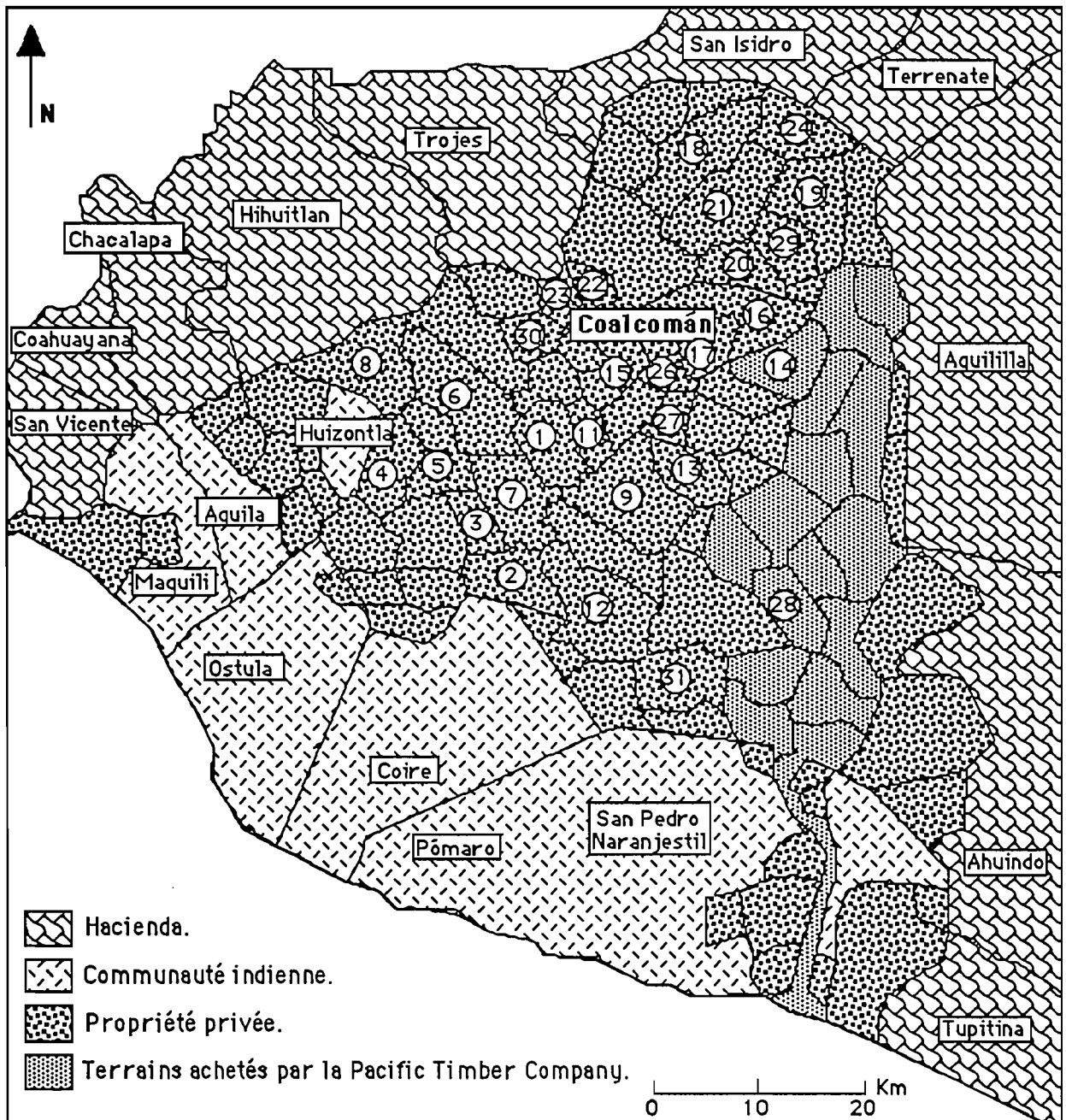


Source: Voir Annexe No 1.

4. Formation et développement de la propriété privée.

La société blanche qui s'installe sur les ruines de la communauté indienne repose sur un nouveau mode de tenure de la terre: La propriété privée. Le marché foncier s'affole dans les années qui suivent le partage des indivis et met plusieurs dizaines d'années avant de se stabiliser quelque peu. Les très grands domaines constitués immédiatement après la "désamortisation" sont en effet éphémères et ne se transforment en "rancho" qu'après un nouveau fractionnement et la revente des parties à d'autres personnes. Parmi les familles installées dans la région entre 1870 et 1890 (et responsables du premier boom démographique), beaucoup n'achètent pas directement la terre aux indiens mais plutôt à ceux qui, arrivés en premier, l'avaient déjà acquise dès 1871. Les immenses propriétés accaparées de la sorte par Antonio Valladares dans la région de Tehuantepec (sud-ouest de Coalcomán), et par Antonio Pallares sont revendues par leurs héritiers 15 ans après leur acquisition. Ce n'est que pour la dernière décennie du siècle qu'il est donc possible de reconstituer grosso-modo l'état de la propriété foncière dans la commune de Coalcomán. Les principales propriétés identifiables ont été énumérées en Annexe No 5 et dessinées sur la Carte No 5.

Carte No 5: Formation de la propriété privée à Coalcomán.



Source: Annexe No 5. Les numéros indiqués correspondent à ceux mentionnés en Annexe. Ils indiquent les propriétés dont le propriétaire et les limites approximatifs sont connus.

L'occupation de la Sierra de Coalcomán ne s'est pas effectuée d'une manière homogène et simultanée: Les meilleures terres, celles de la vallée de Coalcomán, étaient déjà envahies de fait avant le partage des indivis et sont immédiatement achetées par leurs propres occupants. Les immigrants arrivés trop tard pour accéder aux terres planes s'installent tout d'abord à proximité de la vallée sur les terres les plus accessibles,

puis s'intéressent aux terrains un peu plus éloignés et progressent ainsi selon un mouvement centrifuge vers les extrémités les plus inaccessibles, en particulier vers le sud où les limites de l'actuelle commune sont atteintes vers 1890.

D'autre part, les migrants ne s'établissent pas du premier coup et d'une manière définitive sur le terrain qui deviendra leur "rancho". Bien souvent, c'est à la suite d'une longue pérégrination dans les montagnes de la commune en direction du sud, front pionnier encore presque "vierge", que la famille trouve un lieu adéquat à son installation définitive. Elle aura d'abord vécu quelques années dans plusieurs hameaux déjà occupés avant de poursuivre la migration plus avant. D'autres auront choisi de revendre précipitamment leur domaine dans l'espoir de trouver mieux et moins cher plus loin, derrières les crêtes, vers le sud. C'est par exemple le cas de Lázaro Magallon qui vend sa propriété en 1905 à un nouveau venu, immigré de la deuxième vague (1900-1920), et s'installe au delà des frontières municipales sur les terrains de la communauté indienne de Huizontla.

Ainsi, on peut affirmer que les ranchos situés vers la limite sud de la commune de Coalcomán, sur le versant océanique des derniers sommets élevés de la Sierra sont fondés plus tardivement. Les hameaux de "El Cantor" et de "El Sauz del Algodon", par exemple, sont occupés et peuplés par des familles ayant vécu auparavant à Coalcomán, puis à Tehuantepec¹. Concepción Reyna raconte que son père et ses oncles s'étaient d'abord installés à Coalcomán, puis à "La Guadalupe" (ancien village indien situé à proximité de Coalcomán), avant de poursuivre leur chemin vers le plateau de Tehuantepec pour s'établir finalement sur les terrains encore indivis de la communauté indigène de Huizontla, en contre-bas².

C'est donc bien après la désagrégation de la communauté de Coalcoman et à partir de la deuxième génération seulement que la pression métisse exercée sur la terre touche les communautés indiennes de la côte. Ces dernières n'avaient pas encore subi de spoliation massive mais la création du Registre Public de la propriété (1884) et la réévaluation à la hausse de la valeur fiscale des terres les contraignent à louer, hypothéquer puis vendre une partie de leur communaux afin de couvrir le paiement de l'impôt foncier devenu prohibitif³.

C'est la communauté de Huizontla qui souffre le plus de cette hausse intempestive de l'impôt foncier puisqu'en quelques années (1889-1900),

¹Enquêtes auprès de José Acevedo et José Cisnero, El Sauz del Algodon, Coalcomán.

²D'autres exemples de migration par étapes successives nous ont été racontés par Ismael Alvarez (Coalcomán, La Guadalupe, El Tortugo, La Pena), Rumaldo Madrigal (Guadalupe del Cobre, La Chichihua, Los Salgados, Los Telares), Bundia Alvarez (Coalcomán, Los Telares, Estopila), Severo Magallon et Pancho Corrona (La Granada, El Cantor).

³Le détail de ces ventes est reporté en Annexe No 5. Voir également: G.Sanchez, op cit, p. 78 à 83 et 174-175.

la plus grande partie des indivis est vendue aux "gens de raison"¹. C'est aussi de toutes les communautés de la côte, celle qui était la plus vulnérable. Elle avait été affaiblie précocement par la perte d'une partie de son territoire (Estopila) au profit de la communauté voisine de Coire². A la fin du XVIII^e siècle, l'Eglise faisait encore pression sur les quelques indiens survivants de Huizontla pour qu'ils acceptent leur "réduction" et l'administration des Saints Sacrements dans la communauté voisine d'Aquila. Leur territoire (25 000 hectares) fut dénoncé "Terre Royale" et proposé à 50 pesos à qui souhaiterait l'acquérir. Mais à cette époque, ces terres n'intéressaient personne, et il n'y eut aucun acheteur³. Un siècle plus tard, par contre, les acquéreurs éventuels sont innombrables et tous les terrains vendus par la communauté étaient déjà hypothéqués ou loués depuis plusieurs années aux immigrants venus de Coalcomán. Il suffisait aussi de se marier avec une fille de la communauté pour être intégré au groupe indigène et devenir l'un de ses membres à part entière. Aux familles indiennes d'origine (Bellas, Carrillo, Marmolejo), se sont rapidement intégrées d'autres familles allochtones (Ortiz, Cortes, Ruiz, Castañeda) à l'occasion d'un métissage important, contrairement au cas observé pour la communauté de Coalcomán. Il était même possible de s'installer et de travailler "pacifiquement" sur les indivis à condition de payer une contribution annuelle, sorte de tribut versé en argent aux autorités, et de participer aux corvées collectives. Après quelques années de ce régime, et en prenant soin de prêter de l'argent aux autorités quand elles en avaient besoin, il était facile de se faire vendre une fraction des communaux⁴. D'autres, enfin, profitèrent de la faiblesse relative de la communauté pour pousser leur bétail sur les communaux et profiter ainsi d'une ressource fourragère gratuite⁵. Ces occupations foncières étaient d'autant plus faciles que les terrains les plus éloignés du centre de la communauté étaient souvent l'objet de conflits avec les autres communautés de la côte.

Les immigrants déjà installés sur les terrains de Huizontla sont donc les grands bénéficiaires de la hausse des impôts fonciers. En quelques années, la communauté est entièrement entourée de propriétés privées et isolée des autres communautés côtières (voir Cartes No 4 et 5). Des

¹Actuellement encore, c'est comme "gente de razon" que s'auto-définissent les personnes de race claire qui ont encore l'occasion de côtoyer les indigènes dans la commune d'Aquila. Ces derniers utilisent la même expression pour définir les métis.

²D.D.Brand, op cit, p. 85.

³R.Arreola C., op cit, p. 138,143 et 151 à 153.

⁴C'est par exemple le cas de Manuel et Maximo Reyna qui achètent le terrain de Buenavista en 1897. Enquête auprès de Concepción Reyna; A.G.N.M., Distrito de Coalcomán, juzgado de primera instancia, 1897: No 6.

⁵C'est le cas des familles Valladares, Pallares et Magallon. Enquête auprès de Everaldo Magallon, El Izote; et Vitorino Marmolejo, La Nuez.

25000 hectares dont disposait Huizontla, il ne lui en reste plus que 5000 environ, contrôlés à grand peine par les 50 membres de la communauté¹.

Toutes les autres communautés indiennes de la côte furent également contraintes à louer ou vendre une ou plusieurs fractions de leur territoire pour pouvoir payer l'impôt foncier qui leur était demandé. Celle de Maquili est amputée d'une grande partie de son territoire par le fisc et les haciendas voisines, les terrains restants étant soumis à une procédure de "désamortisation"². La communauté de Pómaro (la plus étendue parmi celles n'ayant pas été fractionnées) est dépossédée de toutes les terres situées à son extrémité orientale. Une grande partie devient l'hacienda de Tupitina (plus de 10000 hectares) et de nombreux terrains sont donnés en location (voir Carte No 5 et Annexe No 5).

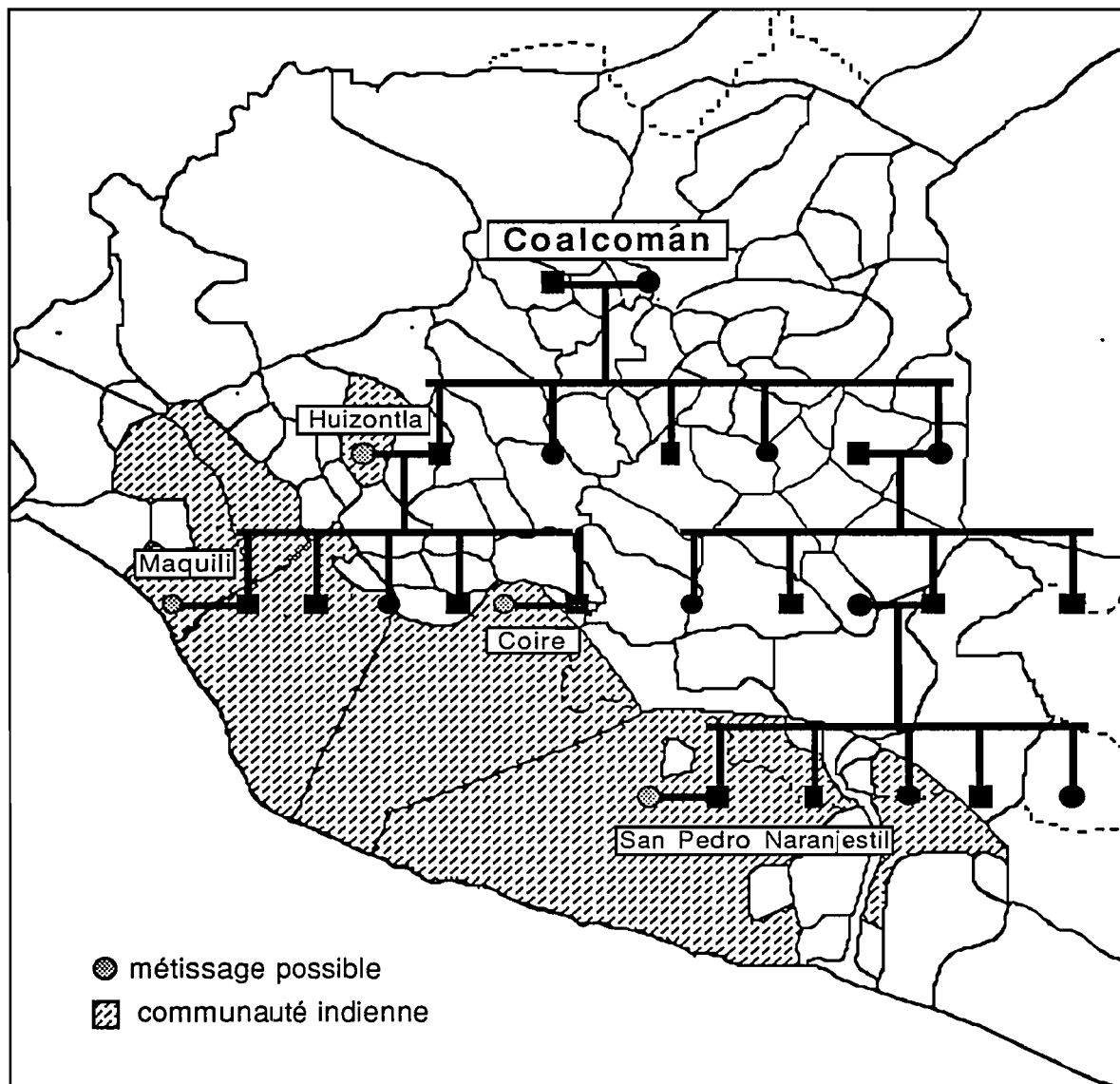
En une génération, le partage des terrains indivis de Coalcomán et les ventes opérées par les communautés indigènes de la côte ont amputé le territoire indien de plus de 300 000 hectares. C'est bien l'installation des familles blanches et métisses sur les terrains des communautés indiennes de la côte qui provoque l'essor démographique sans précédent que nous avons mis en évidence sur le graphique No 3. Il est décalé d'une génération par rapport à celui enregistré pour la commune de Coalcomán. S'il est évident que cette deuxième génération est responsable des empiétements réalisés sur les communautés indigènes de la côte, nous verrons que les représentants de la troisième génération, petits fils ou arrière-petits fils des premiers immigrants ont poursuivi cette colonisation lente vers le sud et vivent actuellement dans les hameaux de la communauté de Pómaro ou même dans les villages récemment fondés sur la côte. Il est donc possible, schématiquement, de superposer à la carte de la progression de la propriété privée les arbres généalogiques des familles allochtones. A chaque génération, un ou plusieurs fils ont "essaimé", vers le sud par bonds successifs de quelques kilomètres ou dizaines de kilomètres, étendant ainsi le champ d'action de la famille élargie³ (Schéma No 2).

¹Certains indiens de Huizontla affirment même que les propriétaires des alentours fomentèrent le massacre de 40 indiens pour s'approprier les terrains communaux. Enquête auprès de Ignacio Cándido, Huizontla.

²A.G.N.M., 1908: No 22; 1911: No 24. G.Sanchez, op cit, p. 80-81.

³Des exemples de ces familles sont donnés par les familles Valdovinos, Reyna, Magallon, Acevedo, etc...

Schéma No 2: Progression généalogique des familles métisses vers les communautés indiennes de la côte.



Mais dès l'avènement de la seconde génération, le mouvement migratoire est relayé et amplifié par l'arrivée d'une deuxième vague d'immigrés qui provoque la croissance démographique enregistrée sur le graphique No 3 pour la période 1900-1920. Certains d'entre eux, forts d'un petit capital pré-accumulé dans l'agriculture ou le commerce, réussissent à racheter un terrain aux immigrés de la première vague ou se marient avec les héritières de ces derniers. C'est par exemple le cas des familles Moreno, Munguía, Contreras, Tejeda¹. D'autres ont probablement racheté certaines fractions périphériques des haciendas voisines qui étaient pour

¹Enquêtes auprès de Manuel Moreno Munguía, Rosendo Tejeda, Elvira Hernandez.

la plupart endettées et contraintes à hypothéquer certains terrains¹. La plupart cependant ne pourront pas devenir propriétaires car les terres sont occupées jusqu'aux lointains confins de la commune d'Aquila. Ils deviendront métayers et fourniront l'essentiel de la main d'oeuvre nécessaire au fonctionnement du système agraire (voir Chapitre III), à moins d'aller eux aussi tenter leur chance du côté des communautés indiennes de la côte.

Cette période de formation de la propriété privée s'accompagne d'une hausse générale du prix de la terre car les immenses terrains "achetés" aux indiens en échange d'un miroir ou d'un baril d'eau de vie se revendent beaucoup plus cher aux immigrants du deuxième flux migratoire, permettant ainsi l'obtention de plus-values importantes. La valeur fiscale des terrains du district de Coalcomán est décuplée dans les années qui précèdent la désamortisation. Curieusement, elle ne progresse plus pendant les vingt années suivantes malgré l'augmentation des impôts fonciers prélevés sur les communautés indiennes de la côte, comme si ces dernières avaient été les seules à subir les hausses fiscales². L'établissement de la propriété privée à Coalcomán s'était en fait réalisé en marge de tout contrôle réel, cadastral ou fiscal. Dès la répartition des lots entre les indiens de Coalcomán, les terrains n'avaient pas été mesurés comme le voulait la loi. La création du Registre Public de la Propriété devait permettre un meilleur contrôle de la propriété foncière mais aucun cadastre ne fut réellement levé. La surface déclarée des propriétés était donc sous-évaluée et il semble probable que de nombreux actes notariés de vente n'aient enregistré qu'un prix fictif bien inférieur au prix réel et fixé d'un commun accord par les protagonistes pour frauder le fisc³. Malgré l'incorporation du district à la "civilisation", les statistiques feront encore défaut assez longtemps et celles qui seront publiées ne permettront jamais une réelle appréciation de la situation foncière de la commune. Beaucoup plus tard (1944), N.Vasquez Pallares écrit que l'ensemble des propriétés de la commune de Coalcomán représentent un peu moins de 40000 hectares soit à peine 14% de la

¹Enquête auprès de Fernando Sanchez, El Salitre de Maruata. G.Sanchez, op cit, p. 142 à 147. L'hacienda de Aguillilla semble également se fractionner au début du siècle d'après l'étude réalisée par Roger Rouse (op cit).

²La valeur fiscale des propriétés rurales de Coalcomán est estimée à 26000 pesos en 1860 d'après J.G.Romero: "La tierra caliente de Michoacán por José Guadalupe Romero, 1853" in: Ernesto de la Torre Villar: *El Tropic michoacano...*, op cit, p. 274. Elle est estimée à 225000 pesos en 1869, 204000 pesos en 1892, 229000 pesos en 1893 et 363000 pesos en 1894. D'après Francisco Gonzalez: *Memoria leida ante la legislativa de Michoacán...*, 1869; Luis B. Valdes: *Memoria sobre la administración pública del Estado de Michoacán...1892-1894*, 1894. Pour les années intermédiaires, Coalcomán n'est pas cité comme entité fiscale et les statistiques sont incluses dans les données du district d'Apatzingán.

³Un exemple de ces transactions est cité par José Napoleon Guzman Avila dans: *Michoacán y la inversión extranjera, 1880-1911*, U.M.S.N.H., Morelia, 1982, p. 126, d'après une enquête réalisée par G.Sanchez. Pascual Moreno achète, en 1905, un terrain pour 3500 pesos mais le prix indiqué sur l'acte notarié n'est que de 800 pesos, etc.....

surface réelle de la commune¹. En 1978, enfin, la surface totale recensée par l'administration fiscale de Coalcomán ne représentait qu'un tiers de la surface réellement possédée par les propriétaires.

5. Le port de Maruata et l'intervention des capitaux étrangers.

L'intérêt porté au district de Coalcomán à partir de 1860-70 donna lieu à la publication de plusieurs ouvrages qui décrivaient les richesses naturelles de Coalcomán tant du point de vue de ses potentialités agro-pastorales que de celui de ses ressources minières jugées inépuisables². L'obstacle du statut juridique de la propriété communale était levé dans le cas de l'ex-communauté indienne de Coalcomán mais restait entier sur la côte où la "naturelle indolence" des indiens leur faisait méconnaître les richesses que la nature leur avait accordées. Cette littérature positiviste et le courant mercantiliste qui la produisait avaient pour objectif d'attirer dans la région les esprits entrepreneurs et les capitaux nécessaires à l'exploitation de ces ressources. Il fallait réouvrir les mines de fer, exploiter l'or, l'argent et le cuivre, exporter les fruits tropicaux, construire des routes et intégrer le district de Coalcomán à la division interrégionale et internationale du travail. On prévoyait l'ouverture d'un port maritime dans la baie de Maruata sur les terrains non encore envahis de la communauté indienne de Pómaro, la construction d'une route reliant Morelia à Maruata via Coalcomán et l'ouverture d'une liaison ferroviaire directe entre le port et la capitale de l'état³.

En réalité, les acteurs de ce développement mercantile et les capitaux nécessaires étaient déjà entrés en action depuis plusieurs années et n'avaient nullement attendu le développement des voies de communication. C'est par la voie maritime que plusieurs compagnies nord-américaines avaient entrepris l'exploitation des bois tropicaux de la côte en négociant directement avec les communautés indiennes. En 1863, les indiens de Pómaro avaient obtenu pour leur chapelle plusieurs cloches

¹N.Vasquez P., op cit, p. 12.

²Un exemple de cette littérature est donné par le travail de José Guadalupe Romero: "Noticias para la exploración del distrito de Coalcomán...", op cit. Voir également: José Maria Chavez: "Distrito de Coalcomán", in *Noticias históricas, geográficas y estadísticas coleccionadas y publicadas por la redacción del periodico oficial del Estado*, Morelia, 1873; Voir aussi le rapport de Arturo Le Harivel, propriétaire de l'hacienda Bellavista de Achotan, municipio de Coahuayana publié in: Emiliano Bustos: *Estadística de la República Mexicana*, México, 1880, cité par R.Arreola C., op cit, p. 208 à 215.

³José Alfredo Uribe Salas: "Política ferrocarrilera y el capital extranjero en Michoacán 1877-1886" in la revue *Tzintzun* No 7, U.M.S.N.H., departamento de historia, Morelia, Mich, 1986, p. 27-28. Voir aussi: Alcides Dreumont: *Planos del puerto de Maruata*, 1873, conservé à la Mapothèque du Ministère de l'Agriculture (S.A.R.H.), México, D.F. (Collection "Orozco y Berra").

forgées à New York et troquées en échange de chargements de "palo de Brasil" (l'arbre à colorant). Les autorités indiennes envoyaient leurs sujets couper les arbres sélectionnés dans les ravins humides de la communauté. Les troncs étaient ensuite acheminés jusqu'à la plage grâce à des chariots équipés de quatre roues en bois massif et tirés par des boeufs. De là, des embarcations légères tiraient les fûts jusqu'au navire ancré dans la baie¹.

Les communautés de la côte n'avaient pas subi aussi violemment le contrecoup de la "désamortisation" mais le pillage de leurs ressources forestières était d'une intensité suffisante pour que l'Etat ne laisse pas lui échapper l'une de ses rares ressources fiscales: les douanes. En légalisant l'exportation de ces produits, l'Etat souhaitait également encourager l'activité des investisseurs étrangers. La douane de Maruata est donc instituée par la loi du 12 mars 1873 et du personnel est envoyé sur place. Plusieurs douaniers meurent de dysenterie dans ce que les journaux de l'époque appellent déjà le "port de Maruata". Deux ans après, les registres de douane sont toujours vierges et la caisse de dépôt du port ne contient que sept pesos. Les affaires sont reprises en mains par un autre administrateur et les taxes prélevées pendant la troisième année sur plusieurs chargements de bois précieux à destination de l'Europe et des Etats Unis d'Amérique réussissent de justesse à équilibrer le budget de l'entreprise. L'administration du port n'a ni bâtiment ni navires ni même de drapeau. Son administrateur est contraint de camper sur une plage quasiment déserte². Quelques années après, l'entreprise fiscale semble délaissée et le rapport administratif de 1877 signale déjà l'inexistence réelle du port de Maruata³. En 1882 et 1883, le port de Maruata n'est même plus mentionné dans les rapports de mission des géologues qui explorent le district de Coalcomán. Leurs études sont pourtant rigoureuses et débarrassées du positivisme qui dominait les rapports précédents. Elles dressent un bilan plus objectif des ressources naturelles de la région et relativisent l'importance des gisements exploitables.

¹Camilo Chavez: *Diario de historia de la comunidad de Pomaro*, Pómaro, municipio de Aquila (manuscrit prêté par l'auteur). Don Camilo Chavez est membre de la communauté indienne de Pómaro. Ces ventes de bois précieux sont également mentionnées pour les communautés indiennes de Maquili et Coire par José Maria Chavez, op cit, p. 21 et 23.

²Pedro Guzman Cuesta: "Aduana de Maruata", 30 juin 1876, rapport publié dans: Manuel Gonzalez: *Memoria presentada por el secretario general de división...*, Imprenta del gobierno, Morelia, 1877 (documento No 30). La propagande des années précédentes avait annoncé que Maruata comptait une population de 250 habitants en 1860 et 300 habitants en 1868 alors qu'aucun village n'existait sur la côte de la communauté de Pomaro hormis les hameaux de Cachan et Guagua. Cette population était en fait, selon toute vraisemblance, celle du village de Pomaro situé en retrait par rapport à la côte et à 500 metres d'altitude. Ces erreurs furent écrites par J.G.Romero, et citées par G.Sanchez, op cit, p. 250.

³Manuel Gonzalez, op cit, p. 100.

L'entretien d'un bureau de douanes sur les plages désertes et malsaines de la côte n'était pas chose facile. En outre, l'aménagement d'un véritable port se heurtait à la concurrence de celui de Manzanillo qui s'affirmait déjà comme premier port du Pacifique et allait être le premier relié au réseau ferré du pays¹.

L'écho publicitaire orchestré autour de l'entreprise de Maruata était à la mesure des illusions mercantilistes entretenues dans l'opinion publique de l'époque afin de masquer l'intérêt plutôt fiscal de l'opération. Mais l'exploitation des ressources naturelles de la région était tournée vers la mer et échappait totalement aux promoteurs de ce développement libéral. L'essor des activités agro-pastorales de la région de Coalcomán à partir du flux migratoire que nous avons mis en évidence ne doit donc rien à l'ouverture du "port de Maruata"². Les principales familles immigrées de Coalcomán appuyaient le projet car il leur aurait ouvert un nouveau champ d'activités et facilité l'accès aux territoires des communautés indiennes de la côte. Néanmoins, leur espoir se fondait davantage sur le désenclavement de Coalcomán et la construction d'un pont sur le Río Tepalcatepec qui aurait facilité les échanges commerciaux avec le nord de l'Etat et leur région d'origine.

Le pillage des bois précieux continue de plus belle après fermeture du "port" et, en 1886, un nouveau contrat est signé entre la communauté indienne de Pómaro et les acheteurs nord-américains³. La période de relative paix civile qui s'établit à partir de 1867 est particulièrement propice aux activités des capitaux étrangers encouragés par l'administration de Porfirio Diaz. L'exploitation du district de Coalcomán est réactivée au début du XX^e siècle par l'installation de la Pacific Timber Company qui achète d'immenses terrains boisés dans la sierra de Coalcomán. L'objectif a désormais changé et l'exploitation du pin, dont la demande est démultipliée par le développement des chemins de fer et des mines, remplace celle des bois colorants. Entre 1908 et 1911, la P.T.C. achète la plus grande partie des terrains d'altitude situés sur les plateaux calcaires de la chaîne orientale (voir Carte No 5). Elle accapare ainsi les meilleures forêts de pin du district, sans doute plus de 60 000 hectares et relie cette zone d'exploitation à la mer en achetant à la communauté indienne de Pómaro une longue frange de terrain comprenant la vallée du Río Guagua depuis sa source en contrebas des massifs calcaires jusqu'à son embouchure. La construction d'un canal devait permettre la descente des fûts sur la plage et leur embarquement mais les activités de la compagnie sont interrompues par les premiers troubles révolutionnaires

¹Pedro Guzman Cuesta, administrateur du port de Maruata en 1876, se plaint du manque de coopération et de bonne volonté des responsables du port de Manzanillo. Il affirme qu'aucun développement du port de Maruata ne sera possible sans une indépendance complète vis à vis de ce dernier, in Manuel Gonzalez, op cit, document No 30.

²Contrairement à l'opinion de G.Sanchez, op cit, p. 255.

³Camilo Chavez, op cit.

et l'assassinat d'un de ses administrateurs¹. Pendant la même période, la Balsas Hardwood Company loue les terres de l'hacienda de Tupitina (achetées depuis quelques années à la communauté de Pómaro), celles de l'hacienda de Ahuindo situées au sud-est de Coalcomán et d'autres terrains boisés situés dans les limites des actuelles communes de Arteaga, Tumbiscatio et Lázaro Cárdenas². Malgré la mise en oeuvre d'importants capitaux, et l'immobilisation foncière d'une fraction importante de la commune, l'exploitation forestière ne sera jamais réellement entreprise. Eclate la Révolution Mexicaine mais surtout, les massifs forestiers du nord de l'Etat, désormais entourés de voies de chemin de fer permettent l'évacuation plus rapide du bois et une exploitation moins coûteuse. La déforestation aura bien lieu dans la sierra de Coalcomán, mais elle concerne davantage les versants et les vallées situées en contrebas des grandes forêts de pins, là où s'installent les nouveaux agriculteurs immigrés à Coalcomán.

¹José Napoleon Guzman Avila, op cit, p. 125 à 129; "Companias forestales y bosques en Michoacan. 1875-1920" in la revue Boletín No 8, U.M.S.N.H., coordinacion de la investigacion científica, Morelia, 1985, p. 27 à 32. G.Sanchez, op cit, p. 153 à 158.

²J.N.Guzman A., op cit, p. 129 à 131 et 187 à 193. L'ensemble représente 350 000 hectares.

6. Les origines de la migration.

S'il semble relativement aisé d'imaginer les motivations des migrants de la première phase migratoire (1870-1890), celle qui consacre l'anéantissement de la communauté indienne de Coalcomán, on comprend mal, en revanche, pourquoi un deuxième flux de migrants (1900-1920) submerge la région alors que la terre n'y est plus aussi facilement accessible? Revenons donc à la carte No 2, aux régions d'origine des migrants pour y comprendre les mécanismes qui déclenchent et entretiennent le mouvement migratoire.

Mais qui sont les migrants? Exception faite des quelques enquêtes historiques qui le permettent, il est très difficile de retrouver quelles étaient les activités des migrants avant qu'ils ne décident de partir et les raisons de leur départ. Après avoir retrouvé leurs noms dans les archives paroissiales de Coalcomán, on aurait pu espérer qu'ils aient également laissé une trace de leur existence dans les archives de leur région d'origine. Mais les archives de Cotija, la principale région pourvoyeuse de migrants, ont été brûlées pendant la Révolution en 1918. Il faudrait alors rechercher dans les archives notariales de l'Etat les testaments des parents, ceux qui n'ont pas émigré, dans l'espoir de voir apparaître le nom de ceux qui sont partis. Notre hypothèse est que ces traces sont maigres car la majorité des migrants n'étaient pas propriétaires fonciers dans leur région d'origine ou ne possédaient qu'un lopin de terre exigü. Certains d'entre eux étaient fermiers ou métayers et travaillaient dans les haciendas à l'époque des récoltes de blé ou de canne à sucre. Les plus mal lotis étaient seulement péons, travailleurs salariés de l'hacienda. D'autres enfin consacraient l'essentiel de leur temps au commerce muletier.

Sur la notion de "ranchero".

La principale zone d'origine des migrants, la région de Cotija, était considérée à la fin du XIX^e siècle comme un phare de la civilisation et de la culture "ranchera"¹. Constituée précocement de familles espagnoles, la population de la région avait été renforcée, comme il a été expliqué au chapitre I, par un mouvement migratoire en provenance des Altos de Jalisco et du Bajío qui avait jeté les bases d'une nouvelle société composée de petits et moyens propriétaires, de fermiers et métayers, société caractéristique de l'ouest mexicain et, en particulier de toute la frange géographique qui envoie des émigrés vers Coalcomán. Mais ceux qui s'installent à Coalcomán sont-ils vraiment des "rancheros"? et quel sens

¹ C. Crescencio Garcia: *Noticias históricas, geográficas y estadísticas del Distrito de Jiquilpan*, coleccionadas y publicadas por la redaccion del periodico oficial del Estado, Morelia, 1873, p. 17 à 29. Jose Romero Vargas: *Cotija: cuna de trotamundos*, primera parte, hasta fines del siglo XIX, Mexico, D.F., 1973. Heriberto Moreno Garcia: *Cotija*, monografías municipales, Gobierno del Estado de Michoacán, Morelia, 1980, p. 175 à 184.

donner à ce terme si couramment employé au Mexique¹? On décrit en général le "ranchero" comme un petit ou moyen propriétaire indépendant, agriculteur-éleveur, d'ascendance espagnole ou peu métissé, individualiste et libéral (au sens politique que recouvre ce terme au XIX^e siècle mexicain). Il travaille lui même la terre ou avec l'aide de métayers, mais sans jamais implorer l'aide du gouvernement qu'il méprise le plus souvent. Seule l'initiative individuelle compte et les qualités personnelles de chacun. Le travail, la famille, la religion et la morale sont valorisés au plus haut point et défendus bien avant la patrie. En général armé et passant une bonne partie de la journée sur sa monture, il est le "cow-boy" des films d'aventures. On l'oppose souvent au "campesino" qui représente dans la littérature mexicaine le pauvre, le travailleur agricole dépossédé de son outil de travail et exploité par l'hacienda, l'Etat ou le grand capital, en bref le paysan sans terre. Pour nous au contraire, le "ranchero" correspondrait justement au "paysan" français attaché à sa terre, au terroir et à son travail. Nous verrons qu'il peut également désigner un éleveur, un petit commerçant ou un muletier et que le terme "ranchero" dissimule parfois de grands propriétaires fonciers même si l'origine de leur domaine est différente de celle d'une hacienda². Mais la confusion qui surgit lorsqu'il faut traduire "ranchero" par "paysan" n'est pas seulement due aux différences sémantiques. La définition culturelle du "ranchero" crée une ambiguïté fondamentale. Les fermiers ou métayers de Cotija sont ils eux aussi des "rancheros"? Ont ils été forgés dans le même creuset culturel? Et les valeurs communes défendues par le petit propriétaire et son métayer pourraient elles effacer le rapport de classe qui définit leur relation de travail? Car ce rapport d'exploitation est souvent ignoré par les défenseurs de cette société et certains historiens qui, en souhaitant rompre avec le manichéisme des livres d'histoire et la trop classique dichotomie grand propriétaire- paysan sans terre, oublient de mentionner les rapports sociaux de production sur lesquels se fonde la société qu'ils décrivent.

C'est sur les mêmes valeurs et grâce au dynamisme et à l'esprit d'entreprise des migrants assoiffés d'horizons nouveaux et de liberté qu'aurait émergé la société blanche de Coalcomán, et son développement agro-pastoral si spectaculaire³. C'est enfin grâce à leur courage, à leur travail et à leur foi que les "rancheros" auraient imposé leurs valeurs aux communautés indiennes de la côte et ainsi envahi bonne partie de leur territoire à partir de 1960 (voir chapitre IV). Les similitudes culturelles qui rassemblent les "rancheros" de San Pedro Naranjestil installés sur les

¹Luis Gonzales G. est l'historien des "rancheros". Leur culture est admirablement décrite dans *Pueblo en vilo*, op cit.

²Le "rancho" désigne alors une sorte de moyenne propriété intermédiaire entre la petite propriété ou le minifundium et l'hacienda classique et dont la constitution historique se distingue nettement de celle de l'hacienda. Contrairement au sens que peut prendre ce terme dans le nord du Mexique, le "rancho" ne doit pas être confondu avec le "ranch" dont les activités seraient exclusivement tournées vers l'élevage extensif.

³J.Romero V., op cit, p. 327. N.Vasquez Pallares, op cit, p. 22-23. G.Sanchez, op cit, p. 264.

communaux de Pómaro, ceux de Coalcomán, de Cotija ou des Altos de Jalisco, pourtant si éloignés géographiquement, sont tellement frappantes qu'elles forcent la réflexion. Les noms de famille sont le plus souvent identiques et la mémoire collective entretient le souvenir de la migration. A l'image de toute la région centre-occidentale du Mexique dont elle constitue pour certain l'élite, cette société "ranchera" s'est illustrée pour sa participation dans la guerre d'indépendance et a largement profité des lois libérales de la Réforme. Peu enthousiaste à l'époque de la Révolution et franchement hostile aux transformations de la Réforme Agraire, elle a vu sa cohésion idéologique renforcée par la participation commune à la révolte conservatrice des "Cristeros". Le contraste culturel est spectaculaire entre Coalcomán ou Cotija et les régions chaudes du bassin du Río Tepalcatepec ou de la Côte Pacifique. Il est toujours très marqué entre le plateau des Altos de Jalisco et la vallée du Río Lerma.

Mais le glissement démographique, commencé au XVIII^e siècle à partir des Altos de Jalisco et prolongé au-delà des frontières actuelles des communautés indiennes de la côte, n'est pas dû à la progression irrésistible de la "culture ranchera". Ne s'agit-il pas plutôt du développement de certaines formes de production et de certains rapports sociaux de production qui provoquerait alors le mouvement migratoire et la propagation consécutive des idéaux et des valeurs de la société "ranchera"? La migration apparaîtrait alors non pas comme un fait culturel mais bien davantage comme un élément constitutif et dynamique des systèmes agraires que nous étudions. Les immigrants installés à Coalcomán n'étaient pas, en majorité, petits ou moyens propriétaires dans leur région d'origine. En ce sens, ils ne sont pas "rancheros", mais le deviennent en achetant la terre des indiens et reproduisent alors les rapports sociaux propres à la société agraire dont ils sont issus.

Participation des muletiers au mouvement migratoire .

Cotija était devenu, dans les dernières décennies du XIX^e siècle l'un des principaux centres commerciaux de l'ouest mexicain. Dès la fin du XVIII^e siècle, sa prospérité était assise sur son commerce muletier¹ devenu célèbre car les distances parcourues par les muletiers de Cotija dépassaient les limites régionales: Les caravanes de Cotija parcouraient les Etats du Golfe du Mexique, la région des Chiapas et le Guatemala et une bonne partie des activités du village dépendaient de ces échanges. Le commerce à plus courte distance était aussi très actif, en particulier vers le sud, avec la dépression des terres chaudes, à travers la Sierra Madre del Sur et jusqu'à la mer. Les muletiers détenaient ainsi les clés du petit commerce avec les villages de Coalcomán, Aguililla et les communautés indiennes de la côte productrices de sel. En direction du

¹H.Moreno G., op cit, p. 101 à 120. La plupart des régions d'origine des migrants connaissent un commerce muletier florissant. A part Cotija, la région du sud de l'Etat de Jalisco ou le village de Purépero constituent des exemples intéressants. Alvaro Ochoa S.: "Arrieros, braceros y migrantes del oeste michoacano (1849-1911)" in: Thomas Calvo y Gustavo Lopez: *Movimientos de población ...*, op cit, p.253 à 263.

nord, les muletiers se rendaient à la grande foire de San Juan de los Lagos, en plein coeur des Altos de Jalisco¹. D'autres routes commerciales parcourues par les muletiers ont été mises en évidence, toujours selon une direction nord-sud/sud-nord et reliant la région centrale du Bajío ou des Altos de Jalisco avec le bassin tropical des Ríos Balsas et Tepalcatepec, la Sierra Madre del Sur et la Côte Pacifique. L'une d'elles reliait Tuxpan, village du sud du Jalisco, à Villa Victoria et Tehuantepec dans la sierra de Coalcomán, et, vers le nord, à Ciudad Guzman, Guadalajara et la fameuse foire de San Juan de los Lagos². Plus à l'est enfin, les muletiers reliaient également les hautes terres du Bajío ou de Morelia avec la région chaude de Huetamo, la sierra de l'Etat de Guerrero et la Côte Pacifique. Finalement, les muletiers assuraient le maintien permanent des relations familiales et commerciales entre la "société fille" de Coalcomán, la "société mère" de Cotija et les lointains parents des Altos de Jalisco. Ils accompagnaient ainsi l'essor démographique de Coalcomán.

La révolution introduite dans les transports par le développement des chemins de fer allait bouleverser complètement le commerce muletier et briser la croissance de Cotija. Les voyages à très longue distance sont les premiers à avoir été interrompus, en particulier ceux qui assuraient la liaison avec le Golfe du Mexique, relié par chemin de fer au centre du pays en 1873. Au projet initial de liaison ferroviaire interocéanique, se substituait un projet plus modeste de relier le nord du Michoacán au Bajío et à la capitale, Mexico. Morelia est intégré au réseau ferré en 1883. Uruapan, qui surplombe les Terres Chaudes, est relié en 1899. En 1902, le chemin de fer arrive à Los Reyes, également situé sur le rebord de l'altiplano, mais passe à plus de 20 km de Cotija qui se trouve soudainement et définitivement marginalisé. Purépero subit le même sort en restant à l'écart du réseau ferré. Le transport muletier se reconvertit vers des trajets plus courts dans les régions encore éloignées du train. Il achemine la production croissante des terres chaudes vers les stations terminales de Los Reyes et Uruapan et n'a aucune raison de se ralentir avant l'arrivée du train à Apatzingán (1941) et le développement des transports routiers. Au contraire, le commerce muletier s'intensifie à mesure que progresse le peuplement de la sierra de Coalcomán et l'agriculture commerciale dans la vallée tropicale des Ríos Balsas et Tepalcatepec³.

Néanmoins, cette reconversion n'est pas possible pour tous les muletiers de Cotija et certains d'entre eux préfèrent placer leurs économies en achetant des terres là où elles paraissent le moins cher. Il est donc très probable que la deuxième vague d'immigrés installés à Coalcomán entre 1900 et 1920 ait été en partie alimentée par l'isolement de Cotija et le reflux du commerce muletier. Ceux qui convoiaient déjà leurs caravanes à travers les montagnes de Coalcomán et jusqu'aux marais

¹J.Romero V., op cit, p. 201.

²Javier Martinez Gomez: *Tuxpan, cambios y alternativas etnico-sociales*, manuscrit prêté par José Lameiras, p. 57-58.

³H.Moreno, op cit, p. 175. G.Sanchez: *El suroeste de Michoacán*, op cit, p.279.

salants de la côte étaient particulièrement bien placés pour acquérir de la terre. Ils connaissaient Coalcomán et Aguililla depuis longtemps¹ et certains y avaient déjà établi un petit commerce. Seuls détenteurs et colporteurs de l'information, ils possédaient de ce fait un pouvoir immense. Les muletiers seront toujours à l'avant-garde du mouvement progressif de pénétration et d'invasion des communautés indiennes de la côte jusqu'en 1970 (voir chapitre IV).

La crise du commerce muletier et le repli de ses adeptes vers la région de Coalcomán ont parfois été présentés comme la cause principale des déplacements démographiques enregistrés vers le sud². Même si les muletiers ont toujours accompagné ce mouvement général et en furent des acteurs très actifs, il ne faut pas surestimer leur participation directe au peuplement de la sierra de Coalcomán. La première phase de migration vers Coalcomán (1870-1890) se déroule bien avant que ne soit sérieusement touché le commerce muletier de Cotija. Les muletiers n'amplifient réellement le mouvement que lorsqu'ils décident de se reconverter, c'est à dire, après 1890.

Spécialisation régionale et migration.

En autorisant les transports lourds à grandes distances et vive allure, le développement des voies ferrées généralise la division interrégionale et internationale du travail. L'essor du capitalisme mexicain encouragé par Porfirio Diaz dépendait de la construction d'un réseau ferré communiquant avec les Etats Unis d'Amérique et de la suppression de tous les impôts et taxes qui entravaient les échanges commerciaux depuis l'époque coloniale (les "alcabalas")³. Au début du XX^e siècle, c'est chose faite et une spécialisation régionale voit le jour, favorisant pour chaque type de production la ou les régions les mieux placées. Le cas du sud de l'Etat de Jalisco, relié par le train en 1902, illustre ce processus fondamental et nous intéresse particulièrement si l'on songe que cette région, elle aussi, envoie de nombreux migrants vers Coalcomán (voir Carte No 3).

Comme il a été dit au chapitre I, c'est à partir de la fin du XVIII^e siècle et durant tout le XIX^e siècle que le sud de l'Etat de Jalisco connaît une augmentation démographique rapide et le développement d'une société agraire typique de l'occident mexicain, où la grande hacienda n'est pas tout et où les fermiers métayers et petits propriétaires représentent une fraction majoritaire de la population active agricole⁴. Ici, les biens de main morte appartenant aux communautés indiennes ont été fractionnés très précocement (à partir de 1826, soit 45 ans avant le partage des terrain indivis de Coalcomán) et vendus aux immigrés en provenance des Altos de Jalisco ou d'ailleurs. En 1856, seules les "confréries" établies

¹Roger Rouse, op cit, p. 239 à 242.

²G.Sanchez, op cit, p. 264; "Mulas, hatajos y arrieros...", op cit, p. 50-51.

³Les "alcabalas" sont abolies en 1896.

⁴Guillermo de la Peña: Evolución agrícola y poder regional: El sur de Jalisco, document photocopié, p. 20, 26-27.

sur d'anciens communaux et exploitées à des fins religieuses n'ont pas encore perdu le contrôle de leur territoire¹. Le "noyau" irrigué de l'hacienda est consacré à la canne à sucre qui occupe tous les fonds de vallées fertiles. Le maïs envahit les terres montagneuses et sèches des alentours, cultivé par les fermiers, métayers et petits propriétaires indépendants.

Quand la locomotive arrive à Tuxpan (1902), les perspectives de vente sont démultipliées pour le sucre par la présence désormais toute proche du grand marché de Guadalajara. La surface plantée en canne augmente, mais surtout les rapports sociaux de production se modifient. Devant la hausse rapide du prix d'opportunité du sucre, les grands propriétaires congédient ceux de leurs métayers qui avaient encore accès à une parcelle de canne à sucre pour embaucher des travailleurs salariés². Car le prix d'un salaire (qui lui, n'augmente pas) devient bien inférieur à l'équivalent d'une moitié de récolte laissée au métayer. Sur les terres pluviales, les métayers sont aussi chassés par le développement de l'élevage extensif, lui aussi stimulé par la demande en viande du marché de Guadalajara.

Sur les terres des haciendas, l'arrivée du train provoque donc un reflux des formes de faire-valoir indirect au profit du faire-valoir direct. Les métayers et fermiers s'installent alors plus loin, hors de portée des troupeaux. Certains iront défricher les pentes de la Sierra del Tigre (au sud de Mazamitla)³. D'autres enfin tenteront leur chance du côté de Coalcomán, et c'est bien d'eux qu'il s'agit dans les archives paroissiales de Coalcomán.

Les bouleversements introduits par la construction du chemin de fer ont donc effectivement provoqué un certain nombre de départs vers les horizons nouveaux de Coalcomán, mais l'on voit que les mulâtiers n'ont pas été les seuls déplacés par cette révolution technologique. Dans les régions qui connaissaient un développement important des productions commerciales, il est probable que l'expulsion des métayers ait été une attitude assez courante des grands propriétaires, et pas seulement dans la région sucrière du sud du Jalisco.

Les régions pourvoyeuses de migrants sont-elles en crise ?

Au moment où commence le mouvement démographique en direction de Coalcomán, les sociétés agraires pourvoyeuses de migrants ne sont pas en crise. Au contraire, cette période est souvent décrite comme l'âge d'or, la belle époque "ranchera"⁴. La croissance démographique est

¹José Lameiras: "El Estado que parte y reparte....El caso de los ejidatarios indígenas de Tuxpan, Jalisco" in: *después de los latifundios*, III Coloquio de Antropología e Historia Regionales, op cit, p.125 à 139. Communication personnelle.

²G.de la Peña, op cit, p. 32-33. Notes de cours 14-10-1987.

³Mercedes G. de la Rocha et Agustín Escobar Latapi: *La Sierra del Tigre en el sur de Jalisco*, document photocopie, 1977, p. 5.

⁴Luis Gonzalez, op cit, p. 129.

impressionnante à Cotija et à San José de Gracia mais surtout, le développement urbain est exclusivement financé par les familles "rancheras" des alentours¹. Les dons, les kermesses et les tombolas se succèdent, permettant ainsi de détourner une partie importante du surplus vers la construction d'infrastructures urbaines, l'installation d'un kiosque entouré de jardins et l'érection d'une église somptuaire. Le niveau de vie progresse moins rapidement mais de nombreuses familles inaugurent le moulin à maïs pour la confection des tortillas et la nouvelle machine à coudre "Singer"². Cette relative prospérité est liée à une phase de croissance et d'accumulation importante sur la base d'une extension spatiale des systèmes de culture et d'élevage accompagnée du développement du commerce muletier. A l'occasion du fractionnement de l'hacienda de Cojumatlán, les familles paysannes s'installent sur un terrain très vaste (1000 hectares par famille). Dans la région de Cotija, l'essaimage progressif des familles vers les versants montagneux qui plongent dans la dépression des Terres Chaudes permet également une expansion illimitée de l'économie "ranchera"³ et une augmentation importante de la production sans qu'aucune évolution technique ne vienne modifier les systèmes de production. L'araire reste le principal outil de travail du sol sur les terres non irriguées tandis que les versants montagneux sont toujours cultivés manuellement en défriche-brûlis. Les grands espaces sont propices au développement de l'élevage. La traite pendant la saison des pluies permet la confection d'un fromage exporté aux quatre points cardinaux par les muletiers et qui devient célèbre dans l'ensemble du pays.

Pression démographique, système agraire et migration .

Au début du XX^e siècle, la prospérité de cette société est brutalement interrompue. Cotija est marginalisé par la construction des chemins de fer et entre en décadence. Cette crise provoque l'émigration massive de la population active et une diminution rapide de la population⁴. L'irruption de bandes armées révolutionnaires et l'augmentation de l'insécurité achèvent de ruiner Cotija. Mais, répétons-le, l'émigration vers Coalcomán commence bien avant cette crise et il nous faut rechercher les causes profondes de l'émigration à l'époque où la société "ranchera" de Cotija est en pleine croissance.

La forte augmentation démographique enregistrée pendant les dernières décennies du siècle avait entraîné un début de morcellement des propriétés, le renchérissement de la terre et des difficultés croissantes

¹Idem, p. 82 à 93. H.Moreno, op cit, p. 177-178. Esteban Barragan décrit, pour la même région, la fondation du village de Santa Inés et la construction de l'église de El Sanctuario dans: *Más alla de los caminos, los rancheros de "Potrero de Herrera"*, tesis de maestria, Colegio de Michoacán, 1987, p. 86 à 89.

²Luis Gonzalez, op cit, p. 120, 131.

³Esteban Barragan, op cit, p. 81-83 et la carte No 4.

⁴H.Moreno, op cit, p. 190.

pour y accéder. A San José de Gracia, 300 métayers, vachers et péons travaillaient en 1860 sur les 50 propriétés moyennes du village. Cinquante années plus tard, le nombre des propriétés est multiplié par trois mais les 140 familles propriétaires ne représentent guère plus de 25% de la population. Les métayers forment encore majorité. Dans la région de Cotija et Tocuambo, la densité démographique atteignait 30 hab/km² en 1890. Bien qu'une partie importante de la population soit composée de commerçants et de muletiers, la pression sur la terre était devenue très forte si l'on songe à la topographie accidentée de ces régions qui laissaient peu de place aux surfaces labourables. Dans la vallée de Cotija, chaque métayer disposait d'une parcelle de quatre hectares correspondant à la capacité de travail d'un homme muni d'un attelage simple (une paire de boeufs et un araire)¹. Mais dans les montagnes situées au sud de cette vallée, le semis du maïs forestier sur brûlis et la nécessaire période de recru forestier n'autorisaient pas un peuplement démographique très dense (>10 hab/km²) au risque de raccourcir excessivement la période de repousse forestière.

Si les archives paroissiales de Coalcomán indiquaient le hameau précis d'origine des jeunes mariés, on s'apercevrait sans doute que les grandes familles commerçantes du bourg de Cotija et celles qui possédaient les propriétés les plus étendues ne sont pas celles dont les enfants émigrèrent pour Coalcomán. Il est en effet probable qu'un gros contingent de migrants soit plutôt originaire des hameaux dispersés dans la zone montagneuse des communes de Cotija et Tocuambo, aux confins des Etats de Jalisco et Michoacán.

A mesure que progressait l'essaimage des familles dans la sierra de Cotija, les "ranchos" se rapprochaient de la dépression semi-désertique du Río Tepalcatepec en descendant sur des versants de moins en moins propices aux activités agro-pastorales. Ce sont donc eux, petits tenanciers ou métayers qui franchissent d'un seul coup cette grande dépression et s'installent à Coalcomán. Lorsqu'on part sur les traces de ces migrants en répétant le même voyage, le paysage parle de lui même: La région qui domine les Terres Chaudes est érodée, surpâturée mais encore assez fraîche par rapport aux immenses steppes arborées qui couvrent l'extrême sud de l'Etat de Jalisco dans les communes de Manuel M. Dieguez et Jilotlán de los Dolores. Après avoir traversé ce désert naturel et humain et remonté les pentes de la Sierra Madre del Sur, le paysage change brusquement en arrivant dans la vallée de Coalcomán. Malgré plus d'un siècle d'activités agricoles, l'altitude relative, la végétation et l'abondance des points d'eau donnent encore aujourd'hui une impression de fraîcheur.

D'autre part, à la fin du XIX^e siècle, le climat de Coalcomán était assez sain par rapport à celui de la côte ou de la dépression des Terres Chaudes, encore insalubre. Enfin, le relief déchiqueté de la Sierra de Coalcomán ne constituait pas un obstacle majeur à la circulation des personnes et au développement des activités agro-pastorales. La

¹Enquête auprès de Luis Gonzalez Zepeda, Cotija.

complexité du relief facilitait au contraire le camouflage des bandits et révolutionnaires en fuite qui, eux aussi, participèrent au peuplement de la région de Coalcomán.

Le partage des communaux de Coalcomán et l'arrivée de la première vague d'immigrés avaient conduit à un doublement rapide de la densité démographique mais celle-ci restait très faible (2 hab/km²) par rapport à celle des régions d'origine des migrants. Ce peuplement encore très diffus permettait à une famille de 6 personnes de disposer encore d'une propriété de 300 hectares en moyenne alors que la même famille n'aurait disposé, théoriquement, que de 20 hectares dans la région de Cotija. En outre, la terre était encore très bon marché à Coalcomán même s'il fallait la racheter aux immigrants de la première génération (1870-1890). Le tableau No 2 rassemble quelques données indicatives permettant l'établissement de comparaisons.

Tableau No 2: Comparaison du prix de la terre à Cotija et Coalcomán (pesos/hectare).

catégorie de terrain	Cotija Jiquilpan	Coalcomán (vallée)	Terres Chaudes
Terre irriguable	100-300	25-60	8-17
Terre pluviale labour.	10-100	5-8	3-7
Parcours montagne	2-15	0,2-0,4	0,2
Forêt exploitable-pin		1-3	

Source: -Cotija-Jiquilpan: A.G.N.M., 1908, vol 543; 1909, vol 512 et 544.

-Coalcomán: A.G.N.M., 1884 à 1904. (Pour les forêts de pin, les prix indiqués sont ceux proposés par la Pacific Timber Company en 1911).

-Terres Chaudes: Memoria de Gobierno, 1883.

Ces estimations ont toutes pour origine des évaluations fiscales ou des actes notariés. Elles sont donc dans l'ensemble sous estimées mais il est raisonnable de penser que la comparaison de ces données, plus que leur valeur absolue, a son intérêt. En moyenne, il était encore possible d'acquérir de grandes propriétés, non clôturées et encore largement boisées, pour moins de un peso par hectare dans la région de Coalcomán. Le prix à payer était encore inférieur sur les marges sud de la commune ou en territoire indien. Là, l'évaluation fiscale -cette fois-ci surestimée pour obliger les communautés indiennes à vendre- est supérieure au prix réellement payé par les acheteurs. Les différentes propriétés déjà hypothéquées par les indiens de Huizontla sont évaluées à 12700 pesos avant d'être vendues seulement pour un total de 8000 pesos, soit moins de 0,5 peso/ha!

Une très faible densité démographique permettait donc aux migrants de profiter d'un terrain particulièrement peu cher en comparaison des prix pratiqués dans leurs régions d'origine, où la population n'avait cessé d'augmenter depuis la fin du XVIII^e siècle.

Cependant, la pression démographique, d'ailleurs relative, ne suffit pas, seule, à expliquer l'émigration. Certains auteurs ont tenté de montrer que la pression démographique conduisait nécessairement au progrès

technique et à l'adoption de systèmes de plus en plus intensifs. Ce n'est manifestement pas le cas dans la société agraire de Cotija qui ne connaît aucun changement technique significatif. Pourtant, l'intensification était théoriquement possible. La charrue était déjà connue dans l'ensemble du pays mais la plupart des métayers continuaient à travailler à l'aire les quatre hectares dont ils disposaient. L'achat d'un tel outil (la charrue) était pour eux prohibitif et l'intérêt du propriétaire consistait davantage à augmenter le nombre de ses métayers plutôt que leur productivité⁽¹⁾. Dans les zones montagneuses, la construction de terrasses aurait pu permettre une extension importante des surfaces labourées et le passage à des systèmes de culture à jachère courte. Les terrains appartenant au village de Jaripo, en bordure de la "ciénega" de Chapala, dont les habitants travaillaient dans l'hacienda voisine de Guaracha, étaient ainsi aménagés en terrasses depuis déjà longtemps et constituaient autant de petits lopins individuels cultivés chaque année⁽²⁾. Mais un tel travail ne pouvait être entrepris que par des travailleurs propriétaires de leurs moyens de production (la terre) et difficilement par des métayers.

Ces évolutions ne sont donc pas observées dans les régions pourvoyeuses de migrants. La pression démographique ne trouve de sens - en tant que facteur expulsif - que si l'on analyse les conditions, réunies ou non, qui permettent le changement⁽³⁾. Dans le cas qui nous préoccupe, c'est donc bien l'absence de capacité de changement du système qui donne à la pression démographique son pouvoir expulsant. En arrivant à Coalcomán, les migrants reproduisent approximativement les formes d'exploitation et les rapports sociaux de production qui caractérisaient déjà la société dont ils sont issus. L'émigration ne répond donc pas à la nécessité d'augmenter les rendements. Elle ne signifie aucune intensification.

L'émigration permet en revanche d'augmenter ou de maintenir le niveau de la productivité du travail dont l'évolution était tendanciellement orientée à la baisse dans les régions pourvoyeuses de migrants. Nous verrons dans le chapitre No III que la productivité du travail pouvait être relativement élevée dans les "ranchos" de Coalcomán, même si le métayage ôtait au travailleur la moitié du produit de son travail. Elle était en tout cas supérieure à celle d'un métayer de Cotija et ses chances d'accumulation légèrement meilleures. En autorisant une extension horizontale du système agraire, l'émigration permettait que soient à nouveau réunies les conditions de sa reproduction élargie. C'est donc pour maintenir un système d'exploitation du milieu donné, certaines

¹ H. Cochet: *Historia agraria del municipio de Coquimatlán, Col.*, CEMCA-Universidad de Colima, Avances de Investigación No 9, Colima, 1988, p. 52 à 55.

² Il s'agit du Cerro El Paraiso, colline caillouteuse ayant toujours appartenu au village de Jaripo contrairement aux terrains des alentours accaparés par l'immense hacienda de Guaracha.

³ Sur ce thème, voir: Crescencio Ruiz Chiapetto: "Proceso productivo, crecimiento y distribución de población en la zona de influencia del ingenio Emiliano Zapata", in: *Migración y Desarrollo* No 5, C.L.A.C.S.O./ El Colegio de México, México, D.F., 1980, p. 54 à 98.

formes de rapports sociaux de production et pour les reproduire, que l'on émigre vers Coalcomán. Dès lors, l'émigration apparaît bien d'abord comme un élément structurel de la société agraire que nous étudions, condition nécessaire à sa propre reproduction. Elle correspond aussi à une tendance à l'extensification des systèmes de production répondant à la nécessité d'enrayer la baisse générale de la rémunération du travail.

Dans le cas de Purépero, village du Bajío qui, lui aussi, envoie certains de ses fils à Coalcomán (voir Carte No 3), il est clair que la rémunération du travail était localement trop faible pour contrer la première vague massive d'émigration vers les Etats Unis et les départs vers la "frontière agricole" de Coalcomán(1). Les grands propriétaires se plaignaient de la débandade généralisée des travailleurs provoquée par la baisse générale du pouvoir d'achat des journaliers (leur salaire journalier n'avait pas dépassé 25 centimes depuis plusieurs décennies) et les augmentations périodiques du prix du maïs. Ces hausses intempestives furent particulièrement fortes pendant les années 1881-1891 et 1908-1910. Cette dernière crise est parfois considérée comme l'un des catalyseurs des soulèvements de la Révolution. Elle a sans doute aussi accentué la mobilité des populations et encouragé l'émigration vers la région de Coalcomán souvent moins touchée par ces crises(2). Pourtant, le travail ne manquait pas dans les haciendas michoacanaises: Les grands travaux d'aménagement qui sont entrepris à cette époque (drainage des marais de Zacapu, Chapala et vallée de Zamora) correspondaient à une volonté d'intégration dans le grand marché capitaliste et le modèle agro-exportateur qui réservait aux cultures commerciales les meilleures terres et repoussait le maïs sur les terres pluviales. Dans les haciendas qui nécessitaient un approvisionnement régulier en maïs, les métayers continuaient à être chargés de cette production sur les terres pluviales et dans la stricte limite des besoins d'alimentation de la force de travail. Partout ailleurs, faire produire du maïs destiné au marché par les métayers n'était plus conforme à l'intérêt des propriétaires car les opportunités de vente à plus longue distance (train) évitaient une baisse trop brutale des prix en cas de bonne récolte. Pour toutes les cultures destinées au marché, les grands propriétaires préféraient les journaliers aux métayers et proposaient parfois de meilleurs salaires afin d'éviter l'hémorragie de main d'oeuvre(3). Pour les anciens métayers ou petits tenanciers de la région de Cotija, l'émigration offrait de plus amples

¹Alvaro Ochoa, op cit, p. 259.

²Heriberto Moreno G.: "La situación maicera de Michoacán en el siglo XIX" in *V Jornadas de Historia de Occidente...*, op cit, p. 71 à 90. G.Sanchez: "Crisis agrícolas y abastecimiento de granos en Michoacán 1880-1910" in Gail Mummert: *Almacenamiento de productos...*, op cit, p.134 à 149; "Las crisis agrícolas y la carestía del maíz en Michoacán (1886-1910)" in la revue *Textual* 15-16, U.A.C.H., 1984, p. 26 à 39. Pendant la crise de 1908-1910, la frange côtière est durement touchée mais les terres "hautes" de Coalcomán paraissent avoir été relativement épargnées.

³C'est par exemple le cas des haciendas de Nueva Italia et Lombardía où les cultures de vente progressent très rapidement. Elinore M. Barrett: *La Cuenca del Tepalcatepec II Su desarrollo moderno*, op cit, p. 37.

perspectives d'accumulation à condition de détenir déjà un petit capital, même très modeste, pour s'installer à Coalcomán.

Les sources de l'accumulation.

La plupart des migrants qui partent vers Coalcomán n'étaient donc pas des agriculteurs fortunés. Ceux d'entre eux qui deviennent propriétaires connaîtront un enrichissement spectaculaire pendant leurs premières décennies de présence à Coalcomán. Avant de s'intéresser au développement des activités agro-pastorales de la région, il faut remarquer que le point de départ de ce mouvement d'accumulation se situe dans la migration elle-même ou, plus exactement, à l'occasion de l'installation à Coalcomán.

Pour ceux qui participent directement à l'extermination de la communauté indienne, le mécanisme de l'accumulation primitive saute aux yeux. C'est en échange d'un baril d'alcool ou d'un miroir que d'immenses terrains sont conquis par les premiers immigrants et que les indiens sont dépossédés de leur outil de travail. Pour ces derniers, la valeur d'échange de la terre se limitait à l'équivalent du travail accumulé à sa surface à l'occasion de sa mise en culture (abattis, brûlis, semis, etc...). Après la récolte, cette valeur redevenait nulle car le travail investi avait été récupéré. La terre ne pouvait plus alors être l'objet d'aucune transaction commerciale jusqu'à ce qu'un nouveau travail y soit investi lors d'un nouveau cycle de culture¹. La terre non défrichée ne "valait" rien en comparaison du miroir proposé par les nouveaux venus.

En revanche, pour les nouveaux propriétaires, la terre acquiert une valeur minimale, indépendante de toute forme de mise en valeur. L'ancien droit d'usage devient droit de propriété absolu; la terre devient une marchandise.

Avant d'être privées à leur tour de leurs indivis, les communautés indiennes de la côte ont d'abord été dépossédées de leurs ressources fourragères. La diversité écologique des terrains communaux et leur abondance en arbres fourragers permettaient une multiplication rapide et presque illimitée du bétail. Plusieurs familles métisses avaient réussi à négocier un droit de pâture aux autorités indiennes, ou, plus simplement, repoussaient progressivement leur bétail afin que celui-ci franchisse les limites communales. Ce pastoralisme pirate a constitué le véritable "secret de l'accumulation primitive" pour de nombreuses familles en leur permettant par la suite l'achat de propriétés foncières importantes².

Enfin, nous avons vu que même pour les migrants de la deuxième génération (1900-1920), la terre était encore particulièrement bon marché par comparaison avec les régions dont ils étaient issus. Pascual Moreno, ancien péon d'une hacienda sucrière de Tamazula (sud de l'Etat de Jalisco), réussit à acheter un terrain de 3000 hectares non loin de Coalcomán en vendant son mulet et les quelques têtes de bétail qu'il avait

¹Ce point sera repris au chapitre No IV.

²Enquêtes auprès de Lázaro Magallon, Santos Virrueta, Daniel Betancourt, Vitorino Marmolejo et Bundía Alvarez.

pu entretenir sur les terres périphériques de l'hacienda¹. Un calcul rapide permet également d'entrevoir les possibilités d'accumulation des muletiers: Si l'on considère que le transport d'une charge (= deux sacs) entre Coahuayana et Colima était payé 2,5 pesos, le muletier qui disposait d'une dizaine de mules pouvait ainsi gagner 25 pesos en cinq journées de marche et 50 pesos s'il ne revenait pas à vide. En soustrayant les frais occasionnés par ce voyage, rémunération d'un aide-muletier, alimentation des hommes et des animaux, amortissement de la caravane..., on obtient un produit net de 35 pesos par voyage². En supposant qu'il était facile d'effectuer ainsi deux allers-retours par mois pendant les 7 ou 8 mois de la saison sèche, le muletier disposait en fin d'année d'un capital minimum de 500 pesos. Beaucoup de muletiers étaient eux mêmes commerçants et donc propriétaires de leur marchandise. Les bénéfices obtenus étaient alors bien supérieurs et largement suffisants pour permettre l'achat de grandes propriétés dans la Sierra de Coalcomán.

Dans tous les cas, l'accumulation, liée à l'installation dans la Sierra de Coalcomán, dépend de la détention préalable d'un petit capital qui, compte tenu de la différence observée entre les niveaux d'accumulation des zones de départ et d'accueil, permet au migrant de s'approprier un immense terrain dans la région d'accueil. Ce mécanisme, véritable moteur des invasions foncières perpétuées au détriment des communautés indiennes, sera étudié plus en détail dans les chapitres suivants.

¹Enquête auprès de Manuel Moreno Munguía.

²Nous considérons:

10 jours de salaire à 0,4 p./jour, soit.	4 pesos.
4 "fanegas" de maïs à 0,75 p./fanega, soit.	3 pesos.
20 rations journalières (alimentation) à 0,2 p.	4 pesos.
Amortissement des mules	4 pesos.
Total.....	15 pesos.

Ces calculs sont inspirés du rapport de Arturo de Harivel, 1877, op cit. Pour l'amortissement du capital, nous affectons un prix de 30 pesos (prix maximum) à chaque mule et une durée de vie moyenne de 5 ans (très sous-estimée mais qui tient compte des risques encourus), soit un amortissement de quatre pesos par voyage (15 voyages par an). Le bénéfice obtenu de 35 pesos par voyage peut être considéré comme un minimum.

CHAPITRE III

UN NOUVEAU SYSTEME AGRAIRE POUR LA SIERRA DE COALCOMAN

Sommaire du Chapitre III

1. Les grands traits du paysage.	78
2. Le système de culture sur brûlis.	89
-Description des techniques employées.	89
-La rotation forestière.	92
-Signification et logique du système de culture.	93
-Rendements et productivité du travail.	95
3. Les terres travaillées à l'araire.	99
-Un nouveau système de culture.	100
-De meilleurs rendements mais la productivité du travail n'augmente pas.	103
-Les terres irriguées.	107
4. L'élevage.	108
-Maïs, pois chiche et production associée de porcs gras.	108
-Le troupeau bovin et la production de taureaux à dresser.	110
-Intégration aux échanges marchands et spécialisation régionale.	114
5. Les rapports sociaux de production.	116
-Le contrat de métayage.	116
-La plus-value.	117
-Métayage et migration.	121
-Accumulation et dépendance.	123
6. Les communautés indiennes.	126
-Paysage et organisation de l'espace.	127
-Diversité des ressources du milieu et système de production.	130
-Surplus et échanges.	132
7. Frontière et invasions foncières.	136
8. Réforme agraire et rébellion "cristera".	143
-L'application locale de la réforme agraire.	144
-La révolte des "Cristeros".	148
9. Conclusion.	151

Entre 1870 et 1920, la Sierra de Coalcomán est occupée par une paysannerie immigrée qui s'empare des terrains indivis de l'ancienne communauté indienne de Coalcomán. L'installation de ces familles, la mise en oeuvre de nouveaux moyens de production, et la généralisation du métayage bouleversent les formes de mise-en-valeur. Les bases d'un nouveau système agraire sont progressivement définies. La culture sur brûlis ne représente plus l'unique système de culture pratiqué. Elle est maintenant secondée par l'utilisation de l'araire et la mise en place de nouvelles rotations. L'élevage associé de porcs gras et de taureaux de dressage devient systématique.

Tandis que la région de Coalcomán est profondément modifiée par l'installation de cette nouvelle paysannerie, les communautés indiennes de la côte conservent le même mode de mise en valeur du milieu (culture sur brûlis et vaine-pâturage). Mais l'espace qu'elles contrôlent encore s'amenuise de jour en jour à mesure que progresse l'avancée des familles blanches établies à Coalcomán.

La société agraire mise en place par les nouveaux habitants de la commune de Coalcomán et son extension territoriale au détriment des communautés indiennes de la côte font l'objet de ce troisième chapitre. La première section est consacrée à la morphologie de la Sierra de Coalcomán. Elle présente succinctement les grands traits du paysage que devaient découvrir les immigrants en arrivant à Coalcomán.

1- Les grands traits du paysage.

L'ensemble de la région sud-ouest du Michoacán est caractérisé par un relief particulièrement déchiqueté et complexe dont les plus hauts sommets atteignent 2700 mètres, altitude modeste par rapport à celle des grands édifices de l'axe néo-volcanique mexicain mais relativement importante de par la proximité géographique avec la profonde dépression des Terres Chaudes au nord (300 mètres d'altitude) et la Côte Pacifique au sud. Les derniers sommets culminant à plus de 2000 mètres sont ainsi situés à moins de 30 km de la côte. Si l'on excepte la plaine côtière de Coahuayana, extrémité sud-est de celle de Colima et la basse vallée du Rio Aquila, les montagnes tombent brutalement dans la mer. A l'embouchure des torrents et rivières qui descendent de la sierra, les vallées s'élargissent parfois un peu pour donner naissance à de très petites plaines côtières encombrées de lagons et régulièrement dévastées par les crues.

Cet ensemble montagneux fait partie de l'immense Sierra Madre del Sur qui longe l'Océan Pacifique depuis les Etats de Jalisco et Colima -où elle s'articule avec la Sierra Madre Occidental et l'axe néo-volcanique central- et jusqu'à l'Isthme de Tehuantepec entre les Etats de Oaxaca et Chiapas. Son orogénèse est liée à la subduction de la plaque océanique sous le continent américain et la géologie est marquée par une grande complexité structurelle. Des formations très anciennes (Paléozoïque), d'origine extrusive et métamorphique (andésites, schistes) affleurent sur

de très grandes surfaces dans toute la chaîne¹. Elles apparaissent perturbées par l'irruption (Mézozoïque et Cénozoïque) de roches intrusives de profondeur (granites intrusifs) et recouvertes ça et là par une sorte de couverture sédimentaire en général calcaire (Crétacée), plissée et fracturée². Dans la région qui nous intéresse, les formations calcaires sont particulièrement bien représentées et constituent la plus grande partie des communes de Coalcomán et Villa Victoria. Les roches plus anciennes (andésites et schistes du Paléozoïque) ne sont visibles qu'au nord et sud-est du village de Coalcomán³. Elles donnent souvent naissance à des sols de couleur rouge et plutôt pauvres: "la tierra colorada". Les plus hauts sommets sont en général constitués de tables calcaires faiblement plissées reposant parfois sur les roches cristallines anciennes. C'est au contact de ces deux formations que les géologues du XIX^e siècle avaient découvert d'importants minerais ferrugineux. Bien que les plissements soient grossièrement orientés NO-SE, on peut clairement identifier deux chaînes de sommets élevés, alignés du nord au sud et de part et d'autre du village de Coalcomán: A l'est, les hauts plateaux karstiques (2000-2500 mètres) de Resumidero, Los Pobres, Varaloso, Barranca Seca et Las Joyas. Ils constituent une barrière imposante et entièrement couverte de forêts de pins. En dehors des quelques dolines que l'on y rencontre, ces hauts plateaux n'ont pas attiré l'attention des migrants. Leur peuplement sera donc tardif et lié à l'exploitation forestière contemporaine. A l'ouest, les sommets sont moins hauts, plus exigus et séparés les uns des autres par de grandes zones moins élevées. Du nord au sud, on distingue les sommets de La Mina, Coporo, La Mesa, El Laurel, Cerro Verde et El Fresnal. En contre-bas de ces sommets, l'abondance de sources a permis l'établissement de nombreux hameaux. En outre, les sols développés sur ces terrains calcaires sont souvent appréciés des agriculteurs pour leur réserve en eau et leur résistance relative au lessivage même si la très forte pierrosité impose le plus souvent une culture exclusivement manuelle. C'est la "tierra calichosa" (rendzine). (Voir carte No 6).

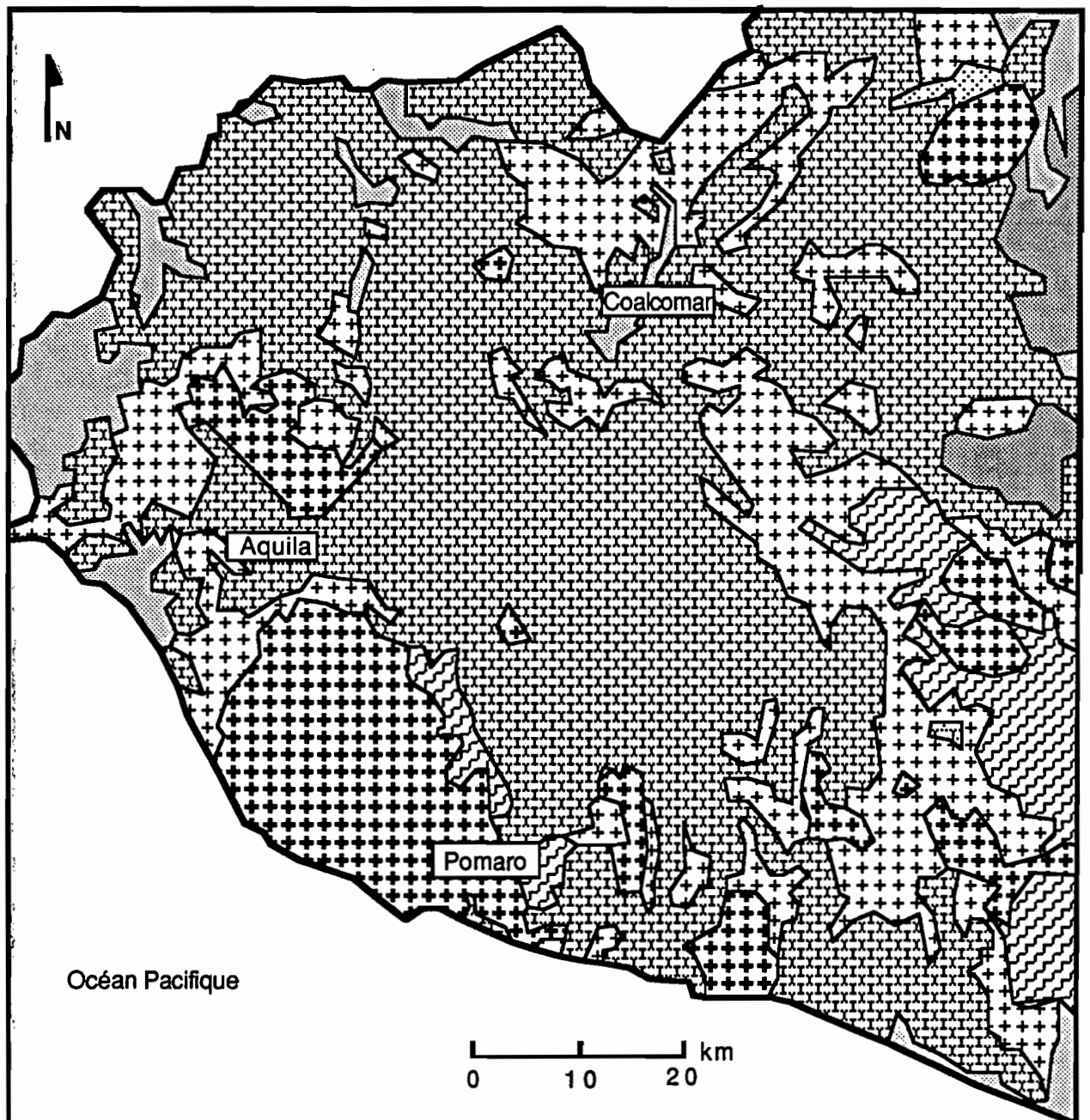
La commune d'Aquila, par contre, n'est pas aussi riche en terrains calcaires. Sa partie centrale est entièrement occupée par un massif granitique (intrusif), d'altitude plus modeste (< 1000 mètres). Les sols y sont le plus souvent squelettiques (lithosols, regosols) et très filtrants. Leur réserve en eau est faible. En saison sèche, il faut creuser le sable des torrents pour y trouver de l'eau car les sources sont rares. Entre ces terrains granitiques et les formations calcaires qui les dominent, une

¹Geología de la República Mexicana, I.N.E.G.I., U.N.A.-facultad de ingeniería, México, 1984, p. 61.

²Síntesis geográfica del Estado de Michoacán, I.N.E.G.I., México, 1985, p. 19-20.

³Carta geológica 1:250000 Lázaro Cárdenas E 13-6-9, S.P.P., 1983. D.D.Brand, op cit, p. 249 à 266.

Carte No 6 : Géologie de la Sierra Madre del Sur.



Roches ignées acides.	[Crosses]	Granite intrusif.
	[Dots]	Andésite.
Roches sédimentaires.	[Horizontal lines]	Calcaire (Crétacé).
	[Diagonal lines]	Grès et conglomérat (Tertiaire inférieur).
	[Stippled]	Alluvions (Quaternaire).
Roches métamorphiques.	[Wavy lines]	Complexe métamorphique (Trias) + m. de contact.

Source: carte élaborée d'après SPP, dirección general de geografía, Carta geológica 1:250 000, Lázaro Cárdenas (E 13-6-9).

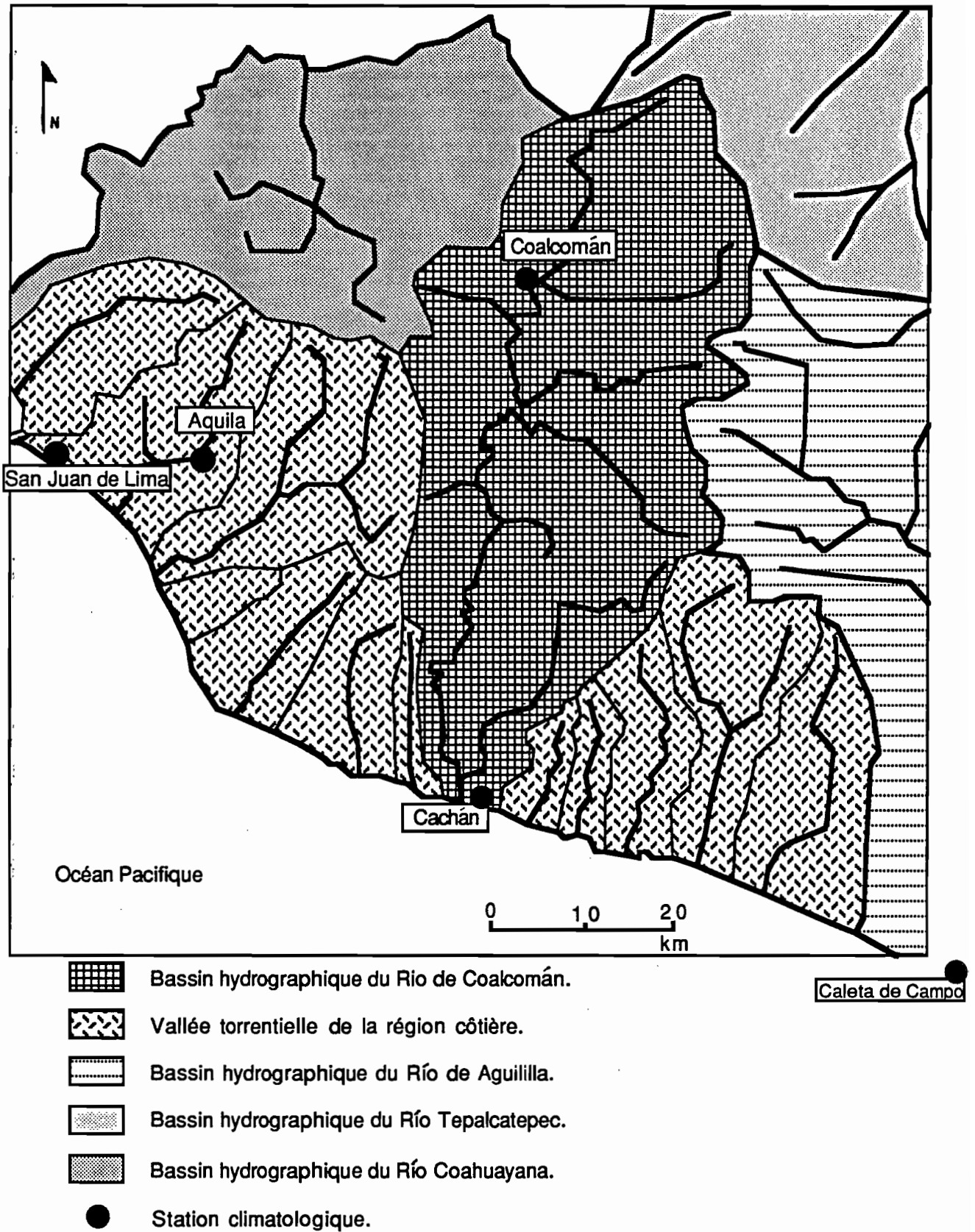
frange de métamorphisme de contact est visible dans la basse vallée du Río Coalcomán. Un deuxième affleurement important de granite intrusif est visible au nord du premier, à cheval sur les communes de Aquila et Villa Victoria. Il engendre un paysage semblable bien que d'une altitude légèrement plus élevée. Le granite y est localement décomposé en boules et sables grossiers (arène granitique). Nous verrons que ces terrains ingrats correspondent approximativement aux dernières régions indiennes non encore envahies à ce jour par les populations métisses venues du nord (Voir Carte No 6).

Partout, le relief a été modelé par l'érosion et la constitution d'un réseau hydrographique aux multiples ramifications. Le bassin hydrographique du Río de Coalcomán occupe pratiquement toute la largeur de la Sierra Madre del Sur car celui-ci prend sa source non loin du col de Las Cruces (1500 mètres) qui sépare cette petite unité hydrographique de l'immense bassin du Río Tepalcatepec. Bien que le village de Coalcomán soit donc situé sur le versant pacifique, la vallée qui le borde est fermée par d'importants chaînons montagneux situés au sud et seulement entaillés par la gorge profonde, sinueuse et inaccessible du Río de Coalcomán. Pour rejoindre la côte, il faut donc remonter à une altitude voisine de 2000 mètres puis entamer alors une descente vertigineuse vers la mer. La vallée de Coalcomán (nous limitons la portée de ce terme à la petite plaine alluviale située immédiatement en amont et en aval du bourg) constitue donc la seule partie plane aux sols plus profonds (vertisols, feozem) de la région¹. Les frontières de la partie supérieure du bassin du Río de Coalcomán correspondent aux limites de la région que nous étudions: les franges nord, est et ouest de la commune de Coalcomán (appartenant respectivement aux bassins hydrographiques des Río Tepalcatepec, Aguililla et Coahuayana) ont été dominées par la présence passée des haciendas et celle, actuelle, des ejidos. Même si les similitudes observées avec la région centrale de la commune de Coalcomán sont importantes, ces régions ont toujours été plutôt tournées vers les terres tropicales de la dépression d'Apatzingán ou des Etats de Colima et Jalisco. Elles échappaient ainsi à l'influence de Coalcomán et leur étude relèverait d'une problématique bien différente. (Voir carte No 7).

La commune d'Aquila est constituée d'une succession de petites vallées parallèles formées par les torrents qui descendent de la Sierra, chacune d'elle étant elle même constituée de plusieurs ravins plus ou moins abrupts. Parmi ces vallées, celles qui remontent le plus loin au coeur de la sierra bénéficient d'un écoulement permanent alimenté par les sources situées en contre-bas des massifs calcaires (Río Maquili et Río Ostula par exemple). Les vallées trop courtes pour atteindre ces massifs n'ont qu'un écoulement temporaire qui s'interrompt peu de temps après la

¹ Si l'on excepte la frange nord-ouest des communes de Coalcomán et Villa Victoria, tournée vers les Etats de Colima et Jalisco, et qui appartient au grand bassin hydrographique du Río Coahuayana, ainsi que la plaine côtière de Coahuayana.

Carte No 7: Le réseau hydrographique de la région de Coacomán.



Source: carte élaborée d'après S.P.P., Carta Topográfica 1/250 000 Lázaro Cárdenas (E13-6-9).

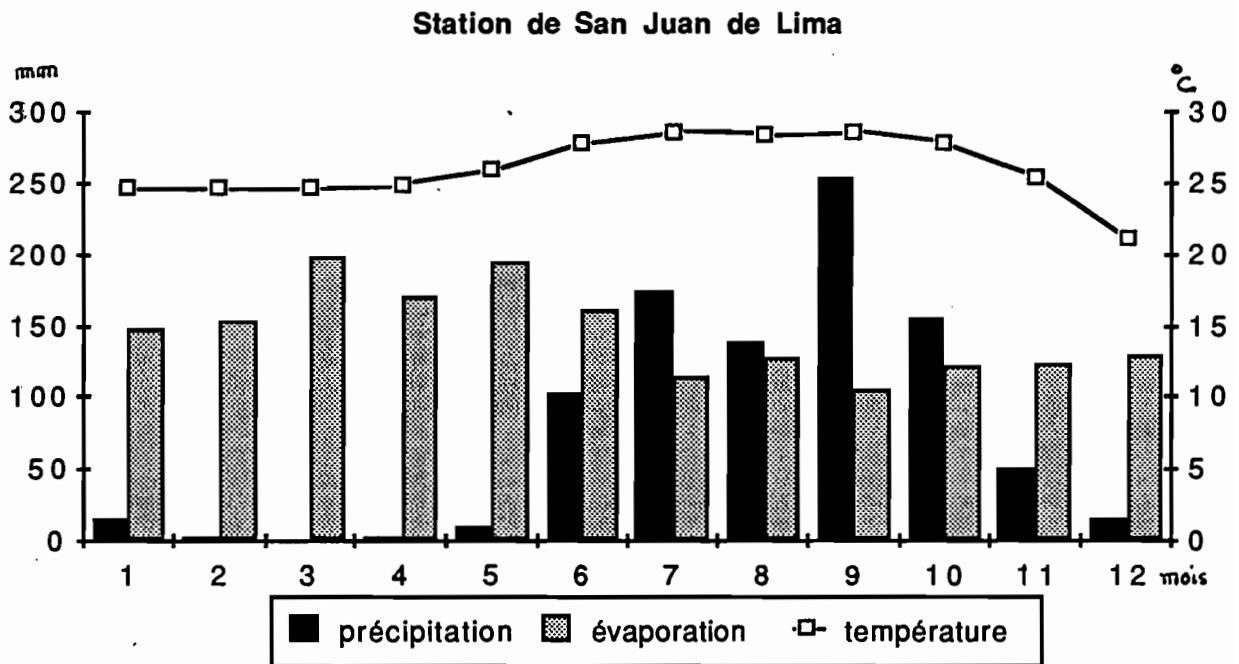
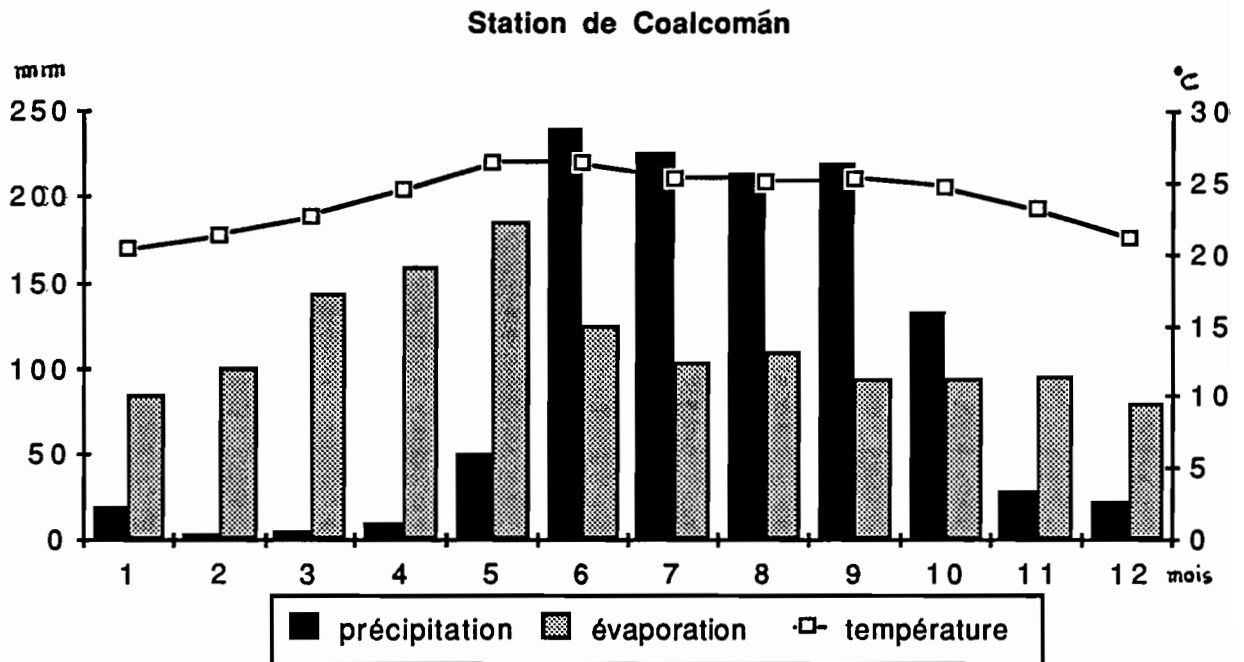
fin de la saison des pluies. C'est par exemple le cas des Ríos de Pómaro, Coire et Motín de Oro.

L'ensemble de la région est soumis à un climat tropical relativement sec, les pluies et les températures varient très rapidement en fonction du relief. Coalcomán, situé à 1000 mètres d'altitude, bénéficie d'un climat plutôt frais (moyenne 19°-24°) et est nettement plus arrosé que la côte ou les versants nord de la Sierra Madre del Sur exposés sous le vent et assurant la transition avec la dépression semi-désertique du Rio Tepalcatepec. Les gelées sont exceptionnelles mais les brouillards de condensation ne sont pas rares en hiver. Il y pleut environ 1200 mm. Les hauts plateaux calcaires connaissent un climat beaucoup plus rigoureux en hiver (gelées fréquentes) et plus arrosé en été. Les pluies d'hiver ("las cabanuelas"), très faibles à Coalcomán, y sont parfois importante et constituent alors une mini-saison des pluies hivernale.

En revanche, la température croît rapidement à mesure que l'on descend vers la côte et le climat devient aussi beaucoup plus sec malgré l'impression d'humidité entretenue par la mer. Dans le bourg d'Aquila, situé en basse altitude mais entouré de montagnes et encore éloigné de la côte, les précipitations sont encore assez fortes mais les températures sont nettement plus élevées (moyenne 23°-30°) et l'évaporation potentielle augmente. A San Juan de Lima, sur la côte, les précipitations ne sont plus que de 925 mm et l'évaporation potentielle est deux fois plus importante. La température moyenne du mois le plus froid est de 25°c.

Non seulement les précipitations sont moins abondantes sur la côte, mais le début de la saison des pluies est nettement retardé par rapport à la situation de Coalcomán sans que les pluies de fin de saison sèche ne viennent compenser ce raccourcissement de la saison utile. Au début du mois de juin, alors que le maïs semé dans la Sierra mesure déjà plus de 20 centimètres, les agriculteurs de la côte attendent toujours les premières pluies. D'autre part, la saison des pluies est fréquemment interrompue par plusieurs semaines de sécheresse ("la canicula") qui interviennent à la fin du mois de juillet ou au début du mois d'août et compromettent alors la réussite des semis de maïs. C'est souvent au cours de la deuxième partie de la saison des pluies que l'on enregistre les plus fortes précipitations. Les orages sont alors particulièrement violents et dévastateurs. Enfin, les précipitations hivernales sont ici négligeables.

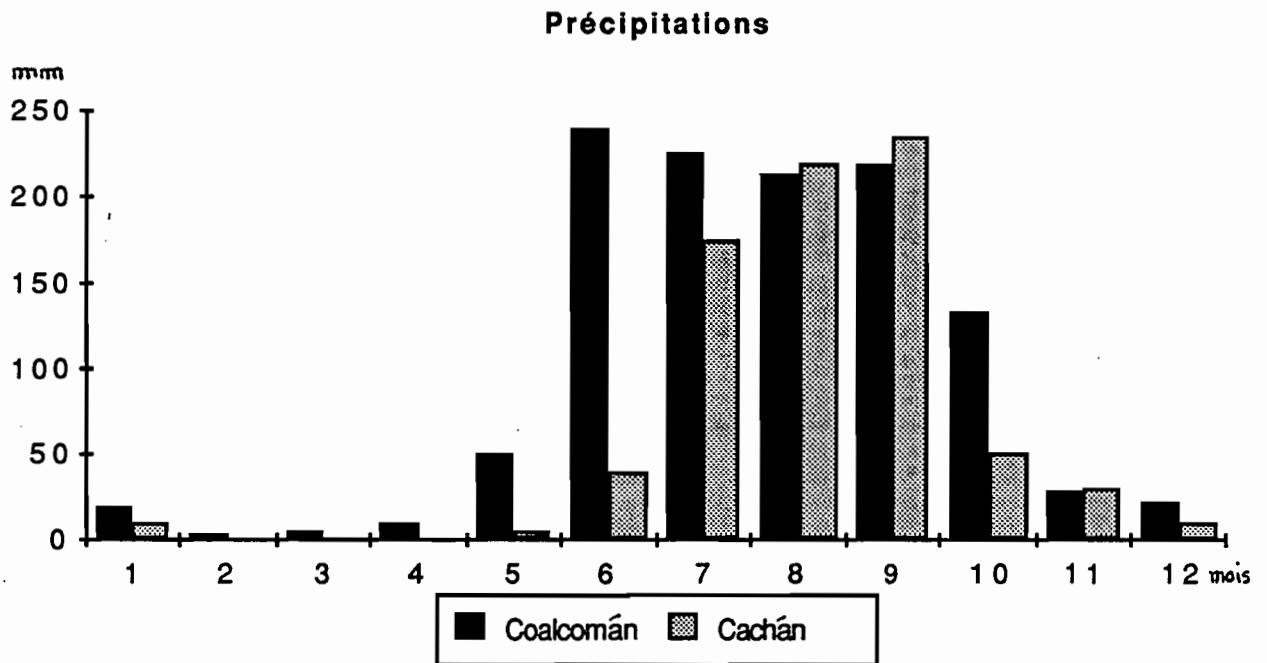
Graphique No 5 : Gradient climatique Sierra-Côte.



Source: Stations climatiques de San Juan de Lima (commune d'Aquila) et de Coalcomán: moyennes établies sur 30 ans (température), 15 ans (précipitations) et 23 ans (évaporation) dans le cas de la station de Coalcomán; moyenne établies sur 9 ans dans le cas de la station de San Juan de Lima, I.N.I.F.A.P.-C.I.A.B., Celaya. Les données concernant l'évaporation sont celles mesurées sur un bac d'eau libre.

A altitudes égales, on constate que la frange sud de la côte (à l'est du cap de El Faro), orientée différemment par rapport aux masses d'air océaniques, est encore plus sèche. L'installation récente (1979) d'une station climatologique dans le hameau de Cachán, à l'embouchure du Río de Coalcomán, permet déjà de confirmer le témoignage des agriculteurs même si les moyennes enregistrées sont encore peu significatives (voir graphique No 6). Il ne pleut que 700 ou 800 mm et les caractères climatiques décrits pour la station de San Juan de Lima sont ici accentués. L'impression de sécheresse est également renforcée par la nature granitique du sous-sol, prédominante sur cette partie de la côte. Par contre, la frange orientale de la côte michoacannaise (commune de Lázaro Cárdenas et extrémité est de la commune d'Aquila) semble à nouveau plus humide: D'après la station climatologique de Caleta de Campo, il tomberait à cet endroit là 1361 mm d'eau en moyenne par an.

Graphique No 6: Comparaison des précipitations enregistrées à Coalcomán et à Cachán.



Source: Stations climatologiques de Coalcomán et Cachán. Pour cette dernière station, les moyennes ne sont établies que sur 6 ans (1979-1984).

A l'époque où les immigrants s'établissent sur les anciens communaux fractionnés de Coalcomán, la forêt domine encore, et de très loin, le paysage de la Sierra Madre del Sur. Si l'on excepte la partie de la vallée la plus proche du bourg qui était cultivée depuis plusieurs décennies par les métis déjà établis à Coalcomán, l'écosystème forestier n'avait pas encore souffert de modifications importantes car la très faible densité démographique indienne ($<1\text{hab}/\text{km}^2$) ne menaçait en aucune manière sa reproduction. En suivant un gradient décroissant d'altitude, on pouvait alors distinguer: Au dessus de 1500 mètres, de très grandes forêts de pins parfois encombrées de chênes et d'arbousiers. Ces forêts accaparées par

la Pacific Timber Company au début du siècle ne seront pas sérieusement exploitées avant la fin des années cinquante. En dessous de 1500 mètres, le chêne est plus important et occupe souvent les versants les plus ensoleillés, réservant aux pins les zones exposées à l'ubac. Vers 1000 mètres, la végétation se diversifie et devient plus riche en espèces feuillues. Parmi elles, plusieurs types de légumineuses deviendront des éléments caractéristiques du paysage actuel de la commune de Coalcoman: Le Tepehuaje (*Lisiloma acapulcense*) qui échappe au brûlis car son bois est utilisé pour la confection des poteaux de clôture; le Tepame (*Acacia pennatula*) et le Huizache (*Acacia farnesiana*, *Acacia schaffneri*) dont les gousses constituent un aliment apprécié du bétail.

Certaines espèces de chênes de petites taille (*Quercus magnolifolia*, *Q. glaucoides*, *Q. salicifolia*) se développent même à proximité de la côte et jusqu'à 800 mètres d'altitude seulement. Ils constituent ainsi, au milieu de la forêt tropicale, de petites taches de chênaie particulières comme celle du hameau indien de Los Encinos, à seulement 7 ou 8 km de la côte. Mais la végétation de la commune d'Aquila est en général très différente et dominée par la forêt tropicale. Dans les zones les plus basses, c'est une forêt tropicale caducifoliée d'une hauteur inférieure à 15 mètres et souvent discontinue lorsqu'elle se développe sur les sols minces et acides du massif granitique de la côte. Par endroit, cette formation végétale ressemble davantage à une steppe arborée qu'à une forêt. Les espèces cactées y sont alors bien représentées. En hiver, ce sont les seuls éléments encore verts du paysage, contrastant avec le maquis grisâtre qui les entoure. Rappelons que cette frange côtière n'était plus habitée depuis les grandes épidémies du XVII^e siècle et que la plupart des villages indiens étaient situés vers 500 mètres d'altitude (Pómaro, Coire, San Pedro Naranjestil, Huizontla) ou en amont de vallées profondes à plus de 20 km de la côte.

Entre 300 et 800 mètres, et dans tous les ravins qui plongent vers l'Océan Pacifique, certaines espèces conservent leurs feuilles en saison sèche et l'ensemble constitue alors une forêt tropicale sub-caducifoliée nettement plus haute que la précédente. C'est ici que les navires étrangers du XIX^e siècle s'approvisionnaient en bois précieux de toute sorte. C'est aussi dans ces ravins que se rencontrent la plupart des arbres fourragers dont les fruits et/ou feuilles sont consommés par le bétail et les porcs (parmi eux, il faut citer: *Brosimum alicastrum*, *Enterolobium cyclocarpum*, *Ficus padifolia*, *Guazuma ulmifolia*, *Pithecellobium dulce* et *Acrocomia mexicana*). Ce dernier élément explique que de grands lambeaux de cette forêt aient été préservés, en particulier dans l'ouest de la commune d'Aquila et la commune de Coahuayana, région plus arrosée que la frange sud de la côte.

L'installation des immigrants dans la Sierra de Coalcomán et l'habitat ont été fortement conditionnés par les caractéristiques de ce milieu naturel. Au repeuplement progressif de la région, correspondait l'établissement d'un habitat fondamentalement dispersé, en petits hameaux disséminés sur l'ensemble de la commune. Cet éparpillement des maisons était d'abord adapté aux conditions du milieu et très dépendant de la disponibilité des ressources en eau: La plupart des hameaux se sont

fondés entre 800 et 1500 mètres d'altitude, dans la partie supérieure de la vallée de Coalcomán (depuis le Col de Las Cruces jusqu'au hameau de San Acamitán) et le long des principaux affluents du Río de Coalcomán¹. Les lignes de sources présentes en contre-bas des massifs calcaires ont également permis la fondation de nombreux hameaux situés à une altitude semblable et disposés en collier autour des sommets calcaires². Enfin, certains sites plus favorables au développement des labours ont donné lieu à la formation de villages plus importants: synclinal de Tehuantepec, vallée de Estopila (Voir carte No 8).

Mais l'éparpillement du peuplement humain de la Sierra est également lié au nouveau régime foncier qui s'installe après fractionnement et vente des communaux de Coalcomán. Si chaque famille avait eu accès à la terre elle aurait disposé d'environ 150 hectares si l'on prend comme base de calcul une densité démographique de 4hab/km² en 1920. Les propriétaires étaient en réalité beaucoup moins nombreux. 261 domaines indépendants étaient recensés (en 1909)³ et leurs propriétaires disposaient donc, en moyenne, d'une surface approximative de 750 hectares. D'après les informations rassemblées en Annexe No 5, nous pouvons affirmer qu'une cinquantaine d'entre eux contrôlaient la plus grande partie de la commune et disposaient, chacun, de plusieurs milliers d'hectares. La plupart des familles (environ 1500), arrivées trop tard pour profiter du partage du gâteau, ne possédaient aucun bien foncier et travaillaient comme métayers chez les propriétaires. Ce sont ces familles qui ont constitué dans chaque "rancho" un ou plusieurs petits hameaux de 10 à 15 familles rassemblées autour de la maison du "patron". C'est pour cette raison que le sens du mot "rancho" dépasse parfois l'unité foncière pour désigner le hameau constitué sur cette même unité territoriale⁴.

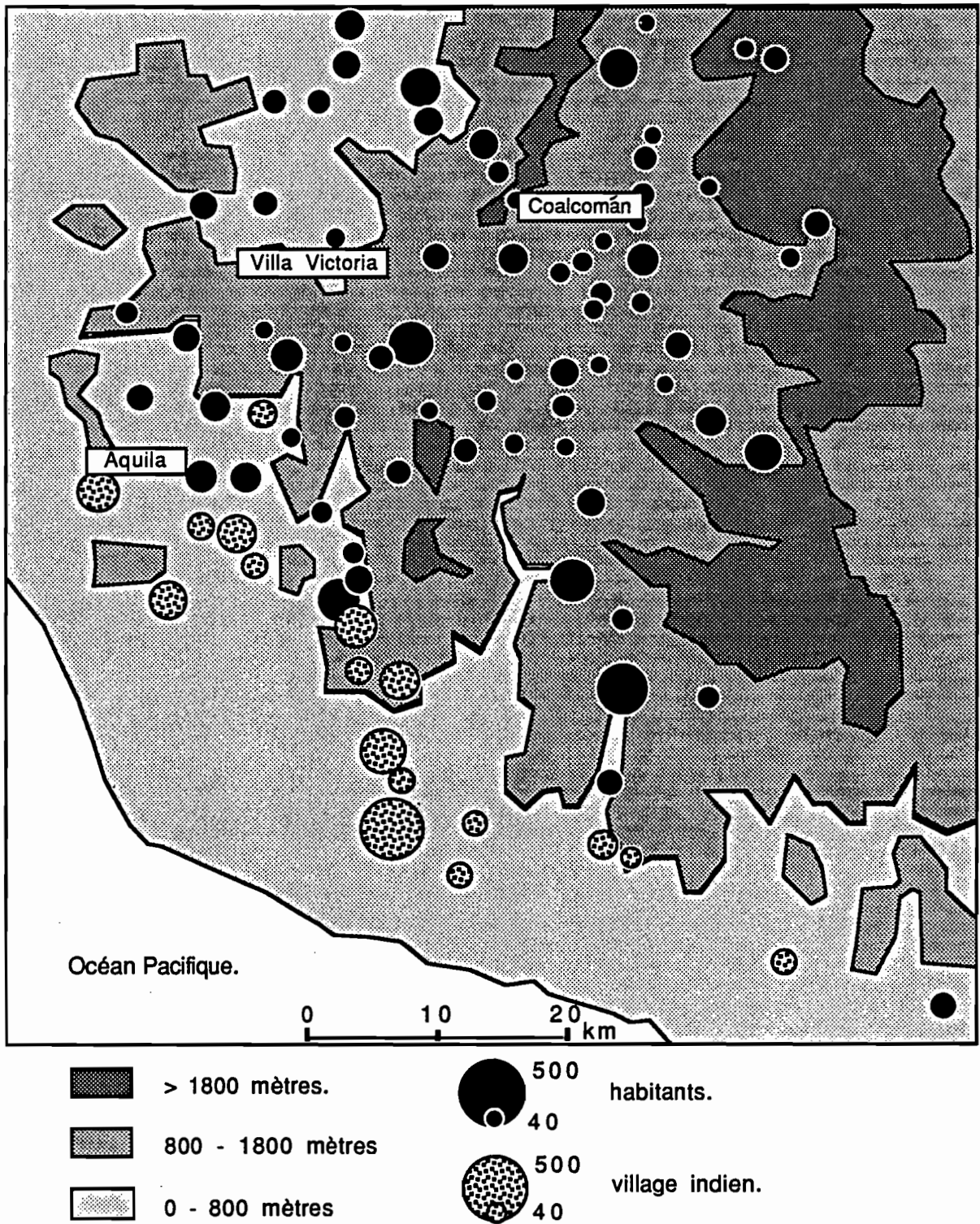
¹Vallées de Ixtala, Las Cebollas, El Aguacate, Ocorla, El Cantor et San José.

²On peut citer par exemple les hameaux de El Garbanzo, Los Telares, La Hierba Buena, Mexiquillo, Los Salgados, Los Belen, La Pila et El Parejo qui entourent la table calcaire du Cerro Verde.

³Indice alfabético de la division Territorial del Estado de Michoacán de Ocampo, Morelia, 1912.

⁴C'est par exemple le cas dans les recensements de l'époque. Mais nous conserverons le mot "rancho" limité à son expression foncière.

Carte No 8: Eparpillement de l'habitat dans la Sierra de Coalcomán en 1921.



Source: Carte établie d'après les données démographiques présentées par le "Censo General de Habitantes" de 1921 (voir Annexe No 1).

La taille de ces hameaux correspondait aux besoins de main d'oeuvre de la propriété. Sur les 170 hameaux recensés en 1921 dans la commune de Coalcomán, quatre seulement avaient une population supérieure à 200 habitants, rassemblant ainsi les familles travaillant sur plusieurs propriétés. Quatorze localités rassemblaient une population comprise entre 100 et 200 habitants. Une quarantaine abritaient de 6 à 15 familles (40 à 100 personnes), vivant et travaillant sur une même propriété. Le bourg de Coalcomán était en plein essor mais représentait encore moins de 30% de la population communale. Fraîchement doté d'une église et d'un début d'infrastructure urbaine (prison, cimetière, rues et palais municipal¹), Coalcomán abritait, outre les commerçants et notables, beaucoup de métayers qui travaillaient dans la vallée proche du bourg.

Enfin, un troisième élément imposait à l'habitat son caractère extrêmement dispersé: la permanence et le développement d'un système de culture sans labour et à friche très longue.

2- Le système de culture sur brûlis.

La culture du maïs sur brûlis, déjà pratiquée par les indiens depuis les origines, reste de mise après anéantissement de la communauté indienne et se maintient comme l'un des éléments fondamentaux du système agraire. Dans chaque "rancho", plusieurs métayers se consacraient exclusivement à ce système de culture. Les personnes âgées que nous avons interrogées tombent d'accord pour constater que, vers 1920, les forêts primaires étaient plutôt rares. Dans les décennies suivantes de nouveaux empiétements réduiront encore les îlots épargnés jusqu'alors. En 1950, le paysage était totalement transformé et il ne subsistait aucune parcelle qui n'ait pas déjà été abattue et brûlée au moins une fois, à l'exception toutefois des hauts sommets calcaires toujours couverts de forêts de pins et de la frange côtière la plus aride².

Description des techniques employées.

C'est d'abord le choix du site qui retient l'attention du cultivateur, certains végétaux pouvant servir d'indicateur sur la qualité du sol. Le premier travail consiste alors en l'abattage de la parcelle de forêt choisie pour y semer le maïs. Pour accéder aux gros arbres, il faut d'abord éliminer à la machette les arbustes et les branches basses qui occupent le sous-bois. L'arbre ainsi atteint est à son tour coupé, à la hache si son diamètre l'exige, puis grossièrement débité jusqu'à ses dernières branches. Mais tous les arbres ne subissent pas le même sort: Ceux dont le bois pouvait être utilisé pour la construction des clôtures ou la menuiserie (en particulier certains bois précieux des zones tropicales), et ceux dont les fruits étaient consommés par les enfants, le bétail ou les cochons étaient épargnés. Seules les branches les plus basses souffraient alors du feu. L'abattage de la forêt constitue de loin le travail le plus long

¹Memoria de gobierno, 1890 et 1892, Op cit.

²Témoignage de D.D.Brand in op cit, p. 175.

et le plus pénible (entre 25 et 30 jours par hectare¹) mais il est possible de l'étaler tout au long de l'hiver. C'est moins pénible en début de saison sèche car les arbustes encore verts sont plus faciles à débiter. Mais c'est en général après les récoltes de décembre-janvier que le gros du travail est réalisé, et il faut alors faire assez vite pour laisser à la biomasse ainsi coupée le temps de sécher convenablement avant la mise à feu.

Il faut aussi prévoir la confection d'une "raie de sauvegarde", sorte de pare-feu destiné à protéger la forêt voisine. Elle consiste en une bande d'environ un mètre de large qui est soigneusement nettoyée et balayée à l'aide de la machette et de balais improvisés en branchages. Ce pare-feu est en général fait au-delà de la limite de la parcelle abattue (à quelques mètres) et en sous-bois de la forêt voisine pour que le feu, ralenti par la lisière qui fait alors office de pare-vent, ne franchisse pas cette barrière. Pour ralentir encore la progression de l'incendie, on met parfois le feu en bordure de la raie de sauvegarde -côté parcelle- afin d'éliminer les feuilles qui pourraient, lors d'un feu mal maîtrisé, propager l'incendie. Ce nettoyage est minutieux et demande toujours la participation de plusieurs personnes. Il est effectué tôt le matin, avant les heures chaudes de la journée. Quand l'ensemble de la parcelle a ainsi été protégée, on met le feu à l'épais tapis de biomasse séchée. De la température, des vents dominants et de la bienveillance de l'agriculteur envers ses voisins, dépendent les techniques de mise à feu employées. Si les risques de propagation au-delà des limites convenables sont trop grands, la mise à feu s'effectue de haut en bas car le feu progresse moins vite dans ce sens. Si la situation est plus favorable, on peut allumer l'incendie par le bas et embraser toute la parcelle d'un seul coup. Si la parcelle n'est pas trop grande et les participants assez nombreux (le brûlage est toujours une opération collective), "raie de sauvegarde" et brûlage peuvent s'effectuer le même jour. Dans ce cas, on commence la raie de sauvegarde au sommet de la parcelle; les travailleurs se divisent en deux groupes et poursuivent le travail dans des directions opposées en descendant de part et d'autre de la parcelle. L'espace de sous-bois ménagé entre la raie de sauvegarde et la lisière est progressivement mis à feu par les travailleurs qui "traînent" le feu derrière eux à l'aide d'une branche ou même de la machette, en faisant sauter les brindilles enflammées sur le bord de la raie de sauvegarde. Les deux groupes se réunissent à nouveau dans le bas de la parcelle et l'anneau de cendre qui sépare alors la raie de sauvegarde de la lisière est complété. C'est le moment de mettre le feu à la parcelle proprement dite si l'incendie ne s'est pas déjà propagé de lui même, de haut en bas et de la périphérie vers le centre. Dans tous les cas, c'est au sommet de la parcelle que sont disposés préférentiellement les "guetteurs" prêts à intervenir en cas de dépassement du feu. Ils resteront vigilants plusieurs heures après le brûlis.

¹ Cette quantité de travail est relativement faible par rapport aux données avancées pour d'autres régions tropicales humides. Dans la Sierra de Coalcomán, les forêts "tempérées" des régions hautes (chênes, divers feuillus) ou tropicales sèches des zones chaudes représentent une biomasse largement inférieure et nécessitent un moindre travail pour l'abattage.

Il faut ensuite profiter des quelques semaines encore libres avant l'arrivée des pluies pour clôturer la parcelle. Avant la généralisation du fil de fer barbelé, les clôtures étaient faites en bois. Elles consistaient en l'entassement de troncs et branchages -si possible épineux- entre deux séries de pieux plantés en terre et limitant ainsi l'épaisseur de la clôture. Ce travail donnait lieu à une nouvelle coupe de bois effectuée à la lisière de la parcelle et prenait plusieurs jours. Dans les communautés indiennes de la région côtière, les parcelles les plus éloignées du village n'étaient pas protégées car le bétail était peu nombreux et ne s'aventurait pas très loin. Dans tous les cas, la divagation des porcs représentait un souci permanent même si la partie basse de la clôture était particulièrement soignée.

Dès que le sol est suffisamment humidifié par les premières pluies, il faut procéder au semis que l'on effectue à l'aide d'un outil composé d'une sorte de fer de lance étroit adapté à l'extrémité d'un manche (ce n'est parfois qu'un simple bâton fouisseur taillé en biseau et plus maniable par les enfants qui participent au semis). Après avoir planté l'outil en terre, le semeur pousse légèrement le manche pour dégager, entre le fer de lance et la terre, un espace suffisant pour pouvoir y jeter trois ou quatre graines sans se baisser (les graines sont alors enfouies à 6 ou 8 cm de profondeur). Le fer est ensuite retiré et de nouveau enfoncé un mètre plus loin. Les poquets sont à peu près équidistants (éloignés les uns des autres de un mètre), mais la régularité du semis est parfois interrompue par le micro-relief de la parcelle, souvent encombrée de rochers et des troncs partiellement consumés. On sème trois ou quatre mesures par hectare soit 15 à 20 litres de semence (12 à 15 kg). Un deuxième passage, plus rapide, permet de semer les graines de courge, selon un procédé similaire, entre les futurs pieds de maïs mais à un espacement beaucoup plus grand correspondant à la capacité de couverture du sol des plans de courge. Cette culture associée n'était pas systématique et ne concernait fréquemment qu'une partie de la parcelle semée en maïs, généralement la plus accessible pour faciliter les travaux de récolte.

A ce stade du cycle agricole, l'essentiel du travail est fait. Il ne reste qu'à nettoyer de temps en temps la parcelle, qui reste en général très propre la première année, et à la défendre des prédateurs forestiers ou domestiques. La récolte intervient de novembre à février car l'éventail des variétés¹ de maïs cultivées est important: Entre 1000 et 1500 mètres d'altitude, la variété la plus souvent semée est un maïs blanc "delgado" dont le cycle est déjà relativement long. A une altitude supérieure, il faut attendre huit mois pour récolter les maïs "blanco chino" et "blanco serano". En dessous de 1000 mètres, les maïs "Tampiqueño", "Tampico" et "Tepite" sont les plus souvent employés car leur précocité est mieux adaptée à une saison des pluies plus courte. D'autres variétés sont également semées, en moindre quantité, mais destinées à des usages particuliers comme les maïs noirs ou les races à pop-corn ("Reventador", "Roquero"). La récolte est entièrement manuelle et les épis sont jetés

¹Il s'agit de population à pollinisation libre (cultivar).

dans la hotte que porte le moissonneur avant d'être mis en sac et chargés sur les mules et les ânes jusqu'à la maison. Une partie du champ est parfois récoltée au stade pâteux et consommée sous forme de recettes spéciales. Ce maïs là assure alors la soudure quand les greniers n'abritent plus qu'un maïs rare et parfois infesté de charançons. Une autre tâche précède également la moisson des épis mûrs: c'est la récolte des feuilles et de la partie supérieure de la tige destinées à l'alimentation de la mule et, éventuellement, de la vache allaitante en fin de saison sèche.

C'est au cours de la récolte que les plus beaux épis sont sélectionnés et suspendus au dessus du fourneau pour que la fumée les protège des insectes parasites jusqu'au semis de l'année suivante. Celui-ci donnera lieu à une nouvelle sélection, sur les grains cette fois-ci, car ceux de mauvaise conformation et situés aux extrémités de l'épi seront alors rejetés. Le reste de la récolte, conservé dans un grenier en bois, est égrené à la main au fur et à mesure des besoins. Parfois aussi, les épis sont disposés sur une sorte de table, dont la partie supérieure est faite de lanières de cuir grossièrement tressées, et battus à l'aide de massues en bois (les techniques de battage varient d'un endroit à l'autre).

Pour resemer le même champ l'année suivante (dans les cannes de maïs qui restent après la première récolte), le travail de préparation de la parcelle est beaucoup moins lourd. Il suffit de couper les rejets jugés trop encombrants et les buissons qui ont pu repousser depuis le brûlis de l'année précédente. Si cette biomasse est importante, on la rassemble en tas pour la brûler. Il convient aussi de renforcer la clôture aux endroits où elle a pu être endommagée par les animaux qui ont libre accès à la parcelle depuis la récolte. En revanche, le nettoyage du champ prend davantage de temps car les adventices se développent beaucoup plus vite que durant la première année de mise en culture.

La rotation forestière.

Dès la deuxième année de culture, la parcelle se salit donc très rapidement. Elle est progressivement envahie par les graminées et autres plantes annuelles dont les graines ont été disséminées lors du premier cycle de culture. La lutte contre les mauvaises herbes devient donc préoccupante et consommatrice de main d'oeuvre d'autant que l'outil disponible -la machette- est particulièrement inadapté au désherbage. Il ne s'agit plus, comme pendant la première année, de faucher les quelques touffes disséminées ça et là mais de faire face au développement d'un véritable tapis herbacé. Lors d'une troisième année de semis, le problème deviendrait insurmontable et la parcelle est plutôt abandonnée à la friche, indépendamment d'une éventuelle baisse de la fertilité du sol qui, elle aussi, motive une nouvelle phase d'abattis-brûlis. La parcelle est ainsi abandonnée jusqu'à ce qu'elle soit à nouveau jugée "favorable" à la mise en culture.

Cette période de recru forestier était sans doute d'une durée très variable, de 10 à 50 ans mais le plus souvent une vingtaine d'années et permettait la reconstitution d'une forêt secondaire caducifoliée plus ou moins dégradée suivant la durée de repousse mais toujours surmontée par les grands arbres sauvegardés au moment de l'abattage. Cette forêt

secondaire ne pouvait pas avoir le même aspect à 1500 mètres d'altitude ou au bord de la mer, puisque la formation végétale abattue était une forêt tropicale dans un cas, une forêt de chênes et pins associés dans l'autre. Au dessus de 1200 mètres, la croissance de la végétation ne permettait pas la reconstitution d'une forêt ressemblant à celle qui avait été abattue. On préférait les chênaies aux pinèdes dont l'acidité du sol entravait la culture. Selon l'orientation des versants et la composition calcaire ou schisteuse du sous-sol, on abattait les chênaies mais dédaignait les versants exposés à l'ubac et donc plus froids. Malgré ce désavantage, beaucoup de pins ont aussi été abattus et aucun ne repoussait pendant la période de recru forestier. A la pinède se substituait alors un bosquet feuillu de faible hauteur mais qui offrait de meilleures conditions à la mise en culture lors d'un deuxième cycle agricole car la litière accumulée, en remplaçant les aiguilles de pin, atténuait l'acidité du sol.

Signification et logique du système de culture.

L'abandon provisoire de la parcelle était surtout motivé, on l'a vu, par l'invasion de celle-ci par l'herbe et l'impossibilité de lutter efficacement contre cette invasion. Après quelques années de repousse forestière, la lutte pour l'espace et la lumière tourne au désavantage du tapis herbacé qui, concurrencé par les nouvelles strates arbustives et arborée, disparaît rapidement pour faire place à un sous-bois propre. L'efficacité de ce "nettoyage" dépend de la durée de repousse et ce n'est qu'à partir de la sixième ou septième année que l'hégémonie des espèces ligneuses est manifeste¹. Lorsque la même parcelle est à nouveau abattue pour êtreensemencée, le brûlage complète ce nettoyage en éliminant une bonne partie des graines encore présentes dans l'horizon superficiel du sol. Il détruit aussi bon nombre de parasites (insectes, larves,...) qui pourraient endommager la culture.

Les cendres libérées par le brûlis fournissent une quantité importante d'éléments minéraux (phosphore, potassium,...) qui seront fixés au sol par les premières pluies et progressivement incorporés. D'autre part, la minéralisation de la matière organique est activée par le feu et reste importante en début de saison des pluies car la température élevée du sol et l'humidité stimulent alors l'activité des micro-organismes. La libération d'azote qui en résulte complète ces apports indispensables à la culture. Dans les sols calcaires, si abondants dans la région de Coalcomán, ce phénomène peut compenser en partie le blocage de la minéralisation par l'excès d'ions Ca^{++} . Dans les sols plus acides, le brûlis permettrait

¹ Les études botaniques réalisées dans la Péninsule du Yucatán confirment ces observations. Voir en particulier: Catarina Illsley Granich: **Vegetación y producción de la milpa bajo roza-tumba-quema en el ejido de Yaxcaba, Yucatán, México.** Tesis de licenciatura, U.M.S.N.H., Morelia, Michoacán, p. 39 à 57. C'est dans cette région du Yucatán que le système de culture sur brûlis a été le mieux étudié par la recherche mexicaine (Cf. les travaux de Augusto Perez Toro, Hernandez Xolocotzi, etc, ...) et nord-américaine (R.A. Emerson, M. Steggerda, ...). Base productive de la civilisation maya, c'est encore aujourd'hui le principal système de culture employé pour le maïs dans cette région.

également une correction du pH et une libération consécutive d'azote¹. Mais dès la deuxième année, ces éléments ont en partie disparu par suite du lessivage et de la consommation des plantes. L'épuisement des éléments minéraux confirme donc la nécessité absolue de changer de parcelle dès la troisième année. Lorsque la forêt se reconstitue, les espèces arborées, en extrayant du sous-sol les éléments nutritifs, permettent leur concentration en surface dans la biomasse ainsi reconstituée (végétation, litière accumulée). Les apports extérieurs (en particulier la fixation atmosphérique réalisée par les nombreuses espèces de légumineuses) peuvent également participer à cette restauration. Là aussi, la quantité d'éléments concentrés en surface dépend de l'importance de la biomasse brûlée et donc de la durée du recru forestier.

La cohérence de ce système de culture est donc très grande. Car la rotation forestière, en ménageant une période de "repos" suffisamment longue, permet de lever en quelques années les deux principaux obstacles que deux années de culture avaient fait surgir: L'invasion de l'herbe et la baisse de fertilité. C'est la durée de la repousse forestière qui détermine l'efficacité du système et les rendements obtenus. Les agriculteurs préfèrent toujours abattre une forêt qui n'a pas été cultivée depuis longtemps plutôt qu'un taillis de quelques années seulement. La forêt constitue donc l'élément fondamental du système et la rotation forestière la base de sa reproductibilité. L'écosystème forestier n'est d'ailleurs pas détruit par ce mode d'utilisation du milieu puisque les souches ne sont jamais arrachées (ce n'est pas un défrichement) ni brûlées (les arbres n'étant pas coupés au raz du sol mais à un mètre de hauteur). Les rejets de souche constituent d'ailleurs le principal mode de repousse forestière, et se développent dès la première année de culture².

Tant que la rotation forestière ne s'accélère pas trop (cf. Chapitre IV), l'érosion reste très limitée puisque "le champ passe très peu de temps à découvert, exposé au soleil, au vent et à la pluie (...). De ce fait, bien qu'il soit en pente, il souffre peu de l'érosion. Mais le plus important est, peut-être, que la parcelle abattue soit immergée dans un univers forestier. En amont de la parcelle, le découvrément est limité au maximum (...). Par conséquent, sur un territoire travaillé selon ce système, en équilibre avec le milieu, l'érosion est réduite à son expression

¹François Sigaut: **L'agriculture et le feu** (Rôle et place du feu dans les techniques de préparation du champs de l'ancienne agriculture européenne), E.H.E.S.S., Mouton, 1975, p. 102, 110-111. Voir également les travaux de J.P.Perry and co. (1957) et L.Pool N. (1986) pour la péninsule du Yucatan et de J.Ewel and co. (1980) dans la forêt tropicale humide du nord-est du Costa Rica.

² La mise en culture des forêts de pins constitue une exception à cette règle car elles ne se reconstituent pas par rejet après le premier brûlis. Seules les graines disséminées par les plus grands pins qui pourraient être épargnés lors de l'abattage peuvent assurer un nouveau peuplement. Mais cette deuxième génération de pins aurait du mal à échapper aux flammes lors d'un nouveau brûlis qui interviendrait seulement 20 ou 30 ans après. Malgré ce handicap, nous avons vu que l'aire d'expansion du système de culture sur brûlis ne dépassait que rarement les 1500 mètres d'altitude, limite inférieure actuelle des grandes forêts de pins de la commune de Coalcomán.



Photographie No 1: Le semis du maïs sur brûlis à l'aide de la lance.

minimum"¹. Enfin, l'incendie de la parcelle apparaît bien comme la technique clé du processus cultural dans la mesure où il capitalise les avantages accumulés pendant la longue période de recru forestier et la courte période de préparation du champ. D'où le soin apporté au brûlage et l'importance donnée à son bon déroulement: une parcelle mal-brûlée (incomplètement brûlée) est de mauvaise augure pour la suite du processus et il faut parfois fignoler ce travail en rassemblant les branches non brûlées autour des troncs qui subsistent pour parfaire le brûlis.

Rendements et productivité du travail.

Même si les rendements obtenus pouvaient être élevés (jusqu'à 20 quintaux de grain par hectare dans le cas d'une bonne récolte et il faut y ajouter la récolte des courges associées au maïs), le rendement réel du système doit être mesuré en le rapportant à la totalité de la surface concernée par la rotation forestière, et non pas seulement à la surface effectivement emblavée. Si, par exemple, on considère un rendement de 15q/ha durant la première année de culture et de 10q/ha sur la parcelle que l'onensemence pour la deuxième fois (abattue et brûlée l'année précédente), la superficie totale nécessaire à la production de cette quantité de maïs (25 qx) est de 20 hectares car il faut prendre en considération les 18 années de repousse forestière (dans le cas d'une rotation forestière qui durerait 20 ans). Le rendement territorial réel est alors de 25/20 soit 1,25 qx/ha seulement. Pour obtenir une récolte de 50 quintaux, une famille devait disposer d'une surface minimum de 40 hectares (abattant chaque année deux hectares de forêt et resemant les deux hectares brûlés l'année précédente). La densité démographique maximum permise par ce type de mise en valeur était donc strictement limitée. Si une famille de cinq personnes "occupait" 40 hectares, la densité limite peut être fixée à 12 hab/km². En réalité, l'ensemble du territoire ne pouvait pas être cultivé de la sorte: Même si la culture en essarts s'accommodait des pentes les plus abruptes, les escarpements qui dominent la gorge du Río de Coalcomán, par exemple, étaient impropres à toute forme de mise en valeur. La frange côtière, plus sèche et encore insalubre, était peu propice à la culture du maïs, et il faudrait également retrancher l'espace forestier maintenu hors-rotation et réservé au bétail (arbres fourragers), etc... De fait, les densités démographiques étaient bien en-deçà de cette limite toute théorique et le système de culture par abattis-brûlis sera transformé bien avant qu'elles ne rejoignent cette valeur extrême (d'ailleurs jamais atteinte). Dans la commune d'Aquila, nous avons calculé (voir Annexe No 1) une densité d'environ 2 hab/km² en 1900 et 3 hab/km² en 1920 (2,5 et 4 hab/km² respectivement si on soustrait au calcul des superficies la frange côtière < 300 mètres d'altitude et non cultivée). Pour la commune de Coalcomán, il faut tenir

¹ C.I.E.R.A.-M.I.D.I.N.R.A.: Nicaragua...Y por eso defendemos la frontera. Historia agraria de las Segovias Occidentales, Managua, Nicaragua, 1984, p. 85. L'étude s'applique à un écosystème semblable bien que légèrement plus humide.

compte, dans le calcul de la densité rapportée à l'espace cultivable, des 100 000 hectares de forêt situés à plus de 1800 mètres d'altitude et pas vraiment concernés par la rotation forestière: on obtient alors le chiffre de 3,5 hab/km² en 1900 et près du double (6 hab/km²) en 1920.

En revanche, il semble que la productivité du travail pouvait être relativement élevée car, hormis la phase d'abattage, la culture forestière ne demandait pas beaucoup de travail. Le rapport de la quantité de grains produite à la quantité de travail fournie pour obtenir cette production exprime l'efficacité de ce travail et donne une idée de sa productivité brute. Essayons de la calculer:

Numérateur: Le plus simple, et donc aussi le plus fiable, est d'exprimer la production en kilogrammes de grains, ce qui évite d'introduire le biais du prix du maïs, tellement variable. Mais pour obtenir un calcul plus précis, il faudrait rajouter au numérateur les autres produits de la culture comme les courges ou les feuilles de maïs coupées avant la récolte des épis et conservées comme fourrage. Ces productions "annexes", bien qu'importantes, sont difficiles à mesurer et il faudrait, pour les additionner au maïs, les convertir en argent (mais y avait-il un marché de ces produits? et quel prix -arbitraire- leur affecter?) ou en calories. Cette dernière correction n'aurait pas grand sens dans le cas des feuilles de maïs car elles n'étaient jamais toutes récoltées (on verra pourquoi). Il semble donc plus simple, dans un premier temps, de poursuivre le calcul en ne considérant que la production principale de grains. Pour obtenir la productivité nette du travail, il faudrait retrancher du numérateur les moyens de production incorporés à la culture: La semence ne représentait, en réalité, qu'une faible quantité de grain compte tenu des faibles densités de semis et de la technique du semis en poquet qui consomme peu de semence (moins de 15 kg/ha). Il faudrait aussi retrancher l'équivalent en grain de l'usure des outils utilisés pendant le cycle de culture: machette, hache, hottes et sacs pour la récolte. Bien qu'il soit difficile d'estimer précisément cette consommation de capital, on peut raisonnablement penser qu'elle est assez faible. Finalement, les erreurs introduites au numérateur lorsqu'on néglige les productions additionnelles et l'équivalent en grain de la consommation annuelle de capital fixe se compensent au moins partiellement et nous prenons donc le risque de conserver un numérateur très simple.

Dénominateur: Il exprime la quantité de travail nécessaire à l'obtention de la quantité de grain du numérateur. Il serait illusoire de chercher à exprimer cette quantité en heures de travail et il semble largement suffisant de l'exprimer en journées. La journée de travail comprend le déplacement jusqu'à la parcelle et on suppose qu'elle est suffisamment remplie pour que l'agriculteur ne puisse pas entreprendre d'autres travaux importants le même jour. Enfin, les travaux de battage, souvent différé et morcelé en fonction des besoins, ne sont pas comptés dans les calculs qui suivent.

Mais les calculs se heurtent encore au problème des unités de mesure. Les quantités de grains sont toujours mesurées en "anega" (ou "fanega"). Une "anega" se subdivise en 24 mesures de 5 litres de grain

chacune équivalent à 3,5 kg approximativement (Cela dépend de la taille des grains et donc de la variété de maïs considérée). Une "anega" correspond donc à 120 litres de grain ou, approximativement, 85 kg. Mais lorsque cette mesure est utilisée pour la récolte, elle se confond souvent avec la "charge" qui représente elle-même une paire de sacs de maïs (en épis) chargés sur le dos d'une bête de somme. Sa mesure est alors beaucoup plus imprécise et on ne sait pas toujours s'il s'agit de grains ou d'épis. Malgré ces erreurs possibles, nous retiendrons l'équation suivante: 1 "anega" = 2 sacs d'épis = 85 kg de grains.

Pour exprimer le rendement en kg. de grains par hectare, encore faut-il avoir une idée de la surface effectivement semée. Or, c'est précisément le volume de grains semé sur un terrain qui désigne, pour les agriculteurs, sa "surface" exprimée alors en "mesure" de grains (cinq litres) ou son multiple l'"anega" (120 litres). Pour un même volume de grains semé, la surface réellement emblavée dépend donc de la topographie de la parcelle (pente), du micro-relief (rochers, ...) et de la variété de maïs choisie (gros grain)¹. Les agriculteurs qui connaissent les mesures "modernes" (hectares, kilogrammes) restituent volontiers l'équivalence que leur ont apprise les techniciens agricoles: 4 mesures (20 litres) = 1 hectare mais les variations autour de cette donnée sont sûrement importantes et il faut admettre des densités de semis variant de 3 à 5 mesures de grains par hectare, et une fourchette de variation équivalente dans le calcul des rendements (exprimés généralement en "anegas" récoltées / mesure semée, c'est à dire rapportés à la semence). Malgré ces imprécisions importantes, et pour simplifier une fois encore les calculs, nous acceptons pour le moment l'équivalence de 4 mesures pour 1 hectare. Compte tenu de ces approximations et d'après les données recueillies auprès des agriculteurs, voici les chiffres qu'il nous paraît raisonnable de retenir:

¹ Dans le Yucatán, il semble au contraire que la parcelle soit soigneusement mesurée avant d'être semée. Il est vrai que la topographie plane de cette région facilite énormément cette opération.

Tableau No 3: Temps de travaux et productivité du travail dans le système de culture à rotation forestière longue.

	Parcelle semée pour la première fois	Parcelle semée pour la deuxième fois
Temps de travail (j./ha) pour:		
-Abattis	25	2
-Raie de sauvegarde	4	0
-Brûlis	1	0
-clôture	10	5
-Semis	2	2
-Nettoyage	2	10
-Récolte des épis (+ transport)	8	6
	---	---
-TOTAL	52	25
Récolte de grain (qx)	15	10
Productivité du travail (kg: de grain/journée de travail)	29	40
(kcal/journée de travail)	104	144
(kg protéines/journée) ¹	2,3	3,2

La moyenne de ces productivités sur les deux parcelles est alors de 32 à 33 kg de grains par journée de travail (2500/77). Pour mesurer l'importance de ce chiffre, il faut le comparer avec le salaire moyen (exprimé en pouvoir d'achat, c'est à dire en équivalent maïs) qu'un travailleur des champs pouvait espérer à l'époque. Pour cela, on est obligé d'introduire le prix du maïs et celui du travail. Nous prendrons pour le maïs un prix de 1 peso par "anega"², et pour le travail un salaire journalier de 25 centimes accompagné d'une mesure de maïs (5 litres). Ce salaire était celui pratiqué le plus souvent dans tout l'ouest du Mexique jusqu'au début du siècle mais pas forcément celui pratiqué à Coalcomán (?). Nous verrons d'ailleurs qu'il n'y avait pas de véritable marché du travail dans la Sierra de Coalcomán puisque les rapports sociaux de production reposaient sur le métayage. Un tel salaire représentait environ 25 kg de maïs par jour.

Il faut en conclure que la productivité du travail en culture forestière était relativement élevée et que sa rémunération théorique était supérieure à celle des travailleurs de la région centre-occidentale du Mexique. Les calculs sont certes très approximatifs, mais plutôt sous-estimés que le contraire. Les rendements utilisés (15 et 10 qx/ha) sont

¹Pour le maïs, les données suivantes sont utilisées: 3600 calories/kg et 80g de protéines/kg. Voir Coplamar: *Necesidades esenciales en México*, Coplamar - Siglo XXI, México, 1982, p. 171.

²C'est le prix pratiqué à Coalcomán en 1906 d'après G.Sanchez: *El Suroeste de Michoacán: Economía y sociedad 1852-1910*, op cit, p. 278. Mais il est certain que le maïs valait beaucoup plus pendant la saison des pluies et la période de la soudure qui précède la récolte.

ceux d'une année moyenne mais on pouvait sans doute récolter plus assez souvent. (En prenant un rendement de 20qx la première année et 15 qx lors de la deuxième année de semis, on obtient une productivité moyenne de 45 kg de maïs par jour travaillé). Enfin, un salaire de 25 centimes représente un pouvoir d'achat bien inférieur quand le prix du maïs augmente pendant les mois qui précèdent la récolte.

Ces calculs ont permis d'estimer la productivité du travail, c'est à dire son efficacité et sa rémunération potentielle. Nous verrons que sa rémunération réelle était bien moindre à cause du métayage auquel étaient soumis les paysans.

Remarquons que la taille des "ranchos" de la Sierra de Coalcomán était largement suffisante au bon déroulement de la rotation forestière. Une propriété dans laquelle 5 métayers semaient chacun 4 hectares de maïs (2 hectares abattus, brûlés et semés plus les deux hectares semés pour la deuxième fois) comptait ainsi 20 hectares de maïs "forestier". Une surface minimum de 200 hectares suffisait pour que la durée de repousse forestière soit de 18 ans (rotation de 20 ans). Mais la plupart des grandes propriétés de la commune eurent davantage de métayers et d'autres systèmes de culture -continue cette fois-ci- se sont développés simultanément.

3- Les terres travaillées à l'araire.

Même si les attelages se font de plus en plus rares dans la Sierra de Coalcomán, les anciennes terres à "yunta" marquent encore le paysage agraire actuel. Dans tous les hameaux que nous avons visités, il est possible de repérer les terrains qui furent défrichés à l'époque de la grande immigration et ainsi soustraits à la rotation forestière de longue durée. Leur herbe rase, l'absence de végétation haute malgré de nombreuses années d'abandon et la présence caractéristique des arbustes "huizache" (*Acacia schnaffneri*) dénoncent leur ancienne utilisation comme terre labourée et leur dégradation consécutive. Mais revenons à l'origine de ce système de culture, entièrement nouveau dans la région, et introduit par les immigrants créoles ou métisses qui s'installèrent dans la Sierra de Coalcomán. D'après le Préfet de l'époque¹, cette innovation représentait d'ailleurs l'un des "progrès" empêchés par l'"indolence naturelle" des indiens et rendus possibles par le partage et la vente des anciens communaux. De quel progrès s'agissait-il?

Un nouveau système de culture.

Ce sont en général les terres les moins accidentées qui furent défrichées et ouvertes à la culture. Elle sont le plus souvent situées à proximité du hameau, sur les parties les plus planes (terrasses, replats, croupes ou sommets arrondis) et les versants pas trop inclinés. En tête de

¹ Il est cité par N.Vasquez Pallares (op cit, p.23) et G.Sanchez D. (op cit, p. 67).

rotation et après une première phase de travail du sol réalisée à l'araire, on semait le pois chiche vers la fin de la saison des pluies (septembre-octobre). Les dernières pluies et l'humidité résiduelle permettaient le développement des plantes pendant les premiers mois de la saison sèche. Après arrachage des plants et récolte (avril), un deuxième travail du sol (mai) préparait le terrain pour les semis de maïs réalisés après humidification du sol par les premières pluies. Après la récolte de ce maïs (décembre), le terrain était pâturé pendant les huit mois qui précédaient le début d'un nouveau cycle de deux ans (préparation du sol et semis de pois chiche en septembre). L'espace soumis à cette rotation était donc divisé en deux soles: l'une occupée par le pois chiche suivi du maïs, l'autre occupée par le maïs mûr puis envahie par le bétail à partir du mois de janvier. Une partie du champ de maïs était parfois complantée en haricot noir (surtout dans les régions basses, plus chaudes, où la culture du pois chiche était impossible) ou en courge mais il ne semble pas que ces pratiques aient été systématiques. Pendant tout le cycle de culture, le désherbage représentait sans doute un travail long et pénible (surtout dans le cas du maïs) effectué manuellement ou à l'aide de l'araire à l'occasion du buttage.

La préparation du champ, réalisée à l'araire, ne correspondait pas à un véritable labour. La pointe de l'outil, renforcée par une pièce en fer, ouvrait seulement un sillon sans retourner la portion de terre ainsi remuée. Dans les parties planes, un deuxième passage perpendiculaire de l'outil améliorait ce travail superficiel sans toutefois permettre un bon enfouissement des adventices. Sur les pentes, les boeufs travaillaient en suivant une courbe de niveau et on ne réalisait qu'un seul passage. Entre deux sillons, il restait une portion de terrain non touchée par l'outil et qui formait une sorte de marche ou micro-terrasse qui protégeait la parcelle d'une érosion trop intense. C'est ce billon qui était par la suite brisé à l'occasion de la préparation du sol pour la deuxième culture de sorte que la nouvelle raie correspondait alors à l'espace entre-raies non labouré pendant le premier cycle de culture.

Ce n'est qu'après 1950 que l'emploi de la charrue à versoir s'est généralisé, accusant ainsi un certain retard par rapport aux régions voisines de plaine¹. Ce nouvel outil permettait un travail plus profond et un meilleur enfouissement des adventices mais n'était pas particulièrement adapté aux pentes raides de la Sierra Madre del Sur. Il fallait retourner la terre vers le bas (et effectuer le retour "à vide" car la charrue n'était pas réversible) pour bien "mordre" dans la pente car dans le cas contraire l'extrémité du versoir butait contre la pente et rendait difficile l'enterrement du soc. Cette pratique accélérail l'érosion d'autant plus qu'elle ne permettait plus la confection des micro-terrasses ménagées par l'araire. Enfin, il faut noter que cette charrue était encore un outil assez sommaire, dépourvu de coutre, d'avant-train, et muni d'un

¹ La plupart des paysans de l'Etat de Colima ou de la dépression des Terres Chaudes possédaient leur charrue en 1930. H.Cochet: *Historia agraria del municipio de Coquimatlán, Colima*, Avances de investigación No 9, CEMCA-Universidad de Colima, Colima, 1988, p. 50-51. Voir aussi H.Moreno G.: *Guaracha...*, op cit, p. 118.

seul mancheron, ce qui rendait encore plus malaisé son utilisation sur les pentes. La traction animale a toujours été assurée par les boeufs, plus lents que les chevaux ou mules mais au pas plus sûr dans les pentes, et souvent plus dociles.

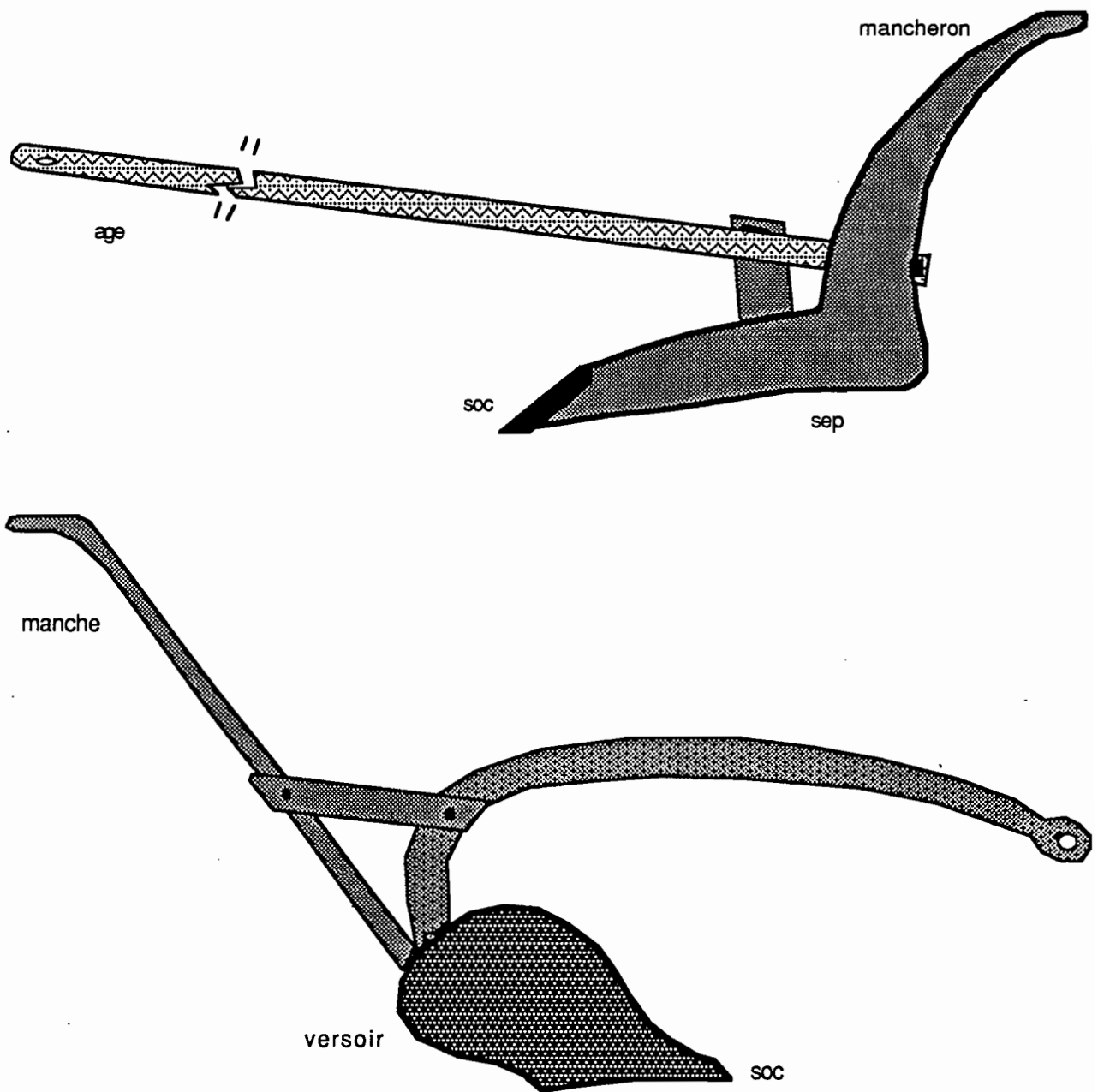
Les travaux de semis et de buttage-sarclage étaient toujours réalisés à l'araire, beaucoup mieux adapté à ces genres de travaux qu'à un pseudo-labour superficiel. Une deuxième personne suivait l'attelage pour semer les graines dans le sillon formé par l'araire et recouvrait les semences avec le pied. La densité de semis était plus forte que pour les terres cultivées sur brûlis et on peut admettre qu'un hectare absorbait 5 ou 6 mesures de grains soit environ 30 litres de semences ou encore 20 kilogrammes. Nous considérerons donc que la même mesure de grains (l'"anega" qui vaut 24 mesures de cinq litres chacune) qui correspondait à une surface semée de 6 hectares sur brûlis exprime ici une surface semée de 4 hectares seulement¹. La variété la plus couramment semée semble avoir été un maïs jaune ("Amarillo", "Tamalteco") aux tiges plus hautes que les variétés semées en brûlis et plus sensible à la verse². Les travaux de récolte ne différaient pas de ceux réalisés pour le maïs semé sur brûlis sauf en ce qui concerne le pois chiche dont les plants étaient arrachés puis rassemblés après séchage sur une aire de battage (sur le champ lui-même) où on les faisait piétiner par les boeufs ou les mules. Les pailles étaient conservées et distribuées aux animaux les plus nécessiteux (vaches allaitantes, ânes et mules) à la fin de la saison sèche. Les rendements obtenus étaient de l'ordre de 15 quintaux par hectare de maïs et d'une dizaine de quintaux pour le pois chiche.

Il est certain que la présence d'une légumineuse dans la rotation, le travail du sol réalisé pour son implantation et le désherbage continu de la parcelle constituaient des conditions favorables au maïs qui lui succédait et facilitaient la reproduction de la fertilité. Mais l'arrachage des plants de pois chiche limitait la quantité d'azote encore disponible dans le sol et la période de pâturage ne donnait lieu à aucun transfert de fertilité particulier. C'est pourquoi les agriculteurs qui disposaient sur leur propriété d'une des nombreuses grottes ménagées par le relief karstique n'hésitaient pas à aller récolter le guano de chauve-souris accumulé dans le fond des grottes, parfois sur de grosses épaisseurs, pour le répandre par la suite au pied de chaque plant de maïs. Ce travail était bien sûr très pénible en raison du manque d'aération des grottes, de leur situation souvent escarpée et assez éloignée du champs de maïs. D'autre part, la faible capacité des moyens de transport (le bât) limitait les quantités mobilisées. Parfois encore, mais plus rarement, c'était les déjections accumulées dans les enclos réservés aux chèvres (mais peu de monde en avait) qui étaient ramassées et portées sur le champ.

¹ pour le pois chiche, on semait environ 60 litres de semences par hectare (12 mesures de 5 litres chacune).

² Les agriculteurs craignaient davantage la verse sur les maïs semés sur brûlis, du fait de leur plus grande exposition au vent.

Schéma No 3: L'araire et la charrue utilisés dans la Sierra de Coalcomán.



De meilleurs rendements mais la productivité du travail n'augmente pas.

Est il possible de comparer les rendements et la productivité du travail permis par ce nouveau système de culture avec ceux que nous avons tenté d'évaluer pour la culture sur brûlis?

Il semble évident que le rendement du terrain soumis à la rotation pois-chiche/maïs était très supérieur à celui d'un espace soumis à la rotation forestière de longue durée (multipliée par 10) même si les rendements rapportés à la surface effectivement semée étaient meilleurs

en culture sur brûlis. Ce nouveau système aurait donc permis, théoriquement, un peuplement beaucoup plus dense s'il avait été généralisé. Mais ce système de culture s'est développé dans la Sierra de Coalcomán dès l'arrivée des premiers migrants, et sans que la pression démographique, alors très faible, ne provoque un raccourcissement de la période de recru forestier et le passage progressif à des systèmes à rotation plus courte.

Pour évaluer la productivité du travail, on procédera comme il a été fait plus haut dans le cas du maïs cultivé sur brûlis en conservant les mêmes approximations. Il faut cependant noter que l'erreur commise en ne retranchant pas du numérateur (quantité de grain produite) les moyens de production incorporés, risque d'être plus grande dans la mesure où l'alimentation des boeufs et la consommation annuelle de capital (araire, joug) ne sont plus négligeables. Enfin, pour additionner maïs et pois chiche sans introduire le biais du prix (le pois chiche était entièrement consommé par les porcs), il semble plus facile d'effectuer les calculs en calories et kg de protéines produites.

Les temps de travaux nécessaires à la culture d'un hectare de pois-chiche/maïs sont présentés dans le tableau No 4. C'est la phase de désherbage qui présente la plus grande marge d'erreur car le nombre de passages successifs dépendait de l'état de la culture et de la main d'oeuvre disponible. C'était d'ailleurs le plus gros travail du cycle agricole et il est possible que les chiffres présentés soient sous-estimés. Pour la préparation du sol, le temps de travail dépendait de la pente (1 ou 2 passages) et les chiffres avancés correspondent à un terrain suffisamment plat pour pouvoir y réaliser deux passages croisés de l'araire.

Tableau No 4: Temps de travaux et productivité du travail dans le système de culture continue.

	Pois-chiche	Maïs
Temps de travail (j./ha) pour:		
-1ère raie	4	4
-2ème raie	4	4
-semis	4	4
-guano	-	5
-1er désherbage	5	10
-2ème désherbage	5	10
-Arrachage pois-chiche	8	-
-battage-transport	2	-
-Récolte maïs/transport	-	8
-TOTAL	32	45
Récolte de grain (qx)	5-10	10-15
Productivité du travail (kg de grain/journée de travail)	15-30	22-33

Pour exprimer les rendements et la productivité du travail en calories et kg de protéines (/ha ou /journée de travail), nous considérons quatre hypothèses de rendements possibles pour tenir compte d'un large éventail de possibilités.

Tableau No 5: Rendements et Productivités exprimés en calories et kg de protéines¹.

	Hypothèse 1	hypothèse2	hypothèse3	hypothèse 4
Rendement maïs(qx/ha)	15	15	10	10
Rendement pois-chiche	10	5	10	5
Kcal produites/ha*	4550	3625	3650	2725
Kcal produites/journée	118	94	95	71
Kg protéines/ha*	160	110	140	90
Kg protéines/journée	4,16	2,86	3,64	2,34

*Les quantités sont rapportées à la surface concernée par la rotation (2 hectares).

Dans le cas de la culture sur brûlis, la productivité du travail exprimée en kcal/journée de travail était déjà de 117kcal/jour (moyenne sur les deux années de culture). On voit que la productivité du travail du nouveau système reste toujours inférieure sauf dans la meilleure hypothèse de rendement². La lutte contre les adventices limitait donc l'efficacité du système. Dans ces conditions, on peut s'étonner du développement si rapide des terres de "yunta" puisque la rotation forestière de longue durée garantissait au travailleur une efficacité au moins équivalente de son travail. C'est plutôt la complémentarité des calendriers agricoles qui devait retenir l'attention des agriculteurs, en permettant de cultiver à la fois maïs et pois chiche et de récolter chaque année 4 ha de pois en avril et 4 ha de maïs en décembre. Cette rotation permettait également d'augmenter la production de protéine à l'hectare (pour engraisser les porcs) qui est toujours supérieure (sauf dans l'hypothèse de rendement la plus mauvaise) à celle obtenue dans le cas du maïs forestier (100kg/ha en moyenne). La surface de 4 ha apparaît d'ailleurs comme une limite (cela représente déjà 308 journées de travail!) infranchissable pour une famille sans enfant en âge de travailler

¹Pour le pois chiche, les données suivantes sont utilisées: 3700 calories/kg et 200g de protéines/kg. Coplamar, op cit, p. 171.

²Quand l'usage de la charrue s'est généralisé, l'augmentation de productivité obtenue sur les terrains les moins en pente (cette augmentation étant vraisemblablement infime sur les parcelles trop en pente compte tenu des difficultés rencontrées et de la non-réversibilité de l'outil) est restée assez faible: en remplaçant les deux passages de l'araire (2 fois 4 journées de travail) par un seul passage de la charrue (1 fois 4 journées de travail), on obtient des productivités de 132, 105, 106 et 79 Kcal produites/journée de travail pour les quatre hypothèses de rendement retenues. La productivité du travail de la culture attelée reste donc inférieure sauf dans la meilleure hypothèse de rendement.

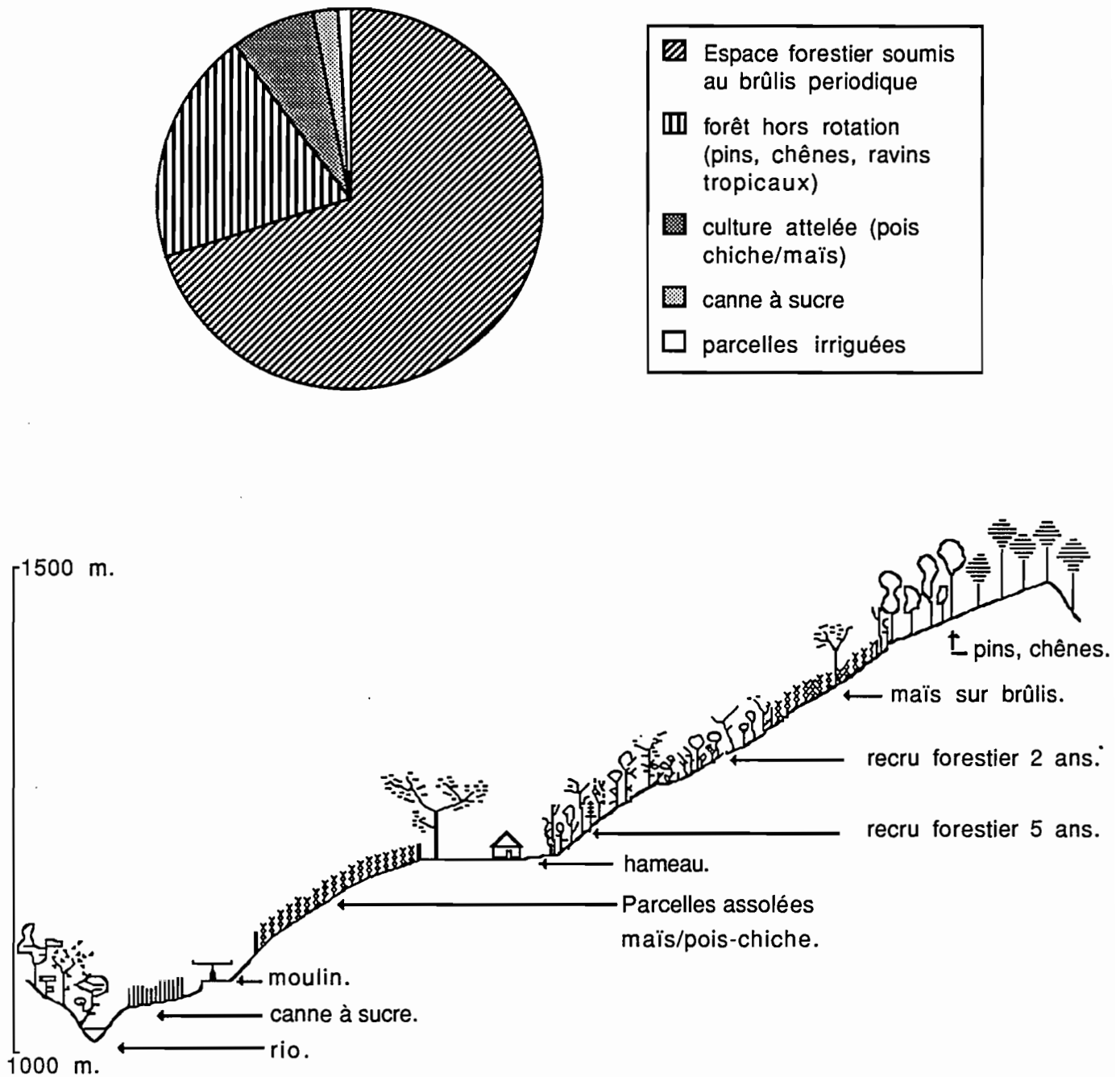
(désherbage) et ne disposant que d'un seul attelage de boeufs (préparation des semis).

Dans chaque propriété de la commune de Coalcomán, il est probable que la moitié des métayers se consacrait à la rotation pois-chiche/maïs tandis que l'autre moitié poursuivait la culture sur brûlis. Cette proportion dépendait bien sûr de la topographie du "rancho" et des possibilités d'expansion de la culture attelée. Un domaine dans lequel cinq métayers travaillaient à l'aire comptait 20 hectares emblavés en pois chiche puis en maïs et la superficie concernée par ce système de culture était alors de 40 hectares. Malgré le développement de la culture attelée et son importance dans le système de production (engraissement de porcs), les surfaces travaillées à l'aire ne représentaient que 2 ou 3 % de la surface municipale¹, toujours dominée par la culture sur brûlis.

Le pois chiche étant entièrement consommé par les porcs, c'est toujours le haricot noir qui constituait la principale source de protéines alimentaires et complétait la ration quotidienne de maïs. Il remplaçait parfois le pois chiche dans la rotation ou était semé associé au maïs sur une partie seulement du champ. Plus fréquemment, on semait le haricot sur brûlis à côté du maïs (la pente évitait qu'une trop grande humidité ne provoque la pourriture des plantes) ou, mieux encore, sur de très petites parcelles irriguées en saison sèche et situées au bord des torrents (irrigation par rigoles) ou à proximité des sources.

¹Le recensement de 1930 avance le chiffre de 8795 ha de "temporal" (terrain cultivé non irrigué) pour la commune de Coalcomán (280000 ha) mais les surfaces cultivées sur brûlis, bien que très mal recensées, sont vraisemblablement comprises dans ce chiffre.

Schéma No 4: Représentation schématique d'une propriété de la commune de Coalcomán au début du XX^e siècle et profil topographique.



Les terres irriguées.

L'abondance des sources et des torrents permettait le développement de petits périmètres irrigués et la culture d'une grande variété de légumes et plantes qui complétait ainsi l'alimentation. La plus importante d'entre elles était la canne à sucre dont la culture s'est développée à petite échelle dans de nombreux hameaux. A la fin du XIX^e siècle, cette production était encore très faible et l'ensemble du district de Coalcomán (qui comprenait les quatre communes actuelles de Coalcomán, Villa Victoria, Coahuayana et Aguila) ne comptait que huit moulins à canne recensés¹. Mais au début du XX^e siècle, un grand nombre de "ranchos" possédaient leur moulin ou utilisaient celui de la propriété voisine pour écraser leur canne. Dans la vallée de Coalcomán, les terrains de bas-fond, souvent trop humides en saison des pluies, étaient entièrement plantés en canne à sucre vers 1920 et la vallée comptait plus de 20 moulins. Ces moulins étaient construits en bois dur et animés par une paire de boeufs. Le jus s'écoulait dans une canalisation souterraine de quelques mètres jusqu'aux bassins installés en contre bas et recouvrant le foyer. Si on considère qu'un moulin pouvait ainsi écraser la production de 6 hectares de canne (la moitié seulement étant coupée chaque année) pendant les mois d'hiver et au début du printemps, la surface plantée en canne atteignait peut être 120 hectares dans la vallée de Coalcomán et il faudrait ajouter à cela les nombreuses parcelles disséminées dans la Sierra. Néanmoins, la présence tout autour de la région de Coalcomán de nombreuses haciendas sucrières dont la productivité du travail était très largement supérieure (sud de l'Etat de Jalisco, régions de Los Reyes, Apatzingán, Parácuaro, vallée de Nuevo Urécho²) limitait strictement la production sucrière de Coalcomán aux capacités de consommation locale³. Cassonade et alcool étaient consommés par les familles du hameaux ou vendus au bourg de Coalcomán. L'isolement de la région et le mauvais état des chemins protégeaient cependant cette production et il semble que la région ait été autosuffisante en produits sucriers.

C'est principalement la canne à sucre qui a bénéficié des rares aménagements significatifs en matière d'irrigation. De cette époque datent les quelques canaux d'arrosage encore visibles actuellement et aménagés sur les versants, à distance suffisante des torrents pour que la canne ne soit pas détruite par les crues de la saison des pluies. En effet, les bords des torrents devaient être réaménagés après chaque saison des pluies et étaient réservés aux cultures légumières: haricot, tomate, pomme de terre, patate douce, piment. D'autre part, là où le débit de la source était suffisant, plusieurs types d'arbres fruitiers (bananier, citronnier, manguier, goyave, tamarin, etc...) étaient plantés autour de la

¹G.Sanchez, op cit, p. 229.

²Idem, p. 194.

³L'hacienda de Trojes, au nord-ouest de la commune, produisait une quantité importante de sucre. Cette exception est due à la situation de cette hacienda dans le prolongement des terres basses du sud de l'Etat de Jalisco. Séparée de la vallée de Coalcomán par une chaîne de montagnes élevées, cette hacienda a toujours tourné le dos à la région de Coalcomán.

maison et fournissaient l'ombre en saison sèche ("solar"). Toutes les maisons n'étaient pas dotées d'un tel jardin car la situation souvent instable des métayers et leur possible renvoi n'étaient pas compatibles avec l'entretien de plantes pluriannuelles.

Malgré leur importance qualitative pour l'autoconsommation des familles, les surfaces irriguées n'occupaient qu'une infime partie de la commune, environ 0,2% seulement en 1930¹.

4- L'élevage.

Mais, pois chiche et production associée de porcs gras.

Quel que soit le système de culture choisi pour le maïs, sur brûlis ou en rotation avec le pois chiche, la production de grain de chaque famille paysanne excédait le plus souvent ses strictes besoins énergétiques de reproduction. On a vu qu'une famille pouvait obtenir quatre ou cinq tonnes de maïs par an sans compter la récolte de pois pour ceux qui travaillaient avec l'araire. Si l'on admet qu'une tonne de maïs suffisait à la consommation familiale (cela représente déjà 2000 calories par jour et par individu pour une famille de cinq personnes), l'excédent disponible reste très important. Une fraction de ce maïs disponible était distribuée aux poules, à l'âne, aux animaux de travail et parfois aux vaches qui en avaient le plus besoin à la fin de la saison sèche. La plus grosse partie cependant était consacrée aux cochons, non pas les cochons de celui qui produisait le maïs, mais ceux du propriétaire, car celui-ci prélevait, au nom du métayage, la plus grosse partie de cet excédent (voir plus loin). L'excédent de maïs aurait pu tout aussi bien être vendu sur le marché régional régulièrement affecté par les mauvaises récoltes et dont les prix s'envolaient fréquemment. Mais l'isolement de la Sierra de Coalcomán, le mauvais état des chemins et l'absence de moyens de transport lourd (charrette, chariot) renchérisaient considérablement le maïs rendu dans les lieux où la vente aurait été possible: terminaux ferroviaires de Los Reyes, Uruapan ou ligne du sud de l'Etat de Jalisco, port maritime de Manzanillo. Une fois retombée la fièvre libérale déclenchée par les perspectives d'exploitation minière et forestière du district de Coalcomán (projet de port à Maruata, etc...), les projets de liaison routière ou ferroviaire avaient été abandonnés. Un hectolitre de maïs rendu à Uruapan aurait ainsi coûté 6 pesos dont 5 représentant le coût du transport à dos de mules². Un tel prix pour le maïs n'était atteint qu'en cas de crise aiguë et ne se maintenait pas assez longtemps pour justifier le transport depuis

¹Recensement agricole de 1930.

²D'après les calculs de Luis G. Villasenor: "Estudio acerca del distrito de Coalcomán" in *Boletín de la Sociedad Michoacana de Geografía y Estadísticas*, Tomo V No 17, dic 1909. Le même auteur calcule que s'il y avait un bon chemin vers la côte du Pacifique, le maïs pourrait être rendu à Manzanillo (par mer depuis la côte du Michoacán) au prix de 3 pesos l'hectolitre seulement. Tomo VI, No 4, abril 1910.

Coalcomán. C'est donc sous une forme condensée et automobile que le surplus de maïs sera porté sur le marché: les porcs.

En outre, l'évolution comparée du prix du maïs et du porc gras n'a cessé de favoriser ce dernier au détriment du grain. En 1883, un porc gras valait 7 pesos, soit le prix de 7 "anegas" (600kg) de maïs¹. Le rapport de prix est de 9 pour un en 1894 à Cotija² et en 1906, un kg de saindoux valait 20 fois plus qu'un kg de maïs dans le bourg de Coalcomán³. C'est l'époque où la conquête des terres vierges de l'ouest américain (à rente différentielle nulle) permet un essor sans précédent de la production de céréales. Un prix international du grain est déjà en train de se dessiner au niveau imposé par celui des grains produits dans les meilleures conditions de productivité. En outre, le développement du réseau ferré mexicain et sa connexion avec celui des Etats Unis d'Amérique facilite le transport de grandes quantités de maïs d'un bout à l'autre du continent. Les premières importations massives de maïs ont lieu en 1891-1893.

Dans tous les "ranchos" où la production de maïs et de pois chiche était importante, c'est-à-dire partout où les métayers étaient suffisamment nombreux, un troupeau de porcs était engraisé. Dans la plupart des cas, ceux-ci restaient libres pendant la saison sèche (les terres travaillées en culture attelée étaient soigneusement clôturées) et profitaient ainsi des ressources fourragères des forêts (glands, fruits secs des ravins à végétation tropicale, etc...). Avant les semis de maïs, on s'efforçait de vendre tous les animaux suffisamment gras pour diminuer les effectifs et faciliter ainsi le gardiennage pendant la saison des pluies. Les porcs restants étaient alors étroitement surveillés et parfois enfermés en enclos plusieurs mois. On leur distribuait quotidiennement une ration de maïs et de pois chiche en séparant alors les animaux à l'engraissement et les mères d'une part, les jeunes d'autre part à qui on ne distribuait que très peu de grains. A partir des années trente, de véritables porcheries ont été construites dans certaines propriétés et les animaux étaient alors séparés par tranche d'âge et maintenus enfermés toute l'année⁴.

Deux ou trois fois par an, pendant la saison sèche, les commerçants et propriétaires de Coalcomán rassemblaient d'importants troupeaux (jusqu'à 200 têtes d'après certains témoignages) pour organiser le long voyage à pied jusqu'aux marchés de Colima ou du sud de l'Etat de Jalisco (Ciudad Guzman). Chaque étape journalière ne dépassait pas quelques kilomètres pour permettre aux porcs de parachever leur engraissement dans les ravins tropicaux qui descendent vers la côte ou les terres chaudes du sud du Jalisco. Une caravane de mules accompagnait le troupeau pour porter les réserves de maïs nécessaires au voyage qui

¹D'après les chiffres avancés par Nestor Lopez in *Memoria...*(1883), op cit, p. 145-146.

²D'après les livres de compte de L. Gonzalez Zepeda (Cotija).

³Le maïs valait un peso la fanega tandis que l'"arroba" de saindoux (11,5 kg) en valait trois, d'après G.Sanchez, op cit, p. 278. La viande de porc valait trois fois moins.

⁴Rancho de Tepeguajes par exemple.

pouvait durer jusqu'à un mois pour atteindre la ville de Colima¹. Et les porcs qui arrivaient ainsi au marché étaient plus gras qu'à leur départ du rancho de la Sierra de Coalcomán! Mais vendre la production de porcs sur les marchés urbains était réservé aux grands propriétaires. Les métayers ne pouvaient avoir qu'un nombre très limité de cochons (4 ou 5 au maximum mais le plus souvent un seul à la fois) compte tenu des faibles quantités de maïs qui leur restaient après paiement des prélèvements. Le cochon était souvent maintenu au piquet pendant la saison des cultures. Si la graisse ainsi produite suffisait à la consommation familiale, on pouvait vendre un ou deux porcs au propriétaire qui les vendait à son tour en ville avec les siens.

Pour calculer le nombre de porcs qui étaient ainsi engraisés chaque année, c'est la production annuelle de maïs qu'il faut estimer. Considérons pour cela que les 1500 familles rurales qui habitaient la commune de Coalcomán vers 1920-1930 récoltaient chacune 5 tonnes de maïs par an et que la moitié d'entre elles récoltaient en plus 1 ou 2 tonnes de pois chiche. Si l'on admet que trois tonnes de maïs étaient disponibles pour l'engraissement des porcs, ce sont 4500 tonnes de maïs qui devaient être ainsi consacrées à cette activité en plus des 1500 tonnes de pois chiche. Admettons, enfin, que 300 kg de maïs et 100 kg de pois chiche étaient suffisants pour "finir" un porc (on suppose qu'ils ne restaient pas enfermés toute l'année et mangeaient aussi autre chose). On obtient une production annuelle de 15000 porcs². La plupart des "ranchos" produisaient chaque année entre 50 et 100 porcs. Certains n'en produisaient qu'une trentaine mais d'autres en engraisaient 150 ou 200. Tout dépendait du nombre de métayers installés sur le domaine. A partir de 1935, le trafic aérien s'est beaucoup développé entre Coalcomán et les villes les plus proches. Des troupeaux entiers de cochons étaient ainsi chargés dans les avions et expédiés à Ciudad Guzman ou Colima!

¹Enquêtes auprès de Manuel Moreno M., Rogelio Mendoza, Ismael Alvarez, Esteban Valdovinos, Rinaldo Madrigal, Vitorino Marmolejo, Severo Magallon, Emiliano Blanco et Socorro Moreno.

²Pour toute cette période, les quelques statistiques disponibles sont en général très peu fiables. Le rapport de Nestor Lopez (op cit) ne mentionne que 800 porcs produits pour 1883. Les deux premiers recensements agricoles de 1930 et 1940 indiquent des effectifs de 6430 et 6400 têtes respectivement, ce qui semble encore très sousestimé. Le recensement de 1950 est de meilleure qualité et semble se rapprocher de la réalité en indiquant le chiffre de 23600 porcs pour la commune de Coalcomán. Les statistiques concernant le maïs ne sont guère meilleures. Celles du XIX^e siècle indiquent des quantités produites de 50000 "fanegas" (4250 tonnes) en 1877 pour les deux communes actuelles de Coalcomán et Villa Victoria, 35000 f. (3000 t.) en 1883, 30000 hectolitres pour l'ensemble du district (quatre communes) en 1890 et 10000 fanegas pour les deux communes de Coalcomán et Villa Victoria en 1892. Les recensements de 1930 et 1940 ne semblent prendre en compte que le maïs semé à l'aire en ignorant celui semé sur brûlis et indiquent une superficie emblavée d'environ 2000 hectares. Le pois chiche, quant à lui, est presque toujours oublié ou fortement sousestimé.

Le troupeau bovin et la production de taureaux à dresser.

Le bétail qui se développait dans les "ranchos" de Coalcomán était d'origine créole et donnait lieu à un élevage mixte dont l'objectif était l'obtention d'animaux mâles de 3 ou 4 ans et la production annexe de fromage.

Pendant la saison des pluies, les vaches allaitantes étaient rassemblées quotidiennement dans un enclos construit à proximité de la maison et traites une fois par jour, le matin, après une brève tétée du veau. Cette traite n'était pas totale et on laissait au veau le soin de l'achever. En trayant ainsi une vingtaine de vaches et en laissant au veau une partie du lait, il était possible de confectionner une pièce de 10 à 12 kg en réunissant le fromage de deux jours. Ce produit était semblable au fameux fromage de Cotija, région d'origine de la plupart des migrants, mais la production locale était faible par rapport à celle des municipes du bassin du Tepalcatepec ou à celle des terres tempérées de Cotija et San José de Gracia¹.

La traite était abandonnée presque complètement en saison sèche dès que les conditions d'alimentation du bétail commençaient à se détériorer. L'ensemble du troupeau était alors libre de déambuler sur la totalité de la propriété à l'exception des parcelles emblavées toujours protégées par la clôture construite par les métayers après le brûlis. Le bétail d'un propriétaire franchissait souvent les limites du "rancho" car ce n'est qu'après 1940 que la plupart des propriétés furent clôturées, et ceci jusqu'aux limites de la commune d'Aquila. Après la récolte du maïs, les clôtures étaient ouvertes pour laisser libre accès au bétail jusqu'à épuisement des résidus de culture. Un complément était distribué à la fin de la saison sèche (avril-mai) aux animaux les plus maigres et à ceux dont les besoins étaient accrus: animaux de travail et vaches allaitantes. La paille de pois chiche était disponible au bon moment (récolte au mois d'avril) et fournissait un aliment riche en protéines qui complétait le peu de maïs "rayado" (les épis petits ou mal conservés) distribué aux animaux. Le reste du troupeau se contentait des ressources fourragères disponibles dans les forêts, en particulier des différentes gousses et autres fruits secs abondants, là où la forêt tropicale n'avait pas été abattue. C'est juste avant cette période critique qu'une partie des animaux était vendue, limitant ainsi les besoins du troupeau.

La seule production commercialisée à grande échelle était celle des taureaux destinés à être castrés et dressés pour la culture attelée. Chaque année, pendant la semaine qui précédait le dimanche des rameaux, les animaux suffisamment cornus étaient rassemblés et conduits jusqu'à la grande foire de Peribán de l'autre côté du bassin du Río Tepalcatepec, en bordure des terres densément peuplées du nord du Michoacán et du centre du pays. Là, se réunissaient les agriculteurs des vallées de Cotija et Zamora, ceux du Bajío (Guanajuato) et des Altos de Jalisco en quête

¹Le recensement de 1950 est le premier qui mentionne la production de fromage. Elle est estimée à 5,2 tonnes seulement pour la commune de Coalcomán contre 82 tonnes pour la commune de Tepalcatepec dont la production était écoulée par les commerçants de Cotija.

d'animaux de trait susceptibles d'être dressés avant les labours du printemps (voir carte No 9). Les acheteurs prêtaient parfois leurs nouveaux taureaux aux indiens tarasques à charge de les dresser. En effet, les labours plus précoces sur le plateau tarasque permettaient de restituer à leurs propriétaires les animaux dressés pour le mois de juin. Les taureaux de la Sierra de Coalcomán étaient préférés à ceux des Terres Chaudes car leur acclimatation en terre tempérée ne posait aucun problème. L'achat et la vente des taureaux représentait l'activité principale de la foire de Peribán. Le champ de foire se transformait en "une mer de bétail" et plus de 15000 têtes étaient ainsi échangées¹. On vendait les animaux moins bien conformés et les bêtes de réforme sur les marchés de Colima, Tuxpan (Jalisco), Apatzingán, Uruapan et même jusqu'aux villages tarasques de la "Cañada de los once pueblos". (Deux ou trois bêtes étaient abattues chaque jour à Coalcomán et destinées à la consommation locale²). Les peaux, une fois tannées, étaient expédiées à Sahuayo pour l'industrie du cuir³.

Ce flux massif d'animaux de travail vers les régions agricoles du centre n'est pas spécifique à la Sierra de Coalcomán. Les régions escarpées du Pacifique fournissaient une bonne partie des bêtes de trait du Mexique central car les immenses haciendas du nord exportaient déjà une partie de leur bétail jeune vers les Etats Unis d'Amérique⁴. Les taurillons produits dans les montagnes de Tupitina, Ahuindo et Nexpa, à l'est de la Sierra de Coalcomán, rejoignaient également la foire de Peribán⁵ et ceux de la région du Balsas (La Huacana, Churumuco, Arteaga, etc...) convergeaient vers Ario de Rosales, Uruapan, Pátzcuaro et Morelia⁶. Les chemins nord-sud, ceux que parcouraient encore les muletiers, étaient toujours les itinéraires privilégiés du commerce parce qu'ils reliaient des régions fortement différenciées tant par les conditions naturelles que par la spécialisation interrégionale qui s'accroissait de plus en plus. Ce commerce entretenait d'ailleurs d'étroites relations entre la Sierra de Coalcomán et la région d'origine des migrants (jusqu'au lointains plateaux des Altos de Jalisco).

¹Enquête auprès de D.Ureña Mendez, Morelia, Luis Gonzales Zepeda, Cotija et la Unión ganadera de Peribán, Peribán.

²Boletín de la Sociedad..., op cit, Tomo I: No15, Tomo III: No19, Tomo V: No 6, Tomo VI: No 6.

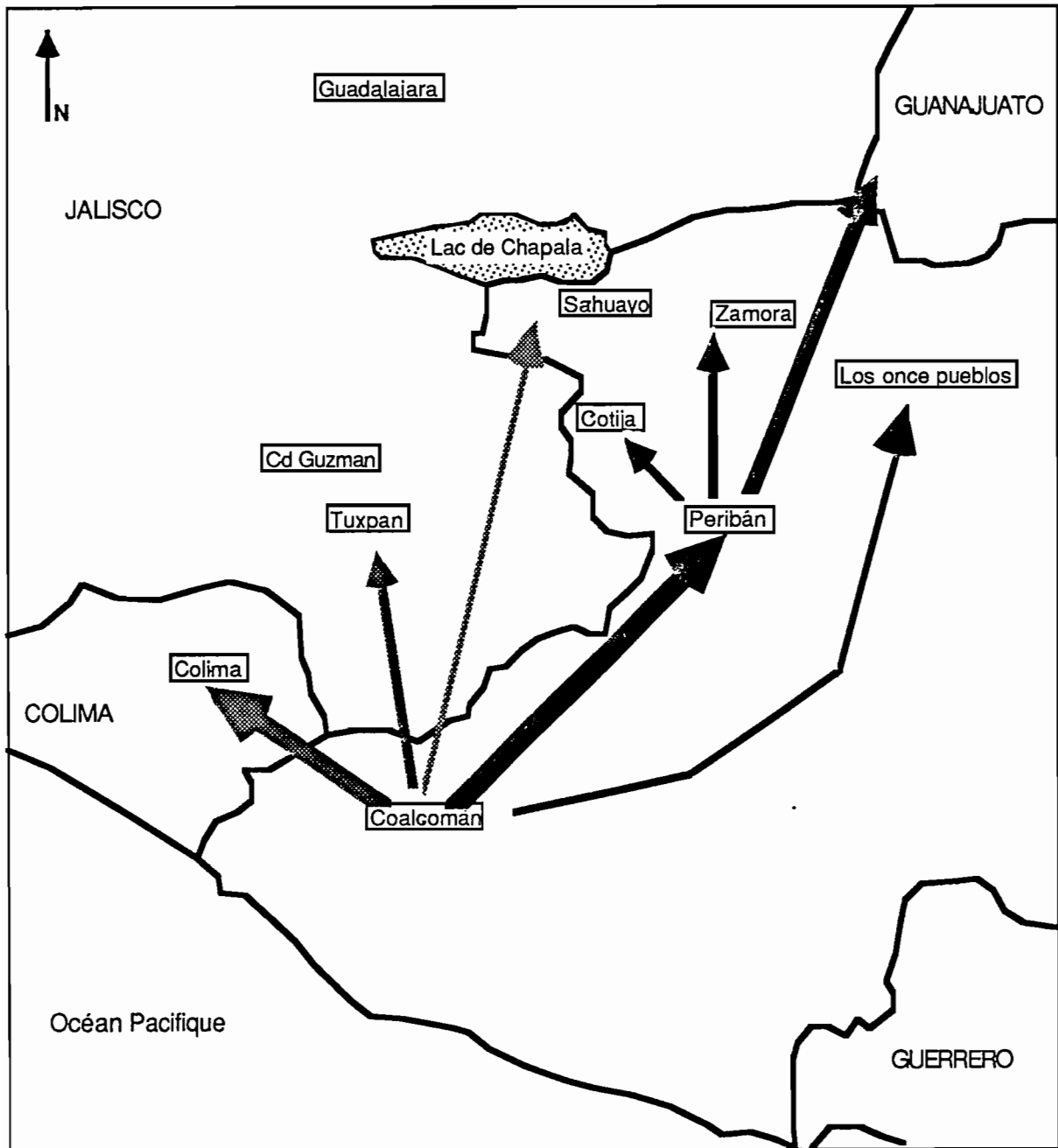
³Enquêtes auprès de Manuel Moreno M., Jesus Moreno, Jesus Ramirez, Fernando Mendoza M., Santos Virrueta, Daniel Betancourt, Rosendo Tejeda, Ermelinda Garibay, Irene Alvarez, Concepción Sanchez, Vidal Reyna, Vitorino Marmolejo, Juan Torres B.

⁴Karl Kaerger: *Agricultura y colonización en México 1900*, Leipzig, 1901; U.A.CH-C.I.E.S.A.S., 1986, p. 301.

⁵G.Sanchez, op cit, p. 240.

⁶Ces mouvements de bétail sont signalés par Maria de la Cruz Labarthe (op cit, p. 300) et Eric Léonard in Hubert Cochet, Eric Léonard et Jean Damien de Surgy: *Paisajes Agrarios de Michoacán*, El Colegio de Michoacán, Zamora, Michoacán, 1988, p. 55-56.

Carte No 9: Destinations principales des produits de l'élevage de la Sierra de Coalcomán.



-  Ventes de taureaux.
-  Ventes de porcs.
-  Ventes de peaux.

Il est très difficile d'évaluer les effectifs du troupeau bovin comme il a été fait pour les porcs et les chiffres avancés dans les recensements paraissent encore plus vagues. Nous verrons d'ailleurs que les chiffres présentés par les associations de producteurs actuelles sont encore très éloignés de la réalité et qu'une partie importante du troupeau échappe encore à tout contrôle statistique. En 1877 et 1883, les rapports gouvernementaux estimaient la production annuelle de la commune de Coalcomán (qui comprenait aussi l'actuelle commune de Villa Victoria) à 4000 et 3000 têtes respectivement¹. Le recensement agricole de 1950 indique 30500 bovins pour la seule commune de Coalcomán. Contrairement au cas de la production de porcs, la taille du troupeau bovin dépendait moins du nombre de métayers travaillant sur la propriété que de la taille de celle-ci. Les plus petits troupeaux comptaient 40 ou 50 têtes sans compter les quelques animaux que pouvaient posséder les métayers. Une centaine de bêtes constituaient un troupeau moyen mais de nombreux propriétaires possédaient plusieurs centaines de bovins. Quelques troupeaux dépassaient sans doute le millier de têtes, notamment vers le sud de la commune de Coalcomán, là où les éleveurs profitaient de la proximité des communautés indiennes pour piller les ressources fourragères des terrains indivis².

Il faut souligner, en conclusion, le caractère assez extensif de cet élevage bovin et sa faible association à l'agriculture. Le bétail se nourrissait en partie des résidus de culture (maïs et pois chiche) et produisait l'énergie nécessaire à la traction attelée mais l'absence de parcage de nuit -et bien sûr de stabulation- interdisait tout transfert de fertilité des espaces forestiers et parcours vers les terrains travaillés à l'aire. On a vu que le guano de chauve-souris était davantage utilisé à cet effet!

Intégration aux échanges marchands et spécialisation régionale.

La très longue période de gouvernement de Porfirio Diaz (1876-1910) est restée marquée par le développement spectaculaire du réseau de chemin de fer et l'amorce d'une véritable spécialisation régionale. Tandis que certaines régions accentuent encore leur spécialisation céréalière (Bajío, Ciénega de Chapala et de Zacapu, région de Lombardía et Nueva Italia), sucrière (bassin de Los Reyes, Taretán et sud du Jalisco) ou agro-exportatrice (coton, café, etc...), d'autres espaces régionaux sont marginalisés et rapidement dépeuplés par le déclin du commerce

¹Memoria de gobierno 1877 et 1883, op cit.

²Le rapport gouvernemental de 1892 indique les effectifs de quelques troupeaux de la région, sans doute considérés comme les plus importants. On y retrouve les nom de quelque uns des premiers immigrants qui s'installèrent à Coalcomán et la taille des troupeaux mentionnés varie de 80 à 670 têtes sans compter les 2000 têtes indiquées pour l'hacienda de Hihuitlán. Le détail de la composition des troupeaux est indiqué et il est intéressant de noter que les animaux mâles non castrés de plus de 4 ans constituent près du quart des effectifs (23,3 %) alors que cette proportion n'est que de 10% pour l'ensemble de l'Etat du Michoacán. Memoria de gobierno, 1892, op cit, tableau No 45 et 56.

muletier (Cotija, Purépero) ou de médiocres conditions de productivité (maïs). Mais l'isolement de la Sierra de Coalcomán et son éloignement du réseau ferré n'ont pas entraîné son déclin. C'est tout le contraire qui se produit puisque population, production et commerce connaissent une croissance exceptionnelle. La Sierra de Coalcomán a trouvé sa place dans la division interrégionale du travail en produisant l'énergie nécessaire au développement des surfaces cultivées dans la région centrale du Bajío (animaux de traction) et l'énergie animale nécessaire à la consommation humaine (saindoux). Ces deux productions ont la particularité de se déplacer elle mêmes pour rejoindre les marchés sans que l'éloignement des lieux de vente ne présente un handicap sérieux. Toutes les autres productions se sont maintenues car les difficultés de communication entravaient l'importation de denrées lourdes venues des régions hautement productrices. Mais pour ces mêmes raisons, leurs volumes restaient strictement limités aux capacités de consommation locale (maïs, haricots, canne à sucre, Fromage, etc...). La première piste praticable en saison sèche par les véhicules à moteur n'est construite qu'à la fin des années trente et il faut attendre les travaux de la commission du bassin du Tepalcatepec pour qu'un pont soit construit sur le Río Tepalcatepec (1950) permettant ainsi l'accès à la Sierra de Coalcomán en toute saison.

Enfin, il faut signaler que deux autres produits de haute valeur (rapportée au poids) ont connu un certain développement commercial: Le tabac qui était cultivé dans certaines propriétés de la commune de Villa Victoria et à l'ouest de celle de Coalcomán. Il était vendu à Colima ou à une petite fabrique de cigarettes installée à Villa Victoria ("La Costeña")¹. Dans la petite hacienda de Coahuayula (formée sur les anciens indivis de la communauté de Huizontla), on cultivait aussi du café en sous bois et celui-ci était arrosé grâce à un système de rigoles. La production était transformée sur place et le café en grain était ensuite expédié à dos de mules jusqu'à Coahuayana et Colima². Tabac et café n'ont cependant jamais connu de développement à grande échelle. L'intégration de la région aux échanges marchands confrontait ces productions marginales à celles des régions déjà spécialisées et dont les conditions de productivité étaient largement supérieures. La production de tabac est définitivement interrompue en 1930 après destruction de la fabrique de cigarettes de Villa Victoria pendant la révolte des "Cristeros" (dont on reparlera) et les plantations de café sont abandonnées après démantèlement de l'hacienda de Coahuayula.

¹ Enquêtes auprès de Vidal Reyna (Tehuantepec), Ismael Alvarez (La Pena), Vitorino Marmolejo (La Nuez), Bundia Alvarez (Estopila).

² Enquête auprès de Emilio Martinez, Coahuayula.

5- Les rapports sociaux de production.

Même si le niveau des forces productives était resté faible (culture manuelle ou attelée légère), chaque agriculteur produisait en général beaucoup plus de grains que ce qu'aurait exigé la simple couverture des besoins énergétiques de sa famille. D'après les calculs présentés précédemment, 35 à 40 journées de travail dans l'année suffisaient à assurer à chaque membre de la famille paysanne une consommation journalière supérieure à 2000 calories. La productivité du travail relativement élevée (surtout en culture sur brûlis) aurait donc laissé à l'agriculteur une marge importante d'accumulation si son sur-travail n'avait pas été presque intégralement confisqué dans le cadre du métayage.

Le contrat de métayage.

Parler de "contrat" ne signifie pas qu'il existait un document écrit, signé et conservé par les deux parties. Il s'agissait plutôt d'un accord oral, variable selon les hameaux, et plus ou moins personnalisé en fonction d'éventuelles relations familiales ou de parrainage entre "patron" et métayers. Dans tous les cas, le propriétaire fournissait la terre et la plupart des moyens de production; le métayer, son travail. Bien que les témoignages diffèrent notablement selon que la personne interrogée avait été elle-même propriétaire ou métayer, les termes du "contrat" étaient en général les suivants:

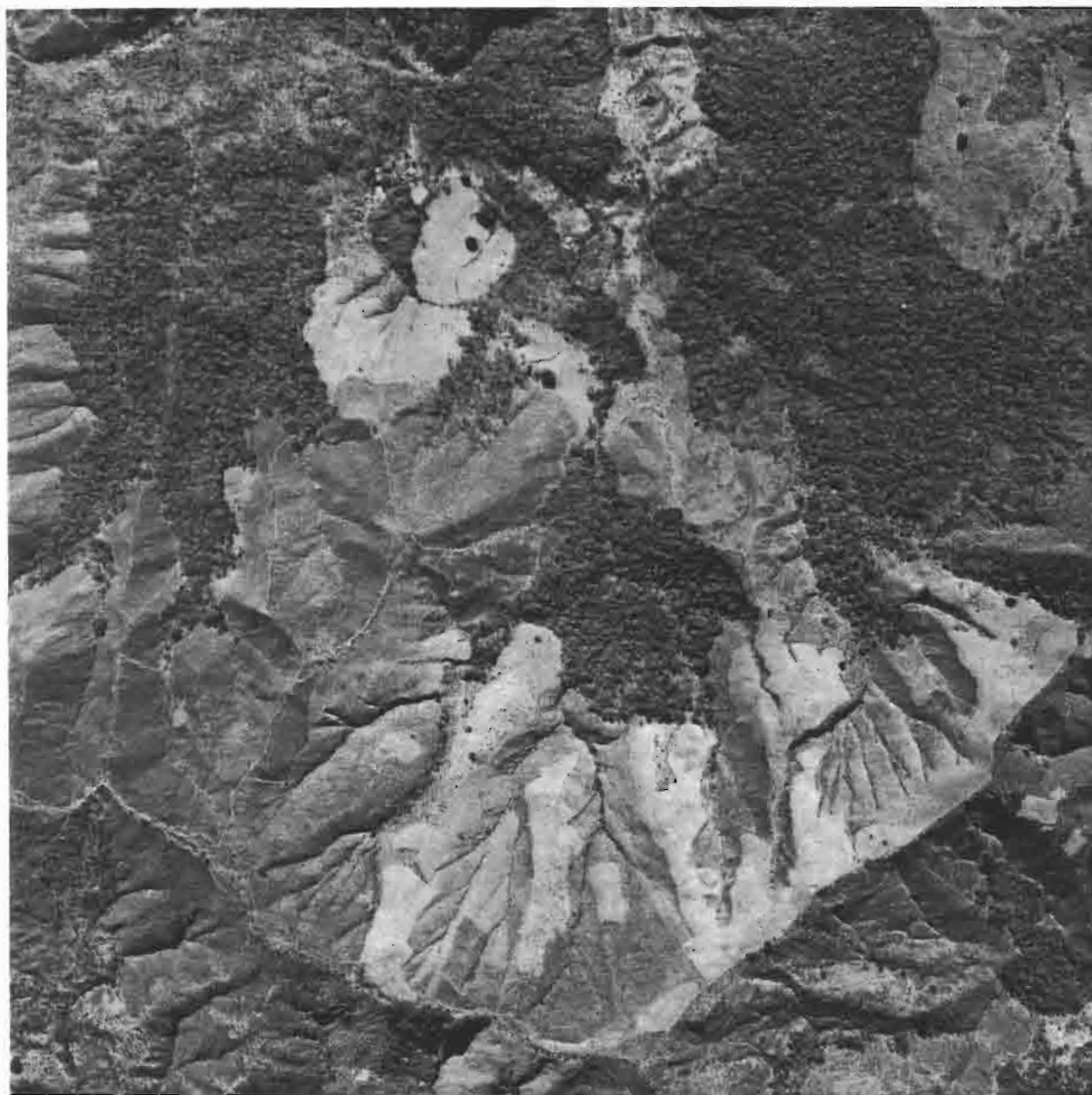
- En culture sur brûlis, les métayers avaient à charge l'abattage de la parcelle, le brûlis, l'édification de la clôture et le semis. Le propriétaire prêtait les outils (hache, machette et lance à semer) et fournissait la semence.

- Les métayers qui travaillaient sur les terres arables devaient confectionner eux-mêmes l'araire ou s'en procurer une. Le patron fournissait les animaux de travail, le joug et la semence. Quand l'usage de la charrue s'est généralisé, c'est le propriétaire qui la prêtait au métayer mais ce dernier avait toujours à charge l'araire pour les travaux de semis et de nettoyage¹.

Dans les deux cas, le propriétaire prêtait au travailleur le maïs nécessaire à l'alimentation de sa famille dans l'attente de la récolte à venir². Patron et métayer contribuaient pour moitié aux travaux de récolte. Le propriétaire y participait souvent personnellement ou payait

¹ Un artisanat local exploitait encore les ressources en fer de la Sierra et confectionnait la plupart des outils utilisés par les agriculteurs: machette, fer de lance à semer, pointe renforçant l'extrémité de l'araire, etc... Voir G.Sanchez, op cit, p. 178 et Luis Hajar y Haro: "El Distrito de Coalcomán y los criaderos de fierro al noreste de la cabecera, 1921" in E.de la Torre V.: *El tropico michoacano...*, op cit, p. 433.

² Il s'agit de la "habilitación" qui correspondait en général à trois "anegas" de maïs par "anega" semée, soit environ 250 kg pour environ 4 hectares semés sur terres arables ou 6 hectares semés sur abattis-brûlis. Cette quantité assurait la consommation de la famille pendant trois mois environ.



Photographie No 2: Un "rancho" de la Commune de Villa Victoria en 1960: La Huerta de Sanchez (échelle 1:10000). On remarque quelques parcelles labourées à proximité du hameau (en haut). (Photographie Aerofoto, vol No 1543, 1960).

d'autres personnes pour le remplacer. Cette supervision directe facilitait le contrôle de la production et de son partage. La récolte était répartie sur le champ en deux moitiés inégales (car il fallait alors rembourser les avances en grain concédées par le propriétaire) et chacun emportait la part qui lui revenait chez lui.

Autour de cet arrangement type, de nombreuses variations étaient possibles. Certains propriétaires dédommageaient en partie le travail d'abattage ou la construction de la clôture mais d'autres refusaient de fournir les outils ou pratiquaient des taux usuriers élevés qui obligeaient le métayer à rembourser une plus grande quantité de maïs que celle qui lui avait été effectivement prêtée, etc... D'autre part, tous les métayers du "rancho" étaient moralement obligés de participer à certaines tâches parfois rémunérées mais le plus souvent à titre gratuit (corvée): transport de la récolte revenant au propriétaire jusque chez lui, capture et marquage du bétail, messagerie, entretien des clôtures (autour des terrains labourés), conduite des troupeaux de taureaux et porcs sur les marchés de Peribán ou Colima, etc...

La plus-value.

L'importance d'un "rancho" se mesurait moins par sa surface que par le nombre de métayers "associés" au patron. De leur nombre dépendait la quantité de maïs produite et donc le nombre de porcs que le propriétaire pouvait engraisser. Une propriété moyenne avait cinq ou six métayers¹ mais de nombreux propriétaires pouvaient compter sur une main d'oeuvre plus nombreuse. Don Trinidad Contreras, par exemple, dirigeait 11 métayers dans sa propriété de Tepehuajes et la plupart d'entre eux travaillaient à l'aire². Dans la vallée de Zacasihuite, 20 à 30 familles semaient à moitié avec Isidro Valencia dont la propriété mesurait plus de 5000 hectares³. Le domaine de Tehuantepec comptait plus de 30 métayers, etc...

La moitié de la récolte (dans le meilleur des cas) qui revenait au métayer lui permettait de nourrir sa famille et les quelques animaux domestiques dont il était propriétaire. Toutefois, il ne pouvait pas espérer vendre quelque chose sur le marché, d'ailleurs trop éloigné, sans passer par l'intermédiaire du propriétaire. Ce dernier en revanche disposait d'une quantité importante de grain entièrement disponible pour l'engraissement des porcs après avoir prélevé les quantités nécessaires à l'économie domestique, à la basse cour, aux chevaux et mules souvent nombreux d'ailleurs (voir Schéma No 5).

Chaque propriétaire avait donc intérêt à retenir sur son domaine le plus grand nombre possible de métayers et à ce que chacun d'entre eux

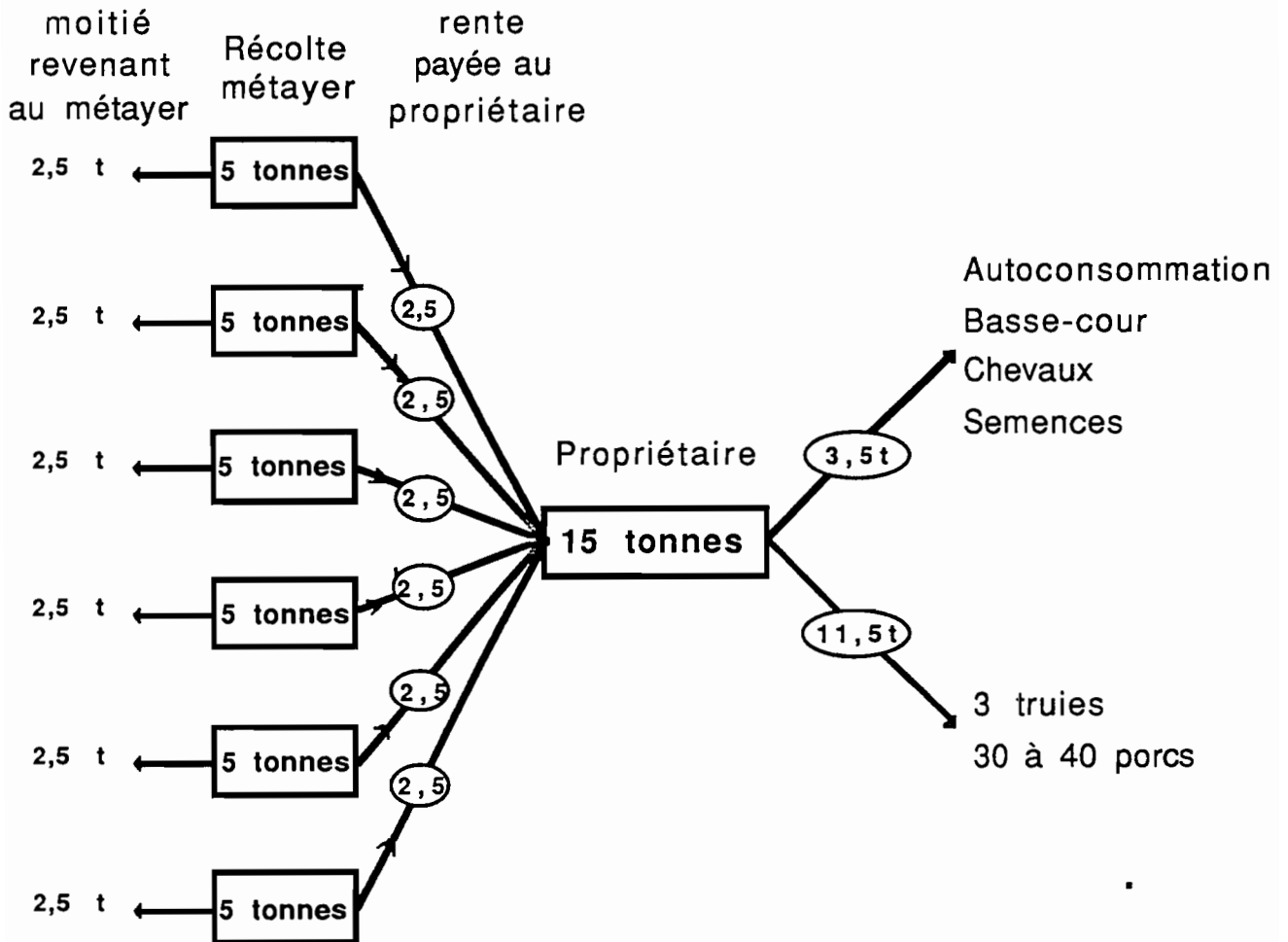
¹Pour la commune de Coalcomán, nous avons vu que 1500 familles environ travaillaient dans 250 "ranchos" (vers 1910) ce qui représente une moyenne de 6 métayers par propriété.

²Enquêtes auprès de Socorro Moreno et Raquel Contreras.

³Enquêtes auprès de Jesus Mejia, Isabel Gomez, Elvira Hernandez, Antonio Diaz et Maria Spindola.

sème la plus grande surface possible. L'engraissement des porcs était une activité à très haute valeur ajoutée compte-tenu de la valorisation du saindoux sur les marchés urbains. Mais cette activité était réservée au propriétaire, le métayer n'étant dans ce cas qu'un producteur de matière première. Le taux de plus-value, calculé sur la production de graisse de porc, était très élevé dans la mesure où la partie effectivement rémunérée du travail du métayer ne représentait qu'une petite partie de la valeur créée (sans doute moins de 20%).

Schéma No 5: Répartition de la récolte de maïs dans une propriété de la commune de Coalcomán au début du XX^e siècle (disposant de six métayers).



(Le schéma ne prend pas en compte le remboursement des avances en nature et autres dettes éventuelles du métayer.)

La répartition des résidus de récolte ne donnait pas lieu à un partage égalitaire entre propriétaire et métayer. Le battage du pois chiche permettait une division immédiate de la récolte et il semble que la moitié des tiges (la plante et les racines après séparation du grain) ait été en général acquise au métayer. En revanche, la répartition des feuilles et cannes de maïs restées sur le champ n'était pas aussi facile. Le métayer

disposait en théorie de la moitié de ce fourrage. Il pouvait donc, soit ramasser les feuilles correspondant à sa moitié avant la récolte des épis, soit profiter d'un droit de pâturage sur chaume égal au droit du propriétaire. Dans la pratique, le métayer ne contrôlait jamais complètement sa part de résidus de culture. La quantité de feuilles récoltées avant la récolte était limitée par le temps disponible (il fallait, à cette époque là de l'année, commencer l'abattage de la parcelle de maïs à venir, ou désherber le pois chiche) et la parcelle était immédiatement envahie par le bétail du propriétaire pas plus tôt achevée la récolte des épis. Les deux ou trois animaux du métayer pouvaient alors se joindre au troupeau du "patron" mais chaque feuille mangée par l'un d'eux faisait défaut au bétail du propriétaire. C'est pourquoi il était strictement interdit au métayer d'avoir plus de 2 ou 3 bêtes (une vache et sa suite), exceptionnellement 5 ou 6 mais c'était alors un régime de faveur. Cette limitation du droit de pâturage est systématiquement évoquée dans toutes les conversations que nous avons pu avoir avec des métayers ou d'anciens métayers. Elle était également l'objet principal de leurs revendications. Les termes généraux du "contrat de travail" ne donnaient jamais lieu à discussion. L'unique préoccupation du métayer était de savoir à combien d'animaux il aurait droit après la récolte. Le propriétaire pouvait laisser miroiter ce droit de pâture au métayer sans jamais en expliciter le contenu précis; et ce jusqu'à ce que le métayer ait abattu et semé une parcelle forestière. Après ce délai, le patron fixe le plafond du droit de pâture et sa décision tombe comme le verdict qui viendrait sanctionner la bonne ou mauvaise conduite du travailleur. A ce stade du cycle agricole, le métayer n'a plus le choix d'accepter ou de refuser le contrat car le rompre signifierait l'abandon définitif du travail déjà réalisé (abattis et semis) et l'impossibilité de trouver du travail dans un autre hameau jusqu'au cycle suivant. Il doit alors ramener les effectifs de son troupeau à cette limite stricte et vendre au propriétaire les animaux en surnombre, au prix fixé par ce dernier, à moins d'accepter le règlement d'une rente spéciale acquittée par animal en sus et payable en argent ou sous forme de corvée.

Après répartition du grain et des résidus de culture, il est clair que le métayer ne disposait pas réellement de la moitié du fruit de son travail. La limite au droit de pâture imposée par le propriétaire donnait lieu en effet à un nouveau transfert de plus-value au détriment du métayer.

Après dissolution de l'ancienne communauté indienne de Coalcomán et l'installation des migrants métis, le métayage se généralise et devient rapidement le rapport de production dominant¹. Le fermage a cependant existé pendant les premières décennies du nouveau système agraire. Le loyer, payable en nature, était proportionnel à la surface semée mais

¹ Contrairement aux informations présentées par le recensement démographique de 1900 qui dénombre 58 "agriculteurs" et 3002 "peones" pour la commune de Coalcomán (qui comprend alors celle de Villa Victoria). Cette classification simpliste passe sous silence le groupe de métayers, le plus souvent ignoré par les statistiques. Il est certain que la grande majorité de ces 3002 personnes recensées comme "péones" étaient en réalité métayers.

alors indépendant de la récolte. Il était de l'ordre de une tonne de grains (12 "anegas") par "anega" de terrain semé¹ (4 ha en terrain labourable, 5 ou 6 en culture sur brûlis) et représentait donc un prélèvement moindre, de l'ordre de 20 à 25% d'une récolte moyenne. Le fermier assurait seul les risques de la culture et devait se procurer lui même ses moyens de production.

- En culture attelée, la location de l'attelage représentait une dépense équivalente à celle de la terre, environ une tonne de grains². Le loyer total correspondant à la terre et à l'attelage représentait alors la moitié d'une récolte moyenne. En outre, le laboureur devait aussi disposer des autres outils nécessaires à la culture, fournir les semences, et se passer des avances en grain du propriétaire. Sur les terres labourables, le fermage ne signifiait un prélèvement moindre que pour celui qui possédait un attelage complet. Mais seuls les propriétaires pouvaient avoir des animaux de travail du fait de leur monopole absolu sur les ressources fourragères.

- En culture sur brûlis, et compte tenu du peu d'outils nécessaires à cette forme de mise en valeur, le fermage aurait pu être souhaité par les métayers. Mais l'intérêt du propriétaire était autre et les perspectives de prélèvement supérieures dans le cadre du métayage³. En outre, le contrat de métayage rendait le travailleur beaucoup plus dépendant du propriétaire⁴, dépendance rendue indispensable par la proximité des terrains encore indivis des communautés indiennes de la côte et la tentation du métayer d'aller tenter sa chance de ce côté là. Le métayer était en fait retenu sur le domaine par l'impossibilité de rompre le contrat sans perdre le bénéfice de son travail et par l'espoir d'obtenir du propriétaire un droit de pâturage supérieur.

¹ Il semble que les loyers aient été moins chers dans le sud de la commune de Coalcomán (8 anegas seulement à San José de La Montaña) et sur les terres de l'hacienda de Trojes au nord-ouest de la commune (2 à 4 anegas de maïs pour 15 mesures de grain semé soit de 250 à 500 kg de grain pour 6 ha. Enquêtes auprès de Vidal Riveira, Elvira Hernandez, Daniel Betancourt, Emiliano Blanco, Antonio Sanchez, Dolores Paniagua, Antonio Ochoa. Le fermage était aussi de règle dans le latifundium de la Pacific Timber Company pour les quelques familles chargées de surveiller les forêts.

² Le prix courant était de six "anegas" de maïs par animal en terrain pluvial ou six mesures (environ 30 litres) de haricots noirs en terrain irrigué. Enquêtes auprès de Isabel Gomez et Antonio et Matilde Ochoa.

³ Contrairement au cas de certaines haciendas du Mexique centre-occidental où les plus mauvaises terres étaient cédées en fermage parce que les rendements y étaient souvent faibles et que l'éloignement du centre de l'hacienda rendait tout contrôle de la production difficile et coûteux.

⁴ K. Kaerger laisse entendre que le métayage était aussi efficace que le "servage pour dettes", auquel étaient soumis de nombreux travailleurs des haciendas, pour retenir la main d'oeuvre sur le domaine; op cit, p. 216.

Métayage et migration.

Le métayage ne constituait pas une nouveauté pour les agriculteurs installés à Coalcomán. Mais pour toutes les familles qui n'avaient pas accaparé un ou plusieurs lots des anciens indivis de Coalcomán, et dont la condition n'avait pas fondamentalement changé, pourquoi avoir immigré? Pourquoi être parti si les conditions d'exploitation dans la région d'accueil étaient semblables à celle de leur région d'origine? Pour essayer de répondre à cette question, il est important de comparer les termes du contrat de métayage à Coalcomán avec ceux que connaissaient les métayers des régions d'origine à la même époque.

L'importance énorme du métayage dans les rapports de production pré-révolutionnaires est mentionné de plus en plus fréquemment dans les ouvrages qui traitent de cette période mais l'usage de ce mot (*aparceria*) ne s'accompagne pas toujours d'une description rigoureuse du contrat. Il est utilisé dans un sens très différent selon les auteurs ou les régions décrites et donne lieu à de nombreuses confusions. Comme le paiement de la rente du métayage n'est jamais réalisé en liquide, le mot de métayage est parfois employé pour désigner une relation dans laquelle la rente est payée en nature par opposition au fermage (*arrendamiento*) où cette rente serait payée en argent. Cette distinction est dépourvue de sens et le mode de paiement importe peu. Nous réserverons donc le mot métayage au cas où la rente prélevée est proportionnelle à la récolte obtenue. Cette rente représente en général la moitié de la récolte (on parle alors de *medianía* et le métayer est alors un *mediero*). Mais d'autres cas sont souvent cités dans lesquels la rente représente un quart, un tiers ou même deux tiers de la récolte. Dans d'autres ouvrages, le métayage désigne une relation de travail particulière dans laquelle, par exemple, une personne fournit la parcelle tandis que l'autre apporte les moyens de production (attelage) nécessaires à sa mise en valeur (on emploie souvent le mot *mediería* ou travail à moitié). Les deux personnes participent aux travaux de culture et la récolte est partagée en deux parties égales. Cette "association" de producteurs a un sens bien différent et ne constitue pas forcément un rapport d'exploitation dans la mesure où le transfert de plus-value vers l'un ou l'autre des partenaires n'est pas systématique.

Ces confusions ont souvent conduit leurs auteurs à une interprétation idéalisée du métayage et à une généralisation abusive de leurs conclusions à l'ensemble des rapports sociaux de production désignés vaguement sous le terme *aparceria*. Cette mise au point était nécessaire car on ne peut comparer valablement que des choses comparables.

Les situations qui ont été décrites pour d'autres régions du Mexique, et pour la période de gouvernement de Porfirio Díaz, présentent souvent de grandes similitudes avec le système de métayage mis en place à Coalcomán. C'est le cas notamment des situations décrites par K. Kaerger pour la grande région céréalière du Bajío et les Terres Chaudes du Michoacán, ou par Patricia de Leonardo pour la commune de Jalostotitlán

dans la région des Altos de Jalisco¹. Néanmoins, de nombreuses variations locales ont été mentionnées dans les mêmes régions, en particulier certaines clauses du contrat qui contraignaient le métayer à payer en sus une certaine quantité de maïs correspondant à la location d'un des deux boeufs de l'attelage. Cette rente supplémentaire correspond au cinquième de la part de grain du métayer (10% de la récolte total) à Celaya au coeur du Bajío et à une somme de huit pesos sur les plateaux des Altos de Jalisco². Le remboursement des avances donnait lieu dans certains cas à un prélèvement important sous forme d'intérêt³. Parfois aussi, les avances en grain devaient être remboursées en liquide à une époque où, le grain étant très bon marché, l'équivalent-grain du remboursement était bien supérieur à la quantité de grains prêtée⁴. Enfin, plusieurs situations ont été décrites pour lesquelles la proportion de grains octroyée au métayer était inférieure à la moitié. Sur les terres nouvellement drainées et irriguées de Zacapu (nord du Michoacán), et dans les haciendas de l'Etat de Aguascalientes, les métayers ne recevaient qu'un tiers de la récolte⁵. Dans la région des Altos de Jalisco, A.fábregas affirme que les métayers qui ne possédaient ni animaux de travail ni araire ne recevaient qu'un quart de la récolte⁶.

La plupart des travaux cités sont consacrés à des régions qui ont envoyé de gros contingents de migrants vers le sud et en particulier vers la Sierra de Coalcomán. Dans des régions plus éloignées, on rencontrerait des situations encore plus défavorables pour les métayers. Dans l'Etat de Oaxaca, par exemple, certains métayers devaient non seulement fournir boeufs et semences mais payer également un droit de récolte de un centime par sillon et participer aux corvées dominicales⁷.

On constate en fait que la plupart des métayers travaillant sur les terres pluviales des haciendas dotées d'importants périmètres irrigués devaient aussi s'employer comme journalier pour les cultures irriguées (blé, canne à sucre)⁸. Il est donc probable que la plus-value prélevée

¹K.Kaerger, op cit, p. 216. Patricia de Leonardo et Jaime Espin, op cit, p. 65-66.

²K.Kaerger, op cit, p. 217-218. Jaime Espin in Patricia de Leonardo et Jaime Espin, op cit, p. 192 (village de Teocalitche).

³Javier Martinez Gomez (op cit) décrit ces remboursements pour une hacienda du sud de l'Etat de Jalisco. Voir également H.Cochet: *Historia agraria del municipio de Coquimatlán*, op cit, p. 40 et Friedrich Katz: *La servidumbre agraria en México en la época porfiriana*, Era, México, 1976, p. 36. Dans les trois cas, les remboursements s'effectuent "al doble", c'est à dire avec un taux d'intérêt de 100%.

⁴K.Kaerger, op cit, p. 216 à 218.

⁵Embriz Osorio: *La liga de comunidades y sindicatos agraristas del Estado de Michoacán, práctica politico-sindical*, C.E.H.A.M., col. Investigadores, México, 1984, p. 74. Beatriz Rojas: *La destrucción de la hacienda en Aguascalientes, 1910-1931*, El Colegio de Michoacán, Zamora, Michoacán, 1981, p. 40 et 43.

⁶A.Fabregas, op cit, p. 109.

⁷K.Kaerger, op cit, p. 220-221.

⁸Ce travail était parfois obligatoire, bien que rémunéré, et même inscrit dans certains contrats de métayage. E.Osorio, op cit, p. 75.

représentait, dans ce cas, non seulement le sur-travail prélevé au métayer, mais également une partie de son travail nécessaire, l'obligeant ainsi à s'employer comme journalier en saison sèche; à moins que la parcelle donnée en métayage soit trop petite pour permettre la reproduction complète de la force de travail. Dans les deux cas, les terres pluviales constituent l'espace de reproduction de la main d'oeuvre employée en hiver sur le périmètre irrigué¹.

Finalement, la situation des métayers de Coalcomán n'était pas si mauvaise par rapport à celle de leurs collègues et parents qui n'avaient pas émigré et travaillaient dans les haciendas de la région centre-occidentale du Mexique. Dans la région de Cotija d'où sont venus la plupart des migrants, les termes du contrat de métayage étaient semblables à ceux en vigueur dans la Sierra de Coalcomán mais l'augmentation démographique (30 h/km² à la fin du XIX^e siècle) avait entraîné le raccourcissement de la période de recru forestier, une chute probable des rendements et la diminution consécutive de la productivité du travail. Cette productivité était encore assez élevée dans la Sierra de Coalcomán et la part de grains qui revenait au métayer dépassait en général la quantité nécessaire à la satisfaction des besoins minimaux de sa famille.

Même en cas de mauvaise récolte, les conditions de survie étaient plus favorables dans la Sierra de Coalcomán du fait de la moindre pression exercée sur les ressources du milieu. La récolte de la banane que l'on s'efforçait de planter à proximité des sources et la cueillette des fruits sauvages comme le "bonete" (*Pileus mexicanus*) permettaient toujours d'allonger la pâte destinée à la confection des galettes de maïs (tortillas). La chasse pouvait également compléter la ration alimentaire et constituait parfois une source de protéines plus importante que les haricots noirs. Là aussi, il faut comparer cette situation avec celle des régions semi-arides (dépression des Terres Chaudes) ou froides et trop densément peuplées pour permettre de tels apports complémentaires. En cas de mauvaise récolte, les terres sèches et froides du plateau des Altos de Jalisco, par exemple, n'offraient aucune alternative possible de survie (chasse, cueillette).

Accumulation et dépendance.

En outre, on a vu que la faible densité de population et la proximité des terrains indivis de la côte encourageaient les propriétaires à préserver la marge d'accumulation du métayer, marge certes limitée par le droit de pâture mais bien réelle tout de même. Si le relèvement du droit de pâture a toujours été la revendication centrale des métayers, c'est bien que leur cheptel était susceptible d'augmenter et leur capital de croître! A ceux qui ne possédaient aucun animal, le patron prêtait une vache "à moitié", la moitié des descendants revenant aux métayers (à partir de la deuxième mise-bas). Ce dernier pouvait garder la totalité du lait produit

¹Pascale Perez: *Cambios tecnicos, dinámica social y sus impactos sobre la organización del espacio: dos comunidades rurales del valle de Zamora*, tesis de maestria, El Colegio de Michoacán, Zamora, Michoacán, 1989.

en échange de sa participation à la traite matinale de l'ensemble du troupeau pendant la saison des pluies. En quelques années, le métayer pouvait obtenir un veau lui appartenant ou, mieux, une génisse. Cette accumulation était lente et peu sûre (le métayer assurait tous les risques) mais permettait à tout-un-chacun de se constituer un petit cheptel. D'autres métayers enfin, achetaient directement leur première génisse au propriétaire grâce au surplus de maïs ou au cochon qu'ils pouvaient lui vendre.

L'accès à l'accumulation était toujours entrouvert au métayer mais se refermait brusquement chaque fois que le capital du métayer franchissait la limite incontournable du droit de pâture fixé par le propriétaire. De ce plafond, et de lui uniquement, dépendait la marge d'accumulation des travailleurs du "rancho". Ceux d'entre eux qui jouissaient de relations privilégiées avec le patron parce qu'ils étaient de sa famille, ou par lui parrainés, réussirent à constituer des troupeaux plus importants. Un gendre du propriétaire, par exemple, s'il ne possédait aucun terrain, bénéficiait d'un régime de faveur (mais on a vu aussi des filles brutalement déshéritées parce qu'elles fréquentaient de trop près un métayer!). Certains métayers ont même pu racheter une fraction du domaine à l'occasion de sa division entre les héritiers. Ils devinrent à leur tour propriétaires. D'autres, moins fortunés, sont devenus petits tenanciers en rachetant au propriétaire un lopin de terre, à prix d'or et moyennant une longue épargne. Leur dépendance n'a pas diminué pour autant car le lopin était trop exigu pour permettre le bon déroulement de la rotation forestière de longue durée ou trop en pente pour être travaillé à l'araire. Il fallait l'abandonner plusieurs années et retourner travailler chez l'ancien patron le temps de laisser sa végétation reprendre ses droits.

Les autres métayers qui ne pouvaient pas franchir le seuil fixé par le propriétaire ne pouvaient pas transformer leur épargne éventuelle en capital fixe. L'aménagement d'une maison en dur (adobe) et d'un jardin d'arbres fruitiers n'était pas envisageable compte tenu de la précarité de leur situation et de l'éventualité d'un remerciement. Eux vivaient toujours dans une case rapidement construite sur le terrain du propriétaire ou dans une maison prêtée par celui-ci, ce qui augmentait encore leur dépendance. Le métayer qui mettait la clef sous la porte avant la récolte perdait la moitié de récolte qui lui revenait. S'il s'en allait après la récolte, il perdait le bénéfice du travail déjà investi dans l'abattage de la parcelle du cycle suivant. Là encore, c'est la fixation du droit de pâture qui était à l'origine de la plupart des conflits entre propriétaire et métayer et du départ de ce dernier. S'il refusait de céder son animal en surnombre au propriétaire, il était chassé du domaine et condamné à chercher un autre propriétaire qui l'accepte, lui et son bétail.

Les métayers ne restaient pas toute leur vie chez le même patron. Beaucoup vivaient dans une instabilité constante, visitant successivement toutes les vallées de la région. A chaque déménagement, les quelques affaires de la famille étaient chargées sur le bât de l'âne. La litanie des souvenirs des métayers est sur ce point significative quand ils évoquent la liste de leurs anciens patrons et les conditions de leurs renvois

successifs¹. La dépendance du métayer transformait toute rupture du contrat en coup dur pour l'économie familiale.

Sauf exception, l'existence d'une petite marge d'accumulation potentielle ne signifiait en aucun cas un affranchissement progressif du métayer et un accès partagé à la pleine propriété des moyens de production. On est loin de la "véritable concession d'autonomie moyennant redevance annuelle" décrite par Jean Meyer pour la région centre-occidentale du Mexique. Ce dernier fait des métayers des hommes libres (parce que non dépendants d'un travail salarié!), en voie d'ascension sociale et séparés de la catégorie des propriétaires par un simple jeu d'écriture²! Il est vrai que de nombreux métayers ont pu profiter de la ruine de certaines haciendas ou de leur abandon à la suite de rumeurs révolutionnaires. Ils étaient alors les mieux placés pour récupérer une fraction de l'hacienda et devenir effectivement propriétaires. Mais cette ascension sociale n'a pu se réaliser que sur les terres marginales des haciendas ou sur la ruine du système des haciendas³. En aucun cas elle n'a constitué l'aboutissement "naturel" du rapport d'exploitation que constituait le métayage.

¹Enquêtes auprès de Antonio Diaz G., Justo Mejia, Juan Contreras L., José Echeveria, etc...

²Jean Meyer: *Problemas campesinos y revueltas agrarias*, op cit, p. 226; *La Cristiada*, 3-Los Cristeros, Siglo XXI, Mexico 1974 (septième édition 1985, p. 12 et 76).

³C'est par exemple le cas pour l'hacienda de Trojes, au nord-ouest de la commune de Coalcomán. Les anciens métayers ou fermiers deviennent effectivement maîtres chez eux quand l'hacienda se disloque et est abandonnée.

6- Les communautés indiennes.

La commune de Aquila est créée en 1910 après d'innombrables changements survenus dans le découpage administratif de la région¹. Elle rassemble toutes les communautés indiennes de la côte à l'exception de celle de Huizontla qui reste rattachée à la commune de Villa Victoria. Contrairement à celle de Coalcomán centrée autour du bourg du même nom, la nouvelle commune d'Aquila apparaît davantage comme une juxtaposition de communautés indiennes encore largement indépendantes les unes des autres. Chaque communauté reste organisée autour de son centre historique (Pómaro, Coire, Ostula, Aquila et Maquili) et le choix du village d'Aquila comme centre administratif de la nouvelle entité ne s'accompagne pas d'un recentrage des activités autour de ce village. Quarante ans après cette décision administrative, la population du nouveau "chef-lieu" n'a pas augmenté et reste comparable à celle des autres centres villageois indiens: quelques centaines d'habitants quand le bourg de Coalcomán compte déjà plus de 3500 habitants en 1950².

Alors que la commune de Coalcomán avait connu, en quelques décennies, un développement remarquable des activités agricoles, celle d'Aquila au contraire, semble avoir été maintenue à l'écart du mouvement général d'accumulation déclenché sur les terres de l'ex-communauté de Coalcomán. Cette "infériorité", ce retard peut être grossièrement quantifié grâce aux données du recensement agricole de 1950 qui sont rassemblées dans le tableau No 6. Ces données sont loin d'être vraiment fiables mais c'est la comparaison des chiffres et non leur valeur absolue qui importe le plus. On sait que les effectifs de bétail ne sont pas réellement connus pas plus que les surfaces semées sur défriche-brûlis.

Tableau No 6: Population, activité agricole et bétail recensés dans les communes de Coalcomán et Aquila en 1950.

Commune.	Coalcomán.	Aquila.
Surface (km2)	2880	2310
Population totale	16072	6826
Population chef-lieu	3650	470
Araires	1695	121
Charrues	472	153
Animaux de travail	4684	740
Maïs (hectares)	7800	1179
Prod.maïs/habitant (kg)	390	160
Bovins	30500	8300
Porcs	23600	8500

Source: Recensements démographique et agricole de 1950.

¹D.D.Brand, op cit, p. 108-109.

²Recensements de population de 1921 et 1950.

Tandis que chaque famille rurale de Coalcomán disposait, en moyenne, d'un araire (ou d'une charrue), d'une paire d'animaux de travail (boeufs) et d'environ quatre hectares emblavés en maïs, il faudrait admettre d'après les chiffres du recensement, que la plupart des familles indiennes de la commune de Aquila ne possédaient ni instrument aratoire ni animaux de travail et ne semaient que de petites surfaces (un hectare en moyenne) sur brûlis. Qu'en était-il réellement?

Paysage et organisation de l'espace.

Avant que les communautés indiennes de la côte ne soient à leur tour envahies par les familles métisses originaires de Coalcomán, le milieu encore forestier était mis en valeur de la manière suivante (voir Schéma No 6):

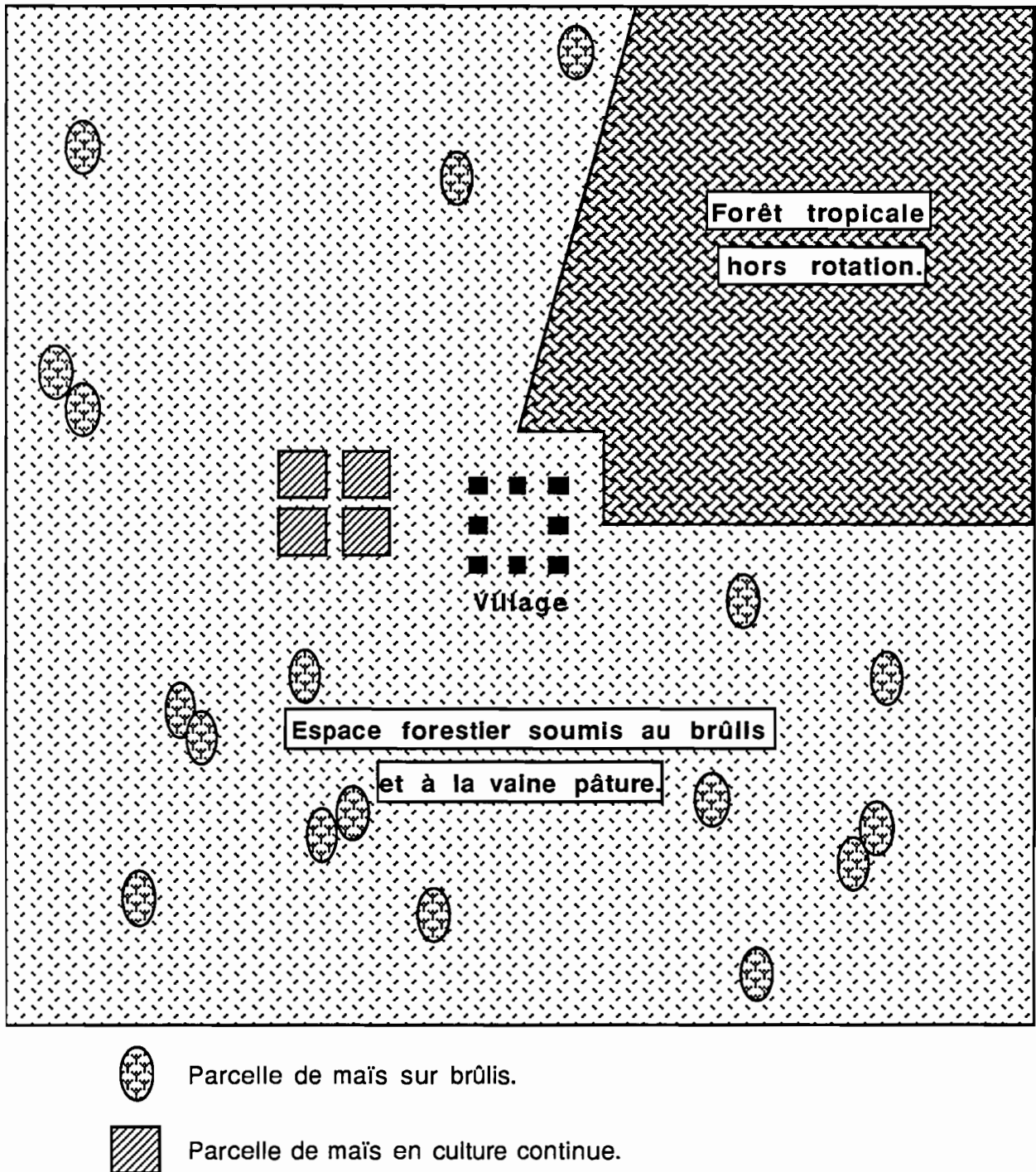
La plus grande partie du territoire, couvert de forêt tropicale caducifoliée, était soumis au brûlis périodique et donc concerné par la rotation de longue durée (friche). Le système de culture sur brûlis y était sans doute pratiqué depuis plusieurs siècles et les techniques employées étaient semblables à celles que nous avons décrites précédemment pour les "ranchos" de la commune de Coalcomán.

Les ravins plus humides et couvert d'une forêt tropicale plus haute (comprenant de nombreuses espèces pérennes) n'étaient jamais abattus pour y semer du maïs. Cet espace hors-rotation était réservé aux activités de cueillette et de chasse. Le bétail y restait pendant toute la fin de la saison sèche pour profiter des dernières ressources en eau et des arbres fourragers. C'est également dans cet espace forestier préservé qu'on prélevait les bois les plus durs nécessaires à la confection des outils.

C'est souvent à la proximité du village ou sur des terrains particulièrement favorables (cône de déjection, méandre asséché ou embouchure des rivières) qu'étaient situées les terres labourables. Le climat plus chaud n'autorisait pas la culture du pois-chiche qui était parfois remplacé dans la rotation par le haricot (*Vigna sinensis*). Dans certains cas, il semble que les déjections accumulées dans l'enclos réservé au parcage nocturne des animaux (chèvres, moutons) aient été portées sur la parcelle et répandues dans les sillons. Il est également possible que le guano de chauve-souris ait aussi été utilisé dans la communauté indienne d'Aquila, où les terrains calcaires (relief karstique) sont abondants. Néanmoins, les parcelles travaillées à l'araire étaient très peu nombreuses et ce système de culture ne s'est pas généralisé malgré la proximité de la commune de Coalcomán où, dans chaque hameau, une partie des métayers se consacrait aux terres labourables.

Enfin, le village et la plupart des hameaux de la communauté étaient constitués d'un petit nombre de maisons parfois munies d'un jardin enclos planté d'arbres fruitiers.

Schéma No 6: L'organisation de l'espace dans une communauté indienne:
exemple du village de San Pedro Naranjestil (communauté de Pómaro)
avant 1950.



Le bétail de chaque membre de la communauté avait accès à l'ensemble du territoire et les parcelles semées sur brûlis et clôturées avec des branchages étaient ouvertes aux animaux de tous après la récolte des épis. (Seules les parcelles les plus éloignées du village n'étaient pas clôturées). La clôture des champs situés à proximité du village servait

également de stock de bois de chauffage: Après abandon de la parcelle au recru forestier ou lorsque la clôture commençait à pourrir, le bois était peu à peu consommé pour la cuisson des aliments.

La terre appartenait collectivement à l'ensemble des membres de la communauté mais son usage était le plus souvent individuel ou organisé au niveau de la famille élargie. Le choix des parcelles forestières n'était ni planifié ni contrôlé par le groupe et il ne semble pas qu'aucune consigne particulière -pour abattre préférentiellement telle ou telle partie du territoire- ait du être respectée par les membres de la communauté. Chaque chef de famille pouvait choisir librement la parcelle de forêt qu'il voulait abattre et ensemer en maïs à la seule condition que les autorités élues de la communauté aient donné leur accord et qu'il n'y ait pas de conflit avec un autre membre désireux de semer au même endroit.

D'autre part, la terre était inaliénable. Achat, vente ou location à des personnes extérieures à la communauté étaient théoriquement prohibées. On a vu au chapitre II que la pression fiscale accentuée à la fin du XIX^e siècle avait contraint toutes les communautés indiennes de la côte à aliéner une partie plus ou moins importante de leur territoire. D'ailleurs, ces ventes continuent pendant tout le XX^e siècle mais les règles communautaires qui régissent le fonctionnement interne des communautés n'en sont pas modifiées pour autant sur le territoire réduit qu'elles contrôlent encore. A l'intérieur même des frontières de chaque communauté, les "ventes" de parcelles entre deux membres du groupe étaient également chose courante, mais ces transactions n'ont pas la même signification:

Acheter une parcelle revenait en fait à acheter le travail accumulé sur cette parcelle. C'est donc le travail qui s'achète et se vend et non son support constitué par la parcelle elle même. Une parcelle de forêt n'avait donc aucune valeur puisque aucun travail n'y avait été effectué. En revanche, on pouvait vendre ou acheter un terrain où la forêt était déjà abattue, au prix correspondant au travail d'abattage réalisé. De la même façon, le prix d'une parcelle abattue, brûlée et clôturée représentait celui du travail d'abattage, de brûlis et de clôturage, etc... Après la deuxième année de culture, le terrain est abandonné à la friche. La totalité du travail investi a été récupérée et le prix du terrain redevient de ce fait nul. Dans ces conditions, la rente foncière n'existe pas et la terre n'est pas encore une marchandise.

Le travail accumulé sur une parcelle pendant les deux années de culture ne représentait rien pour le prochain cycle de culture séparé du précédent par plus de vingt années de friche forestière. La reconnaissance par la communauté du droit de l'un de ses membres à abattre et semer une parcelle donnée ne signifiait en aucune façon l'attribution d'un droit d'usufruit permanent ou durable jusqu'au prochain cycle de culture. Seules les quelques parcelles clôturées et cultivées à l'aire étaient reconnues comme étant des quasi-propriétés car le travail ainsi "cristallisé" transformait l'usufruit occasionnel en usufruit permanent et indéfini.

Les allusions à ce type de fonctionnement communautaire sont nombreuses dans la correspondance qu'échangeaient sporadiquement les autorités indiennes avec les fonctionnaires du Département des Affaires

Agraires et de Colonisation¹, en particulier dès que l'intégrité de la communauté était à nouveau menacée par de nouvelles invasions foncières. Ainsi, il est dit par exemple: "nous travaillons tous librement en respectant les parcelles entourées et les friches précédemment signalées pour être abattues, ce qui sert à savoir qu'elles vont être occupées"². Dans la même lettre, il est fait allusion à un membre de la communauté qui, voulant se réserver l'accès à une parcelle donnée, "lui met chaque année un signal pour que personne ne s'y mette, ne la travaillant pas et empêchant qu'elle le soit". Un autre membre de la communauté força le passage, bénéficiant de l'appui des autorités communautaires³.

Diversité des ressources du milieu et système de production.

En plus du droit de cultiver et du droit de pacage, chaque membre jouissait d'un droit d'usage illimité sur les ressources naturelles de l'ensemble du territoire. Ainsi, chaque famille avait accès à toute la diversité écologique d'un territoire souvent étalé sur plus de 1000 mètres de dénivelé, depuis les crêtes nord qui marquaient la frontière avec les propriétés privées des communes voisines jusqu'aux plages du Pacifique. Rappelons que la plupart des villages indiens étaient situés en retrait par rapport à la côte (Maquili, Aquila, Ostula) ou à plus de 500 mètres d'altitude (Pómaro, Coire, San Pedro Naranjestil), c'est à dire à mi-chemin entre les frontières nord des communautés et la mer. La frange côtière, très chaude et insalubre, était encore déserte en 1950 et hormis le gardien du phare de San Telmo installé en 1910, aucune famille indienne n'habitait sur la côte. Si l'on excepte La Placita -village métis récemment formé sur la petite plaine côtière de l'embouchure du Río de Maquili-, Brand ne signale que quelques huttes isolées et habitées temporairement à La Ticla, Tizupán, Huahua (où il mentionne l'existence de deux familles indiennes impaludées) et Tupitina⁴. Les familles descendaient souvent sur la côte pour cultiver, chasser ou pêcher mais leurs séjours n'étaient pas de longue durée. On remontait dans les villages dès le travail terminé.

¹Le "Departamento de Asuntos Agrarios y Colonización" devient plus tard la "Secretaria de la Reforma Agraria" (Ministère de la Réforme Agraire).

²"...Todos los comuneros trabajamos las tierras en libertad respetando parcelas circuladas y chapones señalados con anterioridad para tumbarlos, lo cual nos sirve para saber que se va a ocupar". Carta del Presidente del Comisariado de Bienes Comunales al Delegado del Departamento de Asuntos Agrarios y Colonización, Morelia, 20 de marzo de 1971, SRA.

³Ibidem.

⁴D.D.Brand: *Coalcomán and...*, op cit, p. 16, 26, 27, 48 et 50. D.D.Brand: *Costal study of southwest Mexico, Part II*, Department of Geography, The University of Texas, Austin 12, Texas, 1958, p. 30 à 82. Voir également le récit de François Chevalier: *Un double voyage dans le bas Michoacan en 1947-1948. Indiens et gente de razón*, CEMCA, 1989, p. 10, 11 et 12. Fernando Foglio Miramontes: *Geografía económico agrícola del Estado de Michoacán*, Ed. Cultura, México, 1936, p. 120 à 126.

En saison sèche, de petites parcelles étaient emblavées en maïs (et parfois en sésame) pour profiter ainsi de l'humidité résiduelle des bas-fond ou des terrains situées sur le bord des lagons ou près de l'embouchure des rivières. Ces parcelles étaient emportées à chaque cyclone et changeaient donc fréquemment de place à mesure que se modifiait la disposition des estuaires et des lagons. Plus importantes peut être étaient les plantations de cocotiers présentes chaque fois que la frange côtière n'était pas réduite à une simple plage, (mais elles aussi soumises aux aléas climatiques)¹. D'autres plantes étaient également récoltées sur la côte: Bananes, Citron vert, Cacao (encore mentionné en 1946 dans certains endroits ombragés et humides). Descendre sur la côte élargissait aussi le champ d'activité en matière de chasse et de cueillette. On récoltait sur les plages les oeufs déposés en grand nombre par les tortues géantes, mais sans tuer les mères considérées (d'après certains ethnologues) comme un animal sacré²; on ramassait certains coquillages et capturait les crabes. La pêche, enfin était également pratiquée, mais à partir de la plage et avec des techniques rudimentaires qui confirment l'orientation peu maritime des communautés indiennes.

Seul le sel était exploité d'une manière continue pendant les derniers mois de la saison sèche et selon les techniques très anciennes déjà décrites en 1580. La production dépassait largement les besoins locaux puisque les mulâtiers métis convoyaient d'importants chargements de sel vers les "hautes terres" de Coalcomán (pour la consommation domestique et le bétail). A mesure que s'élargissaient les écarts de productivité entre les marais salants de La Placita et ceux de l'Etat voisin de Colima, le marché du sel extrait sur la côte michoacanaise se limitait de plus en plus aux hameaux des communes enclavées de Aquila, Villa Victoria et Coalcomán³.

De la même manière, les parties les plus élevées de chaque communauté élargissaient encore les possibilités de culture et de cueillette. Les précipitations plus volumineuses et mieux étalées permettaient d'y semer les mêmes variétés de maïs que dans la commune de Coalcomán. On pouvait semer plus tôt que dans les parties basses et cet étalement des dates de semis au printemps permettait de diminuer les risques encourus au niveau du système de production tout entier. Dans les hameaux les plus élevés de la communauté de Pómaro, la canne à sucre était même plantée en petite quantité et écrasée à l'aide de moulins en bois entraînés par des boeufs. Enfin, c'est dans les hameaux les plus élevés que l'on pouvait élever quelques cochons à la glandée.

La combinaison des différents étages écologiques conduisait donc à un usage "vertical" de l'ensemble du territoire et à l'obtention par une même famille d'un grand nombre de produits différents. Outre le haricot noir et la courge (souvent associés au maïs), il faut signaler les productions marginales de patates douces, arachides, sésame, bananes, noix de coco, canne à sucre, piment, vanille, hibiscus, et tabac. Le coton

¹D.D.Brand: Coalcomán and Motines de Oro, op cit, p 15, 27, 50.

²Ignacio M. del Castillo et al, op cit, p. 5.

³idem, p. 88. D.D.Brand, op cit, p. 12 et 14.

(arbustif) était planté dans les jardins, récolté et filé dans la plupart des familles indiennes. Parmi les produits de cueillette qui jouaient le plus grand rôle dans l'économie familiale, il faut citer le fruit du "bonete" (*Pileus mexicanus*), dont la pulpe épaisse allongeait la pâte de maïs destinée à la confection des galettes, la gousse de la "Parota" (*Enterolobium cyclocarpum*) dont les graines étaient consommées grillées, le fruit sec du "Mojo" (*Brosimum alicastrum*) moulu, grillé et consommé dans de l'eau chaude (c'est le "café de Mojo"), et bon nombre d'autres fruits sauvages comme le "Guamuchil" (*Pithecellobium dulce*), le "Coyol" (*Acrocomia mexicana*), ou les pousses de palmier ("palmito" *Sabal mexicana*), etc... Les essaims d'abeilles sauvages étaient également recherchés pour leur production de miel et de cire.

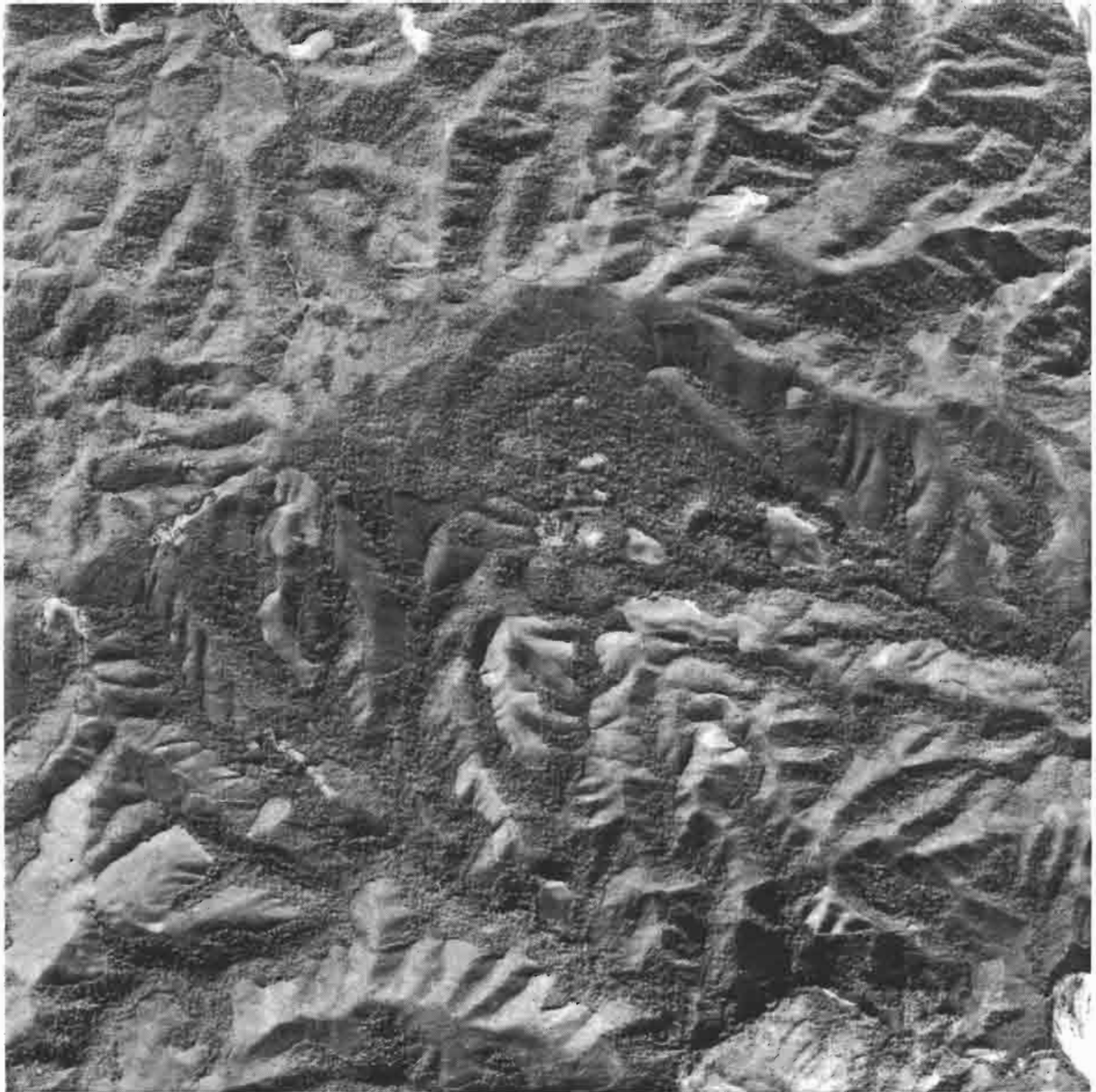
Surplus et échanges.

Pour conclure à l'existence d'un surplus non consommé au sein de l'unité de production et évaluer son volume, c'est la quantité de maïs produit qu'il faudrait pouvoir estimer, à moins d'évaluer cette quantité à partir de l'étude des échanges marchands auxquels se livraient les membres des communautés indiennes...

La production de porc gras était bien la seule façon de valoriser un éventuel surplus de maïs mais il est peu probable que cette activité ait été comparable à celle des propriétés de la commune de Coalcomán. Dans les villages indiens, peu de grains étaient consacrés à l'engraissement des cochons. On leur donnait quelques poignées de maïs par jour pour qu'ils "reconnaissent" la maison et ne s'en éloignent pas trop. Quand la réserve de saindoux s'épuisait, on sacrifiait le cochon le plus gras ou, à défaut, on allait s'approvisionner chez un voisin, à charge de revanche. Quelques troupeaux de porcs furent également acheminés sur pied vers Colima mais les commerçants et agriculteurs métis de la commune de Coalcomán se chargeaient le plus souvent d'acheter cette faible production afin d'augmenter les effectifs de leurs propres troupeaux. Certains propriétaires achetaient même les porcelets ou les animaux maigres de tout âge pour les engraisser sur leur domaine avec le maïs prélevé aux métayers.

Tout nous porte à croire que la production de maïs de chaque famille était très inférieure à celle que pouvait produire un métayer de la région de Coalcomán. En premier lieu, les conditions climatiques étaient moins favorables à la culture du maïs. Les précipitations diminuent quand on s'approche de la côte et on a vu que la saison des pluies y commençait plus tard que sur les reliefs de la commune de Coalcomán. Les conditions étaient tellement défavorables sur la frange côtière granitique que les seules parcelles travaillées étaient semées en saison sèche sur le bord des lagons ou rivières. Lors de son périple côtier de 1951, D.D.Brand se plaint des difficultés rencontrées pour se procurer du maïs pour les mules de l'expédition et retourne précipitamment à Coalcomán pour éviter le dépérissement des animaux¹. En réalité, le maïs pluvial n'était semé qu'au

¹Op cit, p. 50.



Photographie No 3: Un hameau indien de la communauté de Pómaro en 1971: La Cayaquera (au centre).
(Photographie S.P.P., 1971).

dessus de 400 ou 500 mètres d'altitude¹. Il est donc très probable que les rendements obtenus aient été inférieurs à ceux des régions plus arrosées de la commune de Coalcomán. Bien que les témoignages recueillis auprès des anciens de la communauté de Pómaro soient extrêmement vagues et contradictoires, des rendements de 10 quintaux de grain la première année de culture et 5 quintaux la deuxième année semblent vraisemblables. Une famille qui sèmerait ainsi deux hectares de maïs sur brûlis et resèmerait les deux hectares de l'année précédente obtiendrait alors 30 quintaux de grain. La productivité du travail serait alors inférieure à celle que nous avons calculée pour les "rancho" de la Sierra de Coalcomán, de l'ordre de 20 kg de grain par journée de travail alors que l'on obtenait un chiffre de 32 à 33 kg pour la commune de Coalcomán.

D'autre part, il semble que les surfaces semées par chaque famille aient été en réalité moindres, cette faible production de maïs étant alors en partie compensée par le recours beaucoup plus systématique aux produits de la cueillette et de la chasse. Etre à court de maïs était considéré comme une grande honte dans la culture métisse qui valorisait au plus haut point le travail agricole. Alors que les familles métisses n'utilisaient les ressources de la cueillette (en particulier le "bonete" mélangés au maïs pour la confection des tortillas) qu'en cas d'extrême nécessité et s'en trouvaient ainsi humiliées, la consommation des produits de la cueillette était quotidienne dans les familles indiennes. Rien d'étonnant donc à ce mépris si bien partagé par les gens de peau blanche envers les populations indiennes "incapables" de produire autant de maïs qu'eux et obligés de manger ce qu'ils trouvaient dans la forêt.

L'élevage bovin constituait un élément important de l'économie familiale car le système de vaine pâture, généralisé à l'ensemble du territoire, donnait à chaque famille indienne un accès aux ressources fourragères seulement contrôlé par les règles communautaires qui limitaient le nombre de têtes que chaque membre de la communauté pouvait entretenir sur les indivis. En réalité, il semble que ces règles soient restées assez souples ou aient été progressivement délaissées car certains caciques indiens étaient réputés pour la taille de leurs troupeaux². C'est sans doute là que se manifestait le plus nettement la différenciation paysanne à l'intérieur de chaque communauté et plusieurs grands troupeaux appartenant à des caciques indiens nous ont été mentionnés tandis que la plupart des familles indiennes ne possédaient qu'un ou deux animaux. Les taureaux ainsi produits étaient également conduits à la grande foire de Péríban (pour ceux produits dans la moitié est de la commune d'Aquila) ou sur le marché de Colima (animaux produits dans les communautés de Aquila et Maquili) mais les indiens ne participaient pas eux mêmes à ces activités commerciales. Les animaux

¹ Sur les photos aériennes de la côte prises en 1950, on ne distingue aucune parcelle de défriche entre la pointe de San Juan -extrémité nord-ouest de la commune d'Aquila et Tizupa où apparaissent les premières parcelles de maïs "forestier" situées à proximité de la côte, in D.D.Brand: *Costal study of southwest Mexico*, op cit, Planches XXXII à XCI.

² Enquêtes auprès de Esteban Valdovinos, Bundia Alvarez et Camilo Chavez.

étaient toujours achetés sur place par les éleveurs de Coalcomán ou les maquignons de Colima qui réunissaient ainsi les animaux achetés dans plusieurs villages avant de les convoier vers les grands marchés.

La production de lait et de fromage était vraisemblablement très faible et la consommation de ces produits réservée à quelques familles pendant une courte période de l'année. La plus faible production de maïs et la consommation rare des produits de l'élevage (viande et fromage) ont donné aux voyageurs qui visitaient la région une impression de pauvreté relative par rapport aux observations réalisées dans les hameaux de la commune de Coalcomán. Cette impression est renforcée par les statistiques alimentaires sur la consommation de pain de froment, consommation souvent associée à un niveau de bien-être supérieur: en 1950, près de 5000 personnes de la commune de Coalcomán (31% de la population) déclaraient manger régulièrement du pain de farine de blé contre seulement 180 personnes pour la commune d'Aquila (3% de la population)¹. En réalité, il est certain que les produits de la cueillette, de la chasse et de la pêche complétaient en grande partie la ration alimentaire beaucoup plus diversifiée qu'il n'y paraît.

Les échanges marchands auxquels se livraient les communautés indiennes les plus isolées (Ostula, Coire et Pómaro) se réalisaient préférentiellement suivant un transect nord-sud/sud-nord et avec les commerçants et mulâtiers de la commune de Coalcomán. Ces derniers achetaient porcelets et taureaux en échange de marchandises en provenance de Coalcomán: sucre, alcool, biscuits, savon, etc...Le sel de La Placita était troqué contre des sacs de maïs produit dans la Sierra². La partie occidentale de la commune réalisait plutôt ses échanges avec Tecomán et l'Etat voisin de Colima plus facilement accessible. Outre les porcs gras qui étaient acheminés vers Colima, on y vendait un peu de coprah et de sésame, quelques peaux de chevreuil tannées.

L'exploitation par des capitaux étrangers des bois à colorant, abandonnée depuis le début du siècle, avait été remplacée par celle des ressources maritimes de la côte: "...au moins deux fois par an, des pêcheurs de requins venaient installer leur campement sur ces plages vierges pour y rester deux mois environ à chaque occasion. Les gens de Pomaro font alors un peu de commerce avec les pêcheurs et leurs vendent des oeufs, des poules, du maïs, des noix de coco et parfois aussi un peu de sel pour la conservation en boîte des foies de requins que ceux-ci extraient des grands animaux qu'ils capturent quotidiennement"³.

Si l'on excepte les ventes sporadiques de porcs, taurillons et sel, il apparaît que la région côtière était beaucoup moins intégrée aux échanges marchands que la région voisine de Coalcomán. Il est clair que la logique

¹Septimo censo general de población, 1950, Secretaria de Economía, Dirección General de Estadísticas, Estado de Michoacán, México D.F., 1952.

²Enquête auprès de Vitorino Marmolejo, Antonio Betancourt, Emiliano Blanco, Lauriano Mendoza et Jose Maria Garcia.

³Ignacio M. del Castillo et Raul G. Guerrero: *En los Motines de Oro*, expedición etnográfica y lingüística, I.N.A.H., 1946 (document photocopié), p. 4-5.

des systèmes de production était fondée sur l'autoconsommation et la minimisation des dépenses monétaires. La transformation des produits de la cueillette et l'artisanat encore très diversifié réduisaient considérablement les achats de biens produits en dehors des communautés indiennes. Les descriptions de D.D.Brand insistent, par exemple, sur le filage systématique du coton par les femmes des communautés de Ostula, Coire et Pómaro. La plupart des vêtements étaient confectionnés sur place et parfois teintés selon plusieurs procédés qui furent utilisés jusque dans les années cinquante: indigo, achiote (*Bixa orellana*), "palo de brasil" (*Haematoxylum brasiletto*) et mollusque marin (le "caracolito" ou "purpura")¹. Le savon consommé était partiellement produit sur place grâce au fruit de l'"Amole" (ou "jaboncillo" *Sapindus saponaria* ?) de même qu'une partie de l'importante consommation de bougies. Le seul produit artisanal qui semble avoir été vendu en dehors de la région côtière -et en particulier aux cavaliers de la commune de Coalcomán- semble avoir été les tapis de selle faits avec l'écorce d'une variété de palmier sauvage de la communauté de Pómaro ("Palma angeo" *Brahea...*). Les quelques meubles, outils agricoles et ustensiles de cuisine utilisés dans la vie quotidienne étaient également fabriqués sur place. Les récipients domestiques n'étaient que de simple cucurbitacées évidées ou étaient fabriqués en terre. Après avoir observé ces récipients dans la communauté indienne de Pómaro, D.D.Brand était frappé de l'utilisation des seaux en fer dans les premiers villages métis de la commune de Coalcomán, pourtant situés à quelques heures de marche seulement².

Tout semblait donc séparer la région côtière de la commune de Coalcomán: race, langue, organisation sociale, techniques agricoles, système de production et rapports sociaux de production. Alors que "les terres hautes" de Coalcomán avaient connu une véritable révolution agricole fondée sur l'appropriation privée du sol, une production importante de grain, la généralisation du métayage comme rapport de production dominant et l'insertion dans la division interrégionale du travail, les communautés indiennes de la côte étaient restées totalement en marge de ce processus, faiblement intégrées aux échanges marchands et conservaient encore un grand nombre de caractéristiques déjà décrites en 1580 par les premiers chroniqueurs qui avaient visité la région. Ces similitudes ethnologiques ont été soulignées par tous les scientifiques qui visitèrent la région à la fin des années quarante. Aux populations blanches de Coalcomán et Villa Victoria, on opposait les traits indigènes de la population des villages du sud. A la culture "ranchera" et presque "raffinée" des familles de Coalcomán, on opposait les coutumes et traditions préhispaniques des indiens. A la relative prospérité de Coalcomán, on opposait l'arriérisme et la pauvreté des villages indigènes.

¹D.D.Brand: Coalcomán and Motines de Oro..., op cit, p. 15. E.de la Torre V., op cit, p.458. M. de la Cruz Labarthe, op cit, p. 297.

²A San José de la Montaña, op cit, p. 32.

Ces deux mondes apparemment si contrastés n'étaient séparés que par quelques heures de marche, parfois beaucoup moins. Que se passait-il à la frontières de ces deux ensembles?

7- Frontière et invasions foncières.

Au contraste observé entre les communes de Coalcomán et Aquila, les voyageurs qui visitèrent la région dans les années quarante ajoutaient celui qui opposait les communautés indiennes de Ostula, Coire et Pómaro à la portion nord-ouest de la commune d'Aquila. La vallée de Aquila et Maquili leur apparaissait déjà majoritairement peuplée de métis, et davantage ouverte aux échanges marchands. On y rencontrait de nombreux produits importés de l'Etat voisin de Colima. L'artisanat traditionnel du coton disparaissait peu à peu au profit des vêtements achetés tout faits¹.

En 1950, le village d'Aquila où sont concentrées les activités administratives de la commune est aux mains de la population métisse originaire des communes voisines de Coalcomán et Villa Victoria. Maquili est décrit comme "un village typique de modestes rancheros blancs ou métis"². Son rang administratif est rétrogradé de "tenencia" à "rancheria" au profit du nouveau village métis de La Placita installé sur la petite plaine côtière qui s'ouvre en aval de Maquili³. Ignacio M. del Castillo décrit cette situation particulière pour le village d'Aquila:

"En ce qui concerne la possession légale de la terre aujourd'hui, les événements ont pris une nouvelle tournure qui est la situation d'affrontement que vivent métis et indigènes. A Aquila, par exemple, où ce problème est le plus visible, la population métisse est la plus nombreuse. Les métis reconnaissent que les indigènes sont les propriétaires légaux de la terre, mais vu que depuis plusieurs générations ils ont vécu ici et travaillent ces terres, ils considèrent avoir droit à la propriété et ne pas avoir à payer le loyer annuel que les indigènes leur demandent.

"D'autre part, les indigènes se sont retirés du village, le laissant ainsi sous contrôle métis et sont allés vivre dans de petits hameaux des alentours. Mais se considérant et se sachant propriétaires, ils n'ont pas cessé de toucher la rente annuelle de 6p.(six pesos) pour le terrain occupé par les métis, qu'il s'agisse de terrains urbains pour la construction de leurs maisons ou de terres agricoles.

"D'aucuns supposeraient que dans ces conditions, la situation des indigènes est privilégiée puisqu'ils obtiennent apparemment un revenu sans travailler la terre. La vérité est qu'ils se voient obligés de travailler comme péones des métis, car le montant de ces loyers n'arrive jamais jusqu'aux mains des aborigènes, l'argent se volatilissant entre les "leaders" qui se retranchent derrière le

¹Ignacio del Castillo et al, op cit, p. 102. D.D.Brand, op cit, p.11. F.Chevalier, op cit, p. 17.

²F.Chevalier, idem, p. 16.

³Ignacio del Castillo, op cit, p. 46-47. D.D.Brand, op cit, p. 13 et 110.

prétexte de maintenir un bureau couteux à Coalcomán pour l'arrangement de ces problèmes." (1946)¹.

Cette domination, moyennant paiement annuel d'une rente modérée, ne s'appuie donc sur aucun document "légal" comme cela avait été le cas à la fin du XIX^e siècle quand les communautés indiennes avaient été obligées de vendre une partie de leurs communaux pour payer l'impôt (voir Chapitre II). Les indiens devenaient ouvriers agricoles sur leurs propres terres et perdaient toute forme de participation aux activités administratives et juridiques de la commune. En 1931, les représentants de la communauté indienne d'Aquila réclament la restitution des terres envahies et se plaignent de l'usage immodéré de la répression exercée à leur égard². Les seuls indiens vivant encore dans le centre du village d'Aquila ont pour domicile la prison municipale.

L'ensemble des familles métisses installées à Aquila, La Placita, mais aussi dans la plupart des hameaux situés sur les anciens terrains indivis des communautés indiennes de Aquila et Maquili n'étaient pas originaires de l'Etat voisin de Colima -pourtant en plein essor- mais héritiers des familles blanches de Coalcomán qui avaient déjà encerclé la communauté indienne de Huizontla au début du siècle (voir Chapitre II).

Dans les communautés indiennes qui n'avaient pas encore disparu de fait (Ostula, Coire et Pómaro), nous avons vu que l'élevage constituait le premier moyen d'occupation non légalisée des espaces communautaires et représentait une source d'accumulation sans précédent pour les éleveurs originaires de Coalcomán. Presque partout, l'accès libre des indivis au bétail était mis à profit par les familles métisses installées aux limites des terrains communautaires. Certaines familles s'étaient même aménagé des résidences temporaires sur les terrains indivis pour permettre le séjour prolongé (en saison des pluies) de certains de leurs membres et la traite des vaches³. Il faut souligner que cette exploitation des indivis se réalisait sans que l'enclosure du terrain ne soit nécessaire contrairement aux cas observés après 1970 (voir Chapitre IV).

L'accès aux parcelles humides de la frange côtière n'était pas non plus réservé exclusivement aux familles indiennes. Plusieurs métis y semaient en saison sèche du maïs et du sésame et récoltaient de petites quantités de bananes et de coprah.

La communauté indienne de Coire, encore presque intacte malgré la confiscation en 1914 de son extrémité nord par le fisc (fraction de "El Salitre de Estopila") ne devait pas échapper à cette pénétration lente. En effet, un important hameau métis s'était développé sur cette fraction territoriale (320 habitants en 1920). Il ne semble pas que de grands domaines s'y soient constitués comme dans la commune voisine de Coalcoman (mais le métayage y était aussi pratiqué). Les fils de propriétaires ou anciens métayers qui s'y étaient installés occupaient

¹Ignacio M. del Castillo, op cit, p. 31-32 (traduit par nos soins).

²"Solicitud de restitucion de tierras que presentaron los vecinos de Aquila" in *Perifodico oficial*, 19-01-1931, Archives municipales de Zamora, Michoacán.

³Enquêtes auprès de Bundia Alvarez, Estopila.

illégalement cette petite vallée sans payer pour autant de loyer au fisc ou à la communauté indienne. C'est bien l'immensité des terrains indivis voisins et leur possible exploitation qui avaient attiré tant de monde dans ces hameaux. Peu à peu les familles possédant les plus gros troupeaux s'installèrent au coeur même du village de Coire, centre historique de la communauté, d'abord en y installant un petit commerce, puis en devenant usurier. Un membre de la communauté indienne raconte: "Ils avaient beaucoup de bétail et achetaient aux indiens le maïs bon marché après la récolte. Ceux-ci achetaient alors vêtements et alcool puis rachetaient le même maïs douze fois plus cher en saison des pluies". " Les gens de raison disaient également aux indiens : as-tu un cochon? Vends-le moi! As-tu un veau? Vends-le moi!". Cochons et taurillons étaient donc achetés à très bon marché dans les hameaux indigènes pour être ensuite élevés par les métis. Le faible surplus dégagé dans les unités de production indiennes était ainsi prélevé et détourné par les éleveurs qui contrôlaient également, outre le petit commerce, la vente des taureaux et des porcs gras sur les marchés urbains (Schéma No 7-l).

De nombreuses familles s'installèrent ainsi à Coire, invitées à le faire par leurs parents et amis déjà établis dans le village. En 1930, les indiens avaient été progressivement refoulés à la périphérie du village ou dans les hameaux des alentours, le centre du village étant entièrement contrôlé par les familles allochtones. Plus au fait des rapports avec l'administration, les métis s'étaient vu confier certaines charges de représentation par les membres en général illettrés de la communauté indienne. En 1936, la gestion frauduleuse des affaires de la communauté et les abus de confiance perpétrés par les éleveurs métis, dans le but d'obtenir le contrôle légal des terrains indivis, devaient conduire les indiens à se rétracter et à comploter l'expulsion des familles blanches. La découverte du complot par les métis provoqua deux massacres successifs et l'exécution de 15 membres indiens de la communauté¹. Contrairement aux événements survenus lors de l'extermination des indiens de Coalcomán à la fin du XIX^e siècle, les massacres de Coire conduisirent à l'intervention du gouvernement progressiste de Lázaro Cárdenas, à la protection des survivants indigènes par l'armée et à l'expulsion définitive des familles métisses.

C'est par des moyens légaux et pacifiques que les familles métisses retranchées dans le village de El Salitre de Estopila ont à nouveau tenté - en vain- de légaliser leurs empiétements fonciers et de se libérer ainsi du loyer annuel exigé par les autorités indiennes de Coire². En s'intégrant au groupe "agrariste" qui revendiquait alors les terres de l'ancienne hacienda

¹La mémoire collective métisse tente d'attribuer ce massacre aux indiens mais c'est bien l'inverse qui s'est produit. Enquêtes auprès de Esteban Valdovinos (Colima), Lauriano Mendoza (Coalcomán), Jose Maria Cisnero (El Salitre de Estopila), Jose Maria Cardenas et Bundia Alvarez (Estopila), Margarita Silva (Maruata). Ignacio M. del Castillo fait allusion à ce massacre, op cit, p. 32.

²Les autorités indiennes de Coire ne reconnaissaient pas les confiscations opérées par le fisc en 1914 et revendiquaient toujours la propriété de ces terrains avec l'appui, semble-t-il, des fonctionnaires du ministère de la Réforme Agraire.

abandonnée de Coahuayula (situé au nord du village de El Salitre de Estopila), les métis pouvaient espérer bénéficier d'une dotation foncière qui s'étendrait alors aux terrains qu'ils occupaient déjà. Il est curieux de constater que les limites municipales furent vraisemblablement modifiées pour faciliter les démarches de ce groupe: L'ancien territoire indien de Coire appartenait théoriquement à la commune d'Aquila mais le village de El Salitre de Estopila est déjà recensé en 1921 comme faisant partie de la commune voisine de Villa Victoria. En 1939, le groupe qui sollicitait la formation d'un ejido demande officiellement que soit repoussée vers le sud la limite de la commune d'Aquila, et par voie de fait celle de la communauté indienne¹ (Schéma No 7-II). De la même façon, la frontière sud de la commune de Coalcomán est singulièrement incurvée vers le sud à l'emplacement des terrains occupés illégalement par les familles métisses dès le début du XX^e siècle.

C'est l'application locale des lois de réforme agraire qui, paradoxalement, a fourni dans certains cas l'appui légal qui manquait encore aux familles métisses installées sur la côte. C'est ainsi que les terrains confisqués à la communauté indienne de Maquili par l'administration fiscale (en 1908) font l'objet d'une longue procédure de dotation agraire réclamée depuis 1936 et finalement attribuée en 1965. Les 5700 hectares passent alors légalement aux mains de 57 bénéficiaires. En 1967, un deuxième ejido est créé à La Placita donnant ainsi satisfaction à un groupe qui avait commencé les démarches en 1935². Partout ailleurs, les nouvelles lois agraires protégeaient l'intégrité territoriale des communautés indiennes et leur garantissaient le contrôle légal de leurs territoires. Par contre, il n'était pas impossible à une famille métisse d'être adoptée par une communauté indienne puis inscrite officiellement à la liste de ses membres. La complicité des autorités indiennes pouvait être facilement obtenue par simple bonne entente ou grâce aux multiples formes de corruption possibles. C'est ainsi que les habitants métis du village de "El Salitre de Estopila", qui luttèrent depuis longtemps déjà pour l'obtention d'une dotation foncière sur les terres de la communauté indienne de Coire, furent finalement incorporés à la communauté et considérés officiellement comme membres à part entière de la communauté³ (Schéma No 7-III). En réalité, le souvenir des massacres de 1936 reste encore très présent et les droits de ces nouveaux membres métis de la communauté sont limités: L'accès au village de Coire leur est encore fortement déconseillé et c'est ce qui sauvegarde, aujourd'hui, l'intégrité territoriale de la communauté.

¹Carta del Secretario General y de organización del Comité regional agrario de Villa Victoria al delegado del Departamento Agrario, 6 de Junio de 1939, Dossier "El Salitre de Estopila", SRA, Uruapan. En 1953, les limites municipales sont décrites comme si les deux villages de Estopila et El Salitre de Estopila appartenaient à la commune de Villa Victoria dans Anastasio Esparza Guerrero: "Suroeste michoacano", Chinicuila-Aquila-Coahuayana, Mexico D.F., 1953, p. 28-29.

²S.R.A., (dossier Aquila), Uruapan.

³Resolution du 18-03-1963, dossier "El Salitre de Estopila", S.R.A., Uruapan.

D'après les récits de François Chevalier, il semble que la communauté de Ostula ait procédé de la même façon en expulsant une fois pour toutes les gens "de raison" hors des frontières de la communauté. Les indiens auraient alors "spontanément remis à l'honneur l'ancienne loi des Indes qui interdisait aux blancs, métis et noirs de résider dans les villages indiens"¹. En 1948, le gardien (métis) du phare de San Telmo était étroitement surveillé par les indiens de Ostula et on lui interdisait toute activité agricole ou pastorale². Aujourd'hui encore, cette coutume est parfois évoquée -sinon réellement appliquée- dans les communautés de Coire et Ostula. Cette intransigence est responsable de leur mauvaise réputation mais a peut-être contribué à préserver l'intégrité de leur territoire.

A l'extrémité sud-est de la commune d'Aquila, la communauté indienne de Pomaro fut également dépossédée d'une grande partie de son territoire. C'est à partir du village métis de San José de la Montaña (commune de Coalcomán) que le bétail franchissait les limites communautaires et que se sont réalisés les empiétements successifs. La révolte des "Cristeros" devait accélérer ce processus et favoriser l'installation de nouvelles familles métisses sur les indivis de Pómaro (voir plus loin).

La nouvelle société agraire de Coalcomán et les communautés indiennes de la commune d'Aquila n'étaient donc pas séparées par une frontière fixe et imperméable. Cette limite est en réalité un front de colonisation, ou plutôt de confrontation et de concurrence entre deux formes de mise en valeur du milieu. En première ligne, le bétail précède toujours son propriétaire dans la conquête des espaces indivis. L'installation des troupeaux métis sur les terrains communautaires pérennise ensuite cette occupation du territoire. La progression est lente et diffuse. Elle se réalise au fil des générations par extension progressive du terrain d'action de la famille élargie métisse et migrations successives des enfants et petits-enfants (voir Chapitre II, Schéma No 2). La progression est aussi continue et ne souffre aucun recul à l'exception de l'épisode tragique de Coire et de l'expulsion consécutive des familles étrangères à la communauté.

Si certains éleveurs ont été les principaux acteurs de l'occupation des espaces communautaires, de nombreux métayers ont eux aussi participé au mouvement. Nous avons vu que la productivité du travail agricole diminuait fortement selon un gradient Sierra/Côte et que le surplus dégagé était donc moindre dans les communautés indiennes. C'est sans doute ce qui explique qu'aucun grand domaine à métayers ne se soit réellement installé dans les communautés indiennes, reproduisant ainsi les rapports de production mis en place dans les "ranchos" de Coalcomán. Le faible surplus à prélever ne justifiait pas la généralisation d'un système fondé sur le métayage. Le travail "à moitié" existait mais patrons

¹F.Chevalier, op cit, p. 13-14.

²Idem, p. 13.

et métayers ne formaient pas deux classes sociales aussi différenciées que dans la commune de Coalcomán. Même si de petits chefs locaux prélevaient une rente, pour leur propre compte ou celui de la communauté indienne, l'accès aux parcours restaient libre et le bétail pouvait s'y multiplier sans limite.

Ce gradient de productivité décroissant au fur et à mesure que l'on se rapproche de la côte explique vraisemblablement:

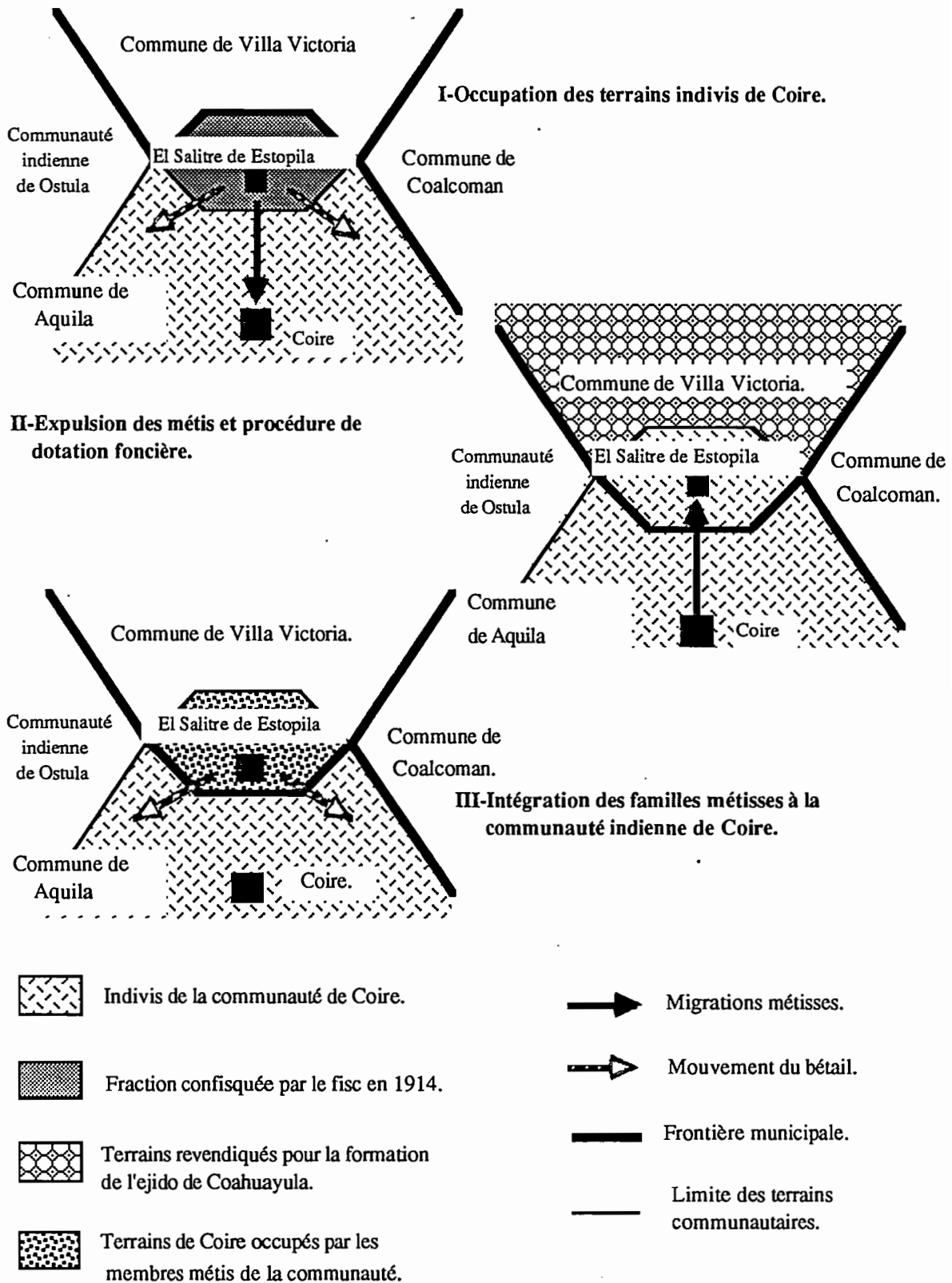
1- L'existence et le maintien de forme de prélèvements moins contraignantes dans le sud de la commune de Coalcomán (fermage à San José de la Montaña);

2- La pression exercée par les métayers sur les espaces indivis des communautés indiennes. Sur les marges, la différence de productivité du travail enregistrée entre un hameau au sud de la commune de Coalcomán et un terrain situé à proximité mais sur les indivis indiens est nécessairement faible: faible différence d'altitude, de précipitations, etc... Cette faible différence justifie donc pleinement l'abandon du contrat de métayage passé avec le propriétaire et l'invasion des espaces communautaires. Si la rémunération du travail y est plus faible, elle reste cependant supérieure à la moitié de celle d'un travailleur soumis au métayage dans la propriété d'origine.

3- La lenteur relative de ce processus. L'extension de la culture du maïs dans des conditions de moins en moins favorables ne se réalise qu'au fur et à mesure de l'augmentation de la pression démographique dans les hameaux de la commune de Coalcomán.

4- Le ralentissement des invasions foncières dès que ce gradient décroissant devient trop fort (même pour l'élevage extensif) au contact, par exemple, des granites intrusifs de la frange côtière (c'est ce que nous verrons au chapitre IV).

Schéma No 7: Représentation simplifiée des conflits fonciers entre la communauté indienne de Coire et le hameau métis de El Salitre de Estopila.



8-Réforme agraire et rébellion "cristera".

Parler de Révolution à Coalcomán revient à évoquer les trois années de guerre (1927-1930) pendant lesquelles l'armée fédérale s'opposa au soulèvement paysan de la "Cristiada". Cette révolution est la seule qui compte réellement dans la mémoire collective à Coalcomán. Par contre, les dix ans de lutte acharnée de la Révolution mexicaine -celle qui éclate en 1910 lorsque Porfirio Diaz cherche à se faire réélire pour la nième fois Président de la République- ne comptent guère et il est rare d'entendre une personne âgée évoquer ces événements. Alors que l'ensemble du pays était alors plongé dans le chaos et la guerre civile, la région de Coalcomán ne fut troublée que par les incursions de certains "rancheros" et gros propriétaires de la commune de Villa Victoria¹. Sans doute excédés par l'arbitraire de l'administration, ces derniers prirent les armes pour appuyer la révolution bourgeoise de Francisco I. Madero dans l'espoir de voir ainsi se prolonger leur pouvoir économique vers les sphères politiques et administratives. En aucun cas il ne s'agissait d'un mouvement paysan, mouvement qui aurait catalysé de véritables revendications agraires.

Les courbes démographiques du Mexique enregistrent presque partout un tassement de la population entre 1910 et 1920 ou une chute très nette. Dans l'Etat du Michoacán, par exemple, la population passe de un million d'habitants à un peu plus de 900 000 seulement en 1920. Coalcomán, au contraire, est en plein essor démographique et sa population augmente de 66% pendant cette décennie révolutionnaire. C'est l'époque du deuxième flux migratoire dont il a été question au chapitre II. Aux causes déjà évoquées de ce mouvement migratoire, s'ajoutaient alors les destructions et la terreur occasionnées dans les régions d'origine des migrants par les troupes armées de soldats, de guerrilleros ou de pillards. C'est là l'unique conséquence immédiate qu'a eue la Révolution sur la société agraire de Coalcomán.

A Coalcomán, les thèmes agraires ne suscitaient pas de mouvements revendicatifs aussi importants. La densité démographique y était encore faible et la proximité de la "frontière agricole" laissait aux mécontents la possibilité d'aller tenter leur chance vers le sud de la commune encore moins peuplée ou même sur les terrains indivis des communautés indiennes. Bien que dispersée sur un immense territoire, cette population ne manquait pourtant pas de capacité de mobilisation puisque la région de Coalcomán devient l'un des principaux foyers de l'insurrection "cristera".

¹ Sur ces événements, on pourra consulter: Anastasio Esparza Guerrero: "Suroeste michoacano", op cit, p. 58 à 89; Raul Arreola Cortes: Coalcomán, op cit, p. 232 à 237; Gerardo Sanchez D. et José Napoleon Guzman A.: "Levantamientos armados en la Tierra Caliente y en la mezeta Tarasca de Michoacán, 1911-1913", in IV Jornadas de Historia de Occidente, ideología y praxis de la Revolución Mexicana, Centro de Estudios de la Revolución Mexicana "Lázaro Cárdenas", Jiquilpan, Michoacán, 1981, p. 43 à 56.

L'application locale de la réforme agraire.

Les communautés indiennes de la région côtière auraient dû être les premiers bénéficiaires de la réforme agraire. En effet, la loi agraire de 1915 et sa version constitutionnelle de 1917 (article 27) déclaraient nulles toutes les ventes de terres appartenant aux villages, congrégations et communautés indiennes effectuées depuis l'application des lois libérales de "désamortisation". La loi restituait aux communautés leur personnalité juridique et leur permettait de réclamer la restitution des terres spoliées pendant les dernières décennies. Il suffisait pour cela de faire parvenir aux autorités compétentes une demande de restitution accompagnée des documents prouvant le bien-fondé de leur démarche (titres de propriété, écritures diverses, etc...) ¹. Mais la nouvelle loi ne remettait pas en question l'abolition des droits de main-morte et le partage des indivis entre les membres de la communauté. Seules les ventes effectuées par la suite et les abus commis par les "hacendados" et les compagnies privées pendant la période de gouvernement de Porfirio Díaz étaient sanctionnés par la loi. Le partage des indivis pouvait cependant être annulé si les deux tiers des membres de l'ex-communauté en faisaient la demande. C'est ce qui aurait pu se passer à Coalcomán si tous les indiens de la communauté n'avaient pas été chassés ou massacrés à la fin du XIX^e siècle. Les communautés de Huizontla, Aquila et Pómaro tentèrent également de récupérer les terres usurpées en demandant une procédure de restitution.

Actuellement, et après plus de cinquante années de démarches administratives, la communauté de Huizontla tente toujours de retrouver le contrôle d'un territoire de 19 000 hectares partagé entre de trop nombreux "petits propriétaires" privés ².

En 1980, la demande de restitution des terrains de l'ex-communauté de Aquila est déclarée irrecevable après de très nombreuses années de luttes. Mais ceux qui réclament cette restitution sont les mêmes métis qui, plusieurs dizaines d'années auparavant, cherchaient à légaliser leurs empiétements territoriaux en exigeant l'application de la réforme agraire et la création d'un ejido sur les anciens indivis ³! Menacés à leur tour par de nouveaux arrivants, ils exigent la restitution, à leur profit, des terrains qu'ils avaient eux mêmes occupé illégalement.

Aucune des communautés indiennes n'est donc parvenue à obtenir l'application des nouvelles lois agraires de "restitution", pourtant imposées aux premiers gouvernements issus de la Révolution par la puissance des soulèvements paysans.

¹Lucio Mendieta y Nuñez: *El Problema agrario...*, op cit, p. 188 à 191; Jesus Silva Herzog: *El agrarismo mexicano...*, op cit, p. 233 à 237.

²"Solicitud de Restitución de Tierras", 1934; "Dictamen de la Comisión Agraria Mixta", 1979, Archives de la S.R.A., dossier Huizontla, Uruapan. Enquête auprès de Manuel Ortiz, Huizontla.

³*Periódico Oficial* 27-03-1980, S.R.A., dossier Aquila, Uruapan.

Il faudra attendre l'arrivée au pouvoir de Lázaro Cárdenas (1934) pour voir se radicaliser la réforme agraire. Elle cesse alors d'être considérée comme une concession accordée au secteur agraire de la société et devient un véritable pilier du développement économique et social. La "*dotación ejidal*" -et non plus la simple restitution des terres usurpées- est au centre de cet édifice ainsi que la "petite propriété privée" dont le plafond est finalement fixé à 100 hectares de terrain irrigué ou leur équivalent en terrain de moins bonne qualité: le double en terrain non irrigué ou la superficie de parcours et de pâturages naturels nécessaire au maintien de 500 têtes de gros bétail.

C'est à cette époque que plusieurs "*ejidos*"¹ ont été créés dans la commune de Coalcomán. Entre 1939 et 1945 sont définitivement confirmées les dotations agraires des ejidos de El Guayabillo, El Guayabo, Mesa Bonita, Trojes, Rancho Viejo, Pantla et El Sauz de Trojes. Tous ces ejidos sont créés dans la partie nord-ouest de la commune sur les terres de l'ancienne hacienda de Trojes. De la même manière, plusieurs ejidos sont constitués dans la commune voisine de Villa Victoria. Mais ces répartitions foncières ne concernent que les haciendas qui entouraient la région de Coalcomán à la fin du XIX^e siècle (voir cartes No 5 et 10). Les "ranchos" de Coalcomán sont désormais protégés par leur nouveau statut de "petite propriété inaliénable" même si leur surface réelle -inconnue d'ailleurs- dépassait souvent le plafond fixé par la loi, imprécise dans le cas des terrains de parcours montagneux. Le seul "rancho" qui ait été affecté par la réforme agraire est celui de Coahuayula dans le sud de la commune de Villa Victoria. Sa taille n'était pas supérieure à celle de nombreuses propriétés de la région mais la nationalité étrangère de son propriétaire suffisait pour qu'elle fût qualifiée de "hacienda" et justifiait son expropriation par le fisc et la constitution d'un ejido. Partout ailleurs, la propriété privée s'étend même sur une bonne partie des anciennes haciendas démantelées car les ejidos n'en occupent qu'une fraction. Des 48 fractions anciennement affermées par le propriétaire de l'hacienda de Trojes ou cédées en métayage, un grand nombre deviennent autant de "ranchos" indépendants, prolongeant ainsi les structures agraires mises en place dans le centre de la commune.

Loin d'être affecté par la réforme agraire, le système des "ranchos" se renforce plutôt sur les ruines des anciennes haciendas et la réforme agraire reste strictement limitée aux régions basses du nord et du nord-ouest de la commune. Les terres réparties ne représentent alors que 4 %

¹ Avant la Révolution, le terme "ejido" désignait les terres communales ou indivises d'une communauté villageoise. Avec la Réforme Agraire, un sens nouveau est donné à ce mot: l'ejido désigne alors les terres qui sont distribuées par l'Etat à un groupe d'agriculteurs. L'Etat reste propriétaire des terrains mais en donne l'usufruit (collectif ou, le plus souvent, individuel) au groupe de paysans. Chaque bénéficiaire (*ejidatario*) reçoit donc une parcelle (4 à 8 ha de terres non irriguées). Il peut en transmettre l'usufruit par héritage à l'un de ses enfants mais la "parcelle ejidal" est indivisible et inaliénable de part la loi (la réalité est souvent différente). Par extension, le mot "ejido" désigne souvent le groupe de paysans bénéficiaires et parfois même le village tout entier même si bon nombre de ses habitants ne sont pas "ejidatarios".

de la surface de la commune (environ 12000 hectares)¹. La commune de Villa Victoria dont le territoire était en majorité contrôlé par les haciendas est davantage affectée et environ 20 % de sa superficie sont distribués en ejidos. Enfin, la commune d'Aquila est également concernée, bien que faiblement, par les dotations foncières. On a vu qu'elles constituent dans ce cas une forme de légalisation des invasions perpétuées au détriment des communautés indiennes.

La loi michoacanaise du 19 mars 1935 réglementait le métayage et aurait pu, elle aussi, modifier les relations qu'entretenaient les métayers de Coalcomán avec leurs patrons respectifs. Elle définissait la part de récolte qui revenait à chacun "en fonction des facteurs de production apportés par chaque partie: Le travail devait être rémunéré par 60 % de la récolte, la terre par 20 %, les animaux de travail par 10 % et les autres moyens de production (semence, outils, et avances en nature) par 10 % de la récolte". Le propriétaire était également contraint à concéder un droit de pâture au métayer pour l'entretien de quatre têtes de gros bétail². Pas plus que les lois de réforme agraire, elle ne fut jamais appliquée dans les "ranchos" de Coalcomán.

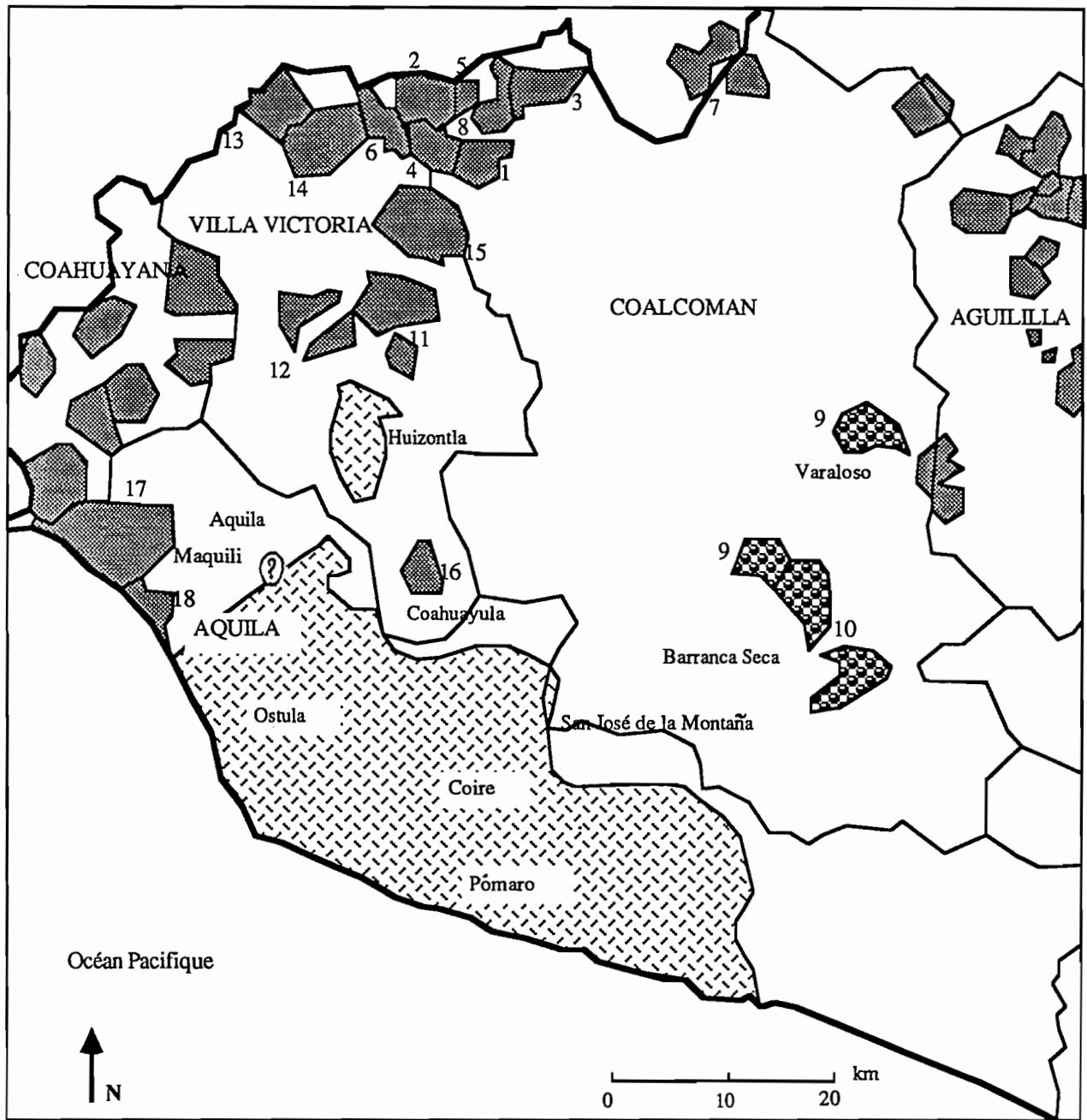
Finalement, la seule conséquence que la réforme agraire eut sur les "ranchos" de la Sierra de Coalcomán fut vraisemblablement le départ de certains métayers vers les villages dotés, leur intégration au groupe des bénéficiaires (les "ejidatarios") ou leur inscription sur les listes d'attente. Nous verrons que ce mouvement d'émigration -le premier qui se manifeste dans la région- dépassera largement les limites municipales à partir des années cinquante quand le développement de l'irrigation et la constitution de nombreux ejidos dans l'Etat voisin de Colima attireront beaucoup de métayers.

La Sierra de Coalcomán ne constitue nullement une exception dans l'histoire du Mexique. Là où la pression des masses paysannes était moindre, d'immenses régions ont été tenues à l'écart des transformations de la réforme agraire. C'est notamment le cas de nombreuses régions tropicales, régions de frontière peuplées plus tardivement et qui constitueront le lieu privilégié du développement de l'élevage extensif si spectaculaire à partir des années cinquante. D'autre part, la réforme agraire n'a que peu concerné les régions où l'existence historique d'une véritable paysannerie ne cadrerait pas avec le schéma agraire le mieux connu: celui qui oppose au grand propriétaire terrien une armée de paysans sans terre prolétarisés et celui pour lequel furent conçues les lois de réforme agraire. Ainsi, la région des Altos de Jalisco, peuplée de petits tenanciers, fermiers et métayers, n'a pas connu non plus de transformations importantes imposées par la réforme agraire. Des ejidos ont été constitués à sa périphérie mais restent presque inconnus dans son

¹Ce chiffre ne tient pas compte de la création postérieure des ejidos forestiers de El Varaloso et Barranca Seca. Voir Annexe No 6. et Carte No 10.

²Loi du 19-03-1935, article No 2 et 26 in Fernando Foglio Miramontes: *Geografía económico agrícola del Estado de Michoacán*, op cit, p. 407-408.

Carte No 10: Les ejidos créés dans la région de Coacomán.



-  Ejidos.
-  Fraction non envahie des indivis communautaires.
-  Ejidos forestiers créés en 1959.
- Limites municipales.

Source: Carte établie d'après les informations regroupées dans les bureaux du Ministère de la Réforme Agraire (S.R.A., Uruapan) et les enquêtes auprès des agriculteurs. Voir Annexe No 6. Les numéros reportés sur la carte correspondent à ceux indiqués en Annexe pour chaque ejido.

centre¹. De la même façon, les communes de Cotija et Tocuambo, principale région d'origine des familles de Coalcomán, n'ont pas été affectées par la réforme agraire, du moins dans leur partie montagneuse du sud.

Ces trois régions, Coalcomán, Cotija et les Altos de Jalisco, historiquement liées par le glissement démographique étudié dans les premiers chapitres, deviennent autant de foyers insurrectionnels pendant la "révolution cristera" de 1927-1929.

La révolte des "Cristeros".

La guerre des "Cristeros" a été l'épisode le plus sanglant de l'histoire post-révolutionnaire du Mexique. C'est en 1926 que la suspension du culte, décrétée par les évêques en réaction à la politique anticléricale du président Calles, met le feu aux poudres. Au cri de "Viva Cristo Rey!" les populations rurales se lancent corps et âme dans la guerre civile qui embrase toute la région occidentale du Mexique pendant trois ans (1927-1929), faisant plus de 80 000 morts². Coalcomán est resté célèbre pour son engagement aux côtés du camp "cristero" et les très lourdes pertes infligées à l'armée fédérale. Dès le début des hostilités, la région de Coalcomán s'était auto-déclarée autonome et ne reconnaissait plus le gouvernement central. Elle devint une "zone libre" dotée de ses propres autorités "cristeras" et résista aux deux grandes campagnes militaires de reconquête organisées par le gouvernement fédéral³.

C'est à la grande foire de Péríban, là où on allait vendre chaque année les taureaux aux agriculteurs du Bajío, que les contacts avec les autres régions rebelles s'établissaient et que le soulèvement fut décidé⁴. C'est là que l'on renouait avec les parents et amis des régions d'origine de la famille: Cotija, Tocuambo, Quitupan, San José de Gracia et la lointaine région des Altos de Jalisco, elle aussi en pleine rébellion. Jean Meyer raconte que de toutes les régions du sud (non seulement la région de Coalcomán mais aussi de nombreux points de La Sierra de Guerrero et Oaxaca) arrivaient des groupes de guerrilleros prêts à s'enrôler sous les ordres du chef "cristero" des Altos de Jalisco. Tous revendiquaient leur appartenance historique (et ethnique?) à ce mouvement démographique centrifuge et entretenaient la mémoire collective de la migration. Les rebelles de San José de Gracia allaient même "en vacance" dans la "zone libre" de Coalcomán⁵.

¹Jaime Espin et Patricia de Leonardo, op cit, p. 81.

²Estimation de Jean Meyer: *La Cristiada 3-Los Cristeros*, op cit, p. 266.

³les péripéties de cette guerre à Coalcomán (Siège de Coalcomán, massacre de Pinolapa, destruction de San José de la Montaña, "segunda cristiada", etc...) sont racontées par Jean Meyer dans: *La Cristiada 1-La guerra de los Cristeros*, Siglo XXI, Mexico, 1973, p. 190-191, 229-230, 349 à 351 et Raul Arreola C. dans: *Coalcomán*, op cit, p. 242 à 260. Voir également G.Sanchez: "El Movimiento Cristero en el Distrito de Coalcomán. 1927-1929." in *Anuario No 3*, Escuela de Historia, U.M.S.N.H., Morelia, 1978, p. 205 à 217.

⁴Jean Meyer, idem p. 190.

⁵Jean Meyer, communication personnelle.

Les mouvements de population engendrés par la guerre civile ont renforcé la pression qu'exerçaient les gens "de raison" sur le territoire des communautés indiennes. Bien que les populations indiennes aient été décrites comme étant catholiques, ferventes et presque fanatiques¹, leur participation massive au mouvement n'a pas été prouvée même si l'ensemble de leur territoire faisait partie de la "zone libre". La mémoire qu'ils ont de la "Révolution Cristera" est davantage marquée par le rôle croissant joué dans la communauté indienne de Pómaro par certaines familles blanches que par les actions de guerrilla menées à Coalcoman. En effet, c'est à partir du village de San José de la Montaña (d'abord grossi par plusieurs familles de "réfugiés" à la recherche d'un endroit tranquille pour s'installer, puis brûlé par l'armée) que plusieurs personnes s'installèrent ainsi sur les indivis de Pómaro pour échapper à la répression ou simplement profiter de leur renommée acquise pendant la guerre. C'est ainsi que les frères Guillen, originaires de Pérribán et installés à San José de la Montaña depuis plusieurs années, établirent leur quartier général dans les hameaux de Agua Fria et San Antonio, en plein territoire indien. De la même manière, les hameaux de La Vibora, El Ojo de Agua et San Juan de la Palmera furent progressivement construits par des familles blanches². Les invasions se réalisaient selon un procédé similaire à celui que nous avons décrit pour les communautés de Aquila, Maquili et Coire (bétail, etc...) mais la guerre excusait, en quelque sorte, ces nouveaux empiétements. Tous les indiens de Pómaro se rappellent encore les frères Guillen. Ces derniers ont en effet joué un rôle de tout premier ordre dans les relations qu'entretenaient gens "de raison" et indiens de Pómaro. Bien après la "Révolution Cristera" et jusqu'en 1959, le "Général" Gregorio Guillen administrait pour le compte de la communauté indienne l'ensemble des terrains occupés par les familles étrangères à la communauté. Il relevait les loyers demandés aux nouveaux venus par les autorités indiennes, administrait les affaires de la communauté, y faisait régner l'ordre et la justice³. Fort de l'autorité acquise pendant les trois années de guerre, il s'était transformé en véritable cacique de la communauté indienne, intermédiaire incontournable entre population indienne et gens "de raison", entre autorités indigènes et administration. Guillen était aussi l'un des plus grands éleveurs de la région et prélevait pour son propre compte une rente en nature ou en argent sur les familles métisses qui désiraient s'installer sur les indivis. Il fut assassiné en 1959.

L'histoire officielle a condamné la révolte des "Cristeros" en la considérant comme un mouvement réactionnaire, contre-révolutionnaire et anti-agrariste. Les "Cristeros" auraient été entièrement manipulés par l'Eglise -qui défendait sa place dans la société post-révolutionnaire- et

¹D.D.Brand: Coalcomán and..., op cit, p. 14, 15, 28, 51, 112.

²Enquêtes auprès de Emiliano Blanco, Daniel et Antonio Betancourt, Santos Virrueta (San José de la Montaña), Severo Magallon (Barranca del Naranjal).

³Enquêtes auprès de Camilo Chavez (Pómaro), Jesus Contreras, Maria Olascon et Teodoro Cuevas A. (San Pedro Naranjestil), Timoteo Garcia (Maruata).

par les grands propriétaires hostiles à toute idée de réforme agraire. Même si l'Eglise et les propriétaires terriens ont cherché à profiter du mouvement pour restaurer l'ancien régime, la thèse du complot des grands propriétaires utilisant leurs "péones" pour éviter la répartition de la terre ne résiste pas à l'analyse. En réalité, la hiérarchie religieuse et la bourgeoisie agraire n'organisent pas vraiment la révolte et ne la contrôlent pas effectivement. Le soulèvement est spontané, massif et populaire¹. C'est un mouvement paysan authentique qui reflète les contradictions de la Révolution et de la réforme agraire.

C'est au cri de "Tierra y Libertad" que les premières grandes mobilisations paysannes des années vingt (dirigées par Emiliano Zapata) devaient forcer les gouvernements révolutionnaires à adopter une politique "agrariste". Mais la politique agraire est alors devenue un instrument de domination politique et de contrôle des masses paysannes. Comme les dotations de terres étaient provisoires, elles pouvaient être soumises à révision si la soumission politique des bénéficiaires au gouvernement n'était pas totale et inconditionnée. Les dotations de terres ne pouvaient avoir lieu qu'en échange de cette soumission au nouveau gouvernement et ne pouvaient donc satisfaire qu'à moitié les revendications fondamentales des paysans. La lutte pour la liberté se séparait alors de revendications agraires trop identifiées au gouvernement. Elle se transformait en lutte contre le gouvernement et ses laquais: les bénéficiaires de la réforme agraire².

La rébellion "cristera" est donc dirigée contre un gouvernement injuste et despotique, mais pas contre la réforme agraire en tant que telle qui, d'ailleurs, ne se généralise que bien plus tard. (Dans la région de Coalcomán, les demandes de terre ont toutes lieu après la "Cristiada", à partir de 1934).

Avant 1934, peu de gens pouvaient se sentir réellement concernés par la réforme agraire. En effet, ce n'est qu'à partir du Code Agraire de 1934 que les ouvriers agricoles travaillant et vivant dans l'hacienda (les *peones acasillados*) sont habilités à réclamer des terres et deviennent de ce fait des bénéficiaires potentiels de la réforme agraire. Avant que ne soit appliquée cette réforme fondamentale de la législation, la réforme agraire, discriminatoire, ne concernait qu'une petite partie du monde rural qu'elle divisait profondément. Les travailleurs des haciendas pouvaient facilement se solidariser avec leur patron pour lutter contre une réforme agraire qui leur aurait ôté leur emploi. De la même façon, les métayers, fermiers et petits tenanciers n'avaient pas grand chose à attendre d'une réforme agraire qui ne les concernait pas directement.

Ce n'est donc pas un hasard si la région de Coalcomán devient l'un des foyers les plus chauds de l'insurrection "cristera", à l'image de la région des Altos de Jalisco et des rebords méridionaux des hauts plateaux: Cotija, San José de Gracia, etc... En désignant clairement l'ennemi commun

¹ Voir en particulier Jean Meyer: *La Cristiada 3-Los Cristeros*, op cit, p. 9 et Armando Bartra: *Los Herederos de Zapata, movimientos campesinos posrevolucionarios en México*, ERA, 1985, p. 36 à 57.

² Armando Bartra, op cit, p. 37 à 40.

-le gouvernement-, les "rancheros" de Coalcomán préservait la cohésion sociale de la jeune société agraire qu'ils avaient construite et retardaient l'émergence de revendications de classe de la part des métayers. Il est d'ailleurs frappant de constater que l'idéologie "cristera" n'était pas aussi fortement ancrée dans les esprits sur les pourtours de la région de Coalcomán: Bien que très catholique, les communautés indiennes de la côte ne se sont pas montrées aussi belliqueuses et avaient de bonnes raisons de se méfier d'une alliance avec les populations métisses de Coalcomán. La commune de Villa Victoria, dont les structures foncières n'étaient pas aussi marquées par le "modèle rancharo" (forte présence des haciendas sur les deux tiers nord de la commune), s'est illustrée pour sa faible participation au mouvement "cristero". Les "Cristeros" de Coalcomán se vengèrent de cette complaisance envers le gouvernement en saccageant le village de Villa Victoria et en obligeant ses habitants à fuir¹ (1928).

9- Conclusion.

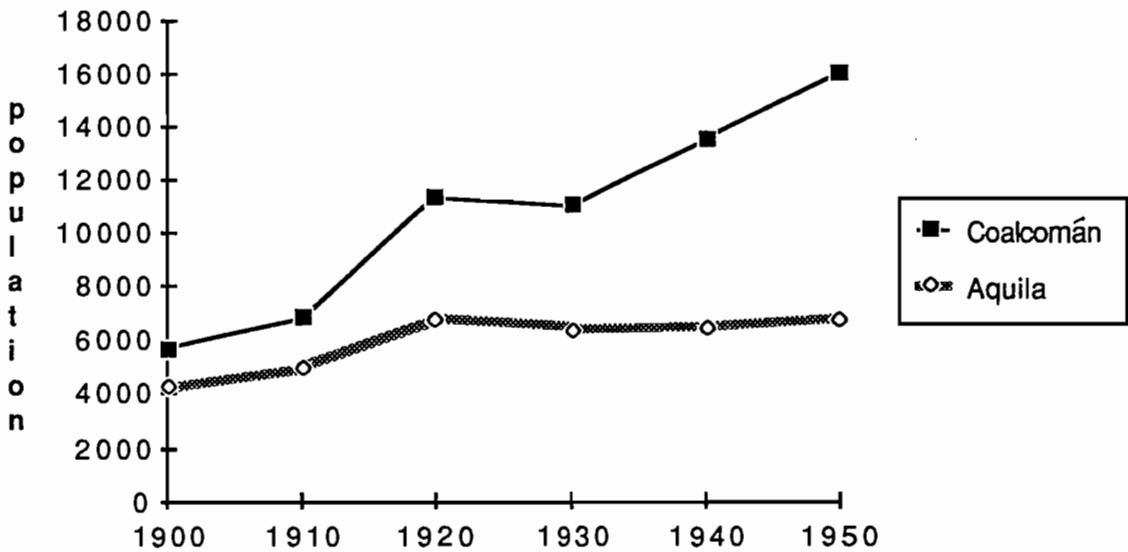
Après plus d'un demi-siècle d'évolution marquée par l'absorption successive de deux vagues d'immigrés, le paysage agraire de la Sierra de Coalcomán apparaissait entièrement transformé. Non seulement la plupart des terres étaient désormais soumises à la culture périodique sur brûlis, mais les systèmes de culture avec labour gagnaient du terrain en occupant progressivement le bas des versants, accroissant ainsi les surfaces emblavées chaque année. La région exporte alors taureaux et porcs. Elle est pleinement intégrée aux échanges marchands et à la division interrégionale du travail.

A mesure qu'augmentaient les surfaces labourées, l'outillage progressait également. La charrue légère remplace presque partout l'araire dans les travaux de préparation du champs. Les moulins en fer succèdent aux moulins en bois pour écraser la canne à sucre, augmentant ainsi la productivité du travail. Le développement des terres labourées est donc permis par une amélioration significative de l'outillage et le recours de plus en plus fréquent à la force de traction animale. Ainsi, le niveau des forces productives est supérieur à celui qui caractérisait le mode de mise en valeur du milieu de l'ex-communauté indienne de Coalcomán et caractérise encore en 1950 celui des villages indigènes de la région côtière. Au niveau de l'ensemble du territoire, l'agriculture s'est donc intensifiée même si les systèmes de culture sur brûlis occupent toujours une place de choix dans les systèmes de production. L'outillage reste cependant très simple; les améliorations apportées sont limitées; l'élevage reste peu associé à la culture. L'absence de stabulation et de transports lourds ne permet pas de fertilisation efficace des terres assolées.

¹ Anastasio Esparza Guerrero: *Suroeste michoacano*, op cit, p. 90 à 99. Enquêtes auprès de Agapito Godinez O. et J. Aguayo V., Villa Victoria.

L'augmentation de la densité démographique a été forte depuis la division et la vente des indivis communautaires. Après les deux période d'immigration pendant lesquelles cette densité double à chaque fois, l'augmentation de population se ralentit et se réduit au seul accroissement démographique naturel. La densité démographique passe cependant de 6 hab/km² en 1920 à 8,5 hab/km² en 1950¹. C'est la population des hameaux qui augmente (+ 1,5 %/an) car celle du bourg de Coalcomán reste à peu près stable. En 1950, le peuplement de la Sierra de Coalcomán est dix fois plus dense que pendant la période qui précède le mouvement migratoire.

graphique No 7: Evolution démographique des communes de Coalcomán et Aquila 1900-1950.



Source: Recensements démographiques. Voir Annexe No 1.

Pour toutes les familles de "rancheros" récemment installées dans la Sierra de Coalcomán, l'appropriation bon-marché du terrain et la mise en place d'un système d'exploitation basé sur le métayage ont permis une accumulation rapide et continue, à peine troublée par les trois années de la révolution "cristera". Outre l'acquisition de bétail, cette accumulation s'est toujours manifestée par l'achat de fil de fer barbelé et la construction de clôtures autour de chaque propriété. La vente d'une dizaine de porcs sur le marché de Colima suffisait à acheter plusieurs dizaines de rouleaux de fil de fer barbelé. Dès les premières décennies, certains propriétaires ont donc commencé à clôturer leur domaine, ce qui revenait à en fixer les limites avec précision et à cristalliser le découpage foncier du territoire. Chacun se mettait d'accord avec ses voisins pour coopérer et limiter ainsi les frais de clôturage des parcelles limitrophes. La première propriété entièrement clôturée fut le domaine de Coahuayula (dans le sud de la commune de Villa Victoria), sorte de petite "hacienda" productrice

¹Pour le calcul de ces densités, on retranche de la surface de la commune les 100 000 hectares de forêts de pin encore largement inexploitées.

de café et propriété d'un étranger¹. Même si les "ranchos" les plus éloignés de Coalcomán et fondés plus tardivement ne furent clôturés qu'après 1950, il semble que la plupart des propriétés aient été entièrement entourées de fil de fer barbelé vers 1940. Les propriétaires installés à proximité des frontières indiennes de la côte étaient les seuls à préférer laisser divaguer leur bétail pour les raisons que l'on sait. Vers le sud, "le terrain restait libre jusqu'à la plage".

Cette période correspond aussi à la construction, dans chaque hameau, d'une bâtisse importante où vivait la famille du propriétaire. Encore visibles aujourd'hui, ces maisons se caractérisent par leurs murs massifs en brique crue (*adobe*), leur toit à quatre pentes en tuiles rouges, leur vaste véranda ouverte entourant la maison sur trois ou quatre côtés, leur sol parfois carrelé et leur jardin luxuriant. Elles contrastent avec les maisons légères des métayers, bien souvent faites de branches tressées (*varas*), parfois tapissées de boue séchée et recouvertes de carton goudronné. En 1940, environ 650 maisons en dur étaient recensées dans la commune de Coalcomán contre 2400 maisons "légères" (cabanes ou chaumières)².

Le nombre de maisons en dur correspond approximativement au nombre des propriétaires de biens fonciers recensés. Car l'augmentation démographique et la division des propriétés par héritage ont conduit à une augmentation du nombre des propriétaires. Ils étaient 200 ou 250 au début du siècle. Ils sont environ 400 en 1930 et 600 en 1950³. La surface moyenne de chaque propriété a donc été réduite, théoriquement, de 750 à 450 hectares entre 1910 et 1950⁴. Mais le morcellement de la propriété a été en réalité limité. La division du "rancho" entre tous les héritiers (hommes et femmes) ne s'accompagne pas toujours d'un réel éclatement de la propriété. Les parts revenant aux soeurs sont souvent rachetées par les frères. D'autre part, la forte endogamie qui caractérisait la classe des propriétaires évitait l'éparpillement de la propriété en de trop nombreuses mains. L'échange des fractions héritées par les différents membres de ce groupe et leur nouvel assemblage à l'occasion de chaque mariage préservaient souvent la cohésion du "rancho"⁵.

¹ Les clôtures en fil de fer barbelé y apparaissent en 1905. Enquêtes auprès de Emilio Martinez (Coahuayula) et Esteban Valdovinos (Colima).

² Secretaria de la economía nacional, Dirección general de estadística: "Segundo Censo de Edificios. 20-10-1939, Michoacán", in J. de D. Bojorquez: *Algunas Estadísticas de Michoacán*, Departamento de la estadística nacional, Mexico D.F., 1941, p. 11 et 13.

³ Le premier recensement agricole de 1930 indique 464 propriétés agricoles recensées pour la commune de Coalcomán. Celui de 1950 mentionne l'existence de 592 propriétés privées de plus de cinq hectares.

⁴ Le chiffre de 750 hectares pour 1910 est obtenu en soustrayant la surface alors occupée par l'hacienda de Trojes. Celui de 1950 est obtenu en soustrayant celle occupée par les ejidos récemment créés.

⁵ Des exemples de ces familles où la propriété fut presque intégralement reconstituée sont donnés par les familles Sanchez (Los telares), Avila (Las tabernas), Moreno (Los Herreros), Sanchez Mendoza (La Niebe), Sanchez (El Salitre de Maruata), etc...

Cette tendance à l'endogamie limitait encore les possibilités d'acquisition foncière des métayers, déjà très réduites, sauf pour ceux qui réussissaient à forcer le barrage social du mariage en épousant une fille de propriétaire avec le consentement de ce dernier. Certains métayers étaient aussi devenus propriétaires "par leurs propres moyens" mais ne disposaient en général que de petites surfaces. Comme il a été dit auparavant, la plupart des métayers le restaient toute leur vie ainsi que leurs enfants et petits-enfants.

L'émergence et le développement de cette nouvelle société agraire se sont aussi réalisés en marge de tout état de droit et grâce au recours systématique à la violence. Aux massacres qui accompagnèrent l'installation des premiers migrants sur les indivis de la communauté indienne de Coalcomán, succéda une violence plus diffuse et sporadique mais néanmoins constante. Les affrontements armés entre "rancheros" et indiens se sont succédés à Huizontla et Coire. Soixante-cinq personnes auraient été assassinées dans le petit village de Huizontla pendant les dernières décennies¹. Les conflits entre métayers et propriétaires ou entre deux membres du même groupe social ont aussi ensanglanté l'histoire économique et sociale de Coalcomán, en particulier à l'occasion de la formation des ejidos de Coahuayula et Chapula où les premiers à réclamer la terre furent également tués.

Cette violence n'est pas spécifique à la région de Coalcomán et caractérise une bonne partie du monde rural mexicain. Mais alors que 4 ou 5% des décès enregistrés annuellement dans l'état de Michoacan étaient dus à des assassinats, ce taux varie de 10 à 25% pour les communes de Coalcoman et Aquila². Soixante-dix à quatre-vingt pour cent des hommes actifs (15-50 ans) décédés chaque année dans ces communes meurent assassinés³.

¹D'après les carnets de notes de Jesus Zembrano, Huizontla.

²Secretaria de Economía, Departamentos de agrupaciones mecánicas: "Defunciones", 1958-1962, Archives de la S.P.P., México, D.F.

³C'est l'estimation avancée par A. Esparza Guerrero pour la commune de Villa Victoria vers 1950, op cit, p. 44.

CHAPITRE IV

CRISE ET TRANSFORMATIONS AGRAIRES DANS LA SIERRA DE COALCOMAN (1960-1988).

Sommaire du Chapitre IV.

1. La spécialisation vers l'élevage naisseur.	159
- <i>L'élimination progressive de la plupart des activités de l'ancien système agraire.</i>	159
- <i>La transformation de l'élevage bovin et la nouvelle spécialisation régionale.</i>	166
2. Culture sur brûlis et intensification fourragère.	174
- <i>L'évolution de la culture sur brûlis.</i>	174
- <i>Peut-on parler d'intensification fourragère?</i>	180
- <i>Le sens véritable de l'association maïs-prairie temporaire.</i>	185
- <i>L'évolution du contrat de métayage.</i>	186
- <i>Pâturage, métayage et développement de l'élevage extensif en Amérique Latine.</i>	189
3. La reconversion des métayers.	193
- <i>L'échec de la lutte pour la terre.</i>	195
- <i>L'exploitation forestière absorbe une partie de la main-d'oeuvre excédentaire.</i>	201
- <i>L'essor des cultures illicites.</i>	205
- <i>L'émigration.</i>	211
4. Les transformations agraires dans les communautés indiennes, le cas de Pómaro.	218
- <i>Spoliations, enclosures et développement de l'élevage.</i>	220
- <i>Conséquences des transformations agraires opérées sur les indivis.</i>	225
- <i>Productivité et migrations.</i>	232

Après les six années de gouvernement Lázaro Cárdenas (1934-1940), la réforme agraire est brutalement ralentie. L'équilibre des forces politiques favorise désormais l'initiative privée -c'est à dire le secteur des exploitations les plus capitalisées par opposition au secteur "ejidal" issu de la réforme agraire- qui est alors considérée comme la seule capable de mener à bien la "modernisation" de l'agriculture. Pour cela, il faut ouvrir de nouvelles terres aux activités agricoles et pastorales et en laisser l'exploitation aux "entrepreneurs" agricoles¹. De grands barrages sont construits dans le cadre de la nouvelle politique dite "des bassins hydrographiques" à partir de 1947 et les nouvelles lois de colonisation (1946) facilitent le défrichement des régions tropicales humides, l'installation de nouveaux ejidos et la formation de grands domaines d'élevage.

Les grands travaux d'irrigation, le développement de l'industrie chimique et la proximité du marché nord-américain permettent une diffusion rapide des variétés de la "Révolution Verte" (blé) et l'accroissement des surfaces consacrées aux cultures d'exportation. Les terres irriguées, le plus souvent confiées au secteur privé le plus capitalisé, sont au centre de ce processus de modernisation. L'agriculture pluviale, et paysanne, ne retient guère l'attention des pouvoirs publics si ce n'est lorsqu'il s'agit de retarder l'explosion sociale et de parfaire le contrôle politique exercé sur la paysannerie par la poursuite de la réforme agraire.

Le renforcement de la division internationale du travail s'accompagne également d'une spécialisation régionale accentuée qui a marqué les paysages agraires mexicains. Dans l'État du Michoacán, les cultures légumières ont envahi les vallées irriguées du nord; le sorgho a partiellement remplacé le maïs sur les terres pluviales du Bajío; l'avocatier s'est substitué aux pins et au maïs sur les versants du plateau tarasque. A l'ouest de la Sierra de Coalcomán, les cultures fruitières ont occupé les nouveaux périmètres irrigués de l'État de Colima. Au nord de la Sierra, la grande dépression des Terres Chaudes a été transformée par les travaux d'irrigation entrepris par la "Commission du bassin du Río Tepalcatepec". Près de 100 000 hectares y ont été dotés d'infrastructure d'irrigation et consacrés surtout aux cultures d'exportation (coton, citron vert, melon, pastèque, etc...). Les Terres Chaudes sont aussi désenclavées par la construction de routes et de ponts.

Comme la région de Coalcomán ne faisait pas partie du bassin hydrographique du Río Tepalcatepec, elle n'a pas bénéficié directement de l'aménagement de la vallée si ce n'est par l'ouverture des voies de communication. C'est au lendemain de la révolte des "Cristeros" et pour

¹ María Tarrio Garcia: "Políticas y programas rurales del Estado mexicano desde Avila Camacho hasta Lopez Portillo" in *Textual* 18-19, p. 33.

des raisons politiques évidentes que le projet de piste reliant Coalcomán à Apatzingán est mis en chantier. Le chemin est achevé en 1947 et la construction d'un pont sur le Río Tepalcatepec permet d'accéder à Coalcomán en toute saison depuis 1952¹. En outre, le développement de l'aviation légère et la multiplication des pistes d'atterrissage ont augmenté la mobilité des personnes et facilité le petit commerce. Ainsi, la plupart des villages isolés de la Sierra de Coalcomán pouvaient être rapidement reliés aux principales villes des alentours: Colima, Ciudad Guzman, Apatzingán, Uruapan et Morelia.

Bien que reliée désormais au réseau routier national et désenclavée par les transports aériens, la Sierra de Coalcomán est restée comparativement isolée, dépourvue d'avantages comparatifs et sans possibilité d'irrigation. A-t-elle été maintenue à l'écart de la "modernisation agricole" et davantage marginalisée? Ou a-t-elle participé, elle aussi, à la division internationale du travail?

De fait, le système agraire mis en place par les migrants installés à Coalcoman depuis la fin du XIX^e siècle se transforme profondément, lui aussi. Le pois chiche est infesté de maladies cryptogamiques et les terres ne sont plus labourées; les marchés des deux principaux produits de la Sierra de Coalcomán -taureaux de dressage et porcs gras- s'effondrent. La plupart des productions disparaissent peu à peu tandis que l'élevage naisseur devient progressivement l'activité dominante, le centre de gravité des systèmes de production. Cette nouvelle spécialisation de la région de Coalcomán s'accompagne du départ de la plus grande partie des métayers vers de nouveaux horizons. Elle s'accompagne aussi d'une relance des invasions foncières perpétuées au détriment des communautés indiennes de la côte. C'est cet ensemble de transformations qu'il nous faut tenter d'analyser.

¹Lazaro Cardenas: **Obras**, U.N.A.M., México, 1972, Tomo I p. 183 et Tomo II p. 480.

1- La spécialisation vers l'élevage naisseur.

L'élimination progressive de la plupart des activités de l'ancien système agraire.

La maladie du pois chiche. La crise du système agraire que nous avons décrit (chapitre III) et sa transformation consécutive se sont d'abord manifestées par la maladie du pois chiche et du haricot noir due à l'infection des plantes par un champignon microscopique (l'Anthracnose du pois chiche). Comme cette maladie cryptogamique détruisait entièrement les plants, les surfaces emblavées en pois chiche et en haricot ont été considérablement réduites en quelques années (1960-1965). La culture du pois chiche a même été complètement abandonnée jusqu'à ces dernières années où elle est réapparue dans certaines unités de production.

Avec l'abandon de cette culture, c'est un élément fondamental du système de culture attelée qui disparaissait. On se souvient que le pois chiche intervenait en tête de rotation sur les terres labourées et précédait ainsi la culture du maïs. Contraints de délaisser la culture du pois chiche, les agriculteurs ont néanmoins continué à semer le maïs sur les terres labourées en effectuant le même travail du sol qu'auparavant: labour à la charrue en fin de saison des pluies (septembre) puis un passage avec l'araire en octobre (qui correspondait au sarclage de l'ancien pois-chiche) et enfin un troisième passage (charrue) au mois de mai pour préparer les semis de maïs. L'ancienne culture du pois chiche était donc remplacée, dans la rotation, par une véritable jachère qui permettait de préparer le terrain à la culture du maïs. Le maintien des différentes phases de travail du sol après abandon du pois-chiche met donc en évidence le véritable rôle que jouait ce dernier dans la rotation. Au rôle -relativement limité- qu'il jouait comme fournisseur d'azote s'ajoutait celui -décisif- de plante sarclée qui permettait un nettoyage efficace de la parcelle (adventices) et un ameublissement satisfaisant du sol. On pouvait préparer la culture du maïs (labour) sans attendre les premières pluies et donc semer immédiatement après leur arrivée. Après l'abandon du pois chiche, ces pratiques sont maintenues pendant quelques années avant d'être à leur tour délaissées. C'est la reproductibilité même du système de culture qui est alors atteinte.

En effet, les labours de jachère augmentaient la quantité de travail nécessaire à la culture du maïs sans permettre pour autant de maintenir le niveau de rendement atteint. La productivité du travail diminuait donc fortement comme en témoignent les résultats rassemblés dans le Tableau No 7. On y considère le cas favorable d'une parcelle pas trop pentue pouvant être efficacement labourée à la charrue. Un seul passage de l'outil remplace les deux passages croisés de l'araire que nous avons considérés au Chapitre III (Tableau No 3 et 4) pour les travaux de préparation du champ avant les semis de pois chiche et de maïs. Il faut alors 49 journées de travail pour cultiver un hectare de maïs. Aux deux hypothèses de rendement considérées pour le maïs dans les Tableaux No 3 et 4, on en

ajoute une troisième plus défavorable de 5 qx/ha rendant compte de l'évolution tendancielle probable des rendements¹.

Tableau No 7: Rendements et productivité du travail pour la culture du maïs après abandon du pois chiche.

	hypothèse 1	hypothèse 2	hypothèse 3
Rendement maïs (qx/ha)	15	10	5
Kcal produites /ha*	2700	1800	900
Kg grain/journée travail	30	20	10
Kcal produites/journée	110	73	37

*Les quantités sont rapportées à la surface concernée par la "rotation" jachère/maïs (2 ha).

D'autre part, et de l'avis même des agriculteurs, c'est la généralisation de l'usage de la charrue sur les versants raides de la Sierra qui aurait accéléré l'érosion et précipité l'abandon de la culture attelée. On a vu que lorsque les terres étaient travaillées à l'araire, la moitié du terrain (chaque bande séparant deux sillons consécutifs) n'était pas remuée par le passage de l'outil et ces micro-terrasses constituaient une protection efficace contre l'érosion. La charrue au contraire bousculait la totalité de la superficie et travaillait plus profondément, parfois jusqu'à racler la roche mère toute proche. En quelques années, la terre pulvérisée était emportée et "il ne restait que la pierre".

L'abandon de la culture du pois chiche et l'érosion progressive des versants ont donc conduit à la régression rapide de la culture attelée dans tous les "ranchos" de la Sierra de Coalcomán (voir Tableau No 8). Mais les terrains abandonnés ne sont pas retournés à la friche pour autant: lessivés, indurés par le piétinement des animaux et parfois réduits à des affleurement de roches, les anciennes "terres à boeufs" se sont transformées en sorte de steppe arbustive où seul le "huizache" (*Acacia schnaffneri*) a poussé car ses gousses sont appréciées du bétail, ses semences activées au cours du transit intestinal et disséminées par les animaux. Les seules terres encore labourées sont celles de la vallée de Coalcomán. Elles sont maintenant travaillées au tracteur (cf. CH V).

¹D'après les recensements agricoles de 1950, 1960 et 1970 les rendements moyens obtenus dans la commune de Coalcomán (tous systèmes de culture confondus) étaient respectivement de 810, 780 et 825 kilogrammes de grain par hectare.

Tableau No 8: Régression de la culture attelée dans la commune de Coalcomán 1950-1970.

	1950	1970	1980-85
Surface maïs (ha)*	7800	5500	5800(1)
Animaux de travail	4680	1370	482(2)

*Tous systèmes de culture confondus (culture attelée et sur brûlis).

Source: Recensements agricoles de 1950 et 1970. (1) Union des éleveurs de Coalcomán, chiffre avancé pour 1987. (2) SARH, Distrito de Desarrollo Rural No 083, Aguililla, moyenne 1980-1985.

La crise de l'ancien système agraire commence donc par une crise conjoncturelle, celle de la culture du pois chiche. Mais ne nous y trompons pas. Une jachère soignée et l'utilisation plus systématique du guano de chauve-souris auraient pu permettre le maintien de la culture attelée au moins sur les parties les moins en pente de la Sierra. S'il n'en a rien été, c'est que les conditions du développement de tels systèmes de culture n'étaient plus réunies. Certains agriculteurs affirment que c'est parce qu'ils négligèrent les premiers labours de jachère que les rendements commencèrent à décroître, entraînant l'abandon rapide de la culture. D'autres, nombreux, racontent que c'est l'apparition des herbicides et des engrais chimiques qui les a conduits à délaisser les terres labourées au profit du système de culture sur brûlis alors facilité par ces nouveaux intrants (voir plus loin). Mais les systèmes de culture avec labour n'auraient-ils pas pu bénéficier, eux aussi, de l'utilisation de ces nouveaux moyens de production? Et la recherche agronomique n'aurait-elle pas pu permettre la mise au point de nouvelles variétés de pois chiche résistantes à l'Anthracnose?

La découverte d'une crise spécifique du pois chiche ne suffit donc pas à expliquer son abandon total et la régression si spectaculaire des terres labourées. Elle n'en constitue assurément qu'un élément.

L'évolution de la production de porcs gras. La diminution des surfaces labourées devait conduire à un effondrement de la production de pois chiche et à une baisse importante de la production de maïs. Comme la consommation humaine de maïs ne pouvait pas être réduite (elle augmente même avec la croissance démographique), c'est la quantité de maïs distribué aux porcs qui a fortement diminué et donc le nombre de porcs engraisés chaque année. D'après les recensements agricoles de 1950 et 1970, cette baisse aurait été de près de 80% comme en témoigne le tableau No 9:

Tableau No 9: Evolution de la production de maïs et de porcs gras dans la commune de Coalcomán 1950-1970.

	1950	1970
Production de maïs (t)	6200	4500
Porcs (effectifs)	23600	5000

Source: Recensements agricoles de 1950 et 1970.

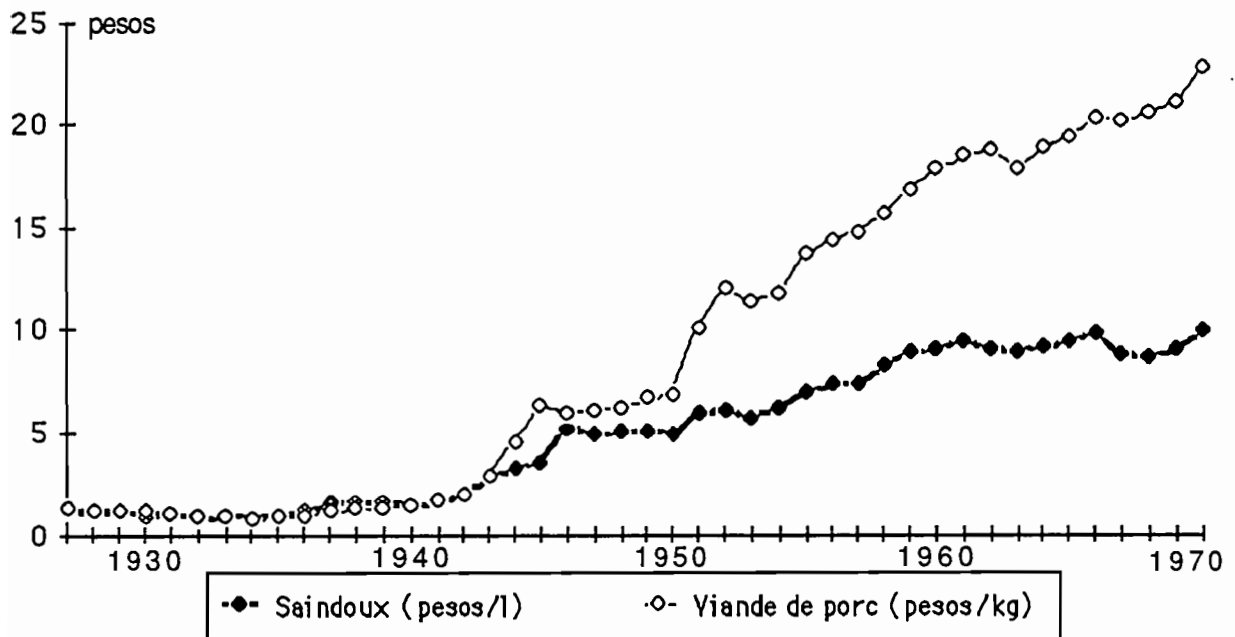
Les données des recensements concernant les porcs sont incertaines, mais une estimation simple confirme les mêmes tendances. Nous avons vu que vers 1930, 1500 familles produisaient environ 5 tonnes de maïs chaque année dans la commune de Coalcomán (voir chapitre III). Deux tonnes étaient destinées à la consommation familiale, à la basse-cour et à l'âne tandis que les trois tonnes restantes étaient consacrées à l'engraissement de cochons (par le métayer et surtout par le propriétaire). Nous avons alors estimé la production annuelle de porcs gras à 15000 têtes. En 1970, la population rurale de la commune de Coalcomán était toujours de 1500 familles environ car la croissance démographique avait été anéantie par l'exode des métayers (dont on reparlera). Si l'on admet que chaque famille ne produisait plus que trois tonnes de maïs par an (c'est l'ordre de grandeur suggéré par le recensement de 1970) et que la consommation de la famille et de la basse-cour est la dernière à être sacrifiée, le surplus de maïs dégagé par chaque famille est réduit à une tonne de grain seulement et il n'y a plus de pois chiche pour compléter la ration alimentaire des cochons. La quantité totale de grain disponible pour les porcs est alors de 1500 tonnes ce qui permet d'engraisser 3750 porcs si l'on distribue 400 kg à chacun d'eux (et non pas 300 kg comme c'était le cas lorsque la production de pois chiche était abondante). En réalité, il est probable que cette production ait été encore plus faible car la croissance urbaine du bourg de Coalcomán avait multiplié le nombre des improductifs: une partie du maïs excédentaire était vendue au bourg plutôt que distribuée aux cochons.

En apparence, il semble donc que ce soient la maladie du pois chiche, l'abandon progressif des terres labourées et la chute consécutive de la production de maïs qui soient à l'origine de l'effondrement de la production de porcs gras. Pourtant, tout nous porte à croire que l'évolution de cette activité aurait été identique même si la production de maïs et de pois chiche s'était maintenue à un niveau élevé. En effet, les conditions de concurrence imposées par l'évolution de la division internationale du travail ne laissent aucune chance à la production fermière de saindoux. L'évolution des habitudes alimentaires (urbanisation) et l'essor de la production mondiale d'oléagineux ont définitivement déclassé les graisses animales au profit des huiles d'origine végétale produites dans de meilleures conditions de productivité. Si, en 1906, un kg de saindoux valait le prix de 20 kg de maïs dans le bourg de Coalcomán (Chapitre III), il ne valait plus qu'une douzaine de kg de maïs (pourtant lui même dévalué) cinquante ans plus tard et moins de 10 kg au début des années soixante-dix (sur le marché de Mexico).

Dans la Sierra de Coalcomán, la production de saindoux s'est donc progressivement limitée à la capacité de consommation de la population locale. Pour les familles les plus démunies, le cochon reste un recycleur de déchets domestiques irremplaçable et permet d'éviter toute dépense monétaire pour la consommation domestique de graisses. Le sacrifice du porc gras marque aussi les fêtes familiales les plus importantes, fêtes que la concurrence internationale ne peut supprimer. Tout le monde préfère encore le goût de haricots noirs frits au saindoux que celui donné par les huiles végétales.

La dépréciation relative du prix du saindoux a été encore plus marquée par rapport au prix de la viande de porc. Jusqu'en 1943, un litre de saindoux valait légèrement plus cher qu'un kilogramme de viande de porc. Après cette date, le prix de la viande dépasse définitivement celui de la graisse pour s'établir à plus du double (voir Graphique No 9). Les marchés urbains absorbent des quantités considérables de viande de porc tandis que la graisse devient un sous produit dévalorisé.

Graphique No 8: Evolution comparée du prix de la viande de porc et du saindoux à Mexico 1927-1970 (pesos).



Source: D'après les données de I.N.E.G.I.-I.N.A.H.: **Estadísticas Históricas de México**, Tomo II, p. 745-747. (Voir Annexe No 7).

Pour les agriculteurs de Coalcomán, une reconversion dans la production de viande de porc était impossible. Le maïs fournissait une alimentation déséquilibrée incapable de produire un animal conforme aux exigences nouvelles du marché. Il aurait fallu acheter des aliments concentrés et développer les races (Durok, Yorkshire) capables de valoriser au maximum ces nouveaux aliments. Quelques éleveurs ont mené à bien ces transformations mais leur production ne peut en aucun cas dépasser la capacité de consommation du bourg de Coalcomán. Dès les années cinquante, la production nationale de viande porcine a été assurée par le développement de grands centres porcicoles hors-sol comme celui de La Piedad dans le nord du Michoacán. Non seulement la production de porcs fermiers ne pouvait supporter la concurrence de cette production à

grande échelle¹, mais Coalcomán était aussi trop éloigné des porcheries d'engraissement pour pouvoir se spécialiser dans les activités de reproduction et les approvisionner en porcelets. Cette nouvelle activité sera réservée aux villages situés à proximité des centres d'engraissement ou dans les régions productrices de sorgho.

— Parmi les cultures irriguées, c'est la canne à sucre qui a le plus souffert du développement des voies de communication routières et de la concurrence exercée par les grands bassins sucriers. Les gains de productivité enregistrés dans l'industrie sucrière ont provoqué une baisse relative du prix du sucre raffiné et la disparition de la plupart des petits moulins à canne de la vallée de Coalcomán. Actuellement, la totalité du sucre consommé dans le bourg de Coalcomán, et même dans les hameaux dispersés de la commune, est d'origine industrielle. Le prix des petits pains de sucre roux (cassonade) fabriqués artisanalement est deux fois plus élevé que le prix du sucre industriel vendu dans les épiceries du lieu alors que le rapport de prix était inversé dans les années quarante. Ce nouveau rapport de prix a fait du sucre roux fabriqué traditionnellement une sorte de produit de luxe (une confiserie) encore apprécié sur le marché local de Coalcomán. C'est pourquoi de petites parcelles de canne à sucre sont encore visibles çà et là dans les exploitations qui disposent encore d'une main d'oeuvre familiale importante (la productivité du travail n'ayant pas progressé) et pour lesquelles les extrémités des tiges et les cannes écrasées peuvent constituer une source importante de fourrage vers la fin de la saison sèche. Cette production reste strictement limitée par les capacités d'absorption du marché local.

Tout autour du bourg de Coalcomán et le long des pistes qui convergent désormais vers le bourg, on peut observer de petites parcelles irriguées de cultures légumières ou fruitières. Là aussi, c'est la croissance urbaine du bourg et la constitution d'un marché local encore protégé de la concurrence des périmètres irrigués des régions voisines (dépression des Terres Chaudes, Etat de Colima) par plusieurs heures de routes montagneuses qui a permis le développement spontané de ces cultures spéculatives. C'est surtout vrai pour les produits lourds dont le prix, sur le marché de Coalcomán, serait augmenté du coût de transport s'il fallait les importer d'une autre région: pastèque, agrumes, etc.... Mais ces parcelles sont très réduites et ces activités ne concernent qu'un très petit nombre de producteurs jouissant d'une rente différentielle due à l'emplacement de leur parcelle sur le bord d'un chemin.

— La production d'animaux de travail. Outre la production de porcs gras, la Sierra de Coalcomán s'était également spécialisée dans la production de taureaux expédiés dans le centre du pays pour y être dressés et attelés. Cette activité connaît, elle aussi, une crise grave à partir de la fin des années quarante et disparaît totalement en une vingtaine d'années.

¹En 1960, six millions de porcs étaient recensés au Mexique. Ils sont près de 10 millions en 1970 et 20 millions en 1983. I.N.E.G.I.-I.N.A.H.: *Estadísticas Históricas de México*, Tomo I, p. 413.

Une fois encore, pour comprendre les transformations agropastorales de la Sierra de Coalcomán, il faut s'intéresser à l'évolution du secteur agraire du Bajío, au centre du pays: c'est là que la plupart des animaux nés et élevés dans les "ranchos" de Coalcomán étaient utilisés pour le travail de la terre. Mais en 1947, la politique nationale du "fusil sanitaire", adoptée sous la pression des Etats Unis d'Amérique pour faire face à une épidémie de fièvre aphteuse, devait décimer le troupeau bovin du centre du pays. Dans les régions plus isolées et moins bien contrôlées par l'armée, il était plus facile de dissimuler les troupeaux et le bétail échappa aux massacres. C'est par exemple le cas de la région de Coalcomán.

La destruction du cheptel bovin dans le centre du pays aurait dû relancer la demande d'animaux de travail et encourager la production dans les régions périphériques. Il n'en a rien été car la banque agricole encourageait alors l'acquisition de chevaux et mules et le remplacement des anciens araires par les charrues métalliques plus modernes¹. Ce remplacement des anciens attelages (araire et boeufs) par les nouveaux (charrue et chevaux ou mules) était déjà bien avancé dans certaines régions où la formation d'ejidos et les crédits offerts par la banque de crédit ejidal avaient facilité à de nombreux bénéficiaires de la réforme agraire l'acquisition du nouvel attelage². L'épidémie de fièvre aphteuse et les politiques incitatrices des années postérieures ont favorisé la généralisation de ce changement technique à de nombreuses régions³. c'est le cas en particulier du Bajío où le nombre de boeufs recensés dans l'Etat de Guanajuato est divisé par deux entre 1950 et 1960⁴: Du même coup, la demande de ces régions agricoles en taureaux ou boeufs de travail était brutalement réduite. Les marchands de bestiaux de Cotija se procuraient désormais des chevaux dans l'Etat de Durango pour les revendre aux agriculteurs et délaissaient alors la foire de Péríban où convergeait le bétail produit à Coalcomán⁵. La dernière cotation de bétail à Péríban eut lieu en 1957 mais le dynamisme de cette foire avait déjà beaucoup souffert du développement des voies de communication qui permettait aux maquignons d'aller s'approvisionner sur les lieux même de la production.

C'est aussi à cette époque que la mécanisation a fait des progrès considérables surtout dans les grands périmètres irrigués avec l'application des nouveaux "paquets technologiques" de la "Révolution Verte". Le nombre de tracteurs est multiplié par quatre entre 1950 et

¹P.Perez, op cit.

²H.Cochet: *Historia agraria del municipio de Coquimatlán*, Col, op cit, p. 50 à 55.

³Dans son "Informe" de 1947, le Président de la République déclarait: "Pour dédomager les ejidatarios et agriculteurs qui ont perdu leurs animaux à cause de l'épizootie, 287 tracteurs et 26000 mules ont été achetées" (aux Etats Unis).D'après Maria Tarrio Garcia, op cit, p. 36.

⁴Il passe de 200000 à 104000 d'après les recensements agricoles de 1950 et 1960 (Etat de Guanajuato).

⁵Enquête auprès de Luis Gonzalez Zepeda, Cotija.

1970¹. La définition plus récente de politiques agricoles visant à stimuler le développement des zones d'agriculture pluviale a permis un nouveau doublement du nombre de tracteurs utilisés au Mexique, et accéléré le recul de la culture attelée.

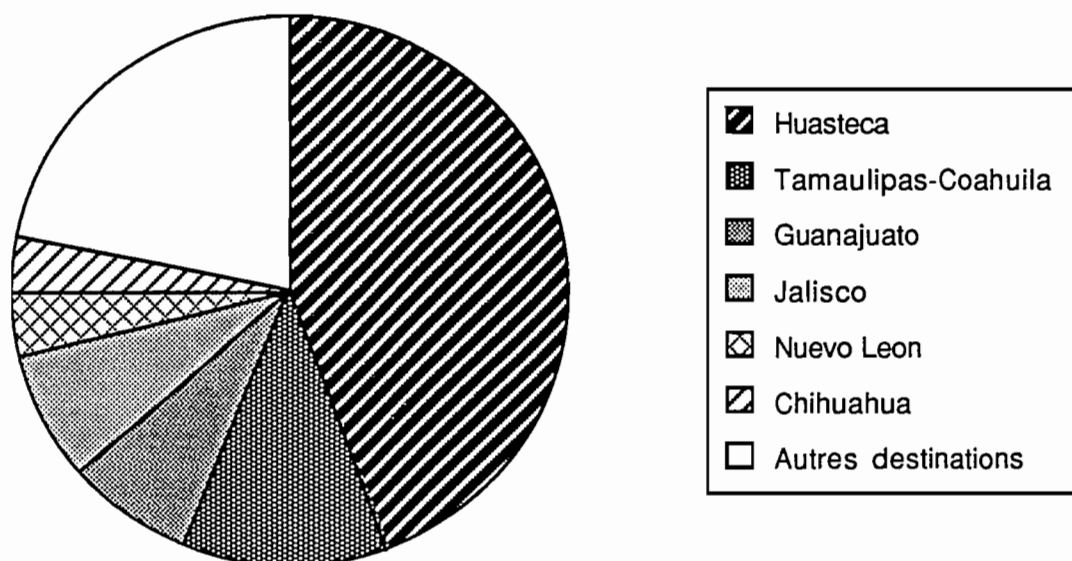
La transformation de l'élevage bovin et la nouvelle spécialisation régionale.

Devant l'évolution défavorable du marché des animaux de travail, les éleveurs de Coalcomán ont réorienté progressivement leurs productions animales. La pénurie de fourrages pendant la saison sèche limitait les possibilités de production de viande car les animaux perdaient alors le gain de poids enregistré pendant la saison des pluies. L'élevage s'est donc orienté vers la production d'animaux plus jeunes susceptibles d'être engraisés dans les régions humides du pays où la productivité du travail était très largement supérieure. Cette évolution était encouragée par les maquignons qui exigeaient désormais des animaux âgés de 15 à 18 mois. D'après les données rassemblées dans le rapport gouvernemental de 1892, les animaux de moins de trois ans représentaient 36% des effectifs de quelques troupeaux de la région de Coalcomán². D'après les recensements agricoles, cette proportion aurait été de 55% en 1950 et de 60% en 1970 pour la commune de Coalcomán. La composition des troupeaux a donc profondément évolué et la Sierra de Coalcomán est devenue une région spécialisée dans l'élevage naisseur. Elle approvisionne désormais les régions d'embouche disposant d'importantes ressources fourragères: Bajío et Etat de Jalisco (sorgho) mais surtout les régions tropicales humides du Golfe du Mexique et en particulier la région de la Huasteca aux confins des Etats de Tamaulipas, Veracruz et San Luis Potosi (voir Carte No 11). En 1986-1987, la Huasteca engraisait près de la moitié des jeunes taurillons mâles nés dans la commune de Coalcomán.

¹Thierry Linck: *El campesino desposeído*, CEMCA-El Colegio de Michoacán, México 1988, p.111.

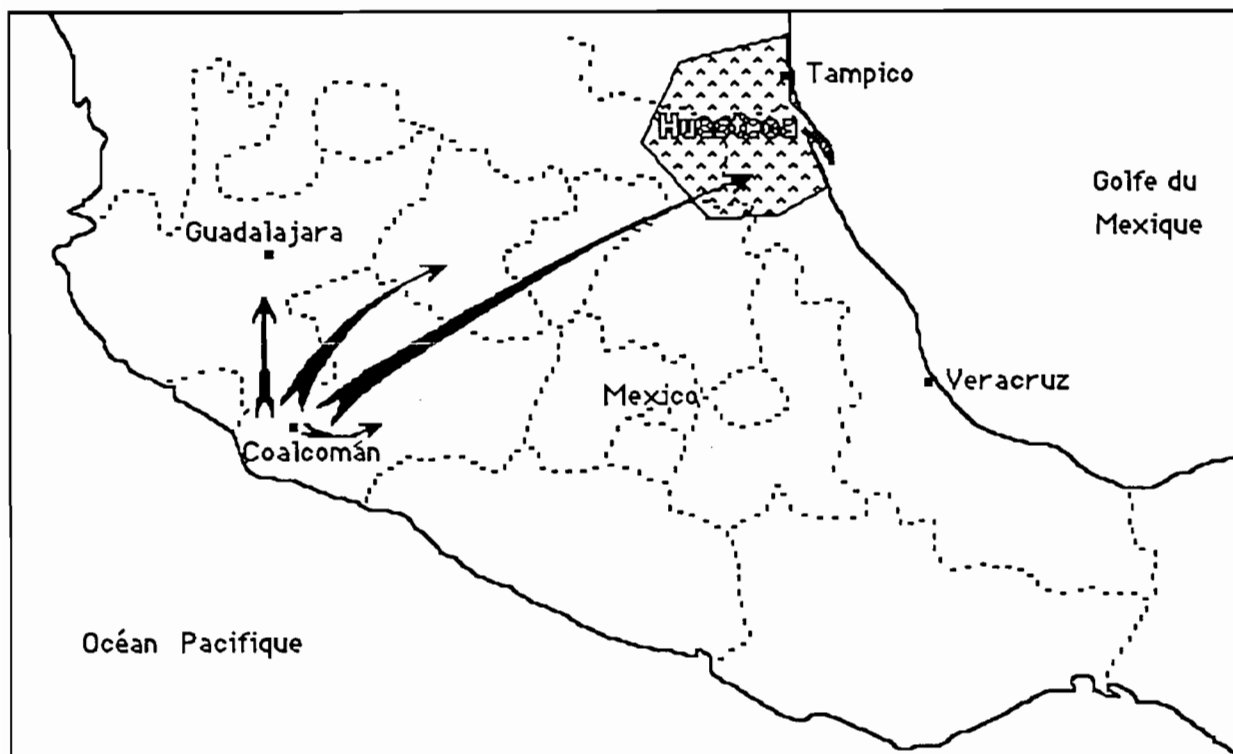
²Memoria de gobierno 1892, op cit, tableau No 45.

Schéma No 8: Destinations des ventes de taurillons de la commune de Coalcomán 1986-1987.



Source: Voir Annexe No 8.

Carte No 11: Destinations principales des ventes de taurillons de la commune de Coalcomán et régions d'embouche.



Les animaux de réforme (vaches et boeufs) ne subissent pas un aussi long voyage et sont destinés aux abattoirs péri-urbains de Uruapan, Morelia et Guadalajara. Deux ou trois têtes de bétail sont aussi sacrifiées chaque jour à Coalcomán pour approvisionnement du marché local.

Cette spécialisation progressive n'aurait pas été possible sans le développement des voies de communication routières et ferroviaires car plus de 1000 kilomètres séparent désormais la Sierra de Coalcomán des régions d'embouche. Depuis 1941, la prolongation de la ligne ferroviaire de Uruapan jusqu'à Apatzingán reliait la grande dépression des Terres Chaudes au centre du pays. Avant que ne soient achevés la piste de Coalcomán et le pont sur le Río Tepalcatepec, les premiers troupeaux de bétail maigre à destination de La Huasteca étaient acheminés à pied jusqu'à Apatzingán et convoyés en train jusqu'à Ciudad Valles, capitale de La Huasteca¹.

Le bétail "créole" qui parcourait les montagnes de Coalcomán n'était pas adapté aux nouvelles exigences du marché. Dès les années quarante, les premiers envois de reproducteurs améliorés furent organisés par les régions d'embouche à l'initiative de l'ancien Président de la République Lázaro Cárdenas. Celui-ci aurait même facilité la reddition des rebelles "cristeros" de Coalcomán en leur offrant des taureaux sélectionnés. Plus tard, c'est l'"Union des Eleveurs de Coalcomán" qui prend en charge l'amélioration génétique du troupeau en se procurant des reproducteurs zébus (Gyr, Indobrasil et Brahman) dans les régions d'embouche². Le bétail de type zébu était de plus grande taille que les animaux "créoles", mieux conformé et produisait de meilleures carcasses puisque tel était désormais le produit recherché par les "engraisseurs" du tropique humide. Les zébus étaient aussi très bien adaptés à la topographie accidentée de la Sierra de Coalcomán, à son climat tropical à deux saisons et encore plus résistants que les animaux "créoles" dans la recherche de la nourriture en fin de saison sèche.

Mais cette adaptation progressive à une plus grande production de viande s'est réalisée au détriment de la production laitière qui a donc progressivement diminué. On continue de prélever une partie du lait avant de laisser au veau la part qui lui est due. Mais cet équilibre entre la part de lait prélevée pour la production fermière de fromage ou la vente directe du lait et celle consacrée à la croissance du veau est variable suivant les exploitations. Il dépend de leur emplacement par rapport au bourg de Coalcomán: la croissance urbaine de Coalcomán a conduit un petit nombre d'éleveurs établis à proximité du bourg à privilégier la production laitière en vue d'une commercialisation quotidienne directe. Au contraire, l'éloignement encourage le choix contraire et l'abandon pur et simple de la traite (voir chapitre V).

Quand la production principale était celle de taureaux de trois ou quatre ans, l'amélioration génétique était évidemment impossible à mettre en oeuvre sans une modification préalable de la conduite du

¹Enquête auprès de Renauld Arizabalo, Tempoal, Veracruz.

²Ligue de la petite propriété agricole de Coalcomán: rapport d'activité de 1954 et 1958.

troupeau et une séparation systématique des mâles. C'est donc la vente plus précoce des mâles qui a permis la généralisation des croisements avec les reproducteurs zébus et la disparition lente -par absorption- du bétail "créole".

L'adaptation du bétail de Coalcomán à sa nouvelle mission a été lente. Les plus grands troupeaux appartenant aux "rancheros" les plus influents de Coalcomán ont été les premiers à bénéficier des services des nouveaux taureaux¹. Mais les éleveurs plus modestes ou trop éloignés du centre de la commune ont dû attendre plusieurs années avant de racheter aux premiers bénéficiaires les taureaux déjà vieux ou leurs descendants croisés. Ce n'est qu'à partir de 1970 que le sang zébu a dominé le phénotype de tous les animaux de la commune. A partir de cette époque, les ventes de bétail jeune sont devenues systématiques.

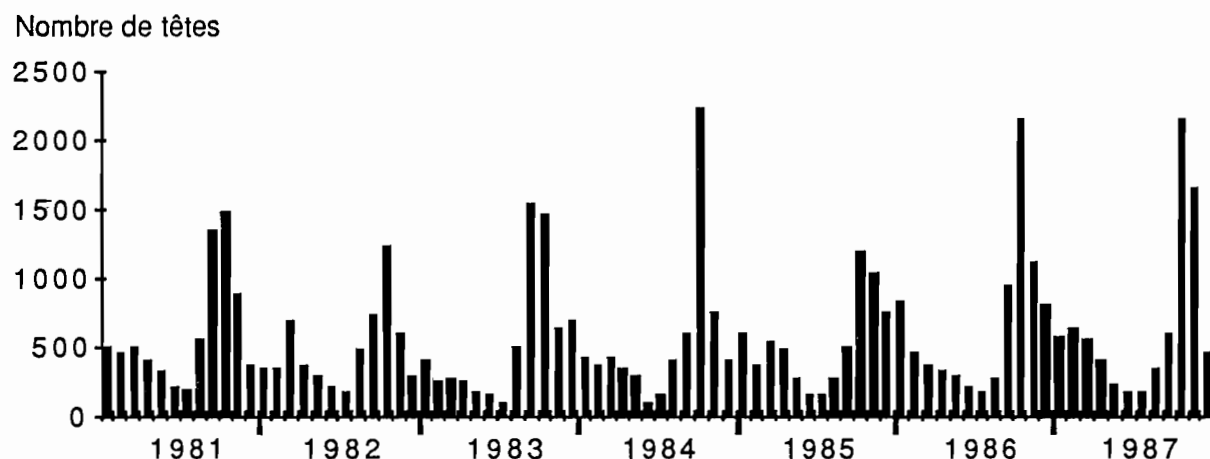
Aux nouveaux critères du marché en matière de génétique, s'ajoutaient de nouvelles exigences sanitaires. Le triple vaccin contre le charbon symptomatique ("roncha"), la fièvre charbonneuse et la septicémie hémorragique a été appliqué de plus en plus systématiquement. Après la désastreuse campagne mexico-américaine de lutte contre la fièvre aphteuse, celle de lutte contre le varron ("gusano barrenador") a donné de meilleurs résultats grâce à la mise au point d'une lutte biologique par stérilisation des mouches. Bien qu'aucune statistique fiable ne soit disponible au niveau municipal, il est certain que l'éradication de ce parasite externe a permis une diminution de la mortalité des veaux et une accélération globale de la croissance des troupeaux. En revanche, la campagne nationale de lutte contre les tiques n'a pas donné les résultats escomptés en dépit des cinquante bains anti-tiques qui furent installés dans la commune de Coalcomán (on verra pourquoi).

Enfin, l'évolution des circuits de commercialisation a entraîné une modification du calendrier des ventes de bétail. Plus de 50% des ventes ont lieu désormais vers la fin de la saison des pluies entre les mois de septembre et novembre et 25% sont concentrées au mois d'octobre². Le graphique No 9 témoigne de cette évolution:

¹Leurs noms correspondent à ceux des éleveurs "d'avant garde" qui apparaissent dans le rapport d'activité de 1958 de la Ligue de la petite propriété agricole de Coalcomán (op cit).

²Moyenne établie sur sept années (1981-1987) d'après les informations disponibles à l'"Asociación Ganadera de Coalcomán". Au niveau de l'Etat du Michoacán, 33% seulement des ventes ont lieu entre septembre et novembre. Le mois d'octobre ne concentre que 11,5% des ventes d'après les données rassemblées par INIFAP, 1986.

Graphique No 9: Ventes mensuelles de bétail hors de la commune de Coalcomán 1981-1987.



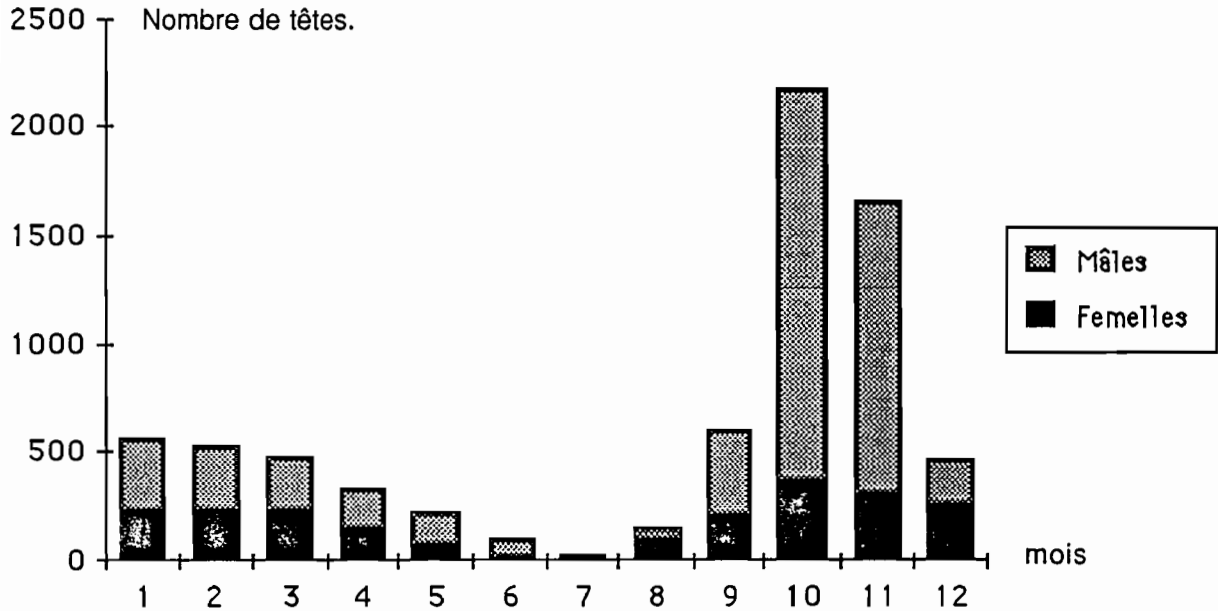
Source: Voir Annexe No 8.

A l'époque de la foire de Péríabán, les taureaux étaient tous vendus pendant la semaine du dimanche des Rameaux, à la fin du mois de mars. Cette époque coïncidait aussi avec l'épuisement des résidus de récolte laissés sur le champ après la récolte du maïs. Vendre les animaux au mois d'octobre autorisait donc, en principe, une importante économie de fourrage, l'entretien d'un plus grand nombre de mères et donc la spécialisation progressive du troupeau vers les activités de reproduction. Cette économie de fourrage était d'autant plus appréciable que les surfaces emblavées en maïs -et donc la quantité de résidus disponibles pour le bétail- avaient beaucoup diminué. Néanmoins, c'est à la fin de la saison des pluies que les herbages sont les plus abondants à Coalcomán et il semblerait plus logique de retarder un peu la vente des animaux jusqu'à Noël pour valoriser au mieux les pâturages. Mais les éleveurs de Coalcomán ne peuvent pas choisir l'époque qui leur convient le mieux car ceux du tropique humide imposent aux régions naisseuses le calendrier qui leur permet de maximiser les bénéfices. Octobre et novembre sont des mois à très forte capacité fourragère dans les régions tropicales humides du Golfe du Mexique où la saison des pluies dure beaucoup plus longtemps. Les négociants en bétail de la Huasteca commencent donc leurs activités dès le mois de septembre, bien avant que les ressources fourragères des régions naisseuses ne viennent à s'épuiser. C'est aussi à cette époque que la plupart des taurillons nés dans la Sierra de Coalcomán atteignent l'âge de 18 mois souhaité par les acheteurs. (Beaucoup de fécondations ont lieu pendant la saison des pluies et les produits naissent au printemps).

Le regroupement des ventes à la fin de la saison des pluies est encore beaucoup plus marqué pour les jeunes taurillons. Environ 70% des ventes de mâles ont lieu entre septembre et novembre alors que cette proportion n'est que de 35 à 40% pour les femelles. Il s'agit alors de vaches de réforme (pour la plupart) vendues tout au long de l'année sauf en saison des pluies. Les seuls taurillons achetés indifféremment toute l'année sont ceux destinés à certains ranchos d'engraissement hors-sol du

Bajío où les ressources fourragères dépendent davantage de la dernière récolte de sorgho que de la saison des pluies.

Graphique No 10: Répartition par sexe des ventes de bétail hors de la commune de Coalcomán en 1987.



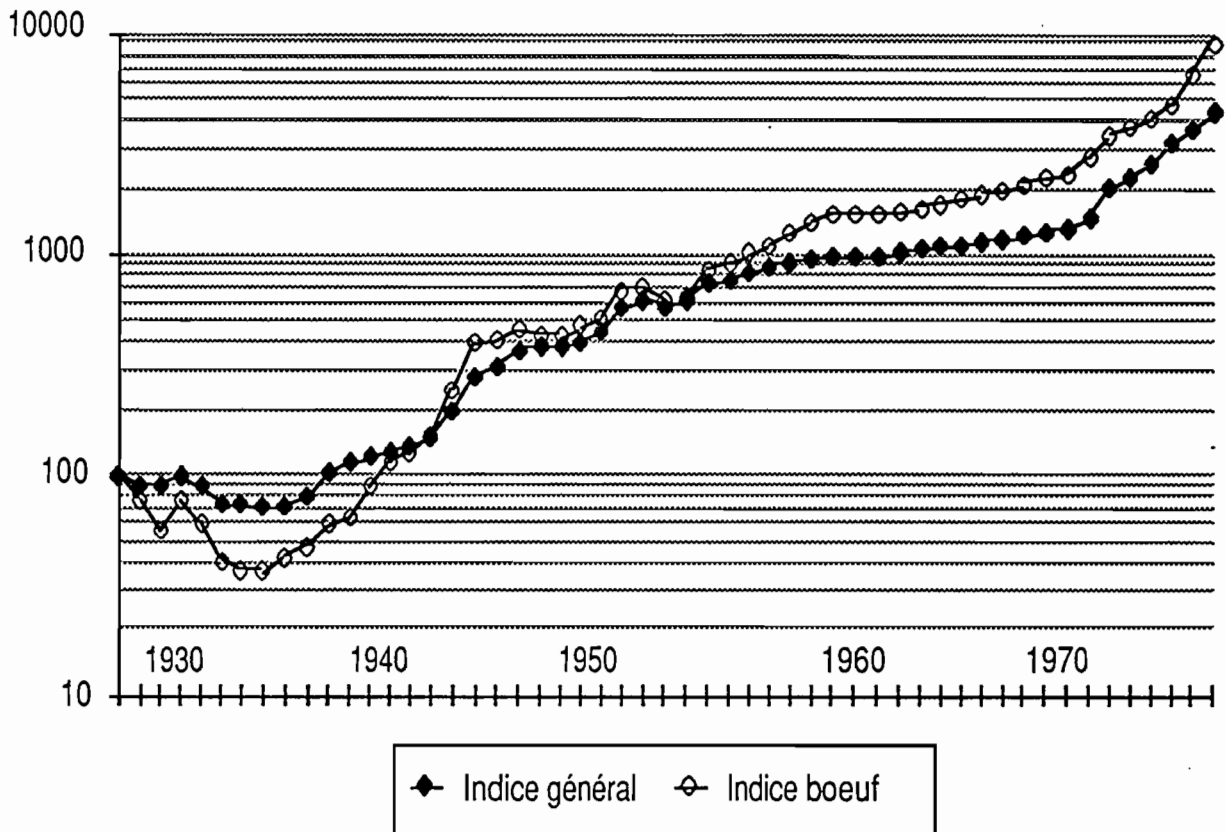
Source: Voir Annexe No 8.

En une vingtaine d'années, la Sierra de Coalcomán s'est donc vu attribuer une place entièrement nouvelle dans la division interrégionale du travail. Toutes les anciennes activités développées dans les "ranchos" ont été peu à peu réduites aux capacités d'absorption du petit marché constitué par le bourg de Coalcomán (encore relativement protégé par l'éloignement de la région). La production de jeunes taurillons de 18 mois est devenue la seule qui puisse être commercialisée au delà des frontières de la commune. Une certaine "tradition" en matière d'élevage bovin existait depuis longtemps mais l'abaissement de l'âge de vente des animaux ne représentait pas qu'un simple changement technique. La vente d'animaux jeunes et l'abandon de toutes les autres activités transformaient la région en zone "naissuse" au service des régions d'embouche.

On assiste en réalité à la naissance de la "vocation pastorale" de la Sierra de Coalcomán. Car cette "vocation" si souvent évoquée et rabâchée par les grands éleveurs et les agents de l'administration ne possède aucun caractère inné. C'est une région productrice de grains (maïs et pois chiche) qui devient en quelque années productrice de "brouards". Cette "vocation" est donc créée de toute pièce par le renforcement de la spécialisation régionale. Dans les années cinquante et soixante, l'urbanisation croissante et le gonflement des classes moyennes obtenu grâce au "miracle mexicain" ont décuplé la demande interne de viande en élargissant considérablement le marché intérieur. Alors que le développement spectaculaire de la production de porcs et de volailles

permettait d'approvisionner le marché intérieur, l'entrée des Etats Unis sur la scène des importateurs de viande bovine devait maintenir élevé son prix. Tandis que d'importants troupeaux de taurillons franchissent périodiquement la frontière du Nord, le marché national connaît de fortes hausses des prix ou la pénurie. De fait, la consommation de viande bovine reste réservée aux classes aisées et surtout urbaines car on mange encore peu de ce produit dans les campagnes.

Graphique No 11: Evolution comparée de l'indice général des prix et de l'indice du prix de la viande bovine 1927-1977 (indice 100 en 1927).



Source: D'après les données de I.N.E.G.I.-I.N.A.H.: *Estadísticas Históricas de México*, Tomo II, p. 745-747. (Voir Annexe No 7).

L'importance prise par l'élevage dans le développement historique du Mexique était surtout due aux immenses étendues du nord où s'était multiplié si rapidement le bétail introduit par les Espagnols. Aujourd'hui encore, les régions du Nord restent caractérisées par l'élevage bovin extensif et alimentent régulièrement le marché nord-américain en jeunes taurillons sur pied destinés à être engraisés dans les "feed lots" du Texas et de la Californie. Entre 1960 et 1980, plus de 70% des veaux mâles nés dans le nord du Mexique franchissaient ainsi la frontière¹. La

¹Nicolas Reig: "El sistema ganadero-industrial: su estructura y desarrollo 1960-1980" in *El desarrollo agroindustrial y la ganadería en México*, S.A.R.H.-Coordinación de Desarrollo agroindustrial, Mexico, 1982, p. 135.

production bovine du Nord assure aussi l'approvisionnement des grandes villes du Nord (Monterrey) et de la frontière.

Mais la croissance de la production nationale bovine et l'extension des surfaces consacrées à l'élevage ont surtout été le fait des régions tropicales situées de part et d'autre de l'altiplano central et du sud-est du pays. Depuis 1950, les régions tropicales ont été soumises à une intense colonisation agricole encouragée par les pouvoirs publics dans le cadre de la "marche à la mer" et dont les éleveurs ont été les principaux bénéficiaires. Elles constituent désormais le pôle le plus dynamique de l'élevage bovin mexicain et ont devancé les régions du Nord. Plus de la moitié du bétail engraisé chaque année au Mexique provient désormais des zones tropicales humides du pays. Aux régions déjà spécialisées depuis longtemps dans les activités d'élevage (Huasteca, côte de l'Etat de Chiapas), se sont ajoutées toutes les régions du sud-est récemment défrichées (sud de l'Etat de Veracruz, Etats de Tabasco, Chiapas et Yucatán). La croissance globale du troupeau s'y est accompagnée d'une modification générale de sa composition: La proportion de vaches a progressivement diminué, reflétant ainsi la spécialisation du "tropique humide" dans les activités d'engraissement¹. Cette proportion augmentait par contre dans le nord (exportateur de bétail sur pied) et dans les régions tropicales moins arrosées de la frange pacifique (Sierra Madre del Sur dans les Etats de Oaxaca, Guerrero, Michoacán, Colima et Jalisco) transformées en régions "naissuses". D'importants flux de bétail jeune ont donc vu le jour entre la côte Pacifique sèche et la côte humide du Golfe du Mexique pour converger quelques mois plus tard vers le grand marché de Mexico. La région de la Huasteca importe à elle seule entre 60 000 et 80 000 animaux maigres par an² et beaucoup d'entre eux proviennent des zones escarpées de la Sierra Madre del Sur. (Voir Carte No 11).

L'expansion de l'élevage bovin au Mexique n'a pas été réalisée grâce à une augmentation de la productivité des troupeaux (du taux d'extraction). C'est la présence de la frontière politique au nord et de la frontière agricole au sud-est qui a permis une extension de l'élevage sans que les techniques extensives ne soient réellement remises en question. Néanmoins, le développement de l'élevage bovin dépasse largement les régions pré-citées et concerne en réalité la plupart des unités d'exploitation qu'il nous a été donné d'observer dans la région occidentale du Mexique. Au sein même des ejido, l'élevage extensif devient un moyen privilégié de l'accumulation, un facteur clé de la différenciation paysanne et le passage obligé vers d'autres spécialisations³. Dans la Sierra de

¹Idem, p. 67.

²Idem, p. 153. Voir également José Hernandez V.: "Estudio sobre la movilización comercial del ganado bovino en pie de Michoacán", I.N.I.F.A.P.-D.I.G.B.T.M., 1984 (document photocopié).

³Sur ce thème, voir: Hubert Cochet, Eric Léonard et Jean Damien de Surgy: **Paisajes Agrarios de Michoacán**, op cit. Voir également Thierry Linck: "Stratégies paysannes et agropolitique, un exemple dans la Meseta

Coalcomán, l'élevage bovin "naisseur" devient peu à peu le centre de gravité de l'exploitation agricole, exploitation dont l'établissement en "frontière agricole" remonte ici à plus d'un demi-siècle. Si les grands défrichements du sud-est mexicain constituent bien l'aspect le plus spectaculaire de l'expansion de l'élevage (*ganaderización*) ils n'en représentent aussi qu'un élément. Toutes les autres régions ont été concernées à un moment ou à un autre.

2- Culture sur brûlis et intensification fourragère.

Parmi toutes les activités qui caractérisaient le "rancho" de la Sierra de Coalcomán au début de ce siècle, seul l'élevage bovin a connu un développement important et surtout une adaptation de ses caractéristiques aux nouvelles exigences des régions d'embouche. Mais qu'est-il advenu de la culture sur brûlis qui, au même titre que l'assolement pois chiche / maïs en terres labourées constituait un pilier de la production? Si elle n'a pas été évoquée dans le paragraphe consacré à l'élimination progressive de presque toutes les cultures, c'est que sa participation aux systèmes de production n'a pas été remise en question par la nouvelle orientation économique de la région. En effet, la culture sur brûlis est à la base du développement de l'élevage car elle produit désormais les pâturages nécessaires au bétail. De productrice de grain, la culture sur brûlis est devenue aussi la principale productrice d'herbe.

L'évolution de la culture sur brûlis.

Avec la maladie du pois chiche et l'abandon consécutif des terres labourées, la culture sur brûlis est redevenue le seul système de culture pratiqué dans la Sierra de Coalcomán comme au XIX^e siècle, avant que ne s'installent dans la région les immigrants blancs originaires des hautes terres. Mais les parcelles cultivées de la sorte ne ressemblent plus à celles que nous avons pu décrire au Chapitre III, pas plus que les techniques mises en oeuvre. Les parcelles abattues ne sont plus des forêts primaires ni même secondaires. Elles ressemblent davantage à un taillis arbustif âgé seulement de quelques années et dans lequel il serait difficile de trouver un tronc plus épais que le poignet d'un homme. Tous les agriculteurs utilisent désormais les engrais chimiques et les herbicides. Malgré cela le maïs est plus "sale" que jamais car la parcelle est envahie de graminées fourragères parfois plus hautes que le maïs lui-même. Le cycle de culture est réduit à une seule année, la parcelle étant abandonnée après la première récolte. Comment en est-on arrivé là?

C'est tout d'abord à l'augmentation de la pression démographique qu'il nous faut penser, et à ses conséquences sur le raccourcissement de

la période de recru forestier. En outre, l'abandon des terres labourées, leur stérilisation relative, et le recentrage des activités agricoles sur le système de culture sur brûlis ont certainement accru la pression exercée sur l'espace soumis à la rotation forestière de longue durée. On connaît les conséquences d'une éventuelle accélération de la rotation car de la longueur de la friche forestière dépendent les conditions de la culture lors d'un prochain cycle d'abattis-brûlis. Seule une période de friche suffisamment longue permet en effet, comme nous l'avons expliqué au Chapitre III, de lever les deux principaux obstacles que deux années de culture avaient fait surgir: l'invasion de la parcelle par le tapis herbacé et l'épuisement du stock d'éléments minéraux nécessaires à la culture. Quand la durée de la période de friche ne permet plus une reconstitution suffisante de la forêt, c'est la cohérence même du système de culture qui est atteinte. Le sous-bois n'est pas complètement débarrassé de la strate herbacée et la biomasse abattue et brûlée commence à diminuer. Comme le feu est moins intense, le "nettoyage biologique" de la parcelle est moins efficace. Les parasites se développent plus vite (vers blanc *Phyllophaga* sp, "gusano cogollero" *Spodoptera frugiperda*, etc...) et leur progression est facilitée par la plus grande proximité des différentes parcelles emblavées en maïs. Les rendements sont orientés à la baisse.

Enfin, l'univers forestier est de plus en plus ouvert car les clairières se rapprochent les unes des autres et ne sont plus séparées entre elles que par des franges de bosquet clairsemé. L'épuisement des forêts hautes ou moyennes provoque une diminution de l'effet tampon que l'écosystème forestier a sur le climat. Le volant d'eau stocké dans la biomasse diminue et le ruissellement s'accélère. Quelques jours ou même quelques heures après chaque pluie, les torrents sont de nouveau à sec là où, d'après tous les agriculteurs interrogés, l'écoulement était jadis permanent. Avec le ruissellement, l'érosion est également accentuée sur les versants nus. Il est même possible que le réchauffement relatif des basses couches de l'atmosphère -consécutif à la diminution de la quantité d'eau stockée dans la biomasse aérienne- ait un effet négatif sur le déclenchement des pluies¹. Malgré les reliefs de la Sierra Madre del Sur, les masses d'air océaniques ne se condensent plus aussi facilement au contact du sol surchauffé. C'est peut être ce qui expliquerait, en partie, la tendance observée par les agriculteurs au retard de plus en plus fréquent des premières pluies de la saison.

Aujourd'hui, la culture du maïs sur brûlis présente toutes les caractéristiques d'un système dont les conditions de reproductibilité, telles que nous les avons définies plus haut, ne sont plus réunies. De grandes étendues sont entièrement défrichées; l'érosion est visible en de nombreux endroits; les rendements en grains ont de toute évidence diminué. Mais il faut revenir aux causes et conditions qui ont provoqué et permis une telle évolution (le raccourcissement de la durée de repousse forestière de plus de 20 ans à moins de 5 années seulement).

¹M.Mazoyer, notes de cours à l'INA-PG.

L'augmentation démographique a été en réalité faible et nous verrons même que le départ massif des métayers vers de nouveaux horizons a remis en question plusieurs décennies de croissance démographique. Le maximum démographique est atteint en 1960 mais la population rurale de la commune (celle qui n'est pas concentrée au bourg) cesse d'augmenter à partir des années cinquante.

Nous avons estimé à 1500 le nombre de familles rurales de la commune dans les années vingt ou trente. Pour disposer d'une récolte de 5 tonnes, chaque famille devait disposer au minimum de 40 hectares d'écosystème forestier pour une rotation forestière qui durerait vingt ans (avec des rendements de 15 quintaux par hectare la première année de culture et de 10 quintaux lors de la deuxième récolte). En 1950 le nombre de familles est vraisemblablement porté à 2000 mais n'augmente plus ensuite. Même si l'on considère qu'à la suite de l'abandon des terres labourées, la totalité de ces familles cultivaient désormais leur maïs sur brûlis, la pression exercée sur l'écosystème forestier soumis à ce mode de mise en valeur n'était pas en mesure de compromettre vraiment sa reproductibilité:

Pour conserver la même durée de repousse forestière (20 ans) et obtenir 5 tonnes de grains, la famille devrait alors disposer d'une surface minimum de 100 hectares en obtenant 10 quintaux de grains par hectare (la parcelle n'étant alors cultivée qu'une année). Si l'on applique cette hypothèse défavorable aux 2000 familles qui vivaient dispersées dans la commune de Coalcoman vers 1960, la surface totale nécessaire au maintien à 20 ans de la durée de la rotation forestière est de 200 000 hectares. Cette surface est encore inférieure à celle de la commune (environ 280 000 hectares). Elle correspond approximativement à la surface agro-pastorale exploitée actuellement dans la commune, le reste étant encore couvert de forêt de pins. A l'exception de ces dernières, la culture sur brûlis concerne désormais la totalité du territoire communal mais la densité démographique reste faible. Elle est de 10 hab/km² en 1960 alors que le maximum démographique est alors atteint. Elle n'est que de 6,5 hab/km² si l'on ne tient pas compte de la population "urbaine" de Coalcoman (mais en soustrayant au calcul de la superficie les espaces couverts de forêts de pins, non concernés par la culture sur brûlis).

La pression démographique ne permet donc pas, seule, d'expliquer les modifications apportées au système de culture sur brûlis.

Dans les années soixante, deux changements techniques ont profondément modifié la culture du maïs sur brûlis: le développement des cultures fourragères et la généralisation de l'usage des herbicides.

Dès 1960, les graminées fourragères sont donc introduites dans la rotation forestière de longue durée. Semées dès la première année de culture avec le maïs et en début de saison des pluies comme ce dernier, elles remplacent ensuite la deuxième année de maïs et perdurent encore plusieurs années avant que la friche ne reprenne finalement le dessus. La "Gordura" (*Melinis minutiflora*) a été la première graminée fourragère

introduite¹. Elle pousse bien dans les zones plutôt fraîches au dessus de 1200 mètres d'altitude mais son enracinement superficiel la rend sensible au piétinement du bétail. Elle est facilement arrachée par les animaux et ne peut supporter que quelques années de pâturage avant d'être à nouveau recouverte par la friche. Le "Jaragua" (*Hyparrhenia rufa*) a été introduit une dizaine d'années plus tard dans les zones plus chaudes situées entre 700 et 1500 mètres d'altitude. C'est un fourrage plus grossier, moins appétant lorsqu'il est sec que la "Gordura", mais plus résistant à la dent des animaux. Il est particulièrement apprécié des éleveurs car "il ne s'épuise jamais" pour peu que l'on prenne soin de brûler régulièrement les refus (en fin de saison sèche) et de mettre en défend certaines parcelles jusqu'à l'épiaison. Nous verrons que les pratiques culturales mises en oeuvre pour l'entretien des prairies dépendent bien sûr du type d'éleveur auquel on a affaire (voir Chapitre V).

Notre propos, pour l'instant, est de noter que les graminées fourragères font désormais partie du paysage de la Sierra de Coalcomán. Elles le dominent en de nombreux endroits où la forêt a laissé place à un paysage qui ressemble désormais à une savane arborée. Les derniers arbres sont les "Tepehuajes" (*Lysiloma acapulcensis*) sauvegardés en raison de l'usage qui est fait de leur bois dans la confection des poteaux de clôture et les pins (au dessus de 1500 mètres) protégés depuis peu par l'administration forestière.

L'introduction et la généralisation de l'emploi des herbicides sont contemporaines de celles des fourrages semés. Le champ de maïs est maintenant aspergé à l'"Esteron", un herbicide qui détruit toutes les adventices "à feuilles larges" (dycotylédones). Tous les agriculteurs de la commune de Coalcomán l'utilisent une fois, environ un mois après les semis de maïs, à l'aide d'une pompe portative.

L'usage d'un herbicide non spécifique a de quoi surprendre. L'introduction d'un produit spécifique (il en existe au Mexique) aurait été davantage adaptée à l'évolution que nous avons décrite pour les deux systèmes de culture producteurs de grains qui étaient pratiqués dans les "ranchos". Sur les terres à boeufs, l'usage d'un tel produit aurait réglé en partie le problème des labours de jachère et permis le maintien de la culture du maïs (surtout après introduction des engrais chimiques). En culture sur brûlis, un herbicide spécifique du maïs permettrait de lutter contre les adventices, problème grave dès la première année de culture à cause du raccourcissement de la période de recru forestier.

Si l'herbicide choisi ne détruit que les dicotylédones, c'est que les graminées fourragères associées au maïs comptent désormais autant que celui-ci. L'herbicide les protège tout autant que le maïs d'une concurrence trop forte des adventices. Avec ce nouveau moyen de production, il n'était pas aussi indispensable d'attendre que le recru forestier ait entièrement éliminé les herbes du sous-bois. Les adventices "à feuilles larges" étaient éliminées par le nouveau produit chimique et celles "à feuilles étroites"

¹L'Union des éleveurs de Coalcomán en recommande le semis dès 1958 (dans Liga de la pequeña propiedad agrícola de Coalcomán, Mich: **Informe Anual ... 1958**, op cit).

ne représentaient plus une gêne sérieuse puisque les graminées étaient devenues le principal produit recherché. La plupart des touffes d'herbe qui résistent au recru arbustif ne sont d'ailleurs que les restes de la prairie implantée pendant le cycle de culture précédent.

Dans un contexte de raréfaction accélérée de la main-d'oeuvre (voir plus loin), l'usage de l'herbicide permettait donc un accroissement significatif de la productivité du travail car il suffisait maintenant d'abattre une friche de quelques années seulement et d'asperger ensuite la parcelle d'"Esteron" pour obtenir une prairie convenable. Cela représente un moindre travail que d'abattre et de débiter une forêt primaire.

Cette évolution est facilitée par l'emploi des engrais chimiques qui se généralise peu de temps après, à partir de 1970. Le sulfate d'ammonium (20,5-0-0) est maintenant utilisé par tous les agriculteurs de la commune de Coalcoman bien que son transport à dos de mule jusqu'aux hameaux les plus éloignés du bourg ait retardé quelque peu son emploi. Environ un mois après les semis, une poignée est déposée manuellement au pied de chaque poquet de maïs, immédiatement après aspersion de la parcelle à l'herbicide. Cet engrais n'a jamais été utilisé sur les terres à boeufs, pas plus que les herbicides. Au contraire, son apparition semble avoir précipité l'abandon des terres labourées comme le laissent entendre les agriculteurs qui évoquent les premières années de son utilisation: "Avec ça, on pouvait faire du maïs n'importe où; plus besoin de labourer!". Pourtant, l'azote répandu ne remplace pas les autres éléments minéraux (phosphore, potassium, etc...) accumulés dans les cendres d'un "bon" brûlis. Ce n'était sûrement pas la réponse technique la mieux adaptée aux nouvelles conditions de la culture du maïs imposées par le raccourcissement de la période de repousse forestière. La prairie temporaire, par contre, avait tout à gagner d'un épandage d'azote. Herbicides et engrais n'ont pas permis d'enrayer la baisse des rendements de maïs car ce sont les graminées fourragères qui ont le plus profité de ces nouveaux intrants.

Il semble donc que ce soit la généralisation d'une nouvelle association/succession (maïs-prairie temporaire) et de nouveaux moyens de production (herbicides et engrais) qui ait provoqué le raccourcissement de la période de recru forestier, plus encore que la pression démographique exercée sur l'écosystème cultivé:

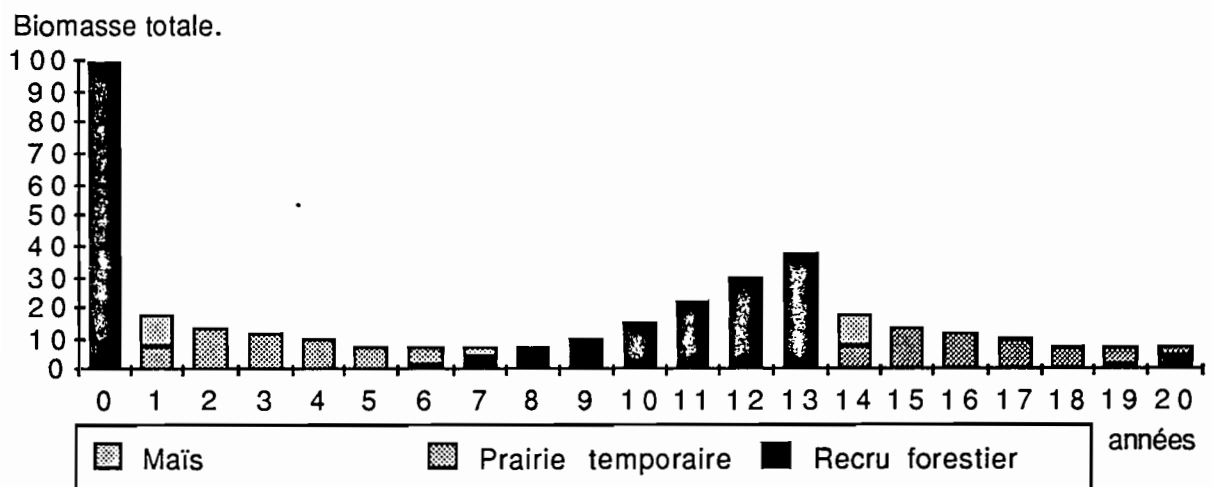
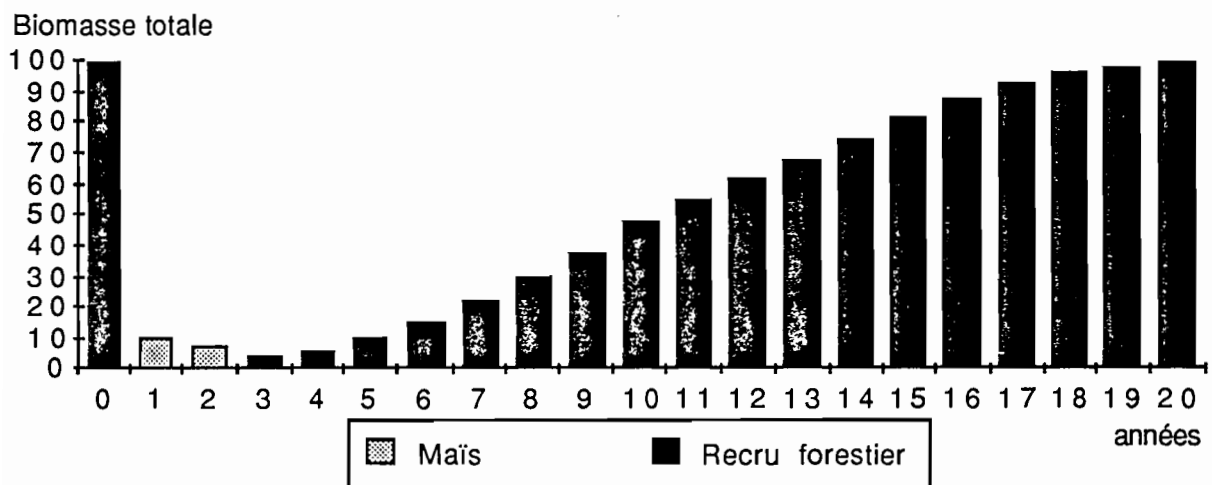
— En début de cycle, le développement de la prairie pendant la première saison des pluies est déjà important et ressemer du maïs une deuxième année est impossible car le développement herbacé atteint son paroxysme lors de la deuxième saison des pluies. Mais la repousse forestière est quand même retardée de plusieurs années par ce nouveau pâturage, surtout s'il est régulièrement entretenu et "prolongé" au maximum (taille des rejets de souche, brûlage des refus, etc...). Ce n'est qu'à partir de la sixième ou septième année que la repousse forestière peut enfin démarrer (voir Graphique No 13).

— En fin de période, le cycle est également raccourci: La forêt, qui constituait l'élément central du système de culture et sur lequel reposaient les conditions de sa reproductibilité, ne sert plus à rien. Elle

ne produit plus d'herbe. Il faut l'abattre pour en produire ("Hay que tumbar para que haya pastura"). L'herbe qui était l'ennemi numéro un de la culture devient son objet principal. Au lieu de la combattre, tout est fait pour favoriser son développement. La friche est de nouveau abattue et brûlée alors qu'elle n'est âgée que de quelques années seulement.

La période de recru forestier a été réduite par les deux extrémités. La friche commence plus tardivement et on l'interrompt dès que possible pour accroître la surface en herbe. C'est donc l'essor des prairies temporaires qui a réduit l'espace consacré à la production de maïs sur brûlis. En provoquant une accélération de la rotation forestière, il a brisé la cohérence du système de culture sur brûlis sans que les herbicides et les engrais ne viennent ralentir la dégradation consécutive des conditions de culture du maïs. La production de maïs sur brûlis connaît donc une crise grave qui s'ajoute à celle qu'avait connue la culture de pois chiche et de maïs sur les terres labourées.

Graphique No 12: Représentation schématique de l'évolution de la culture sur brûlis dans la commune de Coalcomán.



Peut-on parler d'intensification fourragère?

Avec le développement des prairies temporaires, l'orientation fourragère des systèmes de production est de plus en plus évidente. Mais comment mesurer cette nouvelle production fourragère? Comment estimer l'augmentation de charge de bétail à l'hectare qu'elle autorise?

Malgré le manque de fiabilité des données concernant les effectifs bovins des différents recensements agricoles successifs, la croissance du troupeau semble confirmée pour la commune de Coalcomán. Le recensement de 1950 avance le chiffre de 30 500 têtes de bétail. L'ordre de grandeur est confirmé par les estimations de l'Union des Eleveurs de Coalcomán qui donnent 36 000 têtes en 1958. En 1984-1985, le maire signalait l'existence de 80 000 bovins dans son rapport annuel. En 1987, 33 900 bovins sont déclarés par les éleveurs de Coalcomán mais le président de leur Union fait remarquer que la coutume "autorise" les éleveurs à ne faire enregistrer que 60% de leur troupeau¹. Les effectifs réels seraient alors de 56 500 têtes. Il est raisonnable de penser que le véritable chiffre est compris entre ces deux dernières estimations: 60 ou 70 000 bovins, ce qui représente un doublement des effectifs en 30 ans. La charge-animale moyenne serait alors de 0,30 à 0,35 animaux par hectare (tout animal confondu et en soustrayant de la superficie de la commune les forêts de pins non pâturées).

Pour estimer la capacité fourragère du nouveau système, ce n'est pas la production totale de fourrage qu'il faut calculer car les unités fourragères produites au mois d'août n'ont guère d'importance. La production fourragère de la saison des pluies était déjà excédentaire avec l'ancienne forme de mise en valeur du milieu. En l'absence de pratiques de transport et stockage des fourrages, c'est la quantité et la qualité des fourrages disponibles pendant la saison sèche qui détermine le niveau possible des effectifs du troupeau.

Pour estimer grossièrement la production fourragère potentielle de la nouvelle rotation et la comparer avec celle de l'ancienne rotation (voir Graphique No 12), on prendra pour base de calculs les données suivantes:

- Une prairie de "Jaragua" laissée en défens pour la saison sèche a une production potentielle de 4t/ha de matière sèche (M.S.).
- En tenant compte des pertes par piétinement, des refus d'éléments inappétés et de la nécessité de maintenir un minimum de

¹Liga de la pequeña propiedad agrícola de Coalcomán, Mich: **Informe anual...1958**, op cit. Gobierno municipal de Coalcomán: **Primer Informe del Gobierno Municipal, 14-12-1984**, Coalcomán, Michoacán, document polycopié, p. 11; **Segundo Informe de Gobierno Municipal, 7-12-1985**, Coalcomán, Michoacán, document polycopié, p. 7. Asociacion Ganadera Local de Coalcomán: Réponse à la circulaire No 008, 10-06-1987. Les recensements agricoles de 1960 et 1970 avancent les chiffres de 7855 et 17 000 respectivement. Ils nous paraissent grossièrement sous-estimés.

couverture herbacée pour éviter l'érosion, on considérera que 50% de cette production peuvent être effectivement consommés¹.

- Nous considérerons également que un kilogramme de M.S. fournit environ 0,5 Unité fourragère (U.F.)². On peut alors estimer la production fourragère consommable de 1 ha de "Jaragua" à 1000 U.F.

- Cette estimation peut être acceptée pour les deux premières années de la prairie temporaire mais décroît rapidement par la suite.

- La production fourragère des résidus de culture du maïs peut être estimée à 1,5 tonnes la première année (pour 15 quintaux de grain produits) et 1 tonne pendant la deuxième année de culture de la rotation traditionnelle et la première année de l'association maïs/jaragua (pour 10 quintaux de grain produits). Les animaux peuvent alors ingérer 400 U.F. la première année et 250 U.F. environ la deuxième année.

La production fourragère consommable des deux rotations présentées sur le graphique No 12 peut alors être calculée (Tableau No 10).

¹Ces estimations sont proposées par G.Boudet: Manuel sur les pâturages tropicaux et les cultures fourragères, Ministère de la coopération - I.E.M.V.T., 1975, p. 94-95. Les estimations de la production sont données pour *Hyparrhenia diplandra* p. 70.

²Pour des repousses de deux mois, l'équivalence serait de 0,55 U.F. par kg M.S. pour *Hyparrhenia rufa* d'après: Mémento de l'agronome, Ministère de la coopération, Paris 1980, p. 927.

Tableau No 10: Estimation de la production fourragère consommable de la culture sur brûlis dans l'ancienne et la nouvelle rotation (U.F./ha).

Ancienne rotation			Nouvelle rotation		
année	U.F.maïs	Total U.F.	U.F.maïs	U.F.prairie	Total U.F.
0	0	0	0	0	0
1	400	400	250	1000	1250
2	250	250	0	1000	1000
3	0	0	0	800	800
4	0	0	0	600	600
5	0	0	0	400	400
6	0	0	0	200	200
7	0	0	0	0	0
8	0	0	0	0	0
9	0	0	0	0	0
10	0	0	0	0	0
11	0	0	0	0	0
12	0	0	0	0	0
13	0	0	0	0	0
14	0	0	250	1000	1250
15	0	0	0	1000	1000
16	0	0	0	800	800
17	0	0	0	600	600
18	0	0	0	400	400
19	0	0	0	200	200
20	0	0	0	0	0
TOTAL	650	650	500	8000	8500

(Lorsqu'une telle rotation est adoptée depuis plusieurs années, l'agriculteur dispose chaque année de n ha de prairie âgée de 1 an + n ha de prairie âgée de deux ans + n ha de prairie âgée de 3 ans, etc...).

L'écart enregistré entre les deux rotations est gonflé par la sous-estimation évidente que nous avons faite de la production fourragère du recru forestier qui n'est sûrement pas nulle. Mais la capacité fourragère de la nouvelle rotation maïs/prairie temporaire/friche est très supérieure à celle de l'ancienne rotation qui faisait occuper à la friche et à la forêt les neuf dixièmes du cycle. Le développement des prairies au détriment de la forêt et des friches -la "savanisation" progressive de l'écosystème- représente donc une augmentation importante de la capacité fourragère globale du système.

Un hectare de prairie peut nourrir une vache et sa suite pendant plus de 6 mois de saison sèche alors que les résidus de culture d'un hectare de maïs ne fourniraient que 400 U.F. effectivement consommées (Pour un

rendement de 15 qx) : l'énergie nécessaire à l'entretien d'une vache et sa suite pendant 80 jours seulement¹.

Si la quantité totale de fourrage produit a été considérablement augmentée par l'introduction des prairies temporaires, la qualité de ce fourrage en fin de saison sèche n'a pas suivi. Avec l'ancien système, le bétail disposait de trois catégories de fourrages de saison sèche: les feuilles et cannes de maïs (janvier à mars), la paille de pois chiche (avril et mai) et les ressources de la forêt, peu abondantes en zone tempérée mais très importantes dans les ravins situés à plus basse altitude et couverts d'une forêt tropicale semi-pérenne riche en espèces fourragères. Le nouveau système offre une quantité plus limitée de résidus de culture car l'abandon des terres labourées prive le troupeau d'une partie des résidus de maïs et de la totalité de la paille de pois chiche.

Le problème fourrager reste donc entier à la fin de la saison sèche car les prairies temporaires sont desséchées et refusées par le bétail. L'azote apporté à la ration par la paille de pois chiche et les arbres fourragers n'a pas été remplacé. Un complément doit encore être distribué aux animaux les plus faibles et aux vaches allaitantes. Les premiers jours de la saison des pluies sont tout autant préoccupants car la prairie peut tarder à reverdir (surtout si la première pluie significative est suivie de plusieurs jours sans eau) alors que les arbustes et arbres de la friche ont déjà bourgeonné. C'est pourquoi les derniers lambeaux de forêt tropicale sont maintenant soigneusement conservés par leurs propriétaires et réservés aux animaux pendant les dernières semaines de la saison sèche (arbres fourragers). Nous verrons également que les récents essais entrepris par certains éleveurs pour ressemer du pois fourrager tentent de compenser ce déficit non comblé par les prairies temporaires.

Finalement, l'efficacité fourragère du nouveau système dépend essentiellement des pratiques adoptées en matière d'entretien et de gestion des pâturages. Après une première période de pâturage en saison des pluies, il faut retirer le bétail de la parcelle pour que les dernières pluies de la saison favorisent une bonne repousse qui sera maintenue en défens jusqu'au milieu de la saison sèche. Quand les résidus de récolte du maïs et la prairie associée ont été consommés par le bétail, celui-ci est de nouveau acheminé vers la prairie laissée en défens et une deuxième période de pâturage peut alors intervenir. Il faut cependant retirer le bétail avant que l'herbe, déjà sèche, n'ait été coupée trop à raz: elle brûlerait mal lorsque le feu sera mis à la parcelle à la fin du mois de mai. Couper et brûler les rejets de souche et les arbustes qui auraient repoussé est aussi indispensable à une prompte reprise de la végétation après les premières pluies. A partir de la quatrième ou cinquième année, une prairie dégradée et non entretenue produit sans doute moins qu'une repousse forestière dans laquelle les arbres fourragers auraient été préservés du feu².

¹On admet qu'une vache et sa suite consomment environ 5 U.F. par jour soit 10 kg de matière sèche.

²Cf les travaux récents de François Léger dans l'Etat de Colima.

Pour faciliter une telle gestion, la division de chaque propriété en plusieurs parcelles clôturées était indispensable. On se souvient que dans l'ancien système, seules les parcelles labourées étaient clôturées en permanence. Les parcelles semées sur brûlis étaient également clôturées mais seulement pendant les deux années de culture du maïs. Quand les "ranchos" de la commune furent entièrement clôturés et ainsi clairement séparés les uns des autres, leurs propriétaires ont commencé à diviser leur domaine en plusieurs "quartiers". Dans l'ancien système, la clôture, souvent en bois, protégeait la culture contre la dent des animaux. La nouvelle clôture, le plus souvent en fil de fer barbelé, a une fonction entièrement nouvelle: elle devient un outil fixe de gestion des pâturages. La division de la propriété en plusieurs enclos impose alors à la culture sur brûlis une nouvelle dynamique. Le choix de la parcelle à abattre dépend de moins en moins de ses aptitudes à donner un "beau" maïs (âge de la forêt, etc...). Il est fait en fonction de critères purement zootechniques pour augmenter la capacité fourragère d'une parcelle déficiente ou faciliter l'organisation des déplacements du bétail.

Une véritable intensification fourragère ne peut donc avoir lieu sans un développement simultané des techniques d'entretien et de gestion des pâturages. La quantité de fourrage produit a été accrue mais sa qualité à la fin de la saison sèche n'a pas été améliorée. La charge en bétail ne peut donc être accrue sans que soit distribué, en fin de saison sèche, un complément énergétique et azoté. Nous verrons que pour les petites exploitations, l'achat de fourrage (sorgho, luzerne, etc...) n'est pas envisageable. C'est le maïs récolté sur la parcelle qui fournit cette complémentarité quand la récolte dépasse les besoins de la famille. La production énergétique totale d'une parcelle de maïs (grain + résidus), disponible en pleine saison sèche (janvier-mars) est toujours supérieure à celle d'une prairie temporaire: Quinze quintaux de grains et autant de résidus de culture récoltés et distribués aux animaux représenteraient environ 2500 U.F. C'est la quantité nécessaire à l'entretien d'une vache et de sa suite pendant plus d'un an (environ 500 jours) alors qu'une prairie de "Jaragua" assurait son alimentation pour seulement six mois (voir plus haut).

Dans les "ranchos" de la Sierra de Coalcomán, la culture attelée était aussi une composante importante du système de production. Il faudrait donc tenir compte de sa disparition et du départ d'un grand nombre de métayers pour évaluer la production fourragère totale du "rancho" actuel. Dans toutes les propriétés où l'élevage extensif a remplacé la production de grain, ce n'est pas tant la capacité fourragère totale du "rancho" qui a augmenté mais bien davantage la production d'U.F. par travailleur. Là où 4 ou 5 métayers produisaient chacun 2000 ou 3000 U.F. par an sous forme de résidus de culture, un seul travailleur en produit maintenant 10 ou 15000. Dans de nombreux "ranchos", l'intensification fourragère théoriquement permise par l'implantation de prairies temporaires n'a pas vraiment eu lieu faute de techniques appropriées de gestion et entretien des pâturages. Mais l'implantation des prairies temporaires par association au maïs sur brûlis représentait la meilleure

façon de s'adapter à un contexte de raréfaction accélérée de la main d'oeuvre en permettant une forte augmentation de la productivité du travail.

Le sens véritable de l'association maïs-prairie temporaire.

Sur son propre terrain, le maïs souffre donc de la concurrence imposée par la culture associée des graminées fourragères. Cette concurrence saute aux yeux lorsque les pluies ne sont pas assez abondantes: le maïs jaunit plus vite que le "Jaragua" qui lui est associé. S'il pleut trop, les pieds de maïs pourrissent rapidement lorsqu'ils sont "immergés" dans la prairie. Malgré l'application localisée de l'engrais au pied de chaque poquet de maïs, les graminées en profitent autant que le maïs car leurs semences se rassemblent souvent, après la première pluie, dans les replats et creux de la parcelle, entre les pierres, là où le maïs est préférentiellement semé. Enfin, rappelons que l'herbicide utilisé (l'"Esteron") n'a aucune action sur les monocotylédones et ne protège donc pas le maïs des graminées fourragères.

Pour évaluer l'influence réelle de l'association de culture sur l'élaboration du rendement de maïs grain, l'opinion des différents agents économiques concernés par l'association maïs-graminées fourragères est particulièrement significative. Leur conscience des dommages causés par les graminées au maïs dépend en fait de leur condition sociale et révèle les objectifs de leur système de production.

Les grands éleveurs affirment volontiers que l'association n'affecte en rien le rendement du maïs. "Ca donne pareil" disent-ils fréquemment. Mais seul le rendement global de fourrage les intéresse et non le rendement en grains d'un maïs souvent abandonné en totalité au métayer (voir plus loin). Pour ce dernier, au contraire, l'herbe est toujours le principal ennemi du maïs tant que son droit de pâture reste limité à une ou deux têtes de bétail. Le propriétaire l'oblige à semer la prairie au milieu de son maïs mais ne lui concède pas pour autant un droit de pâturage élargi. Le métayer essaie de limiter les dégâts en dégageant un peu le pied de chaque plant de maïs. Il nettoie à la machette et à la sauvette car le propriétaire s'y opposerait. Il peut aussi différer autant que faire se peut le semis de la graminée fourragère pour permettre à son maïs de prendre un peu d'avance. La récolte est aussi beaucoup plus pénible car il faut souvent se frayer un chemin dans les hautes herbes pour accéder aux épis. Pour le métayer, l'association de culture représente donc un surcroît de travail et une baisse de rendement.

Lorsque les semis de graminées associées se sont développés, la compagnie nationale d'assurance agricole (ANAGSA)¹ refusait d'assurer de telles parcelles, consciente de la concurrence qu'allait imposer la prairie temporaire à la culture du maïs. Les éleveurs et les techniciens agricoles ne tardèrent pas à convaincre ANAGSA qu'il n'en était rien et que l'abondance d'herbe dans la parcelle n'était pas le résultat d'un manque de

¹A.N.A.G.S.A. (Aseguradora nacional agrícola y ganadera).

désherbage! A partir de 1987, les pouvoirs publics ont même financé le semis des prairies temporaires sans exiger que du maïs y soit associé (voir Chapitre V).

Le métayer est donc seul à subir la baisse de productivité de son travail sur le maïs car la nature même du contrat de métayage ne lui permet pas de se spécialiser, comme le propriétaire, dans les activités d'élevage. Le propriétaire n'est pas affecté autant par la baisse des rendements de maïs puisque c'est le pâturage qui l'intéresse désormais.

L'association maïs-graminées fourragères n'est pas une technique d'intensification. Elle n'est pas mise en oeuvre dans le but d'optimiser l'occupation de l'espace, l'exploitation des différentes couches du sol ou l'utilisation de la main-d'oeuvre familiale. Ici, la culture associée est la manifestation visible d'un affrontement entre deux logiques productives différentes, opposées l'une à l'autre et qui correspondent à deux formes de mise en valeur du milieu apparemment antagoniques: la production de grains en culture sur brûlis d'une part, l'augmentation des surfaces herbagères d'autre part. L'utilisation exclusive d'un herbicide anti-dicotylédones -et donc incapable de venir à bout d'une prairie de graminées- reflète parfaitement le rapport de forces existant entre éleveurs et métayers. La culture associée est donc l'expression d'un rapport de classe. Son analyse et son interprétation ne peuvent être menées à bien sans dépasser le niveau d'analyse du système de culture. Elle est l'objet d'un véritable marchandage entre propriétaires terriens et travailleurs, négocié dans le cadre du contrat de métayage.

L'évolution des contrats de métayage.

Dans les "ranchos" du début du siècle, le propriétaire fournissait la terre tandis que le métayer apportait son travail. Pour la culture sur brûlis, l'outillage -très simple- était prêté par le "patron" (voir chapitre III). Quand de nouveaux moyens de production ont fait irruption dans le système de culture (herbicides, engrais) les contrats de métayage ont dû être modifiés. Qui allait payer ces nouveaux intrants, le propriétaire ou le métayer?

Comme on supposait que l'herbicide "Esteron" remplaçait le travail de désherbage à la charge du métayer, c'est ce dernier qui devait l'acheter. Si celui-ci ne voulait pas nettoyer la parcelle à la main, il devait assurer les dépenses monétaires correspondantes à l'acquisition du nouveau produit. (En général, le propriétaire prêtait la pompe portative dont le métayer avait besoin pour traiter la parcelle). L'engrais, au contraire, ne venait remplacer aucun travail spécifique du métayer et compensait plutôt la baisse de fertilité potentielle du milieu. Chacun en payait la moitié.

Il paraissait donc naturel aux deux parties que chacun assumât les nouvelles dépenses correspondantes à ses attributions respectives. Mais la raréfaction de la main-d'oeuvre disponible (émigration) et le développement de l'association maïs-prairie temporaire sont venus perturber ce nouvel accord entre métayer et propriétaire. Qui allait se charger de l'implantation de la prairie temporaire? Et comment faire accepter au métayer la charge de l'herbicide si le "nettoyage" de la

parcelle qu'il permettait était beaucoup mieux adapté à la prairie associée qu'au maïs?

Beaucoup de métayers ont réussi à obtenir que le propriétaire prenne à sa charge une proportion plus importante des frais de culture: la totalité de l'engrais, la moitié ou la totalité de l'herbicide, et parfois même la moitié du coût de l'abattage de la parcelle. En contre-partie, le métayer doit désormais semer à la volée les semences d'herbe que le propriétaire lui donne et s'abstenir d'en entraver le bon développement. La spécialisation de la région vers l'élevage et le désintérêt croissant manifesté par les propriétaires pour la culture du maïs ont même entraîné une remise en question de la répartition par moitié de la récolte de grains. Certains éleveurs abandonnent la totalité du grain au métayer et ne s'intéressent alors qu'aux résidus de culture et à la prairie que le métayer a semée. Ils ne perdent pas grand chose car les rendements en grains sont faibles et le maïs difficilement valorisable sur le marché. Seul le fourrage les préoccupe. Dans ce cas, le métayer assure en général la totalité des frais de culture, à l'exception des semences de graminées toujours fournies par le propriétaire¹. Il reste soumis à la volonté du patron en ce qui concerne l'entretien des clôtures et les "menus services" exigés par ce dernier. Quelques sacs de maïs offerts gracieusement par le métayer au lendemain de la récolte ne sont jamais de refus... Beaucoup de propriétaires bénéficient maintenant de prêts de campagnes accordés par le crédit agricole et d'une assurance en cas de mauvaise récolte. Mais il est rare qu'ils en fassent bénéficier leurs métayers. Le contrat de métayage ne signifie donc plus un partage du risque inhérent à la culture entre propriétaire et métayer. Ce dernier assure souvent seul les risques de la culture.

Il s'agit là d'une évolution très particulière du contrat de métayage. La récolte est donnée au métayer en échange de la prairie que celui-ci plante. En ce sens, il est encore correct de parler de "métayage" même si la récolte de grains n'est plus partagée. C'est la production totale du travailleur -maïs et prairie- qui est désormais partagée avec le propriétaire (voir Chapitre V). Apparemment, on pourrait croire que les métayers ont obtenu une amélioration substantielle de la rémunération de leur travail. A mesure que se raréfiait la main-d'oeuvre, les propriétaires ont du concéder une plus grande partie de la récolte au métayer et assurer une proportion croissante des coûts pour éviter que leurs métayers n'abandonnent le domaine. La culture du maïs, désormais peu intéressante pour le propriétaire, est entièrement laissée au métayer. En revanche, aucune concession n'a été faite en matière d'élevage et le droit de pâturage du métayer est resté limité. L'élevage est devenu la seule activité rémunératrice de la Sierra. Il est plus que jamais réservé à ceux qui possèdent la terre.

Dans certains "ranchos" où le propriétaire est absentéiste, le nouveau contrat de métayage a connu une évolution encore plus poussée. Le

¹Une évolution assez semblable des contrats de métayage est décrite par E.Barragan pour la Sierra de Tocumbo dans: *Más allá de los caminos...*, op cit, p. 70.

métayer devient l'homme de confiance du propriétaire et le gérant du domaine. Il peut semer autant de maïs qu'il le souhaite (en y associant des graminées fourragères) et la récolte lui appartient en totalité. Son droit de pâture est supérieur et peut atteindre jusqu'à trente têtes de bétail. En contre-partie, il doit entretenir la propriété, réparer les clôtures, s'occuper du bétail du propriétaire et assurer la traite pendant la saison des pluies. Le lait (ou le fromage qu'il confectionne) est alors réparti en deux parts égales entre propriétaire et "métayer". Si l'on excepte la production de lait partagée en deux, la relation qui lie les deux parties n'est plus à proprement parler un "métayage". Il s'agit plutôt d'une forme de "colonat" de plus en plus courante là où le propriétaire n'habite plus lui-même sur le domaine.

Le métayer est donc devenu un semeur d'herbe au service du propriétaire-éleveur. Pour l'établissement des prairies temporaires, le système de culture sur brûlis reste de loin le plus économique et celui qui autorise la plus forte productivité du travail. Dans une stratégie de développement de l'élevage extensif, entretenir les pâturages coûterait cher en main-d'oeuvre: fauche des refus, fertilisation, rotation rapide du troupeau sur un grand nombre de parcelles, etc... Il est beaucoup plus rentable d'abandonner le pâturage à la friche pour y planter une nouvelle prairie quelques années plus tard. Car l'installation de la prairie, contrairement à son entretien, ne coûte pratiquement rien (seulement le prix de la semence). Les unités fourragères ainsi produites sont gratuites. La parcelle en friche est "prêtée" au travailleur le temps d'y lever une récolte de maïs. Elle est rendue à son propriétaire nettoyée et recouverte d'une prairie prête à être pâturée.

Au début du siècle, le sur-travail des métayers était prélevé sous forme de maïs et transformé en saindoux par le propriétaire. Aujourd'hui, le mécanisme d'extorsion du sur-travail a changé. C'est l'implantation de la prairie temporaire par le métayer qui permet maintenant le prélèvement de la rente foncière. L'ancienne rente en nature est maintenant prélevée sous forme de travail gratuit. Mais la rente prélevée sur le métayer ne constitue qu'une partie de la rente totale perçue par le propriétaire. Le nombre de métayers a en effet diminué à la suite de la crise de la culture attelée et du rétrécissement progressif de l'espace consacré à la culture du maïs sur brûlis. Le contrôle exercé par les éleveurs sur la propriété foncière génère une sorte de rente de monopole. Pour parfaire ce monopole, ils augmentent sans cesse la superficie de leurs "ranchos" et les effectifs de leurs troupeaux. C'est aussi ce monopole qui, en privant le travailleur de son outil de travail, rend l'implantation des prairies gratuite pour le propriétaire. Pendant les premières décennies du siècle, l'importance d'un "rancho" se mesurait par le nombre de métayers qui y étaient employés. Aujourd'hui, il s'estime plutôt par le bétail qu'il possède.

Pâturages, métayage et développement de l'élevage extensif en Amérique Latine.

Le développement de l'élevage extensif a été particulièrement rapide dans la plupart des pays d'Amérique Latine pendant ces dernières décennies. Les voyages que nous avons eu l'occasion de réaliser dans les régions tropicales humides du Golfe du Mexique (principale zone d'embouche au Mexique), dans la Péninsule du Yucatán (région de Tizimin), dans la Péninsule du Guanacaste (Costa Rica) et sur les fronts pionniers des régions de Guatusos (Costa Rica) et Matagalpa oriental (Nicaragua) nous ont permis de constater que le développement si spectaculaire de l'élevage dans ces régions relevait des mêmes mécanismes économiques et que les rapports sociaux mis en oeuvre (métayage, défrichement de la forêt et préparation des prairies effectués gratuitement par les semeurs de maïs, etc...) étaient très comparables à ceux que nous avons étudiés en détail dans la Sierra de Coalcomán.

C'est dans les zones de "frontière agricole" des régions tropicales humides que les phénomènes observés sont les plus spectaculaires. En première ligne, les paysans pauvres et sans terre font reculer la lisière de la forêt en y semant leur maïs en défriche-brûlis ou même grâce à la technique encore plus simple de la défriche-pourrissage. Mais après une ou deux années de culture, le paysan défricheur doit rendre à son propriétaire la parcelle prêtée, parcelle dont la valeur foncière a été multipliée par le travail du "métayer". Les paysans sont donc talonnés par les propriétaires-éleveurs qui les refoulent dès que la forêt a laissé place à la prairie. La transformation de l'écosystème forestier en une sorte de savane est extrêmement rapide (quelques années seulement) et le "front" avance de plusieurs kilomètres par an. Là où les paysans étaient déjà installés depuis longtemps et pratiquaient la culture sur brûlis à friche de longue durée, la rotation forestière s'accélère peu à peu sous la pression de l'élevage. Les rendements baissent, et les maladies et parasites en tout genre amputent encore la production vivrière qui régresse rapidement. Le paysan, principal exécutant de la défriche et de l'amélioration des pâturages est progressivement évincé car son espace de reproduction sociale s'amenuise de jour en jour¹. S'il ne se hâte pas de

¹Pablo Ramirez Moreno et Arnoldo Rosenfeld B.: "Milpas, pastos y acahuales (campesinos, ganaderos y frontera agrícola en el trópico húmedo)" in *Revista de Economía Mexicana*, Serie temática No 1: Sector agropecuario, CIDE, México, 1983, p 83 à 98. L'étude concerne l'Etat de Tabasco au sud-est du Mexique. Luis Fernandez Ortiz et Maria Tarrio: *Ganadería y granos básicos: competencia por el uso de la tierra en México*, informe de avances del estudio sobre el proceso de ganaderización, Programa SAS, El caso mexicano, UAM-Xochimilco/UNRISD, document polycopié, p. 423 (Etat de Veracruz); *Ganadería y estructura agraria en Chiapas*, UAM-Xochimilco, México, 1983, p. 74. Voir également Bernard Roux: *Expansion du capitalisme mondial et permanence du sous-développement: L'économie de la viande bovine en Amérique Centrale*, thèse de troisième cycle INA-PG, Paris 1973, p. 144; A. Avila et A. E. Cervantes: *Procesos de organización campesina en las Huastecas*, U.N.A.M.-Conasupo, 1986, p. 15, 20 et 24; Rodolfo Lobato: *Qu'ixim Qu'inah*, la

démonter sa maison pour la reconstruire dans un nouveau hameau de défrichement, celle-ci est parfois incendiée par ceux pour lesquels l'utilisation du nouveau pâturage n'attend pas, surtout si sa présence représente une menace pour la reproduction du régime foncier en vigueur¹.

Parfois encore, le paysan défricheur est lui même propriétaire de sa parcelle. Il n'est plus métayer ni même ancien métayer car sa relation avec le détenteur de capital (le grand éleveur) devient une sorte de contrat de travail où l'agriculteur devient salarié sur sa propre terre². Il peut aussi vendre son herbe, c'est à dire louer ses pâturages -en général très peu cher- à ceux qui ont du bétail, car lui n'a aucun capital.

Dans tout les pays du bassin amazonien, de tels phénomènes ont également été observés³. Quand l'efficacité des paysans défricheurs ne suffit plus à la tâche, ils sont définitivement expulsés et remplacés par les bulldozers ou les défoliants⁴.

Dans certaines régions tropicales moins humides et plus anciennement peuplées, la progression des prairies temporaires au détriment des produits vivriers cultivés sur brûlis est moins spectaculaire, souvent moins rapide mais les rapports sociaux mis en jeu entre éleveurs et paysans-semeurs d'herbe sont toujours à peu près les mêmes. Ainsi, dans l'Etat du Yucatán, les pâturages empiètent progressivement sur la région traditionnelle de culture du maïs sur brûlis pratiquée par les agriculteurs mayas. Ceux-ci restent propriétaires ou usufruitiers (ejidataires) de leurs parcelles mais les ventes d'herbe se multiplient car le retard enregistré dans l'accumulation du capital ne leur permet pas d'avoir leur propre troupeau.

Dans la péninsule de Guanacaste, au Costa Rica, certains membres de l'ancienne communauté indienne de Matambu doivent louer leurs pâturages aux propriétaires-éleveurs des alentours après les avoir eux mêmes améliorés et clôturés. Devant la "savanisation" de l'écosystème - beaucoup plus précoce et radicale que dans la Sierra de Coalcomán- les petits producteurs de maïs et de haricot ont de plus en plus de difficultés pour trouver un espace propice à la défriche brûlis ou à la défriche-pourrissage dont ils ont besoin pour mener à bien la culture. Les moins

Conasupo, 1986, p. 15, 20 et 24; Rodolfo Lobato: *Qu'ixim Qu'inal, la colonización tzeltal en la selva Lacandona*, thèse E.N.A.H., México, 1979, p. 107; etc...

¹C'est parfois ainsi que sont traités les paysans sans terres (*precaristas*) du Costa Rica lorsqu'ils s'installent sur le front pionnier du nord-est, dans la région des Guatusos, comme nous avons pu le vérifier à l'occasion d'un voyage dans la région avec Paul Sfez (février 1986).

²Cas cité par Luis Fernandez Ortiz et Maria Tarrío in: *Ganadería y granos básicos ...*, op cit, p. 59 (Etat de Tabasco).

³Ignes Costa Barbosa Ferreira: "Ceres et Rio Verde: Deux moments de l'expansion de la frontière agricole dans l'Etat de Goiás" dans *Frontières - mythes et pratiques*, Cahiers des sciences humaines, Vol 22 No 3-4, 1986, p. 292-293. Philippe Léna: "Aspect de la frontière amazonienne" dans idem, p. 326.

⁴Jean Eglin et Hervé Théry: *Le pillage de L'Amazonie*, Maspero No 266, Paris, 1982, p. 57 à 69, 103 à 109.

pauvres d'entre eux ont réussi à acheter un araire, puis une charrue, afin de lutter contre l'invasion (dès 1960) de l'écosystème cultivé par le "Jaragua". Mais les autres, ne disposant pas des outils nécessaires, ont dû émigrer vers le sud, là où la pression foncière moindre et l'élevage moins développé avaient permis la conservation de grands lambeaux de forêt. Quand l'écosystème forestier disparaît complètement, les paysans sans terres émigrent une nouvelle fois. Mais ils doivent alors aller beaucoup plus loin, vers la frontière agricole du nord-est pour défricher un nouveau lopin de terre, et y planter une prairie de graminées pour le compte du propriétaire¹.

La transcendance de ce phénomène et ses conséquences économiques et sociales dans les sociétés latino-américaines d'aujourd'hui sont telles qu'elles justifieraient la multiplication des comparaisons. Il est probable que le développement de l'élevage extensif et des rapports sociaux de production qui lui sont associés pour l'implantation et l'entretien des pâturages ne soient pas exclusivement réservés aux grands domaines latino-américains. Dans la Sierra Andaluza (Espagne), dont les structures agraires sont restées marquées par la très grande propriété, le nettoyage des pâturages s'effectuait aussi par la culture périodique jusqu'en 1960. Celle-ci était confiée aux paysans sans terre qui devaient, de surcroît, payer une rente équivalente à 10% de la récolte qu'ils obtenaient².

Même si le développement de cet élevage extensif se réalise dans un contexte de grandes inégalités foncières (ce sont elles qui rendent possible un tel développement), il serait faux de penser que l'opposition éleveur/agriculteur se calque sur celle de latifundium/paysan sans terre. Le pouvoir politique des grands éleveurs est rarement remis en question mais l'élevage est une activité désormais généralisée à tous les producteurs, petits et grands, des régions d'élevage. L'élevage est au centre de gravité de la plupart des systèmes de production. En général, il en constituait déjà un élément indispensable (culture attelée, etc...). Mais la division régionale du travail et la "savanisation" de l'écosystème font progressivement de l'élevage extensif la seule activité encore rentable, la seule qui permette au producteur de maintenir ou d'augmenter la rémunération de son travail, à condition que celui-ci ait préalablement atteint le seuil d'accumulation nécessaire à l'acquisition de bétail et de clôtures.

Dans certaines régions, le développement de l'élevage extensif est d'abord un phénomène intra-ejidal, intimement lié à la différenciation paysanne à l'intérieur de la "communauté ejidal". Bien souvent, le groupe dominant profite des pâtures de l'ensemble de l'ejido par le jeu combiné de l'appropriation des espaces indivis, des locations de parcelles et des "ventes" d'herbe. Et il n'est pas rare non plus que les autorités du groupe

¹Enquêtes réalisées dans la région de Nicoya avec Paul Sfez, février 1986.

²Bernard Roux: *Crisis agraria en la Sierra Andaluza* (un estudio económico de las empresas ganaderas de la provincia de Huelva), Ediciones del Instituto de Desarrollo Regional, No 3-1975, Universidad de Sevilla, Sevilla, 1975, p. 176 et 217.

ejidal louent les pâturages communautaires à des éleveurs extérieurs à la communauté¹.

Pour les grands éleveurs capitalistes, il était d'ailleurs indispensable que les petits et moyens agriculteurs se spécialisent eux aussi dans l'élevage². De véritables poches d'élevage naisseur sont ainsi nées dans les zones où les petites structures d'exploitation (privées ou ejidales) dominent le panorama foncier. Les grands éleveurs, ainsi débarrassés de la phase délicate de la reproduction, achètent le bétail maigre et organisent le transfert des animaux vers leurs propres domaines spécialisés dans les activités d'embouche. Dans la Sierra de Coalcomán, les bénéfices réalisés au cours des activités d'engraissement échappent, pour la plupart, aux éleveurs de Coalcomán car les zones d'embouche sont trop éloignées. Nous verrons que certains d'entre eux ont pourtant délaissé l'élevage naisseur et acquis de grandes propriétés dans les régions d'embouche pour se consacrer à l'engraissement (voir chapitre V).

Le développement de l'élevage extensif et la spécialisation de l'ancien métayer, ou petit producteur, vers les activités d'implantation et d'entretien des pâturages sont donc un phénomène généralisé à d'immenses régions d'Amérique Latine. C'est souvent à cette paysannerie que l'on attribue les défrichements spectaculaires dont sont victimes les grands massifs forestiers du continent, alors que c'est le développement de l'élevage extensif qui en est, de toute évidence, responsable.

Ce rapide survol du continent nous a également permis de relativiser et de mieux comprendre la situation observée dans la Sierra de Coalcomán. La "savanisation" de l'écosystème n'y est pas encore achevée et la progression des prairies temporaires au détriment de la forêt est beaucoup plus lente que dans les régions tropicales humides en voie de colonisation. Le "front de savanisation" n'y est pas aussi net que dans les forêts de la façade atlantique centre-américaine (mais nous verrons qu'il avance quand même vers la côte). La progression des prairies temporaires au détriment de la forêt et du maïs sur brûlis se réalise plutôt à l'intérieur de chaque "rancho" et par petites touches successives. Enfin, nous verrons que tous les producteurs participent à ce mouvement général y compris les indiens de la côte pacifique.

On a souvent perçu le développement de l'élevage extensif comme une sorte de retour en arrière technologique et les grands éleveurs qui s'y adonnaient comme les derniers représentants d'un système "semi-féodal".

¹Plusieurs situations analogues sont décrites dans H.Cochet, E.Léonard et J.D.de Surgy: *Paisajes agrarios de Michoacán*, op cit. Le développement de l'élevage extensif dans la Selva Lacandona (Etat de Chiapas, dans le sud du pays) n'est pas dû aux seuls grands éleveurs "capitalistes". Il se développe également à l'intérieur de chaque ejido nouvellement créé pour les colons. Enquête auprès de Rodrigo de la Torre, Mexico, D.F.. A.Avila mentionne également le développement de l'élevage dans les ejidos de la Huasteca grâce aux contrats de location et/ou de métayage dans: *Los orígenes del campamento Tierra y Libertad*, tesis de licenciatura, E.N.A.H., 1981, p. 38.

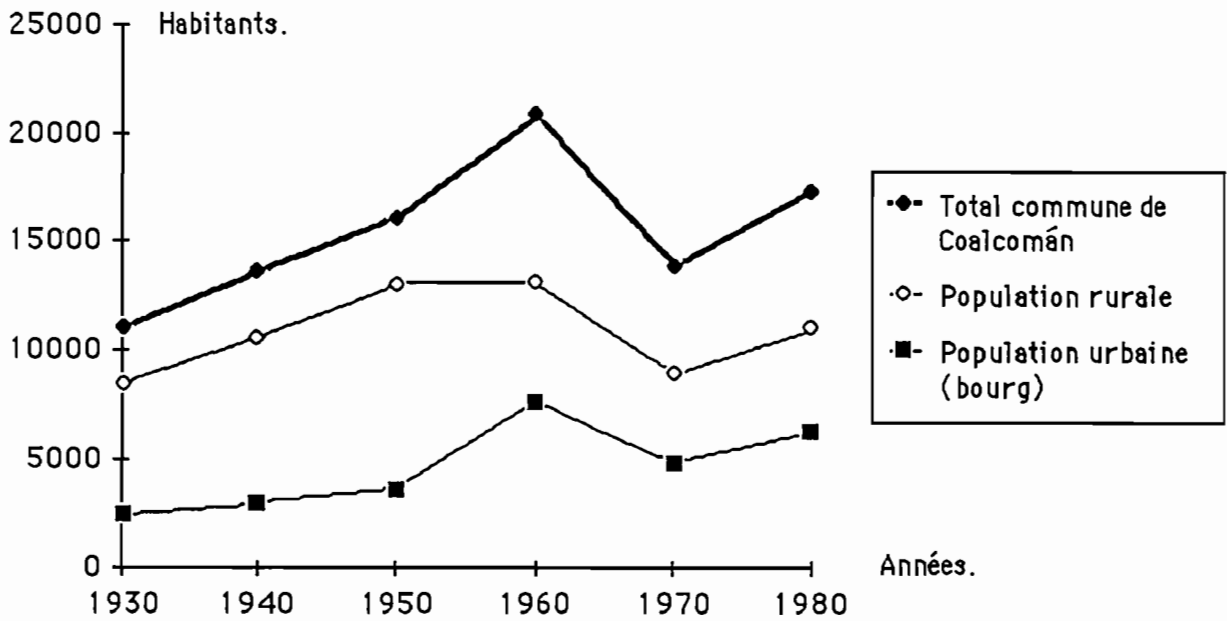
²Pablo Ramirez M. et Arnoldo Rosenfeld B., op cit, p. 96.

Ces appréciations ne nous semblent pas correspondre à la réalité. Car on pourrait tout aussi bien considérer l'élevage extensif comme une spécialisation fort bien adaptée à la division internationale du travail et conditionnée par cette dernière. Il autorise en tout cas une productivité du travail parfois très élevée, et largement supérieure à celle des autres activités "traditionnelles" de la région dans laquelle il se développe. L'élevage extensif exige très peu de main d'oeuvre et caractérise souvent les régions de frontière agricole. Dans les régions plus anciennement peuplées, comme la Sierra de Coalcomán, il représente une forme d'adaptation du système agraire à une raréfaction de la main d'oeuvre. Il accélère aussi l'exode des métayers et petits tenanciers en réduisant sans cesse l'espace propice à l'agriculture de subsistance sur brûlis.

3- La reconversion des métayers.

A plusieurs reprises, nous avons analysé l'histoire de la commune de Coalcomán comme celle d'un glissement démographique et la Sierra du même nom comme une zone d'accueil pour les paysans venus du centre du pays. Après 1960, la Sierra de Coalcomán devient elle même une zone pourvoyeuse de migrants, une zone de départ. Elle expulse alors les familles qu'elle avait attirées au début du siècle. L'ensemble des transformations agraires survenues dans la région depuis 1950 s'accompagne d'une forte crise démographique. Dès 1950 la population dispersée dans les hameaux de la commune n'augmente plus. Les "ranchos" n'absorbent plus la croissance démographique et c'est le bourg de Coalcoman qui en bénéficie. Sa population double (+111%) entre 1950 et 1960. Elle représente alors plus de 35% de la population totale de la commune. Après 1960, la population de la commune diminue d'un tiers en une dizaine d'années alors que le taux de croissance démographique est de 3,4% par an pour l'ensemble du Mexique entre 1960 et 1970. Après 1970, la croissance démographique de la commune reprend lentement mais le niveau atteint en 1960 n'est pas encore retrouvé en 1980. La population des hameaux et celle du bourg participent toutes deux à ce rétablissement et la proportion des personnes qui habitent au bourg reste à peu près stable (35%) (voir Graphique No 13).

Graphique No 13: Urbanisation et exode dans la commune de Coalcomán 1950-1980.



Source: Recensements démographique. Voir Annexe No 1.

Les premiers touchés par l'exode sont bien sûr les métayers. La maladie du pois chiche et l'abandon des terres labourées provoquent une première série de départs. Pour beaucoup de propriétaires, "les métayers sont partis quand le pois chiche est tombé malade". La spécialisation de la région dans l'élevage naisseur extensif accentue cette tendance car elle nécessite peu de monde et réduit continuellement la surface disponible pour les semis de maïs sur brûlis. Dans la plupart des hameaux de la commune, il ne reste guère plus d'un ou deux métayers par propriété. Très souvent, il n'en reste aucun et le propriétaire se retrouve seul sur ses terres à moins qu'il n'ait confié l'administration de son domaine à un parent ou ancien métayer. Il suffit de parcourir les pistes tracées sur le territoire de la commune pour remarquer, çà et là, les maisons abandonnées ou en ruine. Certains hameaux ont même complètement disparu comme "la Barranca del Zacasihuite" qui comptait plus de trente maisons en 1940 (voir Tableau No 11).

Tableau No 11: L'évolution de la population dans quelques hameaux de la commune de Coalcomán 1921-1985.

Hameaux	1921	1940	1950	1960	1970	1980	1985
El Crustel	-	95	110	100	67	57	76
La Chichihua	141	71	145	155	40	25	53
Los Herreros	52	68	245	116	76	51	-
Maruatilla	13	86	46	239	56	40	-
El Naranjo	91	120	118	279	101	49	-
Puerto de las Cruces	30	49	28	140	15	3	50
Los Telares	87	141	71	103	-	42	50
Zacasihuite	-	112	225	49	28	24	0

Source: Recensements de population. Pour 1985, les données sont issues des recensements scolaires réalisés par les instituteurs, SEP Coalcomán. Voir annexe No 1.

La lutte menée par les métayers pour une meilleure répartition de la terre s'est soldée par un échec et les emplois proposés dans la commune (forêt, mines) ne pouvaient pas absorber la masse des anciens métayers. Une fois de plus, l'émigration offrait d'autres perspectives plus attrayantes: une rémunération du travail beaucoup plus élevée dans les fermes nord-américaines, un espoir d'accumulation rapide dans les périmètres irrigués de l'Etat de Colima ou sur les derniers indivis des communautés indiennes de la côte.

Les métayers et fils de métayer n'ont pas été les seuls à s'en aller. Beaucoup de petits tenanciers dont la propriété s'était amenuisée à la suite des divisions successives opérées par héritage ont trouvé d'autres opportunités de travail et ont vendu leur lopin de terre. Parmi les moyens et grands propriétaires, nombreux sont ceux qui ont vu partir leurs enfants, à la suite des métayers.

L'échec de la lutte pour la terre.

Excepté la lutte pour le partage du foncier, la revendication première des métayers a toujours été l'augmentation du droit de pâture sur les terres du propriétaire. Mais rien n'a été obtenu dans ce domaine bien que l'implantation des prairies temporaires soit désormais la principale activité des métayers. Les seuls qui ont obtenu satisfaction sont les "gérants" à qui ont été confiées la surveillance et l'administration d'un "rancho". Eux peuvent augmenter les effectifs de leur troupeaux sans crainte d'être expulsés. Désormais "associé" au propriétaire, le "gérant" défend le domaine comme s'il était sien et ne revendique plus ni droit de pâture ni réforme agraire. Il devient l'homme de main du propriétaire. Mais cette situation privilégiée ne concerne qu'un petit nombre de personnes et plusieurs groupes de paysans sans terre se sont battus pendant plusieurs décennies pour faire appliquer la réforme agraire dans la commune de Coalcomán, en vain.

Dans les années trente et quarante, plusieurs groupes de paysans ont obtenu satisfaction dans la région nord-ouest de la commune en

bénéficiant de la répartition d'une partie des terres appartenant à l'ex-hacienda de Trojes (voir chapitre III et Carte No 10). Après 1950, de tels succès se font de plus en plus rares. Deux ejidos forestiers (dont on reparlera) sont créés en 1959. L'ejido de Pantla obtient une "rallonge" de terres (*ampliación*) en 1972 et l'ejido El Cuarton est approuvé officiellement en 1974. Tous les autres groupes sont déboutés par les autorités compétentes. Près de 20 ans après sa constitution légale, le groupe de Coalcoman qui réclamait l'affectation des terres de la vallée de Coalcoman voit sa demande refusée (1957). Le groupe se reconstitue sur de nouvelles bases, change de nom et fait une nouvelle demande officielle qui n'aboutit pas davantage. En 1973, et pour la troisième fois, le groupe se reconstitue, rechange de nom et recommence les démarches administratives pour demander le partage des mêmes terrains, sans jamais obtenir satisfaction¹. De la même façon, sont rejetées les demandes faites par les groupes de Barranca del Molino (1968), Marvata et La Pajara (1971), La Zanja (1974), La Cofradia et Los Chapiles (1979), El Salitre, Las Tabernas, Corral de Piedra et Monte Verde (1980)².

De leur côté, les propriétaires défendaient aussi leurs droits et avec infiniment plus de succès. Depuis le début de la Réforme Agraire, la loi protégeait de toute redistribution foncière la "petite propriété agricole inaliénable". Le code agraire de 1934 et les modifications qui y furent apportées sous la présidence de Miguel Aleman (1947) en fixaient les limites à 100 hectares de terrain irrigué, 200 hectares de terrain non irrigué ou les parcours et pâturages nécessaires à l'entretien de 500 têtes de bétail. Les "petites propriétés" ainsi protégées pouvaient donc atteindre une taille "raisonnable" et couvrir plusieurs milliers d'hectares là où la charge en bétail était faible à cause du type de parcours disponible ou de la sous-utilisation qui en était faite pour éviter de franchir le plafond des 500 têtes de bétail. Ce plafond accordé à la propriété privée était même valable pour chacun des deux époux mariés sous le régime de séparation des biens, ce qui facilitait encore la concentration des terres aux mains d'une même famille³. En outre, en rétablissant le "jugement de protection" (*juicio de amparo*), on faisait de toute dotation agraire une véritable procédure et donnait aux propriétaires les moyens légaux de faire traîner l'affaire dix ou vingt ans.

Pour mieux faire entendre leur voix, les propriétaires de Coalcomán se regroupent en 1954 et forment la "Ligue de la petite propriété agricole de Coalcomán". Elle compte 369 membres en 1954 et 536 un an après⁴.

¹Le groupe propose la création d'un nouveau village qu'il baptiserait "General Gildardo" (1957) puis "Lucio Blanco" (1973). Le texte exposant les motivations de ce dernier groupe est retranscrit en Annexe. Il expose la situation de ses membres et leurs conditions de travail.

²Archives de la S.R.A., Uruapan. Voir Annexe No 6. La situation est semblable dans la commune de Villa Victoria où de nombreuses demandes ont été rejetées.

³Michel Gutelman: *Capitalismo y Reforma Agraria en México*, ERA, Mexico 1974, p. 115-116.

⁴Liga de la pequeña propiedad agrícola de Coalcomán: *Informe General de Labores desarrollados en el año de 1954*, op cit, p. 2.

En 1958, les membres de la Ligue manifestent le désir de voir classer la région de Coalcomán comme "zone d'élevage" et non plus comme "zone agricole"¹. C'est que la "petite propriété d'élevage" bénéficie, en effet, d'une protection légale particulière:

L'élevage (extensif) étant souvent considéré comme caractéristique des grands domaines d'avant la Révolution, la Réforme Agraire pouvait être interprétée comme une opération favorisant la culture au détriment des activités d'élevage. Les éleveurs et "petits propriétaires" (entendons les moyens et grands propriétaires d'après la Révolution) s'en plaignent toujours et dénoncent la discrimination dont ils s'estiment victimes². En réalité, la propriété d'élevage jouit d'une protection légale remarquable depuis l'époque de Lázaro Cárdenas (1934-1940), pourtant considéré comme le plus progressiste des présidents du Mexique. Pour rendre compatibles la poursuite de la Réforme Agraire et le développement de l'élevage, le décret de 1937 crée le principe d'"inaffectabilité pour cause d'élevage" (*inafectabilidad ganadera*). Cette nouvelle loi protège les grands domaines d'élevage de plus de 500 têtes de bétail pour une période de 25 ans (c'est une concession accordée par l'Etat) à condition que les nécessités foncières des habitants de la zone soient satisfaites³. En outre, la loi précisait qu'un "ejido d'élevage" ne pouvait être constitué que là où les bénéficiaires potentiels possédaient déjà 50% au minimum du bétail nécessaire à la superficie répartie (à moins que l'Etat n'avance l'argent nécessaire à cette acquisition)⁴.

Au lieu d'encourager un accroissement de la charge à l'hectare et une relative intensification de l'élevage, cette protection légale a plutôt incité les grands propriétaires à accroître encore leur surface. On considérait alors que les zones moins peuplées du pays, en particulier les régions tropicales situées près des côtes, étaient en quelque sorte réservées à l'élevage pour le développement futur du pays. Cela revenait à admettre que le développement de l'élevage ne pouvait être qu'extensif et séparé des activités de culture. Un éleveur bénéficiant d'un "certificat d'inaffectabilité pour cause d'élevage" ne pouvait pas cultiver ses terres (pas même y semer des fourrages) sous peine de voir sa propriété déclassée "terre agricole" et donc susceptible d'être affectée par la Réforme Agraire⁵! Au lieu de rompre avec la vieille dichotomie, héritée de l'histoire, grand domaine d'élevage / minifundium de culture, la législation agraire a cristallisé cette situation en empêchant l'association agriculture-élevage. Reflet du rapport de force entre grands

¹Liga de la pequeña propiedad agrícola de Coalcomán: Informe anual de trabajos realizados por la ...1958, op cit, p. 7.

²Ce type de discours est représenté par le travail de Pedro Saucedo Montemayor: Historia de la ganadería en México, tomo I, UNAM, 1984, p. 59 à 67.

³Lucio Mendieta y Nunez, op cit, p. 255 à 257.

⁴Mechthild Rutsch: La ganadería capitalista en México, C.I.I.S., Editorial Linea, Mexico, 1984, p. 35.

⁵Cet aspect de la loi est modifié dans la nouvelle "ley Federal de Reforma Agraria" de 1971. Voir Lucio Mendieta y Nunez, op cit, p. 541 à 543.

propriétaires-éleveurs et paysannat pauvre, elle a renforcé cette séparation en opposant les cultivateurs (les bénéficiaires potentiels de la Réforme Agraire) aux éleveurs (les victimes potentielles de la Réforme Agraire)¹. Ainsi, la tendance historique née de la Conquête, qui voyait les parcelles indiennes détruites par le bétail introduit par les Espagnols, a été maintenue. Eleveurs et agriculteurs s'affrontent toujours dans de nombreuses régions. Eleveurs et agriculteurs dépendent d'administration différentes pendant plusieurs décennies, depuis la création, en 1946 du ministère de l'élevage (*Subsecretaria de Ganaderia*). La place des éleveurs dans la classe politique (la "famille révolutionnaire") est de plus en plus importante et leur pouvoir augmente sans cesse. Il ne sera jamais sérieusement remis en question. Eleveurs et agriculteurs sont aussi regroupés dans des organisations différentes et les "Associations d'éleveurs" se créent dans tout le pays. Elles sont regroupées en "Union régionale d'éleveurs" et fédérée dans la toute puissante "Confederación Nacional Ganadera" qui est devenue l'interlocuteur exclusif de l'Etat en matière d'élevage et un instrument de lutte contre la Réforme Agraire². A Coalcomán, l'"Association des éleveurs" est créée en 1953 et regroupe les mêmes personnes que la "Ligue des petits propriétaires".

Le plafond établi par la législation pour définir la taille des "petites propriétés d'élevage inaliénables" avait toujours été fixé en nombre de têtes de bétail sans qu'aucune précision ne soit apportée concernant la capacité fourragère des terrains. Quand, à partir de 1965-1966, l'Etat refuse de renouveler les concessions d'élevage accordées 25 ans auparavant (la pression sociale exercée par des millions de paysans sans terre ne le permet pas), le calcul précis de la charge permise par chaque type de pâturage devient indispensable. Depuis l'entrée en vigueur de la Loi Fédérale de Réforme Agraire (1971), les "coefficients de pâturage" (*indice de agostadero*), ou nombre d'hectares nécessaires à l'entretien d'une unité de bétail, sont désormais calculés par les fonctionnaires du ministère de l'agriculture et de l'élevage³. Ces coefficients, publiés au journal officiel, servent alors de base légale pour le calcul de l'extension maximum des "petites propriétés inaliénables"⁴. Ils constituent un instrument politique de protection de la propriété privée plutôt qu'un outil de gestion rationnelle des pâturages. Ainsi, les "coefficients de pâturage" proposés pour la région de Coalcomán (voir Annexe No 10) varient de 6 à 12 hectares par animal adulte pour les bois de pins et chênes (1200-1400 mètres d'altitude) et l'étage intermédiaire de feuillus (800-1200 mètres). Les charges moyennes que nous avons pu calculer pour les exploitations d'élevage extensif de la commune de

¹La peur d'une éventuelle affectation est toujours la raison invoquée par les éleveurs pour justifier un bas niveau d'investissement et le maintien de systèmes extensifs.

²Mechthild Rutsch, op cit, p. 31-32.

³L'"indice de agostadero" mesure le nombre d'hectares nécessaires à l'entretien d'une tête de bétail. C'est l'inverse de la charge en bétail.

⁴Idem, p. 45 à 48.

Coalcomán sont largement supérieures et il suffit en général de 4 à 5 hectares par animal (voir chapitre V).

Les grands propriétaires de Coalcomán n'ont jamais pu bénéficier des fameux "certificats d'inaffectabilité pour cause d'élevage" mais le statut reconnu à leur domaine de "petite propriété inaliénable" a suffi à les protéger. La fixation du "coefficient de pâturage" à 5 hectares par tête permettait déjà de posséder 2500 hectares sans être inquiété (c'est la surface nécessaire au maintien de 500 bovins). La plupart des "ranchos" de la commune de Coalcomán sont d'ailleurs plus petits et légalement à l'abri de la Réforme Agraire. En effet, les divisions successives des anciens domaines par héritage ont conduit à un relatif morcellement de la propriété. Beaucoup de propriétaires ne possèdent plus que quelques centaines d'hectares. Pour les paysans sans terre, la lutte devient donc de plus en plus ardue et les chances de réussite s'amenuisent un peu plus chaque année. Les propriétés susceptibles d'être redistribuées sont de plus en plus rares et leurs propriétaires les divisent artificiellement (sur le papier) entre les membres de la famille.

D'autre part, la dispersion de l'habitat et le mode extensif de mise en valeur du milieu représentent autant d'obstacles supplémentaires à la prise en considération, par l'administration, des revendications agraires. La loi stipule en effet que les hameaux ("*nucleo de población*") comprenant moins de 20 personnes habilitées à bénéficier de la Réforme Agraire (chefs de famille ou veuves) ne peuvent prétendre à aucune "dotation agraire". Leur représentation juridique n'est pas reconnue¹. Pour être habilité à faire partie du groupe demandeur, chaque individu doit habiter dans le hameau en question depuis six mois au moins avant de commencer les démarches administratives². L'existence préalable d'un regroupement important de familles habitant et travaillant dans le même hameau était donc la condition préalable à toute procédure de dotation agraire. De tels regroupements étaient chose courante au début du siècle quand de nombreuses familles de métayers travaillaient chez le même propriétaire. Les transformations récentes du système agraire et la raréfaction de la main d'oeuvre ont provoqué, au contraire, la disparition de tels hameaux. Ils étaient donc de plus en plus difficile de vivre assez nombreux au même endroit pour prétendre à une dotation foncière.

Les familles doivent alors se regrouper sur la propriété "visée", y construire leurs maisons et obtenir le classement du nouveau hameau comme "nouveau centre de population" ("*nuevo nucleo de población*") avant de pouvoir se lancer dans la course d'obstacles des démarches administratives auprès des autorités. Le nouveau village doit résister aux pressions qui s'exercent pour le faire disparaître jusqu'à ce qu'un fonctionnaire du ministère de la Réforme Agraire vienne constater l'existence du village et en recense les habitants. Ils faut ainsi résister des mois ou des années et il est en général impossible de travailler sur place (le propriétaire s'y oppose). C'est pourquoi le seul groupe organisé

¹"Ley Federal de Reforma Agraria" de 1971, Article No 196.

²Idem, art No 195.

de la commune qui ait pu résister plusieurs dizaines d'années est celui qui revendiquait les terres de la vallée de Coalcomán et dont les membres vivaient et travaillaient au bourg. Partout ailleurs, la lenteur administrative a eu raison des groupes les plus déterminés. La dispersion des possibilités d'emplois et de survie provoquait tôt ou tard l'éclatement du groupe et l'abandon du "nouveau village". Il suffisait alors au propriétaire menacé de convoquer un fonctionnaire pour que celui-ci constate l'inexistence réelle du village ou sa trop petite taille (moins de vingt familles) pour annuler la demande et classer l'affaire. Les volumineux dossiers conservés dans les archives du ministère de la Réforme Agraire sont parfois remplis de rapports d'expertises et de contre-expertises discutant l'existence ou non d'un village! C'est ainsi que furent rejetées les demandes des hameaux de La Límita, La Cofradia, Las Tabernas et Corral de Piedra. Dans le hameau de La Zanja, les maisons des solliciteurs furent même incendiées pour hâter la dispersion du groupe¹. Il ne reste qu'un seul groupe revendicatif dans la commune de Coalcomán et ses constructions précaires sur "Le Terrain des Pauvres" sont sans arrêt menacées par les raids organisés par les propriétaires de Coalcomán soucieux d'en terminer avec les "empêcheurs de tourner en rond".

A l'exception des deux ejidos forestiers créés sur les hauts plateaux boisés de la commune, la lutte pour la terre s'est donc soldée par un échec dans toute la Sierra de Coalcomán. Elle n'a pas permis aux métayers de s'affranchir du propriétaire en devenant eux même "quasi-propriétaires" (ejidatarios). Non seulement le nombre de propriétés susceptibles d'être redistribuées diminuait mais les particularités du système de métayage et la dispersion de l'habitat et des possibilités d'emploi constituaient autant d'obstacles aux luttes paysannes. Avec la division des propriétés par héritage, le nombre des propriétaires augmente tandis que celui des métayers tend à décroître. Même si le travail des métayers est encore indispensable pour l'implantation des prairies, leur poids relatif dans la société agraire de Coalcomán a beaucoup diminué avec la spécialisation vers l'élevage extensif.

Le rapport de force entre métayers et propriétaires favorise de plus en plus ces derniers (petits, moyens, ou grands). Seul un renversement de ce rapport de force aurait permis un réel partage de la terre. L'histoire récente des luttes agraires dans d'autres régions du Mexique montre qu'un tel partage est possible là où l'équilibre des pouvoirs bascule du côté de la paysannerie pauvre. C'est ce qui s'est passé dans la région de la Huasteca quand la force du mouvement paysan et l'opposition des grands éleveurs aux projets d'irrigation prônés par l'administration ont provoqué la formation d'une alliance conjoncturelle Etat-paysannerie et le partage effectif des grands domaines d'élevage².

¹Archives de la Secretaría de la Reforma Agraria, Uruapan.

²Agustin Avila: *Los orígenes del campamento Tierra y Libertad*, op cit, p. 46 à 56.

L'exploitation forestière absorbe une partie de la main d'oeuvre excédentaire.

Les hauts plateaux calcaires situés à l'est de la commune de Coalcomán sont encore recouverts de forêt de pins et leur exploitation suivie est assez récente. Ces grands espaces (plus de 100 000 hectares) n'avaient pas été mis en valeur par les immigrants arrivés au début du siècle. Tous les "ranchos" situés autour des massifs forestiers possédaient leurs bois sur les plateaux mais la plupart des activités agricoles et pastorales avaient lieu dans les vallées et sur les versants. Les bois de chênes furent progressivement abattus et mis en culture ainsi que les pinèdes situées à proximité des hameaux. Au dessus de 1800 mètres, et à l'exception des quelques dolines propices à la culture, les forêts ont été sauvegardées et étaient seulement parcourues par le bétail à certaines époques de l'année (saison des pluies). Après la Révolution, les compagnies nord-américaines (Pacific Timber Company y Balsas Hardwood Company¹) avaient abandonné le terrain avant d'entreprendre de grandes coupes.

En 1954, une compagnie privée, "La Michoacana de Occidente", obtient une concession d'exploitation d'une durée de 25 ans pour les neuf communes de la Sierra Madre del Sur. En échange de cette concession, la compagnie s'engageait à réaliser des oeuvres de "bénéfice social": construire une route jusqu'à la côte, des écoles et des dispensaires². La compagnie achetait les arbres aux différents propriétaires, les coupait et transportait les troncs jusqu'à ses scieries de Varaloso et Dos Aguas.

Les nouveaux villages formés autour des scieries par les ouvriers de la compagnies ont rapidement été étoffés par les métayers des "ranchos" concernés par l'exploitation forestière. Une demande officielle de dotation agraire est déposée pour les villages de Varaloso et Barranca Seca. La rumeur de la création prochaine d'ejidos attire de nouveaux métayers en provenance de nombreuses propriétés de la commune. La "résolution présidentielle" de 1959 redistribue finalement 7000 hectares de forêts de pins à deux nouveaux ejidos: El Varaloso où 2715 hectares sont attribués collectivement à 155 bénéficiaires, Barranca Seca où 4215 hectares sont donnés à 280 bénéficiaires³.

Tableau No 12: Evolution de la population dans les villages "forestiers" de Varaloso et Barranca Seca.

Village	1940	1950	1960	1970	1980	1985
El Varaloso	16	15	287	327	446	535
Barranca Seca	13	-	50	247	515	911

Source: Recensements démographiques, voir Annexe No 1.

¹ Voir Chapitre II et Carte No 5.

² R. Arreola C., op cit, p. 268.

³ Voir Annexe No 6 et Carte No 10 (Chapitre III).

Mais les ejidataires nouvellement dotés ne disposaient d'aucun capital pour entreprendre eux mêmes l'exploitation de leurs forêts. Pendant plusieurs années, ils durent vendre leurs arbres à la compagnie forestière qui bénéficiait toujours de la concession d'exploitation et n'avait pas été affectée par les distributions de terres. Les nouveaux ejidataires sont restés ouvriers de la compagnie en travaillant à la scierie jusqu'en 1973. Cette année là, la compagnie entreprit le démantèlement de ses scieries car elle était accusée de n'avoir rempli aucun de ses engagements sociaux et menacée par le non-renouvellement de la concession.

Les crédits accordés par l'Etat ont permis aux ejidataires d'acquérir (en commun) leur propre équipement et de connaître une phase d'accumulation rapide. Le village de Varaloso installe sa scierie en 1979 et Barranca Seca en 1981. Non seulement les nouvelles entreprises collectives (ejidales) donnaient du travail à plus de 200 personnes mais les bénéfices distribués aux membres de l'ejido leurs ont permis d'élever leur niveau de vie et d'augmenter leur capital. Dans l'ejido de Varaloso, par exemple, les ejidataires sont désormais collectivement propriétaires du capital d'exploitation (scierie, camions, etc...) et ont investi les bénéfices d'une campagne d'exploitation dans l'achat de 330 hectares de terrain labourable dans la dépression des Terres Chaude (Huisto, dans la commune de Aguililla)¹. Pendant plusieurs années, les membres de l'ejido ont sollicité les autorités agraires pour obtenir l'expropriation de nouveaux terrains et une extension du domaine ejidal. Actuellement, de telles revendications ne sont plus exprimées car tous les terrains privés qui entourent l'ejido ont été peu à peu rachetés individuellement par les ejidataires eux-mêmes. Beaucoup d'entre eux sont donc devenus propriétaires privés (grâce à l'utilisation de prête-noms car on ne peut être à la fois ejidataire et propriétaire privé) sur les versants du pourtour du plateau forestier exploité par l'ejido. Ils sont devenus éleveurs là où ils avaient été métayers.

Les anciens métayers devenus ejidataires ont donc connu une accumulation particulièrement rapide au regard de leur ancienne situation. Mais cette évolution favorable n'a concerné qu'un petit nombre de famille, bien inférieur à celui des bénéficiaires prévus par les fonctionnaires du Ministère de la Réforme Agraire. Comme dans beaucoup d'ejidos mexicains, le nombre de bénéficiaires potentiels annoncé lors de la formation de l'ejido est gonflé par le groupe qui fait la demande (parents et amis sont invités à s'inscrire sur les listes et à faire de la présence aux réunions préparatoires). Quelques années après, les personnes ayant effectivement bénéficié de la redistribution se révèlent souvent moins nombreuses. Certains membres ont abandonné leur droit ou l'on vendu à d'autres personnes du groupe, d'autres ont été chassés par les conflits, etc... Aujourd'hui, les membres effectifs de l'ejido El Varaloso ne sont que 45 (contre 155 prévus initialement) et ceux de Barranca Seca sont 120 (contre 280 prévus officiellement). De nombreux travailleurs des

¹Enquête auprès des ejidataires.

forêts (employés à la coupe ou à la scierie) sont payés par l'ejido sans être eux-mêmes ejidatarios.

La superficie forestière attribuée aux ejidos (7000 hectares) ne représente qu'un faible pourcentage de la surface totale de la commune recouverte de pins: environ 5%. Même si de nombreux propriétaires privés vendent le bois de leur "rancho" aux ejidos, l'exploitation forestière est encore contrôlée, en majorité, par le secteur privé. Les plus grands propriétaires de forêt se sont eux aussi organisés pour exploiter eux-mêmes leurs ressources forestières et bénéficier des crédits gouvernementaux. Ainsi, quatre familles de Coalcomán, parmi les plus riches de la commune ont formé avec neveux et enfants le groupe "Madeco" (qui compte 25 membres). Depuis 1980, ils contrôlent l'exploitation forestière de plus de 70 000 hectares grâce à leur scierie de Resumidero, la plus grande entreprise forestière de l'Etat du Michoacán. Elle employait en 1980 plus de 240 travailleurs payés à la tâche pendant la saison de travail, du premier novembre au trente juillet.

Un autre groupe de propriétaires s'est également constitué à Coalcomán et a installé une scierie non loin du bourg. Les fûts sont coupés sur les parcelles des 22 membres du groupe et descendus en camion jusqu'à la scierie.

L'exploitation forestière est donc devenue une activité importante de la commune de Coalcomán et les massifs forestiers de la Sierra Madre del Sur (celui de Coalcomán et ceux des communes voisines de Aguillilla, Tumbiscatio et Arteaga) représentent 30% des capacités forestières de l'Etat du Michoacán¹. Mais le type d'exploitation auquel sont soumises les forêts de la région sud est très différent de celui pratiqué dans la moitié nord de l'Etat. Dans les massifs forestiers de l'axe volcanique du nord du Michoacán, le pillage des forêts est généralisé: une multitude de petites entreprises plus ou moins légales abattent les forêts sans qu'aucun contrôle technique de l'opération ne soit possible. Près de 50% des coupes s'opèrent clandestinement et les tronçonneuses fonctionnent surtout la nuit (abattant le "bois de lune"). Sur le plateau tarasque, et devant la crise de l'agriculture pluviale, la vente du bois est devenue la seule activité rémunérative pour de nombreux paysans dépossédés².

La situation est bien différente dans la Sierra de Coalcomán. La faible densité de population, l'isolement de la région et l'éloignement des centres urbains gros consommateurs de bois coupé clandestinement ont protégé la forêt. Depuis une dizaine d'années (depuis que la compagnie "Michoacana de Occidente" a cessé ses activités), les aspects techniques de l'exploitation forestière sont entièrement contrôlés par l'administration qui prend en charge la gestion du patrimoine forestier. Ainsi, toutes les entreprises forestières, privées ou ejidales, sont tenues de respecter les méthodes d'exploitation prônées par l'administration et

¹ Avec un potentiel de coupe de un million de mètres cubes de bois de pin d'après les techniciens de PROFORMICH, Unidad Administrativa Forestal No 10.

² Thierry Linck, op cit, p. 91 à 109.

de fournir aux techniciens forestiers la main d'oeuvre nécessaire au marquage et au comptage des arbres¹.

La forêt est donc mieux exploitée et mieux protégée que dans les massifs montagneux du nord de l'Etat. Il est désormais interdit d'abattre des pins à des fins agricoles ou pastorales sans autorisation délivrée par l'administration. Cette interdiction peut bien sûr être contournée par les éleveurs soucieux d'étendre la superficie de leurs pâturages (la surface de la commune rend impossible tout contrôle rigoureux) mais les revenus qu'ils peuvent espérer tirer de la vente des arbres aux scieries les incitent à ne pas gaspiller ce capital pour peu qu'une route forestière en autorise l'exploitation effective. La situation des forêts de pins de la commune paraît donc être stabilisée après plus d'un siècle d'empiétements successifs réalisés au profit des activités agro-pastorales. Seuls les incendies criminels réduisent encore la surface boisée car la valeur récemment acquise par les forêts de pins les rend beaucoup plus sujettes aux vengeances et règlements de compte en tout genre. Les bois de chênes qui couvraient de vastes versants de la Sierra de Coalcomán sont par contre en voie de disparition. Ce sont les premiers à avoir souffert de l'installation des colons au début du siècle. Ils ne sont pas efficacement protégés par l'administration forestière qui s'en désintéresse car leur valeur commerciale est faible.

L'industrie de la forêt a donc créé de nombreux emplois dans la région de Coalcomán. Actuellement, les différentes scieries de la commune fournissent plus de 600 emplois pendant sept à huit mois de l'année (l'exploitation est interrompue en saison des pluies et les effectifs considérablement réduits)². Les premiers bûcherons employés par la compagnie privée "Michoacana de Occidente", puis par le groupe "Madeco" étaient engagés dans d'autres régions forestières du pays (Zitácuaro et Uruapan dans l'Etat du Michoacán, Etats de Mexico et de Durango) pour pouvoir bénéficier de leur expérience. Cependant, la majorité des travailleurs du bois sont originaires de la commune de Coalcomán. Ce sont pour la plupart des anciens métayers ou des fils de métayers attirés par des salaires relativement élevés, (toujours supérieurs à celui que pourrait espérer un journalier agricole). Malgré des conditions de travail pénibles et dangereuses, aucun d'entre eux n'a rebroussé chemin pour retourner travailler "à moitié" avec les éleveurs.

¹La méthode d'exploitation utilisée est celle de la "sylviculture intensive". Elle consiste à diviser chaque propriété forestière en lots de 100 hectares chacun eux mêmes divisés en six parcelles. Chaque parcelle est alors soumise successivement aux différentes coupes du cycle: pré-éclaircissage, premier éclaircissage, deuxième éclaircissage, troisième éclaircissage, coupe de régénération et coupe de libération. Cette méthode est censée permettre l'obtention en quelques décennies de six zones homogènes dans chaque lot.

²Les emplois créés seraient au nombre de 1075 en 1984 d'après le maire de la commune (Primer informe de gobierno municipal, op cit, p. 11). Ce chiffre nous semble quelque peu surestimé.

D'autres emplois ont été créés, bien qu'en nombre beaucoup plus réduit, par le récent développement des activités minières. En 1983, la commune de Coalcoman produisait 6 tonnes d'argent, 250 tonnes de plomb et surtout 65 000 tonnes de baryte soit près de 20% de la production nationale¹. Cette production est obtenue dans la mine de "Los Encinos" (au nord-ouest de la commune) qui constitue une véritable enclave minière. Contrairement au cas de l'exploitation forestière, cette activité échappe totalement aux habitants de la commune. Les capitaux investis sont d'origine étrangère (groupe HYLISA), sans aucune relation avec le capital local. Les emplois qualifiés sont occupés par des personnes étrangères à la région et peu de personnes originaires de la commune travaillent dans la mine (37 d'après le recensement de 1980 mais sans doute davantage aujourd'hui).

L'essor des cultures illicites.

Au cours de l'intégration de la région à la division internationale du travail, cannabis et pavot sont bien les seules cultures pour lesquelles la Sierra de Coalcomán présentait de réels avantages comparatifs. L'éloignement de la région, la complexité du relief, des précipitations suffisantes et les innombrables possibilités de camouflage étaient autant de conditions favorables au développement de telles activités. Les pistes d'atterrissage, déjà aménagées dans la plupart des hameaux éloignés du bourg à l'époque du petit commerce aérien, facilitaient la vente et le transport des produits récoltés.

Le pavot était connu dans la région depuis très longtemps et utilisé en médecine traditionnelle. Sa culture s'est beaucoup développée ces dernières années depuis que la "goma" trouve des acheteurs mais reste cependant limitée à certains affleurements calcaires à l'abri des regards. Le développement de la culture du cannabis a été beaucoup plus spectaculaire et concerne l'ensemble des régions montagneuses de la Sierra Madre del Sur. Il s'est accéléré depuis quatre ou cinq ans malgré la campagne de répression menée conjointement par les administrations nord-américaine et mexicaine.

Il est évident que ces cultures sont de loin les plus rémunératrices et susceptibles de convaincre les plus réticents. La vente de 50 kilogrammes de cannabis rapporte autant que celle de 50 taurillons de 250 kg chacun. Elle représente un an de salaire dans les fermes de Californie et dix ans de travail pour un ouvrier agricole travaillant dans les campagnes mexicaines. En outre la culture du cannabis demande très peu de travail. Le semis s'effectue à la lance comme dans le cas du maïs sur brûlis. Désherbage et fertilisation (sulfate d'ammonium) sont facultatifs mais leur usage tend à se répandre. Une fois la récolte achevée, la production est rassemblée sur l'aire de séchage (la cour de ferme ou les toits font en général l'affaire) et remuée fréquemment jusqu'à obtention du degré hydrométrique souhaité par les acheteurs.

¹SPP, Minería, 1984.

Comme la production est abondante vers la fin de la saison des pluies, les prix proposés aux producteurs ont alors tendance à baisser. Pour obtenir une récolte plus précoce (au mois d'août) et bénéficier de prix plus avantageux, certains cultivateurs ont innové en développant l'utilisation de pépinières. Les graines sont alors semées (en pot ou dans des bacs aménagés) bien avant qu'il ne pleuve et arrosées. Les jeunes plantes sont ensuite transplantées, au début de la saison des pluies, dans les lieux de production. Il nous a même été donné d'observer un producteur récupérer avec soin les plantes qui avaient germé sur son toit, là où avait séché la récolte de l'année précédente.

Quelques journées de travail suffisent donc à la production d'une importante quantité de stupéfiants, quelques heures seulement à la production de quelque dizaines de kilogrammes. Dans ces conditions, la rémunération du travail est extrêmement élevée et ne peut être comparée à celle d'aucune autre activité. Le prix offert aux producteurs de pavot est encore largement supérieur mais la récolte de la gomme, par incision et raclage quotidiens de la capsule, exige un travail minutieux, long et suivi qui décourage de nombreux producteurs.

Mais qui sème cannabis et pavot? Et de telles cultures constituent-elles une alternative réelle pour les paysans que la spécialisation de la région dans l'élevage extensif a écartés de la sphère de la production? On devinera les difficultés qui surgissent au moment d'enquêter sur de tels sujets et le caractère décousu et aléatoire des informations recueillies. En première analyse, il semble que ces activités soient accessibles à tous. Quand la culture des stupéfiants s'est développée dans la région de Coalcomán, il n'était pas difficile de se procurer les semences. Plusieurs personnes affirment que les soldats distribuaient les graines à qui voulait bien les semer. Pour ceux qui ne possédaient aucun terrain, le métayage était toujours possible à moins de semer sans demander la permission au propriétaire.

Depuis quelques années (1983-1984), la répression s'est intensifiée et les conditions de la culture ont quelque peu changé. Comme le cannabis est une plante de soleil, il doit être semé dans des clairières ou en plein champ. Il est donc facilement repéré par les hélicoptères et détruit à l'aide des rampes d'aspersion dont ils sont équipés. Le séchage de la récolte s'avère aussi très délicat car il n'est pas toujours possible de dissimuler à temps la production lorsque les vrombissements d'hélicoptères se font entendre. Les producteurs ainsi surpris ou ceux qui sont seulement soupçonnés sont arrêtés et emprisonnés, fréquemment frappés et torturés. Leur maison est le plus souvent pillée, parfois brûlée. Partout, l'intensité de la répression a conduit à des abus sans nombre et augmenté encore la violence qui caractérisait déjà cette société agraire. Cultiver le cannabis est donc devenu une activité extrêmement dangereuse. Les quantités récoltées sont de plus en plus modestes car les hélicoptères détruisent un grand nombre de parcelles. On ne peut désormais semer qu'en lisière de forêt ou dans les endroits les plus escarpés. Pour limiter les risques de ne rien récolter, les producteurs multiplient les lieux de production en ne semant que de très petites

parcelles les plus dispersées possible. Disposer d'un très grand terrain -le plus abrupt possible- devient alors une condition nécessaire à la réussite.

Malgré ceci, la production n'a vraisemblablement pas diminué dans la région de Coalcomán. Il est de notoriété publique que certains bénéficient de protections efficaces et peuvent ainsi semer de grandes superficies sans être inquiétés. Des journaliers sont même recrutés sur la place publique pour les travaux de désherbage, récolte, conditionnement et emballage. Le transport de la production est alors réalisé directement en avion, en hélicoptère (les mêmes que ceux qui sont utilisés pour la destruction des cultures) ou grâce aux camions blindés qui assurent les transports de fonds entre la banque de Coalcomán et sa succursale de Uruapan. Le caractère sélectif de la répression fait surgir un sentiment d'injustice et d'aucuns prétendent même -abusivement n'en doutons pas- que la campagne de répression qui s'abat sur les petits producteurs a pour but essentiel l'élimination de toute concurrence paysanne.

Si l'on excepte le cas des personnes bénéficiant de protections particulières, la culture des plantes interdites est donc une activité "à hauts risques". Elle ne constitue pas un élément stable des systèmes de production. Le paysan qui sème est conscient des risques qu'il prend. S'il a de la chance, il dispose alors soudainement d'une quantité d'argent plus ou moins volumineuse qu'il faut dépenser promptement. Si la somme en question est modeste, elle sert à payer les dettes et à élever temporairement le niveau de vie de la famille: on achète des vêtements neufs, une paire de baskets neuves, un radio-cassette, etc... Ces revenus "extra" constituent une bouffée d'oxygène passagère mais il faut tenter le coup une nouvelle fois quelques années plus tard pour maintenir le niveau de vie ainsi atteint.

Si la récolte a été plus consistante et vendue sans encombre, la porte est ouverte à une accumulation instantanée. Il est tout à coup possible d'acheter du bétail, une camionnette, de faire construire une maison au bourg et même d'acheter un "rancho". Dès lors, il n'est pas nécessaire de continuer à prendre des risques en semant une nouvelle fois cannabis ou pavot. Les investissements réalisés suffisent à procurer des revenus très satisfaisants pour qui accepte de s'en contenter. Certaines familles pauvres -métayers, petits tenanciers- ont ainsi connu une accumulation fulgurante qui leur a permis de devenir propriétaire-éleveur du jour au lendemain. Ils sont devenus indépendants et cessent alors de travailler "pour les autres". De tels sauts qualitatifs dans l'échelle sociale de Coalcomán sont aisément identifiables lorsqu'on s'intéresse, au cours des enquêtes, à l'évolution récente des exploitations agricoles. Le producteur cherche souvent à minimiser les progrès réalisés lorsqu'il les estime quelque peu suspects mais la connaissance de l'histoire agraire de la région et des possibilités d'accumulation réservées à chaque type d'agent économique permet à l'enquêteur de lever le doute.

Compte tenu de la répression, de pareilles réussites sont maintenant exceptionnelles. Les paysans qui sont restés soumis aux conditions du métayage n'ont plus accès aux cultures illicites. La plupart d'entre eux travaillent dans des propriétés relativement proches du bourg ou dans la vallée de Coalcomán car les "ranchos" les plus éloignés ont été

les premiers à se vider de leurs métayers. Si le patron n'est pas lui même adepte de ce genre de cultures, le métayer n'a aucune chance de réussir son semis et ne s'y risque en général pas. Les petits tenanciers, ceux qui ne possèdent que quelques dizaines d'hectares, n'ont guère plus de chance de réussite. La découverte d'une parcelle de cannabis si près de la maison d'habitation condamnerait automatiquement le père de famille et ses enfants en âge de travailler.

Les seuls agriculteurs en position favorable sont ceux qui possèdent de grandes superficies très éloignées du bourg, et inaccessibles en véhicule motorisé (on a le temps de voir venir les forces armées terrestres et de prendre la fuite). très souvent, ces grandes propriétés ont été désertées par les métayers depuis plusieurs années et la famille du propriétaire vit seule sur le domaine. C'est encore une famille élargie car les enfants adultes, mariés ou non, sont toujours là. On remarque dans de nombreux cas que seules les cultures illicites les ont retenus auprès de leurs parents et les dissuade de partir aux Etats Unis. Eux n'ont peur de rien et sont prêts à risquer le tout pour le tout pour pouvoir "épater" les copains, jouir de la société de consommation, ou accumuler le capital et l'expérience nécessaires au mariage. Dès qu'ils le peuvent, ils font construire une maison à Coalcomán; ils s'achètent la camionnette qui leur fournira la possibilité de faire payer à leur tour les transports de personnes et de marchandises réalisés entre le bourg et les "ranchos", la camionnette qui leur donnera la liberté de s'échapper à tout moment de l'isolement de la propriété, même s'il reste du chemin à parcourir à pied entre la maison et le dernier chemin accessible en véhicule.

De tels hameaux si isolés auraient perdu leur population jeune depuis longtemps si la culture des plantes à stupéfiants ne mettait pas un peu de sel dans la vie et d'argent dans la poche. En dehors des gros planteurs et trafiquants qui bénéficient de complicités évidentes, ces "rancheros" sont les seuls à pouvoir espérer tirer profit des cultures interdites.

En injectant de grandes quantités d'argent frais dans l'économie de la région, les narco-pesos, la culture et le trafic des stupéfiants ont créé de nombreuses distorsions. Les signes extérieurs de richesse ont donné au bourg de Coalcomán et à certains hameaux des environs un aspect quelque peu irréel: voitures de luxe, antennes paraboliques, somptueuses villas, etc... La vie est chère à Coalcomán en regard de la petite taille de la ville et les services et commerces proposés sont ceux d'une ville de taille supérieure. Des constructions disproportionnées surgissent çà et là sans autre motif apparent que celui de dépenser rapidement une grosse somme d'argent. La spéculation sur les biens immobiliers a provoqué une hausse considérable du prix des terrains urbains et des propriétés agricoles. Un producteur qui vient de toucher le produit de sa récolte est prêt à acheter n'importe quoi à n'importe quel prix. Même les terrains les plus impropres aux activités agro-pastorales et les plus éloignés des voies de communication se vendent à des prix extrêmement élevés. Cette spéculation encourage donc la concentration foncière et met hors jeu les métayers et petits tenanciers qui voudraient placer leurs économies

(quand ils en ont) dans l'achat d'une petite propriété. L'argent gagné honnêtement ne suffit plus à acheter un terrain.

Les opportunités de gain et les salaires offerts aux journaliers de la drogue (5 à 10 fois supérieurs au salaire journalier normal) ont fait pression sur les salaires. Avec les autres possibilités de rémunération supérieure offertes par l'émigration (voir plus loin), la drogue a aussi encouragé les travailleurs, métayers ou non, à abandonner le travail "classique" de la terre. Les grands propriétaires se plaignent tous des difficultés qu'ils rencontrent pour trouver un métayer ou même un "gérant" qui accepte de travailler pour eux: "ils (les métayers) ne veulent plus travailler", se lamentent les propriétaires; "ils veulent qu'on leur donne tout" (100% de la récolte de grains). Il en est de même pour le travail salarié bien que les salaires offerts soient très supérieurs à ceux proposés dans d'autres régions du Mexique: 8000 à 10 000 pesos par jour en 1988 contre 6000 pesos environ dans la vallée de Zamora, pourtant riche.

Enfin, la culture et le trafic de la drogue ont accentué la distorsion, sociale, constituée par la violence. Élément incontournable de l'histoire agraire de la région, elle a été augmentée par les activités illégales. En plus de la violence des forces répressives, suspicions, dénonciations et vengeances sont encore plus nombreuses qu'auparavant et les sommes d'argent mises en jeu sont considérables au regard du prix attribué à la vie d'un homme.

Élément nouveau du système agraire, la culture du cannabis s'intègre parfaitement à son évolution. Élevage extensif naisseur et culture du cannabis sont les deux activités pour lesquelles la Sierra de Coalcomán n'était pas trop mal placée dans le jeu de la spécialisation régionale. Leur développement relève aussi de la même logique: la recherche d'une augmentation de la productivité du travail et non d'une éventuelle augmentation des revenus à l'hectare. Paradoxalement, et pour la plupart de ses cultivateurs, le cannabis ne procure pas de hauts revenus par hectare car la surface semée doit, pour pouvoir être un jour récoltée, être immergée, divisée et atomisée sur un très grand espace propice à son camouflage. C'est donc le contrôle de l'espace qui est à la base de la culture de cannabis comme il est à la base de l'élevage extensif. C'est son monopole qui permet le prélèvement de la rente, l'emploi d'une petite quantité de travail et l'obtention d'une productivité du travail très élevée.

Notre hypothèse -elle relève plutôt de l'"intime conviction"- est que ces analogies entre élevage extensif et culture de cannabis expriment aussi une communauté d'intérêts entre grands éleveurs et narco-trafiquants. L'achat de grandes propriétés et l'achat de bétail représentent sans doute un moyen aisé de blanchir l'argent illicite, surtout si les achats ont lieu dans une autre entité politico-administrative du pays, dans un autre Etat. Plusieurs éleveurs de Coalcomán ont ainsi acheté des terres du côté du Golfe du Mexique, dans les régions d'embouche. Ils ont organisé eux-mêmes le transfert de leur bétail maigre et son engraissement. L'un d'eux, installé à Tamuin, au coeur

de la Huasteca, est devenu l'un des caciques les plus influents de cette commune, la première du Mexique en matière d'élevage bovin....

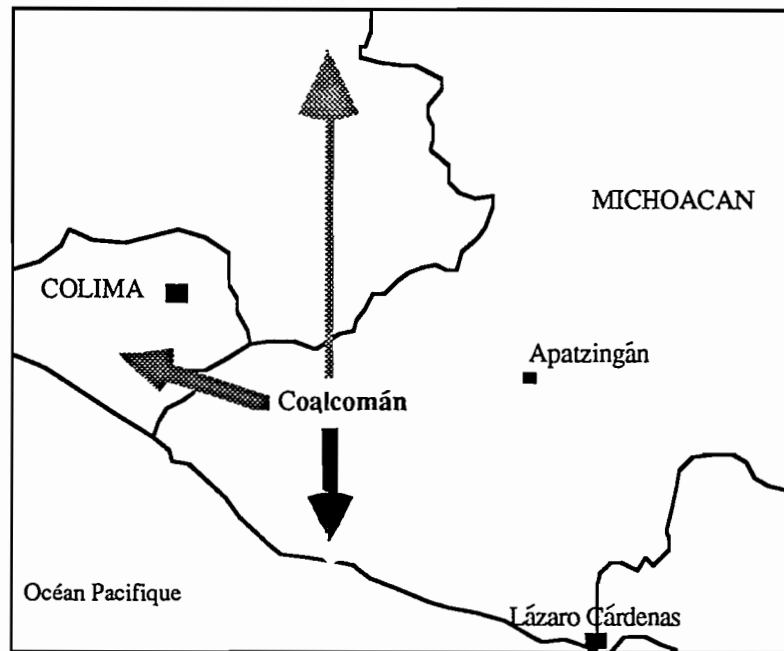
La cannabis a constitué une source d'accumulation sans précédent pour quelques familles chanceuses. Elle a retenu certains jeunes "au pays" mais limité les possibilités d'installation de ceux pour lesquels le prix de la terre a trop augmenté. Elle reste réservée à une "élite" assez restreinte et n'est plus accessible à la majorité de la population¹. L'essor de cette activité hyper-rémunérative, pas plus que les nouveaux emplois offerts dans l'industrie forestière, n'a pas réussi à compenser pleinement le large mouvement d'émigration, responsable du déclin démographique de Coalcomán enregistré après 1960.

L'émigration.

Plusieurs mouvements d'émigration sont responsables de cette hémorragie démographique. La Sierra de Coalcomán expulse alors dans trois directions qu'il faut analyser une par une: l'émigration aux Etats Unis, caractéristique de toute la région occidentale du Mexique mais qui est le plus souvent saisonnière, et l'émigration définitive vers l'Etat de Colima d'une part, vers les communautés indiennes du sud, d'autre part (Voir Carte No 12).

¹Contrairement aux idées souvent entretenues par la presse. D'après la revue hebdomadaire Proceso, par exemple, la totalité de la population de la commune voisine d'Aguililla serait occupée dans la culture du cannabis et du pavot (No 599, 25-04-1988).

Carte No 12: L'émigration dans la Sierra de Coalcomán.



- Emigration vers les Etats Unis.
- Emigration vers les périmètres irrigués.
- Emigration vers les indivis des communautés indiennes.

L'émigration temporaire ou définitive vers les Etats Unis constitue un trait marquant de toute la région occidentale du Mexique. Ce n'est pas un phénomène récent et plusieurs vagues d'émigration se sont succédé depuis l'annexion, par les Etats Unis, de la moitié nord du pays (1848). L'étape décisive de ce processus a été l'organisation officielle de l'émigration décidée par les deux pays en 1942 pour pallier les besoins urgents de l'économie de guerre nord-américaine. Mais le programme "bracero" fût prolongé longtemps après la fin de la guerre puis clos en 1964. Cette période d'émigration planifiée a permis à de nombreux Mexicains d'obtenir un visa de résidence permanente aux Etats Unis et de constituer une population mexicaine importante et stabilisée de l'autre côté de la frontière. C'est sur la base de ces réseaux familiaux et villageois que l'émigration clandestine a pu se développer rapidement et durablement par la suite¹.

¹Thierry Linck et al: **Población y poblamiento II: ocupación del espacio y migraciones**, El Colegio de Michoacán, México 1986, p. 16.

Si l'émigration aux Etats Unis caractérise tout l'ouest du Mexique, elle est particulièrement importante dans toutes les régions qui ont successivement attiré puis expulsé une partie de la paysannerie vers les terres moins peuplées du sud: Altos de Jalisco, Bajío, Région de Cotija et Tocombo, communes de Coalcomán, Aguililla et Villa Victoria¹. Tout au long de ce glissement démographique vers le sud, mobilité démographique et migration sont des éléments constitutifs du système agraire. Dans la commune de Coalcomán, l'émigration vers les Etats Unis débute vraisemblablement dès 1950 mais ne se généralise qu'après 1960 pour les raisons explicitées plus haut. Elle commence donc beaucoup plus tardivement mais s'insère dans cette même tradition historique. Elle concerne la même paysannerie métisse constituée de petits tenanciers et de "rancheros", de métayers et aussi, depuis la Réforme Agraire, de très nombreux ejidataires ou de leurs enfants journaliers agricoles. Il est frappant de constater que ce phénomène migratoire ne concerne pratiquement pas la région indienne du plateau tarasque pourtant entourée de régions pourvoyeuses de migrants. De même, l'émigration aux Etats Unis est presque inconnue dans les communautés indiennes de la côte (commune d'Aquila).

Aujourd'hui, elle est devenue un aspect important de la vie rurale à Coalcomán. Chaque année, décembre est l'époque du retour des saisonniers et de longues files d'attente se forment devant la banque où chacun dépose ses économies. Si l'on excepte la culture et le trafic de la drogue, travailler dans les fermes de Californie (récolte des fruits en été) procure un revenu bien supérieur à ceux que l'on peut espérer obtenir dans la commune de Coalcomán. Les salaires y sont dix fois supérieurs et un émigré peut économiser jusqu'à 400 ou 500 dollars par mois s'il bénéficie d'un emploi stable lui permettant de travailler tous les jours. Ainsi, parmi les producteurs auprès desquels nous avons enquêté, un tiers était allé travailler aux Etats Unis au moins une fois et plus de la moitié y étaient allés ou avaient des enfants saisonniers.

L'émigration saisonnière reste compatible avec la poursuite du système de culture sur brûlis. Quel que soit l'objectif de l'agriculteur - produire plutôt du grain ou augmenter la surface en herbe - les plus gros travaux s'effectuent en hiver, à l'époque où les émigrés sont de retour au pays. Ils peuvent donc participer aux travaux de récolte (en janvier) et effectuer, au cours de l'hiver, l'abattis nécessaire au semis de l'année suivante. Quand ils repartent aux Etats Unis (avril-mai), le gros du travail est fait et les émigrés laissent derrière eux une parcelle prête à être brûlée etensemencée. Ces travaux, bien que délicats, demandent très peu

¹ Depuis quelques années, de nombreuses études ont été consacrées à l'émigration internationale, en particulier pour les régions situées au nord-ouest du Michoacan. Plusieurs d'entre elles sont rassemblées dans Thomas Calvo et Gustavo Lopez: *Movimientos de población...*, op cit; Gustavo Lopez et Sergio Pardo: *Migraciones en el occidente de México*, El Colegio de Michoacán, México, 1988. Pour la région sud-ouest du Michoacán, l'émigration vers les Etats Unis a été étudiée dans la commune D'Aguililla par Roger Rouse.

de travail et sont facilement confiés aux parents ou aux frères qui ne partent pas. Pendant la saison des pluies, il reste à asperger la parcelle à l'herbicide "esteron" et à répandre le sulfate d'ammonium au pied du maïs. C'est le seul travail nécessaire jusqu'au retour des émigrés l'hiver suivant. Le bétail est également confié aux membres de la famille qui n'émigrent pas.

En revanche, il est impossible de mener de front l'émigration saisonnière d'été et le travail des terres à boeufs. La préparation du sol demande plusieurs semaines de travail au début de la saison des pluies. A l'époque où l'on pratiquait encore la succession pois chiche / maïs, l'implantation (en septembre) et le désherbage du pois chiche occupaient l'agriculteur une bonne partie de l'automne. Si la maladie cryptogamique du pois chiche et l'abandon des terres labourées ont été à l'origine de nombreux départs, il est probable que l'émigration aux Etats Unis ait aussi précipité l'abandon de ce système de culture. Alors que la productivité du travail avait tendance à baisser en culture attelée, les perspectives de rémunération du travail aux Etats Unis et la possibilité de poursuivre la culture sur brûlis ne pouvaient qu'inciter les producteurs à délaisser les terres de labour.

Les récentes études réalisées dans le nord-ouest du Michoacán tendent à prouver que l'émigration saisonnière ne concerne pas qu'un groupe social en particulier. Les émigrés sont souvent jeunes mais peuvent être fils de propriétaires privés, fils d'ejidataires ou de journaliers agricoles, ou eux-mêmes propriétaires, ejidataires ou journaliers. Dans la Sierra de Coalcomán, ce diagnostic peut être vérifié (propriétaires et métayers partent aux Etats Unis) mais mérite d'être précisé.

La décision de partir aux Etats Unis suppose que l'agriculteur ait préalablement comparé les revenus de son exploitation avec ceux qu'il pourrait obtenir de l'autre côté de la frontière. Pour que cette comparaison ait un sens, il faut que l'émigration aux Etats Unis représente une alternative réelle, c'est à dire que les chances de réussite soient suffisamment nombreuses. Pour qu'un tel départ soit envisageable, l'agriculteur doit disposer absolument d'un capital minimum lui permettant de financer le voyage, de payer les services d'un "coyote" pour passer clandestinement la frontière, et de survivre pendant les premiers jours de son séjour aux Etats Unis. Car le voyage aux Etats Unis est toujours une entreprise risquée et coûteuse. Ceux qui sont capturés par la police des frontières nord-américaine sont refoulés et perdent ainsi l'argent qu'ils ont investi dans le voyage. Ils peuvent rester endettés pour longtemps à moins de tenter une nouvelle fois le passage.

Celui qui part aux Etats Unis doit aussi disposer des contacts nécessaires à l'intégration dans la communauté émigrée et indispensables pour trouver du travail. Il doit déjà faire partie d'un réseau de relations familiales et de parrainage. Ceux qui ont de nombreux parents de l'autre côté, connaissent un "coyote" ou ont un parrain contremaître dans une ferme de Californie accumulent davantage de chances d'arriver à destination et de trouver rapidement du travail.

Encore une fois, les métayers qui restent dépendants du propriétaire constituent le groupe le plus mal placé. Engagés pour établir les prairies temporaires, ils peuvent difficilement s'absenter avant d'avoir effectué les semis du mois de juin. En outre, ils disposent rarement des économies nécessaires au voyage. Parfois même, ils sont chargés de garder la propriété et de soigner le bétail du patron pendant que celui-ci part aux Etats Unis. Parmi les 25 agriculteurs interrogés qui avaient émigré, 9 anciens métayers ou fils de métayers avaient réussi à acheter un terrain avec l'argent économisé aux Etats Unis. Deux d'entre eux seulement ont pu acquérir une propriété de taille raisonnable (quelques centaines d'hectares), les autres étant devenus petits tenanciers. L'émigration a donc constitué, pour ceux là, une source d'accumulation (exogène) remarquable bien qu'il ne soit pas toujours possible de séparer clairement les rôles respectifs de l'émigration et de la culture ou trafic de cannabis.

Les plus aptes au départ semblent plutôt être les jeunes dont les parents possèdent un "rancho" suffisamment grand pour que les enfants adultes, mariés ou non, puissent s'y installer. Ils leur est donc facile de laisser la parcelle de maïs et le bétail à la charge des membres de la famille qui n'émigrent pas (parents), d'emprunter l'argent nécessaire au voyage. C'est pour eux que le voyage est le moins risqué ou que les risques encourus sont les moins graves. Ils partent souvent célibataires et peuvent ainsi se constituer un petit capital facilitant leur installation et leur mariage: achat ou construction de la maison, achat d'une camionnette, etc...

- L'émigration vers les périmètres irrigués de l'Etat de Colima.
Lorsque, au début des années 1940, les villages situés au nord-ouest de la commune de Coalcomán furent dotés de terres, un premier contingent de métayers ont quitté les "ranchos" pour tenter leur chance comme ejidataires¹. A partir de 1950, la constitution de grands périmètres irrigués transforme le paysage agricole de l'Etat de Colima en y introduisant l'arbre fruitier. Après 1970, l'irrigation y connaît une phase d'expansion spectaculaire avec la maîtrise du Río Armería et l'irrigation prévue de 45 000 nouveaux hectares. Avec le développement des cultures fruitières de rente, le mouvement migratoire vers l'ouest s'intensifie et les métayers de Coalcoman franchissent les limites de la commune pour s'installer dans les villages de l'Etat de Colima.

Dans un premier temps, l'arboriculture fournit du travail presque toute l'année pour la récolte des fruits et permet donc de survivre. Mais les nouveaux venus s'inscrivent aussi sur les listes des demandeurs de terres en attendant le jour espéré où l'ejido sera finalement créé. C'est ainsi que la population de l'Etat de Colima est en permanence gonflée par un flux ininterrompu d'immigrés venus des hautes terres des Etats de Jalisco et Michoacán. En 1970, les immigrés sont 17 000 dans L'Etat de Colima. Ce sont surtout les zones irriguées qui bénéficient de ce flux

¹ Voir Chapitre III et Carte No 10.

migratoire et la population de Tecomán, situé au coeur du grand périmètre côtier, est multipliée par 8,2 entre 1940 et 1970¹.

La pression sociale alors exercée par la paysannerie contraint le Président Echeverría (1970-1976) à renouer avec une politique plus favorable à la paysannerie, politique quelque peu délaissée depuis les années 1940. De nouveaux ejidos sont créés et les anciens sont agrandis mais les terres distribuées ne sont pas de bonne qualité: très peu de terrains irrigués et beaucoup de parcours montagneux peu productifs. C'est cette ultime phase de la réforme agraire qui a permis à de nombreux métayers de la Sierra de Coalcomán de devenir ejidatarios. Beaucoup sont restés journaliers agricoles mais aucun d'entre eux n'est retourné à Coalcomán. C'est vraisemblablement ce flux migratoire définitif en direction des périmètres irrigués de Colima qui a le plus participé à l'hémorragie de main d'oeuvre survenue à Coalcomán à partir de 1960.

Pour mesurer ce mouvement de population et en analyser ses effets, c'est dans les villages de l'Etat de Colima qu'il faut enquêter. Dans la commune de Coquimatlán, les immigrants représentaient 20% de la population en 1970. Parmi les 37 producteurs que nous y avons interrogés, 18 étaient originaires de l'Etat de Jalisco et du sud-ouest de l'Etat de Michoacan².

Une étude récente réalisée dans le village de Tecolapa³ (commune de Ixtlahuacán, Colima) souligne l'importance numérique des immigrants venus du Michoacán. Dans les quatre ejidos de ce village, 40% des bénéficiaires de la Réforme Agraire seraient originaires des communes de Coalcoman et Villa Victoria, 6% des communes de Coahuayana et Aquila. Mais parmi les 28 immigrants interrogés dont on connaît l'ancienne activité, on distingue clairement deux groupes:

- quinze personnes étaient métayers. Ils se sont installés dans le village de Tecolapa dans les années 1960 (certains dès 1951). Journaliers agricoles sur les périmètres irrigués, ils pouvaient également négocier avec les autorités ejidales ou les propriétaires privés la permission de semer une parcelle de maïs (sur brûlis) dans les montagnes qui dominent les zones irriguées (métayage?). Après quelques années d'attente (plus de cinq ans en moyenne se sont écoulés depuis leur installation dans le village), ils sont devenus ejidatarios à la faveur des créations successives d'ejidos. Deux d'entre eux ont acheté (illégalement) leur droit

¹Sur l'évolution de l'agriculture dans l'Etat de Colima, voir H.Cochet: *Historia agraria del municipio de Coquimatlán*, op cit.

²Idem, p. 182-183 et 195. Nicolas Fornage Confirme ce phénomène dans le cas du petit ejido de Cruz de Piedra créé en 1976: il y rencontre 10 ejidatarios originaires des communes de Coalcomán et Villa Victoria installés dans l'Etat de Colima depuis 1958 (pour les plus anciennement installés), communication personnelle, mai 1986.

³François Léger, communication personnelle, avril 1989. L'enquête a été réalisée auprès de 65 ejidatarios des ejidos Tecolapa, La Salada, P.Carranza et F.Gallardo.

ejidal. Les parcelles dont ils jouissent actuellement ne bénéficient pas d'infrastructure d'irrigation et quatre n'ont accès qu'à des parcours montagneux non-labourables.

- Le deuxième groupe (13 personnes) est constitué d'anciens "rancheros" sans qu'il soit possible de préciser la taille de leur ancienne propriété. Leur descente de la Sierra de Coalcomán est plus tardive (1962-1979) et ne s'est pas réalisée dans les mêmes conditions. Douze ont acheté un ou plusieurs droits ejidaux et le délai moyen qui s'écoule entre leur descente de la Sierra et leur installation comme ejidataires est beaucoup plus court: deux ans et demi en moyenne. La moitié d'entre eux (7) achètent leur droit l'année même de l'installation, et peut-être même avant d'abandonner la Sierra de Coalcomán. Eux n'ont pas été chassés de leur région d'origine par l'attaque du pois chiche par les maladies cryptogamiques, l'abandon des terres labourées ou le développement des prairies temporaires. Leur capital était suffisant pour permettre l'achat immédiat d'un droit ejidal. Ils ont vraisemblablement fui leur "rancho" à la suite de conflits sanglants et pour éviter des représailles. Car la violence endémique qui caractérise la société agraire de Coalcomán constitue aussi un facteur expulsif, qui stimule toujours la mobilité démographique. Dans l'ensemble, ces immigrants possèdent de meilleures terres. La moitié d'entre eux bénéficient de la rente différentielle créée par les infrastructures d'irrigation¹.

L'arrivée de ce deuxième groupe d'immigrants aurait même perturbé l'organisation de l'espace ejidal en introduisant l'usage des clôtures et les pratiques d'élevage propres aux "ranchos" de la Sierra de Coalcomán. Il aurait provoqué un véritable phénomène d'enclosure². Ces transformations sont comparables à celles imposées aux communautés indiennes de la côte du Michoacán par les agriculteurs-éleveurs de la commune de Coalcomán. Nous y reviendrons dans les pages qui suivent.

La grande dépression des Terres Chaudes qui sépare la Sierra de Coalcomán du Mexique central a connu une évolution comparable à celle de l'Etat de Colima. Les barrages construits à l'initiative de la "Commission du Bassin du Tepalcatepec" ont permis la constitution de grands périmètres irrigués et le développement des cultures d'exportation. Beaucoup d'ejidos ont été créés et la population de la vallée est pratiquement multipliée par quatre entre 1950 et 1970. Malgré cette évolution et la création de nombreux emplois saisonniers ou permanents, aucun flux migratoire massif en provenance de la Sierra de Coalcomán ne semble pouvoir être détecté. Certains métayers ou petits tenanciers se sont sûrement installés dans les ejidos de la commune de Tepalcatepec

¹D'après les données rassemblées par F.Léger. Voir Annexe No 9.

²F.Léger, communication personnelle.

mais la majorité des immigrants semblent plutôt originaires des régions situées au nord des Terres Chaudes¹.

Au sud-est de la Sierra de Coalcomán, un autre pôle de développement a exercé une forte attraction sur la population du Michoacan. Il s'agit du complexe sidérurgique de Lázaro Cárdenas mis en service au début des années 1970. La construction d'un immense barrage sur le Río Balsas, puis celle du complexe sidérurgique lui-même avait déjà attiré plusieurs milliers de personnes vers le delta du Río Balsas. Ces ouvriers ne sont pas originaires de la Sierra de Coalcomán et parmi les agriculteurs que nous y avons interrogés, aucun n'a mentionné l'existence de ce pôle industriel. Les études démographiques réalisées sur l'origine géographique des ouvriers confirment ces résultats: Alors que d'importants contingents de migrants sont originaires des communes de Arteaga, Lázaro Cárdenas et de la dépression des Terres Chaudes, les communes de Coalcomán, Villa Victoria, Aquila et Coahuayana ne sont pratiquement pas représentées².

- L'émigration vers les indivis des communautés indiennes. Cette migration lente vers la commune d'Aquila et la réduction consécutive des communautés indiennes s'inscrivent dans le prolongement des mouvements de colonisation analysés aux Chapitres II et III. Les empiétements successifs réalisés au détriment des communautés indiennes depuis l'installation à Coalcomán de la population blanche sont brutalement stimulés par les transformations agraires survenues dans les "ranchos" de la Sierra de Coalcomán. Après abandon des terres de labour et devant la "savanisation" de l'écosystème, beaucoup de métayers et de petits tenanciers ont préféré tenter leur chance là où la terre était encore gratuite et non recouverte par les graminées fourragères: sur la fraction non envahie des indivis communautaires. C'est cette nouvelle phase du glissement démographique vers le sud que nous allons examiner en prenant l'exemple de la communauté indienne de Pómaro.

¹Juan Manuel Durán Juárez et Alain Bustin: **Revolución agrícola en la Tierra Caliente de Michoacán**, El Colegio de Michoacán, Zamora, Michoacán, 1983, p.194 à 201 et 255.

²Gilles Fourt: "L'espace de la migration du personnel de la siderurgie à Lazaro Cardenas" dans: **Nouvelles contributions à l'étude de l'espace social dans les zones d'influence des ports industriels du Pacifique mexicain**, Document de travail No 9, février 1983, p. 9 à13.

4- Les transformations agraires dans les communautés indiennes, le cas de Pómaro.

Rien n'indique que les communautés indiennes de la commune d'Aquila aient connu les transformations agraires que nous avons mises en évidence pour les "ranchos" de la Sierra de Coalcomán. Les terres labourées étaient très peu nombreuses et le pois chiche n'intervenait pas dans le système de culture (il fait trop chaud en dessous de 800 mètres d'altitude). Les effets d'une attaque éventuelle de maladies cryptogamiques sur les légumineuses ne pouvaient donc pas être ressentis aussi durement même si le haricot noir a été effectivement touché. Si l'on en croit les quelques statistiques disponibles, la régression des activités agricoles n'aurait pas été aussi nette que dans la commune de Coalcomán (voir Tableau No 13).

Tableau No 13: Evolution de l' activité agricole dans la commune d'Aquila 1950-1970.

	1950	1970
Animaux de travail	740	620
Maïs (hectares)	1179	1300
Porcs (effectifs)	8500	6900

Source: Recensements agricoles 1950 et 1970.

De même, la transformation du troupeau bovin n'a pas été aussi marquée dans les communautés indiennes et l'élevage conserve encore certains de ses aspects "traditionnels", antérieurs à la spécialisation de la région vers les activités naisseuses. Il suffit de parcourir les ravins humides de la côte en fin de saison sèche pour y observer de nombreux animaux "créoles" ou dont le phénotype est encore peu marqué par le sang des races à viande (zébu). Ce bétail est encore moins bien recensé que dans la commune de Coalcomán et on ne peut avancer aucune estimation sérieuse des effectifs de la commune¹. Les exportations de bétail ne semblent pas dépasser les 3000 têtes par an et ces ventes ne sont pas regroupées aux mois d'octobre et novembre comme dans le cas de la commune de Coalcomán. Les plus grosses ventes ont lieu pendant la saison sèche, de janvier à mai².

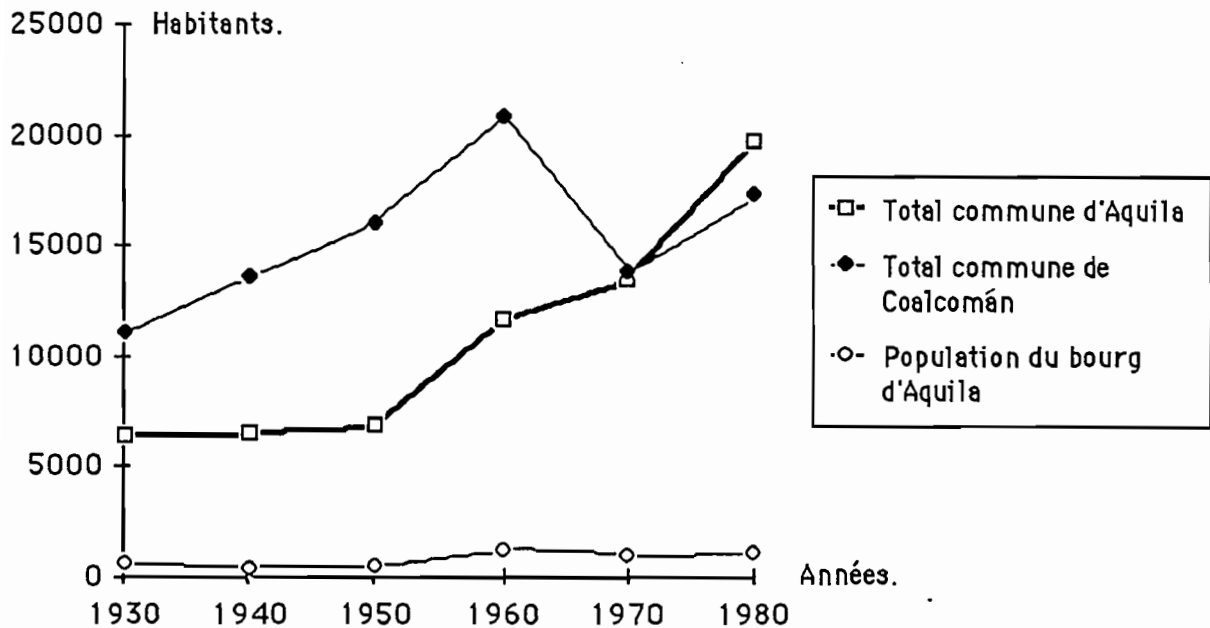
Enfin, l'évolution démographique de la commune est, elle aussi, très différente. Contrairement au cas des communes de la Sierra, la population augmente rapidement au rythme continu de 3,6% par an entre 1950 et 1980 (voir Graphique No 14). A partir de 1970, la commune d'Aquila redevient plus peuplée que celle de Coalcomán comme c'était le cas avant

¹Les recensements agricoles de 1950, 1960 et 1970 donnent respectivement 8300, 13573 et 6300 bovins pour la commune d'Aquila. Ces données nous semblent fortement sous-évaluées.

²Voir Annexe No 8.

que cette dernière ne soit occupée par les immigrés venus du nord. En 1980, la densité de population atteint 8,6 hab/km² à Aquila contre 6,2 hab/km² seulement pour la commune de Coalcomán. C'est surtout la population rurale qui croît car le bourg d'Aquila, contrairement à Coalcomán, reste en fait un village dont la population ne dépasse guère le millier d'habitants. L'écart enregistré dans les densités rurales est donc plus prononcé encore: 7,8 hab/km² à Aquila contre 4 hab/km² à Coalcomán.

Graphique No 14: Evolution démographique comparée des communes de Coalcomán et Aquila 1930-1980.



Source: Recensements démographiques (voir Annexe No 1).

Cette croissance démographique est en partie due à la formation de nombreux villages sur la côte de la commune, là où les épidémies et les fièvres des XVI^e et XVII^e siècle avaient décimé la population et entraîné le regroupement des habitants dans les villages installés en retrait ou surélevés de Aquila, Maquili, Ostula, Pómaro et Coire. Les progrès réalisés en matière de santé publique et la lutte contre le paludisme permettent maintenant d'y vivre dans de meilleures conditions. A l'exception du village de La Placita situé à l'ouest de la commune, la plupart des villages nouvellement créés sont peuplés d'indiens. Chassés de leurs terres par l'immigration de familles originaires de la commune de Coalcomán, ils ont dû descendre vers la frange côtière et y fonder de nouveaux villages non loin des emplacements choisis par leurs ancêtres. C'est ainsi que de 1960 à nos jours, la communauté indienne de Pómaro a subi un nouveau processus de spoliation. Le mode de mise en valeur du milieu a été profondément modifié.

Spoliations, enclosures et développement de l'élevage.

Les spoliations foncières. La communauté indienne de Pómaro avait déjà été dépossédée à plusieurs reprises d'une partie de son territoire: la région orientale fut occupée dès la fin du XIX^e siècle (voir chapitre II, §4); la frange nord de la communauté fut envahie pendant et après la révolte des "Cristeros" (1927-1930) par de nouvelles familles blanches. Toute cette partie des indivis communautaires était donc truffée de petits hameaux fondés par ces familles de "gens de raison" mais les terrains ainsi occupés n'étaient pas clôturés. Plusieurs métis furent finalement acceptés par les autorités communautaires et considérés comme des membres à part entière du groupe. On les trouve inscrits sur la liste des membres de la communauté dressée en 1960¹. En 1964, la communauté indienne reconnaît un "droit d'ancienneté" à tous les immigrants installés depuis plusieurs décennies et à tous ceux qui sont nés sur son territoire. Elle leur accorde les mêmes droits et obligations mais désormais "il est strictement interdit d'accepter dans aucun hameau une seule personne supplémentaire qui vienne d'ailleurs car il ne lui sera pas accordé un seul mètre de plus"².

Cette coexistence relativement pacifique est rompue dans les années 1960 par l'arrivée d'une nouvelle vague de métis en quête de terres. Malgré les menaces proférées par les autorités indiennes et leur "défenseur" Guillén (le "général" de la révolte des Cristeros), ces nouvelles familles refusent de payer le loyer qui est alors exigé d'elles et demandent la formation de plusieurs ejidos sur les terrains indivis. En remettant en cause les privilèges acquis par les métis "intégrés" à la communauté, les nouveaux venus déclenchèrent une guerre de clans qui ensanglanta la région pendant plusieurs années³. C'est le contrôle des terrains indivis de Pómaro qui était en jeu. Comme les terrains communautaires étaient protégés par la loi, aucun ejido ne fut créé mais la conquête des espaces communautaires continua quand le village indien de San Pedro Naranjestil fut à son tour envahi.

Cet ancien village avait été repeuplé au début du siècle par essaimage du village de Pómaro. En 1950, il était encore décrit comme un "typique village mexicain indien avec ses toits en feuilles de palmiers" noyé dans une épaisse végétation tropicale⁴. Le processus de domination progressive du village, semblable à celui opéré auparavant dans les villages de Maquili, Aquila et Coire, est caractéristique:

- C'est souvent par le commerce muletier que les premiers contacts s'établissent. La curiosité, la nécessité, l'usure et les nouveaux besoins suscités par le commerce facilitent la constitution d'un réseau de

¹Censo Agrario de 1960, SRA, Uruapan. C'est le cas des familles Guillén, Zambrano et Cisnero.

²Assemblée extraordinaire du 11-09-1964, SRA, Uruapan, exp. 79, No 1541.

³Enquêtes auprès de Daniel Betancourt et Teodoro Cuevas. Correspondance échangée avec le Departamento de Asuntos Agrarios y Colonización, exp 79, No 1541, lettres du 25-07-1961, 14-12-1961 et 02-02-1962, SRA, Uruapan.

⁴D.D.Brand: *Coalcomán and...*, op cit, p. 30.

relations de parrainage et de dépendance qui permet l'intégration progressive du nouveau venu. Lorsque cet ensemble de relations est suffisamment dense, il est de plus en plus difficile de chasser l'intrus. Celui-ci peut alors obtenir des autorités indiennes, moyennant rémunération, la permission de construire sa maison et de monter un petit commerce au centre du village¹.

- Les installations de familles étrangères au village se succèdent alors en cascade car le premier métis invite sans tarder ses frères, cousins ou compères à faire de même. Certains voient leurs constructions détruites par des commandos d'irréductibles indiens mais les réseaux relationnels mis en place par les premiers arrivés, la corruption des autorités indiennes et les mariages mixtes peuvent faciliter les choses.

- Dès lors, la situation est irréversible car un véritable quartier métis est créé quand ce n'est pas tout le centre du village lui-même qui est occupé et ses anciens habitants refoulés à la périphérie. Aujourd'hui, le village de San Pedro Naranjestil a changé d'aspect: plusieurs dizaines de nouvelles maisons ont été construites. Elles sont disposées en blocs réguliers et alignés qui forment ainsi un quadrillage géométrique de véritables rues. Les maisons sont plus grandes, construites en briques crues (adobe) et munies d'un toit de tuiles ou de tôle ondulée. C'est le nouveau centre du village tandis que l'ancien village indien se trouve maintenant excentré.

La création de la nouvelle paroisse de San Pedro Naranjestil (à la fin des années soixante) a accéléré le regroupement des familles blanches autour de l'église et ratifié l'existence du nouveau village. L'ancien village disposait déjà d'une chapelle et les métis descendaient de leurs "ranchos" disséminés dans les montagnes pour assister à la messe à San Pedro Naranjestil². Mais le curé les invitait à s'établir définitivement au village pour faciliter sa tâche spirituelle, contribuer à la construction de l'église et justifier la création d'une nouvelle paroisse. Depuis le XVI^e siècle, le regroupement des habitants autour de l'église et la construction de véritables villages ont toujours constitué deux préoccupations essentielles de l'église catholique. C'est ainsi que fut organisée, peu de temps après la conquête, la réduction des villages indiens de Aquila, Maquili, Ostula, Pómaro et Coire (voir chapitre II). La construction, au début du siècle, du village métis d'Aquila relève exactement du même processus. Après avoir été chassé du village de Maquili en 1893, le curé est invité par les indiens du village d'Aquila à s'installer chez eux: " nous proposons des lots à un peso le mètre aux personnes qui souhaiteraient vivre ici, pour qu'un village se forme comme vous le désirez". Après transfert de la paroisse à Aquila, le nouveau village prend corps: " La première chose que fit Monsieur le Curé en arrivant dans ce lieu fut de tracer la trame du village, aidé en cela par les quelques familles du lieu (...). On dessina les rues, l'emplacement de l'église, celui des bureaux du

¹Enquête auprès de Guadalupe Valencia (Ixtala) et Rafael Mendez (San Pedro Naranjestil).

²Enquête auprès de Santos Virrueta (El Aguacatito), Rafael Mendez et María Olascon (San Pedro Naranjestil).

gouvernement, de l'école et du jardin. Dirigés par Monsieur le Curé, les habitants de ce lieu commencèrent avec grand enthousiasme les travaux de ce qui allait devenir l'actuel village d'Aquila (...). C'est à cette époque (...) que sont arrivées plusieurs familles venant de Coalcomán, Villa Victoria et d'ailleurs, qui, unies à la communauté indienne, invitèrent d'autres familles à s'installer et étendre ainsi le pueblo désiré par Monsieur le Curé¹. En 1970, la construction du nouveau village de San Pedro Naranjestil aurait pu être racontée de la même manière. Elle s'acheva par le réaménagement de la piste d'atterrissage qui facilita les échanges avec l'extérieur en désenclavant le nouveau village.

En 1984, les deux tiers de la population du village étaient constitués par les "gens de raison"². Contrairement aux familles installées depuis déjà longtemps dans les hameaux situés dans la partie nord des indivis, les nouveaux arrivants n'ont pas encore été "adoptés" ni inscrits sur la liste officielle des membres de la communauté. Aucun d'entre eux ne figure sur le dernier recensement agraire de 1976. Parmi les 23 familles du village auprès desquelles nous avons enquêté, 16 se trouvaient ainsi en situation irrégulière. Pour tenter de redonner un peu d'importance à l'ancien centre du village, les autorités indiennes ont sollicité la participation des membres reconnus de la communauté pour y construire un marché. Ce local devait être exclusivement réservé aux marchandises produites et vendues par les membres légitimes du groupe. Mais cette tentative désespérée n'était pas en mesure de renverser l'équilibre des forces économiques qui avait transféré le centre de gravité du village du côté de son extension récente.

Les enclosures. Au delà du processus d'occupation illégale des terrains indivis, c'est la généralisation de l'usage des fils de fer barbelés qui a le plus modifié le paysage agricole. L'arrivée d'un nouveau contingent d'agriculteurs a accéléré l'abattage des forêts les plus proches du village et provoqué une augmentation importante des surfaces emblavées chaque année. C'est sur ces espaces défrichés que les clôtures de barbelé ont progressivement gagné du terrain, au grand dam des populations indiennes. En 1979, les autorités indiennes recensent 41 fractions indivises clôturées avec du fil de fer barbelé. 34 appartiennent à des métis et 7 à des membres indiens de la communauté³. Aujourd'hui, le terroir de San Pedro Naranjestil est entièrement clôturé ainsi que l'ensemble du territoire contrôlé par les familles métisses.

La nouvelle clôture en barbelés n'a rien de commun avec les clôtures qui étaient déjà utilisées pour protéger le champs de maïs de la dent des animaux. Elle enferme désormais le bétail du propriétaire dans un espace qui est soustrait à l'usage communautaire et dont l'accès est interdit aux

¹Récit de José Cardenas Patricio, curé de la paroisse d'Aquila in: **Datos históricos de la parroquia de San Miguel Arcangel de Aquila del Estado de Michoacán, Obispado de Colima**, Aquila, Michoacán, 1973, document polycopié prêté par G.Sanchez, p. 8 à 14 (traduit par nos soins).

²Recensement scolaire, San Pedro Naranjestil, SEP, 1984.

³Compte-rendu de l'assemblée communautaire du 25-02-1979, Com.indígena de Pómaro y sus anexos, SRA, Uruapan.

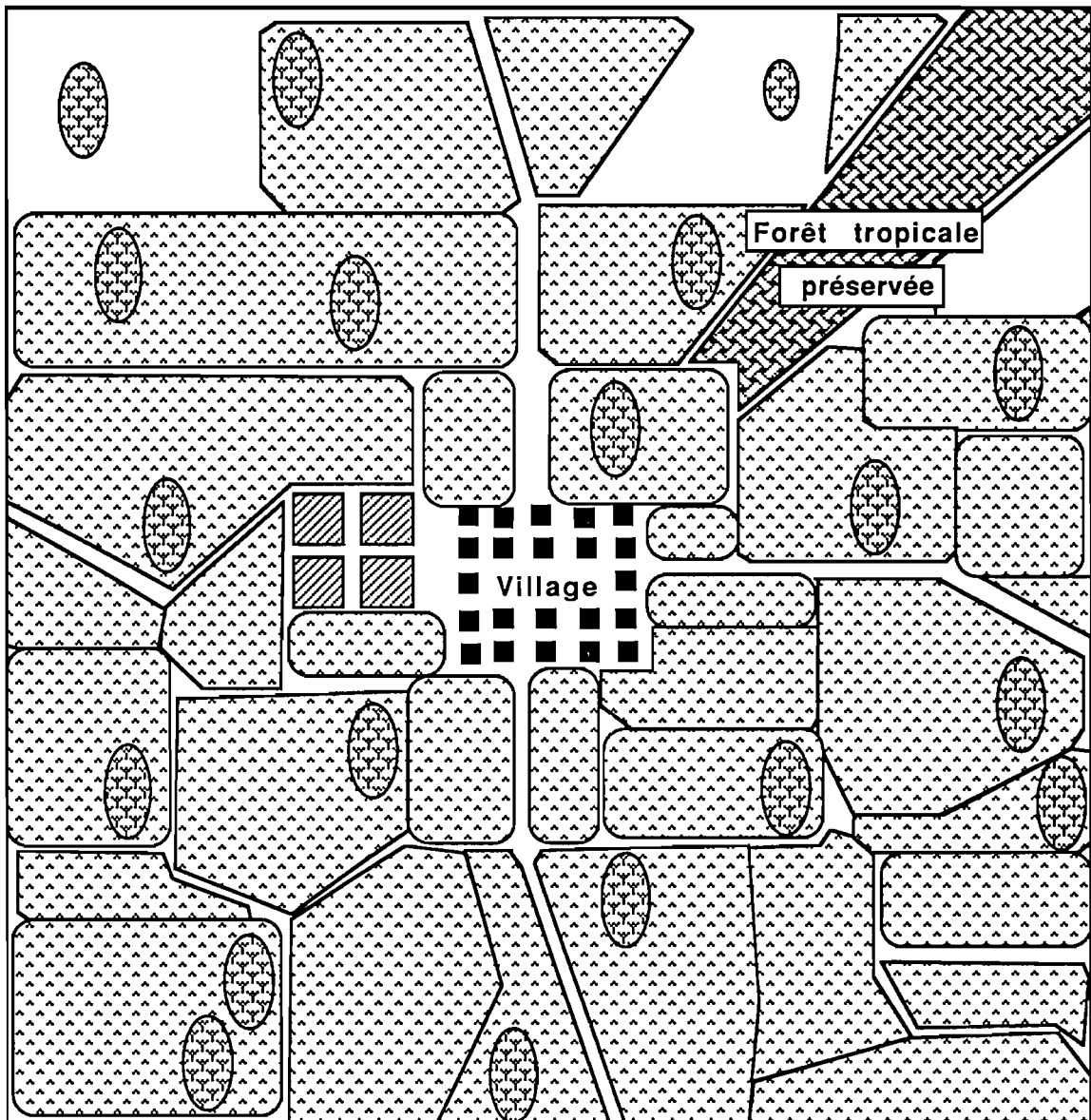
animaux des autres membres de la communauté. Ce n'est donc pas seulement un outil de gestion des pâturages comme dans le cas des "ranchos" de la commune de Coalcomán. C'est aussi un instrument d'appropriation privée de l'espace. La clôture en bois ne permettait qu'une protection passagère du maïs et sa fonction prenait fin après la récolte des épis. La nouvelle clôture au contraire est pratiquement imputrescible. En clôturant ces espaces communautaires, les métis transformaient l'usufruit temporaire en une sorte de droit d'usage pérennisé, incompatible avec toute forme de redistribution périodique des terres. Cet usage est maintenant définitif, personnel et exclusif: il s'apparente à une véritable propriété privée. La terre -dont l'unique valeur ne pouvait être mesurée que par le travail qui y avait été effectué- devient un capital accaparé par quelques familles et une marchandise.

La transformation du terroir de San Pedro Naranjestil est représentée sur le Schéma No 9 que l'on comparera avec le Schéma No 6 (chapitre III, § 6).

Développement de l'élevage et spécialisation régionale. Lors des différentes phases précédentes d'occupation des indivis communautaires, l'usage de la clôture ne s'était pas révélé indispensable. Au contraire, c'est l'accès libre aux terrains des communautés indiennes et l'absence de clôture qui avaient favorisé la multiplication du bétail des éleveurs métis et leur enrichissement. Pourquoi donc la clôture devient-elle l'instrument principal des spoliations foncières? C'est que la région côtière n'échappe pas au mouvement général de spécialisation régionale vers les activités d'élevage bovin naisseur. Les systèmes de production qui y sont développés reposent désormais sur l'appropriation privée des ressources fourragères. Celle-ci ne pouvait être menée à bien sans une appropriation individuelle de l'espace et son morcellement en compartiments clos. Ce découpage du territoire et son appropriation privée n'empêchaient d'ailleurs pas les éleveurs les plus puissants d'utiliser aussi les indivis encore libres de clôture (à proximité de la côte) pour y faire paître leur bétail.

Après leur installation à San Pedro Naranjestil, les nouveaux venus ont développé des techniques d'élevage semblables à celles mises en oeuvre dans la commune de Coalcomán: le bétail créole a peu à peu cédé le pas aux animaux croisés avec les races zébu; des prairies temporaires sont maintenant semées avec le maïs sur brûlis dès la première année. Il s'agit des graminées "guinea" (*Panicum maximum*) et "buffel" (*Cenchrus ciliaris*) mieux adaptées que le "jaragua" au dessous de 800 mètres d'altitude. Les animaux produits sont des taurillons de un an et demi à deux ans mais les maquignons de la Huasteca ne viennent pas toujours se ravitailler aussi loin et beaucoup de ventes ont encore lieu pendant la saison sèche. Beaucoup d'animaux sont expédiés vers Colima et Cd. Lázaro Cárdenas.

Schéma No 9: Les enclosures à San Pedro Naranjestil: schéma de l'organisation de l'espace en 1985.



Parcelle de maïs sur brûlis.



Parcelle de maïs en culture continue.



Prairies temporaires et friches de 1 à 5 ans cloturées.

L'élevage est donc devenu pour tous les producteurs de la communauté de Pómaro -et pas seulement dans les zones envahies et clôturées par les métis- la seule activité rémunératrice. L'élevage caprin s'est aussi développé dans les zones encore peu clôturées (voir Chapitre V) mais la plupart des autres activités ont fortement régressé à l'exception de la culture et du trafic des stupéfiants. Le développement des voies de communication (route côtière, pistes et terrains d'aviation) et du commerce ont pratiquement mis un terme aux productions locales de coton, tabac, canne à sucre et artisanats divers.

Conséquences des transformations agraires opérées sur les indivis.

Désorganisation du système de production antérieur. On se souvient que le système de production pratiqué par les indiens accordait une place importante à la chasse et à la cueillette, ce qui réduisait la quantité de maïs semée par chaque famille. Avant même que le terroir du village ne soit clôturé, l'accroissement démographique et l'augmentation des surfaces emblavées en maïs ont provoqué un intense défrichement, la destruction d'une partie des forêts primaires qui avaient été jusque là préservées et le raccourcissement de la période de recru qui sépare deux cycles de culture successifs. "Ceux qui se disent gens de raison coupent nos forêts à tort et à travers, sans aucune considération et sèment où bon leur semble". "Pour pouvoir semer en terres primaires, ils abattent impitoyablement nos bois précieux". "Ils ont exploité nos forêts à tel point que dans plusieurs endroits ça ne vaut plus le coup de semer parce qu'il n'y a plus de forêt neuve" (primaire). Malgré ces protestations répétées¹, les parcelles forestières propices au semis de maïs étaient donc de moins en moins nombreuses et il fallait marcher chaque fois davantage pour découvrir, loin du village, une forêt d'âge raisonnable.

Avec le développement des clôtures, des contraintes supplémentaires sont apparues. L'appropriation privée de l'espace soustrayait au domaine collectif de grands périmètres et réduisait encore l'espace où le choix de la parcelle à abattre pouvait s'exercer. Les clôtures entravaient donc ce choix et interrompaient le bon déroulement de la friche forestière. Même s'il disposait d'un petit périmètre clôturé par ses soins, l'agriculteur ne pouvait pas poursuivre la culture sur brûlis sans réduire considérablement la période de recru forestier et compromettre les résultats de la culture. En 1979, l'assemblée des membres de la communauté demande la levée immédiate des clôtures et le respect du "libre usufruct des authentiques comuneros du lieu". En échange, les autorités indiennes proposent d'adopter les métis qui accepteraient d'ôter

¹Protestations formulées par les autorités communautaires en voyage à Mexico pour obtenir l'intervention du Président de la République: Lettre au Président Luis Echeverría du 19-03-1972 et Lettre au gouverneur Carlos Galvez Betancourt (non datée), SRA, Uruapan (traduit par nos soins).

leurs clôtures en les faisant membres à part entière de la communauté¹, en vain.

Enclosures et développement des prairies temporaires ont donc réduit l'espace propice à la culture du maïs et, par là, les possibilités de reproduction du système de culture. Les anciens habitants du village et ceux des métisses qui arrivèrent trop tard se retrouvent donc dans des conditions fort semblables à celles qu'ont dû affronter les métayers de la commune de Coalcomán: concurrence accrue des adventices et des graminées fourragères "associées" au maïs, diminution de la fertilité potentielle des terres et baisse des rendements.

Pour faire face à cette évolution défavorable des conditions de la culture, les paysans ont dû modifier leurs pratiques culturales. Pour lutter contre le tapis herbacé, les agriculteurs sèment maintenant le maïs "en sec", c'est à dire avant le début de la saison des pluies. Ainsi, les graines peuvent germer dès que le sol s'humidifie avec les premières pluies de la saison et le maïs prend moins de retard par rapport aux mauvaises herbes². Depuis quelques années (1980), l'utilisation des herbicides s'est également répandue mais il s'agit du même "esteron" que celui dont l'usage est maintenant systématique dans la commune de Coalcomán. Ce produit ne détruit que les adventices "à feuilles larges" et n'a aucun effet sur les graminées fourragères. Pour contrecarrer la baisse de fertilité du milieu, les agriculteurs commencent également à utiliser les engrais chimiques (sulfate d'ammonium) qu'ils répandent au pied de chaque poquet de maïs.

Mais ces nouvelles pratiques culturales entraînent une augmentation importantes des dépenses monétaires nécessaires à la culture. Herbicides et engrais coûtent cher alors que l'ancien système de culture n'exigeait pratiquement aucune dépense monétaire. Elle provoquent aussi un accroissement du travail nécessaire avec l'épandage de l'herbicide et des engrais. Le semis "en sec" est aussi plus difficile et plus lent car le sol n'est pas ameubli par les premières pluies. C'est une technique plus risquée que le semis "mouillé" car la première pluie qui déclenche la germination peut être suivie de plusieurs jours ou semaines sans pluies qui obligeront le producteur à semer une deuxième fois. Enfin, l'utilisation de plus en plus systématique des herbicides ne permet plus d'associer au maïs haricot noir et courge comme cela se faisait fréquemment. Certains n'ont pas abandonné complètement ces cultures mais doivent alors désherber le maïs à la main.

La généralisation de nouvelles pratiques culturales a donc permis le maintien de la culture du maïs sur les communaux qui ont été défrichés, clôturés et parfois semés de graminées fourragères. Mais ce maintien

¹Compte-rendu de l'assemblée communautaire du 25-02-1979, Com.indígena de Pómaro y sus anexos, SRA, Uruapan.

²D'après les agriculteurs interrogés, ceci n'était pas possible lorsque la parcelle abattue et brûlée était une forêt bien reconstituée. Après le brûlis, la terre était "trop chaude" pour pouvoir y semer le maïs avant les premières pluies. En outre, un maïs semé de cette façon aurait une croissance trop rapide pendant les premières semaines (forte minéralisation de la matière organique) et ne résisterait pas à la verse.

n'est possible qu'au prix d'une importante baisse de la productivité du travail. Engrais et herbicides n'ont pas réellement permis d'enrayer la baisse des rendements car le risque climatique peut compromettre à tout moment les dépenses réalisées lors de l'acquisition de ces nouveaux intrants.

Le développement des clôtures en finissait aussi avec la vaine-pâturage. Ce système permettait aux animaux de profiter des ressources fourragères de l'ensemble du territoire selon les disponibilités de chaque saison. Les clôtures entravaient désormais les déplacements des animaux et l'accès aux ressources fourragères était maintenant déterminé par celui à l'espace. En outre, la plupart des points d'eau et des torrents se trouvaient désormais à l'intérieur des propriétés clôturées. C'est dans la fraction clôturée du territoire communautaire -celle où l'élevage est le plus développé- que l'on rencontre le plus de familles sans troupeaux. Beaucoup d'entre elles ont dû vendre leur petits troupeaux à ceux qui contrôlent maintenant les ressources fourragères.

Enfin, l'appropriation privée des espaces collectifs ne permet plus à chaque famille un accès égal à chaque "étage écologique" du territoire et une exploitation diversifiée de ses ressources. Chaque unité de production a désormais accès à un espace spatialement concentré et dont les ressources sont moins diversifiées. La vulnérabilité des systèmes de production en est donc accrue d'autant comme dans le cas des nouveaux villages indiens installés sur la côte.

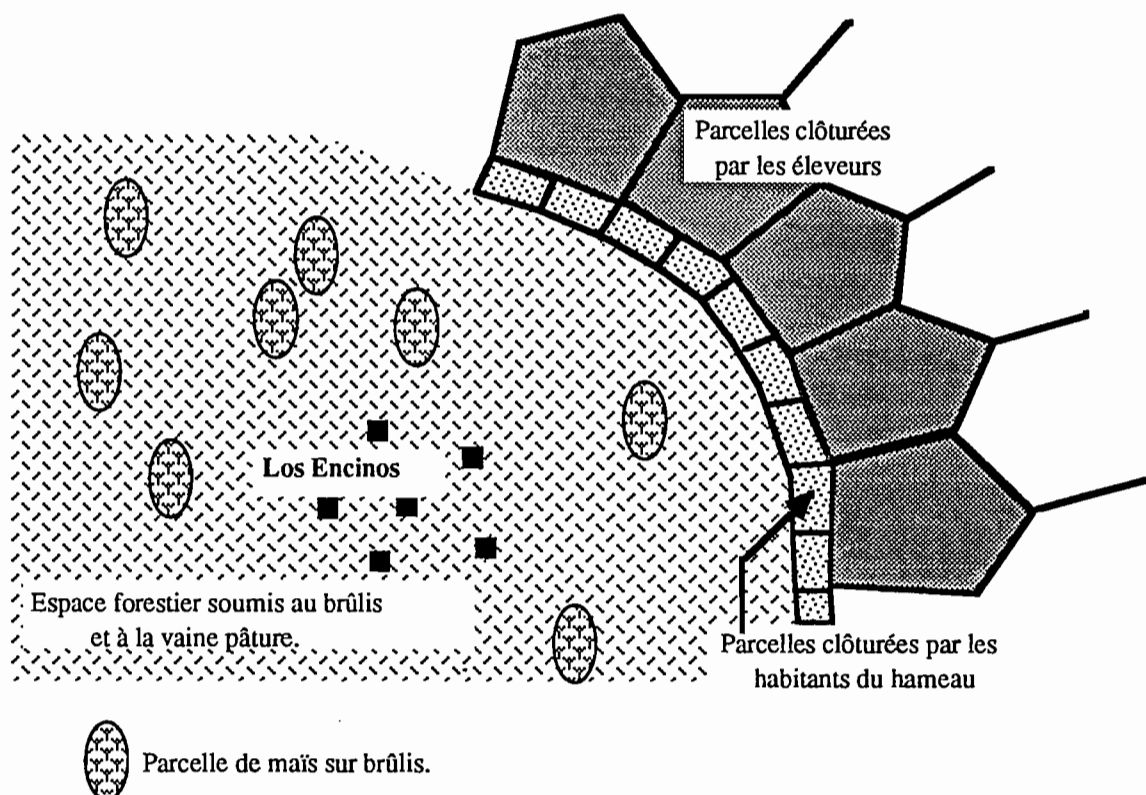
La reproductibilité du mode d'exploitation du milieu qui reposait sur la culture du maïs sur brûlis et la vaine pâture est donc brisée par la mise en place de systèmes d'élevage basés sur une appropriation privée de l'espace et des ressources fourragères. Certaines formes de résistance développées par la communauté indienne ont permis néanmoins d'en prolonger l'existence sur une partie du territoire communautaire.

Les formes de la résistance indienne. Devant l'inefficacité des formes légales de lutte et des plaintes adressées aux autorités politiques, d'autres méthodes, plus efficaces, sont souvent utilisées comme le bris de clôtures. Comme les éleveurs métis ne se contentent pas toujours des ressources fourragères accaparées, il est fréquent qu'ils utilisent les espaces encore libres de clôtures pour y faire paître leurs troupeaux, en particulier vers la mer, à proximité des nouveaux villages indiens. On a déjà vu des animaux dont les jarrets avaient été tranchés à la machette pour faire comprendre à leur propriétaire les limites de son droit de pâture! Parfois même, l'animal est sacrifié et sa viande vendue sur la place du village.

La meilleure façon de stopper la progression du "front des enclosures" aurait été bien sûr la construction d'une gigantesque clôture autour de la fraction non encore envahie des indivis communautaires. Nous verrons cependant que l'édification d'une clôture est un travail coûteux et que le retard enregistré dans l'accumulation du capital ne permettait pas aux indiens d'envisager une telle dépense monétaire. Cette expérience a cependant été tentée par un groupe de "comuneros" du hameau de Los Encinos (situé à deux heures de marche de San Pedro Naranjestil), mais

sur une courte distance: une chaîne de petites parcelles clôturées a été installée du côté où le mouvement d'enclosure était le plus menaçant. En deçà du périmètre ainsi délimité, les habitants du hameau poursuivent la culture du maïs sur brûlis dans un espace non clôturé et encore soumis à la vaine pâture. Ce cas particulier est illustré sur le schéma No 10.

Schéma No 10: Un exemple de "stratégie anti-enclosures" dans la communauté de Pómaro: le hameau de Los Encinos.



A proximité du village de San Pedro Naranjestil, sept habitants indiens du village ont également réussi à clôturer collectivement une fraction de terrain avant qu'elle ne soit accaparée par les familles métisses. Ce terrain servait en quelque sorte de réserve foncière dans laquelle il était possible de poursuivre, pendant quelques années, le semis de maïs sur brûlis.

Ces expériences sont néanmoins limitées et la plupart des indiens qui vivent encore à San Pedro Naranjestil sont devenus journaliers agricoles ou métayers. Les métis qui sont arrivés après le partage du "gâteau" sont dans la même situation. On leur donne l'autorisation de semer leur maïs dans les lots clôturés à condition d'y associer une graminée fourragère dont le bénéfice sera réservé au quasi-propiétaire métis. La plupart des anciens habitants du village ont plutôt choisi de déménager pour s'installer sur le résidu de terrains indivis encore disponibles. Certains sont partis dans les hameaux indiens de Los Encinos, El Mirador et Cuirla suffisamment éloignés de San Pedro Naranjestil pour

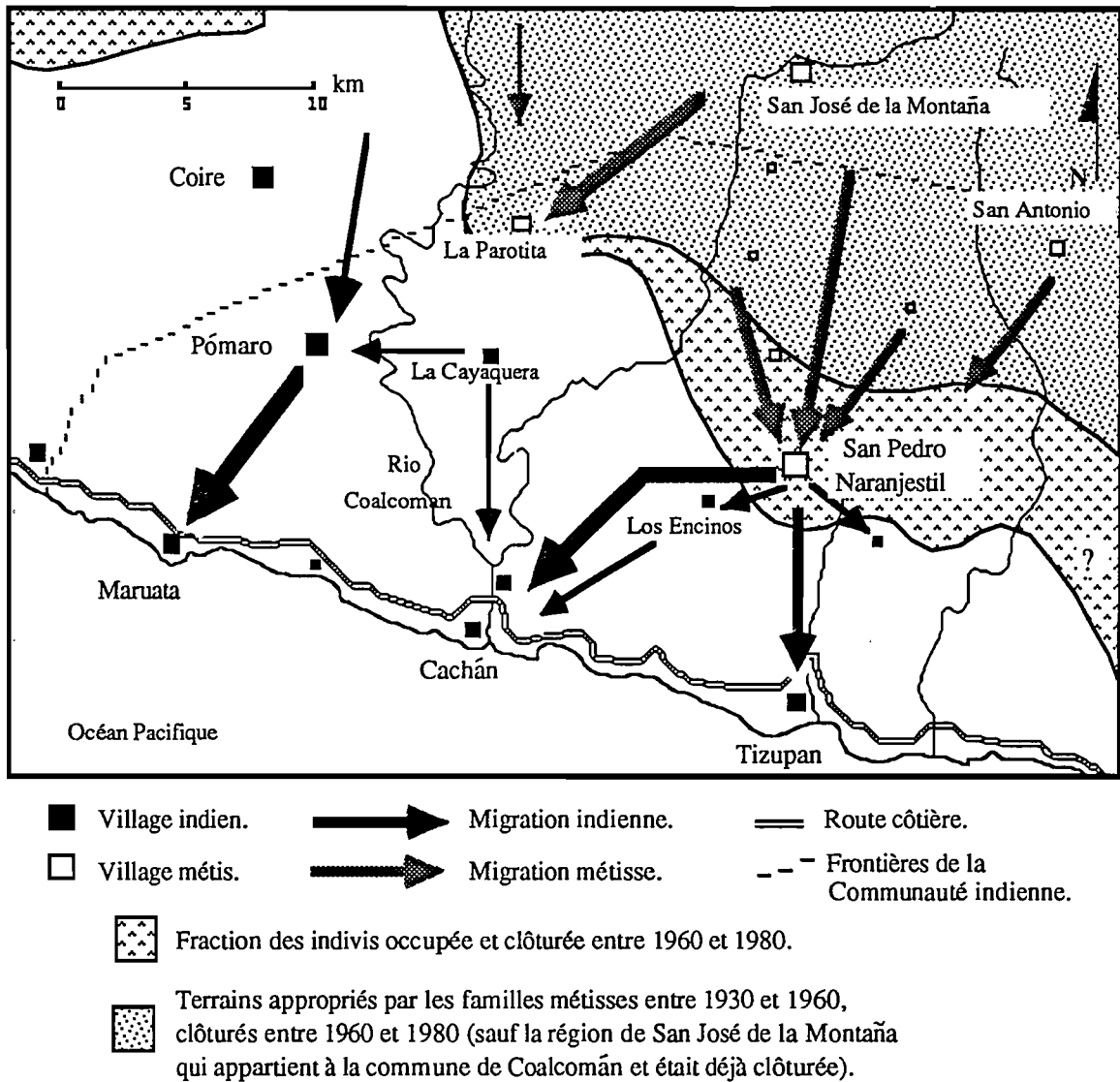
être momentanément à l'abri des clôtures. La majorité ont émigré vers la côte.

L'émigration vers la côte. L'évolution démographique récente de la communauté de Pómaro est marquée par un glissement généralisé de la population vers la frange Côtière. Tous les villages installés sur la côte ont moins de vingt ans d'âge même si les sites correspondent souvent à ceux des villages préhispaniques. Cette migration est indienne mais le moteur de ce mouvement démographique se situe du côté des populations métisses qui, en progressant irrésistiblement vers le sud, repoussent la société indienne vers la mer. La migration a souvent été réalisée en deux étapes. La première qui voit la population des hameaux se concentrer dans les villages plus importants: San Pedro Naranjestil pour les métis et Pomaro pour les indiens. La deuxième étape ne concerne pour l'instant que les populations indiennes et consiste en l'installation définitive dans les villages côtiers. Les enquêtes réalisées dans les différents hameaux de la communauté de Pómaro nous ont permis d'identifier avec précision la trajectoire suivie par chaque famille (voir Carte No 13).

Les nouveaux villages de la côte ne ressemblent en rien à ceux dont la construction fut organisée autour de l'église comme Aquila au début du siècle ou San Pedro Naranjestil très récemment. Les rues n'y sont pas tracées avec autant de rigueur ni les maisons alignées au cordeau. Les maisons sont souvent dispersées et l'espace collectif qui les sépare est parcouru par les animaux de tout le monde: vaches, chèvres, cochons, volailles, ânes et chevaux déambulent librement sans qu'il soit réellement possible, pour le visiteur, de distinguer à qui appartient chaque animal. Dans le village de Maruata, les maisons en briques construites et alignées par les soins des institutions gouvernementales¹ n'ont guère de succès et seront plutôt louées aux instituteurs.

¹Programme de constructions rurales réalisées dans les zones pauvres par COPLAMAR (Coordinación general del plan nacional de zonas deprimidas y grupos marginados).

Carte No 13: Enclosures et migrations dans la communauté indienne de Pómaro 1960-1980.



La construction de la route nationale côtière qui relie maintenant Tecoman (Etat de Colima) au pôle sidérurgique de Lázaro Cárdenas a été achevée en 1982. C'est le tronçon qui traverse la communauté indienne de Pómaro qui fut terminé en dernier alors que les villages côtiers étaient déjà formés depuis une dizaine d'années. Ce n'est donc pas la construction de cette route qui a attiré les gens et provoqué la formation des villages de la côte. Elle a seulement fourni quelques emplois temporaires à des membres de la communauté (cuisinière, manoeuvre) déjà installés sur la côte et facilité la diversification des activités (petit commerce, pêche en mer, restaurant). En accélérant les transports, elle a aussi facilité les allées et venues vers les périmètres irrigués de l'Etat de Colima.

Les communautés indiennes voisines de Coire et Ostula n'ont pas été autant envahies par les populations métisses et n'ont pas connu de phénomènes d'enclosures aussi spectaculaires. La communauté de Coire

avait chassé les intrus après les massacres de 1936 (voir chapitre III, §7) et avant qu'il ne soit trop tard. Mais les villages de Estopila et El Salitre de Estopila, situés au nord des terrains indivis ont été, eux aussi, entourés de clôtures et celles-ci progressent vers le sud. Devant la réduction de l'espace disponible et la dégradation consécutive des conditions de culture du maïs, beaucoup d'indiens sont descendus vers la côte. Le village de La Estanzuela, appartenant à l'ex-communauté indienne de Aquila, était occupé depuis longtemps par des familles métisses. La généralisation récente (1970-1980) des clôtures a provoqué le départ de tous ceux qui n'avaient pas pu clore à temps et dont le système de production reposait encore sur le maïs sur brûlis et la vaine pâture, etc... Comme toujours, les conflits entre membres de la même communauté ou entre communautés voisines¹ ont provoqué également nombre de déménagements. Comme toute installation sur des terrains situés plus au nord était compromise par les enclosures, c'est aussi vers le sud qu'il fallait partir.

Ainsi, chaque communauté indienne dispose maintenant d'un ou plusieurs "villages annexes" sur la côte. Seule la communauté indienne de Huizontla, encerclée depuis près d'un siècle par des "ranchos" privés a vu son espace vital se réduire de jour en jour sans avoir pour autant de "porte de sortie". Le chapelet de villages indiens qui bordent la côte est limité au sud-est par le village de Guagua, déjà occupé depuis longtemps par les métis et qui marque les limites orientales du terrain contrôlé par la communauté indienne de Pómaro. Il est limité au nord-ouest par le bourg de La Placita construit depuis longtemps déjà sur les terres des anciennes communautés indiennes de Aquila et Maquili. Moins enclavé qu'Aquila, il concentre les activités commerciales de la commune. La croissance démographique de ces villages est confirmée par les recensements démographiques comme en témoigne le Tableau No 14.

Tableau No 14: Croissance démographique des villages côtiers de la commune d'Aquila 1930-1980.

Villages	1930	1940	1950	1960	1970	1980
La Placita	69	241	399	731	1113	1437
La Ticla	15	31	104	40	171	281
Bucerias	85	10		5		332
Motines de Oro	0			100	267	117
Colola				72	283	262
Maruata	0			9	98	238
Paso Noria				9		57
Cachán Echeverria	0			14	208	246
Tizúpan	0			11	39	264
Guagua	14			76	372	376

Source: Recensements démographiques. Voir Annexe No 1.

¹ Depuis l'installation dans la région de la communauté de Coire au XVII^e siècle, les conflits entre celle-ci et les communautés voisines de Pómaro et Ostula n'ont pas cessé. Voir Annexe No 2.

Aujourd'hui, si le front de colonisation métis semble stabilisé, c'est que la communauté indienne de Pómaro s'est procuré des armes pour défendre le peu de terrain qui lui reste (environ 30 à 35000 hectares contre les 75000 qui lui sont officiellement attribués). Les "gens de raison" ne s'aventurent guère dans les hameaux côtiers à moins d'être nombreux et suffisamment bien armés.

Productivité et migrations.

Quand les agriculteurs indiens ont commencé à semer le maïs sur brûlis à proximité immédiate de la côte, les contraintes agronomiques rencontrées n'étaient pas les mêmes. Il ne s'agissait pas de s'adapter à un raccourcissement de la période de recru forestier car ces terrains n'avaient pratiquement jamais été travaillés. Sur des photos aériennes prises en 1971, on distingue nettement les premières parcelles de maïs sur brûlis aménagées dans la forêt tropicale caducifoliée encore presque intacte. Il fallait par contre affronter un climat plus sec, une saison des pluies moins abondante et écourtée par les deux extrémités (voir Chapitre III, § 1). Sur la côte, la variabilité inter-annuelle est très élevée: entre 1980 et 1985, les précipitations enregistrées à la nouvelle station climatologique de Cachán ont varié de 280 à 1220 mm et la longueur de la saison des pluies a varié de 98 à 137 jours. Pendant ces six années d'observation, la fin du mois de juillet et le début du mois d'août ont été marqués par une forte diminution des précipitations (c'est le phénomène de la "canicule"). Pendant deux ou trois semaines, l'évaporation potentielle est nettement supérieure au niveau de précipitations enregistré (voir Graphique No 15).

Plus que jamais, c'est le "calage" du cycle du maïs par rapport à la saison des pluies qui détermine les chances de succès de la culture. L'adoption de variétés plus précoces (90 jours) aurait peut être permis une meilleure adaptation de la culture aux conditions climatiques mais c'est une variété semi-précoce (120 jours) qui a eu le plus de succès auprès des agriculteurs. Il s'agit du maïs "hibrido" (encore appelé H.507) largement semé dans l'Etat voisin de Colima et de plus en plus utilisé dans la communauté de Pómaro, y compris sur les terrains clôturés de la partie nord en dessous de 800 mètres d'altitude. Le succès de ce nouveau maïs auprès des agriculteurs de Pomaro est largement dû à sa taille, encore relativement grande, qui garantit une bonne récolte de fourrages (tiges et feuilles) pour le bétail. D'autre part, bien qu'il soit hybride, ce maïs peut être ressemé plusieurs années consécutives car la dégénérescence est lente et ce n'est qu'après deux ou trois années que les épis commencent à s'atrophier. Il n'est donc pas nécessaire de déboursier chaque année l'argent nécessaire à l'achat des semences.

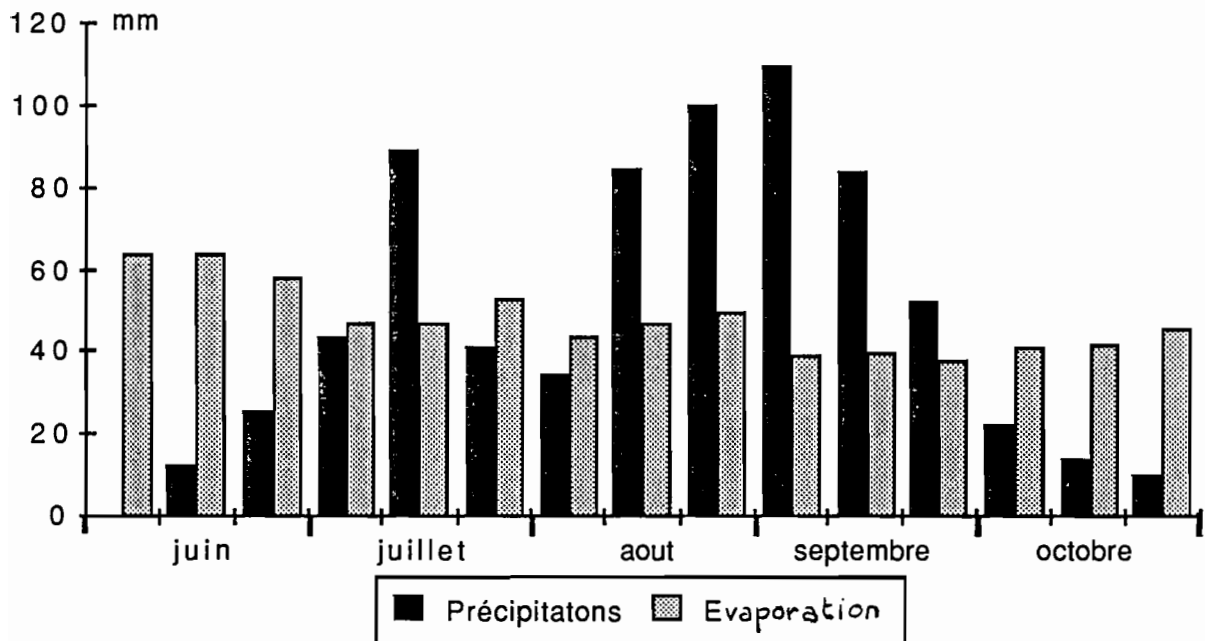


Photographie No 4: Le "nouveau" village indien de Maruata.



Photographie No 5: Semis au bâton fouisseur sur une parcelle en cour de défriche à proximité du village indien de Cachán (des raies ont été préalablement tracées à l'aide de l'araire). (Photographie: I Felix.)

Graphique No 15: Répartition par décade des précipitations enregistrées pendant la saisons des pluies à Cachán.



Source: Station climatologique de Cachán. Moyenne établie sur six années d'observation 1979-1984. Les données concernant l'évaporation sont celles mesurées sur un bac d'eau libre.

Sur la côte, on peut difficilement semer "en sec" pour allonger la période utile au maïs. Les premières pluies qui provoqueraient la germination du maïs sont trop souvent suivies d'un arrière-goût de saison sèche qui détruirait le semis. Il faut donc attendre que le sol soit suffisamment humidifié pour procéder au semis.

Enfin, la période de relative sécheresse qui interrompt presque systématiquement la saison de pluies représente un risque grave pour le maïs car la floraison a toute chance d'avoir lieu à ce moment là. Les agriculteurs pourraient être tentés de retarder les semis pour limiter ce risque mais c'est la dernière partie du cycle qui serait alors compromise par la fin de la saison des pluies. Les paysans considèrent en général que l'année commence bien quand les pluies débutent à la mi-juin et qu'il est possible de semer pour le jour de la Saint Jean (soit plus d'un mois après les semis dans la Sierra de Coalcomán). Entre 1979 et 1985, ce ne fut possible qu'une seule fois.

Bien que les forêts de la frange côtière aient été attaquées très tardivement, on voit que les conditions de la culture du maïs n'y étaient guère favorables. A proximité des nouveaux villages de la côte, on peut déjà observer une tendance à la diminution de la période de recru forestier et au semis de graminées fourragères. Les facteurs limitants que nous avons mis en évidence dans la Sierra s'ajoutent alors à ceux propres à la frange côtière.

En abattant pour la première fois les forêts tropicales de la côte, les indiens exploitaient des terres de plus en plus marginales. Malgré ce gradient continu de productivité décroissante depuis le sud de la commune

de Coalcomán jusqu'à la côte, l'espoir des métayers de conserver la totalité de la récolte motivait l'émigration vers le sud et l'installation sur les indivis communautaires (voir chapitre III, § 7). La récolte y était parfois plus faible mais on n'était pas obligé de la partager avec le patron. Néanmoins, ce gradient décroissant de la productivité du travail limitait nécessairement l'ampleur du phénomène car les terres ainsi conquises étaient de qualité toujours plus médiocre. Pourquoi observe-t-on alors cette nouvelle phase brutale de progression des populations métisses vers le sud et le rejet consécutif des populations autochtones sur la frange côtière? Et qui sont les nouveaux envahisseurs?

Beaucoup étaient métayers ou petits tenanciers dans la commune de Coalcomán. On a vu comment ils avaient abandonné le travail à moitié dans les "ranchos" à la suite de la crise du système de culture attelé, de la concurrence imposée au maïs par les graminées fourragères et de la dégradation consécutive des conditions de reproductibilité de la culture du maïs sur brûlis. D'autres étaient déjà installés sur les terrains communautaires et profitaient depuis plusieurs années de la vaine pâture.

Aucun d'entre eux n'étaient "terrateniente" à son arrivée sur les terrains indivis. Mais la faible marge d'accumulation dont ils disposaient en travaillant comme métayer à Coalcomán était suffisante pour disposer d'un petit capital de départ indispensable. En vendant un cochon ou un veau, ils pouvaient acheter un lopin "urbain" à San Pedro Naranjestil, profiter d'un terrain illimité et gratuit, jouir de la totalité de la récolte et acheter le plus rapidement possible quelques rouleaux de fil de fer barbelé. Ce capital préalable, si petit soit-il, dépassait largement le niveau d'accumulation atteint par les familles indigènes dont le système de production reposait encore sur le maïs sur brûlis, la vaine pâture, la chasse et la cueillette. Un siècle avant, les immigrants originaires de Cotija n'étaient pas eux-mêmes grands propriétaires lorsqu'ils prirent possession des terrains de la communauté indienne de Coalcomán. Ils devenaient puissants en disposant d'un terrain qui ne leur coûtait rien et parce que leur marge d'accumulation s'en trouvait ainsi démultipliée tout en conservant le même système technique d'exploitation.

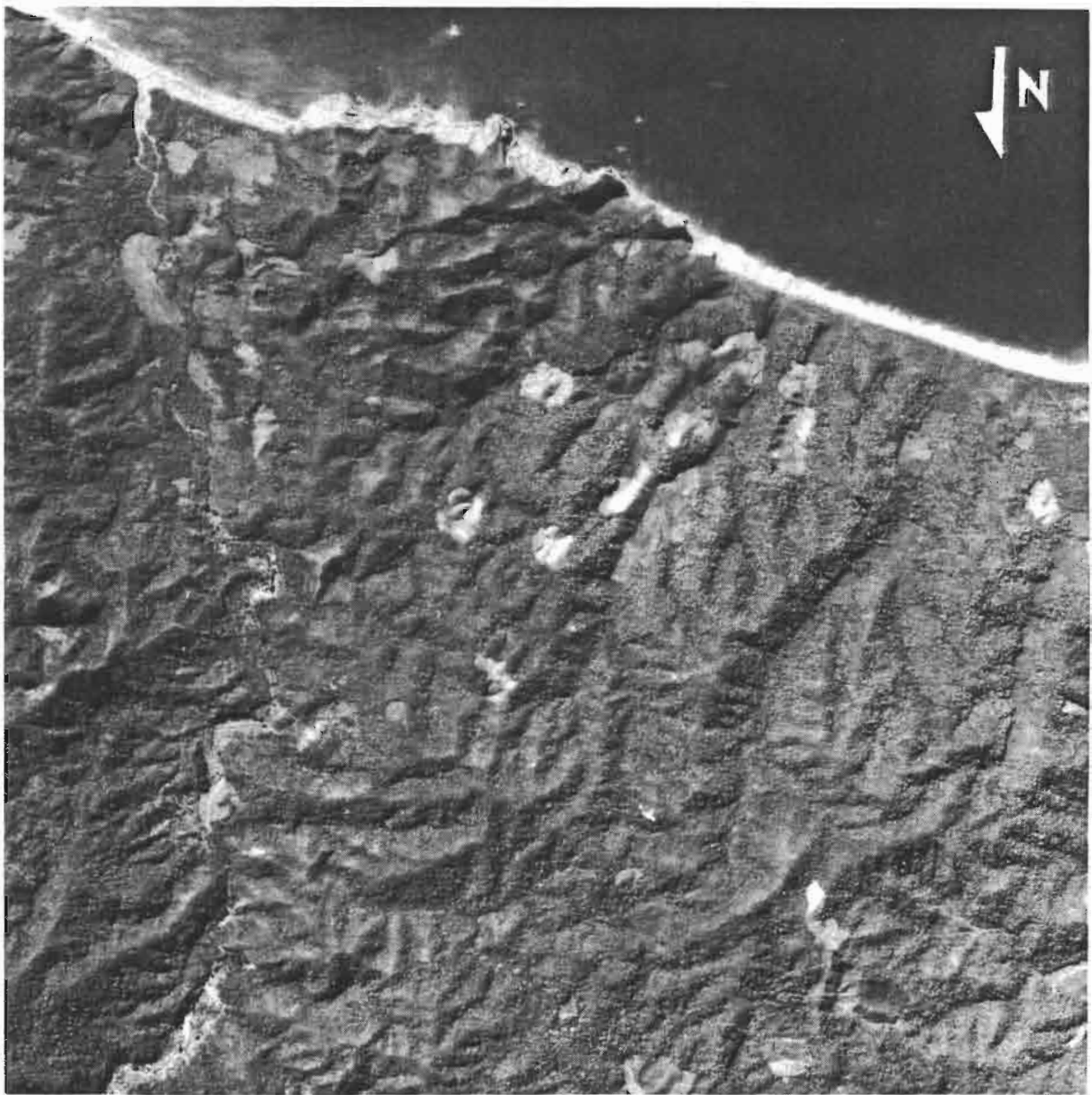
Bien que plus isolée et toujours marginalisée, la commune d'Aquila a également été le théâtre d'importantes transformations agraires. L'élevage reste moins développé que dans la commune de Coalcomán mais n'en constitue pas moins la seule activité agricole susceptible de procurer quelque revenu monétaire à l'exception des cultures illicites. Même sur les indivis résiduels où les clôtures sont encore rares, l'élevage tend à devenir la préoccupation principale des familles indiennes qui vivent encore des activités agro-pastorales. En arrivant sur les terrains communautaires, les immigrants en provenance de la commune de Coalcomán ont accéléré cette évolution car ils détenaient le capital nécessaire et pouvaient mettre à profit les écarts d'accumulation enregistrés pour déposséder les populations autochtones.

La spécialisation de la Sierra de Coalcomán dans l'élevage naissur relance donc la réduction des communautés indiennes opérée par les travailleurs qu'elle expulse. Mais les conditions d'accumulation différentielle du capital permettent à ces exclus de Coalcomán de

développer à leur tour des systèmes d'élevage sur les indivis communautaires envahis. L'intégration de la région aux échanges marchands et la division régionale du travail ne leur donnent d'ailleurs aucun autre choix: élevage extensif parfois complété par la culture des plantes illicites.

Dans ces conditions, la productivité décroissante du travail sur le maïs n'a plus guère d'importance. Elle ne constitue plus aucun frein à la progression du front de colonisation. Désormais, seul l'espace compte et son contrôle fixe les possibilités de développement de l'élevage extensif et de la culture des plantes à stupéfiants. (Quand le climat est plus sec, les conditions de développement des prairies temporaires sont mauvaises mais la conquête des ravins boisés de la région côtière, riches en arbres fourragers, compense alors ce handicap).

Ce sont donc bien les transformations agraires observées dans les "ranchos" de la Sierra de Coalcomán et la spécialisation progressive de la région qui provoquent la reprise du glissement démographique vers le sud et la réduction des communautés indiennes. Aujourd'hui, les derniers terrains encore indivis et contrôlés par les membres indiens des communautés indigènes correspondent approximativement aux limites des régions granitiques de la côte aux sols trop sableux, trop secs et fort peu propices à l'élevage. Les communautés de Ostula, Coire et Pómaro se disputent le massif granitique côtier tandis que la communauté indienne de Huizontla ne contrôle plus qu'une petite partie de son ancien territoire, celle qui s'étend sur des affleurements granitiques aux sols squelettiques (voir Carte No 6, Chapitre III, § 1).



Photographie No 6: Premières parcelles de maïs sur brûlis à proximité de la côte en 1971 (échelle 1:25000). On remarque quelques parcelles plus ancienne et cultivées chaque année à proximité de l'embouchure de la rivière (en haut à gauche). (Photographie S.P.P., 1971).

CHAPITRE V

INEGALITES DE DEVELOPPEMENT, ACCUMULATION ET PAUPERISATION.

Sommaire du Chapitre V.

1. Panorama général sur la différenciation.	238
- <i>A Coalcomán, terre et bétail restent concentrés en peu de mains.</i>	238
- <i>Les communautés indiennes davantage marginalisées.</i>	242
- <i>La culture du maïs ne paie plus.</i>	243
- <i>Des écarts de productivité de un à quatre.</i>	249
2. Elevage extensif et accumulation.	255
- <i>Oligarchie et élevage extensif.</i>	256
- <i>Les moyennes et grandes exploitations familiales.</i>	264
3. Les tentatives d'intensification des petits tenanciers.	275
- <i>Les prairies temporaires ne suffisent pas.</i>	276
- <i>De faibles marges d'accumulation.</i>	287
- <i>Une différenciation sociale croissante.</i>	291
4. Les plus mal lotis en voie de paupérisation.	292
- <i>Les métayers.</i>	292
- <i>Communautés indiennes et enclosures.</i>	296
- <i>Double activité, pêche ou semi-prolétarisation?</i>	305
5. Conclusion.	307

Spécialisation régionale et développement de l'élevage extensif n'ont pas provoqué une uniformisation des systèmes de production. Au contraire, la diversité des situations rencontrées est maintenant très grande. Car le jeu combiné des différents facteurs de la différenciation a provoqué un accroissement significatif des inégalités de développement et fait de cet ensemble de transformations un processus fondamentalement contradictoire.

Tandis que les moyens et grands propriétaires adoptaient un système d'élevage extensif nécessitant peu de main-d'oeuvre mais de grands espaces, les petits tenanciers avaient plutôt intérêt à intensifier quelque peu leur système d'exploitation pour tenter de survivre sur le lopin de terre auquel ils avaient accès. Mais en avaient-ils les moyens? Et quelle a été la marge de manoeuvre des populations indiennes rejetées vers la côte et privées d'une partie de leur territoire?

1- Panorama général sur la différenciation.

A Coalcomán, terre et bétail restent concentrés en peu de mains.

A chaque génération, les très grandes propriétés du début du siècle ont été successivement réparties entre les héritiers. Ainsi, certains "ranchos" ont donné naissance à des propriétés de taille moyenne, puis à d'innombrables petites et très petites propriétés. Beaucoup de domaines ont pourtant échappé partiellement à ce fractionnement ou se sont reconstitués quand un des héritiers a racheté les autres parts à ses frères et soeurs. Parfois encore, l'accumulation permise par le développement de l'élevage sur de grandes surfaces, par l'industrie forestière, la culture et le trafic des plantes à stupéfiants ont favorisé une reconcentration partielle de la terre.

Faute de cadastre, la situation actuelle de la tenure de la terre est difficile à cerner et il faut se contenter des registres conservés par les fonctionnaires chargés de relever l'impôt foncier. On y recense 1947 propriétés mais leur surface réelle n'est pas déclarée. La surface totale recensée n'est que de 93 817 hectares. Si l'on y ajoute la faible superficie contrôlée par les ejidos (9621 hectares), la somme représente environ 34% de la surface totale de la commune de Coalcomán. Les deux tiers de son territoire échappent donc à tout contrôle légal. Au plus grand domaine répertorié correspond une surface de 516 hectares alors que nous avons visité quelques "ranchos" de plusieurs milliers d'hectares qui dépassaient nettement le plafond légal calculé à partir des "coefficients de pâturage". Plusieurs propriétés peuvent également appartenir à la même personne ou aux différents membres d'une même famille.

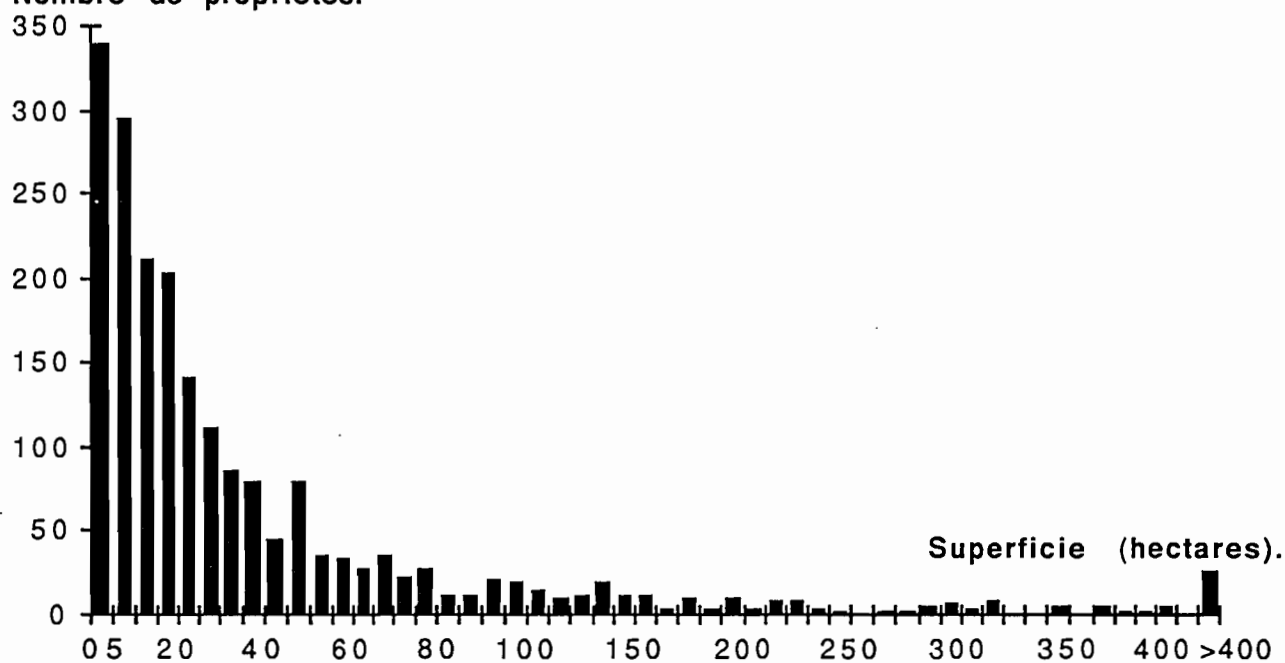
Tableau No 15: Répartition de la propriété foncière dans la commune de Coalcomán.

Taille des propriétés	Propriétés		Superficies	
	Nombre	%	Surface totale	%
1-5	341	17,5	848	0,9
6-10	296	15,2	2390	2,5
11-15	212	10,9	2808	3
16-20	203	10,4	3705	3,9
21-30	253	13	6480	6,9
31-50	289	14,8	11699	12,5
51-100	145	7,4	17075	18,2
101-200	107	5,5	15455	16,5
201-400	76	3,9	21613	23
>400 ha	25	1,3	11744	12,5
Total	1947	100	93817	100

Source: "Administration de Rentas", Coalcomán, 20 juillet 1978 (ces données n'ont pas été actualisées).

Graphique No 16: Répartition de la propriété foncière dans la commune de Coalcomán.

Nombre de propriétés.



Source: "Administration de Rentas", Coalcomán, 20 juillet 1978.

Enfin, le nombre de très petites propriétés (moins de 10 hectares) nous semble sur-estimé et inclut vraisemblablement les terrains "urbains" du bourg de Coalcomán. Les petits tenanciers de la commune disposent le plus souvent d'une surface supérieure à 20 hectares de parcours montagneux (sauf dans la vallée de Coalcomán où on rencontre de plus petites exploitations).

Malgré ces réserves, les données avancées par les registres légaux de la propriété conservent un sens car elles donnent une idée approximative de la répartition de la terre dans la commune comme en témoignent le Tableau No 15 et le Graphique No 16. La moitié des propriétés recouvrent 10% de la surface totale recensée tandis que 10% des propriétés rassemblent 50% des terres.

La répartition inégale du bétail reflète aussi le caractère contradictoire du développement suscité par la spécialisation régionale. Les données disponibles pour l'ensemble de la commune de Coalcomán sont aussi trompeuses que celles concernant la tenure de la terre car le bétail déclaré représente à peine la moitié des effectifs réels: 31 000 têtes déclarées en 1986 contre les 70 000 têtes probables de la commune (voir Chapitre IV, § 2). Une tradition déjà centenaire veut que personne ne déclare les effectifs réels de son troupeau. La peur de l'impôt ou d'une éventuelle application de la Réforme Agraire n'a jamais incité les producteurs à le faire et, aujourd'hui, il faut payer une taxe proportionnelle à l'Union des éleveurs de Coalcomán pour pouvoir acheter ou vendre du bétail et bénéficier de la bascule de l'association.

Le Tableau No 16 et le graphique No 17 donnent cependant une idée approximative de la répartition du bétail entre les éleveurs de la commune de Coalcomán. La moitié des éleveurs ne possèdent que 20% du bétail total alors que 20% des troupeaux totalisent 50% des effectifs recensés. Le nombre de petits troupeaux (1 à 10 têtes) est fortement sous-estimé car ceux qui ne possèdent que deux ou trois animaux ne déclarent pas leur troupeau indépendamment et n'ont pas de fer particulier pour marquer leur bétail. Beaucoup de métayers, par exemple, enregistrent leur troupeau avec celui du patron ou font appel à ses services de marquage avant de vendre un animal. Plus simplement, ils peuvent aussi vendre directement un veau non marqué au propriétaire qui peut alors le marquer à son nom et éventuellement, le déclarer.

Il apparaît néanmoins que la répartition du bétail est un peu moins inégalitaire que celle de la terre. Beaucoup de métayers possèdent une vache ou deux sans être propriétaires fonciers. D'autre part, les charges-animal observées (nombre de bovins entretenus par hectare) ont tendance à être plus élevées dans les petites exploitations que dans les grands "rancho" spécialisés dans la production de brouillards comme nous le verrons.

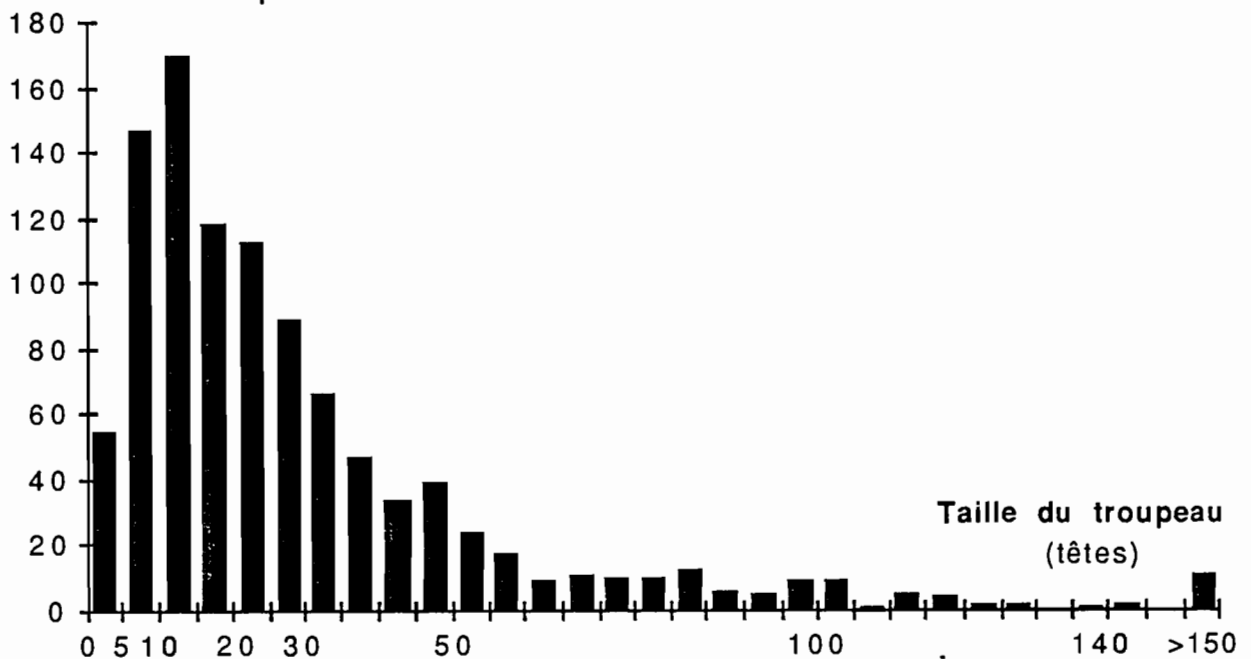
Tableau No 16: Répartition du bétail déclaré dans la commune de Coalcomán.

Taille du troupeau	Troupeaux		Effectifs	
	Nombre	%	Total effectifs	%
1-5	55	5,3	204	0,7
6-10	147	14,3	1205	3,9
11-15	170	16,5	2178	7
16-20	119	11,6	2166	6,9
21-30	202	19,6	5073	16,3
31-50	186	18,1	7285	23,4
51-100	112	10,9	7872	25,3
>100 têtes	37	3,6	5192	16,7
Total	1028	100	31175	100

Source: "Asociación Ganadera de Coalcomán", Registro de ganado, 1986.

Graphique No 17: Taille des troupeaux déclarés dans la commune de Coalcomán.

Nombre de troupeaux.



Source: D'après les données de l'"Asociación Ganadera de Coalcomán", Registro de ganado, 1986.

Les communautés indiennes davantage marginalisées.

En 1950, tous les observateurs soulignaient déjà les différences de développement qui opposaient les communautés indiennes de la commune d'Aquila aux "ranchos" des communes de Coalcomán et Villa Victoria. Maintenues à l'écart du mouvement général d'accumulation déclenché sur les "hautes terres" de Coalcomán, les villages indiens de la commune d'Aquila restaient caractérisés par une économie de cueillette, de chasse et de culture périodique sur brûlis, économie partiellement intégrée aux échanges marchands.

Aujourd'hui, les communautés indiennes ne contrôlent plus qu'une partie de leur ancien territoire et ont accusé le contre-coup de la spécialisation régionale vers la production extensive de broutards. Tandis que les clôtures et les prairies temporaires envahissaient peu à peu le nord de la commune, de nombreux villages de "fugitifs" ont vu le jour sur la frange côtière.

Malgré ces transformations, la commune d'Aquila est toujours considérée par les pouvoirs publics comme une zone "déprimée" (*zona deprimida*) et ses habitants comme des groupes "marginalisés" (*grupos marginados*). Devant la gravité de la situation dans les campagnes et l'extension des ceintures de misère périurbaine, l'administration fédérale décida, en 1978, de dresser, à l'échelle du Mexique, une carte de la "pauvreté" afin de donner un outil à la planification. Pour mesurer les inégalités régionales de développement, on sélectionnait une série de critères démographiques (éducation, alimentation, santé) et géographiques (habitat, voies de communication) dont l'expression conjuguée permettait la définition d'un indice de pauvreté (*indice de marginación*). La commune d'Aquila obtenait l'un des indices les plus élevés de l'Etat de Michoacán et constituait aux yeux des planificateurs un "noyau de marginalité très forte"¹. Les données utilisées pour le calcul de cet indice étaient issues pour la plupart du recensement démographique de 1970.

Malgré la construction de la route nationale côtière (achevée en 1982) et le désenclavement de nombreux villages, le "retard" de la commune d'Aquila et son sous-développement relatif n'ont pas été amoindris². Une fraction importante de sa population a connu une paupérisation accentuée et a été davantage marginalisée que par le passé. Le maïs subventionné par l'Etat est maintenant vendu en grande quantité

¹COPLAMAR: *Necesidades esenciales en Mexico*, 5. *Geografía de la marginación*, COPLAMAR-Siglo XXI, Mexico, 1982, p. 13, 26-27 et 170. Néanmoins, certains critères pris en considération mesurent davantage un degré d'urbanisation (pourcentage de population rurale, P.E.A. agricole, consommation de viande, possession d'une télévision, etc...) plutôt qu'un niveau de bien-être réel ou de développement.

²Les "indices de marginalisation" et "niveaux de bien-être" présentés par les statistiques récentes sont toujours aussi préoccupants. Voir INEGI: *Michoacán, cuaderno de información para la planeación*, 1986, p. 80-81. La situation des communautés indiennes de la commune d'Aquila a été dénoncée par la presse nationale au mois de janvier 1988 ("La Jornada", 17-01-1988).

dans les épiceries de la commune tandis que la production vivrière par habitant régresse.

Tableau No 17: Les inégalités de développement Sierra-Côte en 1980.

Commune	Coalcomán	Aquila
Population totale	17191	19726
Population chef-lieu	5829	1095
% maison en dur*	62	27
% eau courante	60	20
%maisons électrifiées	40	5
Véhicules particuliers	227	66
Bétail exportation**	6500	3000
Maïs kg prod./hab***	450	150

Source: Recensement démographique de 1980. *Les maisons en dur sont celles construites en briques crues (*adobe*) ou cuites, ou en ciment. ** Ventes de bétail à l'extérieur de la commune, cf. Annexe No 8. *** D'après S.A.R.H., Distrito de desarrollo No 083, Aguillilla, Michoacán, moyenne pour les années 1980-1985. Pour la commune d'Aquila, le chiffre présenté est une estimation réalisée par nous d'après les ventes de maïs subventionné par l'Etat (CONASUPO, voir plus loin).

Si la commune d'Aquila est restée globalement plus pauvre que celle de Coalcomán, l'agriculture paysanne y a également connu un processus de différenciation accélérée. Tandis que les exploitations récemment installées sur les indivis communautaires connaissent une évolution conforme à celle observée dans de nombreux "ranchos" de la commune de Coalcomán (spécialisation vers la production de bœufs, développement des prairies temporaires, etc...), d'autres agriculteurs poursuivaient la culture sur brûlis sur un espace de plus en plus réduit. Certaines familles, enfin, choisissaient de mettre en valeur les quelques parcelles planes situées à l'embouchure des rivières ou étaient acculées à chercher un complément de revenu dans d'autres branches d'activité.

La culture du maïs ne paie plus.

Les conditions actuelles de la production de maïs reflètent une situation de crise généralisée. Dans les "ranchos" de la Sierra de Coalcomán et sur la fraction clôturée du territoire des communautés indiennes, le développement d'une nouvelle association maïs/graminée fourragère a entraîné la détérioration des conditions de culture du maïs (voir Chapitre IV, § 2). Dans le meilleur des cas, au prix d'une fertilisation de plus en plus coûteuse et d'un surcroît de travail, les rendements peuvent être maintenus mais la productivité du travail baisse. Sur la frange côtière, les conditions climatiques et la texture souvent trop sableuse des sols réservent au maïs des conditions de productivité encore plus défavorables malgré l'existence de grands espaces non défrichés.

Si les surfaces semées sur brûlis et le volume de la production se sont légèrement accrus depuis 1980 dans la commune de Coalcomán¹, c'est que l'extension des surfaces en herbe exigeait l'abattage et la mise en culture temporaire des friches. Dans les grandes exploitations spécialisées dans la production de broutards, le maïs n'est pas le premier produit recherché et les rendements en grains sont volontiers sacrifiés sur l'autel de la production fourragère. Si la production vivrière de ces exploitations dépasse les besoins de la famille du propriétaire, c'est que la production excédentaire représente la rémunération des métayers chargés de l'implantation des prairies temporaires. Les petits tenanciers, par contre, attachent beaucoup d'importance à l'obtention d'une récolte suffisante pour couvrir les besoins de la famille et de l'exploitation mais ils ne peuvent guère espérer vendre une partie de ce grain sur un marché souvent trop éloigné.

Dans la commune d'Aquila, la production de maïs, déjà faible, a été perturbée par le développement des prairies temporaires sur les terrains clôturés et par l'entrée en scène d'un maïs allochtone subventionné par les pouvoirs publics et destiné à la consommation locale.

Dès 1966, en effet, la croissance de la production agricole a commencé à diminuer. Tandis que l'oligarchie s'appropriait peu à peu les terres "vierges" des régions tropicales humides pour y développer l'élevage extensif et engageait les régions tropicales sèches dans la voie de l'élevage naisseur, les cultures fourragères (sorgho) concurrençaient le maïs sur les terres pluviales. Les importations de maïs, de plus en plus volumineuses, ont alors compensé la diminution de la production nationale de grain par habitant. Cette dégradation de la production vivrière nationale a conduit les pouvoirs publics à réorienter une politique agricole qui, jusque là, s'était surtout intéressée aux périmètres irrigués. A partir de 1976-1977, l'agriculture pluviale devient source de préoccupation et objet d'une intervention croissante de l'Etat². Il s'agit de tenter d'appliquer aux vastes régions dépourvues d'infrastructures d'irrigation les "paquets technologiques" jusque là appliqués sur les terres irriguées dans le cadre de la Révolution Verte.

Cette nouvelle politique culmine lors de la mise en place, en 1980, du "Système Alimentaire Mexicain" (S.A.M.). Dans l'euphorie provoquée par l'augmentation des revenus pétroliers, une vaste politique est mise au point dans le but de relancer la production vivrière paysanne. Les prix de garantie des produits vivriers sont revalorisés; des prêts bonifiés sont distribués massivement et l'Etat accepte de partager avec le producteur les risques inhérents à l'utilisation des nouvelles variétés et à l'application de l'itinéraire technique prôné par les techniciens du

¹Les surfaces de maïs pluvial de la commune de Coalcomán auraient augmenté de 5800 hectares (moyenne des années 1980-1984) à 6800 hectares (moyenne des années 1985-1987) d'après les données présentées par la S.A.R.H. (Distrito de desarrollo rural No 083, Aguililla, Mich). Les surfaces semées sur les parcelles labourées de la vallée de Coalcomán et du village de Trojes (nord-ouest de la commune) sont incluses dans ces statistiques.

²Thierry Linck: *El campesino desposeído*, op cit, p. 25.

ministère de l'agriculture¹. Pour augmenter les surfaces emblavées, on propose même de réduire les surfaces abusivement consacrées à l'élevage extensif. Les petits et moyens éleveurs feront l'objet d'une attention spéciale afin d'encourager la production.

Malgré tout, ces nouvelles mesures étaient plutôt réservées aux régions qui, quoique dépourvues de système d'irrigation, jouissaient de conditions de productivité différentielle relativement favorables: sols fertiles, mécanisation possible, accessibilité, etc... Les régions qui ne bénéficiaient pas de cette "viabilité productive", étaient cependant concernées par le S.A.M. car celui-ci se proposait également de lutter contre la pauvreté (rurale ou urbaine) et d'élargir le marché intérieur en redynamisant les secteurs les plus marginalisés de la société. Un important réseau de magasins d'Etat (*tiendas CONASUPO*) était mis en place dans le cadre du programme d'approvisionnement des "zones marginales". Chacune des 5200 épiceries prévues devait proposer une série de produits de première nécessité constituant le "panier de la ménagère" (maïs, farine de maïs, haricots, sucre, riz, etc...), à des prix fortement subventionnés par le gouvernement².

Cette politique n'a pas duré longtemps. Contrairement aux intentions déclarées, les grands domaines d'élevage extensif n'ont pas été affectés le moins du monde par la nouvelle politique qui, en privilégiant les problèmes techniques posés par l'agriculture pluviale, reléguait au second plan les problèmes liés à la tenure de la terre. La nouvelle loi-cadre agricole de 1980 (votée au mois de décembre) contredisait déjà certains aspects "progressistes" du S.A.M., quelques mois seulement après son lancement³. En 1982, la chute brutale du prix du pétrole précipite la crise latente du système. La crise financière devient insurmontable et la dette est multipliée. Le changement de gouvernement qui intervient à cette époque s'accompagne de l'abandon immédiat de la politique agricole mise en place dans le cadre du S.A.M. et de l'adoption d'une politique plus libérale (qui prépare l'adhésion du Mexique au GATT, réalisée quelques années après). Les prix de garantie proposés aux producteurs ne sont plus augmentés et recommencent à baisser (en pesos constants), les dépenses sont réduites, et beaucoup de mesures visant à accroître la production vivrière sont abandonnées. Dans la grande récession qui caractérise les années 1980, la production vivrière recule tandis que se creuse l'écart entre prix agricoles et indice du coût de la vie⁴. Aujourd'hui, cultiver du maïs ne rapporte plus grand chose. Si l'on ajoute aux dépenses proportionnelles qui augmentent très vite (engrais, pesticides, location

¹La politique des "riesgos compartidos" est mise en place par BANRURAL et ANAGSA. Sur la politique du S.A.M., voir: François Lerin et Laurence Tubiana: "Intentions et contraintes de la politique agricole (1980-1982)" in *Problèmes d'Amérique Latine*, No 70, 4^e trimestre 1983, p. 58 à 73.

²C'est le "Sistema CONASUPO-COPLAMAR de Abasto a Zonas Marginadas", décrété le 20 novembre 1979. "Convenio CONASUPO-COPLAMAR de abasto a zonas marginadas", tercera, cuarta, quinta y sexta clausulas.

³François Lerin et Laurence Tubiana, op cit, p. 69-70.

⁴José Luis Calva, op cit, p. 11 à 44.

éventuelle d'un tracteur, gas-oil, etc...) le coût d'opportunité du travail consacré à la culture d'un hectare de maïs, son prix de vente est loin de couvrir les frais engagés. Bien que les salaires réels aient été considérablement réduits ces dernières années, les agriculteurs sont tentés de réduire les surfaces emblavées en maïs car celui-ci rapporte souvent moins que le salaire minimum obtenu par les journaliers agricoles¹.

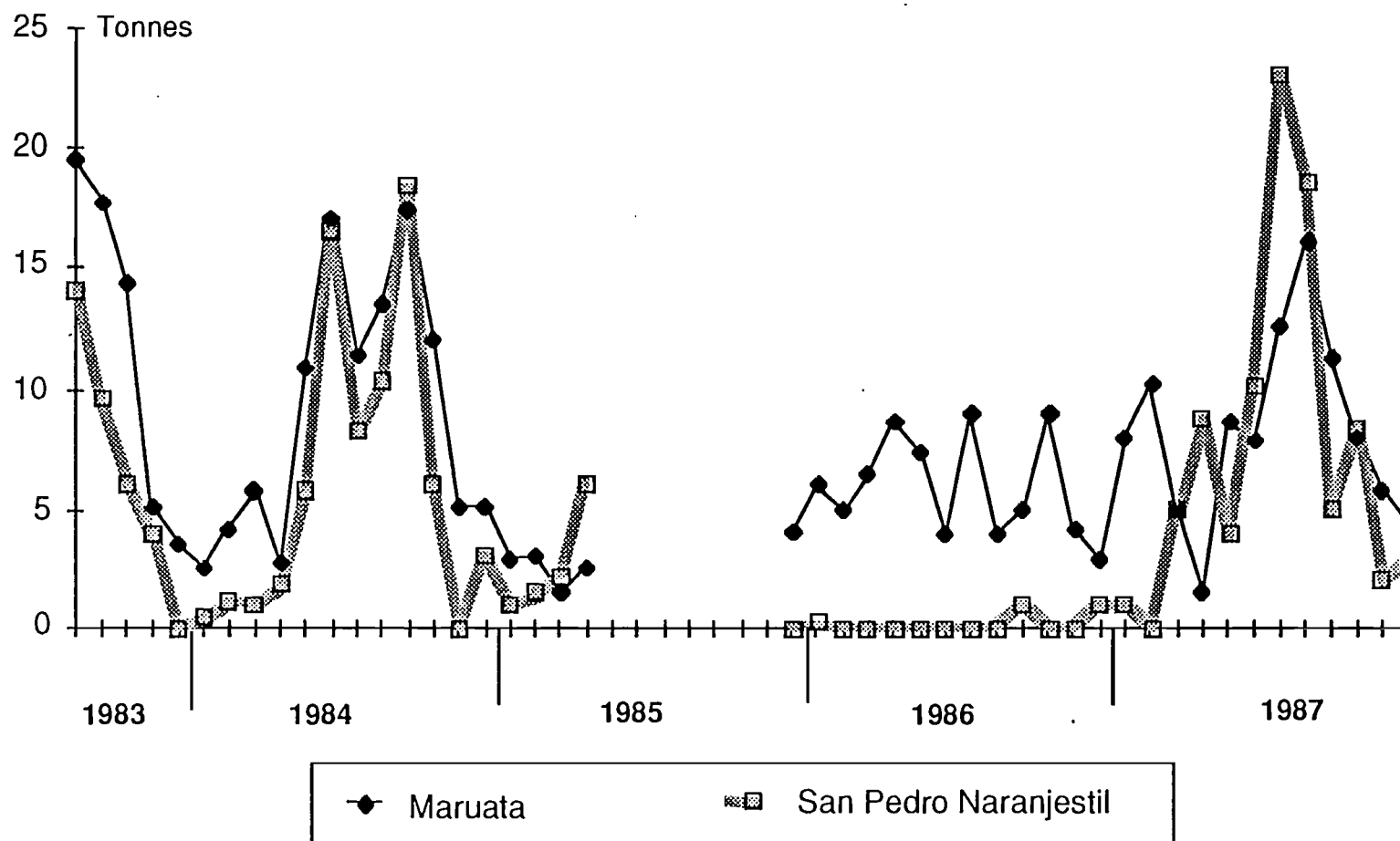
Si toute politique incitative à la production est maintenant abandonnée, le système de distribution subventionnée aux groupes "déprimés" des zones "marginales" est, en revanche, maintenu et élargi (tout comme celui destiné à approvisionner les zones urbaines plus dangereuses politiquement).

C'est ainsi que 42 épiceries d'Etat ont été installées sur la côte du Michoacán, dispersées sur les 250 km qui séparent Coahuayana du pôle sidérurgique de Lázaro Cárdenas. Parmi elles, 7 sont situées sur le territoire de la communauté indienne de Pómaro dans les villages de Maruata (où a été construit de surcroît le magasin principal qui supervise les 42 *tiendas* de la région), Pómaro, Cachán Echeverría, Cachán Santa Cruz, Tizupa, Guagua et San Pedro Naranjestil.

Sur le Graphique No 18 ont été reportées les ventes mensuelles de maïs subventionné dans les villages de Maruata (sur la côte) et San Pedro Naranjestil. On constate que les ventes de maïs à la population de ces villages augmentent très rapidement vers la fin de la saison sèche (avril-mai) alors que les stocks vivriers s'épuisent. La courbe des ventes s'effondre à l'annonce de la prochaine récolte, pendant les mois de novembre et décembre. Lors d'une année moyenne, la production locale de maïs suffit à la satisfaction des besoins nutritionnels pendant à peine 5 mois. Plus de la moitié du maïs consommé par les habitants de ces villages est donc acheté à la CONASUPO. Dans le village de San Pedro Naranjestil, 73 tonnes ont été distribuées en 1974 et près de 90 en 1987, ce qui représente une quantité de 130 et 160 kilogrammes par habitant, soit plus de la moitié de la consommation annuelle (sauf exception, ce maïs est exclusivement consacré à la consommation humaine). Il a fallu la bonne récolte de 1985 pour permettre aux habitants de San Pedro Naranjestil de se passer du maïs subventionné par le gouvernement pendant l'année 1986. Dans le village de Maruata, les ventes de maïs représentaient près de 300 kg/hab en 1974. L'importance de ce chiffre s'explique par le fait que beaucoup d'habitants de Pomaro descendaient à Maruata pour acheter leur maïs (la "tienda" de Pomaro n'était pas encore installée). Il s'explique aussi par le fait que de nombreuses familles de ce village ne sèment plus aucun maïs et ont abandonné toute activité agricole. Le maintien des achats en 1986 (alors que la récolte précédente avait été relativement abondante) semble confirmer cette évolution.

¹La détérioration des termes de l'échange a été continue entre 1982 et 1987. Pendant cette période, les prix agricoles ont été dévalorisés de 30% par rapport à l'évolution générale du coût de la vie. Pendant cette même période la baisse du salaire minimum agricole a été de 40%. D'après José Luis Calva, op cit, p. 20 et 28.

Graphique No 18: Ventes mensuelles de maïs subventionné dans deux villages de la communauté indienne de Pômaro.



Source: Graphique réalisé à partir des données rassemblées au magasin régional de Maruata (succursale de Colima). Ces données concernent les ventes réalisées par le magasin principal aux épiceries villageoises. Les données concernant les mois de mai à novembre 1985 ne sont pas disponibles.

Le maïs semé dans la communauté indienne de Pómaro ne suffit donc plus à l'alimentation de ses habitants. Les premières importations massives de maïs ont eu lieu après les récoltes catastrophiques de 1973-1974, quand la communauté indienne de Pómaro fut ravitaillée de toute urgence par mer. 10 ans plus tard, la construction de la route nationale et l'installation du réseau de distribution CONASUPO ont soudainement confronté la production locale de maïs à la concurrence imposée par les régions hautement productrices et qui bénéficient de meilleures conditions de productivité. Malgré l'intervention de l'Etat dans la fixation des prix de garantie et des prix subventionnés, c'est la pression des millions de tonnes de maïs importés chaque année des Etats Unis à bas prix qui devait inciter les agriculteurs de la commune d'Aquila à acheter leur maïs plutôt que de le produire¹.

Dans le nord de la commune, plus élevé et davantage arrosé, on sème encore du maïs sur brûlis, d'autant que les magasins du gouvernement sont encore éloignés. Mais les mauvais rendements que l'on peut espérer sur la frange la plus aride de la côte (celle dont les indiens sont encore maîtres) et l'élévation du coût d'opportunité du travail effectué sur le champ de maïs (d'autres activités sont possibles) ont provoqué la contraction progressive de cette production. La production résiduelle de maïs est aujourd'hui obtenue sur les quelques parcelles planes et labourables de la frange côtière. Mais le surplus commercialisé représente peu de chose par rapport aux quantités de maïs allochtone entreposées dans le hangar CONASUPO de Maruata. Nous verrons que même ces parcelles (les meilleures de la côte!) sont de plus en plus emblavées en prairies temporaires.

Dans la commune de Coalcomán, l'intervention de CONASUPO est plus ancienne mais de nature différente. L'achat de maïs aux producteurs (au prix de garantie) était son activité principale jusqu'en 1984. Chaque année, CONASUPO achetait aux producteurs 1500 à 1600 tonnes de maïs, soit 15% à 20% environ de la production. Les achats ont progressivement diminué pour atteindre une moyenne de 600 tonnes par an après 1975, soit moins de 10% de la production. Les derniers achats ont eu lieu en 1984 (584 tonnes)². Dans ce cas, l'interruption des achats de maïs par les magasins d'Etat ne reflète pas une baisse de la production mais davantage la baisse des prix de garantie offerts par le gouvernement et la réactivation consécutive du commerce privé des grains.

Bien que la production municipale de grain soit suffisante pour couvrir les besoins de la population, les habitants du bourg de Coalcomán

¹ Au niveau national et depuis 1973, entre 30 et 80% du maïs distribué par CONASUPO sont importés des Etats Unis, soit 1 à 4 millions de tonnes par an. Antonio C. Martin del Campo: "La política económica reciente y la agricultura" in Jorge Zepeda P.: *Las sociedades rurales hoy*, El Colegio de Michoacán - CONACYT, Zamora, 1988, p. 195.

² Enquête auprès de Javier Marin, chargé de la CONASUPO à Coalcomán, avril 1987.

ne mangent pas le maïs produit dans la commune. Celui-ci est plutôt vendu par les commerçants dans la ville de Tepalcatepec (dans la dépression des Terres Chaudes) car les éleveurs de cette région sont prêts à le payer plus cher pour le distribuer au bétail (eux n'ont pas droit au maïs subventionné du "panier de la ménagère"). CONASUPO distribue donc aux habitants de Coalcomán un maïs importé (et de moins bonne qualité) par l'intermédiaire des deux fabriques de tortillas du bourg (336 tonnes par an). Les ventes de maïs subventionné aux particuliers sont interrompues "depuis que le maïs fait défaut" et parce que des éleveurs se livraient à un trafic parallèle en en donnant une partie au bétail.

Des écarts de productivité de un à quatre.

Quelle que soit la région étudiée (commune de Coalcomán ou région côtière), on constate que le processus de développement qui a été analysé au Chapitre IV s'accompagne d'une différenciation rapide. Tandis que certains groupes de producteurs sont progressivement évincés (métayers, petits tenanciers, indiens dans l'incapacité de clore) d'autres exploitations connaissent une phase d'accumulation prolongée. L'étude des systèmes de production et de leur évolution permet de situer chaque exploitation étudiée dans ce mouvement contradictoire de la différenciation paysanne. Elle permet une estimation de la production (produit brut) et des quantités vendues sur le marché par chaque agriculteur. Elle autorise aussi l'évaluation des dépenses nécessaires à l'obtention de cette production (charges proportionnelles et charges fixes) et le calcul d'un niveau de la productivité du travail. 129 enquêtes ont ainsi été réalisées dans les communes de Coalcomán (56 enquêtes), Villa Victoria (8 enquêtes) et Aquila (65 enquêtes). Chaque fois que les données réunies étaient jugées suffisamment fiables, une évaluation de la productivité du travail a été tentée (voir Annexe No 12).

Avant même d'analyser, pour chaque groupe de producteurs, le fonctionnement du ou des système(s) de production et ses résultats, la comparaison des niveaux de productivité atteints illustre l'état actuel de la différenciation (voir Tableau No 18). Les écarts de productivité qui apparaissent alors sont suffisamment significatifs pour dépasser largement l'ordre de grandeur des erreurs et imprécisions inhérentes à la qualité de l'information recueillie et aux conventions de calcul adoptées.

Tableau No 18: Les écarts de productivité enregistrés entre différents groupes de producteurs (en dollars).

	très grands domaines d'élevage	moyennes et grandes exploitations familiales d'élevage	petits et moyens producteurs*	métayers**	système de production traditionnel sans clôture	doubles actifs (artisanat, pêche) semi-prolétaires
Surface	700-5000	200-600	10-100	0	-	0
Effectifs bovins.	150-800	70-200	10-60	1-5	0-5	0-2
Produit brut (\$)	13500	5000	2300	2160	815	500
Charges propor.(\$)	2100	1090	500	615	210	120
Charges fixes.(\$)	1200	500	280	145	80	40
Total C.C. (\$)	3300	1590	780	760	290	160
V.A./travailleur.(\$)	2000	1220	740	670	450	(290)
V.A./hectare. (\$)	7,8	19	37		-	-
Nombre d'enquêtes.	6	23	45	14	24	15

Source: Enquêtes auprès des agriculteurs (voir Annexe No 12).

* Leur cas est détaillé dans le Tableau No 20.

**Moyenne établie sur 11 cas seulement. Les trois autres cas correspondent à des métayers auxquels a été confiée la "gérance" d'une propriété. La productivité de leur travail est supérieure (voir plus loin).

Ainsi, l'élevage extensif, peu exigeant en travail, permet l'obtention d'une productivité du travail presque trois fois plus élevée que celle des petits tenanciers obligés d'intensifier quelque peu leur exploitation pour en compenser la trop petite taille. La productivité du travail de ces derniers reste cependant largement supérieure à celle obtenue par les paysans indiens qui sèment toujours le maïs sur brûlis sans que la clôture ne fasse partie de leurs moyens de production.

Quand les surfaces effectivement mises en valeur sont connues (même approximativement), il est possible de représenter chaque exploitation sur un graphique où l'on porte en abscisse la surface/travailleur et en ordonnée la productivité du travail (la valeur ajoutée produite par travailleur). Cette représentation n'est guère possible dans le cas où les agriculteurs font paître leurs troupeaux sur de vastes parcours appartenant à la collectivité. Pour ceux qui ont accès aux indivis, les parcelles qu'ils ont pu clôturer assurent l'alimentation du troupeau pendant une partie de l'année seulement et la surface effectivement utilisée est plus vaste.

Les points qui ont été portés sur le Graphique No 19 représentent la situation de 40 unités de production pour lesquelles la surface travaillée est approximativement connue. La plupart des exploitations étudiées dans la commune d'Aquila n'y sont donc pas inscrites. Trois groupes d'exploitations assez différenciés apparaissent sur le graphique:

- Deux d'entre eux sont constitués par les exploitations où l'élevage extensif est prédominant: les grands domaines d'élevage appartenant à l'oligarchie locale d'une part; les moyennes et grandes exploitations familiales, elles aussi consacrées à la production de bœuf, mais dont la productivité moyenne est inférieure, d'autre part. Si l'élevage extensif caractérise les exploitations appartenant à ces deux groupes, nous verrons que les raisons qui incitent ces producteurs à conserver un système d'élevage largement extensif ne sont pas les mêmes pour tous. Pour les membres de l'oligarchie, l'élevage ne constitue qu'une activité parmi d'autres et les bénéfices obtenus sont plutôt investis dans d'autres domaines. Dans les moyennes ou grandes exploitations familiales, au contraire, c'est plutôt le départ des jeunes vers les Etats Unis ou l'existence de sources de revenus supérieurs (cultures illicites, etc...) qui limitent la quantité de travail investie sur l'exploitation. (Ces différentes logiques et les pratiques mises en oeuvre par ces éleveurs seront détaillées dans la deuxième section de ce chapitre).

- Le troisième groupe mis en évidence sur le Graphique No 19 est celui des petits tenanciers dont la productivité du travail est encore plus faible. Contrairement aux éleveurs rassemblés dans les deux premiers groupes, les petits tenanciers pour lesquels de véritables opportunités de travail à l'extérieur sont plus rares ont toujours intérêt à intensifier leur système de production afin d'accroître le revenu dégagé par hectare. A ce groupe de producteurs représenté sur le Graphique No 19, il faut ajouter nombre de petites exploitations sises sur les terrains appartenant juridiquement aux communautés indiennes et quelques exploitations installées sur la côte. Néanmoins, tous ces agriculteurs n'ont pas les

moyens de mener à bien une telle intensification. Pour certains d'entre eux, la productivité du travail est suffisante pour permettre de dégager une faible marge d'accumulation. Des dépenses supplémentaires peuvent alors être envisagées et une certaine intensification est possible. Pour d'autres, au contraire, la stricte satisfaction des besoins minimaux de la famille est obtenue au prix du non-renouvellement des outils et de la détérioration du capital d'exploitation. Dans l'incapacité d'investir, ils n'ont guère de chances de mener à bien l'intensification de leur exploitation. (L'étude des différentes tentatives d'intensification réalisées par ces petits producteurs et leurs résultats sont détaillées dans la troisième section de ce chapitre).

- Pour les agriculteurs qui restent soumis au métayage (non représentés sur le Graphique No 19) les obstacles qui entravent l'intensification ne sont pas de même nature. Tous auraient intérêt à mener à bien une intensification de leur système de production si une grande partie des fruits de leur travail ne leur était pas prélevée par le propriétaire. Nous verrons qu'une telle intensification a effectivement lieu pour les activités qui ne sont pas soumises au partage de la récolte et lorsque la marge d'accumulation du métayer est suffisante pour mener à bien ces transformations.

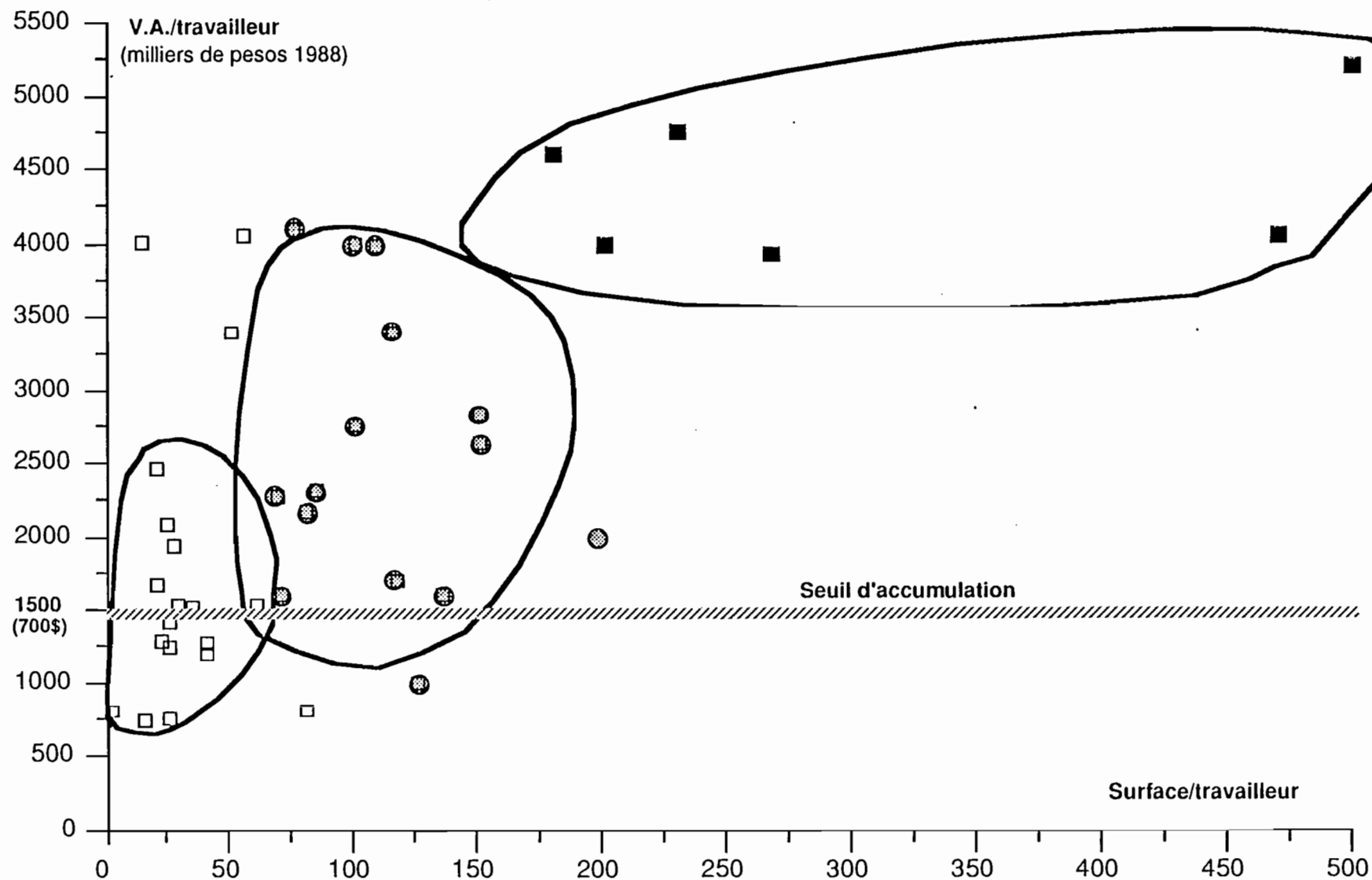
- Les familles indiennes qui survivent sur la fraction non close des terrains indivis et n'ont pas accès aux quelques parcelles planes de la frange côtière subissent un processus de paupérisation accélérée. Aucune d'entre elles ne dispose des moyens nécessaires pour clore une partie des indivis. Pour ces familles, l'intensification n'est guère possible et ne correspond pas même à leurs intérêts tant que chacun ne dispose pas d'un ensemble clôturé suffisant.

La situation des métayers et de ces familles indiennes dans l'impossibilité de clore sera analysée dans la quatrième partie de ce chapitre ainsi que celle de tous ceux qui ont dû abandonner partiellement ou totalement l'agriculture et trouver, dans d'autres domaines d'activité, les moyens de leur survie.

Auparavant, il nous faut tenter de préciser la valeur de ce seuil d'accumulation qui sépare donc ceux pour lesquels un espace d'accumulation est entrouvert de ceux dont la survie et la reproductibilité du système de production ne sont plus assurées.

Ce seuil est défini par la valeur de la productivité du travail qui autorise la satisfaction des besoins minimaux de la famille et l'entretien des moyens de production.

Graphique No 19: Productivité du travail et seuil d'accumulation: représentation de quelques exploitations agricoles de la commune de Coalcomán.



Source: enquêtes auprès des agriculteurs (voir annexe N° 12)

Les besoins minimaux correspondent aux exigences de survie en matière d'alimentation, de santé et d'éducation. Si ce niveau n'est pas atteint, c'est la reproduction de la force de travail qui est menacée: en cas de maladie, on hésite de plus en plus avant d'aller consulter le médecin; les vêtements usés ne sont plus remplacés; les sandales sont indéfiniment rafistolées pour retarder leur remplacement; les enfants en bas âge marchent pieds nus et leur aînés ont moins de chance de continuer les études après le certificat d'étude; la maison n'est plus réparée convenablement; etc... Si la situation ne s'améliore pas, le lait est vendu plutôt que consommé, les haricots noirs sont progressivement rationnés et on commence à manger les "tortillas" avec seulement une pincée de sel à l'intérieur. Ce seuil n'est pas constant et immuable. Il est socialement défini par l'évolution des besoins considérés comme minimaux à une époque déterminée. Il s'élève avec le développement des échanges et la généralisation de modèles de consommation d'origine urbaine. Dans les hameaux isolés où la camionnette ne s'est pas imposée comme moyen de transport privilégié, un jeune qui ne peut pas acheter une monture digne de ce nom et un revolver d'un calibre suffisant avec le fruit de son travail supporte difficilement la vie "au rancho" et préfère aller tenter sa chance ailleurs. Avec la multiplication des pistes, la monture perd progressivement de son attrait (mais pas le revolver!) au profit de la camionnette qui permet d'accéder, en quelques heures seulement, au chef-lieu de la commune.

Cette valeur limite de la productivité du travail doit être suffisante pour permettre également l'entretien du capital d'exploitation. En deçà de ce seuil, les outils ne peuvent plus être remplacés ni les clôtures consolidées. C'est le capital productif qui s'effrite peu à peu et qui est consommé pour assurer la survie immédiate de la famille. Les génisses sont vendues et les effectifs du troupeau réduits; les porcelets sont vendus plutôt qu'engraissés; etc...

Ce niveau minimum de la productivité du travail constitue donc le seuil de reproductibilité de l'exploitation. C'est aussi le seuil en-deçà duquel aucune accumulation n'est envisageable.

Pour assurer la couverture des besoins énergétiques de la famille (consommation de maïs, engraissement de un ou deux cochons, basse cour, alimentation complémentaire pour les montures et le bétail) trois tonnes de maïs constituent une quantité minimum. Pour que les dépenses monétaires absolument indispensables à la couverture des autres besoins minimaux soient possibles, la vente annuelle de 6 ou 7 bovins (5 taurillons et deux vaches de réforme par exemple) nous semble indispensable à moins que d'autres produits soient portés sur le marché (lait, fromage, fruits et légumes, cochons, etc...). Déduction faite des coûts entraînés par cette production minimum, nous fixerons la productivité minimum (le seuil d'accumulation) à environ 700 dollars par travailleur et par an (environ 1,5 million de pesos au premier semestre 1988). Ce seuil a été représenté sur le Graphique No 19. Il marque la frontière entre ceux qui peuvent mettre à profit une marge d'accumulation minimum et ceux pour lesquels toute reproduction élargie du capital semble exclue.

2-Elevage extensif et accumulation.

La production de broutards est devenue l'activité principale d'un grand nombre d'agriculteurs de la Sierra de Coalcomán. C'est, pour beaucoup, la seule activité qui permet de dégager des revenus monétaires relativement importants. Mais tous n'ont pas eu accès à cette spécialisation. Quels sont donc les producteurs qui ont pu adopter un tel système de production et bénéficier des marges d'accumulation qu'il permettait de dégager? Ce type d'élevage demande assez peu de travail mais exige beaucoup d'espace. Aussi devine-t-on que ce système de production n'est pas le mieux adapté à ceux qui ne disposent que de petites surfaces. On sait que les techniques de fenaïson ne sont pas développées et que les possibilités d'intensification fourragère offertes par les prairies temporaires n'ont pas toujours été valorisées par une gestion adéquate des pâturages et des parcours. Les charges-animales (le nombre de têtes de bétail entretenues par hectare) que nous avons pu calculer varient beaucoup d'une exploitation à l'autre mais dépassent rarement 0,4 animal/hectare (tous bovins confondus). La moyenne pour l'ensemble de la commune de Coalcomán n'est que de 0,25 têtes/hectare. Dans ces conditions, quelle est la surface minimum qui permet à son propriétaire d'obtenir le revenu minimum qui a été défini plus haut? On admet que la fécondité moyenne des troupeaux est comprise entre 50 et 60% et que dans la composition du troupeau, les femelles adultes représentent entre 30 et 40% des effectifs suivant les exploitations¹.

Tableau No 19: Elevage extensif et surface minimum.

Nb. de ventes annuelles	5 taurillons + 2 réformes
Nb. de mises-bas	10
Nb. de vaches adultes	20
Effectif du troupeau	60
Surface nécessaire (ha.)	150-300
Charge animale	0,2-0,4

Ce n'est donc qu'à partir d'une superficie minimum de quelques centaines d'hectares que la production extensive de broutards permet l'obtention d'une valeur ajoutée par travailleur supérieure au seuil de survie que nous avons défini. Parmi les 29 exploitations que nous avons étudiées et qui étaient spécialisées dans cette production, pas une ne disposait d'une superficie inférieure à 250 hectares.

¹Ces moyennes nous sont suggérées par les résultats des enquêtes effectuées auprès des éleveurs de la région (voir Annexe No 12).

Oligarchie et élevage extensif.

Les grands propriétaires, membre de l'oligarchie de Coalcomán possèdent des "ranchos" dont la surface dépasse généralement le millier d'hectares pour atteindre parfois plus de 5 000 hectares (6 cas étudiés). Ces producteurs sont les héritiers des grandes familles qui s'étaient partagé le contrôle du territoire au début du siècle. Leurs "ranchos" ont échappé au morcellement provoqué par les divisions héréditaires ou sont le fruit d'une reconcentration plus tardive. On peut estimer leur nombre à une quinzaine pour la commune de Coalcomán.

Les limites de l'accumulation du capital. C'est pour les membres de ce groupe que les produits bruts dégagés sont les plus élevés (cf Tableau No 18). Les valeurs ajoutées par travailleur sont aussi les plus élevées mais n'augmentent plus à partir d'une certaine superficie. Elles sont de l'ordre de 2000 \$/travailleur. Il faut encore de la main d'oeuvre pour s'occuper du bétail, défricher et implanter les prairies temporaires (métayers). C'est pourquoi ces propriétés produisent encore une quantité de maïs proportionnelle au nombre de métayers associés. Tout ou partie de ce maïs constitue la fraction de la valeur ajoutée consacrée à la rémunération de la main d'oeuvre tandis que la valeur créée par l'implantation des prairies temporaires et la multiplication du bétail est accaparée par le propriétaire. Le revenu dégagé par ce dernier est donc beaucoup plus élevé (voir plus loin le calcul de la plus-value extorquée aux métayers).

Mais certaines de ces exploitations n'emploient qu'un nombre très limité de travailleurs (2 ou 3). Les surfaces semées en graminées fourragères sont alors faibles et la propriété prend un aspect quelque peu abandonné: prédominance de prairies non entretenues et de friches de plus ou moins longue durée, anciennes terres à boeufs abandonnées et recouvertes de petits acacias buissonneux (huizache), etc... Les charges observées sont alors parmi les plus faibles de la commune: 0,1 à 0,15 bovin par hectare seulement. L'abondance des friches assez âgées permettrait à de nombreux métayers d'y semer leur maïs sur brûlis mais ceux-ci refusent souvent de rester si la totalité de la récolte de grain ne leur est pas acquise. Parfois encore, la peur que le propriétaire éprouve à l'idée de voir se former sur son domaine un groupe de travailleurs revendicatifs le dissuade d'inviter un trop grand nombre de métayers à travailler chez lui.

Pour tous ces grands "ranchos" d'élevage extensif, les revenus du capital sont fortement limités par la division interrégionale du travail qui réserve aux grands éleveurs des régions d'embouche la plus grosse part des bénéfices. L'échange inégal qui s'opère entre les régions naisseuses du versant pacifique et les zones d'engraissement du Golfe du Mexique reflète de grandes différences de productivité. Bien que l'élevage de la "Huasteca" reste en général assez extensif, il bénéficie de conditions de productivité particulièrement favorables largement dues aux conditions naturelles (une production fourragère abondante pendant la plus grande partie de l'année).

Sans exiger aucun investissement coûteux, les "ranchos" de la Huasteca supportent facilement une charge de un animal par hectare, des taux d'extraction voisins de 20% et une production de 100 à 150 kilogrammes par hectare et par an¹. Le taux d'extraction ne serait que de 12 à 13% pour la commune de Coalcomán et la production annuelle de 11 kg de poids vif/ha seulement². Enfin, dans la région Huasteca un travailleur peut surveiller aisément une centaine d'animaux et on peut estimer la productivité de son travail au quintuple de celle obtenue dans les grands domaines d'élevage de la commune de Coalcomán³.

Les exploitations d'engraissement intensif (hors-sol ou "zéro pâturage") situées dans le Bajío se réservent également la plus grosse part des bénéfices. En 1986, l'une d'elle achetait la totalité des animaux maigres dont elle avait besoin à Coalcomán (1200 têtes/an). Tous les risques inhérents à la reproduction et au transport des animaux restaient à la charge des producteurs de Coalcomán. L'unité d'engraissement mettait à profit la période de croissance rapide des animaux et les sacrifiait dès que le gain moyen quotidien (G.M.Q.) commençait à s'abaisser⁴.

A l'exception du dernier cas mentionné, la commercialisation du bétail à longue distance échappe généralement aux éleveurs de Coalcomán qui se trouvent donc dans une situation de dépendance et de soumission vis à vis des régions d'embouche. Le bétail sur pied leur est payé peu cher par les négociants qui organisent son transfert vers la Côte Est.

Tous les efforts de ce groupe de propriétaires convergent donc pour faire sauter ce verrou qui limite leur marge d'accumulation. C'est là le fondement même de leur logique économique. L'une des alternatives choisies a déjà été évoquée: elle consiste en l'achat de terrain dans les régions d'embouche du Golfe du Mexique (Tamuín et Cd. Valles dans l'Etat de San Luis Potosí, Las Choapas au sud de l'Etat de Veracruz, etc...) le bétail du "rancho" de Coalcomán étant transféré dans celui d'engraissement. Cette solution a été choisie par un petit nombre de propriétaires de Coalcomán mais la plupart d'entre-eux se sont établis définitivement sur l'autre versant du Pays. On a vu que l'un d'eux est même devenu l'un des éleveurs les plus puissants de la commune de Tamuín, en plein coeur d'une des régions d'embouche qui alimente le grand marché de

¹ Carlos N. Cshiavo: *La ganadería bovina en Las Huastecas*, D.I.G.B.T.M.-U.A.CH., 1985, (document photocopie), p. 44 et 62. Mechthild Rutsch, op cit, p. 124.

² Les ventes annuelles totalisent environ 8000 têtes pour les 60 000 à 70 000 bovins estimés pour la commune de Coalcomán, ce qui correspond à un taux de 11,5 à 13,5%.

³ En s'occupant d'une centaine de bêtes, un travailleur de la Huasteca peut produire 20 animaux (taux d'extraction de 20%) de 400 kg au moins dont le prix de vente au kg et sur pied sera supérieur à celui offert à l'éleveur de Coalcomán qui peut surveiller 80 bêtes au maximum et produit 10 animaux de 250 kg chacun (taux d'extraction de 12-13%).

⁴ Enquête réalisée au rancho "El Tajo" appartenant au syndicat des travailleurs de la pétrochimie de Salamanca, Salamanca, Guanajuato, mai 1986.

Mexico¹. Jusqu'en 1986, c'était l'un des deux principaux acheteurs de jeunes taurillons de la région de Coalcomán.

Pour ceux qui sont restés à Coalcomán, le contrôle de la filière reste une priorité et l'enjeu d'une concurrence acharnée entre les principales familles du lieu. Ainsi, le commerce de détail de la viande est aux mains de ce groupe de producteurs et ils contrôlent directement ou indirectement les boucheries de Coalcomán et de Tepalcatepec. Mais ce contrôle s'arrête en général à l'échelon local ou régional et à l'organisation de la collecte des animaux dans les hameaux éparpillés de la commune. Les grands éleveurs de la Huasteca (originaires ou non de Coalcomán) et les négociants de Guadalajara gardent le contrôle des principaux transferts de bétail vers les régions d'engraissement.

L'obtention d'un quota d'exportation directe vers les Etats Unis constituerait pour ces producteurs une autre façon de dépasser le plafond d'accumulation qui leur est imposé par leur situation en zone naisseuse. L'ouverture périodique de la frontière et l'exportation de bétail maigre sur pied réservent aux exportateurs des plus-values très élevées car le prix payé par les importateurs nord-américains est en général très supérieur aux prix nationaux. Mais seuls les Etats du nord du Mexique bénéficient de tels privilèges et l'attribution d'un quota à l'Etat du Michoacán serait conditionné, dit-on, par l'éradication des tiques, parasites qui infestent encore la plupart des troupeaux. (A cet effet, plus de cinquante bains antitiques ont été installés dans la commune de Coalcomán). L'absence de quota réservé à l'Etat du Michoacán n'empêche pas le bétail local de franchir la frontière des Etats Unis mais les circuits clandestins qui opèrent sont contrôlés par les grands éleveurs des Etats du Nord. En 1986-1987, près de 20% des taurillons produits dans la commune de Coalcomán n'étaient-ils pas convoyés vers les Etats frontaliers de Tamaulipas, Coahuila, Nuevo Leon et Chihuahua? Durant le premier semestre 1987, le prix proposé à la frontière des Etats Unis pour les jeunes taurillons aptes à l'exportation était deux fois supérieur aux prix pratiqués à l'intérieur du pays².

Le contrôle de la commercialisation des taurillons et l'obtention d'un quota d'exportation vers les Etats Unis constituent des thèmes porteurs pour ceux qui dirigent la politique locale. Ils est en effet facile de convaincre les petits et moyens éleveurs que de telles améliorations bénéficieraient à tous. La politique constitue d'ailleurs l'une des activités lucratives complémentaires de l'oligarchie de Coalcomán. Elle permet de s'imposer en tant qu'interlocuteur privilégié de l'administration pour toutes les affaires locales et régionales. Elle permet aussi de bénéficier en priorité des subsides de l'Etat et des projets de développement prônés par les agents du ministère de l'agriculture.

¹Cette région produirait 52% des taurillons abattus sur le marché de Mexico d'après C.Cshiavo, op cit, p. 102.

²José Luis Calva: *Crisis agrícola y alimentaria en México*, Fontamara 54, Mexico, 1988, p. 33.

La politique agricole au secours des grands éleveurs. Depuis la pacification de la révolte des "Cristeros" en 1930, les régions montagneuses du sud de l'Etat du Michoacán n'ont guère retenu l'attention des autorités régionales ou fédérales. Aucune installation hydraulique ne pouvait transformer le paysage agricole de la région comme ce fut le cas dans la dépression voisine des Terres Chaudes. Ce n'est qu'à partir de 1987 et à l'initiative du nouveau gouverneur Luis Martinez Villicana qu'une nouvelle politique agricole devait être définie pour toute la moitié sud de l'Etat du Michoacán. Le "plan d'élevage du Sud" (*Plan ganadero del Sur*) se proposait:

- "de promouvoir le développement des 25 communes du sud de l'Etat.
- de mettre en valeur les terrains à vocation pastorale de la région pour augmenter de 50% la production de viande bovine de l'Etat de Michoacan.
- de créer des emplois permettant le maintien de la population rurale"¹.

Pour cela, les autorités prévoyaient l'implantation de 700 000 hectares de prairies temporaires pendant les six années du "sexenio" gouvernemental dont 100 000 hectares dès la première année (1987). Les dirigeants du projet espéraient porter à 180 000 le nombre de taurillons exportés chaque année vers la "Huasteca"². La région concernée était divisée en cinq pôles de développement. L'un d'eux, centré autour du bourg de Coalcomán regroupait la plus grande partie de la portion michoacannaise de la Sierra Madre del Sur en incluant les communes de Coalcomán, Villa Victoria, Aguililla, Tumbiscatio et Arteaga. Il faisait office de "pôle pilote" (pôle de confiance) car le directeur du projet était lui-même membre de l'oligarchie de Coalcomán. Plusieurs banques nationales ont été sollicitées pour participer au financement du projet, soit 2 millions de dollars en 1987 et plus de 12 millions pour 1988. Comme pour de nombreux projets de développement de l'élevage en Amérique Latine, une participation directe de la Banque Mondiale et du B.I.D. était prévue par l'intermédiaire du "Fond de Garantie pour l'Agriculture, l'Elevage et l'Aviculture" (F.I.R.A.)³.

Chaque éleveur était invité à faire connaître la surface qu'il souhaitait emblaver avec des graminées fourragères pour obtenir un prêt

¹Dirección de ganadería del Estado de Michoacán: "Informe presentado al Ing. Luis Martinez Villicana", juillet 1987.

²"La voz de Michoacán" du 5-07-1987 et 7-11-1987, "El Sol de Zamora" du 15-11-1987.

³Le Mexique semble toujours être l'un des principaux bénéficiaires des très nombreux projets d'élevage financés par les organisations internationales depuis le début des années cinquante. Entre 1971 et 1977, le Mexique aurait bénéficié de 53% des fonds prêtés par la Banque Mondiale et le B.I.D. pour financer des projets d'élevage. Ernest Feder: "Vacas flacas, ganaderos gordos. Las ramificaciones internacionales de la industria del ganado vacuno en Mexico" in *El desarrollo agroindustrial y la ganadería en México*, op cit, p. 266.

spécial correspondant aux semences (fournies en nature) et au surcroît de travail occasionné par rapport au semis de maïs sur brûlis (part versée en liquide). Les techniques d'implantation n'étaient pas modifiées et reposaient sur l'association de la graminée fourragère avec le maïs semé sur brûlis. Le crédit accordé à chaque producteur était limité par les effectifs déclarés de son troupeau, celui-ci faisant office de garantie. Pendant la première année du programme, les semences ont été données gratuitement aux membres du "secteur social", c'est à dire aux bénéficiaires de la Réforme Agraire (les ejidatarios). En 1988, les responsables du projet décidaient d'étendre cette mesure à tous les propriétaires privés pour accélérer le développement du programme. On prévoyait aussi, pour chaque commune, la distribution de 25 taureaux sélectionnés par tirage au sort entre les éleveurs qui le souhaitaient et qui avaient démontré leur intérêt pour le programme.

Dès la mise en place du projet, les organisations écologiques dénonçaient les conséquences du défrichement massif de 700 000 hectares qu'elles imaginaient semblable aux grands défrichements opérés dans le sud-est du pays. Mais ce projet d'implantation de prairies ne représentait, en réalité, que la poursuite et l'accélération d'une tendance déjà observée dans les "ranchos" de la Sierra de Coalcomán depuis près de 20 ans: celle qui avait provoqué le rétrécissement progressif de l'espace propice au semis de maïs sur brûlis au profit des prairies temporaires, et la "savanisation" progressive de l'écosystème.

En développant la "vocation pastorale" de la région, les autorités affirmaient pouvoir "passer de l'extensif à l'intensif"¹ en augmentant la capacité fourragère du système et la charge-animale. Mais il a été vu dans le chapitre précédent qu'une telle intensification n'était guère possible si les nouvelles prairies n'étaient pas entretenues et gérées (mise en défens, pâturage tournant, fauche des refus, brûlis, etc...). Or, aucune mesure d'accompagnement n'a été prévue pour permettre aux producteurs d'intensifier leurs pratiques. Les petits tenanciers, qui auraient eu intérêt à le faire (voir plus loin), n'ont pas été réellement concernés par les distributions de semences et plutôt effacés des listes des bénéficiaires potentiels par manque de solvabilité. Quant aux métayers, concernés au plus haut point par l'implantation des prairies temporaires, leur existence même est ignorée par bon nombre d'agents de développement chargés de faire appliquer les consignes gouvernementales.

En distribuant les semences de graminées fourragères, le "plan d'élevage du sud" avait pour objectif l'abaissement des coûts d'implantation des prairies temporaires. Mais cette implantation coûtait déjà fort peu cher aux grands propriétaires qui faisaient faire le travail gratuitement par leurs métayers en l'échange du droit de semer leur maïs associé la première année.

¹Dirrección de ganadería del Estado de Michoacán: "Informe presentado al Ing. Luis Martinez Villicaña", op cit.

Le "plan d'élevage du sud" était donc fait "sur mesure" pour accompagner les tendances observées du développement de l'élevage extensif. Il affirmait la volonté politique de renforcer la position des grands éleveurs de la moitié sud de l'État. Bien que ce projet ait été abandonné à la suite de la chute du gouvernement Villcaña en 1988, ses deux premières années de fonctionnement permettent de désigner clairement ses bénéficiaires. Dans la région de Coalcomán, caractérisée par la prédominance des moyennes et grandes propriétés privées, le programme a suscité beaucoup d'intérêt parmi les grands éleveurs bien que le pouvoir germinatif des semences distribuées ait été faible. Dans les communes dotées de nombreux ejidos, le programme a essentiellement bénéficié aux "caciques" de ces différents ejidos. La participation conjointe du ministère de la Réforme Agraire visait à conditionner l'obtention de semences et de crédits à la privatisation et à la légalisation définitive des espaces accaparés et clôturés au détriment des parcours collectifs¹. En renforçant ainsi les effets de la différenciation paysanne et en négligeant les actions de formation et de vulgarisation auprès des petits producteurs, ce programme de développement ne pouvait qu'augmenter la capacité d'accumulation des grands éleveurs sans provoquer le développement global qui avait été annoncé. En guise de création d'emplois, la légalisation des abus fonciers perpétrés au détriment des parcours collectifs (dans les régions où dominent les structures ejidales ou communautaires) et la poursuite de la "savanisation" de l'écosystème ne pouvaient guère inciter les petits producteurs à développer leurs activités. Quant aux métayers, ils étaient invités à participer activement à l'implantation des prairies temporaires mais leur droit de pâturage n'en était pas accru pour autant.

Avant la mise en place du "Plan d'élevage du Sud", d'autres projets de développement -de moindre envergure- avaient été imaginés pour la région de Coalcomán. En 1986, 25 propriétaires s'engageaient à planter 500 hectares de canne à sucre dans la vallée de Coalcomán et à construire, avec l'appui du gouvernement, une petite sucrerie. Les sous-produits de cette industrie (mélasse) auraient alors constitué une ressource disponible pour l'alimentation animale en fin de saison sèche. On prévoyait aussi la construction d'une usine d'aliments du bétail où chaque producteur, membre du groupe, aurait pu apporter ses résidus de culture, les broyer, et y ajouter les éléments nécessaires à un bon équilibre de la ration. Mais, là encore, les petits propriétaires qui constituent souvent des réserves de fourrage pour la fin de la saison sèche (en récoltant une à une les feuilles de leur maïs) n'étaient pas les instigateurs du projet. Pour les grands propriétaires de Coalcomán, il s'agissait surtout d'une manoeuvre destinée à occuper les terrains de la vallée afin de mieux résister à la pression de quelques 300 paysans sans terres qui semblaient

¹Eric Léonard et Hector Medina Hernandez: "Emergencia y desarrollo de un caciquismo ganadero en el ejido de Turitzio" in Hubert Cochet, Eric Léonard et Jean Damien de Surgy: *Paisajes Agrarios de Michoacán*, op cit, p. 100 à 103.

prêts à demander la constitution d'un ejido sur ces terres faiblement travaillées. L'utilisation systématique du tracteur aurait permis de se passer des services des métayers, alors trop revendicatifs pour constituer une main d'oeuvre conforme aux besoins du projet.

L'accumulation extra-pastorale. Pour ce groupe de grands propriétaires, l'accumulation du capital ne se limite pas aux seules activités d'élevage extensif et la plupart d'entre eux ont réalisé des investissements dans d'autres domaines de la production agricole. L'essentiel de la production résiduelle de maïs commercialisé est accaparé par les propriétaires qui possèdent les parcelles planes de la vallée de Coalcomán. Aux conditions favorables de productivité différentielle liées à la topographie de ces parcelles (la mécanisation y est aisée) s'ajoute leur situation à proximité de la route de Coalcomán (rente différentielle de 2^e type) qui permet une commercialisation peu coûteuse. En outre, ces producteurs bénéficient largement des crédits accordés par la banque agricole.

Mais les terrains irrigués situés dans la dépression des Terres Chaudes (Apatzingan) ou sur la plaine côtière de l'Etat de Colima (Tecomán) sont plus attractifs car les infrastructures d'irrigation y permettent le prélèvement d'une rente différentielle particulièrement élevée. Plusieurs membres de l'oligarchie de Coalcomán sont ainsi propriétaires d'importantes surfaces consacrées aux cultures d'exportation (fruits et légumes). Ils participent aussi au développement de l'élevage à viande que l'on peut observer sous les plantations fruitières de l'Etat de Colima. L'achèvement prochain d'un nouveau grand barrage dans le bassin du Rio Tepalcatepec et l'extension probable du périmètre irrigué (1989-1990) ont provoqué une intense spéculation à laquelle participent activement certains grands propriétaires de Coalcomán. Plus loin encore, ce sont les vastes plantations d'avocatiers des rebords et balcons du plateau Tarasque (Uruapan, Peribán, etc...) qui attirent les capitaux de Coalcomán.

Enfin, au delà des activités strictement agricoles, d'importants investissements ont été réalisés dans d'autres sphères de la production. Le groupe qui domine la vie économique de Coalcomán ne reste pas indifférent aux perspectives d'enrichissement extra-agricoles. Le conditionnement, la transformation, l'emballage et l'exportation de produits agro-alimentaires réservent en effet d'importants bénéfices à qui dispose du capital nécessaire à l'investissement initial. Ici aussi, c'est dans les régions limitrophes de Colima et de Apatzingán que se sont développées ces activités: transformation du citron vert et du coprah, emballage et expédition du melon, des mangues et des bananes. Cette activité dépasse même, dans certains cas, les limites régionales puisqu'une famille de Coalcomán organise l'exportation vers les Etats-Unis d'oignons, de tomates et autres légumes produits dans diverses régions du pays. En 1988, elle projetait la construction d'un entrepôt non loin de la frontière des Etats Unis.

L'industrie forestière est l'une des activités non-agricoles les plus rémunératrices pour les quelques familles qui la contrôlent. Cent hectares de pinède exploités selon les méthodes prônées par les techniciens forestiers peuvent produire 4000 mètres cubes de bois (en fûts) représentant une valeur approximative de 16000 dollars. Mais les 2000 mètres cubes de planches que l'on peut y confectionner représentent un capital d'une valeur dix fois supérieure. Les bénéfices obtenus par les "rancheros" détenteurs du capital industriel constitué par les scieries et la flotte de camions qui y est associée sont donc considérables. Malgré les coûts financiers, le taux de profit atteindrait près de 50% pour le groupe "Madeco" constitué par les membres d'une famille élargie de Coalcoman¹. En considérant que de telles coupes ne sont possibles qu'une fois tous les dix ans, la valeur ajoutée produite par hectare de forêt peut être estimée à 100 dollars au moins quand celle dégagée par l'élevage extensif de broutards ne dépasse guère les 15 \$/hectare.an.

L'entreprise forestière "Madeco" est aussi la seule à disposer des engins nécessaires à l'ouverture de pistes dans le relief tourmenté de la Sierra Madre del Sur. Ce monopole lui confère un très grand pouvoir sur l'ensemble de la commune car le désenclavement des villages et l'exploitation consécutive de la forêt sont soumis à sa volonté. Elle lui donne aussi un pouvoir de négociation avec les pouvoirs publics, soucieux de multiplier les pistes d'accès au village pour accroître leur contrôle et faciliter la campagne de répression anti-droque.

Pour les quelques familles qui constituent l'oligarchie de Coalcoman, l'élevage extensif ne constitue qu'une activité parmi d'autres. Les capitaux circulent aisément entre les différentes branches d'activité retenues, en fonction des bénéfices retirés dans chacune d'entre elles: élevage extensif et commercialisation des taurillons, cultures d'exportation, transformation, conditionnement et exportation des produits, industrie forestière, commerce, politique, etc... Tant que la terre reste bon-marché (en situation de quasi-frontière agricole) l'investissement le plus rentable reste celui qui consiste à étendre la surface possédée pour y développer l'élevage extensif. La valeur ajoutée dégagée par hectare reste très faible (et reflète le caractère extensif du système) mais la forte productivité du travail, l'installation "gratuite" des prairies temporaires par les métayers et la faiblesse du capital proportionnel mis en jeu réservent des taux de profit élevés.

Pourtant, le prix du terrain a fortement augmenté à la suite du développement de la culture des plantes à stupéfiants. Dès lors, un tel investissement ne se justifie plus si la seule activité pratiquée reste la production extensive de broutards. La valeur ajoutée par hectare est bien supérieure dans l'exploitation forestière et tout autre investissement devient plus rentable. Mais les grandes propriétés ne sont pas vendues pour autant car la libre circulation des capitaux d'une branche d'activité à l'autre est limitée par l'interdépendance de ces différentes activités. Le

¹Estimation effectuée d'après les enquêtes que nous avons réalisées auprès de responsables du groupe.

"rancho" d'élevage reste le substratum indispensable au développement de toute autre activité. Il est à la base de tout pouvoir politique et fait office de paravent quand d'autres activités (prohibées) y sont développées. Grâce à la vente ou à l'achat de bétail, il permet une mobilisation rapide du capital ou au contraire son utilisation non moins rapide pour un recyclage éventuel (blanchissement des narco-dollars). La puissance conférée à certaines familles par la combinaison de ces diverses activités leur permet alors d'envisager d'autres formes de contrôle de la filière viande et d'étendre leur hégémonie au-delà des frontières municipales.

Les moyennes et grandes exploitations familiales

Ce groupe de producteurs (23 cas étudiés) rassemble les moyennes et grandes exploitations familiales dont l'activité principale est constituée par l'élevage extensif de broutards. Contrairement aux membres du premier groupe, ces agriculteurs ne font pas partie de l'oligarchie de Coalcomán. Leurs "ranchos" sont de dimension plus réduite (200 à 600 hectares) et ne leur ont pas offert la possibilité d'investir d'importantes sommes d'argent dans d'autres domaines d'activités. Ce sont toujours des exploitations familiales: le propriétaire vit et travaille sur sa propriété. Il est aidé par ses enfants ou, à défaut, par un ou deux métayers (rarement plus) auxquels sont confiés l'abattis-brûlis des friches et l'implantation des prairies temporaires. Bien que la taille de ces exploitations agricoles soit variable, le groupe reste assez homogène du point de vue des pratiques d'élevage mises en place et des résultats économiques obtenus. Tous ont intérêt à augmenter la rémunération de leur travail et comparent le revenu qu'ils peuvent espérer tirer de leurs activités dans le "rancho" à ceux qu'ils obtiendraient en travaillant aux Etats Unis.

L'élevage est au centre du système de production. Alors que l'obtention de données quantitatives fiables est très difficile dans le cas des grands propriétaires fonciers, l'étude des exploitations de ce groupe est plus facile à réaliser par enquête auprès des agriculteurs. Si les données concernant la superficie du terrain et sa qualité sont souvent insuffisantes, il est toujours possible d'en estimer la surface en reportant les limites présentées par le propriétaire (et ses voisins) sur une carte topographique. Les effectifs du troupeau et sa composition peuvent également être vérifiés, bien que partiellement, quand les vaches allaitantes et leur suite sont rassemblées près de la maison à l'occasion de la traite matinale. Les vaches allaitantes et les veaux non sevrés sont donc les seuls animaux pour lesquels un comptage direct est souvent possible. Les génisses et taurillons sevrés ne sont pas rassemblés aussi souvent et les données avancées par le producteur sont plus délicates à vérifier. De même, il est difficile de vérifier le nombre d'animaux effectivement vendus (taurillons et animaux de réforme) chaque année. Néanmoins, et grâce aux informations présentées en Annexe 12, il est possible de caractériser la structure des troupeaux et leur productivité de la manière suivante.

La taille des troupeaux varie de 75 à 200 têtes (moyenne: 108) et les vaches adultes représentent, en général, un gros tiers du troupeau (entre 30 et 40%). Pour évaluer les résultats de l'exploitation des troupeaux, c'est le nombre d'animaux vendus (moyenne: 18) qui constitue la seule donnée généralement fournie par le propriétaire. Il donne une estimation de la productivité numérique du troupeau en admettant que les variations d'inventaire ne soient pas trop importantes pendant l'année de l'observation. D'après les données recueillies par enquêtes, ce taux serait de 16% en moyenne pour les troupeaux de ce groupe. Il est vraisemblablement sur-estimé car la taille réelle de chaque troupeau est souvent supérieure à celle déclarée par le propriétaire interrogé. Ce taux ne serait que de 12 à 13% pour l'ensemble de la commune. Enfin, la productivité pondérale des troupeaux peut être estimée par le poids vif produit par hectare. En prenant un poids moyen de 250 kg pour chaque animal vendu, on obtient une production de 5 à 15 kg de poids vif/ha pour les différents troupeaux du groupe alors que la moyenne communale s'établit autour de 11 kg/ha.

La gestion des différentes ressources fourragères disponibles à chaque saison et leur utilisation par les animaux définissent le système fourrager de l'exploitation. Bien que les différences de taille et de topographie enregistrées entre les exploitations soient importantes, le mode de conduite du troupeau est assez semblable pour tous les membres du groupe. Malgré leur taille, ces exploitations n'ont jamais été divisées en de nombreuses parcelles clôturées. Elles sont le plus souvent fractionnées en quelques grands parcs (*potrero*) séparés les uns des autres par une clôture fixe en fil de fer barbelé. Parmi les 24 exploitations étudiées, trois seulement possèdent plus de 10 parcs tandis que la plupart n'en ont que 4 ou 5 (moyenne: 7). La taille de ces blocs clôturés dépasse en général 50 hectares (moyenne: 60 hectares). Chacun d'eux ne constitue pas une parcelle travaillée de manière homogène et ne renferme pas un seul type de fourrage. Ainsi, le bloc dans lequel est semé le maïs sur brûlis peut renfermer aussi des friches de différents âges; un deuxième ensemble peut inclure plusieurs prairies temporaires, de la friche, et une fraction de forêt sans que ces différentes parcelles ne soient elles mêmes séparées par une clôture en fil de fer barbelé; etc...

Le nombre de ces parcs ne dépend pas de la taille du "rancho" ou de celle du troupeau. Il correspond plutôt à la nécessité d'un fractionnement minimum de la propriété permettant:

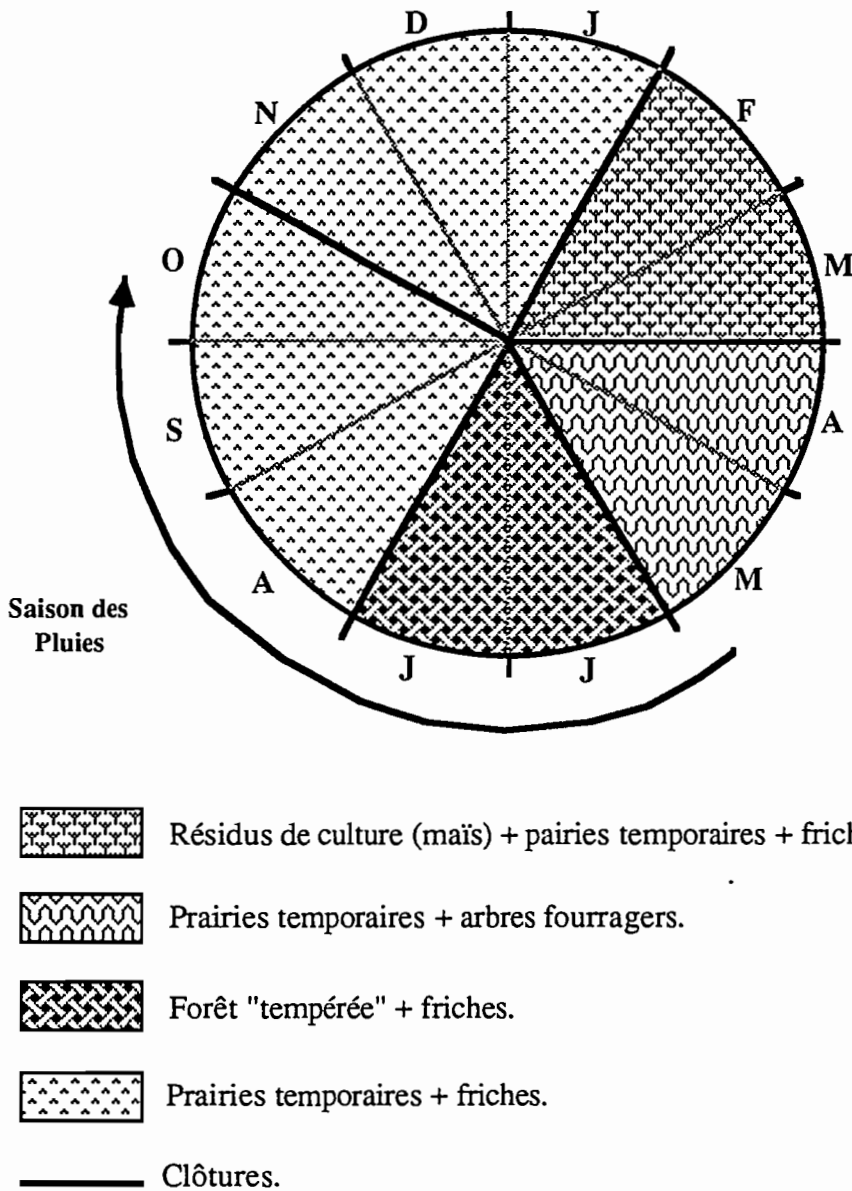
- la protection du maïs pendant le cycle de culture
- la mise en défens d'une ou plusieurs prairies temporaires.
- des déplacements limités pour les vaches qui sont traitées quotidiennement ou pour lesquelles la distribution d'une alimentation complémentaire est indispensable en fin de saison sèche.

La topographie de la propriété, sa végétation (forêt résiduelle, friches) et l'emplacement des torrents ou points d'eau disponibles commandent alors la disposition des clôtures et l'agencement des différents blocs. On observe souvent une disposition de ces parcs en "lanière" verticale de sorte que chacun d'eux atteigne le ruisseau qui coule au fond du ravin et dispose ainsi d'un abreuvoir naturel. Si les points d'écoulement permanent ne sont pas accessibles à partir de tous les parcs de la propriété, de petits réservoirs sont parfois aménagés en contre-bas des sources ou alimentés à l'aide d'un tuyau.

A proximité de la maison et de l'enclos où sont regroupés chevaux, mules et vaches (pour la traite), un parc de dimension plus réduite est souvent aménagé et permet d'accéder facilement aux animaux que l'on y fait pâturer. Il dispose d'un point d'eau permanent et communique directement avec l'enclos de la maison. C'est là que sont lâchées puis de nouveau capturées les montures de la famille, les quelques vaches traites et celles qui nécessiteraient des soins particuliers. On y rassemble aussi les taurillons prêts à la vente quelques jours avant leur départ de l'exploitation.

La disposition des différents ensembles clôturés et leur utilisation successive dans le système fourrager de l'exploitation peuvent être représentées comme le montre le Schéma No 11. (Dans chaque parc, seule la ressource fourragère principale a été représentée. Les terrains irrigués n'ont pas été pris en considération. Ils ne couvrent que d'infimes superficies, dans quelques exploitations seulement).

Schéma No 11: Calendrier fourrager dans une exploitation de la commune de Coalcomán disposant de cinq parcs clôturés (la surface totale étant de 200 à 600 hectares).



Les résidus de culture représentent toujours une ressource fourragère importante au milieu de la saison sèche. Le maïs est encore semé dans toutes les exploitations et assure l'approvisionnement de la famille du propriétaire, de celles de ses fils mariés et éventuellement des métayers encore présents dans le "rancho". Les surfaces emblavées ne sont donc pas négligeables et représentent une douzaine d'hectares par exploitation, soit en moyenne 3,5 hectares par travailleur (UTH). Plusieurs facteurs ont contribué au maintien du maïs dans ce système de production:

-le maïs est lui même une plante fourragère car les résidus de la culture sont disponibles à une époque où la situation alimentaire du

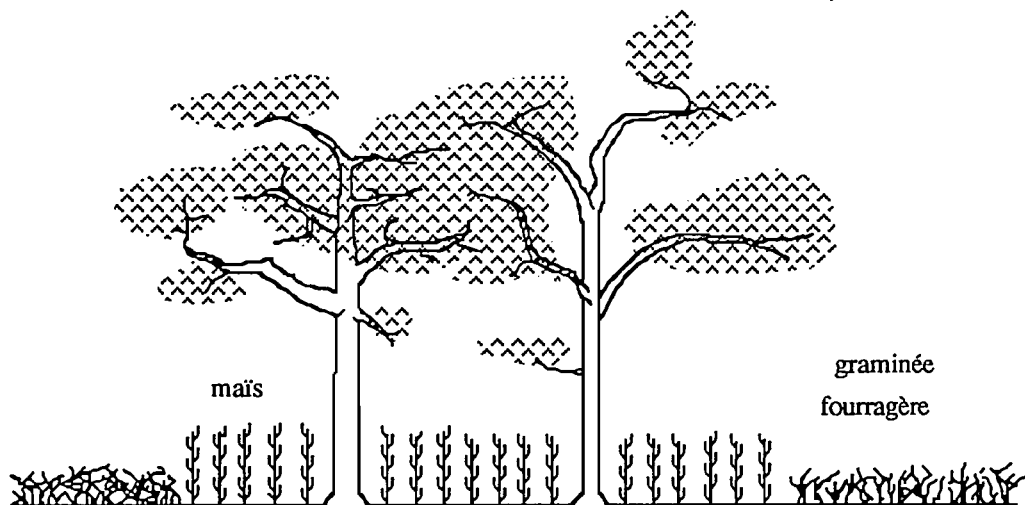
troupeau commencerait à se détériorer. Sa culture s'insère donc parfaitement dans la logique fourragère des exploitations.

-l'établissement de prairies temporaires exige que les friches soient périodiquement abattues et brûlées. La culture du maïs facilite donc le développement des pâturages en se prêtant parfaitement à la culture associée (voir chapitre IV, § 2). Elle constitue même la condition première à toute extension des surfaces en herbe. La culture du maïs sur brûlis aurait vraisemblablement régressé comme celle pratiquée sur les terres à boeufs si l'on n'avait pas eu besoin de lui pour augmenter les surfaces en herbe de l'exploitation.

-le maïs subventionné par les pouvoirs publics et distribué grâce aux services de la CONASUPO (voir plus loin) est souvent de moins bonne qualité que le maïs produit localement. Aussi préfère-t-on le cultiver soi-même, en association avec les graminées fourragères.

Si les surfaces cultivées sur brûlis et emblavées en maïs se sont maintenues dans la plupart des "ranchos" de Coalcomán, il a été vu que les conditions de cette culture n'ont cessé de se détériorer à la suite du raccourcissement de la période de recru forestier précédant chaque cycle de culture. Dans certaines exploitations, l'espace propice à la culture sur brûlis est tellement réduit que le maïs est parfois semé sous les pins, là où l'acidité de la litière (aiguilles accumulées) et l'ombre des arbres ont ménagé de petits espaces démunis de couvert herbacé. Ce cas particulier, mais qui illustre bien la place résiduelle accordée parfois à la production de grain, est illustré sur le Schéma No 12:

Schéma No 12: Le maïs semé à l'ombre des pins.



Quand les chaumes de maïs sont épuisés, ainsi que les autres fourrages disponibles dans le même enclos, les animaux sont acheminés vers un nouveau "potrero" précédemment mis en défens. Mais avril et mai sont les mois les plus difficiles de l'année car les tiges lignifiées de *Jaragua* ne sont plus consommées par les animaux. C'est aussi l'époque où beaucoup de mises-bas ont lieu. Une alimentation complémentaire est donc indispensable pour éviter de trop fortes baisses de poids et la mort

de nombreux animaux. Une partie seulement du troupeau en bénéficie. Celui-ci est d'ailleurs allégé au maximum par la vente des animaux de réforme et éventuellement de quelques taurillons.

Dans deux exploitations seulement (sur les 23 cas étudiés), on sème encore du pois chiche en alternance avec le maïs sur les terres labourées. Tous les producteurs avaient délaissé cette culture mais sa valeur fourragère a incité quelques-uns à la reprendre. Les maladies cryptogamiques qui avaient provoqué son abandon n'ont pas disparu mais il est possible d'arracher les plants précocement (dès que les premiers symptômes apparaissent) pour les distribuer au bétail, entiers ou broyés à l'aide de moulins mécaniques. Alors que la récolte de pois chiche était traditionnellement partagée entre les cochons (grains) et le bétail (résidus après battage), elle est maintenant entièrement consacrée au troupeau bovin. Le pois chiche devient alors une plante fourragère à part entière. A l'exception de ces quelques parcelles, les anciennes terres à boeufs situées sur les versants sont recouvertes d'une végétation discontinue d'arbustes "huizache" (*Acacia schaffneri*, *Acacia farnesiana*) dont les gousses sont consommées par le bétail au mois d'avril.

Pour les autres exploitations du groupe, le maïs de mauvaise qualité ou impropre à la consommation humaine (*maiz rayado*) constitue la seule source d'alimentation complémentaire utilisée. Les feuilles de maïs ne sont pas toujours ramassées (avant la récolte des épis) et stockées en vue d'une distribution différée. Le volume de cette récolte dépend surtout de la main-d'oeuvre familiale disponible à la fin de l'automne. Nous verrons que les petits producteurs et minifundistes attachent beaucoup plus d'importance à cette récolte de fourrage, même s'ils doivent y consacrer de nombreuses journées de travail. Parmi les moyens et grands éleveurs dont il est ici question, les seuls qui récoltent les feuilles de maïs en quantité appréciable (plusieurs centaines de brassées) sont ceux qui disposent d'une main-d'oeuvre familiale importante et dont la propriété est très éloignée du bourg de Coalcomán. Pour eux, en effet, le sur-coût entraîné par le transport jusqu'au "rancho" d'aliments achetés à Coalcomán serait dissuasif. (L'achat d'aliments concentrés ou de fourrages produits dans d'autres régions (luzerne, sorgho) reste rare et réservé aux situations de grave pénurie fourragère, quand la survie des animaux est directement menacée).

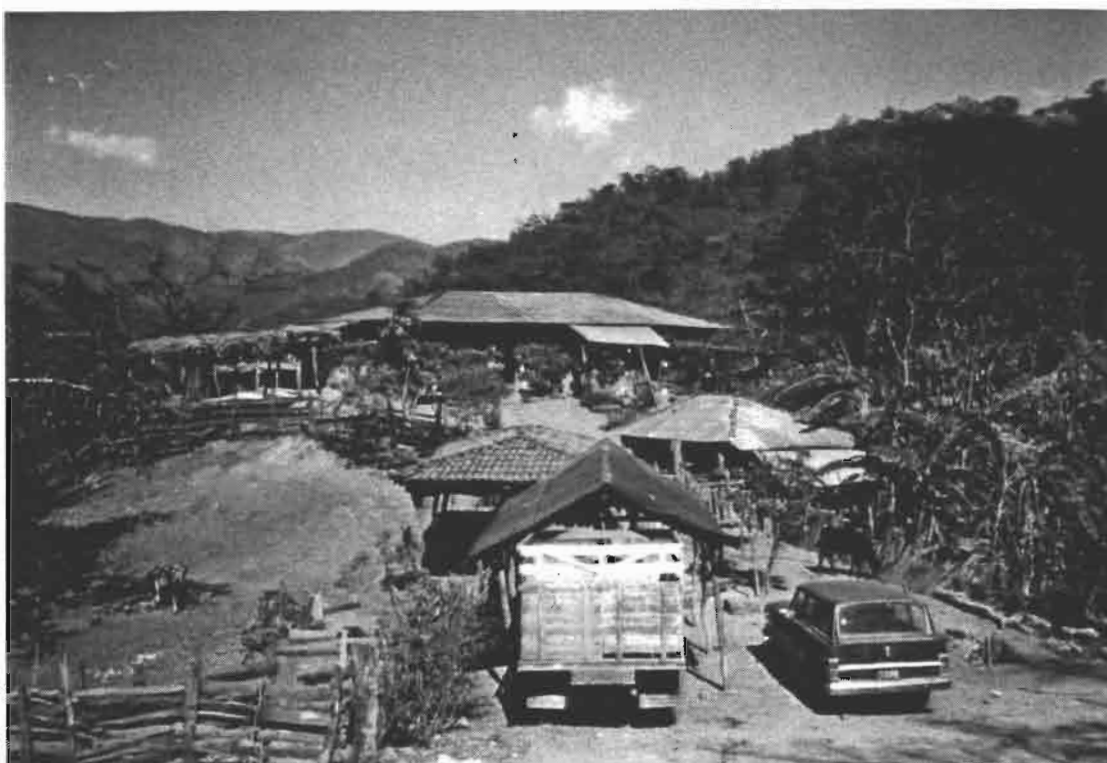
Dans les exploitations situées à basse altitude (< 1000 mètres), les arbres fourragers jouent un rôle important à la fin de la saison sèche et permettent au troupeau de se passer d'alimentation complémentaire. La "Parota" (*Enterolobium cyclocarpum*) est l'arbre fourrager par excellence et chaque "rancho" dispose de quelques individus de cette espèce. Les dimensions exceptionnelles de cet arbre et sa cime en parasol en font un élément caractéristique du paysage. Cet arbre fournit aussi l'ombre en saison sèche et les enclos construits à proximité des habitations sont le plus souvent adossés à de tels arbres. La chute des gousses en fin de saison sèche permet aux animaux rassemblés quotidiennement dans l'enclos de les consommer sans qu'aucun travail préalable ne soit nécessaire. Dans les "ranchos" où des lambeaux de forêt tropicale ont été

préservés, d'autres arbres fourragers permettent au bétail d'attendre la saison végétative dans de meilleures conditions. Les animaux restent en sous-bois et consomment fruits secs et feuilles jusqu'à l'arrivée des premières pluies. Celles-ci provoquent le pourrissement rapide des feuilles accumulées en sous-bois et le troupeau est alors déplacé.

Pendant les premières semaines de la saison (juin, juillet), les prairies temporaires doivent être maintenues en défens et les animaux sont le plus souvent conduits là où la végétation naturelle (graminée locales, et repousses arbustives) redémarre le plus vite. Les parcs situés vers les sommets et dépourvus de point d'eau permanent sont réservés pour cette période. Ils sont plus frais et davantage arrosés par les premières pluies de la saison. La reprise de la végétation (bourgeonnement, rejets de souche, etc...) y est plus rapide et on peut y monter le troupeau précocement, avant même que les prairies situées en contre-bas ne viennent à reverdir.

A partir du mois d'août, les prairies temporaires assurent au bétail une alimentation abondante. Un autre parc de l'exploitation, lui aussi pourvu de prairies temporaires, est maintenu en défens et réservé pour le début de la saison sèche. Il assurera l'alimentation du troupeau jusqu'à la récolte du maïs. Il est difficile de donner, pour chaque "rancho", une estimation précise des surfaces semées en prairies temporaires. En effet, tous les stades d'évolution de la prairie sont présents dans chaque exploitation et les prairies les plus dégradées ou mal entretenues ne se distinguent plus clairement des jeunes recrues arbustifs. Néanmoins, comme il est exceptionnel de semer une prairie sans y associer une culture de maïs pendant la première année, on peut estimer les surfaces emblavées en graminées fourragères en multipliant la surface brûlée et semée de maïs chaque année par la durée de vie moyenne de la prairie temporaire. Ainsi, les surfaces de pâturage varient beaucoup d'une exploitation à l'autre. Elles couvrent 10 ou 20 hectares dans certains "ranchos" mais plus de 100 hectares dans d'autre. La majorité cependant disposent d'une surface de pâturage comprise entre 40 et 60 hectares. La technique d'entretien des pâturages la plus répandue consiste à y mettre le feu à la fin de la saison sèche sans même couper préalablement les refus et rejets de souche. Pour accroître encore les surfaces en herbes, certains producteurs font brûler les feuilles accumulées sous les bois de chênes pour y semer ensuite des graminées fourragères sans avoir préalablement abattu la forêt ni semé de maïs. Cette pratique et les brûlis de graminées sèches contribuent à la multiplication des feux mal maîtrisés et des incendies de forêt.

Les charges-animales qu'il est possible de calculer d'après les données recueillies par enquêtes auprès des éleveurs de ce groupe varient de 0,12 à 0,4 tête/hectare (moyenne 0,28 tête/hectare). Malgré les risques d'erreur inhérents à ce genre de calcul, on peut constater que ces charges sont supérieures à la charge moyenne que nous avons estimée (sur un échantillon réduit, il est vrai) pour le groupe des très grands éleveurs membres de l'oligarchie de Coalcomán. Celle-ci n'était que de 0,2 tête/hectare.



Photographie No 7: Un "rancho" de la commune de Coalcomán: San Miguel (la maison du propriétaire).

La gestion de la reproduction est un autre aspect important du système d'élevage. Les phénotypes zébus dominent les troupeaux depuis déjà longtemps mais de plus en plus d'éleveurs recherchent maintenant des croisements plus diversifiés afin d'améliorer la conformation de leurs animaux et la production laitière des mères (fortement affaiblie par les croisements d'absorption avec les races zébus). Pour les exploitations situées à proximité du bourg de Coalcomán ou facilement reliées par les pistes, la vente du lait et du fromage sur le marché urbain de Coalcomán permet d'obtenir un revenu monétaire régulier de plus en plus attrayant. L'importance relative de ce sous-produit conduit à une diversification de l'élevage qui cesse d'être exclusivement destiné à produire des brouards. Là aussi, il faut souligner que ces tentatives d'"intensification" laitière sont plus nombreuses parmi les petits tenanciers pour lesquels cette activité permet d'augmenter le revenu par hectare. Dans les moyennes et grandes exploitations familiales, l'acquisition de taureaux croisés avec les races "brune des Alpes" (*pardo-suizo*) ou jersey illustre plutôt la volonté d'améliorer la conformation des brouards par un brassage génétique adéquat, et leur alimentation pendant les premiers mois de leur existence (lait). Les filles de ces nouveaux taureaux sont ensuite refécondées par un taureau de race zébu, etc...

L'amélioration génétique des troupeaux a été facilitée depuis que les animaux mâles sont vendus plus jeunes (18 mois), mais la reproduction ne peut être complètement maîtrisée tant que le ou les taureaux circulent librement dans le troupeau toute l'année. La plupart des vaches sont fécondées pendant les premiers mois de la saison des pluies alors que les conditions d'alimentation sont satisfaisantes. Les mises-bas ont alors lieu dans les derniers mois de la saison sèche (avril-mai) lorsque les ressources fourragères font le plus défaut. Si une alimentation complémentaire suffisante est distribuée au printemps (mars-avril), les vaches qui ont vêlé à la fin de la saison sèche précédente peuvent être à nouveau fécondées. Les mises-bas auront alors lieu vers le mois de janvier suivant, ménageant un intervalle entre deux vêlages de 20 mois. Le début de l'année correspond donc à une deuxième période de naissances (moins importante que celle du printemps), mais les veaux qui naissent à cette époque doivent franchir deux saisons sèches avant d'atteindre l'âge de 18 mois. Le plus souvent, les vaches ne sont fécondées une deuxième fois qu'au début de la saison des pluies et l'intervalle entre vêlages est alors de deux ans.

Les plus grosses exploitations familiales d'élevage installées sur les terrains appartenant aux communautés indiennes (4 cas étudiés dans la communauté indienne de Pómaro) ont été incluses dans ce groupe, au côté des exploitations similaires de la commune de Coalcomán. L'installation de ces éleveurs sur les indivis communautaires et le phénomène d'enclosure qu'ils ont provoqué ont été décrits au Chapitre IV. La surface qu'ils "possèdent" est comprise entre 100 et 200 hectares mais tous bénéficient, en sus, d'un accès quasi illimité aux parcours non encore clôturés de la communauté. Les ravins tropicaux, encore libres de clôtures

et particulièrement riches en arbres fourragers, sont largement pâturés par le bétail de ces exploitations. Il n'est donc pas nécessaire de récolter les feuilles de maïs pour la fin de la saison sèche. Les animaux sont vendus à la fin du printemps (engraissés par leur séjour en sous-bois) ou pendant les mois de décembre et janvier. Cependant, et malgré ces différences observées au niveau de la conduite du troupeau, le système d'élevage est comparable à celui développé par les éleveurs des régions plus hautes de la Sierra de Coalcomán.

Le système d'élevage mis en place dans toutes ces exploitations reste donc globalement semi-extensif. Malgré la présence de prairies temporaires, le faible nombre de divisions en fil de fer barbelé limite l'efficacité de la gestion des pâturages, la fréquence des rotations, le contrôle de la reproduction et donc la quantité et la qualité des produits obtenus. Voyons les résultats économiques obtenus par ces éleveurs et la logique qui sous-tend leur système de production.

Résultats économiques et logique du système de production. Dans la formation du produit brut de ces exploitations d'élevage semi-extensif, le maïs occupe encore une place appréciable. Chacun de ces "ranchos" produit en moyenne plus de 10 tonnes de maïs par an. En affectant à ce grain le prix moyen pratiqué dans la commune de Coalcomán, on constate que cette production représente souvent 20 à 30% du produit brut de l'exploitation (entre 10 et 40% suivant les cas). Mais, une fraction seulement de ce maïs est commercialisée et rarement au prix moyen obtenu sur le marché de Coalcoman. La plus grosse partie est consommée sur place (autoconsommation, basse-cour) ou distribuée aux animaux à la fin de la saison des pluies. Il faudrait alors affecter à ce grain un prix d'opportunité reflétant les possibilités réelles de vente et tenant compte des variations saisonnières de son prix et des frais de transport occasionnés par cette commercialisation. On constate, en réalité, que seuls les producteurs habitant dans la vallée de Coalcomán ou dans ses environs immédiats, et disposant d'une camionnette, peuvent commercialiser un surplus de grains. Dans les "ranchos" trop éloignés, ce surplus, s'il existe, est utilisé pour engraisser quelques cochons comme on le faisait couramment avant 1960. Le bénéfice retiré est cependant très faible car les porcs gras ne sont plus valorisés sur le marché. Quelques exploitants vivant dans le sud de la commune de Coalcomán augmentent leurs marges en achetant les porcs maigres (et à bas prix) dans les hameaux de la commune de Aquila où le maïs fait défaut.

La vente des taurillons représente donc la quasi-totalité des revenus monétaires de l'exploitation à l'exception des cas où les cultures illicites font passer la production de broutards au second plan. Cette production éventuelle, mais irrégulière et imprévisible, n'a pu être prise en compte dans l'évaluation économique des unités de production (cf Graphique No 19 et Annexe No 12). Elle ne concerne cependant qu'un nombre réduit de "ranchos" (voir Chapitre IV, § 3).

Le capital constant (CC) est en général faible. Les charges proportionnelles se limitent aux engrais et herbicides utilisés pour les semis de maïs, aux vaccins et soins éventuels dispensés aux animaux. La consommation annuelle de capital fixe est également limitée à l'entretien et au renouvellement des clôtures, au remplacement des quelques outils et ustensiles nécessaires au semis et à la récolte du maïs: machette, lance à semer, paniers et hottes, selles et fût, etc.... Ces charges fixes sont nettement supérieures pour ceux (13 cas) qui disposent d'une camionnette car son entretien coûte plus cher.

La valeur ajoutée par travailleur est le plus souvent comprise entre 800 et 1500 dollars (1200 \$ en moyenne). Elle est inférieure à celle qui a été évaluée pour les grands domaines de l'oligarchie mais reste toujours nettement supérieure au seuil de reproduction défini précédemment. Un seul membre de ce groupe reste en deçà du seuil d'accumulation: c'est un propriétaire absentéiste occupé à d'autres activités extra-agricoles (profession libérale) et son exploitation est faiblement mise en valeur. Dans tous les cas, la valeur ajoutée par hectare est très faible (de l'ordre de 9 à 13 dollars/ha) et reflète le caractère largement extensif du système de production. La faible quantité de travail et de capital investie dans le "rancho" permet l'obtention d'une productivité du travail relativement élevée. Bien que les ventes annuelles se limitent à 10 ou 20 taurillons, une marge d'accumulation peut être dégagée. Elle se manifeste le plus souvent par l'achat d'une camionnette ou d'un terrain urbain dans le bourg de Coalcomán, terrain qui sera progressivement bâti.

L'éloignement du "rancho" et sa situation par rapport au réseau de pistes qui convergent vers Coalcomán introduisent des rapports de prix plus défavorables aux producteurs les plus isolés. Engrais, semences de graminées fourragères et fil de fer barbelé reviennent plus cher car il faut louer les services d'un camion ou organiser le transport soi-même en camionnette (dépense monétaire) ou à dos de mules (nombreuses journées de travail supplémentaire). Les veaux produits sont vendus moins cher pour les mêmes raisons ainsi que les cochons et le maïs excédentaire. Cet éloignement introduit donc des différences de productivité qui pénalisent les "ranchos" isolés. Ces différences n'ont cependant pas été prises en compte dans le calcul des résultats économiques de chaque exploitation (hypothèse d'un prix unique pour chaque produit) et cette simplification gomme quelque peu les écarts de productivité existant entre les différents membres du groupe. Le sur-coût occasionné par les transports atteint parfois 15 ou 20%.

Pour tous les membres de ce groupe de producteurs, il est préférable d'augmenter la rémunération monétaire de leur travail plutôt que de chercher à élever le revenu dégagé par unité de surface. Ils y sont incités par de nombreuses opportunités de travail mieux rémunéré aux Etats Unis. Lorsque plusieurs fils mariés se sont installés à proximité de la maison de leurs parents et travaillent la même exploitation, cette dernière ne manque pourtant pas de bras pour la cultiver. Les membres de cette famille élargie organisent alors collectivement le semis du maïs sur brûlis. Chaque chef de famille (nucléaire) abat sa propre parcelle de friche mais tous s'arrangent pour que les différentes parcelles soient contiguës afin d'organiser le brûlis collectivement et de faciliter les déplacements du troupeau. Mais le système d'élevage n'est pourtant pas modifié par cette abondance relative de main d'oeuvre car l'émigration massive des jeunes "al Norte" limite fortement la quantité de travail consacrée à l'exploitation agricole et à l'intensification des pratiques d'élevage. Ceux-ci ne passent pas toujours la saison des pluies dans le "rancho". Ils partent aux Etats Unis aussitôt achevé le travail de préparation du champs (abattis et brûlis) et ne reviennent pas avant le mois de décembre.

Tout travail supplémentaire ne peut donc être entrepris si sa rémunération immédiate (et non différée) n'est pas élevée. La culture des plantes à stupéfiants est bien la seule activité susceptible de retenir certains jeunes au pays pendant la saison des pluies. Mais l'attente de la récolte et des gains extra-ordinaires qu'elle peut entraîner n'incite guère les jeunes à améliorer les pâturages de leur exploitation, à multiplier les sections clôturées et à suivre "de plus près" leur troupeau. Même si la récolte n'est pas acquise d'avance et le risque grand, le travail investi par ailleurs est faible. Il s'agit simplement de "s'occuper" en attendant la récolte.

Quand, à partir des années 1960, la plupart des métayers sont partis, les enfants du propriétaire pouvaient remplacer une partie de cette force de travail disparue. Quand ces derniers abandonnent à leur tour le travail au "rancho", on fait de nouveau appel aux métayers. Mais ceux-ci hésitent de plus en plus à semer si la totalité du grain récolté ne leur est pas promise. La limite du droit de pâture qui leur est accordé ne les encourage pas à faire quoi que ce soit pour entretenir pâturages et clôtures. Il a été démontré au chapitre IV que la logique fourragère de l'exploitation n'était guère compatible avec la leur et qu'ils n'hésitaient pas à entraver l'extension des prairies temporaires en gaspillant une parties des semences ou en désherbant tant bien que mal, malgré les interdictions du propriétaire.

Dans ces conditions, on comprend qu'une modification des pratiques d'élevage n'a guère de chances d'être menée à bien. Une véritable intensification exigerait un surcroît de travail important et quelques investissements (pourtant limités à l'achat de fil de fer barbelé). La taille moyenne de ces exploitations (350-400 hectares) justifierait la multiplication des parcs et l'organisation d'un pâturage tournant qui permettrait à chaque prairie d'être pâturée au moment favorable

(montaison) et laissée en défens après une courte période de pâturage. Mais la surface de prairie semée chaque année dépend de l'étendue des semis de maïs de la famille. Elle est donc strictement limitée par le nombre de personnes en âge de travailler et le niveau des forces productives (techniques, outillage, etc...). Elle est aussi limitée par la faible valorisation commerciale d'un éventuel surplus de maïs qui n'incite pas les producteurs à augmenter les surfaces emblavées au-delà des nécessités d'autoconsommation.

Un regroupement des naissances à une époque d'alimentation abondante (début de la saison des pluies) nécessiterait un isolement strict du taureau et un suivi sanitaire du troupeau beaucoup plus continu (le début de la saison des pluies est une période critique: changement brusque d'alimentation, parasites internes et externes, etc...). Cette perspective ne retient guère l'attention des éleveurs car les veaux nés pendant la saison des pluies n'atteignent pas un poids suffisant pour l'automne de l'année suivante, époque des ventes aux régions d'embouche. Les conditions d'alimentation du troupeau en fin de saison sèche déterminent donc non seulement ses effectifs mais aussi sa reproduction et donc le poids des veaux disponibles au mois d'octobre.

L'amélioration de ces conditions ne peut être envisagée sans une gestion plus intensive des pâturages et la distribution de fourrages stockés préalablement (feuille de maïs, foin), techniques qui exigent l'une et l'autre un surcroît de travail et que peu de moyens et grands éleveurs (il en existe cependant) sont prêts à mettre en oeuvre.

3- Les tentatives d'intensification des petits tenanciers.

Les producteurs qui ne disposent que de petites surfaces et sans véritables opportunités de travail à l'extérieur sont les seuls à accepter un tel surcroît de travail. Sur un terrain trop exigu, le système d'élevage pratiqué par les grands éleveurs ne leur permettrait pas de dégager le revenu minimum nécessaire à l'entretien de la force de travail. C'est donc dans ces exploitations agricoles que certaines tentatives d'intensification peuvent être observées. Ces tentatives sont variées et ne concernent pas toujours le même type d'activité. Les résultats obtenus sont également très hétérogènes. Aussi toutes les exploitations rassemblées dans ce groupe n'adoptent-elles pas nécessairement le même système de production. Mais tous ces paysans se trouvent confrontés à la nécessité d'accroître les revenus dégagés à l'hectare, même si la rémunération du travail supplémentaire exigé est le plus souvent faible. Parmi les 45 cas qui ont été étudiés, 19 exploitations sont situées dans la commune de Coalcomán, généralement installées sur les versants qui entourent la vallée. 12 exploitations appartiennent à des familles métisses installées sur les indivis communautaires des communes d'Aquila (San Pedro Naranjestil, Las Campanas, La Parotita) et Villa Victoria (Estopila, La Nuez). 14 cas décrivent la situation des

familles indiennes qui, en descendant précocement sur la frange côtière, ont pu bénéficier des rares terrains labourables qui y sont présents.

Les prairies temporaires ne suffisent pas.

Il n'est pas douteux que l'élevage constitue pour tous ces agriculteurs une activité essentielle, et souvent la première source de revenu monétaire. Ils ont donc intérêt à augmenter la capacité fourragère de leur terrain en y semant des prairies temporaires. Néanmoins, l'extension des graminées fourragères a été limitée par la nécessité de maintenir une partie de la propriété à l'abri d'une progression excessive du tapis herbacé pour pouvoir y semer le maïs sur brûlis dans de bonnes conditions. Un équilibre est donc recherché entre les surfaces consacrées à l'herbe et celle réservées à la production de grains. Comme la surface moyenne de ces exploitations ne dépasse guère 40 ou 50 hectares de terrain montagneux, la surface cumulée de pâturage (semé chaque année en association avec le maïs) menace rapidement les semis de maïs des années à venir. Dans ce cas, une fraction seulement du champ de maïs est associée aux graminées fourragères. Parfois encore, les paysans les plus mal lotis préfèrent aller semer "à moitié" chez un de leurs voisins pour laisser la friche repousser quelques années sur leur propre terrain.

La culture du maïs n'est donc pas uniquement destinée à faciliter l'implantation des prairies temporaires comme c'est de plus en plus le cas dans les grands "ranchos" d'élevage. La surface emblavée en maïs sur brûlis est comparable à celle semée dans les "ranchos" d'élevage extensif -3 à 4 hectares par travailleur (l'outillage est le même)- mais les soins apportés au maïs sont souvent plus intensifs. Les quantités de sulfate d'ammonium apportées sont comprises entre 60 et 80 unités par hectare alors que cette quantité n'était que de 50 unités/ha dans les exploitations plus grandes et spécialisées dans la production de brouillards. Les apports sont souvent fractionnés en deux applications (montaison et pré-épiaison) alors que la plupart des grands éleveurs répandent la totalité de l'engrais en une seule fois. Les petits producteurs attendent parfois que le maïs ait "pris un peu d'avance" (quelques semaines) avant d'y semer les graminées fourragères associées. Les grands éleveurs, eux, préfèrent semer le "jaragua" en même temps que le maïs et même parfois plusieurs jours avant. Enfin, l'herbe semée à la volée entre les pieds de maïs est souvent éliminée à la machette pour dégager un peu les alentours de chaque poquet de maïs. On ne la laisse pousser qu'en fin de saison des pluies, quand les épis sont déjà formés.

Les données rassemblées par enquêtes sont trop imprécises et les mesures utilisées par les paysans trop variables pour permettre une connaissance exacte des rendements atteints. Bien que les parcelles soient en moyenne mieux fertilisées et parfois défendues contre une concurrence trop sévère des graminées fourragères, la supériorité des rendements en grains obtenus par les petits producteurs n'est donc pas vérifiable. Pourtant leur attitude particulière permet d'identifier une

logique productive bien différente. Maïs et "jaragua" constituent bien une véritable culture associée et le rendement en grains n'est plus "sacrifié" aussi volontiers.

Devant l'étroitesse du terrain disponible et après épuisement des friches, certains petits producteurs ont tenté de resemer les anciennes terres à boeufs qui avaient été abandonnées par leurs pères. Les rares arbustes qui ont poussé sur ces terrains (*huizache*) sont alors abattus, rassemblés en tas et brûlés mais la biomasse ainsi consumée est trop faible pour constituer un véritable brûlis et la pelouse n'est pas détruite. Il faut alors répandre un herbicide non spécifique capable de détruire toutes les adventices présentes (*gramoxone*) pour pouvoir ensuite semer quand la toxicité du produit a été atténuée. Le semis s'effectue à la lance comme dans le cas du semis sur brûlis mais le sol induré ralentit l'opération.

Certains producteurs n'ont pas d'autres choix que de retourner les anciennes terres à boeufs. Les vieilles charrues sont encore disponibles mais les boeufs ont pratiquement disparu et il n'est pas toujours aisé de s'en procurer. Malgré ces difficultés et les coûts supplémentaires entraînés par l'achat et l'entretien de tels animaux, 8 agriculteurs (parmi les 45 de ce groupe) possèdent de nouveau l'attelage nécessaire au travail du sol. Le désherbage est parfois effectué à la main (et non à l'*esteron*) pour permettre le semis associé de la courge. Plusieurs agriculteurs ont même recommencé à semer du pois chiche pour le distribuer aux bovins ou aux porcs. La remise en culture des anciens terrains labourables exige beaucoup de travail et ne procure pas toujours les rendements que les "rancheros" du début du siècle connaissaient avant que le pois chiche ne soit attaqué par les maladies cryptogamiques. Elle caractérise bien l'intérêt que certains producteurs ont à augmenter coûte que coûte les quantités produites bien que la rémunération de ce travail supplémentaire reste toujours faible¹.

Dans les communautés indiennes de la commune d'Aquila, on cultive encore les quelques parcelles "de yunta" situées à proximité des villages et qui ont toujours été travaillées de la sorte (voir Chapitre III, § 6). Des changements significatifs peuvent cependant être observés à la frontière entre les communautés indiennes de Pómaro et Coire. Alors que les terrains plats y sont rares, la culture attelée se développe sur les versants, là où les forêts environnantes étaient périodiquement mises en culture grâce au brûlis. Des parcelles sont peu à peu défrichées et travaillées à l'araire comme on le faisait dans les "ranchos" de la commune de Coalcomán au début du siècle. Entre deux sillons tracés par la pointe de l'outil (entièrement en bois et dépourvu de soc), est ménagée une sorte de micro-terrasse horizontale -fraction de la superficie non remuée

¹Parmi les agriculteurs qui ont réhabilité la culture attelée, il faut signaler les paysans qui occupent illégalement le terrain "des pauvres" non loin de Coalcomán et qui demandent la constitution d'un ejido. La plupart d'entre eux ont retourné les prairies qui avaient envahi les anciennes terres à boeuf pour y semer maïs et haricots malgré les menaces proférées par certains membres de l'oligarchie.

par le passage de l'outil- qui permet de limiter l'érosion. On y sème ensuite du maïs ou des haricots (*Vigna sinensis*) après avoir désherbé au "gramoxone".

Le développement d'une telle technique a de quoi surprendre. Connue depuis plus d'un siècle dans les "ranchos" de la Sierra de Coalcomán et abandonnée depuis plusieurs décennies, elle apparaît soudainement à moins de 50 km de distance en faisant figure d'innovation technique! Sa signification est pourtant différente. Alors que la zone frontière entre les deux communautés indiennes est caractérisée par la fréquence des conflits fonciers et une pression sur la terre relativement forte, la culture attelée facilite l'appropriation privée du sol. En cristallisant sur une même parcelle le travail de plusieurs années, elle permet d'éviter l'installation d'un autre membre de la communauté alors que la culture traditionnelle sur brûlis rend cette appropriation définitive plus délicate (voir Chapitre III, § 6) et plus coûteuse. Clôturer un espace forestier suffisamment vaste pour pouvoir y poursuivre la culture sur brûlis (et éventuellement le semis de graminées fourragères) représente en effet une dépense monétaire importante (voir plus loin) alors que le terrain ouvert à la culture permanente, et donc de dimension plus réduite, est facile à clore. On voit que la logique qui sous-tend le développement d'une telle technique, pourtant rudimentaire, n'est pas identique à celle qui avait provoqué l'accroissement des surfaces labourées dans la région de Coalcomán. L'évolution des techniques ne suit donc pas un cheminement linéaire, à sens unique, dépourvu de contradictions. Son analyse ne peut être menée à bien sans prendre en compte, au cas par cas, les conditions historiques d'émergence et de développement de chacune d'entre elles.

Les quelques parcelles planes disposées à l'embouchure des torrents et leurs berges étaient déjà mises en valeur avant que ne se fondent les villages indiens de bord de mer. On se souvient que les paysans descendaient fréquemment sur la côte pour cultiver ces terrains encore humides en saison sèche et récolter les noix de coco (Chapitre III, § 6). La formation récente des villages côtiers (Chapitre IV, § 4) a accru la pression sur la terre et provoqué défrichements et extension des surfaces labourées. Aux anciennes parcelles cultivées en saison sèche se sont donc ajoutés quelques grands champs semés pendant la saison des pluies. La charrue a remplacé l'araire à partir de 1970 avant d'être elle-même détrônée par la charrue à disques portée par le tracteur. L'achèvement de la route côtière (1982) a permis à tous les villages indiens de la côte de bénéficier des crédits de campagne accordés par la Banque Agricole (*Banrural*) et du tracteur qui est mis à leur disposition pour les labours du mois de juin (semis et désherbage s'effectuent toujours avec l'araire et la charrue). Seules les parcelles planes, mécanisables et aux sols plus profonds sont donc mises en culture. Leur taille dépasse souvent plusieurs hectares (4 à 5 hectares en moyenne pour les exploitations côtières qui ont été étudiées).



Photographie No 8: Parcelle travaillée à l'araire non loin du hameau indien de La Cruz de Coire. On remarque les micro-terrasses ménagées par l'outil (les graminées fourragères sont visibles en bordure du champ).



Photographie No 9: Traitement à l'herbicide "gramoxone", effectué pour préparer les semis de maïs sur une parcelle travaillée à l'araire.

Malgré l'intervention du crédit agricole, les quantités de sulfate d'ammonium utilisées sont très faibles (10 unités par hectare en moyenne). Les agriculteurs considèrent souvent que ces parcelles encore "jeunes" ne nécessitent aucun engrais et ils préfèrent revendre les sacs distribués par les techniciens agricoles à ceux qui n'ont pas eu accès au crédit ou cultivent le maïs sur brûlis. L'usage du tracteur ne permet pas toujours une amélioration des conditions de la culture. Il permet de gagner du temps en début de cycle et donc, théoriquement, de mieux choisir la date de semis. Mais le choix de la date du travail du sol échappe complètement au producteur. Elle dépend davantage des lourdeurs administratives de la banque, de la bonne volonté du chauffeur et des rapports de pouvoir et de clientélisme qui favorisent plutôt tel ou tel agriculteur. En revanche, le labour motorisé permet d'alléger le travail des producteurs sollicités par d'autres activités (pêche en mer, commerce, etc...) et pour lesquels le coût d'opportunité du travail consacré à la préparation du champ serait excessif. Bien que les dépenses occasionnées par ce système de culture soient importantes (tracteur, herbicides, insecticides) compte tenu du risque climatique encouru, ces quelques parcelles planes rassemblent l'essentiel de la culture de maïs destinée (en partie) au marché. Mais pour combien de temps encore? Le maïs y est de plus en plus associé aux graminées fourragères et les parcelles sont alors abandonnées au pâturage.

Ces parcelles planes sont peu nombreuses et ont été accaparées par les premières familles indiennes qui s'installèrent sur la côte. Ce sont souvent ces même familles qui se sont approprié les quelques parcelles irrigables ou dont l'humidité résiduelle est suffisante pour permettre la culture en saison sèche. Elle constituent actuellement le seul groupe indien dont les revenus agricoles sont encore importants.

Sur les versants, la culture sur brûlis est la seule pratiquée mais le faible niveau des précipitations et les sols souvent granitiques en limitent les rendements (Chapitre IV, § 4).

La gestion des fourrages, tout autant que celle du maïs, donne lieu à des pratiques quelques peu différentes de celles mises en oeuvre par les grands éleveurs.

La récolte des feuilles de maïs, assez rare chez ces derniers, est très répandue dans les petites exploitations pour lesquelles elle constitue la seule façon de franchir la difficile période qui précède les premières pluies. Là aussi, un délicat équilibre doit être trouvé entre rendement en grains et qualité du fourrage stocké. Si les feuilles (et la tige située au dessus de l'épi) sont récoltées trop tôt, le remplissage des grains et leur poids peuvent en être affectés. Si cette récolte est trop tardive et les feuilles déjà desséchées, la valeur nutritive du fourrage diminue. Le ramassage des feuilles de maïs est une opération très exigeante en travail¹ et qui demande, pour être efficace, la participation de tous les membres de la famille. Elle s'effectue en général au mois de novembre et

¹Un homme peut récolter entre 50 et 100 brassées de feuilles (*manojos*) par jour.

peut durer plusieurs semaines. Les brassées sont liées avec quelques feuilles torsadées puis chargées sur les bêtes de somme et rassemblées à proximité de la maison et à l'abri de la dent des animaux. Les constructions réservées à cet effet sont rares. Les brassées sont plutôt agencées de façon à former une meule, ou perchées à la fourche des arbres qui entourent la maison. En fin de saison sèche, elles sont distribuées quotidiennement, et souvent individuellement, aux animaux: ânes, chevaux et mules, bovins.

La récolte des feuilles de maïs représente la seule pratique répandue pour stocker un fourrage en vue d'une distribution différée à la fin de la saison sèche. Cependant, il nous a été donné d'observer un cas de véritable fenaison où l'agriculteur fauchait le "jaragua" à la faucille. Après séchage (la fauche avait lieu au début de la saison sèche), le foin était stocké sous un toit aménagé à cet effet et défendu contre le bétail par une clôture en fil de fer barbelé. Dès le mois d'avril, l'agriculteur prélevait chaque soir quelques brassées de ce foin et les jetait de l'autre côté de la clôture, là où était rassemblé le bétail de l'exploitation. Il estimait le volume de sa récolte à environ 3000 brassées. Si l'on estime le poids de chacune d'entre elles à 3 ou 4 kilogrammes, la quantité de fourrage stockée avoisine ainsi les 10 tonnes, soit l'équivalent d'environ 5000 U.F.. C'est la quantité nécessaire à l'alimentation d'une dizaine de vaches (et leurs veaux) pendant plus de trois mois.

Ce cas particulier illustre parfaitement l'intérêt de telles techniques de fenaison. L'agriculteur chez lequel nous avons observé ces pratiques ne dispose plus d'aucune friche pour semer le maïs sur brûlis et se contente de l'acheter à l'épicerie du village. Les graminées qu'il a semées représentent donc l'unique ressource fourragère dont il dispose et la topographie peu accidentée de sa propriété facilite la fauche. Dans la plupart des autres exploitations, la pente et la très forte pierrosité constituent autant d'obstacles à la fenaison. En outre, la machette et la "guadana" (sorte de machette à lame recourbée en forme de point d'interrogation) ne sont pas adaptées à la fauche car la pointe de l'outil heurte le sol tandis que la partie de la lame située près du manche coupe le fourrage trop haut. Il faut être baissé en permanence et faire faire à l'outil un demi-tour après chaque mouvement "aller" pour pouvoir effectuer le mouvement de retour avec le tranchant de l'outil tourné vers l'avant. Dans les petites et moyennes exploitations, il est probable que les techniques de fenaison seront amenées à se développer davantage pour peu que les outils nécessaires (faux, faucilles et fourches) soient mis à la disposition des agriculteurs. Il faudrait cependant pouvoir mettre en défens les prairies au début de leur deuxième saison sèche (pendant la première année, l'association avec le maïs entrave la fauche) et donc multiplier les clôtures.



Photographie No 10: Stock de fourrage (feuilles de maïs) perché à la fourche d'un arbre fourrager (*Ficus padifolia*) dans une petite propriété de la commune de Coalcomán.

Dans beaucoup de petites exploitations, les feuilles de maïs ne constituent pas la seule alimentation distribuée au bétail pendant les mois de pénurie fourragère. Les épis de maïs impropres à la consommation humaine sont aussi utilisés, comme cela se pratique couramment dans les "ranchos" de taille plus importante. D'autres ressources, très variées mais disponibles en petites quantités sont également utilisées: paille de pois chiche et haricot noir, courges, extrémités de canne à sucre, feuilles de bananier, écorces de pastèque et bien-sûr les arbres fourragers présents sur l'exploitation. De petites parcelles de luzerne et de sorgho sont parfois semées pour compléter la ration.

Pour accroître l'efficacité de l'alimentation, des mangeoires peuvent être construites dans l'enclos où sont rassemblés les animaux. Les aliments disponibles sont alors moulus (à l'aide de moulins mécaniques ou à moteur) et répartis dans les mangeoires. Cette technique est souvent utilisée pour broyer les feuilles de maïs et les mélanger aux épis et, éventuellement, au pois chiche.

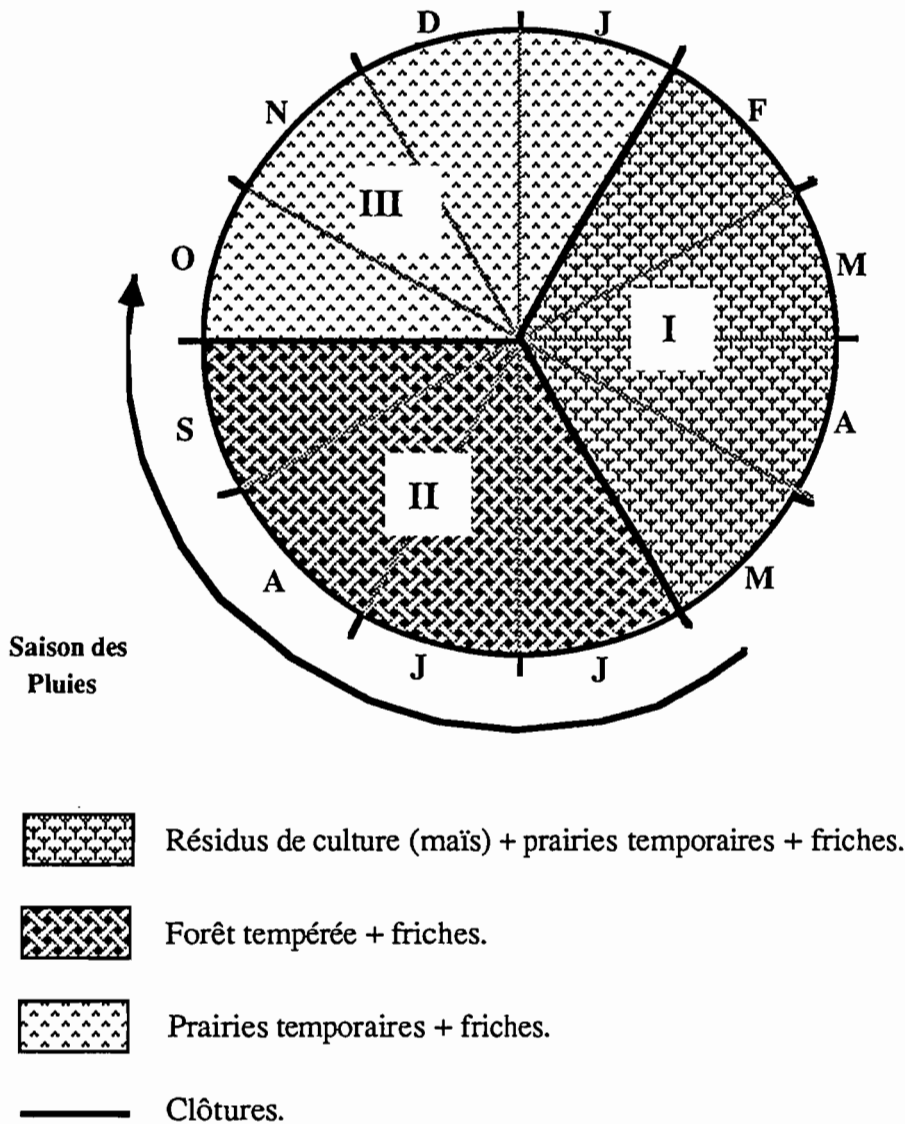
Les agriculteurs attachent donc beaucoup d'importance à l'alimentation complémentaire qui est distribuée aux animaux en fin de saison sèche. L'achat d'aliments concentrés ou de fourrage est exceptionnel mais toutes les ressources fourragères de l'exploitation sont sollicitées, quelque soit le travail nécessaire à cette mobilisation.

En dehors de la période critique, la gestion des pâturages dépend du nombre de clôtures qui fractionnent la propriété. Les parcs ainsi constituées sont au nombre de 3, en moyenne, pour les petites exploitations de la commune de Coalcomán¹. Mais la surface de chacun n'est que de 15 hectares environ alors qu'elle était d'environ 60 hectares pour les exploitations plus vastes et entièrement spécialisées dans la production de brouillards. Le bétail reste le plus souvent dans le parc qui contient les résidus de la culture du maïs (et la prairie qui a pu être associée au maïs) pendant toute la deuxième partie de la saison sèche et jusqu'aux premières pluies. Il est ensuite conduit là où la friche est abondante et permet aux animaux de profiter d'un bourgeonnement précoce et des herbes spontanées. Un troisième parc est alors mis en défens et ouvert au bétail vers la fin de la saison des pluies. Le troupeau y restera jusqu'à la récolte des épis de maïs. Cette gestion des déplacements du troupeau est cependant rendue délicate par la nécessité de protéger les semis de maïs. Sur un espace réduit (40-60 hectares), il faut donc rendre compatibles les déplacements saisonniers du bétail et la rotation de la parcelle de maïs imposée par la culture sur brûlis (voir Schéma No 13). Quand, au bout de 2 ou 3 ans, la friche est épuisée dans le bloc I, celle que renferme le bloc II est à son tour abattue et brûlée. Le troupeau ne peut plus y séjourner pendant la saison des pluies (il détruirait les semis) et doit être conduit vers le bloc III qui ne peut donc plus être mis en défens. C'est le bloc I, ensemencé en graminées fourragères pendant les années précédentes, qui est alors mis en défens, et ainsi de suite... La gestion des

¹Les membres du groupe des moyens producteurs de Coalcomán (voir Tableau No 20) disposent, en moyenne, de 4 blocs clôturés de 20 à 40 hectares chacun.

pâturages serait facilitée par la multiplication des clôtures mais nous verrons que l'achat de fil de fer barbelé représente un investissement coûteux alors que les marges d'accumulation dégagées sont très faibles.

Schéma No 13: Calendrier fourrager dans une petite exploitation de la commune de Coalcomán disposant de trois parcs clôturés.



Les charges qu'il est possible de calculer pour les petites et moyennes exploitations de la commune de Coalcomán sont voisines de 0,35 tête/hectare, soit l'équivalent de trois hectares par animal (petits et grands). Elles sont donc supérieures à celles des grandes exploitations plus extensives pour lesquelles la charge moyenne calculée n'était que de 0,28 tête/hectare. Malgré une gestion parfois plus minutieuse des ressources fourragères, on observe, çà et là, des traces de surpâturage et d'érosion dans de nombreuses petites exploitations: tassement du sol et formation de micro-terrasses, griffes d'érosion aux endroits de passage fréquent, goyaviers sauvages, etc...

Sur le territoire des communautés indiennes, les différentes parcelles occupées et clôturées par un même agriculteur (le plus souvent métis) ne sont généralement pas jointives. Elles ne résultent jamais de la séparation d'une propriété en plusieurs parcs mais illustrent plutôt les différentes phases de l'appropriation des terrains indivis. Une première parcelle est d'abord clôturée, puis une autre, et ainsi de suite selon les capacités financières de l'agriculteur, l'état d'avancement des enclosures à l'époque de son arrivée, etc... Les différentes parcelles closes sont donc, le plus souvent, disjointes et éparpillées sur le territoire. Il en est de même dans le cas des familles indiennes qui, en descendant s'installer sur la côte, ont progressivement clôturé la parcelle irriguée qu'elles cultivaient déjà, une parcelle plane (pour la défricher et y semer du maïs), et enfin une ou deux parcelles forestières. La gestion des ressources fourragères doit donc s'adapter à de nouvelles contraintes spatiales mais l'accès aux terrains encore libres de clôture facilite beaucoup l'alimentation du troupeau à la fin de la saison sèche. Tous les animaux se regroupent alors dans les ravins plus humides où subsiste la forêt tropicale semi-pérenne riche en arbres fourragers. Il n'est plus indispensable de constituer des réserves de fourrages pour le mois de mai (feuilles de maïs). L'accès aux indivis communautaires permet donc d'entretenir un troupeau plus nombreux même si la surface clôturée est relativement limitée. Les petits producteurs métis installés à proximité des parcours non clôturés des communautés de Coire et Pómaro possèdent en moyenne 24 bovins alors que la surface qu'ils se sont appropriée n'est que de 37 hectares (moyenne établie sur 7 enquêtes). Les familles indiennes de la côte les plus aisées possèdent en moyenne 15 bovins pour une surface clôturée par famille de 24 hectares seulement (moyenne sur 14 enquêtes). En revanche, les petits éleveurs de San Pedro Naranjestil qui n'ont accès à aucun parcours communal (l'ensemble du terroir est clôturé) ne peuvent avoir que 9 animaux (moyenne sur 5 enquêtes) (voir Tableau No 20).

Si le calendrier fourrager est souvent mieux maîtrisé dans les petites exploitations, ce n'est pas toujours le cas de la reproduction et des conditions sanitaires du troupeau. L'entretien d'un taureau pour le service d'un petit nombre de vaches revient cher. En conséquence, la qualité génétique du taureau laisse souvent à désirer alors que les grands éleveurs possèdent souvent des reproducteurs de bonne qualité et en changent plus souvent. Les petits producteurs doivent se contenter de

racheter les taureaux "réformés" des grands éleveurs ou négocier l'utilisation d'un reproducteur extérieur à l'exploitation. Dans ce cas, les chances de fécondation sont plus faibles car le taureau passe moins de temps avec le troupeau (ou pendant une période moins favorable).

Beaucoup de petits producteurs vaccinent régulièrement leurs animaux mais la fréquence des traitements et leur date dépendent davantage de l'argent dont ils disposent à chaque époque plutôt que des exigences sanitaires des animaux. En revanche, les moyens et petits producteurs ne profitent guère des 50 bains anti-tiques qui ont été construits dans la commune de Coalcomán. La mise en service d'un bain nécessite l'achat d'un insecticide coûteux et représente une dépense équivalente à la valeur d'un taurillon de 200 kilogrammes (pour une année d'utilisation). Ces bains ne peuvent donc être mis en service sans la participation d'un grand nombre de petits éleveurs. Dans la pratique, les bains sont le plus souvent installés dans les grands "ranchos" et l'éleveur qui en profite exige des petits producteurs une participation aux frais égale pour tous les utilisateurs, quelle que soit la taille du troupeau de chacun. D'autre part, la dispersion des exploitations ne facilite pas les déplacements du bétail vers le bain anti-tique, déplacements qui doivent être fréquents pour que le traitement soit efficace. Certains producteurs tentent de soigner leur bétail en appliquant l'insecticide à l'aide d'une pompe portative mais la plupart des troupeaux restent parasités alors que les bains anti-tiques sont laissés hors d'usage.

Une relative diversification des activités. A partir de 1950-1960, le mouvement général de spécialisation régionale vers la production de brouillards s'est accompagné de la régression et parfois de l'abandon de la plupart des autres productions des anciens "ranchos" de la Sierra de Coalcomán (voir Chapitre IV, § 1). Mais les productions marginales de lait, porcs, fruits, légumes et cassonade sont maintenant assurées par les petites exploitations situées à proximité de Coalcomán. Ces activités complémentaires permettent souvent le maintien de petites exploitations qui auraient disparu si elles avaient été situées trop loin du bourg. De fait, on constate que les petites exploitations sont beaucoup moins nombreuses dès que l'on s'éloigne de Coalcomán (une ou deux heures de chemin en camionnette ou à cheval). L'urbanisation relative du bourg de Coalcomán a entraîné le développement d'un marché sur lequel les denrées produites localement peuvent encore être compétitives.

C'est le cas, par exemple, de la production de lait car l'éloignement de la région et l'étroitesse relative du marché de Coalcomán ne justifieraient pas l'organisation d'un transport réfrigéré depuis les régions productrices du nord de l'Etat (San José de Gracia, Uruapan, Maravatío). La production est abondante pendant la saison des pluies car les conditions d'alimentation sont alors plus satisfaisantes. D'autre part, la plupart des mises-bas ont lieu vers la fin de la saison sèche et les

vaches en lactation sont donc plus nombreuses en été¹. Lorsque la production commence à diminuer (novembre-décembre) les prix pratiqués sur le marché de Coalcomán augmentent rapidement et s'établissent à plus du double de ceux de la saison humide. La vente quotidienne de 20 litres de lait procure alors une rentrée d'argent régulière deux fois plus élevée que le salaire journalier local. Les éleveurs cherchent alors à prolonger la période de traite le plus longtemps possible pour bénéficier de la hausse des prix². Quand ils en ont la possibilité, ils tentent d'accroître la production potentielle du troupeau par des croisements avec des taureaux de race Brune des Alpes.

La tendance récente des petits et moyens éleveurs à encourager la poly-production de leur troupeau en accordant une importance accrue à la production laitière a été observée dans de nombreuses régions tropicales du Mexique, pourtant considérées comme spécialisées dans l'élevage à viande³. Pour les petits éleveurs, la vente du lait est souvent moins aléatoire que la vente des taurillons dont le prix est fixé par les maquignons et soumis aux aléas du marché national et international (ouverture ou fermeture de la frontière nord, politique et spéculation des grands négociants, intervention de l'Etat, etc...). Elle procure des revenus quotidiens quand la vente du bétail n'intervient qu'une fois par an.

Cette production laitière est cependant réservée aux producteurs localisés non loin du bourg et qui peuvent y acheminer la production chaque matin. Dans quelques exploitations plus éloignées, on confectionne plutôt du fromage qui sera porté sur le marché une fois par mois ou conservé dans l'attente de la hausse des prix de la saison sèche. Les métayers qui se sont vu confier la mise en valeur de l'exploitation par un propriétaire absentéiste participent également à cette production laitière.

Les exploitations dans lesquelles la production de porcs tient une place importante ne sont pas les grands domaines héritiers des "ranchos" que nous avons analysés au Chapitre III. Certaines grandes exploitations isolées dans les montagnes du sud de la commune engraisent encore quelques cochons quand la production de maïs est excédentaire (les marges obtenues sont alors très faibles). Mais la production de viande de porc est maintenant assurée par les petites exploitations des environs immédiats de Coalcomán. Le cochon n'est plus un simple recycleur de déchets destiné à produire le saindoux domestique mais devient l'objet de soins spéciaux visant à accélérer sa vitesse de croissance et à améliorer

¹ Cependant, il semble que l'amélioration des conditions d'alimentation au début de la saison des pluies provoque une augmentation de la production de lait quelque soit l'époque de la mise-bas.

² La faible augmentation du prix de la viande bovine pendant la campagne 1984-1985 a encouragé les producteurs à augmenter leur production de lait. Cette baisse relative a été interrompue par une hausse du prix de la viande de près de 400% en 1987.

³ Nombreuses études réalisées dans le cadre du "Diagnóstico Integral de la Ganadería Bovina en el Trópico Mexicano" (D.I.G.B.T.M.) et coordonnées par Eduardo Menocal. Voir en particulier C.Cshiavo, op cit.

sa conformation "viande" (ils sont souvent croisés avec les races Durok ou Yorkshire). De véritables porcheries sont construites et les cochons y restent enfermés toute l'année. Pour diminuer la quantité d'aliments concentrés achetés au village, de petites surfaces sont emblavées en pois chiche (à l'automne) ou en luzerne (irriguée). L'élevage porcin est donc devenu une activité caractéristique des petites exploitations. Certains métayers y consacrent aussi une partie de leur temps quand le propriétaire leur donne le droit de semer luzerne ou pois chiche. Un tel travail est faiblement rémunéré mais permet d'augmenter les revenus d'une exploitation qui serait trop petite pour permettre la survie de son propriétaire.

Les parcelles irriguées sont également le théâtre d'une intensification remarquable. Les surfaces concernées sont faibles et la moyenne par exploitation peut être établie à 0,3 ou 0,4 hectare. Certaines exploitations de taille moyenne ont le privilège de disposer d'importants terrains irrigables dans la vallée de Coalcomán mais certains propriétaires absentéistes préfèrent les abandonner à la friche plutôt que d'avoir "des problèmes" avec des métayers. Ainsi, une partie importante des anciennes terres consacrées à la canne à sucre ne sont plus cultivées. L'intensification se manifeste plutôt dans les petites exploitations, dans les micro-parcelles aménagées sur les pentes ou le long des torrents. Pour y semer de la luzerne, les agriculteurs construisent de petites terrasses parfaitement planes. Au bord des torrents, les plantes cultivées sont destinées à l'autoconsommation: maïs, haricot, courges, tomates, piments, tabac, etc... Quelques fruits et légumes sont vendus sur le marché de Coalcomán (agrumes, avocats, pastèques) mais cette production commerciale est accaparée par un petit nombre d'agriculteurs dont les parcelles sont situées à proximité des chemins (voir Chapitre IV, § 1). Enfin, deux agriculteurs (parmi ceux qui ont été visités) confectionnaient encore de la cassonade à des fins commerciales grâce aux petites parcelles de canne à sucre qu'ils entretenaient encore.

Les fonctionnaires du ministère de l'agriculture et du gouvernement du Michoacán ont récemment mis au point un nouveau programme dont l'objectif était de rentabiliser les activités "marginales" que les paysans ont coutume de développer à proximité immédiate de la maison: basse cour, arbres fruitiers, etc... Trois plants d'arbres fruitiers (manguiers, citronniers, orangers, pommiers, pêchers, etc...) étaient offerts gratuitement à chaque famille qui devait alors s'organiser pour pouvoir vendre la production sur les marchés urbains¹! Compte tenu du volume de production assuré par les périmètres irrigués voisins de Colima, Tecoman et Apatzingán, on imagine mal comment la production de quelques arbres isolés dans la Sierra de Coalcomán pourrait rentabiliser un transport de plusieurs heures jusqu'aux marchés urbains!

¹Il s'agit du programme de "Traspatio" et "Uso Total de la Tierra", S.A.R.H., Aguililla, Michoacán.

Enfin, il faut mentionner l'existence de quelques agriculteurs-apiculteurs dont les revenus monétaires sont en général plus élevés. La région semble très propice à cette activité et la production des essaims peut être forte (50 à 100 kg de miel par ruche). Comme une telle activité n'exige aucune dépense monétaire importante, on peut s'étonner du faible nombre d'apiculteurs rencontrés. En outre, l'apiculture permettrait à de nombreux minifundistes d'augmenter leur revenu sans qu'il soit nécessaire d'étendre la surface de la propriété. La recherche d'un marché plus vaste et une meilleure organisation des apiculteurs permettraient sans doute d'accroître la production et de multiplier le nombre des petits producteurs. Néanmoins, cette activité est menacée par la progression des abeilles "africaines" qui envahissent peu à peu le territoire mexicain (en remontant vers le nord) et provoquent la destruction des essaims autochtones.

De faibles marges d'accumulation.

la production semi-extensive de broutards ne permettrait pas à tous ces petits et moyens producteurs d'obtenir un revenu minimum. Sur une surface réduite, la seule solution qui s'offre à cette paysannerie est bien d'augmenter la quantité de travail par hectare pour accroître et diversifier la production commercialisée sans sacrifier pour autant la production vivrière. La sécurité alimentaire de la famille et du bétail importe plus que la rémunération immédiate du travail. Dans les petites exploitations de la commune de Coalcomán, cette relative intensification se traduit par l'obtention d'une valeur ajoutée par hectare supérieure: elle est de 20 dollars environ¹ alors que la valeur ajoutée obtenue par hectare n'était que de 9 à 13 dollars dans les grandes exploitations familiales consacrées à la production de broutards et de 2 à 12 dollars dans les grands domaines appartenant à l'oligarchie de Coalcomán (Annexe No 12).

Les limites de l'intensification. C'est d'abord la topographie même des propriétés et la rareté des terrains labourables ou irrigables qui limitent les possibilités d'aménagement de l'exploitation. Il n'existe guère de production pour laquelle une petite exploitation de Coalcomán dispose de conditions de productivité favorables.

L'insertion de la région dans une nouvelle division interrégionale et internationale du travail et la généralisation de nouveaux rapports de prix imposent une limite stricte à la diversification des activités agricoles. La capacité d'absorption du marché de Coalcomán est faible et des rapports de productivité différentielle défavorables n'incitent guère les agriculteurs à accroître une production (fruits et légumes, lait et fromage, cassonade, saindoux et viande de porc) qu'ils ne pourraient pas

¹Certaines exploitations spécialisées dans la production de lait ou ayant une activité complémentaire apicole importante obtiennent des valeurs ajoutées par hectare très supérieures et comprises entre 40 et 70 dollars. Dans ces cas là, le calcul de la V.A./ha ne tient pas compte des surfaces extérieures à l'unité de production mais utilisée par le bétail (fourrages achetés) ou les abeilles.

vendre ailleurs. Ces productions exigeantes en travail ne peuvent donc pas concerner un très grand nombre de producteurs car le marché de Coalcoman s'en trouverait rapidement engorgé. Pour les petits tenanciers, c'est là un premier facteur limitant fortement les possibilités de diversification et d'intensification.

La quantité de travail consacré à l'exploitation est aussi limitée par l'émigration saisonnière de nombreux jeunes vers les Etats Unis. L'attraction exercée par les Etats Unis demeure forte et les perspectives de gains plus élevés dans d'autres activités prive l'exploitation d'une partie de sa main-d'oeuvre potentielle. Ce phénomène est cependant moins marqué que dans le cas des plus grandes exploitations car franchir la frontière du Nord et trouver du travail de l'autre côté n'est pas toujours chose facile (voir Chapitre IV, § 3). Si l'on gagnait à coup sûr en partant aux Etats Unis, la Sierra de Coalcomán aurait vu sa population diminuer plus rapidement encore. Une fois mariés et pères de famille, les agriculteurs hésitent davantage avant d'abandonner leur famille dans un hameau isolé (la situation en ville est parfois différentel). Pour ce groupe de petits producteurs, il semble que les autres alternatives possibles il y a quelques années aient tendance à se rétrécir. Comme la plupart des petites exploitations sont situées dans les environs du bourg, il est maintenant difficile, pour leur propriétaire, de se livrer à la culture des plantes à stupéfiants, d'autant que celui-ci bénéficie rarement des protections nécessaires à cette activité. Les terrains indivis de la frange côtière sont moins attrayants que vers 1970. Beaucoup sont déjà occupés et la fraction encore libre de clôtures est maintenant mieux défendue par les populations indiennes.

Les retards accumulés dans l'accumulation du capital constituent un troisième obstacle à l'intensification.. Pour les petits tenanciers, acquérir un nouvel attelage représente une dépense hors de portée de l'économie domestique. Il faudrait vendre une vache pour pouvoir acheter le fil de fer barbelé nécessaire à l'érection d'une clôture supplémentaire ou à l'achat d'un petit moulin mécanique. Or, les marges d'accumulation dégagées par ce type d'exploitations sont en général trop faibles, voire nulles, pour permettre de telles immobilisations.

Survie et accumulation. Alors que le produit brut annuel dégagé par les moyennes et grandes exploitations familiales consacrées à la production de broutard était d'environ 5000 dollars en moyenne, celui des petites exploitations plus diversifiées ne dépasse guère les 2000 dollars et s'établit en moyenne à 1500 dollars (voir Tableau No 20)¹.

¹Les quelques exploitations de taille moyenne que l'on rencontre dans la Sierra de Coalcomán obtiennent un produit brut supérieur, de l'ordre de 3400 dollars (moyenne établie sur quatre exploitations étudiées). Voir Tableau No 20.

Tableau No 20: Quelques données concernant les petits et moyens producteurs de la Sierra de Coalcomán.

	moyens producteurs	petits tenanciers	petits producteurs sur indivis communautaires*	minifundia sur indivis communautaires*	exploitations côtières (com. indiennes)*
S.totale (ha)	115	46	37	-	24
S.irriguée (ha)	0,75	0,4	0,8	0	0,3
S.labour sec (ha)	3,5	0,9	0,7	0,4	4,7
Maïs irrigué (ha)	0	0,2	0	0	0,2
Maïs pluvial (ha)	1,5	0,6	0,35	0,2	4,5
Maïs brûlis (ha)	11	5,6	5,4	1,2	1,5
N. unités/ha (1)	66	77	50	+	10
Feuilles (2)	400	280	270		
Nb.bovins	40	15	24	9	15
Nb.vaches	13	4	8	3	7
Charge (3)	0,35	0,33	0,7	-	1,23
Porcs engraisés	5	5	5	2	7
U.T.H.	3	1,9	1,7	1,4	1,8
P.B. (\$)	3400	1500	2200	700	2200
C.C. (\$)	970	550	790	150	910
V.A./U.T.H. (\$)	730	560	830	460	680
V.A./hectare (\$)	21	20	(32)		113
Nb. enquêtes	4	11	7	5	14

Source: Enquêtes auprès des agriculteurs (voir Annexe No 12).

* Les superficies indiquées sont les surfaces encloses par le producteur.

(1)= Nombre d'unités d'azote (sulfate d'ammonium)répandues par hectare de maïs sur brûlis.

(2)= Nombre de brassées de feuilles de maïs récoltées et stockées en vue d'une distribution différée.

(3)= Charge animale. Pour les exploitations ayant accès aux parcours communautaires, la charge indiquée ne prend en compte que la surface appropriée et clôturée par l'agriculteur.

Pour mener à bien ces estimations, et comme il a été fait dans le cas des plus grandes exploitations, un prix moyen a été attribué à la production vivrière de maïs. Il est rare qu'un surplus de grains puisse être dégagé et vendu sur le marché et les variations saisonnières du prix du maïs n'ont pas été prises en compte. Ce prix correspond plutôt à celui que devraient payer les petits producteurs de Coalcomán s'ils devaient acheter les "tortillas" subventionnées (mais de mauvaise qualité) dans les magasins de Coalcomán. Dans la formation du produit brut de ces exploitations, les productions de maïs, lait, porcs et autres produits agricoles occupent une large part. La vente des taurillons ne participe qu'à hauteur de 30 à 35% dans la formation de ce produit brut et n'assurent pas la totalité des revenus monétaires.

La productivité du travail est cependant beaucoup plus faible que dans le cas des grandes exploitations d'élevage. La valeur ajoutée par travailleur peut être estimée à 560 dollars (730 dollars pour les moyennes exploitations étudiées), soit moins de la moitié de celle que nous avons calculée pour les exploitations d'élevage (1220 dollars par travailleur). Cette moyenne est donc inférieure à la valeur minimale de 700 dollars que nous avons fixée au début de ce Chapitre. Sur le Graphique No 19, le nuage de points qui représente ce groupe de producteurs illustre leurs possibilités de survie et d'accumulation. La moitié des exploitations (dont les points représentatifs sont situés en dessous de la droite représentant le seuil d'accumulation) ne permettent pas d'assurer la couverture des besoins minimaux de la famille et la reproduction de la force de travail sans provoquer une dégradation progressive du capital d'exploitation. Si les conditions de vie de la famille ne se dégradent pas, c'est le capital productif qui est progressivement "consommé": le goret est castré pour être engraisé et vendu; les taurillons sont cédés avant l'âge et dans de mauvaises conditions de prix; les brassées de feuilles de maïs sont vendues précocement au lieu d'être conservées pour la fin de la saison des pluies; les clôtures sont insuffisamment entretenues et on n'en construit pas de nouvelles; etc...

Une faible marge d'accumulation peut cependant être dégagée par les exploitations les plus diversifiées ou bénéficiant de meilleures conditions de productivité (terrain moins accidenté, parcelle irrigable, etc...). De petits investissements peuvent alors être envisagés et certaines améliorations de la propriété entreprises. Cette marge reste toujours fragile, soumise aux aléas climatiques. Elle est parfois épargnée (déposée sur un compte bancaire) pour permettre de faire face à des dépenses imprévues (maladie, accident, etc...) ou des investissements plus lourds (camionnette, lopin urbain à Coalcomán, etc...).

Les petits éleveurs métis installés sur les terrains appartenant aux communautés indiennes bénéficient parfois d'une meilleure rémunération de leur travail. La valeur ajoutée produite par les petits éleveurs des villages de Estopila, La Nuez, et la Parotita est voisine de 830 dollars par travailleur et donc légèrement supérieure au seuil de satisfaction des besoins minimaux de la famille (voir Tableau No 20). La proximité des communaux non clôturés des communautés de Coire, Pómaro ou Huizontla explique cette différence. Elle autorise le maintien d'un troupeau bovin

plus important et permet l'élevage très peu coûteux des chèvres (voir plus loin).

De la même façon, les familles indigènes qui ont réussi à s'approprier les quelques parcelles planes et mécanisables de la frange côtière obtiennent une valeur ajoutée par travailleur plus élevée que beaucoup de petits tenanciers de la commune de Coalcomán. Elle ne dépasse cependant pas les 600 ou 700 dollars (voir Tableau No 20).

En revanche, les agriculteurs métis arrivés trop tard à San Pedro Naranjestil pour pouvoir clôturer de grands espaces ne bénéficient pas d'un large accès aux ressources fourragères communautaires. A proximité du village, l'espace est entièrement clôturé et leur influence est trop limitée pour qu'ils puissent emmener leur troupeau paître sur les indivis non clôturés qui subsistent près de la côte. La productivité de leur travail est alors très faible (460 dollars/U.T.H.) et inférieure à celle des petits tenanciers de Coalcomán.

Une différenciation sociale croissante.

Malgré diverses tentatives d'intensification, beaucoup de petits tenanciers de la région de Coalcomán restent en-deçà du seuil d'accumulation que nous avons défini. Cette paysannerie pauvre n'a donc pas les moyens nécessaires à la réalisation des investissements minimaux qui permettraient d'accroître sa capacité de production. Si aucune source d'accumulation exogène (envoi de devises nord-américaines par les enfants émigrés, double activité, etc...) ne vient sauver l'appareil productif, celui-ci est progressivement consommé (dégradé) pour assurer la survie. L'écart d'accumulation entre ces petites exploitations et celle dont la valeur ajoutée produite est suffisante pour ouvrir un espace d'accumulation important ne peut que s'amplifier. Les grands éleveurs utilisent plutôt leurs bénéfices pour acheter de nouvelles terres et augmenter la superficie de leur exploitation. Tandis que la surface du domaine augmente, le système de production a tendance à devenir de plus en plus extensif, peu exigeant en main-d'oeuvre, mais générateur de productivité du travail élevée.

L'accumulation différentielle du capital se manifeste donc par un double mouvement, d'extensification pour les uns et d'intensification pour les autres. Les grands éleveurs disposent du capital nécessaire à l'extension des surfaces labourées, à la multiplication des clôtures et à l'intensification de leur système d'élevage. Cette évolution n'est pourtant pas observée car elle n'est pas conforme à leurs intérêts. Le maintien et le développement d'un système extensif leur garantissent, par contre, une rémunération du travail élevée. Pour les petits tenanciers, au contraire, l'intensification est la seule alternative qui permettrait une élévation du revenu. Mais eux n'ont guère les moyens de réaliser les améliorations nécessaires à cette intensification.

Cette contradiction est le reflet d'une différenciation sociale croissante, fruit d'un développement inégal qui a déjà appauvri bon nombre de paysans. C'est le cas, par exemple, de tous les paysans dont les marges d'accumulation sont annihilées par le maintien des rapports de métayage. C'est le cas, aussi, des indiens qui ont conservé un système de production

fondé sur la culture du maïs sur brûlis et la vaine pâture et développé sur le reliquat de terres non clôturées qu'ils possèdent encore.

Une partie importante de la paysannerie a du contrecarrer une paupérisation croissante en cherchant dans d'autres branches d'activité les moyens de leur subsistance comme l'ont fait les familles indiennes chassées de leur territoire par l'immigration métisse et les enclosures et qui ont du apprendre à pêcher en mer.

4-Les plus mal lotis en voie de paupérisation.

Les métayers.

Tout a été dit, ou presque, sur le sort réservé aux métayers par la spécialisation de la région dans la production de broutards et la nouvelle division du travail qu'elle signifiait (voir Chapitre IV, § 2 et 3). Malgré le départ d'une grande partie d'entre eux vers les ejidos créés dans l'Etat de Colima, vers les Etats Unis ou en direction des territoires indiens de la côte, les métayers constituent encore un groupe social important de la commune de Coalcomán. Malgré la tendance observée à une extensification des systèmes de production orientés vers la production de broutards (le nombre de bras par hectare diminue), l'implantation des prairies temporaires exige encore le maintien d'une paysannerie soumise aux rapports de métayage. Car, on l'a vu, un tel travail effectué par une main d'oeuvre salariée coûterait beaucoup plus cher. La rente prélevée par les grands éleveurs repose sur cette gratuité des prairies temporaires. Les métayers sont encore indispensables et ne sont donc pas menacés de prolétarianisation!

Tous les "ranchos" ne disposent pas forcément de métayers comme cela était le cas quelques décennies auparavant. Aujourd'hui, le plus gros contingent habite dans les propriétés assez accessibles depuis le bourg de Coalcomán. Ils ne sont pas très nombreux à avoir accepté de vivre dans des conditions d'isolement de plus en plus pesantes comparativement aux vallées maintenant desservies par piste. La précarité de leur situation et la menace constante d'un renvoi ne les encourageaient pas à aller s'installer dans un hameau trop éloigné d'éventuelles solutions de rechange ou opportunités de travail. Dès que l'on s'éloigne trop du chef-lieu, on ne voit que ruines et hameaux semi-abandonnés. Ceux qui ont accepté de telles conditions se sont vu confier la "gérance" du "rancho" alors que le propriétaire souhaitait lui-même déménager vers le bourg. D'autres enfin, très peu nombreux, arpentent encore les régions les plus sauvages de la commune à la recherche d'un propriétaire qui accepte de cultiver le cannabis ou le pavot "à moitié", au tiers ou au quart. Cette localisation des métayers, plus regroupée que par le passé, ne signifie pas que des formes de travail "à moitié" ne soit pas présentes dans d'autres lieux. De tels "contrats" sont souvent de mise dans la commune d'Aquila, par exemple, où les indiens et métis pauvres de San Pedro Naranjestil sont soumis occasionnellement au métayage.

Si tous les métayers ont en commun d'être soumis à de lourds prélèvements, leurs situations et activités sont très variées (11 cas ont été étudiés). Certains n'ont accès qu'à des parcours et friches peu productifs mais d'autres (nombreux) travaillent les terres irriguées de la vallée de Coalcomán. Malgré cette diversité des situations, c'est leur condition de métayers qui détermine, plus que tout autre chose, leurs choix et leur marge d'accumulation. Deux fermiers habitant dans le village de San José de la Montana ont également été inclus dans ce groupe. Eux aussi sont contraints de verser au propriétaire une fraction, fixe mais importante, de leur récolte.

Non limités par la surface et dépourvus d'autres alternatives de production, les métayers sèment souvent d'importantes quantités de maïs. En effet, l'intérêt de tout propriétaire est bien d'accroître la surface en herbe, et donc de laisser au métayer la possibilité de semer "tout le maïs qu'il veut". Les métayers sèment en moyenne près de 4,5 hectares par U.T.H. alors que les petits tenanciers, ne sèment en général que 3,5 ha/U.T.H.. Les quantités de sulfate d'ammonium apportées sont par contre moins élevées (50 unités/ha contre 77 dans le cas des petits tenanciers) mais le contraire serait surprenant: propriétaires et métayers tombent rarement d'accord pour augmenter une telle dépense (même si la banque agricole finance la culture) alors que leurs intérêts ne coïncident pas.

Les activités d'élevage sont des plus limitées car aucune concession n'a été obtenue par les métayers en ce qui concerne le droit de pâturage qui leur est accordé. Ce plafond imposé par celui qui détient la terre est une donnée immuable du système agraire. Les métayers que nous avons rencontrés possédaient en moyenne 4 bovins dont 2 vaches. Mélangées au troupeau du patron, celles-ci bénéficiaient en général des services du taureau de ce dernier mais d'autres cas, moins favorables, nous ont été signalés où les vaches du métayer n'ont pas droit à ce service afin que son troupeau n'augmente pas! Les propriétaires se plaignent souvent de ne pas avoir assez de fourrage et ne laissent pas toujours au métayer la possibilité de récolter les feuilles de maïs qui lui sont dues. Aussi les métayers que nous avons rencontrés ne ramassaient-ils que 140 brassées de feuilles en moyenne alors que les petits tenanciers, maîtres chez eux, en récoltaient en moyenne le double sur de plus petites parcelles (voir Tableau No 21).

Quelle peut être la marge d'accumulation des métayers? Dans le calcul du produit brut de l'exploitation, du capital constant et de la productivité du travail, les clauses précises du contrat de métayage importent peu. On prend en compte la totalité du maïs récolté sans se préoccuper de sa répartition. Ainsi, on remarque que le produit brut dégagé par les exploitations étudiées (2160 dollars en moyenne) est comparable à celui des petits tenanciers (2300 \$). Il lui est légèrement inférieur car une plus grande quantité de maïs produite ne compense pas le faible nombre des animaux vendus (mais la différence est trop faible pour être vraiment significative compte tenu des marges d'erreur possibles). Les charges proportionnelles, surtout constituées par les intrants nécessaires au maïs, sont supérieures à celles couvertes par les

petits tenanciers car les surfaces semées sont plus importantes. Les charges fixes que nous avons calculées sont par contre nettement inférieures: elles n'incluent pas la part du capital fixe reproduite par le propriétaire (en particulier l'achat de fil de fer barbelé). Finalement, la productivité du travail des métayers (670 dollars par travailleur) est donc en moyenne comprise entre celle obtenue par les petits tenanciers (560 \$) et celle qui caractérise les exploitation de taille moyenne (730 \$) (voir Tableau No 20 et 21).

La rémunération réelle des métayers est bien sûr inférieure à ce chiffre car une partie de la valeur ajoutée produite leur échappe. Les contrats de métayage sont variés (voir Chapitre IV, § 2) et l'évaluation de la quantité de travail non-payé au métayer n'est pas chose facile. Pour évaluer la rémunération réelle du métayer, il faut retrancher de la valeur ajoutée la valeur des prélèvements opérés par le propriétaire et y ajouter, le cas échéant, les dépenses qu'il prend en charge. Mais la valeur créée par le métayer ne se limite pas au seul maïs. Les graminées fourragères qu'il sème permettent l'entretien d'un troupeau plus important et la production de taurillons supplémentaires. Cette production est difficile à estimer car certains travaillent "à moitié" avec plusieurs propriétaires: une parcelle irriguée avec l'un d'eux et une parcelle de maïs sur brûlis avec un autre, par exemple, ou deux parcelles de maïs avec deux propriétaires différents. D'autres travaillent à plusieurs dans le même "rancho" et contribuent collectivement à l'extension des surfaces en herbe de la propriété. (Pour les mêmes raisons, il est difficile de calculer la valeur ajoutée produite par hectare.)

Ainsi, pour mener à bien cette estimation nous choisirons un cas simple et favorable au métayer: celui où la totalité de la récolte en grains lui est acquise et où seul le fourrage est réservé au propriétaire (le métayer paye alors toutes les dépenses nécessaires à la culture sauf les semences de graminées fourragères). Dans l'exemple considéré, le métayer sème 4 hectares de maïs sur brûlis associé à du "jaragua" et obtient une production de 5 tonnes de grains (12,5 quintaux/ha).

-La fraction de la valeur ajoutée consacrée à la rémunération du travail (capital variable) est alors de 5 tonnes de maïs moins les charges proportionnelles (on néglige les charges fixes pour simplifier les calculs): environ 550 dollars (1,2 millions de pesos début 1988). On peut y ajouter l'équivalent de la vente de 0,5 taurillon (un tous les deux ans) mais c'est une hypothèse favorable. La rémunération du métayer est alors de 630 dollars.

-A la production fourragère des quatre hectares emblavés (5000 U.F. consommables), il faut ajouter la production simultanée des prairies plus âgées semées par le métayer les années précédentes, soit 4 hectares de prairie âgée de 1 an, quatre ha d'une prairie âgée de 2 ans, etc... (voir Chapitre IV, § 2, Graphique No 12 et Tableau No 9). La quantité totale de fourrage consommable disponible cette année là est donc de 17000 U.F. Cette quantité est suffisante pour permettre l'entretien de 20 vaches (et de leur suite) pendant la saison sèche et la production supplémentaire d'au moins 5 taurillons d'une valeur de 910 dollars.

- Le taux de plus-value (plus-value/capital variable . 100) est alors de 145%.

Lorsque les propriétaires se plaignent de ce que les métayers "ne veulent plus travailler" ou "veulent qu'on leur donne tout", ils oublient de signaler que 60% de la valeur que ces derniers créent leur sont confisqués, et ce, dans le cas le plus favorable où "on leur donne tout". On comprend mieux pourquoi les éleveurs n'hésitent plus à faire des concessions sur les termes du contrat concernant la culture du maïs sans concéder pour autant un droit de pâturage plus important. On comprend aussi pourquoi tant de métayers sont partis après l'abandon des terres labourables et devant la progression irrésistibles du tapis herbacé. Le sur-travail prélevé par les propriétaires était moindre dans les "ranchos" d'antan.

La valeur ajoutée par travailleur qui a été calculée pour les agriculteurs soumis au métayage (Voir Tableau No 21) ne prend pas en compte la valeur du pâturage créé. Dans le cas favorable où le métayer conserve la totalité du grain produit, la valeur ajoutée que nous avons calculée correspond approximativement à sa rémunération réelle. Elle est pourtant légèrement inférieure au seuil d'accumulation qui a été défini plus haut (700 dollars). Mais la majorité d'entre eux doivent encore laisser le patron et ses "péones" récolter la moitié des épis. Leur rémunération réelle est alors bien moindre et leur paupérisation accélérée (le taux de plus-value peut alors être estimé à 325%).

Si le propriétaire persiste à exiger sa part de grain, le métayer est tenté d'abandonner la partie, de rassembler ses affaires et de chercher ailleurs un patron plus compréhensif ou désireux de stabiliser quelque peu sa main-d'oeuvre. C'est le cas des propriétaires à la recherche d'un administrateur qui pourrait les dispenser d'habiter sur le domaine en se chargeant de la traite matinale et de la surveillance du bétail. Cette évolution particulière du contrat de métayage a déjà été décrite au Chapitre IV. Aujourd'hui, c'est la seule façon de "fidéliser" efficacement un métayer à condition de lui laisser un espace d'accumulation (droit de pâture, activités annexes, etc...) suffisant. La multiplication des activités (élevage de porcs, confection de fromage) et le nouvel intérêt que le "gérant" trouve dans la gestion des pâturages permettent l'obtention d'une valeur ajoutée nettement supérieure (plus de 1000 dollars par travailleur). Le seuil d'accumulation est alors dépassé et l'épargne devient possible à défaut d'investissement productif que personne n'a intérêt à réaliser dans un "rancho" qui ne lui appartient pas. Certains, cependant, ont construit de petites porcheries et y développent l'élevage porcin malgré le risque qu'un tel investissement comporte en cas de remerciement.

Les métayers qui n'obtiennent pas la "gérance" d'une exploitation ou la totalité de la récolte de grain sont peu à peu évincés de la sphère productive et disparaissent en tant que producteurs agricoles. Ils rejoignent les doubles actifs ou les travailleurs prolétariés à la recherche permanente d'un petit travail au bourg de Coalcomán (construction).

Communautés indiennes et enclosures.

L'invasion récente de la communauté indienne de Pómaro par un nouveau groupe métis et les transformations agraires qu'elle a provoquées ont été décrites précédemment: enclosures massives d'une parties des anciens indivis, départ des populations indiennes vers la côte et fondation de nouveaux villages. Entre les régions entièrement clôturées de San Pedro Naranjestil et la côte, subsiste cependant un territoire encore contrôlé par les familles indigènes, peu clôturé, soumis à la culture périodique sur brûlis et à la vaine pâture (voir Chapitre IV, Carte No 12). Les agriculteurs y développent encore un système de production comparable à celui qui était pratiqué par la plupart des familles indiennes avant qu'elles ne soient en partie dépossédées de leur territoire (voir Chapitre III, § 6). 24 exploitations de ce type ont été étudiées dans les communautés indiennes de Pómaro (19 cas), Huizontla (4 cas) et Ostula (1 cas). Parmi les 19 enquêtes réalisées auprès d'agriculteurs de la communauté de Pómaro, 3 étaient des métis originaires de Coalcomán (mais nés sur le territoire de la communauté) et dont le système de production restait de même nature. (Le cas des familles indiennes qui ont pu s'approprier et clôturer les quelques parcelles planes et labourables de la côte a été traité plus haut.)

Les agriculteurs de ce groupe sèment en moyenne chaque année 2 hectares de maïs sur brûlis dans les conditions défavorables qui ont été évoquées: restriction de l'espace propice à ce système de culture et/ou conditions climatiques et sols défavorables (Chapitre IV, § 4). Les seuls à utiliser le sulfate d'ammonium sont les "comuneros" de Huizontla car l'étroitesse du terrain dont ils disposent encore a conduit à l'épuisement rapide des friches âgées et à la détérioration des conditions de fertilité. Dans la communauté de Pómaro, il est encore possible d'abattre des friches d'assez longue durée et la forêt tropicale caducifoliée occupe encore d'importants espaces. Les agriculteurs considèrent le plus souvent que l'engrais n'est pas indispensable ou trop cher.

Tableau No 21: Quelques données concernant les métayers de la Sierra de Coalcomán et les exploitations dépourvues de grandes surfaces closes (communautés indiennes)*.

	moyens producteurs	petits tenanciers	métayers	exploitations côtières (com. indienne)	système traditionnel sur indivis (com. indienne)	doubles actifs lopin cultivé (com. indienne)
S. totale close	115	46	0	24	6	-
S. irriguée	0,75	0,4	0	0,3	0,4	-
S. labour sec	3,5	0,9	0	4,7	0,1	-
Maïs irrigué	0	0,2	0,9	0,2	0,1	0
Maïs pluvial	1,5	0,6	1,7	4,5	0,1	0,4
Maïs brûlis	11	5,6	7	1,5	1,8	1,3
N. unités/ha (1)	66	77	50	10	12	0
Feuilles (2)	400	280	140	0	-	0
Nb. de bovins	40	15	4	15	3	1-2
Nb. de caprins	5-10	0	0	14	11	0
U.T.H.	3	1,9	2,2	1,8	1,1	-
Produit brut (\$)	3400	1500	2200	2200	800	500
Cap. constant (\$)	970	550	760	910	290	160
V.A./U.T.H. (\$)	730	560	670	680	450	(290)
Nb. d'enquêtes	4	11	11	14	24	15

Source: Enquêtes auprès des agriculteurs (voir Annexe No 12).

*Pour faciliter les comparaisons, les données concernant les petits et moyens producteurs de la région de Coalcoman ont été retranscrites ainsi que celles des exploitations côtières ayant accès aux parcelles planes de la côte.

(1)= Nombre d'unités d'azote (sulfate d'ammonium) répandues par hectare de maïs sur brûlis.

(2)= Nombre de brassées de feuilles de maïs récoltées et stockées en vue d'une distribution différée.

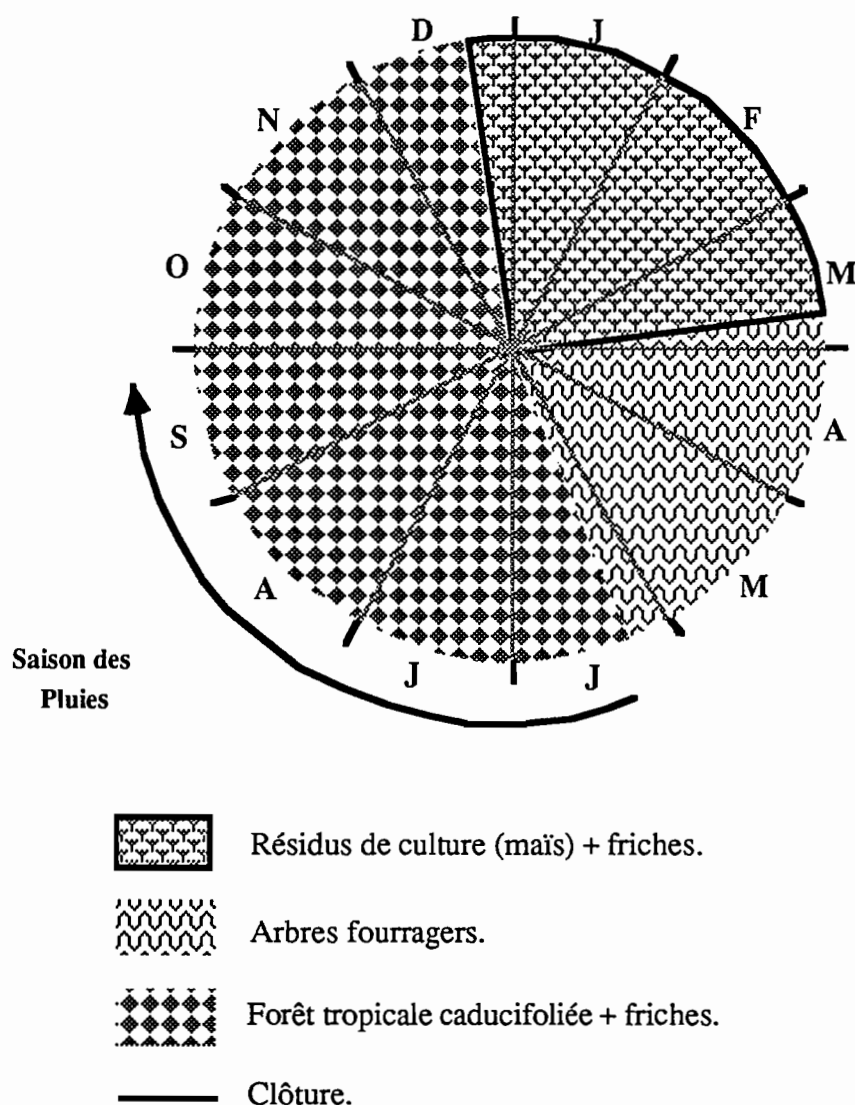
Pour la même raison, les seuls agriculteurs à employer l'herbicide "esteron" sont ceux de la communauté de Huizontla et ceux de la communauté de Pómaro qui habitent encore à San Pedro Naranjestil. Enfin, parmi les 24 agriculteurs de ce groupe, trois seulement pratiquent la culture associée de graminées fourragères et le plus souvent en petite quantité (une partie seulement du champ de maïs est semée de prairie).

La culture du maïs sur brûlis est organisée collectivement quand la petite taille du terrain disponible ne permet pas à chacun de semer où bon lui semble et impose un minimum de règles concernant la déambulation des animaux. Ainsi, tous les agriculteurs de Huizontla coupent et brûlent collectivement la végétation d'une portion de leur territoire pour que chacun puissent y semer (individuellement) son maïs. Le fil de fer barbelé est acheté collectivement et chacun participe aux travaux d'édification de l'unique clôture qui entoure l'ensemble des parcelles ainsi semées. Une organisation similaire du travail peut être observée dans certains hameaux de la communauté de Pómaro dont le territoire se trouve réduit et menacé par les clôtures métisses.

Peu nombreux (7 cas parmi les personnes interrogées) sont ceux qui disposent d'une petite parcelle irriguée pour compléter cette maigre activité agricole. Les plus chanceux dans ce domaine sont les habitants de Huizontla car ils possèdent en général une petite plantation fruitière de bananes et "mamey".

Enfin, presque tous possèdent quelques animaux laissés libres de pâturer ou bon leur semble pendant presque toute l'année: quelques bovins (3 têtes en moyenne) de petite taille et dont le phénotype est encore largement marqué par le "sang créole", 2 ou 3 cochons et parfois aussi un petit troupeau de chèvres (11 têtes en moyenne). Le système fourrager repose largement sur l'utilisation des parcours non clôturés de la communauté mais le maïs est parfois semé dans une parcelle close et les résidus de récolte sont alors individuellement appropriés (il ne s'agit donc plus, dans ce cas, de "vaine pâture"). Ce système est représenté sur le Schéma No 14.

Schéma No 14: Calendrier fourrager dans une exploitation indienne pratiquant la culture sur brûlis, ayant accès aux parcours indivis et disposant d'une parcelle clôturée.



Bien que 25% d'entre eux ne possèdent encore ni bovins ni chèvres, les activités d'élevage ont tendance à occuper une place de plus en plus importante dans ce système de production car ce sont bien les seules capables de procurer quelque argent, revenu monétaire nécessaire à l'achat d'un complément de maïs à l'époque de la soudure et à la couverture des autres besoins minimaux de la famille.

L'estimation de la productivité du travail dégagée par un tel système de production permet d'affirmer que ces agriculteurs font partie des plus mal lotis de l'ensemble de la région étudiée. Le produit brut dégagé ne serait que de 815 dollars en moyenne. Malgré la faiblesse des dépenses réalisées pour les cultures (les charges proportionnelles sont deux à trois fois moins lourdes) la productivité obtenue ne serait que de 450 dollars par travailleur et par an, soit une productivité inférieure à celle de tous les autres groupes de producteurs analysés précédemment.

Cette moyenne est aussi bien inférieure au seuil de survie que nous avons fixé à 700 dollars.

L'étude de ce système de production met en lumière un paradoxe apparent. Ces agriculteurs jouissent tous d'un accès large aux parcours non clôturés de leur communauté. Or, un tel accès constituait la base même de l'accumulation primitive des premières familles métisses à avoir franchi les limites du territoire communal. Aujourd'hui encore, les éleveurs métis de San Pedro Naranjestil profitent largement des restes non clôturés de la forêt tropicale où poussent les arbres fourragers pour y faire paître le bétail en fin de saison sèche. C'est cette forêt et cet espace soumis à la vaine pâture qui font tant défaut dans les petites exploitations de la commune de Coalcomán. Pourtant, c'est justement chez les agriculteurs indiens qui vivent sur cet espace que les troupeaux rencontrés sont les plus petits et que les revenus dégagés par l'élevage sont les plus limités. Comment peut-on expliquer une telle contradiction si ce n'est en évoquant, avec les gens "de raison", la nonchalance ancestrale des indiens et leur goût pour l'alcool?

Avant 1970-1975, la multiplication du bétail des éleveurs métis et leur enrichissement se réalisaient sans que l'usage de la clôture ne fût indispensable. Mais ce mouvement d'accumulation supposait qu'un capital de départ soit préalablement constitué. Quand les métis s'installaient sur les indivis communautaires, il arrivaient toujours précédés d'un petit troupeau déjà constitué. C'est la détention de ce capital et l'écart d'accumulation qui existait déjà entre immigrés et indigènes qui a déclenché le phénomène d'accumulation différentielle dont les fruits sont visibles aujourd'hui.

Actuellement, l'accès aux indivis communautaires ne suffit plus. Cet espace reste précieux en fin de saison sèche quand viennent à s'épuiser les autres ressources pastorales et que les arbres fourragers dispensent l'agriculteur d'une alimentation complémentaire exigeante en travail ou coûteuse. Mais les indivis non clôturés ne suffisent plus à alimenter le bétail pendant le reste de l'année. Tous les terrains arrosés par des pluies relativement abondantes sont maintenant clos et la fraction libre de clôture que se partagent encore les communautés de Pómaro, Coire et Ostula voit sa capacité fourragère diminuer très rapidement dès le début de la saison sèche. Il faut attendre le mois d'avril pour que les arbres fourragers commencent à perdre feuilles et fruits.

La possession d'une ou plusieurs parcelles clôturées semble alors constituer un préalable indispensable à tout développement de l'élevage. C'est la seule façon de rester maître de ses résidus de culture (feuilles de maïs) et, éventuellement, de la prairie associée. Parmi les 24 agriculteurs interrogés, 16 ont déjà clôturé une ou plusieurs parcelles mais les surfaces concernées sont très petites (6,6 hectares de parcours en moyenne). Une fois encore, c'est la capacité d'accumulation de l'exploitation qui permet d'envisager ou non l'achat de fil de fer barbelé et l'extension des surfaces clôturées. Mais dans la plupart des exploitations concernées, les besoins minimaux qui permettraient la reproduction de la force de travail ne sont pas satisfaits. L'acquisition du fil de fer barbelé est donc extrêmement difficile d'autant que celui-ci coûte de plus en plus cher. Vers 1940, la vente d'une tonne de maïs fournissait l'argent

nécessaire à l'achat de 10 ou 12 rouleaux de fil de fer barbelé mais ce rapport s'est détérioré par la suite (surtout après 1980). Aujourd'hui, la même quantité de maïs vendu autorise l'achat de 5 ou 6 rouleaux seulement.

Si la productivité du travail a été estimée à 450 dollars, les revenus monétaires représentent une somme inférieure. En revanche, les dépenses monétaires entraînées par l'acquisition du seul fil de fer nécessaire au clôturage d'une parcelle de 10 hectares s'élèvent à 300 dollars et il faudrait ajouter à cette somme le coût d'opportunité du travail fourni pour préparer les poteaux et installer la clôture. Les capacités d'accumulation endogène des agriculteurs de la communauté ne sont donc pas à la hauteur de l'investissement nécessaire. Ainsi, la généralisation de l'emploi des clôtures très grandes (plusieurs kilomètres) construites avec un matériel coûteux exigeait l'intervention d'une source d'accumulation exogène du capital. Cette source, ce sont les éleveurs métis originaires de Coalcomán qui en disposaient: petit troupeau déjà constitué, commerce muletier, émigration aux Etats Unis, cultures illicites, etc... rien d'étonnant donc à ce qu'ils aient été les architectes (et les bénéficiaires) de cette véritable petite révolution agricole qu'a constituée le développement des clôtures à San Pedro Naranjestil.

Dans les autres hameaux de la communauté de Pómaro, les parcelles clôturées sont donc exiguës et dispersées. Cette limite imposée par la capacité d'accumulation de chacun aggrave encore un peu plus les conditions dans lesquelles la culture du maïs est menée. Ainsi, pour éviter d'enclore une nouvelle parcelle chaque année ou d'agrandir une parcelle déjà close, certains sont contraints de ressemer une deuxième fois la parcelle de l'année précédente ou d'abattre une friche trop jeune (2 ou 3 ans) pour que soient réunies les conditions nécessaires à la réussite de la culture. Pour les mêmes raisons, les surfaces semées sont faibles. Car les agriculteurs hésitent de plus en plus à emblaver une parcelle dont les résidus de culture seraient livrés à la communauté.

Dans la communauté indienne de Huizontla, au contraire, la réduction du territoire à moins de 2000 hectares de terrain abrupt a préservé la cohésion de la communauté et permis l'organisation collective du brûlis, de l'édification des clôtures et de la vaine pâture. Le territoire est divisé en secteurs et l'organisation des cultures obéit à des règles strictes ("assolement" réglé et contraintes collectives). Une telle organisation ne permet pas l'appropriation individuelle des résidus de culture mais limite les dépenses de chacun en matière de clôture¹.

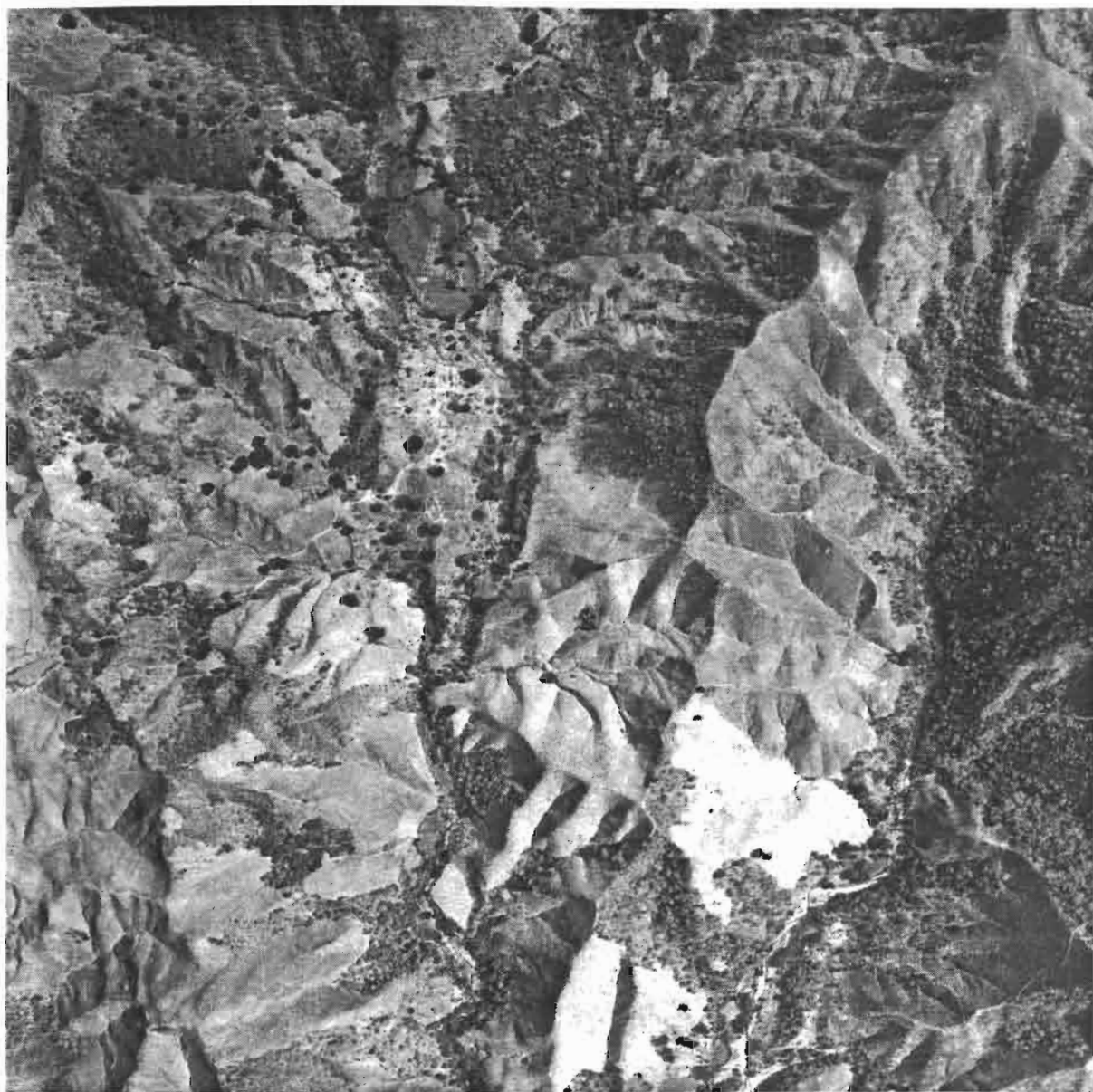
¹ Une organisation similaire peut être observée dans le petit ejido de Coahuayula, situé à proximité de la communauté de Huizontla mais qui ne dispose que de 1300 hectares seulement.

Depuis que la clôture en fil de fer barbelé est devenu le moyen de production numéro un sur le territoire des communautés indiennes, les écarts d'accumulation se sont accrus entre ceux qui ont eu les moyens de clore (à temps et une surface suffisante) et ceux pour lesquels un tel investissement est demeuré impossible. Tandis que la clôture en barbelé accroissait la capacité de production et la productivité du travail de ceux qui y avaient accès, les autres voyaient l'efficacité de leur travail décroître. L'acquisition ou non de ce moyen de production a été à la base de la différenciation paysanne qui s'est manifestée à l'intérieur même de la communauté de Pómaro depuis une quinzaine d'années. D'autre part, aux écarts de productivité qui existaient déjà entre les zones plus hautes de la Sierra et la frange côtière (productivité différentielle liée aux conditions naturelles) se sont ajoutées les différences de productivité liées à une répartition inégale des moyens de production et du capital d'exploitation.

Depuis une vingtaine d'années, l'élevage caprin s'est beaucoup développé dans les hameaux où une grande partie du territoire est encore libre de clôtures. La moitié des agriculteurs interrogés qui habitent sur le territoire de la communauté indienne de Pómaro (indien ou métis) possédaient un troupeau de chèvres. Les plus gros troupeaux (plus de 50 têtes) appartiennent le plus souvent aux familles métisses ou aux indiens qui se sont approprié les meilleures terres de la côte. Certains ont fait de l'élevage caprin et de la commercialisation de ses produits leur activité principale (6 cas rencontrés). Les autres familles, et parmi elles beaucoup de celles qui ne disposent d'aucune parcelle clôturée importante, ont en général de petits troupeaux (5 à 20 têtes).

L'élevage caprin semble a priori fort bien adapté aux conditions plus difficiles de la frange côtière et à l'abondance des parcours communaux non clôturés. Le troupeau quitte les alentours de la maison le matin et ne rentre qu'après une longue pérégrination sur les parcours indivis. Les animaux, rustiques, se contentent des ressources fourragères disponibles dans la maigre forêt tropicale caducifoliée qui recouvre le massif granitique de la côte. Les ventes ont lieu le plus souvent vers la fin de la saison sèche afin de faciliter quelque peu le gardiennage du troupeau pendant la saison des pluies et la protection des cultures.

Bien que cet élevage soit en général peu onéreux (l'immobilisation de capital est moindre), il entraîne des sur-coûts importants pour la protection des parcelles cultivées. Un bon gardiennage ne suffit pas toujours à éviter les dégâts sur les parcelles à risques et les clôtures doivent être renforcées. Elles comportent alors jusqu'à 10 rangées de fil de fer barbelé afin que chèvres et cochons ne puissent pas la franchir. La construction d'une telle clôture coûte donc beaucoup plus cher à moins d'utiliser à la fois fil de fer barbelé et branchages pour limiter les dépenses monétaires (mais les branchages doivent être changés trop souvent, voir Schéma No 15, III et IV). Son prix limite, en réalité, les bénéfices que ces agriculteurs pouvaient attendre en développant cet élevage "alternatif". La production caprine ne constitue donc qu'un pis-aller pour les populations indiennes refoulées au delà des dernières clôtures.

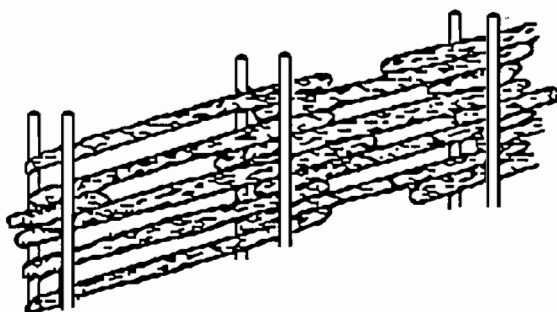


Photographie No 11: La communauté indienne de Huizontla en 1960 (échelle 1:10000). Remarquer les arbres fourragers autour du village.
(Photographie Aerofoto, vol No 1543, 1960)

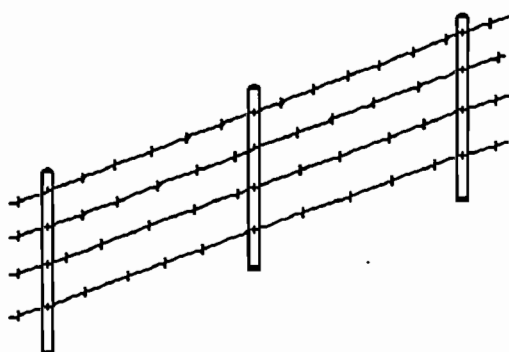
D'autre part, l'élevage des chèvres ne représente aucune forme de résistance efficace à la progression des clôtures à quatre fils sur lesquelles est assise l'hégémonie des éleveurs métis. En effet, dans les villages où le terrain est entièrement clos (San Pedro Naranjestil), le développement de l'élevage caprin ne constitue nullement une alternative pour les agriculteurs dépourvus de parcelles clôturées. Bien que les clôtures à quatre fils ne soient pas suffisantes pour empêcher le passage des chèvres, personne ne se risque à entretenir de pareils animaux. Les éleveurs métis spécialisés dans la production de broutards ne tolèrent en aucune façon l'incursion d'un animal tiers dans leurs parcelles et abattent sans hésiter d'éventuels intrus (chèvres ou cochons). Alors que la possession d'un grand territoire permettait aux familles indiennes de se livrer à un vaste éventail d'activités, les enclosures réalisées à San Pedro Naranjestil ont condamné les familles indiennes qui y vivent encore à abandonner toute forme de petit élevage sans leur permettre pour autant de développer l'élevage bovin.

Après 20 ans de transformations agraires, la plupart des familles indiennes ne disposent plus d'aucune marge d'accumulation. Le seuil de reproduction que nous avons fixé à 700 dollars est largement supérieur au résultats obtenus par ces unités de production. Les besoins minimaux du moment ne sont donc pas satisfaits et ces familles subissent un processus de paupérisation accéléré. Cette fragilisation de la base de reproduction du système de production a conduit beaucoup de jeunes à abandonner partiellement les activités agro-pastorales et à chercher un complément de revenu dans d'autres activités. Ils disparaissent alors de la sphère agro-pastorale en tant que producteurs autonomes.

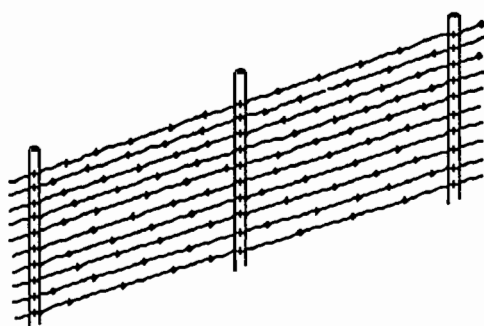
Schéma No 15: Quelques types de clôtures utilisées dans la communauté indienne de Pómaro.



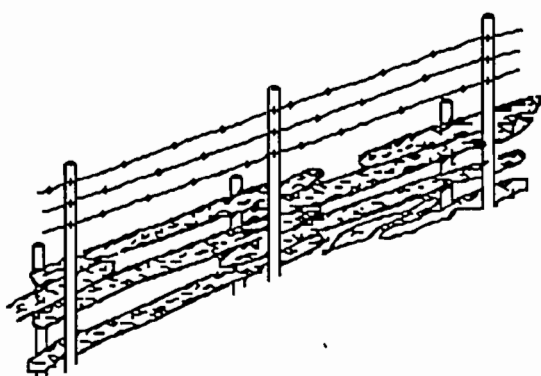
I Clôture ancienne en branchages.



II Clôture moderne en fil de fer barbelé.



III Clôture à chèvres (et cochons).



IV Clôture mixte branchage-barbelés.

Double activité, pêche ou semi-prolétarisation?

Si le bourg de Coalcomán a été récemment "embelli" par quelques villas somptueuses construites avec les narco-dollars, les "colonies populaires" se sont aussi étendues à sa périphérie. En 1986, la colonie "Emiliano Zapata" a finalement été créée sur un terrain proche du bourg et qui fut divisé en 132 lots constructibles. Un an plus tard, une cinquantaine de maisons en bois ou en carton goudronné y avaient été construites. Quelques unes, déjà pourvues de murs en briques, trahissaient l'arrivée récente de devises nord-américaines envoyées par les émigrés. Trois personnes seulement sèmaient encore une petite parcelle de maïs dans les environs de Coalcomán en abandonnant résidus de culture et prairie temporaire au propriétaire. Beaucoup étaient ouvriers dans le secteur du bâtiment, particulièrement actif grâce aux séismes fréquents et au volume d'argent frais qui arrive périodiquement à Coalcomán (émigration aux Etats Unis ou cultures illicites). Les habitants de ces quartiers périphériques sont souvent des fils d'anciens métayers ou petits tenanciers ou eux même d'anciens agriculteurs. Ils constituent un secteur prolétarisé, conséquence directe des transformations agraires que nous avons analysées.

Dans la communauté indienne de Pómaro, ce mouvement de prolétarisation a été partiel. 15 familles soumises à un tel processus ont été interrogées. Elles ne constituent plus de véritables unités de production agricole mais un lopin est presque toujours emblavé en maïs (1,6 hectares en moyenne) et certains possèdent encore quelques animaux domestiques (quelques cochons et parfois une vache). Dans tous les cas, le produit brut agricole annuel est inférieur à 500 dollars et les activités agricoles ne permettent l'obtention d'aucun revenu monétaire. Si ces paysans n'avaient pas d'autres activités, la valeur ajoutée produite serait à peine de 300 dollars par personne.

Les indiens et métis qui vivent à San Pedro Naranjestil mais n'ont pu clore aucune parcelle se trouvent dans une situation particulièrement critique. Les seuls espaces encore accessibles aux animaux sont les rues du village et les principaux chemins des alentours. Comme le lopin cultivé "à moitié" ne suffit pas, tous tentent de multiplier les sources de revenu complémentaires. Ils se font embaucher comme péon par les éleveurs les plus importants ou se consacrent à l'artisanat. La confection des tapis de selle (à l'aide de l'écorce d'un palmier sauvage) occupe ainsi plusieurs personnes mais leur vente aux cavaliers de la commune de Coalcomán rapporte davantage d'argent aux commerçants.

Les familles indiennes installées dans les villages de la côte ont de plus amples possibilités d'emplois. Des équipes mobiles sont chargées de l'entretien de la route. Le faible trafic de la route nationale a aussi permis à quelques familles d'ouvrir de petits restaurants où il est toujours possible de consommer une bière ou du coca cola quand il n'y a rien d'autre de disponible. La construction de la route goudronnée a renforcé l'attrait des plages du Pacifique qui attirent ainsi un petit nombre de touristes (quelques campeurs pendant la Semaine Sainte et les week-ends de la saison sèche) et entraîne la multiplication de ces activités.

Dès leur arrivée sur la côte, les familles indiennes refoulées par le développement des clôtures ont recherché d'autres activités. Abandonnant partiellement l'agriculture, beaucoup de jeunes se sont lancés dans la pêche le long du littoral. Sans expérience, ils ont acquis leur savoir-faire au contact des quelques pêcheurs de l'Etat voisin de Guerrero qui venaient de temps à autre travailler sur les côtes michoacanaises. Une petite coopérative de pêcheurs est créée dès 1973 à Maruata et d'autres voient le jour dans les autres villages indiens de la côte¹.

Aujourd'hui, l'équipement dont disposent ces pêcheurs est encore très sommaire. La pêche est réalisée à la ligne ou à l'aide de filets, et à bord d'embarcations légères. Avant que ne soit achevée la route nationale, les produits étaient expédiés par mer aux commerçants de Tecoman et Manzanillo (Etat de Colima). Des intermédiaires, équipés de camions frigorifiques viennent maintenant s'approvisionner directement sur les lieux de la production. La qualité des produits obtenus (langoustes, tortues, huîtres, huachinango, etc...) pourrait réserver aux membres de la coopérative des revenus importants (une bonne journée peut "rapporter" dix fois le salaire d'un péon) mais leur rémunération est en réalité extrêmement irrégulière, saisonnière (car la pêche est presque interrompue pendant la saison des pluies) et soumise à la bonne volonté des commerçants. Dépourvus d'infrastructures permettant le stockage des produits, les pêcheurs ne peuvent pas conserver longtemps leurs produits (la glace vendue par les distributeurs de bière ne suffit pas!). Aussi les prix d'achat aux producteurs sont-ils 25 à 30% moins élevés que ceux proposés aux pêcheurs des Etats de Colima ou Guerrero². Depuis de nombreuses années déjà, les pêcheurs de la commune d'Aquila tentent d'attirer l'attention des pouvoirs publics pour obtenir un crédit qui leur permettrait d'acquérir un matériel plus performant et les moyens d'acheminer la production sur les lieux de vente, en vain³.

¹Dans la communauté indienne de Pómaro, les pêcheurs constitueraient un groupe organisé de 51 membres d'après Ma. Graciela Alcalá Moya: *Los pescadores de la costa de Michoacán y de las lagunas costeras de Colima y Tabasco*, Cuadernos de la Casa Chata No 123, CIESAS, Mexico, 1986, p. 32. Un groupe plus réduit fonctionne en réalité de manière autonome dans chaque village côtier de la communauté.

²Idem, p. 33.

³Idem, p. 35. Voir aussi "La jornada" du 19-01-1988.

En élargissant l'éventail des occupations possibles, la construction de la route et sa mise en service (1982) ont attiré de nouvelles familles indiennes vers la côte, renforçant ainsi le mouvement général de descente vers la mer. Les pêcheurs et ceux qui ont réussi à installer un petit restaurant sont cependant les seuls à avoir échappé à une semi-prolétarianisation facilitée par le désenclavement des villages et l'accès facile à l'emploi saisonnier dans les périmètres irrigués de l'Etat de Colima.

Toutes ces familles achètent une partie ou la totalité de leur maïs aux magasins d'Etat. Ce sont les principaux consommateurs de ce maïs subventionné par les pouvoirs publics.

5- Conclusion.

La diversité des situations est donc très grande, mais on constate que la spécialisation progressive de la région a provoqué un accroissement significatif des inégalités.

- D'un côté, peuvent être rassemblés tous ceux dont la productivité du travail autorise la reproduction élargie du système de production. La totalité des grands éleveurs sont dans cette situation sans compter, bien sûr, les membres de l'oligarchie de Coalcomán pour lesquels la production de broutards ne constitue qu'une activité parmi d'autres. Certains petits et moyens tenanciers sont également dans cette situation, en particulier ceux qui ont "réussi" à intensifier leur système de production, ou bénéficient d'une situation privilégiée (accès à l'irrigation, au marché, aux parcours indivis des communautés indiennes, etc...). D'autres enfin réussissent à se maintenir très au-dessus de ce seuil d'accumulation grâce aux cultures illicites.

- D'un autre côté, il faut considérer tous les producteurs pour lesquels la satisfaction des besoins minimaux et/ou l'entretien et le renouvellement du capital productif ne sont plus assurés. Beaucoup de petits tenanciers de la Sierra de Coalcomán sont dans ce cas. On a vu que la construction d'une nouvelle clôture, l'achat d'un moulin pour broyer les résidus de récolte ou le simple renouvellement des outils et du cheptel étaient, pour eux, hors de portée. Les métayers, pour lesquels la répartition des épis en deux parts égales reste de mise et qui n'ont obtenu aucune marge de manoeuvre supplémentaire, connaissent aussi la paupérisation et la misère. Dans la commune d'Aquila, les agriculteurs qui se trouvent dans une pareille situation sont encore plus nombreux. A l'exception des éleveurs métis qui ont accaparé une fraction des territoires indiens et des familles indiennes qui bénéficient des rares parcelles planes de la côte, il n'est pas exagéré d'affirmer que la plupart des familles indiennes des communautés de Pómaro, Coire, Ostula et Huizontla vivent en-deçà du seuil de satisfaction des besoins minimaux.

Accumulation pour les uns, crise et paupérisation pour les autres, telles sont les deux facettes, contradictoires mais intimement liées, d'un même processus de "développement", celui de l'élevage extensif et de la production de broutards. Car c'est bien le même mouvement général de

spécialisation régionale qui a entraîné l'extensification de l'élevage dans les "ranchos" de la Sierra de Coalcomán, l'invasion des parcours indivis des communautés indiennes de la région côtière, et la marginalisation consécutive des agriculteurs incapables de mener à bien ces transformations. Cette évolution et la mono-production de brouillards ont été possibles parce que de nombreux paysans (les métayers d'abord, puis les enfants des propriétaires de "rancho") ont quitté la région (émigration vers les ejidos de l'Etat voisin de Colima ou vers les Etats Unis); parce que d'autres ont abandonné l'agriculture ou complété leurs revenus par des activités non-agricoles et parce qu'un certain nombre de ceux qui restaient étaient encore soumis au métayage.

Si la production locale de maïs a souffert de cette spécialisation, le maïs subventionné par les pouvoirs publics et distribué par CONASUPO était là pour prendre la relève, pour accompagner et compenser l'évolution de la production et accentuer ainsi la division inter-régionale du travail¹.

Dans tous les systèmes de production qui ont été identifiés, la place tenue par l'élevage a tendance à augmenter. Dans les "ranchos" d'élevage de la Sierra de Coalcomán, toutes les autres activités ont déjà laissé place à l'élevage à l'exception du semis de maïs sur brûlis, indispensable à l'extension des surfaces de pâturage. Mais la vente des taurillons représente aussi la seule façon d'obtenir un revenu monétaire pour presque tous les autres producteurs, y compris pour les membres des communautés indiennes (à l'exception des exploitations situées près du bourg de Coalcomán pour lesquelles la vente d'un autre produit est plus facile et de celle où l'on sème pavot et cannabis). Quand la surface de l'exploitation n'est pas trop petite, l'élevage est bien l'activité qui permet l'obtention de la plus haute productivité du travail, compte tenu de sa valorisation relative sur le marché et de la dépréciation du maïs.

Dans la communauté indienne de Pómaro, la productivité du travail des petits éleveurs (et a fortiori des plus grands) qui ont clôturé une fraction des terrains indivis est deux fois supérieure à celle des agriculteurs indiens qui n'ont pas réalisé un tel investissement (830 dollars au lieu de 450). Elle est aussi supérieure à celle des petits tenanciers et métayers de la Sierra de Coalcomán (560 \$ et 670 \$ respectivement). On comprend mieux, dès lors, pourquoi tant de petits tenanciers et de métayers ont abandonné le "rancho" ou vendu leur lopin de terre pour tenter leur chance du côté des communautés indiennes. Malgré des conditions climatiques souvent moins favorables, celui qui disposait d'un petit capital (quelques têtes de bétail) pouvait ainsi mettre à profit

¹La participation active de CONASUPO dans la division du travail et la spécialisation régionale est particulièrement visible dans les régions fortement spécialisées dans les productions d'exportation. C'est notamment le cas dans les périmètres irrigués de l'Etat de Colima où le maïs subventionné est surtout acheté par les paysans sans terre embauchés pour la cueillette des fruits et par ceux dont le lopin de terre ne suffit plus à produire tout le maïs nécessaire. H.Cochet: *Historia agraria del municipio de Coquimatlán*, op cit, p. 123 à 126. Voir également l'exemple de la zone caféière de Xalapa dans: Cécile Bernard et Odile Hoffmann: "La sécurité alimentaire en zone de plantation caféière: intervention de l'Etat et stratégies paysannes (Veracruz, Mexique)" in *Cahier des Sciences Humaines*, ORSTOM, à paraître, 1990.

l'écart d'accumulation qui pénalisait les paysans indiens pour bénéficier de l'accumulation permise par l'accès aux indivis communautaires dans un premier temps, par l'érection de clôtures ensuite. En ce sens, tout le dynamisme du processus d'aliénation progressive des communautés indiennes repose sur ces écarts d'accumulation pré-existants et sur la productivité différentielle qu'ils contribuent à créer.

CONCLUSION

Au terme d'une migration paysanne commencée 200 ans auparavant, voici donc les représentants de cette paysannerie originaire du centre du pays installés à quelques heures de marche seulement de la côte pacifique.

Pour chaque étape de ce glissement démographique, nous avons montré quels étaient les groupes sociaux concernés par l'émigration. L'identification de ces groupes d'agriculteurs, de leurs intérêts respectifs différents et contradictoires, et des moyens dont ils disposaient (accumulation) nous a permis de comprendre qui étaient ces paysans candidats au départ, pourquoi ils partaient, dans quelle direction, avec quel argent et pour quoi faire.

Ainsi, vers la fin de l'époque coloniale, les "hacendados" exercent un monopole sur le stockage et la commercialisation des grains. Le système agraire du grenier de la Nouvelle Espagne est bloqué par la permanence de rapports sociaux qui empêchent le changement. L'intensification, pourtant possible, n'est pas réalisée. Pour les métayers, fermiers et petits tenanciers du centre du pays, l'émigration apparaît alors comme la meilleure alternative possible à la baisse tendancielle de la productivité de leur travail. En se rapprochant du rebord sud-ouest de l'altiplano et des versants encore peu peuplés qui descendent vers les Terres Chaudes, cette paysannerie pouvait mettre à profit la permanence de grands espaces encore faiblement peuplés et partiellement recouverts de forêts propices à la culture sur brûlis.

Près d'un siècle plus tard, et alors que la société agraire qu'ils ont contribué à construire est en plein essor (à Cotija), mais fortement différenciée par la permanence des mêmes rapports sociaux (métayage), les conditions d'une intensification des systèmes de production ne sont pas réunies. Les métayers n'ont pas les moyens d'acheter une charrue et un tel investissement ne correspond pas aux intérêts des propriétaires. Sur les terres périodiquement mises en culture à l'aide du brûlis, la pression démographique entraîne une réduction de la période de repousse forestière et une diminution des rendements. Une nouvelle fois, c'est l'émigration qui permet à une fraction de cette paysannerie de reproduire le même mode de mise en valeur du milieu et d'enrayer la baisse de la productivité du travail. La "desamortisation" des terrains indivis de la communauté indienne de Coalcomán est l'occasion d'une installation facile et gratuite en situation de quasi-frontière agricole. Tandis que les premiers arrivés, et ceux qui disposaient du petit capital nécessaire à l'appropriation d'une partie de l'ancien territoire indien, deviennent à leur tour "rancheros", d'autres, moins fortunés, deviennent métayers. Malgré les prélèvements opérés par le propriétaire, la part de grains qui leur revient dépasse le plus souvent la quantité nécessaire à la couverture des besoins minimaux de leur famille et une marge d'accumulation, limitée, peut être dégagée.

Mais lorsqu'une place nouvelle est assignée à la Sierra Madre del Sur par la division interrégionale et internationale du travail, le système agraire connaît une nouvelle crise, déclenchée par une crise spécifique (celle de la culture du pois chiche et, avec elle, du système de culture attelée). La productivité du travail baisse pour tous les petits tenanciers

qui, trop à l'étroit et démunis de moyens financiers, ne peuvent pas se lancer dans la production de broutards. Les métayers voient leur maïs durement concurrencé par les graminées fourragères sans pouvoir pour autant profiter des nouveaux pâturages.

Tandis que s'accroissent les surfaces semées de prairies temporaires et qu'un système d'élevage extensif est mis en place par les grands propriétaires, de nombreux métayers et petits tenanciers préfèrent poursuivre plus avant la migration vers le territoire des dernières communautés indiennes de la côte. La "gratuité" du terrain et la possession d'un petit capital accumulé tant bien que mal permettent aux nouveaux migrants de s'approprier une parcelle de terrain communal, puis de la clôturer. Le fil de fer barbelé devient le moyen de production central du nouveau système de production, mais aussi un instrument d'appropriation de l'espace. Il représente l'écart d'accumulation qui sépare les éleveurs des agriculteurs indiens et la base même de l'accroissement de cet écart. Dans l'incapacité de clore (faute de capital), les populations indiennes sont alors contraintes de se replier vers la mer et d'y chercher quelque complément de revenus. Plus de quatre siècles après la Conquête, on assiste encore à un véritable processus de "réduction" des communautés indiennes.

A chaque étape historique, l'émigration apparaît, pour les petits tenanciers ou les métayers, comme la meilleure alternative possible à la baisse tendancielle de la productivité du travail. Si l'intensification est pour eux impossible (soit parce qu'ils n'en ont pas les moyens, soit parce que une partie des fruits de leur travail leur est prélevée dans le cadre du métayage), l'émigration autorise une extension spatiale du mode de mise en valeur, et permet d'enrayer cette baisse de la rémunération du travail.

A chaque étape de la migration, ceux qui partent ne sont pas les grands propriétaires. Ce ne sont pas davantage les plus démunis, "péones" des haciendas ou mendiants affamés, car c'est la possession d'un petit capital -même très réduit- qui permet au migrant de s'installer sur les indivis communautaires, (puis d'en clôturer une fraction). C'est la confrontation entre deux systèmes de production caractérisés chacun par un niveau d'accumulation différent qui provoque l'expansion de l'un au détriment de l'autre et la progression du mouvement migratoire.

A chaque étape du glissement démographique, ceux qui auraient le plus intérêt à intensifier leur système de production n'en ont généralement pas les moyens. L'émigration, par contre, est pour toutes ces petites gens l'occasion de mettre à profit le modeste capital dont ils disposent pour devenir eux-mêmes propriétaires là où les populations qu'ils évincent ne disposent pas même d'un capital équivalent. Les écarts de productivité en sont accrus d'autant et les groupes sociaux ainsi marginalisés doivent à leur tour partir. Aujourd'hui, le "front de colonisation" semble à nouveau stabilisé mais pour combien de temps encore? Le territoire qui reste entre les mains des populations indiennes des communautés de Pómaro, Ostula et Coire "bénéficie" des pires conditions de productivité, ce qui a contribué à ralentir quelque peu la progression des clôtures. Mais rien ne viendra s'opposer à la crise finale de cette agriculture si de tels retards d'accumulation ne sont pas comblés.

La frange côtière, dernier bastion indien, est en effet menacé par l'implantation de grands complexes miniers (Aquila) ou touristiques (Maruata) qui viendraient ôter aux communautés indiennes le résidu de terres dont elles disposent encore.

Pour enrayer un tel mouvement d'accumulation différentielle, l'appauvrissement de ceux pour lesquels toute intensification est hors de portée et la disparition des communautés indiennes résiduelles, seule une autre politique agraire pourrait stopper le cycle de la paupérisation en restaurant une économie paysanne capable de dégager une marge d'accumulation.

L'ouverture des frontières aux importations massives de maïs nord-américain et la spécialisation progressive de la région vers la production extensive de broutards semblent directement responsables de la crise que connaît cette agriculture paysanne.

Au lieu de financer l'implantation de centaines de milliers d'hectares de prairies temporaires, une véritable politique alternative devrait plutôt donner à tous ceux qui ont intérêt à intensifier leur système de production (et ils sont nombreux) les moyens d'entreprendre les investissements nécessaires à la réalisation de ces transformations.

On a vu que la majorité des petits tenanciers de la Sierra de Coalcomán seraient prêts à consacrer davantage de travail à leur exploitation si les produits de leurs travail pouvaient être mieux valorisés (commercialisation des taurillons, augmentation du prix de garantie payé pour le maïs) et s'ils disposaient d'une marge d'accumulation minimum. Et l'amélioration des pâturages ne pourrait-elle pas être menée à bien par l'utilisation des plantes pérennes (légumineuses) dont la production fourragère est de meilleure qualité (matière azotée digestible) et beaucoup plus opportune (fin de saison sèche)? Il est probable que les techniques de fenaison et de stockage des fourrages seraient pratiquées par un plus grand nombre d'agriculteurs si ceux-ci disposaient des outils et infrastructures de stockage nécessaires ainsi que des moyens d'accroître le nombre de clôtures qui divisent leur exploitation. Il en est de même pour la confection d'aliments complémentaires plus digestibles et moins chers qui pourrait être généralisée si un système de crédit permettait l'acquisition de moulins.

Néanmoins, le nombre des agriculteurs qui ont intérêt à développer de telles techniques serait supérieur si les métayers avaient été libérés des prélèvements (qui diminuent leur marge) et de la limitation de leur droit de pâturage (qui bloque toute forme d'accumulation) par une redistribution plus égalitaire de la terre. Aujourd'hui, le morcellement (inégal) des propriétés rend toute redistribution extrêmement délicate car la loi les protège avec la complicité des "coefficients de pâturage" calculés par les fonctionnaires du ministère de l'agriculture. Bien que quelques grandes exploitations puissent encore être fractionnées avec profit, il est manifestement trop tard et ce sont les grands domaines du début du siècle qu'il aurait fallu diviser. Dans les quelques villages où la réforme agraire a été appliquée, la majorité des maisons sont encore habitées et le contraste est grand avec les "ranchos" quasi-déserts que l'on rencontre ailleurs.

Dans les communautés indiennes de la frange côtière, toute forme de mise en valeur qui exclurait l'usage de clôtures semble vouée à l'échec. Si les agriculteurs indiens n'installent pas rapidement des clôtures sur le territoire auquel ils ont encore accès, d'autres le feront à leur place, les privant de ce fait du peu d'espace qui leur reste. Une politique d'appui à l'édification de clôtures semble donc à la base de tout renversement du phénomène de réduction des communautés indiennes. Il faudrait pour cela accorder des crédits avantageux pour permettre l'achat de fil de fer barbelé (la marge d'accumulation dégagée par le système de production reposant sur la culture du maïs sur brûlis et la vaine pâture n'y suffit pas) et la recherche de techniques moins coûteuses, en particulier pour la protection des parcelles contre les chèvres et les cochons (haies vives par exemple). Une parcellisation individuelle partielle des terrains communaux faciliterait la gestion des résidus de culture et l'organisation de pâturages tournants. Les forêts tropicales résiduelles riches en arbres fourragers seraient alors maintenues en usage collectif mais également clôturées pour augmenter l'efficacité de la gestion des ressources fourragères. Il a été vu qu'un tel système de production permet l'obtention d'une productivité du travail deux fois supérieure.

Quand d'autres opportunités de travail ou de rémunération existent, seules des pratiques garantissant une productivité du travail élevée pourront retenir l'attention des agriculteurs. Ainsi, malgré la présence de nombreux torrents à écoulement permanents, la construction de terrasses et l'aménagement de parcelles irrigables semblent peu conformes à l'intérêt des agriculteurs.

Enfin, la pêche constitue une activité alternative pour de nombreux jeunes des communautés indiennes. Là aussi, des crédits permettraient aux petites coopératives villageoises d'acquérir un matériel plus performant, une infrastructure pour le stockage des produits et l'achat de camions permettant une commercialisation directe sur les lieux de consommation.

Pour accroître la productivité du travail des plus démunis, diminuer les écarts de productivités existants, et ralentir l'accroissement tendanciel de ces écarts, il faut les compenser autant que faire se peut par des crédits ciblés. Mais la politique néo-libérale du gouvernement, soucieux de mener à bien les ajustements structurels réclamés par le F.M.I., n'en prend pas le chemin. Le désengagement de l'Etat, la baisse généralisée des prix de garantie, la limitation des crédits et de toute forme d'intervention laissent libre cours aux lois de l'accumulation différentielle.

LISTE DES ILLUSTRATIONS

Liste des illustrations.

CARTES.

- Carte No 1:** L'occident du Mexique et le glissement démographique vers la Sierra Madre del Sur.
- Carte No 2:** La région de Coalcomán (ancienne province de Motines), au sud-ouest du Michoacán.
- Carte No 3:** Origine géographique des familles immigrées à Coalcomán 1870-1890.
- Carte No 4:** Le territoire des communautés indiennes avant le fractionnement des indivis.
- Carte No 5:** Formation de la propriété privée à Coalcomán.
- Carte No 6:** Géologie de la Sierra Madre del Sur.
- Carte No 7:** Le réseau hydrographique de la région de Coalcomán.
- Carte No 8:** Eparpillement de l'habitat dans la Sierra de Coalcomán en 1921.
- Carte No 9:** destinations principales des produits de l'élevage de la Sierra de Coalcomán.
- Carte No 10:** Les ejidos créés dans la région de Coalcomán.
- Carte No 11:** Destinations principales des ventes de taurillons de la commune de Coalcomán et régions d'embouche.
- Carte No 12:** L'émigration dans la Sierra de Coalcomán.
- Carte No 13:** Enclosures et migrations dans la communauté indienne de Pómaro 1960-1980.

GRAPHIQUES.

- Graphique No 1:** Evolution démographique comparée des régions de Motines et du centre-Occident mexicain, 1540-1840.
- Graphique No 2:** Evolution démographique des communes de Aquila et Coalcomán pendant la période coloniale.
- Graphique No 3:** Evolution démographique des communes de Coalcomán et Aquila pendant le XIX^e siècle.
- Graphique No 4:** Evolution comparée des populations indienne et métisse à Coalcoman.
- Graphique No 5:** Gradient climatique Sierra-Côte.
- Graphique No 6:** Comparaison des précipitations enregistrées à Coalcomán et à Cachán.
- Graphique No 7:** Evolution démographique des communes de Coalcomán et Aquila 1900-1950.
- Graphique No 8:** Evolution comparée du prix de la viande de porc et du saindoux à Mexico 1927-1970 (pesos).

- Graphique No 9:** Ventes mensuelles de bétail hors de la commune de Coalcomán 1981-1987.
- Graphique No 10:** Répartition par sexe des ventes de bétail hors de la commune de Coalcomán en 1987.
- Graphique No 11:** Evolution comparée de l'indice général des prix et de l'indice du prix de la viande bovine 1927-1977 (indice 100 en 1927).
- Graphique No 12:** Représentation schématique de l'évolution de la culture sur brûlis dans la commune de Coalcomán.
- Graphique No 13:** Urbanisation et exode dans la commune de Coalcomán 1950-1980.
- Graphique No 14:** Evolution démographique comparée des communes de Coalcomán et Aquila 1930-1980.
- Graphique No 15:** Répartition par décade des précipitations enregistrées pendant la saison des pluies à Cachán.
- Graphique No 16:** Répartition de la propriété foncière dans la commune de Coalcomán.
- Graphique No 17:** Taille des troupeaux déclarés dans la commune de Coalcomán.
- Graphique No 18:** Ventes mensuelles de maïs subventionné dans deux villages de la communauté indienne de Pómaro.
- Graphique No 19:** Productivité du travail et seuil d'accumulation: représentation de quelques exploitations agricoles de la commune de Coalcomán.

SCHEMAS

- Schéma No 1:** Haciendas, fermes, métairies et petites propriétés.
- Schéma No 2:** Progression généalogique des familles métisses vers les communautés indiennes de la côte.
- Schéma No 3:** L'aire et la charrue utilisés dans la Sierra de Coalcomán.
- Schéma No 4:** Représentation schématique d'une propriété de la commune de Coalcomán au début du XX^e siècle et profil topographique.
- Schéma No 5:** Répartition de la récolte de maïs dans une propriété de la commune de Coalcomán au début du XX^e siècle (disposant de six métayers).
- Schéma No 6:** L'organisation de l'espace dans une communauté indienne: exemple du village de San Pedro Naranjestil (communauté de Pómaro) avant 1950.
- Schéma No 7:** Représentation simplifiée des conflits fonciers entre la communauté indienne de Coire et le hameau métis de El Salitre de Estopila.
- Schéma No 8:** Destinations des ventes de taurillons de la commune de Coalcomán 1986-1987.
- Schéma No 9:** Les enclosures à San Pedro Naranjestil: schéma de l'organisation de l'espace en 1980.

- Schéma No 10:** Un exemple de "stratégie anti-enclosures" dans la communauté de Pómaro: le hameau de Los Encinos.
- Schéma No 11:** Calendrier fourrager dans une exploitation de la commune de Coalcomán disposant de cinq parcs clôturés.
- Schéma No 12:** Le maïs semé à l'ombre des pins.
- Schéma No 13:** Calendrier fourrager dans une petite exploitation de la commune de Coalcomán disposant de trois parcs clôturés.
- Schéma No 14:** Calendrier fourrager dans une exploitation indienne pratiquant la culture sur brûlis, ayant accès aux parcours indivis et disposant d'une parcelle clôturée.

TABLEAUX

- Tableau No 1:** Evolution de la densité démographique dans quelques régions du Mexique occidental pendant le XX^e siècle.
- Tableau No 2:** Comparaison du prix de la terre à Cotija et Coalcomán.
- Tableau No 3:** Temps de travaux et productivité du travail dans le système de culture à rotation forestière longue.
- Tableau No 4:** Temps de travaux et productivité du travail dans le système de culture continue.
- Tableau No 5:** Rendements et productivités exprimés en calories et kg de protéines.
- Tableau No 6:** Population, activité agricole et bétail recensés dans les communes de Coalcomán et Aquila en 1950.
- Tableau No 7:** Rendements et productivité du travail pour la culture du maïs après abandon du pois chiche.
- Tableau No 8:** Régression de la culture attelée dans la commune de Coalcomán 1950-1970.
- Tableau No 9:** Evolution de la production de maïs et de porc gras dans la commune de Coalcomán 1950-1970.
- Tableau No 10:** Estimation de la production fourragère consommable de la culture sur brûlis dans l'ancienne et la nouvelle rotation.
- Tableau No 11:** L'évolution de la population dans quelques hameaux de la commune de Coalcomán 1921-1985.
- Tableau No 12:** Evolution de la population dans les villages "forestiers" de Varaloso et Barranca Seca.
- Tableau No 13:** Evolution de l'activité agricole dans la commune d'Aquila 1950-1970.
- Tableau No 14:** Croissance démographique des villages côtiers de la commune d'Aquila 1930-1980.
- Tableau No 15:** répartition de la propriété foncière dans la commune de Coalcomán.
- Tableau No 16:** Répartition du bétail déclaré dans la commune de Coalcomán.
- Tableau No 17:** Les inégalités de développement Sierra-Côte en 1980.
- Tableau No 18:** les écarts de productivité enregistrés entre différents groupes de producteurs.

Tableau No 19: Elevage extensif et surface minimum.

Tableau No 20: Quelques données concernant les petits et moyens producteurs de la Sierra de Coalcomán.

Tableau No 21: Quelques données concernant les métayers de la Sierra de Coalcomán et les exploitations dépourvues de grandes surfaces closes.

PHOTOGRAPHIES

Photographie No 1: Le semis du maïs sur brûlis à l'aide de la lance.

Photographie No 2: Un "rancho" de la Commune de Villa Victoria en 1960: La Huerta de Sanchez (échelle 1:10000).

Photographie No 3: Un hameau indien de la communauté de Pómaro en 1971: La Cayaquera.

Photographie No 4: Le "nouveau" village indien de Maruata.

Photographie No 5: Semis au bâton fouisseur sur une parcelle en cour de défriche à proximité du village indien de Cachán.

Photographie No 6: Premières parcelles de maïs sur brûlis à proximité de la côte en 1971 (échelle 1:25000).

Photographie No 7: Un "rancho" de la commune de Coalcomán: San Miguel (la maison du propriétaire).

Photographie No 8: Parcelle travaillée à l'araire non loin du hameau indien de La Cruz de Coire.

Photographie No 9: Traitement à l'herbicide "gramoxone", effectué pour préparer les semis de maïs sur une parcelle travaillée à l'araire.

Photographie No 10: Stock de fourrage (feuilles de maïs) perché à la fourche d'un arbre fourrager (*Ficus padifolia*) dans une petite propriété de la commune de Coalcomán.

Photographie No 11: La communauté indienne de Huizontla en 1960 (échelle 1:10000).

ANNEXES

Listes des Annexes.

Annexe No 1: Etude démographique.

Annexe No 2: Problèmes posés par la région orientale de la commune d'Aquila.

Annexe No 3: Origine des immigrants installés sur le territoire de l'ancienne communauté indienne de Coalcomán.

Annexe No 4: Les communautés indiennes de la région de Coalcomán avant le fractionnement et la vente des indivis.

Annexe No 5: La formation de la propriété privée à Coalcomán.

Annexe No 6: La réforme agraire dans la région de Coalcomán.

Annexe No 7: Evolution comparée des prix de quelques denrées produites dans la région de Coalcomán.

Annexe No 8: Les ventes de bétail dans les communes de Coalcomán et Aquila.

Annexe No 9: Les immigrants originaires de la Sierra de Coalcomán installés dans le village de Tecolapa, Colima.

Annexe No 10: Coefficients de pâturage proposés par la SARH pour la région de Coalcomán.

Annexe No 11: Localisation des exploitations agricoles étudiées dans les communes de Coalcomán, Villa Victoria, Aguililla et Aquila.

Annexe No 12: Les systèmes de production: extraits des enquêtes réalisées auprès des agriculteurs des communes de Coalcomán, Villa Victoria et Aquila.

Etude démographique.

Identifier les principaux phénomènes démographiques constitue une étape de la recherche particulièrement importante. Les grandes tendances observées sont significatives de changements profonds et durables qui dépassent et transcendent les simples événements de conjoncture. Pour analyser les différentes phases du glissement démographique observé depuis les plateaux des Altos de Jalisco jusqu'à la côte de l'Océan Pacifique, il était indispensable de situer ces mouvements démographiques précisément et d'en mesurer la portée. Quelques éléments indispensables à cette reconstitution sont rassemblés ci-dessous.

Reconstituer l'évolution démographique de la région de Coalcomán est une tâche difficile qui pose de nombreux problèmes d'interprétation. Les données sont rares, partielles et d'une fiabilité extrêmement variable. En outre, les régions citées dans les différents documents ou recensements ne sont jamais définies ni leurs limites clairement signalées. Les bouleversements politiques incessants du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle compliquent encore la tâche en modifiant à chaque fois le découpage administratif. Certains villages sont soudainement rattachés à un lointain chef-lieu puis deviennent eux-mêmes commune ou chef-lieu de district et vice-versa. Pour la période coloniale et pré-révolutionnaire, notre reconstitution s'appuie surtout sur deux études démographiques particulièrement méticuleuses: celle de Donald D. Brand publiée en 1950 et celle plus récente de Cook et Borah¹. Nous apportons certaines modifications pour faciliter la comparaison entre les communes actuelles de Coalcomán et de Aquila. Pour la période récente (XX^e siècle), nous utilisons les recensements démographiques en tenant compte des remarques formulées par D.D.Brand.

¹Donald D. Brand: *Coalcomán and Motines de Oro*, an ex-district of Michoacán, Mexico, The Institute of Latin American Studies, The University of Texas, Austin, Texas, 1960. Sherburne F. Cook et Woodrow Borah: *Ensayos sobre historia de la población: Mexico y el Caribe I*, Siglo XXI, 1977.

1- Comparaison de l'évolution démographique de la région de Motines avec celle de l'ensemble du Mexique centre-occidental. (Graphique No 1).

Nous utilisons les interpolations faites par Cook et Borah (p. 300 et 356). La région de "Motines" correspond approximativement aux communes actuelles de Aquila, Coahuayana, Villa Victoria et Coalcomán.

Tableau No 1: Evolution démographique comparée des régions de Motines et centre-occidentale 1548-1940.

Année de l'estimation	Région de Motines	Région centre-occidentale
1548	16906	294904
1560	9000	165890
1570	5500	115569
1580	3650	85250
1590	2700	68200
1600	2100	57700
1610	1700	50850
1620	1450	46650
1630	1250	41650
1640	1050	39150
1650	925	37625
1660	800	38000
1670	700	40200
1690	620	49270
1710	700	70150
1720	900	87900
1740	1150	136750
1760	1650	219150
1770	1900	286800
1780	2100	373100
1800	2500	605500
1820	3400	721400
1840	5000	910000
1860	7500	1127500
1880	11000	1367000
1900	17065	1661041
1921	26387	1783600
1940	27182	2088000

Note: D.D.Brand estime à 35000 le nombre probable d'habitants dans la région de Motines à l'époque de la conquête espagnole (1522).

2-Evolution démographique comparée des communes de Coalcomán et Aquila à l'époque coloniale (Graphique No 2).

Nous reprenons dans cette parties les principales données sélectionnées par D.D.Brand. Celui-ci présente les données par localité ou petite région. Pour chacune d'elle, il mentionne le nom actuel de la localité et les différents noms historiques rencontrés dans les archives pour permettre une meilleure localisation dans les limites des communes actuelles¹. Pour obtenir les chiffres présentés dans le Tableau No 2, nous avons considéré le nombre de "tributaires", "indiens", "mariés" ou "familles" et nous l'avons multiplié par quatre en appliquant ainsi le ratio communément admis (bien que D.D.Brand critique ce ratio et propose l'application d'un ratio de cinq, p. 144).

Tableau No 2: Evolution démographique des principales zones de la région de Motines 1540-1822.

Village	1540	1560	1565	1569	1570	1580	1650	1725	1740	1791	1822
Coalcoman*	+764		-1600			+800	1000		+204	688 ²	104
Aquila-Maquili	1760	520		+400		+260			+376	432	203
Ostula (vallée)	1924			+640		1156				284	149
Motines-Pomaro	3368	+640				744			+460	592	249
Huahua-Nexpa**	6064	+1640		+1240	+1040			424			0
Tot comm Aquila	13116	+2800		+2280		2160			+836	1308	601
Coahuayana***	+816	1920								880	584
Total Motines	13932	+4720		+2280		2160			+836	2188	1185

*Villa Victoria (également appelé Chinicuila) créé tardivement est considéré pour cette période comme hameau de Coalcomán. Il est impossible de le séparer pour en faire une entité individualisée avant le XX^e siècle (sa population est très faible jusqu'au XX^e siècle).

**Nexpa ne fait pas actuellement partie de la commune d'Aquila mais était rattaché à la communauté indienne de Pōmaro avant d'être abandonné en 1737 (D.D.Brand, p. 155).

***Ces statistiques comprennent celles de villages actuellement compris dans l'Etat de Colima.

1-Approximation d'après les suggestions de D.D.Brand, p. 158, note 10.

2-172 "vecinos" en 1792 d'après D.D.Brand, p. 157.

Les nombres indiqués en caractères gras sont considérés par D.D.Brand comme étant les plus significatifs.

Les nombres précédés du signe + sont sous-estimés d'après Brand; ceux précédés du signe - sont surestimés.

Les données présentées par Brand pour 1533 n'ont pas été retenues. Elles seraient en effet très sous-estimées si l'on en croit son estimation globale selon laquelle la région aurait compté 35000 habitants avant la conquête.

¹"In the following tables we have presented the population of the colonial period (practically 1532 to 1580 and 1740 to 1822) by communities that usually were tributary units. However, in all cases possible we have assigned the barrios or dependent pueblos of encomiendas and corregimientos to their proper geographic position within valleys or drainage basins or areal units". D.D.Brand, op cit, p. 143.

Entre 1580 et 1740 les données sont particulièrement peu nombreuses. Néanmoins, les nombreuses estimations présentées par Cook et Borah pour cette période (p. 292) semblent exclure de grandes variations et il nous semble raisonnable d'extrapoler cette continuité dans les cas particuliers qui nous intéressent. Le minimum démographique est atteint vers la fin du XVII^e siècle. Les villages de Huahua, Tizupan, Tupitina, Nexpa et Motine disparaissent en 1736-37. Coire disparaît en 1643. Cachán est abandonné en 1798. Les survivants aux épidémies sont regroupés à Pómaro qui devient le village indien le plus important de la région devançant largement Coalcomán. (D.D.Brand, p. 72-73, 153, 155-156). Voir également Maria de la Cruz Labarthe, op cit, p. 152 à 185.

Les données attribuées par D.D.Brand à J.J.Martinez de Lejarza sont critiquées par Cook et Borah qui les qualifient de sous-estimées (p. 342-343). Suivant les observations de ces derniers, nous ne tenons pas compte de ces données très basses pour l'élaboration du graphique No 2 et nous poursuivons la tendance observée à la fin du XVIII^e siècle, d'ailleurs assez stable.

Enfin, il faut signaler, pour cette période, l'installation des premières familles d'origine espagnole à Coalcomán dès la fin du XVIII^e siècle.

Pour construire le graphique No 2, nous additionnons, pour chaque recensement, les données relatives aux actuelles communes de Coalcomán et Villa Victoria.

Principales Sources sélectionnées par D.D.Brand :

-1540: F.del Paso y Troncoso: "Suma de visitas de pueblos por orden alfabético" in *Papeles de Nueva Espana. Segunda serie: geografía y estadísticas, tomo 1*, Madrid, 1905.

-1560: "Lista de Ybarra" Epist. NE 9: 2-48 *Boletín del Archivo General de la Nación* (A.G.N.) II: 2.p. 195-222.

-1565: *Libro de las tasaciones de pueblos de Nueva Espana*, siglo XVI, A.G.N. Mexico, 1952.

-1569 "Relacion de los Obispos" in *Documentos históricos de Méjico*, t. II, Méjico, 1904, p. 153-188.

-1580: "Relacion de Quacomán" et "Relacion de Motines". Nous avons consulté ces documents dans Alvaro Ochoa et Gerardo Sanchez: *Relaciones y memorias de la provincia de Michoacán 1579-1580*, UMSNH, Morelia, 1981.

-1740: José Antonio Villaseñor y Sanchez: *Teatro americano; descripción general de los reynos y provincias de la Nueva Espana y sus jurisdicciones*, 2 vol, Mexico, 1746-1748.

-1791: *Noticias de la jurisdicción de Motines del Oro 1791*, A.G.N. Historia, 73: 12 et 72: 1, 4 et 8, A.G.N. Tierras.

-1822: J.J.Martinez de Lejarza: *Analisis estadístico de la Provincia de Michoacán en 1822*, México, 1824.

3-Evolution démographique comparée des communes de Coalcomán et Aquila au XIX^e siècle (Graphique No 3).

C'est une période particulièrement perturbée pour laquelle il est très difficile d'obtenir des données détaillées par commune. D'après D.D.Brand, les données les plus fiables seraient celles de 1861, 1868, 1877, 1889 et 1895 date du premier recensement national. Pour les années 1861 et 1868, Brand effectue d'importantes corrections afin de compenser l'agrandissement administratif du district de Coalcomán provoqué par l'intégration en son sein des actuelles communes de Aguililla et Tepalcatepec (p. 101): "Since the comprehension of the distrito Coalcomán in 1861 and 1868 (including Aguililla and Tepalcatepec) was more than in the later years we have made rough corrections. Also, we have attempted to distribute the population in terms of the highlands (combined Chinicuila and Coalcoman municipalities of today) and the lowlands (combined Coahuayana and Aquila). The resultant figures are most tentative, excepting 1877 and 1889 when the "municipios" of Coahuayana and Coalcoman approximated the modern double municipalities" (p. 159).

Tableau No 3: Les estimations démographiques de D.D.Brand pour le nouveau district de Coalcomán à la fin du XIX^e siècle.

année	Dist.Coalcomán (non-corrigé)	Aquila Coahuayana	Coalcomán Chinicuila	Dist.Coalcomán (corrigé)
1861	12800	4980	3900	8880
1868	9573	1664	3202	4856
1877	10491	2372	8119	10491
1889	14055	4063	9992	14055
1895	15020	5000	10020	15020

Source: D.D.Brand, p. 159.

Cependant, pour permettre une meilleure interprétation des données et la comparaison des deux communes qui nous intéressent (Coalcomán et Aquila), nous avons recherché les données propres au seul municipe d'Aquila (c'est à dire, aux communautés indiennes de la côte) d'une part, les données correspondantes au municipe de Coalcomán d'autre part (l'actuelle commune de Villa Victoria reste incluse dans celle de Coalcomán jusqu'en 1902; pour respecter la cohérence du graphique No 3, nous rassemblons la population des deux communes jusque en 1930). Plusieurs corrections ont été faites par rapport aux données présentées par D.D.Brand:

-1861: J.G.Romero: "Noticias para formar la estadística del Obispado de Michoacan", in *Boletín de la Sociedad mexicana de geografía y estadísticas*, t.9, p. 36-39, Mexico, 1862. Les chiffres proposés sont les suivants:

Curato de Maquili (= actuel commune de Aquila)	2800 hab
Curato de Coahuayana	2500 hab
Curato de Aguililla	800 hab

Curato de Tepalcatepec	1800 hab
Curato de Coalcomán	2800 hab
Total district	11700 hab

Le chiffre de 2800 habitants proposé pour la région correspondant à la commune d'Aquila nous paraît fortement surestimé. D'une part, les estimations proposées pour les années suivantes (1868, 1877, 1889), cohérentes entre elles et nettement plus basses laisseraient supposer une très forte chute démographique entre 1861 et 1868, baisse difficilement explicable. D'autre part, les nombreuses erreurs que nous avons pu repérer dans les travaux de J.G.Romero concernant les communautés indiennes de la côte et la carte particulièrement fausse qu'il propose¹ nous incitent à ne pas tenir compte de cette estimation vraisemblablement assez éloignée de la réalité. Nous prolongerons donc, à défaut d'autres informations, la tendance observée au début du siècle jusqu'en 1868.

Le chiffre de 2800 habitants proposé pour Coalcomán est par contre assez plausible et nous le conserverons. Il semble d'ailleurs que J.G.Romero connaissait mieux la région de Coalcomán, ce qui limite les risques d'erreurs.

-1868: Francisco Gonzalez: *Memoria de gobierno*, op cit. Ce document officiel avance le chiffre de 1661 habitants pour la commune de Coahuayana qui englobait, à cette époque là, l'actuelle commune d'Aquila. C'est un chiffre très bas que nous considérons minimum pour la seule région correspondant à l'actuelle commune d'Aquila. Les trois communes actuelles de Coalcomán (+Villa Victoria), Aguililla et Tepalcatepec sont créditées d'une population totale de 7917 habitants. La correction effectuée par Brand (3200 habitants pour la seule région de Coalcomán) nous semble justifiée et cohérente malgré les critiques formulées par Cook et Borah (p. 342).

-1877: Manuel Gonzalez *Memoria de gobierno*, op cit. Ce document propose le chiffre très approximatif de 5000 habitants pour Coalcomán (+Villa Victoria) et de 3000 habitants pour les deux communes de Coahuayana et Aquila. Brand propose des chiffres nettement plus élevés que nous conserverons. Nous estimerons la population de la région côtière (communautés indiennes) à 2000 habitants environ.

-1889: Francisco Perez Gil *Memoria de gobierno*, op cit. C'est vraisemblablement l'étude la plus détaillée et la plus fiable obtenue avant les recensements nationaux. Nous obtenons 2399 habitants pour la commune d'Aquila et 9992 pour celle de Coalcomán (+ Villa Victoria).

-1895: *Primer censo de poblacion*. Le recensement donne le chiffre de 10020 habitants pour Coalcomán (+ Villa Victoria qui reste encore inclus dans la municipalité de Coalcomán). Il avance le chiffre approximatif de 5000 habitants pour le municipe de Coahuayana qui comprend alors l'actuelle commune d'Aquila. Nous proposons d'affecter une population de 3000 habitants à l'actuel commune d'Aquila et 2000 habitants à celle de Coahuayana.

¹ Plano del Estado de Michoacán en 1863, conservé à la Mapothèque Orozco y Berra de la S.A.R.H., Mexico, D.F. Voir également l'Annexe No 2.

En résumé, les données utilisées pour l'élaboration du graphique No 3 sont les suivantes:

Tableau No 4: Evolution démographique des communes de Coalcomán et Aquila à la fin du XIX^e siècle.

année	Coalcoman (+Villa Victoria)	Aquila (comm.indiennes)
1861	2800	1500
1868	3200	1650
1877	8100	2000
1889	9992	2399
1895	10020	3000

4- Evolution démographique comparée des communes de Coalcomán, Aquila, Villa Victoria et Coahuayana au XX^e siècle.

Les recensements fournissent une information systématique et périodique (en général tout les 10 ans) que l'on peut considérer comme globalement de meilleure qualité. La dispersion des hameaux et le manque de voies de communication provoquent cependant de nombreux oublis et erreurs mis en évidence localement. En ce qui concerne les chiffres de population proposés dans les sept premiers recensements, nous nous en tenons aux critiques formulées par D.D.Brand (p. 142-143): Les quatre premiers recensements (1895, 1999, 1910 et 1921) sont encore très incomplets et erronés. Les trois suivants (1930,1940 et 1950) sont en général meilleurs mais de très nombreux hameaux échappent encore au recenseur. Dans l'ordre décroissant en terme de couverture et de qualité, on peut signaler le recensement de 1930 comme le meilleur, suivi par ceux de 1910, 1950, 1921, 1940, 1900 et 1895 dans l'ordre décroissant. Le recensement de 1921 est considéré localement comme trop élevé et le recensement de 1940 comme trop bas. Pour la construction du graphique No 3, nous négligeons pour la commune d'Aquila le chiffre de 1910 particulièrement exagéré, suivant ainsi les critiques formulées par D.D.Brand (p. 160). Nous rejoignons directement les points correspondants à 1900 et 1920. Pour respecter la cohérence du graphique No 3, nous incluons la population de Villa Victoria dans la commune de Coalcomán jusqu'en 1930 (Villa Victoria devient commune en 1902 mais comprend alors une partie du territoire de Coahuayana, ce qui justifie les corrections apportées par Brand et que nous adoptons) . Les 3915 habitants annoncés pour la commune de Aquila en 1940 nous paraissent trop peu nombreux et nous redresserons ce nombre au niveau proposé pour 1930 et 1950 dans l'élaboration des Graphiques No 8 (chapitre III) et 14 (chapitre IV). Nous reprenons les données apportées par les trois derniers recensements (1960, 1970 et 1980) sans apporter de modification bien que l'émigration aux Etats Unis d'Amérique ne soit pas prise en compte jusqu'au recensement de 1980.

Tableau No 5: Evolution démographique des communes de Coalcomán, Aquila, Villa Victoria et Coahuayana au XX^e siècle.

année	Aquila	Coahuayana	Coalcomán	Villa Victoria
1900	4271	2891	9903	
1910	(12513)	2032	6844	4998
1921	6793	1736	11361	7161
1930	6392	1897	11039	7250
1940	3915	2598	13611	7058
1950	6826	4029	16072	9542
1960	11693	6661	20818	9044
1970	13472	11020	13842	8771
1980	19726	11853	17191	8062

Source: D.D.Brand p. 160, Recensements démographiques 1960, 1970 et 1980.

5- Evolution comparée des populations indiennes et métisses à Coalcomán. (Graphique No 4).

Les rares informations permettant une estimation de la composition de la population de Coalcomán sont rassemblées ci-dessous:

Les premières familles d'origine espagnole ou métisse s'installent à Coalcomán à partir de la deuxième moitié du XVIII^e siècle.

- En 1760, on compte 38 espagnols et 140 indiens d'après le "Padrón de Yndios y Gente de Rason deste Partido de Santiago Gualcomán", cité par R.Arreola Cortés, op cit, p. 121.

- En 1789, Juan Zarate y Manso compte 59 familles indiennes, 25 familles espagnoles et 30 familles mulâtres in "Descripción topográfica del partido de Motines de Oro hecha por el subdelegado de Tlazazalca don Juan Zarate y Manso; al tiempo que verifico la nueve matricula de tributarios", 1789, A.G.N., serie Historia, vol: 73, f: 169-182. Bien que 50% de la population des Terres Chaudes (dépression de Apatzingán) soient déjà composés de métis et de mulâtres à la fin du XVIII^e siècle¹, la présence de 30 familles mulâtres à Coalcomán est pour le moins surprenante et n'est jamais citée dans aucun autre document. Il paraîtrait plus logique de considérer ces familles comme appartenant au groupe indigène.

- En 1791, on ne mentionne que 12 familles espagnoles à Coalcomán et 59 familles indiennes in "Noticias de la jurisdicción de Motines de Oro, 1791.....", in Ignacio Miguel del Castillo, op cit, p. 25)

- A l'occasion du fractionnement des communaux de Coalcomán en 1871, 329 lots sont distribués théoriquement à autant de familles indiennes. En réalité, nous avons vu que plusieurs d'entre eux avaient été distribués à des personnes étrangères à la communauté. On peut alors penser qu'il n'y avait à Coalcomán que 250 ou 300 familles indiennes sur

¹Gonzalo Aguirre Beltrán, op cit, p. 101.

un total approximatif de 800 familles (la population étant estimée à 4000 personnes).

- En 1884, la proportion de familles indiennes est réduite à 5 ou 10% et devient nulle après le massacre des premières années du siècle.

6-Calcul des densités démographiques.

Le calcul de la densité démographique pose le problème de la superficie des entités considérées dans les statistiques démographiques. En ce qui concerne la surface des actuelles communes de l'Etat de Michoacan, nous reprenons les données de l'I.N.E.G.I.¹ qui sont les plus fiables. Les surfaces utilisées dans le calcul de la densité démographique sont les surfaces des municipes actuels et nous négligeons les modifications mineures éventuellement apportées au découpage administratif. Dans le cas où une unité administrative recouvrait le territoire de plusieurs communes actuelles, nous considérons la surface totale représentée par ces différentes communes.

Tableau No 6: Densité démographique de la vallée de Zamora et de la région de Jiquilpan (hab/km²).

densité démographique	1822	1890
"Partido" de Zamora	15,3	34,2
"Partido" de Jiquilpan	8,3	30,0

-1822: J.J.Martinez de Lejarza, op cit. Pour évaluer la surface de ces deux "Partidos", on additionne, pour chaque "partido", la surface actuelle de tous les municipes dont les villages apparaissent sur le recensement de J.J.Martinez de Lejarza. Quelques corrections sont nécessaires pour les municipes situés à cheval sur plusieurs "partidos" (Tangamandapio, Tangancícuaro) et ceux de création récente dont les villages ne sont même pas mentionnés par J.J.Martinez de Lejarza (Venustiano Carranza, Briseñas, Vista Hermosa, Chavinda).

-1890: Alfonso Luis Velasco: *Geografía y estadística de la república mexicana*, tomo VI, Secretaria de Fomento, México, 1890. Perez Gil: *Memoria...*, op cit. Le "district" de Zamora est de la même taille que le "partido" de 1822 mais il est décalé vers l'est. Certaines localités sont alors rattachées à Jiquilpan (Sahuayo, Guaracha).

¹Sintesis geográfica del Estado de Michoacán, I.N.E.G.I., Secretaria de Programación y Presupuesto, México, 1985.

Tableau No 7: Population et densité démographique dans plusieurs communes du Michoacan.

municipes (actuels)	S km ²	POP 1822	DD 1822	POP 1889	DD 1889	POP 1900	DD 1900	POP 1921	DD 1921		
Coalcomán	2882	1500	0,3	9992	2,6	9903	2,6	11361	4		
Villa Victoria	930							7161	7,7		
Aguila	2312							6793	3		
Coahuayana	362	1000	2,7	1664	4,6	2891	8	1736	4,8		
Apatzingán	1657	3088	1	3708	2,2	8707	5,3	7195	4,3		
Aguililla	1406			3738	2,7	6445	1,8	8592	6		
Tumbiscatio	2070			1511	0,7			9250	1,4		
Arteaga	3455			1910	0,4						
Lázaro Cár.	1160										
Parácuaro	4	686	0,8	3980	4,6	5962	6,8	7745	8,9		
Múgica	378										
Tepalcatepec	786	685	0,9	2828	3,6	5347	3,2	3668	2,2		
Buenavista	910	1084	1,2	1584	1,7						
Cotija	504	4047	8	5944	32	9109	18	9556	19		
Tinguindín	174	3943	6,7	8965	28	2471	18,3	9600	14,1		
Tocumbo	507										
Los Reyes	480	5212	10,8	6308	13,2	3088	6,4	8313	17		
Tancítaro	718	3475	4,8	4237	19,8	0737	15	0021	14		
Peribán	332	2617	7,9	4087	12,3	4881	14,7	4519	13,6		
Jiquilpan	242	3524	6	8853	15,2			4020	24		
Marcos Castell.	340										

Source: -1822: J.J.Martinez de Lejarza, op cit. Une correction est apportée pour la région de Motines: Cook et Borah proposent le chiffre de 2500 habitants pour l'ensemble de la région. Nous affectons 1000 habitants au municipe de Coahuayana et 1500 aux trois municipes actuels de Coalcomán, Villa Victoria et Aguila.

-1889: Perez Gil, op cit. Les moyennes présentées dans le tableau No1 (chapitre I) concernent successivement les municipes de Apatzingán, Parácuaro, Música, Tepalcatepec et Buenavista d'une part, les municipes de Aguililla, Coalcomán et Villa Victoria d'autre part.

-1900: Recensement.

-1921: Recensement.

Tableau No 8: Population et densité démographique dans la région du sud de l'Etat de Jalisco.

municipes (actuels)	superficie (km2)	population 1885	DD 1885	population 1900	DD 1900	population 1930	DD 1930
Tuxpan	727	10165	14	6104	8,4	10406	14,3
Zapotiltic	252	9530	37,8	9102	36,0	9927	39,4
Tamazula	1311	16301	12,4	14675	11,2	18783	14,3
Quitupan	678	7329	10,8	7573	11,2		
Mazamitla	135	6348	19,1	5277	39,0	4661	34,5
VdeJuarez	197			4046	20,5		
Tecalitlán	1103	6755	6,1	4552	4,1	9473	8,6
Tonila	146	6445	5,3	6356	43,0	4689	32,1
Pihuamo	1074			12006	11,2	6621	6,2
Jilotlán	1491	8680	3,8	8832	3,8		
MMDieguez	805						

Source: - Superficie: INEGI: *Síntesis geográfica de Jalisco*, S.P.P., 1981.

-1885 et 1930: Francisco Tolentino: *Memoria de Gobierno*, 1887, in: G.de la Pena, op cit, p. 34. Mariano Barcena: *Ensayo estadístico del Estado de Jalisco*, 1888.

-1900: Antonio Penafiel: *Censo y división territorial del Estado de Jalisco 1900*, Dirección general de estadísticas, 1900.

Les moyennes présentées dans le Tableau No 1 (chapitre I) sont celles des municipes de Zapotiltic, Tuxpan, Tamazula, Quitupan et Mazamitla d'une part et de Tecalitlán, Pihuamo, Tonila, Jilotlán et Manuel M.Dieguez d'autre part.

Tableau No 9: Population et densité démographique au XIX^e siècle dans deux régions de l'Etat de Jalisco.

Région ("canton")	canton de Lagos (Altos de Jalisco)	canton de Zapotlán (Sur de Jalisco)
Superficie km2 (1)	5478	9255
Population 1794	58554	31894
Densité 1794	10,7	3,5
Population 1822	93138	34350
Densité 1822	17,0	3,7
Population 1830	112000	49990
Densité 1830	20,4	5,4
Population 1851	151117	89727
Densité 1851	27,6	9,7
Population 1857	158894	67825
Densité 1857	29,0	7,3

Source: - Superficie: Salvador Echagaray: *Division territorial de los Estados Unidos Mexicanos, Estado de Jalisco*, Dirección General de Estadísticas, México, 1914.

-1794, 1830, 1851 et 1857: Longinos Banda: *Estadística de Jalisco 1854-1863*, Gobierno del Estado de Jalisco, deuxième édition, 1982.

-1822: Idem + Victoriano Rua: *Estadísticas del Estado libre de Jalisco 1821-1822*, Gobierno del Estado de Jalisco, 1981.

Note: Le Canton de Zapotlan est créé en 1856. Il appartenait avant cette date au canton de Sayula (4^e canton de Jalisco).

7- Evolution démographique de quelques hameaux des communes de Coalcomán, Aquila et Villa Victoria 1921-1980.

Ces trois communes sont caractérisées par l'extrême dispersion de leur habitat et totalisent plus de 1000 localités recensées. Nous avons sélectionné celles qui nous paraissent les plus intéressantes soit de par leur importance, soit parce que leur évolution est caractéristique de certains phénomènes étudiés, soit parce que nous y avons réalisé de nombreuses enquêtes. D'autres hameaux que nous avons visités ne sont signalés dans aucun recensement.

Tableau No 10: Evolution démographique de quelques villages et hameaux de la commune de Coalcomán 1921-1985.

Village / Hameaux	1921	1940	1950	1960	1970	1980	1985
Coalcomán	3305	2994	3650	7695	4875	5829	5630
Las Albercas	195	6	52	26	66	14	
El Agostadero				125	92	41	93
El Aguacate	98	21	62	96	106	21	
Las Agüitas				100	69	60	38
Barranca Verde	141	11	23	15		53	
El Cantor	307	44	25	40			52
Los Carricitos	31	26	37	59	13	25	
Las Cebollas	100	12	81	67	45	46	
Los Cimientos	122	39	75	?	17	22	
La Cofradia de Mar.	89	222	60	95	141	17	
El Crustel		95	110	100	67	57	76
La Cuchilla	135	36	94	349	46	28	181
La Chichihua	141	71	145	155	40	25	53
Desmontes Buena V.	63		155	144	54	31	206
El Fresno	80	17	58	97	8	35	
Los Fresnos	7		118	21	49	10	
La Granada	43	60	78	70		39	
La Guayabera	64	11	155	?	72	15	
Los Herreros	52	68	245	116	76	51	
La Higuera				150	118	13	60
El Izote	59	31	100	47	8	13	

Tableau No 10 (suite).

Village / Hameaux	1921	1940	1950	1960	1970	1980	1985
Ixtala	148	38	58	78	165	52	138
El Jordan		78	180	122	101	56	
Las Juntas	49	39	92	38	13	22	
El Limoncito	144	14	22	?		15	
La Mantilla				144		4	46
La Maquina		56	105	167	261	72	64
Maruata	6	129	134	50	46	180	
Maruatilla	13	86	46	239	56	40	
Mexiquillo	93	39	190	124		110	132
El Nacimiento	108	30	82	?			
El Naranjo	91	120	118	279	101	49	
Ocorlita	36	48	41	50		62	46
El Ocote			103	?	70	28	
Ojo de Agua del C.	251	54	75	?		152	134
Palanda	17		92	?	25	62	
El Palo Dulce	8		107	50		25	
El Palo Verde	6	53	88	119	84	73	
La Parrilla	1		60	100	65	34	
Piedras de Lumbre	8		59	177		28	
Las Pilas	13		74	75		104	37
Puerto de las C.	30	49	28	140	15	3	50
Rincon de Guadalupe	61	96	23	?		29	
Los Salgados	65	68	92	150		16	
El Salitre	264	274	240	297	376	118	404
San José de la Mon.	410	245	230	292	186	174	179
Santas Marias	30	50	20	45		28	230
Las Tabernas	70	119	137	47		35	63
El Tarasco	65	72		100	14	39	65
El Tejamanil	51	39	35	46	8	2	35
Los Telares	87	141	71	103		42	50
Tepeguaies	114	19	77	?	31	16	
Texhuxhane	65	75	111	?		29	
Ticuilucan					85	149	130
Las Trojitas				126		21	
La Verdura	72	31	18	131		64	
La Zarzamora	56	122	66	43		35	
Zacasihuite		112	225	49	28	24	
El Guallabillo*	35		157	127	136	75	97
El Guayabo*	133	103	201	95	111	131	300
Pantla*		23	34	205	250	146	62
El Sauz de Trojes*		127	184	220	213	154	315
El Terrero*					23	182	200
Trojes*		218	442	587	733	632	1100
El Cuarton*		62	87	?	21	39	65
Barranca S. de D.*		13		50	247	515	911
El Varaloso*		16	15	287	327	446	535

Source: Recensements démographiques. 1985: Recensement S.E.P. * Ejidos.

Tableau No 11: Evolution démographique de quelques villages et hameaux de la commune de Villa Victoria 1921-1985.

Villages / Hameaux	1921	1940	1950	1960	1970	1980
Villa Victoria	958	896	1015	1267	1338	1030
El Arco		62	32	29	28	33
las Canoas	45	111	120	105	137	46
Coahuayula	77	88	69	36	161	128
Coatsuchil	29	39	33	23	63	58
Colmeneros de H.	65	55	47	59	132	54
Chorohuiria	120	29	18	19		
Estopila			142	166	145	314
Huerta de Trujillo		24	55	50	85	48
Huerta de Sanchez		34	93	80	35	59
Huizontla C.I.	105	272	224	342	274	249
Laguna de Calvillo	74	65	35	105	70	77
La Minita	86	86	173	147	134	98
Mundo Nuevo	56	26	79	21		
ElNaranjillo	76	102	115	117		47
La Nuez					51	87
El Caiman	13	75	49			30
El Ranchual	115	90		75	50	46
RascaViejo	94	120	180	140	137	138
El Resumidero	55	54	60	50	53	44
Salitre de Estopila	320	281	223	271		297
Solosuchil	130	42	40	57	39	17
Tehuantepec	312	377	451	337	296	211

Source: Recensements démographiques.

Tableau No 12: Evolution démographique de quelques villages et hameaux de la commune d'Aquila 1921-1980.

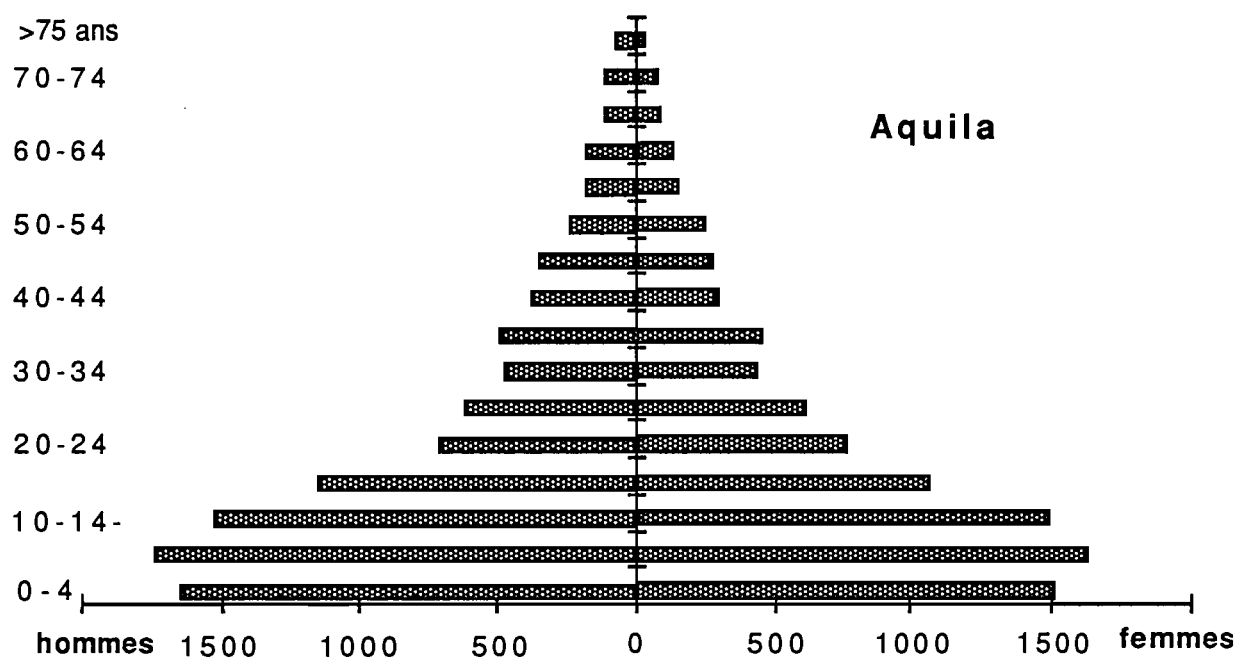
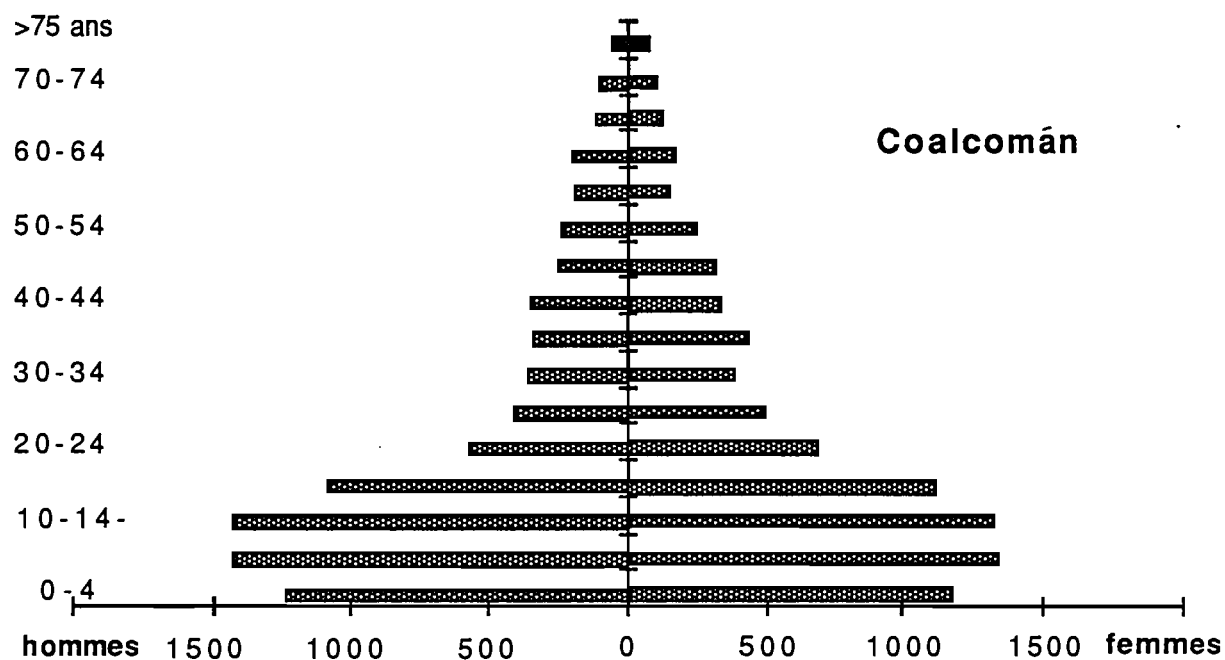
Village / Hameaux	1921	1930	1940	1950	1960	1970	1980
Aquila	485	579	384	470	1265	962	1095
Maquili	274	229	144	256	464	519	373
Ostula	209	339	204	177	352	507	378
Coire	321	373	380	212	244	261	277
Pomaro	529	200	377	581	223	626	198
Cofradia de Coire		100	120	52	42		30
Cofradia de Ostula	202	197	111	182	496	386	256
La Cofradia	87				25		26
Coire Viejo				61	24	20	24
La Alberca						206	23
Barranca del Pot.		27		26	179	131	90
Cachan S. Cruz		0					82
Las Campanas							66
La Cayaquera		100			33	3	48

Tableau No 12 (suite).

Village / Hameaux	1921	1930	1940	1950	1960	1970	1980
Casahuate	101	86			63		31
Cerro Prieto	63	78	69	87	54	361	23
La Cienega	169	56	84	42	50	19	80
Los Cimientos		28		152	33	73	67
La Cruz	69	20	13	11	27	25	64
Cuchumala		6		40	19		63
La Cuchara de Ostula	83	25	11	80			62
Cuirla							34
Chacala de Ostula		49		76	120	148	97
El Chafre						157	103
Los Encinos		56			56	51	45
La Estanzuela	161	132	47	126	191	171	141
Estopila	249	166	101	139	177	247	200
La Lima	77	34	30		38	36	38
El Manguito					121	17	31
La Manzanilla						159	58
La Mesa	79	20	17	26	7	25	23
La Mina De Ostula	124	72	83	71	100	196	233
El Naranjo		0			160	9	15
El Oate	108	8	56	70	90	77	121
La Parota	110			78	61	59	50
La Parotita					61	16	60
San Pedro N.		158	102	477	354	517	429
La Pitillera				71	76	43	36
Pueblo Viejo					248		5
San Antonio					120	148	59
El Saucito		24			37	125	133
San Juan de las P.					93	148	59
El Socorro						189	83
Las Trojitas	117	100	65	89	46	83	52
San Juan de Lima		0					187
La Placita		69	241	399	731	1113	1437
La Ticla		15	31	104	40	171	281
Bucerias		85	10		5		332
Motines de Oro		0			100	267	117
Colola					72	283	262
Maruata		0			9	98	238
Paso Noria					9		57
Cachan Echeveria		0			14	208	246
Tizupan		0			11	39	264
Guagua		14			76	372	376
Arenas Blancas							154
Tupitina		0		30	164		27
Boca de la Manzani.							209

Source: Recensements démographiques.

8- Comparaison des pyramides démographiques des communes de Coalcomán et Aquila 1980. Décalage enregistré dans la transition démographique et influence de l'émigration aux Etats Unis.



Annexe No 2

**Problèmes posés par la région orientale de la commune
d'Aquila - Définition et limites de la région de Motines - Cas du
village de Coire.**

La région de Motines correspond approximativement aux quatre communes actuelles de Aquila, Coahuayana, Villa Victoria et Coalcomán. Avant la conquête elle constitue un ensemble organisé autour des villages de Motines et Coalcomán et regroupant vraisemblablement les communautés indiennes de Maquili, Aquila, Ostula, Pómaro et Motines d'une part, Coalcomán et Huizontla d'autre part. Cet ensemble semble clairement individualisé et indépendant du pôle d'influence de Zacatula¹ (à l'emplacement actuel du complexe sidérurgique de Lázaro Cárdenas).

Pourtant, pendant l'époque coloniale, la région ne constitue pas une unité administrative en tant que telle et est divisée entre la province de Colima (Motines de Colima) et celle de Zacatula (Motines de Zacatula). Elle désigne alors la totalité de la région côtière de l'actuel Etat de Michoacán². La frontière entre les deux "sous régions" -Motines de Colima et Motines de Zacatula- n'a jamais été clairement établie. D'abord située au niveau du Río Cachán qui traverse la Sierra Madre del Sur depuis Coalcomán, elle se serait par la suite déplacée vers l'est jusqu'au Río Nexpa et même jusqu'au Río Chuta³. Cette confusion perdure jusqu'à la fin du XIX^e siècle en dépit des bouleversements administratifs. Elle est particulièrement visible sur la carte présentée en 1863 par J.G. Romero⁴ où les villages de Pómaro et Coire sont situés sur les rives du Río Balsas comme si l'immense région comprise entre les Ríos Cachán et Balsas s'était brutalement volatilisée⁵. Nous proposons, pour en finir avec autant de confusion, de fixer la limite de notre région de Motines au niveau du Río Nexpa, actuelle frontière entre les communes d'Aquila et de Lázaro Cárdenas. Cette ligne de démarcation semble d'ailleurs indiquer la limite d'influence de la communauté indienne de Pómaro à partir du XVIII^e siècle et après que les habitants des villages de Huahua et Tizupan -

¹ Voir Sylvie Lecoin et al.: "Cartographie et recherche historique : le diocèse du Michoacan au XVI^e siècle d'après les relations géographiques del Indes 1579-1582", Carte No 3, in Trace No 10 Juillet 1986, CEMCA, México.

² Maria de la Cruz Labarthe R.: *La provincia de Zacatula, Historia social y Económica...*, ENAH, Tesis de maestria, 1969, p. 1.

³ D.D Brand, op cit, p. 58,59, 62, 63, 67; M. Labarthe, op cit, p. 166.

⁴ Plano del Estado de Michoacán en 1863, Mapoteca Orozco y Berra, SARH, México, et Noticias para formar la historia y la estadística del Obispado de Michoacán presentadas a la Sociedad Mexicana de Geografía y Estadística en 1860 in Ernesto de la Torre: *El Trópico Michoacano, Hombres y Tierras*, SIDERMEEX, Mexico, 1984, p. 269 à 325.

⁵ Idem p. 274-275.

pourtant tributaires de Zacatula au XVI^e¹- décimés par les pestes du XVIII^e siècle aient été rassemblés à Pómaro en 1737². Ces villages auraient été repeuplés à partir de Zacatula au début du XIX^e siècle et leur aire d'influence reconnue comme appartenant à la communauté indienne de Pómaro. Ces mouvements migratoires sont très mal connus³ mais restent pourtant gravés dans la mémoire des indiens de Pómaro et Coire qui, pour justifier ou expliquer leurs incessantes querelles de frontière, entretiennent la mémoire collective selon laquelle les indiens de Coire auraient été chassés au XVII^e siècle de la région d'Atoyac, sur la côte de l'actuel Etat de Guerrero. Après de longues pérégrinations sur la côte de l'Etat de Michoacán, ils se seraient d'abord établis à Guagua puis à Coire où les communautés indiennes de Ostula et Pómaro leur auraient cédé un territoire. L'étude ethno-linguistique réalisée par Ignacio M. del Castillo y Raul G. Guerrero⁴ en 1946 semble confirmer les différences anthropologiques, ethnologiques et linguistiques entre les habitants de Pómaro et Coire, faisant de ce dernier un groupe allochtone installé à Coire au début du XVIII^e siècle (par "Cedula Real" de 1704). (D'après Brand, les anciens habitants de Coire installés à Pómaro après les épidémies auraient regagné leur village au début du XVIII^e siècle et ainsi retrouvé leur indépendance⁵).

¹Sylvie Lecoin, op cit.

²D.D.Brand, op cit, p. 154 à 156.

³Idem, p. 126, 127 et 179.

⁴Ignacio Miguel del Castillo et Raul G.Guerrero: *En los Motines de Oro, expedicion etnografica y linguistica*, I.N.A.H.,1946, p. 28 à 31.

⁵D.D.Brand, op cit, p. 75.

Annexe No 3**Origine des immigrants installés sur le territoire de l'ancienne communauté indienne de Coalcomán.**

Les "Informations Matrimoniales" exigées par le Clergé au moment du mariage constituent un document particulièrement intéressant pour étudier les migrations. On y trouve en général, le nom, l'âge et la paroisse d'origine de chaque conjoint ainsi que son domicile, le nom des parents et parrains, et le cas échéant, les dispenses obtenues des autorités ecclésiastiques en cas de lien de sang entre les deux conjoints. Il serait particulièrement intéressant, pour un démographe historien, de reconstituer à partir de ces registres paroissiaux l'ensemble du glissement démographique qui commence au XVIII^e siècle dans la région des Altos de Jalisco en direction du sud jusqu'à Coalcomán, et même jusque aux paroisses côtières de Aquila et San Pedro Naranjestil situées sur le territoire des communautés indigènes.

La série conservée à la paroisse de Coalcomán est particulièrement riche. Nous n'avons étudié que très partiellement cette masse d'informations en sélectionnant trois périodes: La première (1855 à 1863) permet d'analyser l'origine des familles installées à Coalcomán pendant la première moitié du XIX^e siècle. La seconde (1879 à 1883) permet de localiser l'origine des familles de la première vague migratoire correspondant à la vente des terrains indivis de la communauté indienne de Coalcomán. Les volumes correspondants aux années 1884-1910 ne sont malheureusement pas disponibles à Coalcomán (peut-être sont-ils perdus ou conservés à l'archive de la Cathédrale de Morelia). Ce "trou" de 25 années nous prive, bien sûr, d'un grand nombre d'informations. La troisième période analysée correspond aux années 1925 à 1932. La proportion d'immigrés y est plus faible, de l'ordre de 30%, et beaucoup d'entre eux viennent de plus près, en particulier des communes voisines de la Sierra Madre del Sur. Cette période correspond aussi aux années troublées de la guerre des "Cristeros".

L'étude des registres de mariage ne fournit qu'une information incomplète et partielle sur les mouvements migratoires. La coutume veut en effet que le fiancé aille se marier dans la paroisse de la jeune fille avant de retourner vivre dans sa région d'origine avec sa femme, ce qui fausserait les conclusions d'une telle étude. En fait, la grande majorité des jeunes hommes mariés à Coalcomán y vivent déjà depuis plusieurs mois ou années et une forte proportion des fiancées sont également originaires d'une autre paroisse, ce qui valide nos conclusions. D'autre part, une telle étude ne permet pas de repérer les migrants déjà mariés,

du moins avant que ne se marient leurs enfants, ni ceux qui restent célibataires¹.

Les tableaux suivants rassemblent l'essentiel des informations recueillies au cours de cette étude.

Tableau No 1: L'immigration dans les Informations Matrimoniales de la Paroisse de Coalcomán.

année	nombre de mariage	fiancé			fiancée		
		originaire Coalcomán	immigré	non dit	originaire Coalcomán	immigré	non dit
1855	85	27	56	2	43	41	1
1856	55	19	36	0	33	21	1
1858	83	34	48	1	45	38	0
1859	61	30	31	0	31	30	0
1860	67	48	29	0	49	28	0
1861	71	42	29	0	46	25	0
1862	62	24	38	0	30	29	3
1863	40	15	25	0	19	20	1
1876	31	14	17	0	16	15	0
1877	68	28	40	0	39	18	11
1878	69	28	41	0	43	26	0
1879	78	35	43	0	50	28	0
1880	51	28	23	0	35	16	0
1881	67	35	32	0	47	20	0
1882	65	30	35	0	46	19	0
1883	18	10	8	0	6	12	0
1925	92	64	28	0	67	25	0
1926	104	61	38	5	79	25	0
1927	24	18	5	1	17	7	0
1929	31	18	12	1	29	2	0
1930	64	55	8	1	55	9	0
1931	99	73	24	2	88	11	0
1932	111	86	25	0	87	23	1

Source: "Informaciones matrimoniales", Paroisse de Coalcomán, 1855- 1932.

-Pour les années 1855-1863, nous incluons dans la colonne "originaire Coalcomán" les fiancés résidant dans les communautés indiennes de la côte qui se mariaient à Coalcomán mais retournaient vivre dans leur village.

-Pour 1963, le registre est interrompu à partir du mois de septembre.

-1883 est une année incomplète.

-Les années 1857 et 1928 manquent.

¹Thomas Calvo: "Migraciones a zamora en los albores de la independencia", in Thomas Calvo y Gustavo Lopez: **Movimientos de población en el occidente de México**, CEMCA, México 1988, p. 215.

Tableau No 2: Origine géographique des immigrants 1855-1863.

Année	1855	1856	1858	1859	1860	1861	1862	1863
Altos de Jalisco	1	1		1	1			
Guadalajara							1	
La Piedad		1	1	1		1		
Churintzio	1		1		1			
Purépero		1	2	1		2	2	2
Ecuandurero								
Ixtlan								
Chavinda								
Zamora-Jacona	2			1				
Tangancicuaro			1					
Tangamandapio								
Sahuayo-Coju.	1							1
Guaracha						1		
Jiquilpan	2	2	2		1	1	1	1
Mazamitla	1				1			
Quitupan								
Jaripo			1			1		
Cotija	8	5	8	8	2	9	2	9
Tocumbo-S.lnes	1	2	1	1			1	
Tinguindin								
Los Reyes	3		1	1				
Periban	1					2		
Tancitaro	6							
Uruapan	1	1	1					2
Taretan-Ario		1						
Ciudad Guzman	1		1	2	1		2	2
Tamazula	1	1	2	3	1		1	2
Tuxpan					1			
Tecalitlan		2	1			1	2	1
Pihuamo	1				1			
Div.Sur Jalisco	1	1	1		1			
Colima	4	4	6	2	1	3		1
Divers Colima		2			3	1	2	1
Terres Chaudes	3		1			1		
Aguililla			1			1	1	1
Villa Victoria			2	1				
Div.Sierra Mad.	3			1	2	1	2	
Divers Mich		1	1		1			
Autres Etats								

Source: "Informaciones matrimoniales", Paroisse de Coalcomán, 1855- 1863.

Tableau No 3: Origine géographique des immigrants 1876-1883.

Année	1876	1877	1878	1879	1880	1881	1882	1883
Altos de Jalisco		1	2	2				
Guadalajara		1		2				1
La Piedad	1	1	2	1		1	4	
Churintzio				1		1	1	
Purépero	3	1	1	1	1	1	2	1
Ecuandurero							1	
Ixtlan					2	1	1	1
Chavinda		1						
Zamora-Jacona		1	1	1		1	1	
Tangancicuaro								
Tangamandapio			1	2			3	
Sahuayo-Coju.		1	1			5		
Guaracha								
Jiquilpan	1			1				1
Mazamitla				1				
Quitupan	1	1	2	1	3	1		
Jaripo			1					
Cotija	3	7	13	11	8	6	6	3
Tocumbo-S.lnes			1				1	
Tinguindin							1	
Los Reyes			3		1		1	1
Periban	1	4			1	1		
Tancitaro			1	1			1	
Uruapan		2						
Taretan-Ario			1	1		1		
Ciudad Guzman	1			1		1		
Tamazula		2		1	1	1		
Tuxpan		1		1	1	1		
Tecalitlan		1		2	1	1	1	
Pihuamo	1	1	1	2		1		
Div.Sur Jalisco		1		1		1	1	
Colima		1	5		1	2	2	
Divers Colima				2				
Terres Chaudes				1				
Aguililla	1		1	1			1	
Villa Victoria				1		1		
Div.Sierra Mad.	1	1	1			1	1	
Divers Mich		1		1	1	2	1	
Autres Etats			1		1			

Source: "Informaciones matrimoniales", Paroisse de Coalcomán, 1876- 1883.

Tableau No 4: Origine géographique des immigrants 1925-1932.

Année	1925	1926	1929	1930	1931	1932
Altos de Jalisco						
Guadalajara						
La Piedad						
Churintzio						1
Purépero	1					
Ecuandurero						
Ixtlan						
Chavinda						
Zamora-Jacona			1			
Tangancicuaro						
Tangamandapio						
Sahuayo-Coju.						
Guaracha						
Jiquilpan						
Mazamitla		1				1
Quitupan		1				
Jaripo						
Cotija	4		1	1		
Tocumbo-S.Ines		1				
Tinguindin						
Los Reyes						
Periban		2			1	
Tancitaro	1	2				
Uruapan					1	
Taretan-Ario						
Ciudad Guzman					1	
Tamazula	2	2		1	2	
Tuxpan						
Tecalitlan						
Pihuamo	1	1			2	1
Div.Sur Jalisco	1		1		1	1
Colima		1			1	2
Divers Colima						
Terres Chaudes	3	1				3
Aguililla	4	4			6	2
Villa Victoria	2	6	2	1	2	4
Div.Sierra Mad.	4	8		1	2	2
Divers Mich		1			1	
Autres Etats			5			

Source: "Informaciones matrimoniales", Paroisse de Coalcomán, 1925- 1932.

Annexe No 4

Les Communautés indiennes de la région de Coalcomán avant le fractionnement et la vente des indivis. Etablissement de la Carte No 4.

Les contours approximatifs du territoire des communautés indiennes ont été reconstitués à partir de l'examen des documents suivants:

-*C.I.de Aquila* : Copie du titre original délivré par le Roi d'Espagne et signé par Hernán Cortes le 5-12-1533, Archivo General de la Nación, Coalcomán, 1898, No 14, f. 38-39v (Notaire: Ismael Velez).

-*C.I.de Maquili* : Arturo Le Harrivel: "Plano del terreno de la comunidad de indigenas de Maquili, en 1900", in G.Sanchez, op cit, p. 80-81, corrigé d'après les plaintes formulées par les indiens de Aquila.

-*C.I.de Huizontla* : "Convenio de Guzmán de 1861", copie par Ignacio Moreno Rubricado, Coalcomán, 30-01-1895, présenté par Rolando Macedo Garcia, médecin à Huizontla, I.M.S.S.-COPLAMAR, 1980 (document photocopié). Enquête auprès de Manuel Ortiz, membre de la communauté de Huizontla.

-*C.I.de Pómaro* : Copie du titre original délivré par le Roi d'Espagne et signé par Hernán Cortes le 16-12-1533, A.G.N.M., distrito de Apatzingán y Coalcomán, juzgado de primera instancia y otros, 1903, No 3, f. 257-267v. "Acta de posesion y deslinde de los terrenos comunales que se confirma al poblado de Pómaro, Municipio de Aquila, Estado de Michoacán de Ocampo, 1961", Archives du Departamento de Asuntos Agrarios y Colonización. Enquêtes auprès de Sebastian Garcia et Camilo Chavez, membres de la communauté de Pómaro. D'après certains témoignages, l'influence de la communauté de Pómaro se serait étendue, à l'époque coloniale, jusqu'aux rives du Rio Balsas.

-*C.I.de Ostula et Coire* : par déduction à partir des documents cités et de plusieurs enquêtes à El Salitre de Estopila et El Sauz del Algodon. La frontière entre ces deux communautés a été tracée de manière approximative.

-*C.I. de Coalcomán* : Ces limites correspondaient approximativement à celles du bassin hydrographique du Rio Coalcomán, légèrement élargies. A l'ouest, la limite suit la ligne de sommets nord-sud (Cerro de La Mina, Cerro Coporo, Cerro de Las Tablas, Cerro El Laurel) mais s'élargit un peu pour embrasser la vallée de Tehuantepec et le plateau de Las Canoas où elle fait frontière avec la communauté de Huizontla. Au nord, la limite correspondait sans doute à la ligne de partage des eaux entre les Rios

Coalcomán et Tepalcatepec (Col de Las Cruces). Au nord-est, la limite de la communauté reste en deça de celle de la commune car l'hacienda de El Terrenate avait déjà envahi les versants nord-est des plateaux de Los Desmontes et Resumidero. C'est la frontière est qui est la plus incertaine car s'il semble certain que les grands plateaux calcaires de Varalaso et Barranca Seca (d'ailleurs inhabités à l'époque) étaient sous contrôle de la communauté, les versants est qui descendent vers la région de Aguililla lui échappaient vraisemblablement depuis déjà longtemps. L'imprécision concernant les limites de l'hacienda de Aguililla ne permettent pas de trancher cette question.

Annexe No 5**La formation de la propriété privée à Coalcomán.**

Pour permettre une étude précise de la formation progressive de la propriété privée dans la Sierra de Coalcomán, nous avons consulté El Archivo General de Notarias de Michoacán (A.G.N.M.) à Morelia, capitale de l'Etat. La recherche des actes notariés permet en effet de vérifier les informations recueillies par enquête auprès des personnes âgées de la commune et d'obtenir de nombreuses informations sur les familles pour lesquelles les enquêtes historiques ne permettaient pas de remonter aussi loin. Le Registre Publique de la Propriété est créé en 1884. Pour les années antérieures, nous ne disposons pas d'informations systématiques regroupées en archives notariales et les éventuels actes notariés sont actuellement dispersés dans d'autres rubriques. L'examen systématique des archives notariales a été effectué pour les années 1884 à 1920 grâce au concours de Martin Sanchez. Elles sont essentiellement constituées d'actes de vente et de testaments. Il resterait, pour compléter cette étude, à rechercher les actes réalisés entre 1871 et 1884, période de désintégration de la communauté indienne. Malgré ces insuffisances, l'étude des archives notariales nous a permis de reconstituer approximativement l'état de la propriété privée à la fin du XIX^e siècle.

1. Les premiers maîtres du sol.

J. Antonio Valladares, originaire de Jiquilpan, fut l'un des premiers grands propriétaires de la région sud-ouest de la commune de Coalcomán et de la commune de Villa Victoria. Il aurait acheté une fraction immense de l'ancienne communauté à un dénommé Gomez, "amis des indiens de Coalcomán", dont le nom correspond à celui du commissaire du gouvernement chargé justement du fractionnement des communaux de Coalcomán et accusé par les indiens de ventes illégales à des membres extérieurs à la communauté¹. Curieusement, ces transactions ne sont pas dénoncées comme illégales contrairement à beaucoup d'autres en 1874². Il faudrait admettre, dans cette hypothèse, qu'un lien quelconque liait A. Valladares à la communauté indienne. Le fait que le nom de sa femme (De Los Angeles Gutierrez) apparaisse dans une liste de membres de la communauté ayant participé à une réunion en 1877 semble confirmer cette hypothèse³.

¹Enquête auprès de Concepción Reyna, Tehuantepec.

²Cette dénonciation est citée par G. Sanchez, op cit p. 72.

³A.G.N.M., 10-03-1884: "Poder otorgado por Cruz Meza a favor de Doroteo Suarez".

D'après Concepción Reyna, agriculteur à Tehuantepec, le terrain contrôlé ou acheté par A.Valladares était délimité par les lieux-dits suivant: El Naranjo, La Chichihua, Las Cebollas, Puerto del aire, El pozo, El Ocotito, La Sierrita, Agua Colorada, Los Laureles, Tapolillo, Santas Mariitas, Ocote de Sereno, Rizco Blanco, La Nogalera, Puerto de los Puercos, Cerro del Burro, La Changuguera, Río de Coalcomán, El Tarasco, El Paso Pedregoso, La Angustera, Ocorlita, Chinillagua, Palanda, Estillero, La Guadalupe et El Naranjo, soit approximativement 30 000 hectares.

Cette immense propriété est ensuite fractionnée et revendue par sa femme, Maria de los Angeles Gutierrez, et ses filles à partir de 1887 et jusqu'en 1909¹. Parmi les propriétés qui s'établissent à la suite de ces ventes, il faut mentionner celles des familles Sanchez (dont l'un des membres assassine A.Valladares en 1895), Gonzalez, Ramos, Reyna, Magallon et Valencia (Pedro Valencia) dont les propriétés, établies à la fin du XIX^e siècle, ont été approximativement dessinées sur la carte No 5.

Concepción Inojoso, originaire de Tuxpan (Jalisco) et qui émigre très tôt vers la sierra de Coalcomán et achète le domaine de "La Hierbabuena" jusqu'au Río de Coalcomán, sans doute dès les premières années qui suivent la désamortisation².

Antonio Pallares, est considéré comme l'un des premiers usurpateurs et leaders du groupe des nouveaux propriétaires pour la défense de la propriété privée³. Dès 1871, il achète plusieurs lots aux indigènes dont un terrain "urbain" aux frères Riveira pour la modique somme de 15 pesos⁴. Il devient rapidement propriétaire d'un grand nombre de terrains dispersés sur l'ensemble de la commune de Coalcomán et achète, en 1884, 10 fractions de l'hacienda de Tepostlán dans le district d'Apatzingan⁵. Après sa mort survenue en 1887, sa femme Juana Ortiz et ses enfants commencent à vendre les propriétés. Ces actes notariés et son testament permettent de reconstituer approximativement l'ensemble de ses anciennes propriétés qui comprenaient les "ranchos" suivants: Lomas de Teshushanes, El Corongoro, La Bueyera del Ocote, Las Rosas, El Llano de Guadalupe, El Puertecito, La Maquina, El Naranjo, El Llano del Campo Santo Viejo, Potrero de Toro, Potrerillo del Rincón, El Cerro de Chipiagua, Las Mesas del Terrenate, El Rincón de Chinistila, La Canita, Rincón de

¹A.G.N.M. 1887: No 5,8,9; 1889: No 3; 1893: No 10; 1909: No 39. Archivo del Registro Público de la Propiedad (A.R.P.P.): Leg. No 2, T No 6, Reg.745, f. 137 et T. No 8, Reg. No 999, f. 101.

²Ces informations proviennent d'une enquête effectuée auprès de Ismael Alvarez à "La Peña". Les documents notariés dont nous disposons ne permettent pas de confirmer ni d'infirmer ces informations.

³N.Vasquez P., op cit, p. 17.

⁴Les frères Riveira, membres de l'ex-communauté vendent également le terrain de "La Chipiagua" à Rafael Gonzalez Pallares pour la somme de 280 pesos. Ces écritures sont visibles au dos du certificat de propriété délivré par le commissaire Gomez à la famille indienne Riveira. Ce document nous a été prêté par Manuel Moreno Munguía à Coalcomán.

⁵A.G.N.M., 20-06-1884.

Magallanes, El Granadillo, Las Cañaditas, La Peñita, La Saucedá, Sierra de Torrecillas, Baranca del Muerto, Rancho Ventura Gomez, La Bueyera de Garibay, les terrains de Tepostlán (Apatzingán) et une trentaine de maisons d'habitation¹.

Juan Sanchez, originaire de Colima, semble également être l'un des premiers immigrants à avoir constitué une propriété d'importance. Nous ne disposons pas d'actes notariés avant 1886 et son nom ne figure pas parmi les leaders du groupe métis mais il semble qu'il se soit installé à Coalcoman dès les années soixante ou soixante-dix si l'on en croit les informations communiquées par son arrière-petite-fille, Concepción Sanchez. Le testament de sa femme et ceux de trois de ses fils donnent une idée approximative des propriétés accumulées²: El Corongoro, Las Rosas, El Ocote Seco (l'ensemble représente environ 6500 hectares et faisait partie du domaine de Antonio Pallares avant 1886), El Tejocote. Ses enfants agrandissent encore la propriété en achetant: El Puerto de las Cruces, La Cofradia et El Izote³. Cette famille ne doit pas être confondue avec la famille Sanchez qui s'installe sur les terres des héritières de Antonio Valladares dans la région de "Los Telares", sur les terrains indivis de Huitzontla et de El Salitre de Estopila.

Juana Mendoza représente l'une des nombreuses familles Mendoza pour la plupart originaires de Cotija et installées à Coalcomán à la fin du siècle dernier. Elle est signataire du texte rédigé par le "groupe des 65" nouveaux propriétaires en 1874 et propriétaire des ranchos de Maruata et Guassima de Maruata dans la vallée irrigable en amont de Coalcoman. Il est probable que les Mendoza (Juan Mendoza) propriétaires des ranchos de Torrecillas, Llamadero, La Cebollita, La meza alta, El Ilorón, El Ahijadero, El Pozo Arcadio, Ferreria, El Llano Largo et Los Cimientos et Mesas del Terrenate⁴, tous situés sur le plateau calcaire au nord-est de Coalcomán, appartiennent à la même famille. En contre-bas, les ranchos de La Parrilla et de El Naranjo ont appartenu également à des Mendoza sans qu'il nous soit possible d'établir avec certitude le lien de parenté. En tout état de cause, un immense territoire était vraisemblablement contrôlé par une même famille Mendoza, certaines fractions ayant été achetées à la famille Pallares.

Pablo Mendoza, également originaire de Cotija, ne semble pas appartenir à la même famille. Il aurait acheté directement aux indiens de Coalcoman une propriété dans le sud de la commune dans les environs de l'actuel village de San José de la Montaña. "C'était des milliers d'hectares

¹A.G.N.M., juzgado de primera instancia, Coalcomán. 1887: No 28; 1888: No 22; 1889: No 14; 1890: No 6,12,27,31; 1891: No 8; 1893: No 23; 1896: No 12; 1897: No 18; 1920: No 22.

²A.G.N.M. 1886: No 15; 1896: No 2; 1898: No 24; 1903: No 16; 1918: No 10.

³A.G.N.M. 1893: No 13; 1911: No 15.

⁴Enquête auprès de Concepción Sanchez, Coalcomán. A.G.N.M. 1892: No 5; 1896: No 12; 1903: No 3; 1907: No 29; 1908: No 10, 20; 1911: No 52, 53.

achetés en échange d'un miroir¹. Ces informations sont complétées par l'étude des actes de vente de ces terrains à partir de 1898 et du testament de Pablo Mendoza . La propriété comprenait les ranchos de El Viboro, Las Tecatas, El Palo Redondeado, Cabeza de Vaca, El Fresno, El Rancho de la Palma et El Rancho Real del Favor². Certains de ces terrains sont revendus aux compagnie américaines au début du XX^e siècle.

Maria Celsa Alvarez de Riveira, est propriétaire de El Cantór, El Naranjal et Coacoyulito dans le sud de la commune de Coalcomán, sans doute depuis la désamortisation des communaux ainsi que des terrains de Las Campanas. Les actes d'achat, antérieurs à 1884, n'apparaissent pas dans les Archives Notariales et son testament de 1899 ne précise pas les terrains concernés. Seules les enquêtes effectuées auprès des personnes âgées de la commune et les hypothèques réalisées en 1891 et 1908 nous ont permis de situer cette propriété³.

Prudencio Avila fait partie d'une famille immigrée très précocement à Coalcomán puisque dans son testament de 1890, il est précisé qu'il était né à Coalcomán. Il était propriétaire d'un très vaste terrain à Las Tabernas sur la rive gauche du Río de Ixtala, ainsi que d'autres terrains plus petits de Campo Santo et de La Playa. Il est donc très probable que Prudencio Avila soit également l'un des premiers métis devenus propriétaires à l'occasion de la désamortisation⁴. Ses enfants agrandissent encore le domaine avec les propriétés de La Gallina et Teshushanes⁵.

Dolores Valencia, originaire de l'Hacienda del Durazno à Jiquilpan, achète à la communauté indienne de Coalcomán les terrains de Camichines et La Parrilla jusqu'au Cerro del Tejocote et Las Tabernas sur la rive droite du Río de Ixtala, domaine représentant plus de 5000 hectares (1871)⁶.

Pedro Valencia constitue dès 1887 une très grande propriété sur la rive gauche du Río El Aguacate en rachetant Los Ocotes aux héritières de Maria de los Angeles Gutierrez soit plus de 3000 hectares. Sa propriété comprend les hameaux suivants: San Acamitlán, Ocorla, Ocorlita, Mantilla, El Potrero, Barranca del Petron, Las Juntas et Los Ocotes. Après division

¹Enquêtes auprès de Santos Virrueta, El Aguacatito et de Daniel Betancourt Mendoza à San José de la Montaña.

²A.G.N.M. 1892: No 13; 1898: No 22; 1902: No 9; 1908: No 9; 1911: No 5 (District de Coalcomán, Salazar et Jiquilpan, juzgado de primera instancia).

³Enquête auprès de Vidal Riveira, petit fils de M.Celsa Alvarez à Las Campanas. A.G.N.M. 1908: No 37,42; 1891: No 13; 1899: No15.

⁴A.G.N.M. 1890: No 5; 1891: No 15.

⁵Idem, Distrito de Salazar, Coalcomán et Jiquilpan, juzgado de primera instancia; 1911: No 35 et 37.

⁶A.G.N.M. 1886: No 14; 1887: No 26; 1903: No 14 (ces deux dernières écritures concernent Basilio Valencia, très probablement fils de Dolores).

par héritage, l'un de ses petits fils, Isidro Valencia reconstitue le grand domaine initial en rachetant de nombreuses parts aux autres héritiers¹.

Famille Tejeda, terrain de El Cerro de los Laureles par héritage de la mère de Rosendo. Ce n'est donc pas le même nom?....

Ignacio Moreno, originaire de la commune de Aguililla est l'un des leaders anti-indiens des années soixante-dix. Il fait main basse sur de très nombreux terrains situés dans la vallée de Coalcomán ou dans les environs immédiats: Carricitos (fraction achetée à l'un des derniers membres de la communauté en 1890), Potrero de Guzman, Potrero de los Nogales, EL Plan de la Guadalupe, El Rancho de Cristobal, La Barranca de los Guayabillos, La Lobera, Las Canoas, El Varaloso².

Famille Farias: Terrains de El Potrero et rive droite du Rio El Aguacatito, ancêtres de Elvira Hernandez.

¹A.G.N.M. 1884: testament de Pedro Valencia du 8-03-1884;1887: No 5; 1900: Testament de Pedro Valencia, fils,No 38. Enquête auprès de Elvira Hernandez, El Terrero de los Ocotes.

²A.G.N.M.1890: No 21; 1892: No11; 1899: f. 6-8; 1901: No 23; 1902: No 12; 1904: No 18; 1905: No 11; 1907: No 5,24 et 25; 1908: No 21 et 45.

2-Etablissement de la carte No 5.

A. Cartographie des haciendas:

-*Hacienda de Coahuayana et San Vicente* : "Plano de las haciendas de Coahuayana San Vicente y Anexas", Distrito de Coalcomán, Estado de Michoacán, México, octubre de 1912. Mapoteca "Manuel Orozco y Berra", S.A.R.H., México, D.F..

-*Hacienda de Ashotán (ou de Chacalapa), hacienda de Hihuitlán, hacienda de Trojes*: Carte approximative réalisée à partir de l'inventaire des "Ranchos" dépendant de ces haciendas dans: "Indice alfabético de la division territorial del Estado de Michoacán de Ocampo en orden de Municipalidades, Tenencias, Haciendas y Ranchos, comprendidos en la ley de 20 de julio de 1909, Morelia, 1912". L'hacienda de Trojes contrôle 70000 hectares en 1890. Dans les années qui suivent, son endettement provoque l'intervention du Fisc qui la confisque en partie en 1893 et vend plusieurs fractions. L'un des acquéreurs rachète par la suite les autres fractions et contrôle à nouveau l'ensemble de l'hacienda en 1903 (G.Sanchez, op cit, p. 144-145). L'hacienda de Hihuitlán est également hypothéquée à la suite de problèmes d'endettement (G.Sanchez, op cit, p. 146-147). L'hacienda de Ashotán (17 000 hectares) est vendue en 1885. C'est l'hacienda de Chacalapa qui est mentionnée par la suite, et en particulier dans "Indice alfabético..." où la plupart des ranchos qui dépendaient auparavant de l'hacienda de Ashotán sont mentionnés comme dépendant de l'hacienda de Chacalapa. Cette dernière achète à la communauté indienne de Maquili la Barranca de la Mojonera en 1908 mais ce terrain semble faire partie de l'hacienda de San Vicente et Coahuayana d'après le plan de 1912.

-*Haciendas de La Mesa del Terrenate et El Terrenate* : "Indice alfabético...", idem. Cette hacienda était en expansion au détriment des terrains communaux de Coalcomán (G.Sanchez, op cit, p. 120-121).

-*Hacienda de Aguililla* : Nous ne disposons d'aucune indication sur ses limites précises. D'après G. Sanchez, la surface de cette hacienda était, à l'époque, de 140 000 hectares (p. 122-123).

-*Hacienda de San Isidro Ticuilucán* : Elle mesurait 126 000 hectares (G.Sanchez, idem, p. 123), mais nous ne connaissons pas ses limites précises.

-*Hacienda de Coahuayula* : L'origine de cette hacienda remonte à l'achat, en 1893 des terrains de Coahuayula à la communauté de Huizontla par un allemand: Daniel Gruhle. La propriété est ensuite revendue à Enrique G. Fortune et agrandie grâce au rachat de plusieurs propriétés privées acquises par différentes familles à la suite du partage des communaux de Coalcomán et de l'achat des terrains appartenant aux communautés indiennes de Huizontla et Coire. Elle se constitue tardivement et regroupe donc plusieurs terrains déjà soustraits aux communautés depuis plusieurs

années. Elle reste de dimension relativement modeste si l'on tient compte du relief particulièrement escarpé à cet endroit et par comparaison avec les autres haciendas mentionnées¹.

B. Situation approximative de quelques propriétés privées de la Sierra de Coalcomán 20 ans après la desamortisation. (les numéros correspondent à ceux indiqués sur la Carte No 5).

1. *Lázaro Magallon*. Enquêtes auprès de Manuel Moreno Munguia et Everaldo Magallon. A.G.N.M., Distrito de Apatzingán y Coalcomán, 1905, No 1.
2. *Ismael Alvarez* : Enquête auprès de Ismael Alvarez, rancho de la Peña.
3. *Lázaro Sanchez* : A.G.N.M., 1891: No 9; 1893: No 10 et 18; 1897: No 3.
4. *Manuel Reyna* : Terrain de Buenavista, communauté de Huizontla. Enquête auprès de Concepción Reyna, Tehuantepec; A.G.N.M., 1897: No 6.
5. *Pablo Ramos* : A.G.N.M., 1894: No 1; 1887: No 8; 1897: No 12; 1903: No 15.
6. *Manuel Reyna* : Terrain de Tehuantepec. Enquête auprès de Concepción Reyna; A.G.N.M., 1909: No 39.
7. *Ignacio Sanchez* : Los Belenes. idem 1887: No 9.
8. *Antonio Valladares* : Résidu de la très grande propriété ayant appartenu à Antonio Valladares, père, puis à Maria de los Angeles Gutierrez, sa veuve.
9. *Pedro Valencia* : Terrain de Los Ocotes. Enquête auprès de Elvira Hernandez; A.G.N.M., 1884: (8 mars); 1887: No 5; 1900: No 38.
10. *Farias* : Enquête auprès de Elvira Hernandez.
11. *Celsa Alvarez de Riveira* : Terrain de Las Campanas: Enquête auprès de Vidal Alvarez, La Campana.
12. *Celsa Alvarez de Riveira* : Terrain de El Cantor: Enquête auprès de Vidal Riveira.
13. *Nino* : Terrain de San Miguel: Enquête auprès de Rogelio Mendoza, San Miguel.
14. *Prudencio Avila* : A.G.N.M., 1890: No 5; 1891: No 15.
15. *Mauro Torres* : A.G.N.M. 1887: No 28; 1889: No 19; 1890: No 2,25 et 28; 1891: No 8; 1903: No 7; 1907: No 24; 1920: No 22.
16. *Ignacio Haro*, A.G.N.M. 1886: No 14.
17. *J. Mendoza* : Enquête auprès de Emilio Mendoza, Higuerita de Vanegas.
18. *Juan Sanchez* : Enquête auprès de Concepción Sanchez, Coalcomán.
19. *José Mendoza (Cecilio et Gregorio)* : idem.
20. *Juan Sanchez* et héritiers : idem.
21. *Juana Mendoza* : A.G.N.M. 1903: No 3.

¹A.G.N.M., 1893: No 8; 1899: f. 29 à 33.

22. *José Vaca* : A.G.N.M. 1890: No 24; 1893: No 23; 1897: No 18; 1908: No 4.

23. *Tejeda* : Propriété de sa mère à El Puerto de la Zarzamora. Enquête auprès de R. Tejeda.

24. *Eudocio Mendoza* : Rancho de Las Mesas del Terrenate. A.G.N.M., 1896: No 12.

25-26. *Ignacio et Gregorio Gonzalez* : Rancho de Ixtala et La Manchita. A.G.N.M., 1887: No 26; 1920: No 4.

27. *Luciano Mendoza* : El Crustel. A.G.N.M., 1900: No 1.

28. *Miguel Diaz* : Barranca Seca. A.G.N.M., 1908: No 8.

29. *Josefa Barragan* : A.G.N.M., 1911: No 52-53.

30. *Manuela Barragan* : La Chichihua. idem, 1897: No 5.

31. *Pablo Mendoza* : Enquête auprès de Santos Virrueta, El Aguatito.

C. Terrains loués ou vendus par les communautés indiennes de la côte.

-*Communauté de Huizontla* : A.G.N.M., 1889: No 21; 1890: No 3; 1891: No 4; 1892: No 15; 1893: No 8,17,18,19; 1897: No 6, 12, 16; 1900: No 31. Voir également G.Sanchez, op cit, p. 78 à 80.

-*Communauté de Pómaro* : Ventes: A.G.N.M., 1899: No 6, 24; 1908: No 17. Camilo Chavez: "Diario de historia de la comunidad de Pómaro", commune d'Aquila (manuscrit). Les terrains La Parota, Las Trojillas, Agua Fria, Siete Ocotes, Santiaguillo, Guagua et Cerro Verde sont loués en 1907 (G.Sanchez, op cit, p. 82-83).

-*Communauté de Maquili* : A.G.N.M., 1908: No 22; 1911: No 24.

-*Communauté de Ostula* : A.G.N.M., 1914: No 12.

-*Communauté de Aquila* : A.G.N.M., 1914: No 8, 1920: No 5.

-*Communauté de Coire* : A.G.N.M., 1914: No 13.

D. Les compagnies américaines.

J.N.Guzman A. et G.Sanchez ont fait l'inventaire des propriétés achetées par la Pacific Timber Company dans: *Michoacán y la inversion extranjera 1880-1911*, op cit, p. 126 à 129 et *El suroeste de Michoacán...*, op cit, p. 153 à 158. Nous signalons ici quelques propriétés qu'ils ne mentionnent pas et qui figurent dans les archives notariales de Morelia:

-*El Santo Nino y La Reforma*: A.G.N.M., distrito de Apatzingán y Coalcomán, juzgado de primera instancia, 1909: No 18.

-*Camichines y la Hacienda de Santa Fé*: idem 1911: No 17.

-*Ojo de Agua de Martin y El Paredon Colorado*: idem 1911: No 20.

-*El Potrero de Guzmán*: idem 1911: No 33.

Annexe No 6

La réforme agraire dans la région de Coalcomán.

Les informations rassemblées dans les tableaux suivants proviennent des archives du ministère de la Réforme Agraire (*Secretaría de la Reforma Agraria*). Celles-ci sont en général classées par village, ejido, ou groupe solliciteur, et regroupées par commune (*municipio*). Dans le meilleur des cas, un plan détaillé annexé au dossier permet de situer les limites des parcelles affectées. Il est par contre impossible de vérifier le nombre de personnes effectivement bénéficiaires à moins d'effectuer de nombreuses enquêtes dans chaque ejido. Le nombre de bénéficiaires présenté lors de la formation de l'ejido est souvent gonflé par le groupe qui fait la demande (on invite parents et amis à s'inscrire sur les listes et à habiter le temps nécessaire sur les lieux de la future dotation). Quelques années après, les personnes ayant effectivement bénéficié de la redistribution se révèlent souvent moins nombreuses. Pour l'ejido de Varaloso, par exemple, 155 "ejidatarios" sont mentionnés alors que les membres de l'ejido ne sont que 48 aujourd'hui, etc...

Tableau No 1: Les ejidos créés dans la commune de Coalcomán.

Ejido	"Sollicitude"	Dotation*	Surface(ha)	Nb bénéficiaires
El Guayabillo (1)	1938	1941	1922	103
El Guayabo (2)	1934	1941	1833	158
Mesa Bonita (3)	1938	1943	2213	85
Trojes (4)	1931	1940	1132	127
extension	-	1956	160	-
Rancho Viejo (?)	1938	1943	2184	84
El Sauz de Trojes(5)	1943	1945	784	41
Pantla (6)	1941	1945	736	26
extension (6)	1960	1972	955	30
El Terrero (7)	1944	1965	2480	31
El Cuarton (8)	1962	1974	1442	54
El Varaloso (9)	-	1959	2715	155
Barranca Seca (10)	1949	1959	4215	280

*Date de la Résolution définitive ou de la parution au journal officiel.

(1) Le numéro est celui indiqué sur la Carte No 10.

Source: S.R.A. Uruapan.

Tableau No 2: Les ejidos créés dans la commune de Villa Victoria.

Ejido	"Sollicitude"	Dotation*	Surface(ha)	Nb bénéficiaires
Villa Victoria (11)	-	1940	4408	278?
El Zipimo (12)	-	1969	2214	80?
Paso Potrerillos(13)	1940	-	3514	38
Zapote de F. (14)	-	1943	2208	48
B.Seca de Larios(15)	1944	1945	4584	67?
Coahuayula (16)	1938	1969	1366	50

*Date de la Résolution définitive ou de la parution au journal officiel.

(1) Le numéro est celui indiqué sur la Carte No 10.

Source: S.R.A. Uruapan.

Tableau No 3: Les ejidos créés dans la commune de Aquila.

Ejido	"Sollicitude"	Dotation*	Surface(ha)	Nb bénéficiaires
Maquili (17)	1936	1965	5700	57
Salinas de la P.(18)	1935	1967	1398	76

*Date de la Résolution définitive ou de la parution au journal officiel.

(1) Le numéro est celui indiqué sur la Carte No 10.

Source: S.R.A. Uruapan.

Tableau No 4: Quelques demandes de dotation ejidale qui ont été refusées dans la commune de Coalcomán.

Hameaux	"Sollicitude"	Refus officiel
La Limita	-	1943
Coalcomán	1939	1957
Barranca del Molino	1967	1968
Marvata	1968	1971
La Pajara	1963	1971
La Zanja	1969	1974
La Cofradia	1957	1979
Los Chapiles	1950	1979
El Salitre	1960	1980
Las Tabernas	1965	1980
Corral de Piedra	1965	1980
Monte Verde	1952	1980
Gal. Gildardo	1957	-
Lucio Blanco	1973	-

Source: S.R.A. Uruapan et enquêtes (Los Pobres).

Annexe No 7

Evolution comparée des prix de quelques denrées produites dans la région de Coalcomán.

Tableau No 1: Evolution des prix du maïs, de la viande de bœuf, du saindoux et de la viande de porc en pesos courants 1927-1979.

Année	Maïs pesos/kg	Viande de bœuf	Saindoux	Viande de porc
1927	0,11	0,95	1,15	1,25
1928	0,11	0,72	1,02	1,21
1929	0,12	0,53	1	1,14
1930	0,15	0,73	0,95	1,18
1931	0,12	0,57	0,95	1,03
1932	0,09	0,39	0,83	0,89
1933	0,09	0,35	0,88	0,85
1934	0,08	0,34	0,80	0,76
1935	0,09	0,4	1,1	0,9
1936	0,12	0,45	1,19	0,92
1937	0,17	0,56	1,50	1,14
1938	0,17	0,61	1,58	1,26
1939	0,16	0,83	1,58	1,36
1940	0,16	1,09	1,49	1,5
1941	0,16	1,19	1,58	1,66
1942	0,16	1,45	2,07	1,92
1943	0,23	2,32	2,68	2,90
1944	0,43	3,75	3,26	4,53
1945	0,41	3,9	3,55	6,31
1946	0,48	4,37	5,13	6,03
1947	0,51	4,13	4,95	6,11
1948	0,53	4,03	5,01	6,19
1949	0,50	4,47	5,01	6,73
1950	0,63	4,92	4,94	6,93
1951	0,87	6,55	5,98	10,07
1952	0,82	6,65	6,15	12,11
1953	0,75	5,77	5,66	11,42
1954	0,81	5,98	6,18	11,84
1955	0,76	8,15	6,98	13,74
1956	0,89	8,60	7,33	14,39
1957	1,17	9,52	7,45	14,78
1958	1,16	10,39	8,32	15,64
1959	1,02	11,85	8,97	16,90
1960	1,04	13,34	9,11	17,88
1961	1,11	14,39	9,52	18,51
1962	1,1	14,35	9,08	18,80
1963	1,11	14,38	8,96	17,89
1964	1,17	14,77	9,22	18,86
1965	1,20	15,48	9,43	19,43
1966	1,26	16,16	9,91	20,37
1967	1,29	16,96	8,82	20,17

Tableau No 1 (suite)

Année	Maïs pesos/kg	Viande de boeuf	Saindoux	Viande de porc
1968	1,30	17,96	8,69	20,61
1969	1,31	18,21	9,04	21,09
1970	1,39	19,77	9,93	22,81
1971	1,42	20,84	10,53	23,05
1972	1,46	22,14	10,34	23,05
1973	1,56	25,88	12,65	25,5
1974	2,03	32,73	23,54	36,65
1975	2,76	35,6	23,8	38,82
1976	3,12	38,97	25,88	40,7
1977	3,72	45,4	32,17	48,34
1978	4,23	62,45	36,56	57
1979	4,49	86,18	38,9	73,47

Source: INEGI-INAH: Estadísticas Históricas de México, Tomo II, p. 745-747.

Tableau No 2: Evolution de l'indice général des prix et de celui de la viande de boeuf, du maïs, du saindoux et de la viande de porc 1927-1979 (indice 100 en 1927).

Année	indice général	viande de boeuf	maïs	saindoux	viande de porc
1927	100	100	100	100	100
1928	90	76	100	88	97
1929	90	56	109	86	91
1930	99	77	136	83	94
1931	88	60	109	82	92
1932	74	41	82	72	71
1933	74	37	82	76	68
1934	71	36	73	70	61
1935	72	42	82	95	72
1936	79	47	109	103	74
1937	101	59	155	131	91
1938	114	64	155	137	101
1939	121	87	145	137	109
1940	129	115	145	129	119
1941	136	125	144	137	133
1942	147	152	145	178	154
1943	196	245	211	233	232
1944	282	395	395	283	362
1945	313	411	368	308	505
1946	374	461	436	446	482
1947	382	434	464	430	489
1948	382	424	484	435	495
1949	401	470	456	435	539
1950	437	518	571	429	554
1951	566	690	794	519	806
1952	618	700	747	534	969
1953	581	608	686	491	914
1954	621	630	739	536	947
1955	732	858	687	606	1099

Tableau No 2 (suite).

Année	indice général	viande de boeuf	maïs	saindoux	viande de porc
1956	765	905	780	636	1151
1957	805	1002	1060	647	1183
1958	890	1094	1055	722	1251
1959	919	1247	928	779	1353
1960	945	1404	949	791	1430
1961	978	1515	1009	826	1481
1962	978	1511	1000	789	1504
1963	974	1513	1011	777	1431
1964	1018	1555	1066	800	1509
1965	1033	1630	1092	818	1555
1966	1074	1701	1148	861	1629
1967	1103	1785	1175	766	1614
1968	1136	1890	1183	754	1649
1969	1154	1917	1190	785	1687
1970	1195	2081	1268	862	1825
1971	1257	2194	1287	914	1844
1972	1283	2330	1327	897	1844
1973	1463	2724	1420	1098	2040
1974	1985	3445	1845	2044	2932
1975	2250	3747	2514	2066	3105
1976	2548	4102	2833	2247	3256
1977	3162	4779	3378	2793	3867
1978	3676	6573	3844	3174	4560
1979	4386	9071	4078	3377	5878

Source: Calculs réalisés à partir des données du Tableau No 1. L'indice général a été calculé à partir des données présentées par INEGI-INAH: **Estadísticas Históricas de México**, Tomo II, p. 745-747.

Annexe No 8

Les ventes de bétail dans les communes de Coalcomán et Aquila.

1- Ventes mensuelles de bétail à l'extérieur de la commune de Coalcomán 1981-1987.

	1981	1982	1983	1984	1985	1986	1987	Total	%total
Janvier	500	350	400	420	600	708	566	3544	7,7
Février	460	350	250	380	380	287	536	2643	5,7
Mars	500	700	280	420	550	285	481	3216	7
Avril	400	370	250	350	480	214	338	2402	5,2
Mai	340	300	180	300	280	115	226	1741	3,8
Juin	210	220	150	100	150	22	91	943	2
Juillet	200	180	100	150	150	56	28	864	1,9
Aout	560	480	500	400	280	63	149	2432	5,3
Septembre	1360	730	1550	600	500	869	605	6214	13,5
Octobre	1500	1250	1470	2250	1200	1831	2186	11687	25,3
Novembre	900	600	640	750	1050	1321	1660	6921	15
Décembre	380	300	700	400	750	581	471	3582	7,8
Total	7310	5830	6470	6520	6370	6352	7337	46189	100

Source: 1981-1985: "Asociacion Ganadera Regional de Morelia," Michoacán. 1986-1987: "Asociacion Ganadera de Coalcomán." Les chiffres présentés sont ceux correspondant au bétail vendu en dehors de la commune d'après les fiches de transit ("guías de transito") conservées par l'association.

2- Répartition par sexe des ventes de bétail à l'extérieur de la commune de Coalcomán en 1987.

	Femelles	Mâles	Total
Janvier	227	339	566
Février	231	305	536
Mars	224	257	481
Avril	135	203	338
Mai	61	165	226
Juin	8	83	91
Juillet	24	4	28
Aout	91	58	149
Septembre	202	403	605
Octobre	366	1820	2186
Novembre	300	1360	1660
Décembre	256	215	471

Source: Asociacion Ganadera de Coalcomán. Les chiffres présentés sont ceux correspondant au bétail vendu en dehors de la commune d'après les fiches de transit conservées par l'association.

3- Destinations principales des ventes de taurillons de la commune de Coalcomán en 1986-1987.

Destination des mâles	1986	1987	Total	%
Huasteca	2146	2423	4569	44,4
Tamaulipas-Coahuila	1269	0	1269	12,3
Guanajuato-Queretaro	468	173	721	7
Jalisco	365	419	784	7,6
Nuevo Leon	0	404	404	3,9
Chihuahua	330	0	330	3,2
Autres destinations	513	1713	2226	21,6

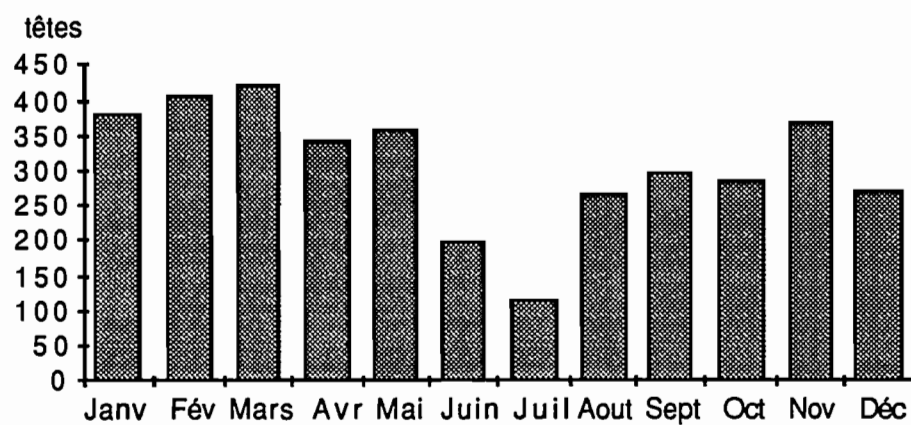
Source: D'après les "Guías de transito". Documents consultés dans les bureaux de l'Asociación ganadera de Coalcomán.

4-Ventes mensuelles de bétail à l'extérieur de la commune d'Aquila 1977-1983.

	1977	1978	1979	1980	1981	1982	1983
Janvier	791	344	402	132	380	208	402
Février	988	284	345	175	423	264	373
Mars	887	699	326	258	241	213	329
Avril	524	373	?	262	215	260	422
Mai	961	444	187	215	167	339	195
Juin	276	218	77	170	443	157	48
Juillet	194	155	71	100	93	77	
Aout	405	327	94	173	114	562	193
Septembre	616	220	328	216		261	145
Octobre	593	245	167	306	307	132	244
Novembre	816	403	159	534	166	168	346
Décembre	420	455	204	223	144	245	213
Total	7471?	4167?	2360	2764	2693	2886	2910

Source: Statistiques "Movimiento general de ganado" élaborées par le bureau "Fomento Rural", Gobierno del Estado de Michoacán, 1986.

5- Répartition mensuelle des ventes de bétail à l'extérieur de la commune d'Aquila: moyenne 1977-1983 (d'après 4).



Annexe No 9

**Les immigrants originaires de la Sierra de Coalcomán installés
dans le village de Tecolapa, Colima.**

Commune d'origine	Arrivée à Tecolapa	Obtention de la parcelle	Mode d'acquisition	Ancienne situation	Superficie actuelle*
Coalcomán	1961	?	achat	métayer	III
Coalcomán	1942	1942	dotation	peon	II
Coahuayana	1964	1967	adjudication	métayer	V
Villa Victoria	1966	1966	achat	ranchero	III
Villa Victoria	1962	1965	adjudication	métayer	VI
Coahuayana	1965	1965	achat	métayer	V
Villa Victoria	1979	1980	achat	rancho	III
Villa Victoria	1967	1967	achat	rancho	III
Coalcomán	1960	1966	adjudication	métayer	V
Villa Victoria	1969	1969	achat	rancho	IV
Villa Victoria	1962	1966	achat	rancho	IV
Villa Victoria	1982	1982	achat	?	VII
Villa Victoria	1951	1969	dotation	métayer	VI
Villa Victoria	1962	1969	dotation	rancho	V
Villa Victoria	1974	1974	achat	rancho	VI
Coalcomán	1968	1969	dotation	métayer	VII
Villa Victoria	1974	1974	achat	rancho	VI
Villa Victoria	1962	1969	achat	rancho	VII
Villa Victoria	1964	1976	adjudication	métayer	VI
Coalcomán	1962	1969	dotation	métayer	VII
Coalcomán	1969	1969	dotation	métayer	VI
Villa Victoria	1974	1974	achat	rancho	III
Coacarnán	1963	1969	dotation	métayer	VI
Villa Victoria	1959	1969	dotation	métayer	VI
Villa Victoria	1974	1974	achat	rancho	VI
Coalcomán	1969	1969	dotation	métayer	VII
Coahuayana	1970	1975	achat	rancho	VI
Aguila	1971	1979	achat	rancho	VI
Coalcomán	1971	1980	dotation	peon	VII
Coalcomán	1968	1980	dotation	?	VII

*- I : Plus de 10 hectares de terres irriguées.

- II: Plus de 10 hectares de terres labourables dont au moins 4 hectares irrigués.
- III: Plus de 10 hectares de terres labourables dont moins de 3 hectares irrigués.
- IV: 5 à 8 hectares de terres labourables dont 1 à 3 hectares irrigués.
- V : 5 à 8 hectares de terres labourables. Pas d'irrigation.
- VI: Moins de 5 hectares de terres labourables. Pas d'irrigation.
- VII: Pas de terres labourables. Pas d'irrigation.

Les quatre ejidos créés dans le village de Tecolapa sont ceux de Tecolapa (1938-1942), La Salada (1959), A.PR.Carranza (1969) et F. Gallardo (1980).

Source: Enquêtes à Tecolapa. Informations gracieusement communiquées par François Léger.

Annexe No 10

Coefficients de pâturage proposés par la SARH pour la région de Coalcomán.

Conditions du pâturage	Forêt tropicale semi-pérenne 0-600 mètres	Forêt tropicale caducifoliée 200-1000 mètres	Bois de pins et chênes 1200-1400 mètres	Etage intermédiaire (feuillus) 800-1200 mètres
Excellente	1,39	2,22	4,12	9,54
bonne	1,5	3,32	6,24	11,67
moyenne	2,63	5,06	9,51	14,75
mauvaise	5,07	8,74	13,62	19,01

Les chiffres en caractères gras sont ceux suggérés par la commission mixte chargée du calcul des coefficients de pâturage (nombre d'hectares par tête de bétail). Une carte de chaque région est établie sur laquelle la commission indique les zones pour lesquelles chaque coefficient sera appliqué. Les limites entre les différentes zones correspondent aux courbes de niveau. Pour les deux premières zones (forêt tropicale semi-pérenne ou caducifoliée), le coefficient correspond à une prairie semée dans les mêmes conditions. Pour les autres zones (bois de pins et chênes et étage intermédiaire) les coefficients sont donnés pour la végétation naturelle. Cette hétérogénéité rend les comparaisons peu significatives. Le coefficient le plus faible (correspondant au meilleur pâturage) est recommandé pour la frange côtière la plus aride comme si la forêt semi-pérenne y était continue alors qu'un coefficient très élevé (reflétant une faible capacité fourragère) est proposé pour les versants qui entourent la vallée de Coalcoman pourtant beaucoup plus propice à l'élevage!

Source: "Comisión técnico consultativa para la determinacion regional de los coeficientes de agostadero", SARH, Estado de Michoacán y Colima, p. 15, 17, 22, 26, 92, 98, 106 et 110.

Annexe No 11

Localisation des exploitations agricoles étudiées dans les communes de Coalcomán, Villa Victoria, Aguililla et Aquila.

1- Commune de Coalcomán.

Village / Hameau	Histoire	Histoire + Système de prod.	Système de production	Total enquêtes
Coalcomán	1 0	1	3	1 4
Higuerita de Vanegas	0	0	2	2
San José de la M.	1	4	0	5
La Gallina	0	0	1	1
Las Aguitas	0	1	0	1
La Parrilla	0	0	2	2
San Miguel	0	1	0	1
Santas Marias	0	1	0	1
Zacasihuite	0	1	0	1
Salitre de Maruata	0	1	0	1
Ixtala	1	1	1	3
Ocorlita	0	1	0	1
Capilla de los Des.	0	0	1	1
La Campana	1	0	1	2
La Planta	0	1	1	2
Terrero de los Ocotes	1	1	0	2
El Palo Verde	0	1	0	1
El Crustel	0	2	0	2
Maruata	0	1	0	1
Canoyitas	0	0	1	1
El Llamadero	0	1	0	1
Las Canoas	0	1	0	1
Tepeguaies	0	1	0	1
La Zanja	0	1	0	1
Las Juntas	0	0	1	1
Barranca Seca	0	0	1	1
El Nacimiento	0	0	1	1
Camichines	0	1	0	1
La Maquina	0	0	1	1
La Guayabera	0	0	1	1
La Guadalupe	0	1	0	1
Los Telares	1	0	3	4
Las Higueras	0	1	0	1
La Pena	1	0	2	3
B.del Naranjal	0	1	0	1
El Coyul	0	1	1	2
Puerto de la Penguilla	1	0	0	1
El Cantor	0	1	0	1
Corongoro	0	0	1	1

1- (suite).

Village / Hameau	Histoire	Histoire + Système de prod.	Système de production	Total enquêtes
El Guayabal	0	0	1	1
La Canita	0	0	1	1
La Cofradia	0	0	1	1
El Izote	0	1	0	1
La Nieve	1	0	0	1
Total com. Coalcomán	18	29	28	75

2- commune de Villa Victoria.

Village / Hameau	Histoire	Histoire + Système de prod.	Système de production	Total enquêtes
Villa Victoria	2	0	0	2
Tehuantepec	3	0	1	4
El Salitre de Estopila	0	2	0	2
La Nuez	0	1	0	1
Huizontla	1	3	1	5
Coahuayula	1	0	0	1
Total Villa Victoria	7	6	2	15

3-Commune d'Aquila.

Village / Hameau	Histoire	Histoire + Système de prod.	Système de production	Total enquêtes
San Pedro Naranjestil	2	10	8	20
Maruata	2	3	7	12
Pómaro	2	3	5	10
Las Campanas	1	1	2	4
Cachán Santa Cruz	1	5	3	9
Cachán Echeverría	0	2	1	3
Las Trojitas	0	0	1	1
La Parotita	1	2	2	5
La Cruz de Pómaro	0	0	1	1
EL Chorito	1	0	1	2
Maruata Viejo	0	0	1	1
El Mirador	0	1	0	1
Los Encinos	1	0	1	2
El Manguito	0	0	1	1
Cerro Prieto	1	0	0	1
Colola	1	0	0	1
El Potrero de Ostula	0	0	1	1
Estopila	1	0	2	3
El Sauz del Algodon	0	2	0	2
Total Aquila	14	29	37	80

4- Commune d'Aguililla.

Village / Hameau	Histoire	Histoire + Système de prod.	Système de production	Total enquêtes
Aguililla	1	0	0	1
Los Nogales	0	1	0	1
Total Aguililla	1	1	0	2

Village / Hameau	Histoire	Histoire + Système de prod.	Système de production	Total enquêtes
TOTAL ENQUETES	40	65	67	172

Annexe No 12

Les systèmes de production: extraits des enquêtes réalisées auprès des agriculteurs des communes de Coalcomán, Villa Victoria et Aquila.

Parmi les 171 enquêtes qui ont été effectuées dans la région (Annexe No 11), 129 nous ont paru assez complètes pour permettre une bonne description de l'unité de production (les autres enquêtes comportant d'avantage de données historiques). Pour chaque exploitation (désignée par une lettre suivie d'un numéro), nous rassemblons ci-dessous les principales données. Les exploitations sont rassemblées en groupes assez homogènes pour que les exploitations du même groupe puissent être analysées dans le cadre interprétatif du même *système de production*. Certaines cases sont parfois laissées en blanc. Elles correspondent à une donnée inexistante ou que nous avons jugée peu fiable, suspecte ou impossible à vérifier. Les données concernant la surface exploitée ou les effectifs du troupeau sont souvent le fruit d'une estimation que nous avons été obligé d'effectuer d'après les informations disponibles par ailleurs et en l'absence de mesures plus précises (c'est souvent le cas pour les exploitations de très grande taille pour lesquelles une mesure précise de la propriété est impossible de même qu'un comptage exhaustif du bétail).

Quelques clefs d'interprétation.

- Fruits, bananiers:
 - .0. aucun arbre.
 - .1. quelques arbres autour de la maison dont la production est destinée à l'autoconsommation.
 - .2. production plus abondante dont une partie est portée sur le marché.
- Forêt de pins:
 - .0. aucune.
 - .1. forêt exploitée individuellement (autoconsommation).
 - .2. forêt dont le bois est vendu aux scieries.
 - .3. grosse exploitation forestière.
- U.T.H.: main d'oeuvre de l'exploitation en Unité de Travail-Homme.
 - .adulte à "plein temps" (chef d'exploitation ou métayer): 1 UTH
 - .métayer ne participant qu'au semis de maïs sur brûlis: 0,5 UTH
 - .enfant en âge de travailler mais scolarisé dans le primaire: 0,5 UTH
- Equipement:
 - .0. aucun.
 - .1. une camionnette.
 - .2. une camionnette et un tracteur.

- USA, émigration du chef de famille:
 - .0. n'est jamais allé aux Etats Unis.
 - .1. y est allé une fois.
 - .2. y est allé plusieurs fois.
 - .3. y va chaque année.
- USA, accumulation:
 - .0. nulle.
 - .1. faible.
 - .2. assez forte (achat d'une camionnette, construction, etc...).
 - .3. décisive (achat d'une propriété).
- Accès indivis:
 - .0. aucun accès.
 - .1. accès limité aux chemins, torrents et petits espace non clôturés.
 - .2. accès illimité.

Calculs économiques: Lorsque les données résultant des enquêtes le permettaient, une estimation du produit brut (P.B.), des charges proportionnelles (C.P.), des charges fixes (C.F.), de la valeur ajoutée par travailleur (V.A./travailleur) et de la valeur ajoutée par hectare (V.A./ha) a été tentée. Pour ce faire, les conventions suivantes ont été adoptées afin de permettre des calculs simples et une approximation immédiate des "résultats économiques" de l'exploitation:

- Toutes les enquêtes n'ayant pas été réalisées pendant le même cycle de culture, deux exploitations identiques peuvent exhiber des rendements très différents si l'une a été visitée lors d'une "bonne année" et l'autre lors d'une "mauvaise année". Ces différences sont volontairement gommées pour permettre les comparaisons et on suppose que les rendements sont similaires pour toutes les exploitations (environ 1 tonne de grain par hectare).

- Les prix utilisés sont ceux du début de l'année 1988. Tous les produits de l'exploitation sont comptabilisés au prix de marché de l'époque (début 1988) quelles que soient les possibilités réelles de vente (ce n'est pas le revenu monétaire qui est estimé mais le produit brut et la valeur ajoutée). Le taux de change était alors de 2200 pesos pour 1 dollar.

Tableau No 1: Les membres de l'oligarchie de Coalcomán (A).

	A1	A2	A3	A4	A5	A6
Sup. totale	1000	2000	1000	5000	600	742
Sup. irriguée	1	0	0		0	12
Sup. non irriguée	0	0	50	40	0	30
Sup parcours	1000	2000	950		600	700
Sup. maïs irr.	0	0	0	0	0	1
Sup. maïs pluvial	0	0	4	40		28
Sup. maïs brûlis	14	10	24	50	6	24
Total maïs	14	10	28	90	6	53
courge asso.	0	0	-	0	0	0
Prairie asso.	+	0	+	+		+
N.unités/ha		+			+	60
N. nb. application		1			1	2
Herbicide l./ha		+			+	1
Credit de campagne	0					+
Récolte feuilles		0	0		0	0
Sup. haricot	0	0	0			0
Sup. luzerne	0,5	0	0			1
Sup pois chiche	0	0	0			8,5
Sup. Sorgho	0	0	0	+		0
Sup. pastèque	0	0	0	0		0
Sup.prairie		0	100			
Fruits	2	0				1
Forêt pins	3	2	1	1	0	+
Nb. bovin	150	350	400	800	120	55
Nb. vaches			120			20
Nb. ventes	20	25	60	100	30	10
Nb; potrero	5		7			9
Taille S/nb	200		140			82
Charge moyenne	0,15	0,175	0,4	0,16	0,2	0,075
Achat aliment	+	0	0	+	=	0
Truies	0	0	0		0	4
Porcs engraisés		0	0		0	60
Nb Chèvre fem	0	0	0		0	0
Nb. équins			10			+
Nb. ruches	0	0	0		0	0
UTH fam.	1	1	0		1	2
UTH métayer	3	1	6	10	2	2
UTH total	4	2	6		3	4
Equipement	1	1	1	3	1	2
USA Nb. fils	2	0	0			0
USA émigration	3	0	0		0	0
Accumulation USA	2	0			0	0
Autre activité	poulailler	0	+			poulets
Produit brut	18700000	13000000	36900000	67000000	14000000	28900000
CH. proportion.	2500000	1900000	5000000	12000000	1000000	5500000
CH. fixes	1500000	3000000	2500000	3000000	1000000	5000000
V.A./travailleur	3900000	4050000	4900000	5200000	4000000	4600000
V.A./hectare	14700	4000	29400	10000	20000	24800

Tableau No 2: Les moyens et grands éleveurs (exploitation familiales).

	B1	B2	B3	B4	B5	B6
Sup. totale	300	400	400	460	350	300
Sup. irriguée	0	0	0	0	0	0
Sup. non irriguée	2	0	0	3	0	0
Sup parcours	298	400	400	457	350	300
Sup. maïs irr.	0	0	0	0	0	0
Sup. maïs pluvial	0	0	0,5	0	0	0
Sup. maïs brûlis	6	6	6	20	8	20
Total maïs	6	6	6,5	20	8	20
courge asso.	0	0	0	0	0	0
Prairie asso.	+	+	+	+	+	+
N.unités/ha	+	+	115	0	35	60
N. nb. application	2		2	0	2	2
Herbicide l./ha	+	+	+	+	1	+
Credit de campagne	0	0		+	+	0
Récolte feuilles	+			0	200	
Sup. Haricot	0	0	0	0	0	
Sup. luzerne	0	0	0	0	0	
Sup pois chiche	0	0	0	0	0	
Sup. Sorgho	0	0	0	0	0	
Sup. pastèque	0	0	0	0	0	
Sup prairie	36	36	36	120	48	120
Fruits	1	1	0	0	0	
Forêt pins	1	1	0	1	1	0
Nb. bovin	80	75	90	140	90	100
Nb. vaches	40			35		
Nb boeufs	2	0	2		0	
Nb. ventes	12	12	12	20	12	12
Nb; potrero	12	4	4		5	6
Taille S/nb	25	100	100		70	50
Charge-animal	0,26	0,19	0,23	0,3	0,26	0,33
Achat aliment	+	0		0	0	+
Truies	0	0	0	0	0	0
Porcs engraisés	1	2	10	11	3	+
Nb Chèvre fem	3	7	0	5	0	0
Nb. équins					5	
Nb. ruches	0	0	0	0	0	25
UTH fam.	2	3	1	3	3	2
UTH métayer	0	0	1	1	0	2
UTH total	2	3	2	4	3	4
Equipement	0	0	1		0	1
USA Nb. fils	0	0	2	0	1	
USA émigration	2	0	0	0	0	0
Accumulation USA	2	0	0	0	0	0
Autre activité	0	0	0	0	0	0
Produit Brut	8650000	7800000	8300000	16750000	7550000	20000000
CH. proportio.	2000000	2000000	2610000	2200000	1800000	1600000
CH. fixes	1000000	1000000	1500000	1000000	800000	2000000
V.A./travailleur	2825000	1600000	2095000	3387000	1700000	4100000
V.A./hectare	20000	13000	10500	27000	14500	55000

Tableau No 2: (suite).

	B7	B8	B9	B10	B11	B12
Sup. totale	540	400?	250	300	400	400
Sup. irriguée	0	0	0	3	0	0
Sup. non irriguée	35	0	0	10	0	6
Sup parcours	505	400	250	287	400	294
Sup. maïs irrigué	0	0	0	0	0	0
Sup. maïs pluvial	16	0	0	5	0	3
Sup. maïs brûlis	0	6	9	8	5+ fils	21
Total maïs	16	6	9	13	25	24
courge asso.	-	-	0	+		0
Prairie asso.		+	+	+	+	+
N.unités/ha	70	40			40	50
N. nb. application	1	1			2	1
Esteron l./ha	+	+		-	+	+
Credit de campagne			0		0	0
Récolte de feuilles	0	0	0		100	+
Sup.haricot	0,5	0	0	1	0	0
Sup. luzerne	0	0	0	1	0	0
Sup pois chiche	16	0	0		0	2
Sup. Sorgho	0	0	0	1	0	1
Sup. pastèque	0	0	0	+	0	0
Sup prairie	50	30	30	48		125
Fruits			0	1		0
Forêt pins	1	1	1	2		1
Nb. bovin	200	200	29	100	100	100
Nb. vaches	80	60	12			25
Nb boeufs						
Nb. ventes	35	40		20	20	13
Nb; potrero			3	13	10	6
Taille S/nb			80	23	40	50
Charge-animal	0,37	0,5?	0,12	0,33	0,25	0,25
Achat aliment	+	0	0	0		0
truies	2	0	0	6	0	
Porcs engraisés		0	0		+	30
Nb Chèvre fem	10	0	0	+		0
Nb. équins	5			4		
Nb. ruches	10	0	0	0	0	0
UTH fam.	1	3	0	3	6	5
UTH métayer	4	1	2	0	0	0
UTH total	5	4	2	3	6	5
Equipement	1	1	1	1	1	1
USA Nb. fils	0	1	0	0	1	2
USA émigration			3	2	2	0
Accumulation USA			3	1	2	0
Autre activité			+	0	0	
Produit Brut	2660000	13800000	3000000	19400000	15500000	18250000
CH. proportio.	4700000	1325000	300000	5600000	5000000	5380000
CH. fixes	2200000	1500000	700000	2000000	1000000	2000000
V.A./travailleur	3980000	2745000	1000000	4000000	1600000	2170000
V.A./hectare	36800	27400		39300	24000	27100

Tableau No 2: (suite).

	B13	B14	B15	B16	B17	B18
Sup. totale		400	600	250	330	275
Sup. irriguée	0,5	0	0	10	1	0
Sup. non irriguée	0	0	0	0	0	0
Sup parcours		400	600	240	330	275
Sup. maïs irrigué	0	0	0	3	0	0
Sup. maïs pluvial	0	6	0	0	0	0
Sup. maïs brûlis	2,5	18	8,5	5	2	
Total maïs	2,5	24	8,5	8	2	
courge asso.	0	+	0	0		0
Prairie asso.	+	+	+	+	+	
N.unités/ha	40	24	47	60	60	
N. nb. appli.	2	1	1		3-Jan	
Esteron l./ha	+	1	0,7	2	+	
Credit de campagne	0	0	0	+	0	0
Récolte feuilles		300	900	0		
Sup.haricot	+	0	0	0	0	0
Sup. luzerne	+	0	0	0	0	0
Sup pois chiche	0	0	0	0	0	0
Sup. Sorgho	0	0	0	0	0	0
Sup. pastèque	+	0	0	0	0	0
Sup prairie	15	110	51	30	12	
Fruits	0	0	0	0	avocats	0
Forêt pins	0	0	1	0	1	1
Nb. bovin	50	150	80	100		80
Nb. vaches				30		
Nb boeufs						
Nb. ventes	8	15	12	15		
Nb. potrero		5	9	7		
Taille S/nb		80	70	35		
Charge-animal		0,37	0,14	0,4		0,29
Achat aliment	0	0	0	0		0
Truies	0	0	0	4	0	0
Porcs engraisés	3	15	30			+
Nb Chèvre fem	10	5	0	0	0	4
Nb. équins			12	5		
Nb. ruches	0	0	0	0	0	0
UTH fam.	2	3	4	3	3	2
UTH métayer	0	3	0	0	0	0
UTH total	2	6	4	3	3	2
Equipement	0	1	0	0	1	1
USA Nb. fils	0	5	0	1	1	3
USA émigre	0	0	0	2		2
Accumu USA	0	2	0	3	0	2
Autre activité	+					+
Produit Brut		16255000	11800000	9900000		
CH. proportio.		1700000	2400000	2500000		
CH. fixes		1000000	500000	500000		
V.A./travailleur		2260000	2625000	2300000		
V.A./hectare		33800	17500	27600		

Tableau No 2: (suite).

	B19	B20	B21	B22	B23
Sup. totale	200	90	100?	200	120
Sup. irriguée	0	0	0	0	0
Sup. non irriguée	0	0	2	0	0
Sup parcours	200	90	100?	200	120
Sup. maïs irrigué	0	0	0	0	0
Sup. maïs pluvial	0	0	1	0	0
Sup. maïs brûlis	8	5	3	10	3
Total maïs	8	5	4	10	3
courge asso.	0	0	+	+	+
Prairie asso.	+	+	+	+	+
N.unités/ha	50	+	+	+	0
N. nb. appli.	1	1	1	1	0
Esteron l./ha	2	+	+	+	0
Credit campagne		0	+	0	0
Récolte feuilles			0	0	
Sup.haricot	0	+	0	0	0
Sup. luzerne	0	0	0	0	0
Sup pois chiche	0	0	0	0	0
Sup. Sorgho	0	0	0,5	0	0
Sup. pastèque	0	0	0	0	0
Sup prairie	48				
Fruits	0	+	0	1	0
Forêt pins	1				
Nb. bovin	100	91	30?	100	40
Nb. vaches	35	50	9	40	16
Nb boeufs		0	0	0	0
Nb. ventes		20		20	
Nb; potrero		7	5	5	1
Taille S/nb		13	20	40	120
Charge-animal	0,4	1	0,3	0,5	0,3
Achat aliment		0	0	0	+
Truies	0	0	0	0	0
Porcs engraisés	0	+	2	0	2
Nb Chèvre fem	0	40		0	+
Nb. équins		5	3	6	3
Nb. ruches	0	0	0	0	0
UTH fam.	3	2	1	3	1
UTH métayer	0				
UTH total	3				
Equipement	1	0	0	0	0
USA Nb. fils	0	0	1	0	1
USA émigration	0	0	0	1	0
Accumu USA	0	0	0	0	0
Autre activité		0	commerce	0	0
Produit Brut		10500000	3500000	12750000	3600000
CH. proportio.		1400000	800000	1600000	560000
CH. fixes		500000	500000	700000	500000
V.A./travailleur		4300000	2200000	3483000	2540000
V.A./hectare		95600	220000	52250	21200

Tableau No 3: Moyennes exploitations de la Sierra de Coalcomán.

	C1	C2	C3	C4	C5	C6
Sup. totale	100?	120	120	100	100	113,5
Sup. irriguée	0	0	0,5	2,5	0	13,5
Sup. non irriguée	2	0	12	0	1	0
Sup. parcours	98	120	107,5	97,5	99	100
Sup. maïs irr.	0	0	0	0	0	3
Sup. maïs pluvial	2	0	2	2	1	
Sup. maïs brûlis	5	8	25	6	6	30
Total maïs	7	8	27	8	7	
courge asso.	0	0	0	0	0	
Prairie asso.	+	+	+	+	+	+
N.unités/ha	100	80	50	35	35	
N. nb. applications	1	2	2	1	2	
Esteron l./ha	+	1	+	+	0,5	
Credit de campagne	0	0			0	
Récolte feuilles	200	40	1000		+	+
Sup.haricot	0	0	0	0,4	1	
Sup. luzerne	0	0	0,3	2	0	0,5
Sup pois chiche	0	0	0	0	0	1
Sup. Sorgho	0	0	2	0	0	
Sup. pastèque	0	0	0	0,1	0	3
Canne à sucre	0	0	0,2	0	0	
Sup prairie	30	45	60	40		
Fruits	1	0	0	0	0	1
Nb. bovin	30	50	40	42	40	77
Nb. vaches	12	15	12	15	12	25
Nb boeufs	2	0	2	2	2	
Nb. ventes	5		7	5	6	25
Nb; potrero	5	2	5	5	3	4
Taille S/nb	20	75	24	20	33	28
Charge moy.	0,3	0,41	0,34	0,42	0,4	0,68
Achat complément		0	+	0	0	0
Truies	1	0	2	2	1	0
Porcs engraisés	6	3	6		11	0
Nb Chèvre fem	2	0	5	7	6	0
Nb. équins	2	3	2		2	
Nb. ruches	0	0	0	2	29	
UTH fam.	2,5	2	2	3	2	1,5
UTH métayer	0	0	3	0	0	4
UTH total	2,5	2	5	3	2	5,5
Equipement	0	1	1	1	0	1
USA Nb. fils	3	0	0	1	1	0
USA émigre	1	2	3	0	2	2
Accumu USA	0	0	3	0	1	2
Autre activité	0	0	0	0	0	0
Produit Brut	4700000	4850000	13100000	7050000	9200000	19500000
CH. proportio.	1040000	1300000	1200000	1000000	1420000	4000000
CH. fixes	500000	500000	1500000	1500000	1000000	2000000
V.A./travailleur	1260000	1525000	2080000	1516000	3390000	2454000
V.A./hectare	31600	25000	87000	45000	67000	120000

Tableau No 4: *Petits tenanciers de la Sierra de Coalcomán.*

	D1	D2	D3	D4	D5	D6	D7
Sup. totale	80	50	60	55	1	20	50
Sup. irriguée		0	0	0,2	1	0	2,5
Sup. non irri.		0	0	2	0	0	4
Sup. parcours		50	60	53	0	20	43,5
Sup. maïs irri.		0	2 à moitié	0	0	0	2
Sup. maïs plu.		0	9 à moitié	0	0	0	4
Sup. m. brûlis	6	3	25	2	2,5 à moitié	6,5 à moitié	4 à moitié
Total maïs	6	3		2	2,5	6,5	10
courge asso.		+	+		0		
Haricot asso.					0		
Prairie asso.	+	+		0 / +	+	+	+
N. unités/ha	100	75	100	+	+	22	+
N. nb. applica.	2	1	2	2		1	
Esteron l./ha	1	0,35	+	+	+	+	+
Crédit de camp.	0	0	+	0	0	0	0
Récolte feuilles		300			100	200	140
Sup. haricot	0	0	2 à moitié	0	1	0	2
Sup. luzerne	0	0	+	0,2	0	0	0
Sup. pois chiche	0	0	5 à moitié	1,2	0	0	0
Sup. pastèque	0	0	1,5 à moitié	0	0	0	0,5
Canne à sucre	0	0		0	+	0	0
Prairie irri.	0	0	2 à moitié	0	0	0	0
Sup. prairie				10	0	+	+
Fruits	1	1	0	0	+	0	0
Bananiers			0	+	+		
Nb. bovins	40	18	32	15	2	9	16
Nb. vaches		6	12	5	2	4	3
Nb. boeufs		0	0	2	0	0	2
Nb. ventes		2		10		1	2
Nb; potrero		3	5		1	1	3
Taille S/nb		17	12		1	20	15
Charge moy.	0,5	0,36	0,5	0,3	2 ?	0,45	0,32
Achat complé.	0	0	0	0	+	0	0
Truies		1		4	0	0	0
Porcs engrais.		3	2	30	1	0	0
Nb Chèvre ferr		0		4	0	0	0
Nb. équins		3	3	2	1	2	
Nb. ruches		0			0	5	0
UTH total	2	2	4	2	1,5	1	2
Equipement	0	0	0	1	0	0	0
USA Nb. fils	0	4	1	0	4	0	0
USA émigration	0	0	0	2	2	0	1
Accumu. USA	0	0	0	2	0	0	0
Autre activité	0	0	0	Commerce			
Produit brut	3600000	3250000		7100000		2625000	4300000
CH. proportio.	1000000	470000		2200000		310000	1000000
CH. fixes	200000	300000		1000000		500000	500000
V.A./travail.	1200000	1240000		1950000		1815000	1400000
V.A./hectare	30000	50000		74000		70000	58000

Tableau No 4: (suite).

	D8	D9	D10	D11	D12	D13
Sup. totale	45	15	50	80	44	55
Sup. irriguée	0,2	0,2	0	1	0	0
Sup.non irriguée	2	0	0	0	1	2
Sup parcours	43	15	45	80	43	53
Sup. maïs irr.	0	0,2	0	0	0	0
Sup. maïs pluvial	1	0	0	0	3 à moitié	1,5
Sup. maïs brûlis	3	1,2	4,5	2,5	5+5,5 à 1/2	6
Total maïs	4	1,4	4,5	2,5	13,5	7,5
courge asso.	+	+			+	0
Prairie asso.	+	0		+	+	+
N.unités/ha	105	85	60	80	45	100
N. nb. application	2	2	2	2	2	2
Esteron l./ha	1,5		1,2	+	+	+
Credit de campagne	+	0	0	0	+	0
Récolte feuilles	1000	100	150	+	1100	0
Sup.haricot	0,25	0,2	0	+	2 à moitié	0,3
Sup. luzerne	0	0	0	0,3	0	0
Sup pois chiche	0	0	0	0	1	0
Sup. Sorgho	0	0	0	0	0	0
Sup. pastèque	0	0	0	0	0	0
Canne à sucre	0,2	+	0	0	1,5 à 1/4	0
Prairie irri.	0	0	0	0	0	0
Sup.prairie	10	+	8	+		12
Fruits	0	0	+	0	+	0
Bananiers					+	
Nb. bovins	14	7	7	2	15	39
Nb. vaches	3	3	1	1	6	16
Nb boeufs	0	0	0	0	0	0
Nb. ventes	4	1	1	1		6
Nb; potrero	5	2	3	4	5	4
Taille S/nb	9	7,5	16	20	9	14
Charge moy.	0,35		0,14	0,02	0,33	0,7
Achat complémen	+	0		0	0	
Truies	1	0	2	0	2	0
Porcs engraisés	6	1		0	15	0
Nb Chèvre fem	0	1	0	0	4	0
Nb. équins	3	1	3	2		2
Nb. ruches	0	0	0	0	100	0
UTH total	2	1	2	1	3	1
Equipement	0	0	1	1	0	0
USA Nb. fils	0	0	2	0	0	0
USA émigration	2	2	0	2	0	0
Accumulation USA	0	1	2	2	0	0
Autre activité			artisanat		0	
Produit brut	4050000	1050000	2550000	1200000	16440000	6450000
CH.proportio.	1000000	220000	560000	250000	2430000	1900000
CH. fixes	500000	100000	500000	150000	1000000	500000
V.A./travailleur	1275000	730000	745000	800000	4330000	4050000
V.A./hectare	28300	48600	30000	10000	232000	73600

Tableau No 5: Petits producteurs métis installés sur les indivis communautaires.

	E1	E2	E3	E4	E5	E6	E7
Nb par.clôture	2	5	1	4			3
Sup.tot.clôture	?	58	10	60			20
Sup. irriguée	1	4	0	1	0	0	0
Sup. non irri.	0	2	0	0	0		2
Sup parcours		52	10	59			18
Sup. maïs irr.	0	2 à moitié	0	0	0	0	0
Sup. maïs plu	0	0	0		0	0	2
Sup. m. brûlis	5	8	8	6	5	3,5	2
Total maïs	5	10	8	6	5	3,5	4
courge asso.	0	0		0	0		
Prairie asso.	+	0	0	0			+
N.unités/ha	+	75	75	50	+	+	0
N. nb. appli.	2	1	1	1		1	0
Esteron l./ha	1	1,2	1	+	+	+	0
Credit de camp.	+	0	+	0	+	0	0
Récolte feuilles	800	+	0	0			
Sup.haricot	0	2	0	0	0	+	
Sup.pastèque	0	0	0	0	0	0	0,5
Sup.prairie		0	0				
Fruits	2	1	1	1	1	2	
Bananiers	1	0	0	0		2	
Nb. bovins	25	20	10	50		25	12
Nb. vaches	8	6	5	18	4	9	5
Nb boeufs	0	0	1		0	0	0
Nb. ventes		3			2		2
Nb; potrero	2	6	1	4			3
Taille S/nb		10	10	15			7
Accès indivis	2	0	1	2		2	1
Char.moy/clô		0,33	1	0,85			0,6
Achat comp.		0		+		0	0
Truies	3	1	2	2	0	0	0
Porcs engrais	5	2	13	9	5	0	3
Chèvres total	100	8	0	2	20	70	10
Nb Chèvre fem		3	0	1	7		3
Ventes chèvres	30	+	0	0		40	
Nb. équins	4	3	3		3	3	
Nb. ruches	0	1	0	0	0	0	
UTH total		2	2	2	1	2	1
Equipement	0	0	0	1	0	0	0
USA Nb. fils		0			0	0	0
USA émigre	0	2			2	0	0
Accumu USA	0	3			2	0	0
Autre activité	0	pain	0	0			0
Produit brut	5850000	4850000	5150000	6050000	3750000	5050000	2750000
CH.proportio.	1350000	1500000	2100000	1680000	1000000	780000	440000
CH.fixes	500000	300000	300000	1000000	500000	500000	250000
V.A./travail.	2000000	1525000	1375000	1635000	2250000	1885000	2060000
V.A./hectare		52900		56170			103000

Tableau No 6: Minifundia sur indivis communautaires.

	F1	F2	F3	F4	F5
Nb par.clôturée	2				
Sup.tot.clôturée	1,9				
Sup. irr/humide	0,4	0	0	0	0
Sup. non irriguée	0	0	0	0	0
Sup parcours	1,5				
Sup. maïs irrigué	0,4	0	0	0	0
Sup. maïs pluvia	0,4	0	0	0,5	0
Sup. maïs brûlis	0	0,5	0,5 + 2 à mort	3	1
Total maïs	0,8	0,5	2,5	3,5	1
courge asso.			+	0	+
Prairie asso.		+			+
N.unités/ha	0		0	+	+
N. nb. appli.	0		0		
Esteron l./ha			+	+	+
Credit de campagne	0	0	0	+	0
Récolte feuilles	+ vente				
Sup.haricot	0	0	0	1,2	0
Sup. pastèque	0	0	0	0	0
Sup.prairie	0	0	0	0	0
Fruits	1	1	1	1	1
Bananiers	2	1	1	1	1
Nb. bovins	0	15	12	7+8 à moitié	8
Nb. vaches	0		6	3 + 3	3
Nb boeufs	0	0	0	0	
Nb. ventes	0			1,5?	
Nb; potrero	2	2	1	1	2
Accès indivis	0				
Achat complément	0				
Truies	0	0	1	1	
Porcs engraisés	?	0	1	4	
Chèvres total	0		0		
Nb Chèvre fem	0	0	0	0	3
Ventes chèvres	0		0		
Nb. équins	1		2	1	2
Nb. ruches	0	0	0	0	
UTH total	1	1	1	2	2
Equipement	0	0	0	0	0
USA Nb. fils	0	0	0	0	2
USA émigre	2	2	2	0	0
Accumu USA		1		0	0
Autre activité	0	0		0	0
Produit brut	1000000	1350000	1700000	2650000	1000000
CH.proportio.	100000	120000	275000	610000	40000
CH.fixes	100000	100000	100000	150000	50000
V.A./travailleur	800000	1130000	1325000	945000	910000
V.A./hectare	400000				

Tableau No 7: Exploitations côtières (communautés indiennes).

	G1	G2	G3	G4	G5	G6	G7
Nb par.clôturée	2	4	3	1		4	5
Sup.tot.clôturée				50?		14,5	68,5
Sup. irr/hum	0,2	0,5	1	0		0	0,5
Sup.non irr.	10	0	5	3		7,5	8
Sup parcours				47		7	60
Sup. maïs irr.	0	0,5		0	0,5	0	0,5
Sup. m. pluvial	10		5	3	2	5	8
Sup. m. brûlis	0	2	0	2	0	1	5
Total maïs	10	2,5	5	5	2,5	6	13,5
courge asso.	0	+	0	0	+		+
Haricot asso.	0		0	0	0		
Prairie asso.	0	+	+	0	0	+	+
N.unités/ha	+	0	0	+	10	0	0
N. nb. appli.		0	0	1	1	0	0
Herbicide l./ha	+	+	+	+	+	1	+
Credit de camp.	+		0	+	+	+	+
Récolte feuilles	0	0	0				+
Sup.haricot	0	0	0	+	+	0	0
Sup. pastèque	0	+	0	0	0	0	+
Sup.prairie				0	0		
Fruits	2		1	1		0	1
Bananiers	1			0		0	2
Cocotiers	1		100	0		+	+
Nb. bovins	25	4	5	3 à moitié		18	
Nb. vaches	8?	0		3	6	8	10
Nb boeufs	0	4	0	0	0	0	0
Nb. ventes		0	1	0	2	3	
Nb; potrero	2	4	3	1		4	5
Taille S/nb				50?		3,6	13,7
Accès indivis	2	2	2	2	2	2	2
Char.moy/clôt						1,24	0,58
Achat comp.	0	0			0	+	0
Truies	0	0			0	0	6
Porcs engrais			12	2	1	2	16
Chèvres total	0	10	+	0		20	10
Nb Chèvre fem	0			0	10		
Ventes chèvres	0			0	10	20	
Nb. équins	3	2	2	4	1	2	2
Nb. ruches	0	0	0	0	0	0	0
UTH total	2	2	2	1	1,5	2	3
Equipement	0	0	0	0	0	0	0
USA Nb. fils	0	0	0	0	0	0	0
USA émigre	0	0	0	0	0	0	1
Accumu USA	0	0	0	0	0	0	0
Autre activité	auberge	0	0	0	0	maquignon	commerce
Produit brut	5100000	3050000	4300000	2200000	2050000	9750000	9700000
CH.proportio.	1300000	450000	1600000	1000000	220000	7350000	2500000
CH.fixes	500000	200000	300000	300000	100000	500000	1000000
V.A./travail.	1650000	1200000	1200000	900000	1153000	1200000	2230000
V.A./hectare				18000		171000	98500

Tableau No 7: (suite).

	G8	G9	G10	G11	G12	G13	G14
Nb par.clôturée	5	2	2	2	1	3	
Sup.tot.clôturée	?		18	12	5		
Sup. irr/hum	1	0	0	0	0	0,5	0,2
Sup. Temporal		0	8	2	5	3	9
Sup parcours			10	10	0		
Sup. maïs irr.	0	0	0	0	0	0,5	0,2
Sup. maïs Temp	3	0	8	2	5	3	9
Sup. maïs des.	2,5	3	0	3	0	1,5	0
Total maïs	5,5	3	8	5	5	5	9,2
courge asso.		+	+	+			
Haricot asso.		0		0			0,2
Prairie asso.	+	+	+				
N.unités/ha	0	0	0	+	0	0	0
N. nb. appli.	0	0	0	1	0	0	0
Esteron l./ha	+	1	+	1	+	+	+
Credit de camp.		0	+	0			+
Récolte feuille	0		0				
Sup. pastèque	0	0	+	0	0	0	
Sup.prairie		+	10	+			
Fruits		0	2	1	0		
Bananiers		0	1	0	0		
Cocotiers	85	0	30			+	
Nb. bovins	18	5	20	25	10	17	0
Nb. vaches	10			18	4	12	0
Nb boeufs	0	0	0	0	0	0	0
Nb. ventes	3			4	2	4	0
Nb; potrero	5	2	2	2		3	
Taille S/nb			9	6			
Accès indivis			2	2	2	2	
Char.moy/clôt			1,1	2			
Achat comp.	0	0	0	0		0	
Truies	0	0	+	2	0	0	
Porcs engrais	+	+	14	10	0	3	
Chèvres total	0	0	12 à moitié	40	30	35	80
Nb Chèvre fem	0	0					
Ventes chèvres	0	0				20	
Nb. équins	2		2				
Nb. ruches	0	0	0	20	0	0	0
UTH total	2	1	1,5	3	1,5	1,5	2
Equipement	0	0	0	0	0	0	0
USA Nb. fils	0	0	0	0	0	0	0
USA émigre	0	0	0	0	0	0	0
Accumu USA	0	0	0	0	0	0	0
Autre activité	0	pêche	0	0	0	0	0
Produit brut	8950000	1300000	6200000	7600000	3300000	4550000	4200000
CH.proportio.	740000	200000	2640000	840000	700000	900000	870000
CH.fixes	500000	200000	600000	500000	300000	500000	200000
V.A./travail.	1355000	900000	1900000	2085000	1530000	2100000	1565000
V.A./hectare			164000				

Tableau No 8: Les métayers.

	H1	H2	H3	H4	H5	H6	H7
Sup. totale	0	0	0	0	0	0	0
Sup. irriguée	0	0	0	0	0	0	0
Sup. non irr.	0	0	0	0	0	0	0
Sup parcours	0	0	0	0	0	0	0
Sup. maïs irr.	0	0,1	0	8	1,5	0	0
Sup. maïs plu	0	5	0	0	6	0	6
Sup. m. brûlis	8	5	6	0	4	10	1,2
Total maïs	8	10,1	6	8	11,5	10	7,2
courge asso.	0	0			0	+	+
haricot associ	0	0,1		8	1,5		
Prairie asso.	+	+	+		+	+	+
N.unités/ha	50	40	40	+	65		+
N. nb. appli.	2	2	2		2	2	
Herbicide l./ha	+	2	+	+	+	1,5	+
Credit de camp.	0	0	0	0	0		0
Récolte feuilles	250	100	0	0		+	
haricot seul	0	0	0	0	0	+	0
Sup. luzerne	0	0	0	3	+	0	0
Sup pois chi.	0	3	0	0		0	4
Sup. Sorgho	0	0	0	0	4	0	0
Sup. pastèque	0	0,1	0	1	0,5	0	0
Canne à sucre	0,2	0	0	0	0	0	0
Prairie irri.	0	0	0	0	0	0	0
Fruits	0	0	0	0			0
Bananiers	+	0	0	0	+	+	0
Nb. bovins	3	3	6	5	3	8	0
Nb. vaches	2	1	2	2	2	3	0
Nb boeufs	0	0	0	0	0	0	0
Nb. ventes	1	0	0	0	0	1	0
Truies	1	0	0	0	0		0
Porcs engrais	11	4	1	+	2	3	0
Nb. Chèvre fem	2	0	0	0	0		0
Nb. équins		2			2		1
Nb. ruches	0		0	0	0	8	0
UTH fam.	2	2	1	4	2	2	1
Equipement	1	0	0	0	0	0	0
USA Nb. fils	0	1	0	0	0		0
USA émigre	2	0	2	0	0		0
Accumu USA	2	0	1	0	0		0
Autre activité	0	0		gérant	gérant	0	0
Produit brut	5150000	4300000	2350000	5100000	5000000	5250000	3100000
C.H.proportio	1860000	1100000	510000	1000000	1150000	800000	760000
C.H.fixes	500000	200000	200000	500000	500000	200000	200000
V.A./travail.	1395000	1500000	1640000	900000	1675000	1625000	2140000
V.A./hectare							

Tableau No 8: (suite).

	H8	H9	H10	H11	H12	H13	H14
Sup. totale	0	0	0	0	0	0	0
Sup. irriguée	0	0	0	0	0	0	0
Sup. non irr.	0	0	0	0	0	0	0
Sup. parcours	0	0	0	0	0	0	0
Sup. maïs irr.	0	0	0	0	4,5	0	0
Sup. maïs plu	0	0	8 fermage	0	0	0	0
Sup. m. brûlis	3	23	5 fermage	11 fermage	30	7	6
Total maïs	3	23	8	11	34,5	7	6
courge asso.	0		0	0	0,1	0	0
haricot associ			0	0	4,5	0	0
Prairie asso.				+	0 / +	+	+
N. unités/ha	100	+		10	+	+	65
N. nb. appli.	2			1		1	
Herbicide l./ha	2	+		+	+	+	+
Credit de camp.	0	0	0	0	+	0	0
Récolte feuilles	+		300	200			0
haricot seul	0	0	0	0	0	0	0
Sup. luzerne	0	0	0	0	0,1	0	0
Sup. pois chi.	0	0	0	0	0	0	0
Sup. Sorgho	0	0	0	0	0	0	0
Sup. pastèque	0	0	0	0	0	0	0
Canne à sucre	0	0	0	0	0	0	0
Fruits	0	0	0	0	0	+	
Bananiers	0	0	0	0	0	0	0
Nb. bovins	2	4	10	0	1	25	6
Nb. vaches	1	4	4	0	1	10	2
Nb. boeufs	0	0	0	0	0	0	0
Nb. ventes	0	0	2	0	0	5	1
Nb. va. traite	1	0	2	0	2 à moitié	6+30 à 1/2	40 à moit.
Nb. mois trait	5	0		0	5		5
Truies	1	0	1	3	2	2	0
Porcs engrais	6	0	6	20	25	24	1
Nb. Chèvre fem	0	0	0	0	0	4	0
Nb. équins	1		5	3			
Nb. ruches	0	0	10+29 à 1/2	0	0	100 à moitié	0
UTH fam.	2	3	3	2	3	2,5	1
Equipement	0	0	0	0	0	1	0
USA Nb. fils	1	0	0	2	0	7	0
USA émigre	0	0	1	1	2	0	0
Accumu USA	0	0	1	0	1	0	0
Autre activité	0	0	0	forgeron	0	0	salaire
Produit brut	2000000	7700000	5700000	6600000	15950000	15900000	0
C.H. proportio	960000	2600000	1540000	2600000	6700000	4200000	
C.H. fixes	100000	200000	400000	500000	500000	1500000	
V.A./travail.	470000	1830000	1250000	1750000	2915000	3430000	

Tableau No 9: Système traditionnel sur indivis communautaires.

	J 1	J 2	J 3	J 4	J 5	J 6
Nb par.clôturée	2	1	2	2	2	1
Sup.tot.clôturée		1	3	15,5	1	
Sup. irr/humi	0,5	1	3	0,5	1	0
Sup. non irriguée	0	0	0	0	0	0
Sup parcours		0	0	15	0	
Sup. maïs irr.	0,5	1	0	0	0	0
Sup. maïs pluvial	0	0	0	0	0	0
Sup. maïs brûlis	1,5	2	0,5	1	3	2
Total maïs	2	3	0,5	1	3	2
courge asso.		0				+
Haricot asso.	0,5	1				
Prairie asso.	0	0		0		
N.unités/ha	+	40		100	60	0
N. nb. appli.	1	1		2	2	0
Herbicide l./ha	0	1		+	+	0
Crédit de campagne	0	+	0	0	0	0
Récolte feuilles					600	
Sup. haricot	0	0		0	0	0
Sup.prairie	0	0		0	0	0
Fruits	1	1	2	1	2	1
Bananiers	1	1	2	1	1	0
Cocotiers	0	0	0	0	0	5
Nb. bovins	0	10	0	0	6	0
Nb. vaches	0	6	0	0	3	0
Nb boeufs	0	0	0	0	0	0
Nb. ventes	0		0	0	1	0
Nb; potrero		0	0	1	0	1
Taille S/nb				15		
Accès indivis	2	2	2	2	2	2
Char.moy/clôt						
Achat aliment		0	0	0	0	
Truies	0	1	3	0	2	0
Porcs engrais	3	6	3	2	7	1
Chèvres total	0	3	16	+	14	0
Nb Chèvre fem	0	1	7	0	4	0
Ventes chèvres	0		3	0		0
Nb. équins		3		0		
Nb. ruches	0	0	0	0	19	0
UTH total	1	1	1	1	2	1
Equipement	0	0	0	0	0	0
USA Nb. fils	0	0	0	0	2	0
USA émigre	0	2	1	2	2	0
Accumu USA	0	1	1	2	1	0
Autre activité		0	0	0	0	0
Produit brut	1050000	2850000	1250000	600000	3950000	750000
Ch. proportio	350000	950000	320000	100000	1240000	100000
Ch. fixes	200000	500000	200000	40000	300000	100000
VA/travailleur	500000	1400000	730000	460000	1205000	550000

Tableau No 9: (suite).

	J7	J8	J9	J10	J11	J12
Nb par.clôturée	2	1		1	1	1
Sup.tot.clôturée	11	?		?	10	2
Sup. irr/humi	1	0		0	0	0
Sup. non irriguée	0	0		0	0	0
Sup parcours	10				0	2
Sup. maïs irr.	0	0		0	0	0
Sup. maïs pluvial	0	0		0	0	0
Sup. maïs brûlis	2,5	3	2	1	1	1,5
Total maïs	2,5	3		1	1	1,5
courge asso.		+		+		
Prairie asso.	+					
N.unités/ha	0	0	0	+	0	0
N. nb. appli.	0	0	0	1	0	0
Herbicide l./ha	0	0	+	+	0	0
Crédit de campagne	0	0	0	0	0	0
Récolte feuilles				vente		Vente
Sup. haricot	+	0	+	0	0	0
Sup.prairie	0	0	0	0	0	0
Fruits	0	0		1	1	0
Bananiers	2	0		0	0	1
Cocotiers	40	0		0	0	
Nb. bovins		0	3	0	12	0
Nb. vaches	5	0	1	0	3	0
Nb boeufs	0	0	0	0	0	0
Nb. ventes	1	0	0	0	2	0
Nb; potrero	2	1	1	1	1	1
Taille S/nb					10	2
Accès indivis	2	2	1	1	2	2
Char.moy/clôt	0,5				1,2	
Achat aliment	0		0	0	0	
Truies	0	0	1	0	0	2
Porcs engrais	3	5		2	0	
Chèvres total	10	0	0	0	0	15
Nb Chèvre fem	4	0	0	0	0	10
Ventes chèvres		0	0	0	0	12
Nb. équins			0	1		2
Nb. ruches	0	0	0	0	0	0
UTH total	1,5	1	1	0,5	1	
Equipement	0	0	0	0	0	0
USA Nb. fils	0	0	0	0	0	0
USA émigre	0	0	0	0	0	0
Accumu USA	0	0	0	0	0	0
Autre activité	0	0		0	route velador	Pain
Produit brut	2100000	1650000	1300000	600000	1100000	
Ch. proportio	450000	650000	300000	200000	200000	
Ch. fixes	200000	200000	100000	30000	100000	
VA/travailleur	970000	800000	900000	740000	800000	

Tableau No 9: (suite).

	J13	J14	J15	J16	J17	J18
Nb par.clôturée	3	1	0	1	0	1
Sup.tot.clôturée	30	10	0	1	0	2
Sup. irr/humi	0	0	0	1	0	0
Sup. non irriguée	0	0	0	0	0	2
Sup parcours	30	10	0	0	0	0
Sup. maïs irr.	0	0	0	1	0	0
Sup. maïs pluvial	0	0	0	0	0	2
Sup. maïs brûlis	3	5	3	2	1	1,5
Total maïs	3	5	3	3	1	3,5
courge asso.	+		+		+	+
Haricot asso.					+	
Prairie asso.	+		0	0	0	+
N.unités/ha	0	0	0	0		0
N. nb. appli.	0	0	0	0		0
Herbicide l./ha	0	1	0	0		0
Crédit de campagne	+	0	0	0	0	0
Récolte feuilles			+			vente
Sup. haricot	0	1	0	0	0	0
Sup.prairie	vente	0	0	0		0
Fruits		1	1	1	1	1
Bananiers		1	1	1	1	0
Cocotiers	50	0		65	0	
Nb. bovins	0	2 à moitié		0	0	17
Nb. vaches	0	1 à moitié	10 à moitié	0	0	12
Nb boeufs	0	0	0	0	0	2
Nb. ventes	0	0		0	0	
Nb; potrero	3	1	0	1	0	1
Taille S/nb	10	10		1	0	2
Accès indivis	2	2	2	2	2	2
Char.moy/clôt	0			0		
Achat aliment			0	0	0	0
Truies	0	1	0	2	0	0
Porcs engrais	+	5	4	6	0	3
Chèvres total	0	0	0	0	13	40
Nb Chèvre fem	0	0		0	5	
Ventes chèvres	0	0	0	0		
Nb. équins	2	1	1		1	
Nb. ruches	0	0	0	0	0	0
UTH total	1	1,5	1	1	1	1
Equipement	0	0	0	0	0	0
USA Nb. fils	0	0	0	0	0	0
USA émigre	0	0	0	0	0	0
Accumu USA	0	0	0	0	0	0
Autre activité	0	0	0	musicien	0	musicien
Produit brut	1100000	2450000	1900000	2100000	700000	3100000
Ch. proportio	150000	750000	550000	750000	50000	750000
Ch. fixes	100000	200000	200000	150000	100000	300000
VA/travailleur	850000	1000000	1150000	1200000	550000	2050000

Tableau No 9: (suite).

	J19	J20	J21	J22	J23	J24
Nb par.clôturée	3	0	0	0	0	1
Sup.tot.clôturée						
Sup. irr/humi						
Sup. non irriguée						
Sup parcours						
Sup. maïs irr.	0	0			0	
Sup. maïs pluvial	0	0			0	
Sup. maïs brûlis	1	0	1	10?	0	3,5
Total maïs	1	0			0	3,5
courge asso.	+					+
Haricot asso.	+					
Prairie asso.				0		
N.unités/ha	0		+	+		0
N. nb. appli.	0		1	1		0
Herbicide l./ha	0		+	+		0
Crédit de campagne	0	0	0	+	0	0
Récolte feuilles						
Fruits	1			1	1	1
Bananiers				0	1	
Cocotiers	47					
Nb. bovins	10?	0	2	7	qq à moitié	0
Nb. vaches		0	1	4		0
Nb boeufs		0	0	0		0
Nb. ventes		0	0			0
Nb; potrero	3	0	0			0
Taille S/nb						0
Accès indivis	2	2	2	2	2	2
Char.moy/clôt						
Achat aliment	0	0	0	0	0	0
Truies	0	2	1	2	0	
Porcs engrais	+			+	0	+
Chèvres total		20	27	10	50	28
Nb Chèvre fem	14	10		4		15
Ventes chèvres				8		
Nb. équins		2	2			
Nb. ruches	0	0	0	0	0	
UTH total	1	1	1	2	1	1
Equipement	0	0	0	0	0	0
USA Nb. fils	0	0	0	0	0	0
USA émigre	0	0	0	0	0	0
Accumu USA	0	0	0	0	0	0
Autre activité	maquignon	commerce	0	0	commerce	artisanat
Produit brut	1500000		1100000	4550000	1250000	2400000
Ch. proportio	200000		170000	1400000	100000	540000
Ch. fixes	100000		100000	200000	100000	300000
VA/travailleur	1200000		830000	1475000	1050000	1600000

Tableau No 10: Double-actifs, pêcheurs, semi-prolétaires.

	K1	K2	K3	K4	K5	K6
Nb par.clôturée	2	1	1	3	0	
Sup.tot.clôturée		3,5	1,5		0	
Sup. irr/humi	0,3	0	0		0	
Sup. non irriguée	0	3,5	1,5		0	
Sup parcours		0	0		0	
Sup. maïs irr.	0,3	0	0		0	0,1
Sup. maïs pluvial		2	1,5			0
Sup. maïs brûlis	+		0	1,5	2,5	3
Total maïs			1,5	1,5	2,5	3,1
courge asso.	+	+				
Prairie asso.		0	0	0		
N.unités/ha	0	0	0	0	0	
N. nb. appli.	0	0	0	0	0	
Herbicide l./ha	0	+	0	+	+	
Crédit de campagne	0		0	0	0	0
Récolte feuilles	0	0	0	0	0	0
Sup.haricot	+				0	0
Sup. luzerne	0		Sésame		0	0
Sup.prairie	0				0	
Fruits	0	0	1	0	1	+
Bananiers	2	0	0	0	0	+
Cocotiers	100	1	0	0	+	0
Potager						+
Nb. bovins	0	1	0	2	7	3
Nb. vaches	0	1+8à moitié	0	1	3	1
Nb boeufs	0	0	0	0	0	0
Nb. ventes	0	1	0	0	1	0
Nb; potrero	2	1	1	3	0	
Taille S/nb		3,5	1,5			
Accès indivis	2	2	2	2	2	0
Char.moy/clôt			0			
Achat complément	0		0		0	
Truies	0	0	0	2	0	
Porcs engrais	2	2	5		+	2
Chèvres total	15		0		10	
Nb Chèvre fem	5	1	0	1	5	0
Ventes chèvres		2	0		10	
Nb. équins	2	+				
Nb. ruches	0	0	0	0	0	0
UTH total	2	1	1	1	2	2
Equipement	0	0	0	0	0	0
USA Nb. fils	0	0	0	0	0	0
USA émigration	0	0	0	1	0	0
Accumu USA	0	0	0	1	0	0
Autre activité	0	Taxi	pêche	Restaurant	pêche	pain
Produit brut	2200000	1000000	1250000	1600000	1650000	1400000
CH.proportio.	260000	300000	450000	570000	175000	380000
CH.fixes	100000	100000	100000	100000	100000	100000
V.A./travailleur	920000	600000	700000	930000	690000	920000

Tableau No 10: (suite).

	K7	K8	K9	K10	K11	K12	K13
Nb par.clôturée	0	0	0	0	0	0	0
Sup.tot.clôturée	0	0	0	0	0	0	0
Sup. irr/hum							
Sup. non irr.							
Sup parcours							
Sup. maïs irr.		0	0	0	0		0
Sup. maïs plu.		0	0	0	0		0
Sup. m. brûlis	2,5 à moitié	1 à moitié	1	2	0,5	2 à moitié	0
Total maïs	2,5	1	1	2	0,5	2	0
courge asso.	0		+	+	+	+	0
Haricot asso.	0		+	+	0	+	0
Prairie asso.	+		0	0	0	+	
N.unités/ha	+	+	0	0	0		
N. nb. appli.	1	1	0	0	0		
Herbicide l./ha	+	0	0	0	+		
Crédit de camp.	0	0	0	0	+	0	0
Récolte feuilles	+	+					
Sup.haricot	0	0	0	+	0	0	
Sup.prairie			0				
Fruits	+	+	+	+	+	+	+
Bananiers	+		+	+	0	+	+
Cocotiers	0	0	0	0	0	0	0
Potager	+					+	+
Nb. bovins	0	0	0	0	6	0	0
Nb. vaches	0	0	0	0	3	0	0
Nb boeufs	0	0	0	0	0	0	0
Nb. ventes	0	0	0	0	1	0	0
Nb; potrero	0	0		1	1		
Taille S/nb							
Accès indivis	0	0	0	0	0	0	0
Char.moy/clôt							
Achat comp.	0	0	0	0	0	0	0
Truies	0	0	1	0	0	0	0
Porcs engrais	1	0		0	1	3	0
Chèvres total			10				
Nb Chèvre fem	0	0	5	0	0	0	0
Ventes chèvres							
Nb. équins	2	2		1	2	1	0
Nb. ruches	0	0	0	0	0	0	0
UTH total	2,5	1	0,5	1	1	1	0,5
Equipement	0	0	0	0	0	0	0
USA Nb. fils	0	0	3	1	0	0	3
USA émigration	0	0	2	0	0	0	0
Accumu USA	0	0	1	0	0	0	0
Autre activité	pain/peon	artisan	0	artisanat	0	Arti,peon	0
Produit brut	900000	300000	800000	600000	550000	1050000	
CH.proportio.	240000	60000	100000	120000		220000	
CH.fixes							
V.A./travailleur	280000	240000		480000			

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie du Chapitre I

- Alva Vega Carlos: "División de la propiedad sin reforma agraria: La formación de los ranchos alteños" in **Encuentro No 1**, El Colegio de Jalisco, 1983, p. 35 à 46.
- Barrett Elinore M.: **La cuenca del Tepalcatepec, I Su colonización y tenencia de la tierra**, SepSetentas 177, México, 1975.
- Brading David A.: **Haciendas y ranchos del Bajío; León 1700-1860**, ed. Grijalbo, S.A. 1988. (Première édition en anglais: Cambridge University, 1978.)
- Calvo Thomas : "Migraciones a Zamora en los albores de la Independencia" in Thomas Calvo y Gustavo Lopez: **Movimientos de población en el occidente de Mexico**, El Colegio de Michoacán-CEMCA, 1988, p. 213 à 229.
- Cardozo Galué Germán: **Michoacán en el siglo de las luces**, El Colegio de México, México D.F., 1973.
- Carreno Alvarado Gloria : "Mortalidad en el Obispado de Michoacán a consecuencia de la crisis económica de 1785-1786", in: **Anuario No 3**, Escuela de Historia, UMSNH, 1978.
- del Castillo Ignacio M. et Guerrero Raul G.: **En los motines de oro, expedición etnográfica y lingüística**, INAH, 1946 (document polycopié).
- Chavez Orosco Luis: **La crisis agricola novo-hispana de 1784-1985, (recopilación de documentos y prologo)**, Banco Nacional de Credito Agricola y Ganadero S.A., México D.F., 1953.
- Chavez Orosco Luis: **Alzate y la agonomía de la Nueva Espana**, Banco Nacional de Credito Agricola y Ganadero, S.A., 1954.
- Chevalier François : **La formation des grands domaines au Mexique: Terre et société aux XVIè XVIIè siècle**, Institut d'Ethnologie, Paris 1953.
- Chevalier François : "Acerca de los orígenes de la pequeña propiedad en el occidente de México. Historia comparada", in Heriberto Moreno G.: **Después de los latifundios**, IIIè Coloquio de Antropología e Historia Regionales, El Colegio de Michoacán S.A., Zamora, 1981, p. 3 à 8.

- Chevalier François : "La formación de la pequeña propiedad en los Altos de Jalisco" in **Encuentro No 1**, p. 27 à 34.
- Cook Sherburne F. et Borah Woodrow: **Ensayo sobre historia de la población. Mexico y el Caribe I**, Siglo XXI, 1977.
- Coromina Amador: **Recopilación de leyes, decretos, reglamentos y circulares expedidas en el Estado de Michoacán**, Morelia, 1986, tomo 3.
- Echenique March Felipe I.: "La tenencia de la tierra en la Intendencia de Valladolid al finalizar el siglo XVIII" in: **V Jornadas de Historia de Occidente, Mesoamérica Ayer y Hoy 1982**, C.E.R.M. "Lázaro Cárdenas", A.C., Jiquipán, Michoacán, México, 1983, p. 63 à 70.
- Fabregas Andres : **La formación histórica de una región: los Altos de Jalisco**. CIESAS, ed. Casa Chata, 1986.
- Florescano Enrique: **Precios del maíz y crisis agrícola en México 1708-1810**, El Colegio de México, Centro de Estudios Historicos, Nueva serie 4, México 1969.
- Florescano Enrique: **Origen y desarrollo de los problemas agrarios de México 1500-1821**, ERA, 1976. (Première édition SepSetentas, 1971).
- Florescano Enrique: **Fuentes para la historia de la crisis agrícola de 1785-1786**, A.G.N., Mexico, 1981.
- Gonzalez Luis: **Pueblo en vilo**, El Colegio de México, México, 1968, troisième édition, 1979.
- von Humboldt Alejandro: **Ensayo político sobre el Reino de Nueva España (1793)**, Ed. Porrúa, S.A., México, 1984.
- de Leonardo Patricia y Espin Jaime : **Economía y sociedad en los Altos de Jalisco**, Centro de Investigaciones Superiores del INAH, Nueva Imagen, 1978.
- Mendieta y Nunez Lucio: **El problema agrario de México y la ley federal de reforma agraria**, 1923, Ed. Porrúa, S.A., México, 1986 (21^è édition).
- Meyer Jean: "Haciendas y ranchos, peones y campesinos en el Porfiriato. Algunas falacias estadísticas", in: **Historia Mexicana**, vol. XXXV, No 3, 1986, p. 477 à 510.
- Meyer Jean: **Esperando a Lozada**, El Colegio de Michoacán - CONACYT, Zamora, Michoacán, 1984.

- Meyer Jean: **Perspectivas de análisis sociohistórico de la influencia de Guadalajara sobre su región**, SepSetentas No 111, México, 1973.
- Meyer Jean: "Movimientos de población en el Centro-occidente de Mexico: Tercera sesion, siglo XIX" in Thomas Calvo y Gustavo Lopez: **Movimientos de población en el occidente de Mexico**, El Colegio de Michoacán - CEMCA, México, 1988, p.207 à 211.
- Moreno G. Heriberto : **Cotija**, Gobierno del Estado de Michoacán, 1980.
- Moreno G. Heriberto : **Después de los latifundios (La desintegracion de la gran propiedad agraria en Mexico)**, III Coloquio de Antropología e Historia Regionales, El Colegio de Michoacán - FONAPAS, Michoacán, México, 1982.
- Morin Claude: **Michoacán en la Nueva Espana del siglo XVIII, crecimiento y desigualdad en una economía colonial**, ed. Tierra Firme, Fondo de Cultura Económica, 1979.
- Olveda Jaime: **Gordiano Guzman, un cacique del siglo XIX**, SEP-INAH, 1980.
- de la Peña Guillermo: **Evolución agricola y poder regional, el Sur de Jalisco**, (doc. polycopié).
- Robinson David J.: "Patrones de migración en Michoacán en el siglo XVIII: Datos y metodología" in T.Calvo y G.Lopez: **Movimientos de población en el occidente de Mexico**, El Colegio de Michoacán - CEMCA, México, 1988, p.169 à 205.
- Romero Flores Jesus: **Historia de Michoacán**, Gobierno del Estado, Morelia, 1962.
- Tapia Jesus: **Campo religioso y evolucion politica en el bajío de Zamora**, El Colegio de Michoacán, Zamora, Michoacán, 1986.
- Taylor Paul S.: **A spanish-mexican peasant community, Arandas in Jalisco**, Mexico, University of California Press, California, 1933.
- Teran Marta: "El almacenamiento de cereales en Michoacán al finalizar el periodo colonial", in Gail Mummer: **Almacenamiento de productos agropecuarios en México**, El Colegio de Michoacán, Zamora, Michoacán, 1987, p. 83 à 102.

Bibliographie du Chapitre II.

- Aguirre Beltan Gonzalo: **Problemas de la población indígena de la Cuenca del Tepalcatepec**, INI, 1952.
- Arreola Cortes Raul: **Coalcomán**, monografías municipales del Estado de Michoacán, Gobierno del Estado de Michoacán, Morelia, Michoacán, 1980.
- Barragan Esteban: **Más allá de los caminos, los rancheros de "Potrero de Herrera"**, tesis de maestría, Colegio de Michoacán, 1987.
- Barrett Elinore M.: **La cuenca del Tepalcatepec, 2- Su desarrollo moderno**, SepSetentas 178, México 1975.
- Brand Donald.D.: **Coalcomán and Motines de Oro, an exdistrito of Michoacán, Mexico**, The Latin American studies, The University of Texas, Austin, Texas. 1960.
- Brand Donald.D.: "Bosquejo de la geografía y la antropología en la región Tarasca", in **Anales del museo Michoacano, No 5** , 2da época, 1952.
- Bustos Emiliano: **Estadística de la República Mexicana**, México, 1880.
- Chavez José Maria : "Distrito de Coalcomán", in **Noticias históricas, geográficas y estadísticas coleccionadas y publicadas por la redacción del periodico oficial del Estado**, Morelia, 1873.
- Cochet Hubert: **Historia agraria del municipio de Coquimatlán, Colima**, Universidad de Colima-CEMCA, Colima, 1988.
- Dreumont Alcides : **Planos del puerto de Maruata**, 1873, conservé à la Mapothèque de la S.A.R.H., Mexico, D.F. (Collection "Orozco y Berra").
- Garcia Crescencio : **Noticias históricas, geográficas y estadísticas del Distrito de Jiquilpan, coleccionadas y publicadas por la redacción del periodico oficial del Estado**, Morelia, 1873.
- Gonzales Francisco: **Memoria leida ante la legislativa de Michoacan por el Secretario del Gogierno...**, Morelia, Imprenta de Octaviano Ortiz, 1869.

- Gonzales Manuel: **Memoria presentada por el Ciudadano General de Division Manuel Gonzales al Ejecutivo de la Unión...**, Morelia, Imprenta del Gobierno en Palacio, 1877.
- Gonzalez S. Isabel: **El Obispado de Michoacán en 1765**, Comité editorial del Gobierno de Michoacán, Morelia 1985.
- Gutierrez de Salceda Pedro: "Coalcomán", 1827, in: **Boletín de la Sociedad Michoacana...**, Tomo 1, No 11 y 12, agosto de 1905.
- Guzman Avila José Napoleon: **Michoacán y la inversion extranjera, 1880-1911**, U.M.S.N.H., Morelia, 1982.
- Guzman Avila José Napoleon: "Companias forestales y bosques en Michoacán. 1875-1920" in **Boletín No 8**, U.M.S.N.H., coordinación de la investigación científica, Morelia, 1985, p. 27 à 32.
- Guzman Cuesta Pedro: "Aduana de Maruata", 30 juin 1876, in: Manuel Gonzalez: **Memoria presentada por el secretario general de división...**, Imprenta del gobierno, Morelia, 1877 (documento No 30).
- Katz Friedrich: **La servidumbre agraria en Mexico en la época porfiriana**, ERA, México, 1987 (première édition SepSetentas, 1976).
- Labarthe R. Maria de la Cruz: **La Provincia de Zacatula, historia social y económica**, ENAH, tesis de maestria, 1969.
- Lameiras José: "El Estado que parte y reparte....El caso de los ejidatarios indígenas de Tuxpan, Jalisco" in: **después de los latifundios**, III Coloquio de Antropología e Historia Regionales, p.125 à 139.
- Lasaga Diego: "Descripción del partido de Motines en 1792", in: **Anuario No 3**, Escuela de Historia, UMSNH, Morelia, 1978.
- Lecoin Sylvie, Percheron Nicole et Vergneault Françoise: "Cartographie et recherche historique: le diocèse du Michoacan au XVI^e siècle d'après les Relations géographiques des Indes 1579-1580", in **Trace No 10**, CEMCA, juillet 1986.
- Lopez Nestor: **Memoria presentada a la legislativa de Michoacán, por el Secretario del despacho en representación del Poder Ejecutivo del Estado...**, Morelia, Imprenta del Gobierno en Palacio, 1883.

- Macedo García Rolando: **Estudio de la comunidad indígena de "San Juan Huizontla", municipio de Chinicuila, estado de Michoacán**, IMSS-COPLAMAR, 1980 (document polycopié).
- Macedo Mariano: **Memoria sobre su administracion publica presentada.....**, Imprenta del Estado, Morelia, 1829.
- Martínez Gómez Javier: **Tuxpan, cambios y alternativas etnico-sociales**, manuscrit (prêté par José Lameiras).
- Martínez de Lejarza Juan José: **Análisis Estadístico de la provincia de Michoacán en 1822**, Col. "Estudios Michoacanos" IV, Fimax publicistas, Morelia, Michoacán, México, 1974.
- Mazín Oscar: **Entre dos majestades**, El Colegio de Michoacán, Zamora, Michoacán, 1988.
- Mercado Aristeo: **Memoria sobre la administracion publica del Estado de Michoacán de Ocampo 1896-1900...**, Morelia, Imprenta de la EIM "Porfirio Díaz", 1900.
- Meyer Jean: **Problemas campesinos y revueltas agrarias (1821-1910)**, SepSetentas 80, México, 1973.
- Meyer Jean: **Esperando a Lozada**, El Colegio de Michoacán - CONACYT, Zamora, Michoacán, 1984.
- Molina Enriquez Andrés: **Los grandes problemas nacionales (1909)**, Era, México, 1985.
- Moreno García Heriberto: **Cotija**, monografías municipales, Gobierno del Estado de Michoacán, Morelia, 1980.
- Moreno García Heriberto: "La situación maicera de Michoacán en el siglo XIX" in **V Jornadas de Historia de Occidente**, C.E.R.M. "Lázaro Cárdenas", Jiquilpan, Michoacán, 1983, p. 71 à 90.
- Ochoa S. Alvaro : "Arrieros, braceros y migrantes del oeste michoacano (1849-1911)" in : Thomas Calvo y Gustavo Lopez: **Movimientos de población en el occidente de México**, El Colegio de Michoacán, Zamora, Michoacán, p.253 à 263.
- Ochoa Alvaro et Sánchez Gerardo: **Relaciones y memorias de la provincia de michoacán 1579-1580**, UMSNH, Morelia, 1981.

- del Paso y Troncoso Francisco: **Papeles de la Nueva Espana....**publicados por..., segunda serie: Geografía y estadísticas, tomo I: "Suma de visitas de pueblos por orden alfabetico", manuscrit 2800 de la Biblioteca Nacional de Madrid, anónimo del siglo XVI (photocopies prêtée par José Lameiras).
- de la Peña Guillermo: **Evolución agricola y poder regional: El sur de Jalisco**, document photocopié.
- Perez Gil Francisco: **Memoria sobre los diversos ramos de la Administracion Publica leida ante el congreso del Estado de Michoacán de Ocampo**, Morelia, Imprenta del Gobierno, 1885.
- Perez Gil Francisco: **Memoria sobre los diversos ramos de la Administracion Publica en el Estado de Michoacán, leida por...**, Morelia, Escuela de Artes, 1889.
- Perez Gil Francisco: **Memoria sobre la administracion publica del Estado de Michoacán...**, Morelia, Imprenta del Estado, 1890.
- Perez Gil Francisco: **Memoria de Gobierno...**, Morelia, Imprenta del Gobierno, 1892.
- Reparto de tierras de las Excomunidades de Indigenas. Disposiciones relativas**, Morelia, Michoacán, 1919.
- de la Rocha Mercedes G. et Escobar Latapi Agustin: **La Sierra del Tigre en el sur de Jalisco**, document photocopié, 1977.
- Romero Jose Guadalupe: "Noticias estadísticas sobre el Partido de Coalcomán, y condiciones favorables del mismo para la colonización regnicola o estanjera, escrita por..." in : **El Partido de Coalcomán en 1863**, Cuadernos Quahucomecas No 1: Testimonios S. XIX, UMSNH, 1980.
- Romero Jose Guadalupe: "La tierra caliente de Michoacán por José Guadalupe Romero, 1853" in: Ernesto de la Torre Villar: **El Trópico michoacano., Hombres y Tierras**, Sidermex, México, 1984, p. 269 à 309.
- Romero Jose Guadalupe: "Noticias para formar la estadistica del Obispado de Michoacán" in **Boletín de la Sociedad mexicana de geografía y estadísticas**, t. 9, Mexico, 1962.
- Romero Vargas José : **Cotija: cuna de trotamundos**, primera parte, hasta fines del siglo XIX, Mexico, D.F., 1973.

- Rouse Roger: "Migración al suroeste de Michoacan durante el Porfiriato: El Caso de Aguililla" in: **Movimientos de poblacion en el occidente de México**, El Colegio de Michoacán-C.E.M.C.A., Zamora, Michoacán, 1988, p. 231 à 250.
- Ruiz Eduardo: **Historia de la guerra de intervencion en Michoacán**, 2a edicion, Talleres Graficos de la Nacion, México 1940.
- Ruiz Chiapetto Crescencio : "Proceso productivo, crecimiento y distribucion de población en la zona de influencia del ingenio Emiliano Zapata", in: **Migración y Desarrollo No 5**, C.L.A.C.S.O./ El Colegio de México, México, D.F., 1980.
- Sanchez D. Gerardo: **El suroeste de Michoacán, estructura economico-social 1821-1851**, UMSNH, Morelia, Michoacán, 1979.
- Sanchez D. Gerardo: "Las crisis agricolas y la carestia del maiz en Michoacán (1886-1910)" in **Textual 15-16**, U.A.CH., 1984, p. 26 à 39.
- Sanchez D. Gerardo: "Tierra y agricultura comercial en la Tierra Caliente" in **Tzintzun No 8**, Revista de Estudios Históricos, UMSNH, Morelia, Michoacán, enero-diciembre 1987 p. 17 à 32.
- Sanchez D. Gerardo: "Crisis agrícolas y abastecimiento de granos en Michoacán 1880-1910" in Gail Mummert: **Almacenamiento de productos Agropecuarios en México**, El Colegio de Michoacán, Zamora, Michoacán, 1987, p.134 à 149.
- Sanchez D. Gerardo: **El suroeste de Michoacán: Economía y Sociedad 1852-1910**, U.M.S.N.H., Morelia, Michoacán, 1988.
- Silva Herzog Jesus: **El agrarismo mexicano y la reforma agraria**, Fondo de Cultura Economica, México, D.F., 1959.
- de la Torre Ernesto: "La congregación de indios de Michoacán", in Ernesto de la Torre: **El Trópico Michoacano, hombres y tierras**, Sidermex, Mexico, 1984.
- de la Torre Ernesto: "Algunos aspectos acerca de las Cofradías y propiedad territorial en Michoacán" in Richard Konetzke et Hermann Kellenbenz: **Jahrbuch fur geschichte von staat, wirtschaft und gesellschaft lateinamerikas**, Böhlau verlag köln gráz, 1967.
- Uribe Salas José Alfredo: "Política ferrocarrilera y el capital extranjero en Michoacán 1877-1886" in **Tzintzun No 7**, U.M.S.N.H., departamento de historia, Morelia, Mich, 1986, p. 26 à 41.

Valdes Luis B.: **Memoria sobre la administration publica del Estado de Michoacán...**1892-1894, Imprenta del Gobierno, 1894.

Valdes Luis B.: **Memoria sobre la administration publica del Estado de Michoacán...**1896, Imprenta del Gobierno, 1896.

Vasquez Pallares Natalio: **Un nuevo regimen de propiedad y un pueblo (ensayo historico sobre Coalcomán)**, Ed."Sociedad Michoacana Morelos-Ocampo", Morelia, Michoacán, 1944.

Velasco Alfonso Luis: **Geografía y estadística de la república mexicana, tomoIV**, Secretaria de Fomento, Mexico, 1880.

Zarate y Manso Juan: **Descripción topografica del Partido de Motines del Oro ...**, AGN serie Historia, 1789, vol 73, F. 169-182.

Archives consultées.

Archives paroissiales de Coalcomán : **Informaciones matrimoniales** 1855-1863, 1876-1883, 1925-1932.

Archives de la "Casa de Morelos", Legajo 892, Ramo de diezmo, 1829-1855, Morelia, Michoacán.

Archivo General de Notarias de Michoacán (A.G.N.M.), Distrito de Coalcomán, Distrito de Apatzingán, Salazar, Coalcomán y Jiquilpan, 1884-1920, Morelia, Michoacán.

Archivo Registro Publico de la Propiedad (A.R.P.P.), Morelia, Michoacán.

"Cartas del cura del curato de Coalcomán.... de 1740"; Archivo histórico "Manuel Castaneda Ramirez", Antiguo Obispado de Michoacán, Morelia, Mich. (Ramo ,negocios diversos, legajo 157-1740).

Mapothèque de la S.A.R.H., Mexico, D.F. (Collection "Orozco y Berra"): "Plano de las haciendas de Coahuayana San Vicente y anexas", Distrito de Coalcomán, Mexico, 1912.

Archivo General de la Nación: Copie du titre original délivré par le Roi d'Espagne à la communauté de Aquila et signé par Hernán Cortes le 5-12-1533, Coalcomán, 1898, No 14, f. 38-39v (notaire: Ismael Velez).

A.G.N.M.: Copie du titre original délivré par le Roi d'Espagne à la communauté de Pómaro et signé par Hernán Cortes le 16-12-1533, distrito de Apatzingán y Coalcomán, juzgado de primera instancia y otros, 1903, No 3, f; 257-267v.

Bibliographie du Chapitre III.

Bartra Armando: **Los Herederos de Zapata**, movimientos campesinos posrevolucionarios en Mexico, ERA, México, 1985.

Boletín de la Sociedad Michoacana de Geografía y Estadísticas, (divers articles) Tomo I: No15, Tomo III: No19, Tomo V: No 6, Tomo VI: No 6.

Brand D.D.: **Costal study of southwest Mexico, Part II**, Department of Geography, The University of Texas, Austin 12, Texas, 1958.

del Castillo Ignacio M. et Guerrero Raul G.: **En los Motines de Oro, expedición etnográfica y lingüística**, I.N.A.H., 1946 (document polycopié).

Chevalier François: **Un double voyage dans le bas Michoacán en 1947-1948. Indiens et gente de razon**, CEMCA, Mexico, 1989.

C.I.E.R.A.-M.I.D.I.N.R.A.: **Nicaragua...Y por eso defendemos la frontera. Historia agraria de las Segovias Occidentales**, Managua, Nicaragua, 1884.

Cochet Hubert: **Historia agraria del municipio de Coquimatlán, Colima**, Universidad de Colima - CEMCA, Colima, 1988.

Cochet Hubert, Léonard Eric et de Surgy Jean Damien: **Paisajes Agrarios de Michoacán**, El Colegio de Michoacán, Zamora, Michoacán, 1988.

Coplamar: **Necesidades esenciales en México**, Coplamar - Siglo XXI, México, 1982.

Emerson R.A.: "A preliminary survey of the milpa system of maize culture as practiced by the maya indians of the northern part of Yucatan peninsula" in **Annals of the Missouri Botanical Garden**, Vol 40, 1953.

Esparza Guerrero Anastasio: **"Suroeste michoacano", Chinicuila-Aguila Coahuayana, Mexico, D.F., 1953.**

Ewel J. et al.: "Slash and burn impacts on a Costa Rican wet forest site", in **Ecology**, vol. 62 No 3, The Ecological Society of America, 1981.

Foglio Miramontes Fernando: **Geografía económica agrícola del Estado de Michoacán**, Editorial Cultura, 4 vol, México, 1936.

Hendrichs Perez Pedro: **Por tierras ignotas, viajes y observaciones en la region del Rio de las Balsas**, Ed. Cultura, México D.F., 1945.

Illsley Granich Catarina: **Vegetación y producción de la milpa bajo roza-tumba-quema en el ejido de Yaxcaba, Yucatán, México**. Tesis de licenciatura, U.M.S.N.H., Morelia, Michoacán, 1984.

Indice alfabético de la division Territorial del Estado de Michoacán de Ocampo, Morelia, 1912.

I.N.E.G.I.: **Geología de la República Mexicana**, I.N.E.G.I., U.N.A./facultad de ingeniería, México, 1984.

I.N.E.G.I.: **Síntesis geográfica del Estado de Michoacán**, I.N.E.G.I., México, 1985.

Kaerger Karl: **Agricultura y colonización en Mexico 1900**, Leipzig, 1901; U.A.CH-C.I.E.S.A.S., Mexico, 1986.

Katz Friedrich: **La servidumbre agraria en México en la época porfiriana**, Era, México, 1976.

Mazoyer Marcel: "Développement de la production et transformation agricole marchande d'une formation agraire en Côte d'Ivoire" in **Agriculture et capitalisme en Afrique**, Anthropos, Paris, p. 143 à 166.

Meyer Jean: **La Cristiada 1- La guerra de los Cristeros**, Siglo XXI, México, 1973.

Meyer Jean: **La Cristiada 3- los Cristeros**, Siglo XXI, Mexico, 1974.

Meyer Jean: **Problemas campesinos y revueltas agrarias (1821-1910)**, SepSetentas 80, México, 1973.

- Osorio A. Embriz: **La liga de comunidades y sindicatos agraristas del Estado de Michoacán, práctica político-sindical**, C.E.H.A.M., col. Investigadores, Mexico, 1984.
- Perez Pascale: **Cambios técnicos, dinámica social y sus impactos sobre la organización del espacio: dos comunidades rurales del valle de Zamora**, tesis de maestría, El Colegio de Michoacán, Zamora, Michoacán, 1989.
- Perez Toro Augusto: **La Milpa**, Gobierno de Yucatán, Merida, Yucatán, 1942.
- Perry J.P. et al: "Efectos de la quema del monte sobre las propiedades químicas de un suelo de Campeche", in **Chapingo vol. X No 65**, U.A.CH., México, 1957.
- Rojas Beatriz: **La destrucción de la hacienda en Aguascalientes, 1910-1931**, El Colegio de Michoacán, Zamora, Michoacán, 1981.
- Sanchez D. Gerardo et Guzman A. José Napoleon: "Levantamientos armados en la Tierra Caliente y en la mezeta Tarasca de Michoacán, 1911-1913", in **IV Jornadas de Historia de Occidente**, ideología y praxis de la Revolución Mexicana, Centro de Estudios de la Revolución Mexicana "Lázaro Cárdenas", Jiquilpan, Michoacán, 1981, p. 43 à 56.
- Sanchez Gerardo: "El Movimiento Cristero en el Distrito de Coalcomán. 1927--1929." in **Anuario No 3**, Escuela de Historia, U.M.S.N.H., Morelia, 1978, p. 205 à 217.
- Secretaria de la economía nacional, Dirección general de estadística: "Segundo Censo de Edificios. 20-10-1939, Michoacán", in J. de D. Bojorquez: **Algunas Estadísticas de Michoacán**, Departamento de la estadística nacional, Mexico D.F., 1941.
- Secretaria de programación y presupuesto: **Carta geológica 1:250000 Lázaro Cárdenas E 13-6-9**, S.P.P., 1983.
- Sigaut François: **L'agriculture et le feu (Rôle et place du feu dans les techniques de préparation du champs de l'ancienne agriculture européenne)**, E.H.E.S.S., Mouton, 1975.
- Steggerda Morris: **Maya indians of Yucatan**, Carnegie Institution of Washington, Washington, D.C., 1941.

Villasenor Luis G.: "Estudio acerca del distrito de Coalcomán" in **Boletín de la Sociedad Michoacana de Geografía y Estadísticas**, Tomo V No 17, dic 1909. Tomo VI, No 4, abril 1910.

Warman Arturo: **...Y venimos a contradecir, los campesinos de Morelos y el Estado nacional**, Casa Chata, México, 1976.

Archives consultées.

Archives de la Secretaría de la Reforma Agraria:

- "Acta de posesión y deslinde de los terrenos comunales que se confirma al poblado de Pómaro, Municipio de Aquila, Estado de Michoacán de Ocampo, 1961"
- "Solicitud de Restitución de Tierras", 1934; "Dictamen de la Comisión Agraria Mixta", 1979, dossier Huizontla, Uruapan.
- Dossier Aquila, S.R.A., Uruapan. Periódico Oficial 27-03-1980.
- Resolution du 18-03-1963, dossier "El Salitre de Estopila", S.R.A., Uruapan.
- Divers dossier concernant les ejidos et communautés indiennes des communes de Coalcomán, Villa victoria et Aquila.

Archives municipales de Zamora: "Solicitud de restitución de tierras que presentaron los vecinos de Aquila", Periodico oficial, 19-01-1931, Zamora, Michoacán.

Bibliographie des Chapitres IV et V.

- Alcala Moya Ma. Graciela: **Los pescadores de la costa de Michoacán y de las lagunas costeras de Colima et Tabasco**, Cuadernos de la Casa Chata No 123, CIESAS, México, 1986.
- Avila Agustin: **Los orígenes del campamento Tierra y Libertad**, Tesis de licenciatura, ENAH, 1981.
- Avila Agustin et A. E. Cervantes: **Procesos de organización campesina en las Huastecas**, Las organizaciones de productores rurales en Mexico 1, UNAM-CONASUPO, Mexico, 1986.
- Barragan Esteban: **Más allá de los caminos, los rancheros de "Potrero de Herrera"**, tesis de maestría, Colegio de Michoacán, Zamora, Michoacán, 1987.
- Bernard Cécile et Hoffmann Odile: "La sécurité alimentaire en zone de plantation caféière: intervention de l'Etat et stratégies paysannes (Veracruz, Mexique)" in **Cahier des Sciences Humaines**, ORSTOM, à paraître, 1990.
- Boudet G.: **Manuel sur les pâturages tropicaux et les cultures fourragères**, Ministère de la coopération - I.E.M.V.T., Paris, 1975.
- Calva José Luis: **Crisis agrícola y alimentaria en Mexico**, Fontamara 54, México, 1988.
- Calvo Thomas et Lopez Gustavo : **Movimientos de población en el occidente de Mexico**, El Colegio de Michoacán-CEMCA, Zamora, Michoacán, 1988.
- Cárdenas Lázaro : **Obras**, Tomo I et Tomo II, U.N.A.M., Mexico, 1972.
- Cárdenas Patricio José: **Datos históricos de la parroquia de San Miguel Arcangel de Aquila del Estado de Michoacan, Obispado de Colima**, Aquila, Michoacán, 1973, (document photocopié).
- Cochet Hubert: **Historia agraria del municipio de Coquimatlán**, Colima, Universidad de Colima-CEMCA, Colima, 1988.
- Cochet Hubert et Felix Irène: "Campesinos y ganaderos de la comunidad de Pómaro" in: Cochet Hubert, Léonard Eric et de Surgy Jean Damien: **Paisajes Agrarios de Michoacán**, El Colegio de Michoacán, Zamora, Michoacán, 1988.

Cochet Hubert, Léonard Eric et de Surgy Jean Damien: **Paisajes Agrarios de Michoacán**, El Colegio de Michoacán, Zamora, Michoacán, 1988.

Comisión tecnico consultativa para la determinación de los coeficientes de agostadero: **Estado de Michoacán y Colima**, SARH. (année inconnue).

CONASUPO-COPLAMAR: **Sistema CONASUPO-COPLAMAR de abasto a zonas marginadas**, Conasupo-Coplamar, México, novembre 1979.

COPLAMAR: **Necesidades esenciales en Mexico, 5. Geografía de la marginación**, COPLAMAR-Siglo XXI, Mexico, 1982.

Costa Barbosa Ferreira Ignez: "Ceres et Rio Verde: Deux moments de l'expansion de la frontière agricole dans l'Etat de Goias" in **Frontières - mythes et pratiques, Cahiers des sciences humaines**, ORSTOM, Vol 22, No 3-4, 1986.

Cshiavo Carlos N.: **La ganadería bovina en Las Huastecas**, D.I.G.B.T.M.-U.A.CH., 1985, (document photocopié).

Dufumier Marc: **Rapport de mission auprès du Colegio de Michoacan**, Paris, 1986 (document photocopié).

Duran Juarez Juan Manuel et Bustin Alain: **Revolución agrícola en la Tierra Caliente de Michoacán**, El Colegio de Michoacán, Zamora, Michoacán, 1983.

Eglin Jean et Théry Hervé: **Le pillage de L'Amazonie**, Maspero No 266, Paris, 1982.

Feder Ernest: "Vacas flacas, ganaderos gordos. Las ramificaciones internacionales de la industria del ganado vacuno en México" in **El desarrollo agroindustrial y la ganadería en México**, S.A.R.H.-Coordinacion de Desarrollo agroindustrial, México, 1982.

Fernandez Ortiz Luis et Tarrio Maria: **Ganadería y granos basicos: competencia por el uso de la tierra en México, informe de avances del estudio sobre el proceso de ganaderización**, Programa SAS, El caso mexicano, UAM-Xochimilco/UNRISD, (document photocopié).

Fernandez Ortiz Luis et Tarrio Maria: **Ganadería y estructura agraria en Chiapas**, UAM-Xochimilco, México, 1983.

- Fourt Gilles: "L'espace de la migration du personnel de la sidérurgie à Lázaro Cárdenas" in: **Nouvelles contributions à l'étude de l'espace social dans les zones d'influence des ports industriels du Pacifique mexicain**, Document de travail No 9, février 1983 (document polycopié).
- Gobierno municipal de Coalcomán: **Primer Informe del Gobierno Municipal**, 14-12-1984, Coalcomán, Michoacán, (document polycopié).
- Gobierno municipal de Coalcomán: **Segundo Informe de Gobierno Municipal**, 7-12-1985, Coalcomán, Michoacán, (document polycopié).
- Gutelman Michel: **Capitalismo y Reforma Agraria en Mexico**, ERA, Mexico 1974.
- Hernandez J.: **Estudio sobre movilización comercial del ganado bovino en pie de Michoacán**, INIFAP-DIGBTM, 1984, (document polycopié).
- I.N.E.G.I.: **Michoacán, Cuadernos de información para la planeación**, INEGI, Mexico, 1986.
- I.N.E.G.I.-I.N.A.H.: **Estadísticas Históricas de México**, INEGI-INAH, Tomo I et II, Mexico, 1986.
- Léna Philipe: "Aspect de la frontière amazonienne" in **Frontières - mythes et pratiques, Cahiers des sciences humaines**, ORSTOM, Vol 22, No 3-4, 1986.
- Léonard Eric et Medina Hernandez Hector: "Emergencia y desarrollo de un caciquismo ganadero en el ejido de Turitzio" in Hubert Cochet, Eric Léonard et Jean Damien de Surgy: **Paisajes Agrarios de Michoacán**, El Colegio de Michoacán, Zamora, Michoacán, 1988.
- Lerin François et Tubiana Laurence: "Intentions et contraintes de la politique agricole (1980-1982)" in **Problèmes d'Amérique Latine**, No 70, 4è trimestre 1983, p. 58 à 73.
- Liga de la pequeña propiedad agrícola de Coalcomán: **Informe General de Labores desarrollados en el año de 1954**, Coalcomán, Michoacán, 1954 (document polycopié).
- Liga de la pequeña propiedad agrícola de Coalcomán: **Informe anual de trabajos realizados por la ...1958**, Coalcomán, Michoacán, 1958 (document polycopié).

- Linck Thierry: **El campesino desposeído**, CEMCA - El Colegio de Michoacan, Mexico, 1988.
- Linck Thierry : "Stratégies paysannes et agropolitique, un exemple dans la Meseta Tarasca" in Thierry Linck et Roberto Santana: **Les paysanneries du Michoacan au Mexique**, C.N.R.S., Toulouse, 1988.
- Linck Thierry et al: **Poblacion y poblamiento II: ocupacion del espacio y migraciones**, El Colegio de Michoacan, Zamora, Michoacan, 1986.
- Lobato Rodolfo: **Qu'ixim Qu'inal, la colonizacion tzeltal en la selva Lacandona**, thèse E.N.A.H., Mexico, 1979.
- Lopez Gustavo et Pardo Sergio: **Migraciones en el occidente de Mexico**, El Colegio de Michoacan, Zamora, Michoacan, 1988.
- Martin del Campo Antonio : "La politica economica reciente y la agricultura" in Jorge Zepeda P.: **Las sociedades rurales hoy**, El Colegio de Michoacan - CONACYT, Zamora, 1988, p 143 à 195.
- Mendieta y Nunez Lucio: **El problema agrario de Mexico y la ley federal de reforma agraria**, 1923, Ed. Porrúa, S.A., Mexico, 1986 (21è edition).
- Menocal Eduardo (coordinateur): "Diagnostico Integral de la Ganaderia Bovina en el Tropico Mexicano" (D.I.G.B.T.M.) .
- Ministère de la coopération: **Mémento de l'agronome**, Ministère de la coopération, Paris, 1980.
- Perez Pascale: **Cambios tecnicos, dinamica social y sus impactos sobre la organizacion del espacio: dos comunidades rurales del valle de Zamora**, tesis de maestria, El Colegio de Michoacan, Zamora, Michoacan, 1989.
- Ramirez Garcia Higinio: **La agricultura moderna-traditional en la costa nahua de Michoacan**, Cuaderno No 20, Direccion General de Culturas Populares, Unidad regional Patzcuaro, S.E.P., 1982 (document polycopié).
- Ramirez Moreno Pablo et Rosenfeld B. Arnoldo: "Milpas, pastos y acahuals (campesinos, ganaderos y frontera agricola en el tropico humedo)" in **Revista de Economia Mexicana**, Serie tematica No 1: Sector agro-pecuario, CIDE, Mexico, 1983, p 83 à 98.

- Reig Nicolas : "El sistema ganadero-industrial: su estructura y desarrollo 1960-1980" in **El desarrollo agroindustrial y la ganadería en México**, S.A.R.H.-Coordinacion de Desarrollo agroindustrial, México, 1982.
- Roux Bernard: **Expansion du capitalisme mondial et permanence du sous-développement**: L'économie de la viande bovine en Amérique Centrale, thèse de troixième cycle INA-PG, Paris 1973.
- Roux Bernard: **Crisis agraria en la Sierra Andaluza (un estudio económico de las empresas ganaderas de la provincia de Huelva)**, Ediciones del Instituto de Desarrollo Regional, No 3-1975, Universidad de Sevilla, Sevilla, 1975.
- Rutsch Mechthild: **La ganadería capitalista en Mexico**, C.I.I.S., Editorial Linea, Mexico, 1984.
- Saucedo Montemayor Pedro : **Historia de la ganadería en Mexico, tomo I**, UNAM, Mexico, 1984.
- Tarrio Garcia Maria : "Políticas y programas rurales del Estado mexicano desde Avila Camacho hasta Lopez Portillo" in **Textual**, Vol. 5, No 18-19, U.A.CH., México, 1985.
- Vasquez Marquez Antonio: **La alimentación de los nahuas en Michoacan**, Cuadernos michoacanos, IMISAC, Morelia, Michoacan, 1984.
- Verduzco Gustavo: **Campesinos itinerantes, colonización, ganadería y urbanización en el tropico petrolero de Mexico**, El Colegio de Michoacán, Zamora, Michoacán, 1982.

Archives consultées.

Archives de la Secretaría de la Reforma Agraria:

- Compte-rendu de l'assemblée communautaire du 25-02-1979, Com. indigena de Pómaro y sus anexos, SRA, Uruapan.
- Lettre au Président Luis Echeverría du 19-03-1972 (non datée).
- Lettre au gouverneur Carlos Galvez Betancourt (non datée), SRA, Uruapan.
- Censo Agrario de 1960, Com. de Pómaro, SRA, Uruapan.
- Assemblée extraordinaire du 11-09-1964, com. de Pómaro, exp. 79, No 1541, SRA, Uruapan.
- Correspondance échangée avec le Departamento de Asuntos Agrarios y Colonización, exp 79, No 1541, lettres du 25-07-1961, 14-12-1961 et 02-02-1962, Com. de Pómaro, SRA, Uruapan.

Divers documents et périodiques.

Asociación Ganadera Local de Coalcomán:

- Réponse à la circulaire No 008, 10-06-1987.
- "Guías de transito" 1985, 1986, 1987.
- Divers documents.

Dirrección de ganadería del Estado de Michoacán: "Informe presentado al Ing. Luis Martinez Villicaña", juillet 1987.

"La voz de Michoacán" du 5-07-1987 et 7-11-1987.

"El Sol de Zamora" du 15-11-1987.

"Proceso" No 599, 25-04-1988.

"La Jornada" 17, 18, et 19-01-1988.

"Guia", 24, 10, 31-10-1982; 07, 21, 28-11-1982; 12, 26-12-1983

Statistiques et Recensements.Recensements démographiques:

Censo y división territorial del Estado de Michoacán verificados en 1900.

Censo general de habitantes, 1921.

V censo general de población, 1930.

VI censo general de población, 1940.

VII censo general de población, 1950.

VIII censo general de población, 1960.

IX censo general de población, 1970.

X censo general de población y vivienda, 1980.

SEP Recensement scolaire, San Pedro Naranjestil, 1984.

SEP Recensement scolaire, Coalcoman, 1985-1986.

Recensements agricoles:

I censo agrícola-ganadero, 1930:

III censo agrícola-ganadero y ejidal, 1950.

IV censo agrícola-ganadero y ejidal, 1960.

V censo agrícola-ganadero y ejidal, 1970.

Documents cartographiques et photographies aériennes.

- S.P.P. - Carta topográfica 1:250 000 "Lázaro Cárdenas" E13-6-9.
- Carta topográfica 1:50 000 "Coalcomán" E13B56.
 - Carta topográfica 1:50 000 "Tehuantepec" E13B66.
 - Carta topográfica 1:50 000 "El Ranchito" E13B65.
 - Carta topográfica 1:50 000 "San Pedro Naranjestil" E13B76.
 - Carta topográfica 1:50 000 "Colola" E13B75.
 - Carta topográfica 1:50 000 "Villa Victoria" E13B55.
 - Carta topográfica 1:50 000 "El Parotal" E13B77.
 - Carta topográfica 1:50 000 "Guagua" E13B86.
 - Carta topográfica 1:50 000 "Bahia Bufadero" E13B87.
 - Carta topográfica 1:50 000 "Cerro de Ortega" E13B64.
 - Carta topográfica 1:50 000 "Dos Aguas" E13B57.
 - Carta topográfica 1:50 000 "Aguililla" E13B67.
 - Carta geológica 1:250 000 "Lázaro Cárdenas" E13-6-9.
 - Carta geológica 1:50 000 "Coalcomán" E13B56.
- Photos aériennes 1:50 000, juillet 1971. Zone 21-A
 R.309 ligne de vol 56, photos No 1 à 5,
 R.309 ligne de vol 55, photos No 15 à 18,
 R.535 ligne de vol 54, photos No 22 à 25.
- Aerofoto, S.A.: Photos aériennes 1:10 000, vol No 1543, 1960, photos No 2, 5, 7, 9, 11, 13, 14, 16, 18, 22, 28, 30, 32, 34, 36, 38, 40, 42, 44, 48, 50, 52, 55, 57, 59, 61, 63, 66, 70, 73, 75, 77, 80, 84, 85, 89, 91, 102, 108, 111, 114, 116, 124, 126, 129, 131, 134, 136 et 138.

ABSTRACT

This thesis which deals with the transformations of agriculture in a region of the Sierra Madre del Sur, south-west of the Michoacán State (Mexico) shows that the population and the agrarian history of this region originate in the peasant community which began to migrate from the centre of the country as soon as the XVIIIth century.

The historical approach reveals the specific conditions of the agrarian system which, at each period of the slow migration, allow a fraction of the peasants to leave and to settle in "the place of destination".

The agro-economic approach along with the study of the production systems, of their origin and of their recent evolution allows to investigate the consequences of the regional specialization which transforms the Sierra Madre del Sur into a region where young animals are reared in order to be fattened in other regions of the country.

Therefore, the "reduction" of the Indian communities must be considered as resulting directly from this new division of labour and from its related rapid differentiation process.

KEY WORDS

AGRARIAN SYSTEMS - MEXICO - MICHOACAN - INDIAN COMMUNITIES -
PEASANT MIGRATION - SHARECROPPING - EXTENSIVE REARING

RESUME

Consacrée à l'étude des transformations de l'agriculture dans une région de la Sierra Madre del Sur, au sud-ouest de l'Etat du Michoacan (Mexique), cette thèse démontre que le peuplement et l'histoire agraire de cette région trouvent leur origine dans une longue migration paysanne commencée dès la fin du XVIII^e siècle à partir du centre du pays.

L'approche historique met en évidence les conditions spécifiques du système agraire qui, à chaque étape du glissement démographique, permettent le départ d'une fraction de la paysannerie et son installation sur le "terrain d'accueil".

Avec l'étude des systèmes de production, de leur origine et de leur évolution récente, l'approche agro-économique permet d'examiner les conséquences du mouvement de spécialisation régionale qui assigne à la Sierra Madre del Sur son rôle de mono-producteur de jeunes bovins destinés à être engraisés dans d'autres régions du pays.

La réduction des communautés indiennes doit alors être comprise comme une conséquence directe de cette nouvelle division du travail et du processus de différenciation accélérée qu'elle entraîne.

MOTS CLES

SYSTEME AGRAIRE - MEXIQUE - MICHOACAN - COMMUNAUTES INDIENNES -
MIGRATION PAYSANNE - METAYAGE - ELEVAGE EXTENSIF